



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Ital 500.548.3





# Biography General

*Basini*



**I MARTIRI  
DELLA LIBERTÀ ITALIANA.**

**Proprietà letteraria.**

# I MARTIRI DELLA LIBERTÀ ITALIANA

DAL 1794 AL 1848

MEMORIE

RACCOLTE DA ATTO VANNUCCI.

TERZA EDIZIONE, ACCRESCIUTA E CORRETTA.

Nel suolo che il sangue de' Martiri inonda  
È un fior liberale che cresce e feconda.  
Il cielo gli arrida, gli arridan le stelle,  
Nè l'ira nemica di venti e procelle  
Ardisce quel fiore divino insultar.

GIOTTI, *Aroldo il Sassone*, atto III



FIRENZE.  
FELICE LE MONNIER.

—  
1860.

Total 500.543.3

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY  
H. NELSON GAY  
DISORGIMENTO COLLECTION  
COOLIDGE FUND  
1931



## AVVERTENZA DELL' EDITORE.

---

Queste Memorie dei Martiri Italiani, pubblicate per la prima volta in un volumetto a Firenze nel 1848, ricomparvero poi accresciute di un altro volume nel 1849-50 a Livorno e a Torino. Su questa seconda edizione fu fatta la traduzione francese che si pubblicò nell' Appendice dell' *Espérance* a Ginevra, or sono pochi mesi.

L' opera è stata in appresso attentamente corretta e di molto aumentata dall' Autore, il quale fece suo profitto degli schiarimenti e dei fatti che forniscono i nuovi documenti pubblicati in questi ultimi tempi. E queste correzioni ed aggiunte si trovano tutte nella ristampa che io ora offro al pubblico.

FELICE LE MONNIER.

*Maggio 1860.*



## A PIETRO GIANNONE.

---

*A te, che, come l'eroe del tuo poema, arditamente  
sfidasti*

*I perigli, e il soffrire e le crudeli  
Fortune, e l'odio de' potenti e l'ire;*

*a te che colla povertà fortemente e dignitosamente soffer-  
ta in 27 anni di esilio rendesti splendida testimo-  
nianza del tuo amore di patria e di libertà; a te che  
facendo la poesia insegnatrice di forti e liberi affetti,  
nel poema dell' Esule cantasti le generose sciagure e i  
magnanimi sforzi dei tuoi infelici fratelli; a te che dopo  
lunghissimi patimenti conservi pura e ardente la fede  
politica della tua giovinezza; a te infine martire fortis-  
simo dell' idea democratica, io consacro queste poche  
memorie dei Martiri Italiani del secolo XIX. Accoglile  
di buon grado, non per l' opera mia che è piccola cosa,  
ma perchè con le italiane sciagure e con le scelleratezze*

*dei tiranni d' Italia ricordano le forti virtù dei nostri infelici fratelli. Io te le invio come un ricordo del molto affetto che a te mi lega fino da quando incontrandoti sulla terra di Francia, conobbi le molte virtù della tua nobilissima anima, ammirai il tuo ingegno, e ti amai con amore e con reverenza filiale. Questo piccolo dono serve anche ad attestarti in qualche modo la gratitudine che serbo vivissimamente ai generosi conforti con cui già consolasti l' anima mia, e con cui, in tempi tristissimi, mi risvegliasti nel cuore la fiamma della speranza.*

*Firenze, a dì 20 agosto 1848.*

ATTO VANNUCCI.

## INTRODUZIONE.

---

I frutti della libertà che ora da noi s'incominciano a cogliere, furono seminati e coltivati con lunghi dolori dai nostri padri e dai nostri fratelli. Non vi è carcere che non sia stato santificato dalla presenza e dai patimenti degli uomini più generosi: non vi è paese straniero che non fosse pieno di esilii, che non vedesse le italiane sciagure: in Italia non vi è palmo di terra che non fosse bagnato dal sangue dei Martiri della libertà. E la sciagura e il martirio furono perpetui tra noi, e i padri li lasciarono ai figliuoli, i quali arditamente accettarono l'eredità e la tramandarono alle generazioni novelle. Gli uomini italiani in ogni tempo protestarono, morendo, contro la tirannide che opprimeva la patria: morirono fermamente credendo che il loro sangue fosse fecondo di libera vita ai futuri. Nè gli uomini soli affrontarono le barbare ire dei despoti: anche il sesso che chiamano debole entrò nella lotta: anche le donne salirono impavide sui patiboli dei tiranni, e caddero santi olocausti della causa del vero.

Come in molte altre cose, anche nel martirio l'Italia va innanzi ad ogni altra nazione. In niun altro luogo la libertà non contò tante e sì nobili vittime. In Italia infinito è il numero di quelli che scelsero la sventura vivendo, e che animosamente morirono per servire alla patria.

I martiri della religione cristiana dicevano ai loro carnefici: Voi volete distruggerci, e non avete forza nè modo di venire a capo del vostro disegno. Noi coltiviamo i vostri campi, noi sediamo nei vostri tribunali e nei vostri consigli, noi combattiamo nei vostri eserciti, noi popoliamo le vostre città e le vostre campagne, noi siamo legioni: lo stesso potevano dire, e hanno detto in Italia i martiri della libertà: essi erano in tutte le classi, in tutte le condizioni sociali: erano fra i magistrati, fra i sacerdoti: erano nei palazzi e nelle capanne, e dappertutto combattevano strenuamente per lo stesso principio, e confermavano l'ardente fede col sangue.

In altri tempi ci era vietato anche il conforto del pianto sulla tomba di chi moriva per educare i popoli a libertà e per renderli alla dignità di uomini e di cittadini. Ora che le cose nostre si volgono in meglio, noi possiamo e dobbiamo rendere onore a chi coi suoi patimenti preparò i fatti stupendi che ci rallegrano il cuore, e che promettono sorti migliori agli avvenire. Se vogliamo che i nostri figliuoli divengano uomini forti, uomini di libero animo, dobbiamo narrar loro la storia dei forti e dei liberi, dobbiamo render sacra e venerata la memoria di quelli che con l'anima piena di Dio morirono intrepidamente per fuggir servitù. Debbonsi visitare con religione i loro sepolcri, debbonsi celebrare negli inni e nei canti, debbonsi insegnare i loro nomi alla gioventù e confortarla ad esser generosa quanto furono essi, e a prenderli a modello per l'energia dell'animo, per la costanza delle opinioni, per l'amore di patria. E i giovani che naturalmente amano tutte le grandi e nobili cose e piangono lacrime ardenti sopra ogni generosa sciagura, si commoveranno alla ricordanza dei sacrifici dei nostri padri, sentiranno quanto sia santa la causa per cui morirono tante migliaia di uomini,




brameranno di emulare gli eroi del martirio; e pei loro magnanimi sforzi si spegnerà la tirannide, e il giorno splendido della libertà alla fine rallegrerà tutti i mortali.

L'Italia al suo primo risorgere cominciò ad onorare i suoi martiri, e a celebrarli con feste religiose e civili. Rimane che il culto ne divenga popolare e solenne, che le loro ceneri siano raccolte in uno splendido tempio, che i loro nomi si scrivano nei cuori della moltitudine, e che la storia di questi eroi faccia parte dell'insegnamento e dell'educazione dei giovani, affinchè non resti obliata tanta virtù che può esser feconda di effetti maravigliosi.

Agli uomini che continuamente tentano di agghiacciare le anime con parole di sconforto, noi non volgiamo il discorso, nè ricordiamo quanto sia nobile la virtù del sacrificio, anche quando non consegue l'intento. Essi increduli, hanno arido il cuore, nè sanno lodare se non la fortuna. Noi confidiamo nella gioventù, in cui sola vive e grandeggia ogni speranza della nostra patria infelice. E nell'intento di fare qualche cosa per essa, e di nutrirle il cuore di santi e fermi affetti, prendiamo a ricordare le virtù di quelli che sulle forche dei tiranni spirarono col sorriso sulle labbra e nel cuore. Il narrare la storia di tutti quelli che si offrirono vittime e caddero sull'altare della patria nostra, sarebbe opera di troppo gran mole, e noi non osammo intraprenderla. Altri più valente la farà. Noi prescegliemmo i martiri dell'età più recente, perchè molti di quelli che ultimamente furono sacrificati dal dispotismo, sono meno noti degli antichi, dei quali suona chiarissimo il nome in tutte le storie. Oltre a ciò noi sperammo che i forti esempi dei nostri coetanei tornino di maggiore efficacia sull'animo dei presenti. Corre un pregiudizio che dice, gli

antichi soli essere stati forti, intrepidi e grandi: ciò si ripete dai sapienti e dal volgo, e reca gran danno, perchè induce nell'opinione che le nuove generazioni non possano avere il coraggio di tentare la prova, nè aver la speranza di riuscire ad oprare quello per cui andarono famosi i padri nostri. Noi col narrare le geste di quelli che all'età nostra propugnando la causa santissima dei popoli incontrarono con immenso coraggio la suprema sventura, speriamo di mostrare che il valore degli avi non è spento nel cuore dei nipoti, e di persuadere facilmente ai giovani nostri che niun egregio fatto degli antichi è impossibile a noi. Finalmente gli esempi di virtù e di grandezza che verremo narrando mostreranno che qualunque sia la sorte che ci preparano i fati, noi potremo sempre apprendere dai nostri martiri a salvare l'onore, fortemente e impavidamente morendo

---



# I MARTIRI DELLA LIBERTÀ ITALIANA.

---

## I.

**EMANUELLE DE DEO, VINCENZO VITALIANO,  
VINCENZO GALIANI.**

Erano giunti appena  
Alla virile età,  
E di scelltrata jena  
Sfidâr la crudeltà.  
Tu rinfiammarci puoi  
A grandi affetti il cor:  
Tu suscitî gli eroi,  
Santo di patria amor!  
Non mai fra le ritorte  
Fur visti impallidir:  
Sorrisero alla morte  
Con indomato ardir.  
Ebber da regia scura  
Offeso il terren vel:  
Ma libere, ma pure  
Resero l'alme al ciel.  
Nel suo brutal delirio  
L'iniquo re giul,  
Napoli al rio martirio  
Fremendo inorridì.  
Del tre l'atroce scempio  
Segno d'onor poi fu,  
E generoso esempio  
Ad emula virtù.

DOMENICO GAZZADI.

I primi martiri della libertà italiana nell'età moderna s'incontrano a Napoli, regione privilegiata da Dio delle più rare delizie della natura, e straziata orribilmente dagli uomini colla più cruda barbarie del dispotismo. Ivi la mala pianta borbonica contaminò di tristi veleni il lieto aere già pieno di vita e di salute: ivi un re stupido e feroce per 65 anni si pascolò di ozio, di lussuria e di umano sangue: e i suoi successori ere-

ditarono da lui lo spergiuro e la ferocia, e continuano ancora a desolare le città e a tormentare i popoli chiedenti liberi ordinamenti. E il martirio è continuo: e la pianta della libertà che s'innaffia del più puro e più nobile sangue, alla fine innalzerà all'aura i vigorosi suoi rami, e accoglierà sotto di sè le generazioni redente.

Scoppiata la grande rivoluzione di Francia, che proclamava i diritti dell'uomo, e che gridando guerra mortale alla barbarie dei vecchi troni, chiamava tutti i popoli alla libertà, i Napoletani, cui Dio concesse rapido ingegno e cuor generoso, furono tra i primi in Italia a desiderare la luce degli ordini nuovi. E il loro desiderio era più acceso dagli ostacoli che vi mettevano il re Ferdinando di razza borbonica e la regina Carolina di razza austriaca, e i loro scellerati ministri. Il re fino dai suoi giovani anni si rese famoso per indolenza e stupidità, e s'imbestìò nei più grossolani dilette: la regina era superba e feroce, ambiva di fare essa da re, e per conseguire questo intento, messe in campo tutte le arti più triste che sappia trovare mala femmina.

Nell'anno 1791 questo re e questa regina impauriti dalle idee di Francia, eccitavano contro di esse l'odio delle turbe ignoranti, a ciò usando dell'opera dei preti e dei frati, i quali a più potere predicavano contro ogni ordine di libertà, e mutavano in tribuna i pergami e i confessionali. Anche le spie si affaccendavano: la regina conferiva con esse nella reggia: magistrati, nobili e sacerdoti si prestavano all'opera infame. Ed effetto di tutto ciò erano le persecuzioni agli uomini più dotti e più riveriti dalla nazione, perchè credeansi fautori dei nuovi ordini. I libri di Filangieri furono sbanditi e bruciati: vietati i giornali stranieri, vietate le adunanze dei sapienti. Contro alcuno creduto amante delle cose francesi fu adoprata anche la frusta, usata già contro i

più abietti fufanti. Questo tristo re e questa trista regina si argomentavano di fermare il sole colle loro braccia di pigmei: e il sole, non curando la loro stoltezza, continuava il suo libero cammino, e diffondeva sugli uomini la sua luce benefica.

Nel 1793 quando la Francia uccise il re spergiuro e proclamò la Repubblica, Napoli, cercate alleanze contro di essa, si preparò a guerra, e non volle riconoscere l'ambasciatore inviato da Parigi. Ma quattordici vascelli francesi condotti dall'ammiraglio Latouche nelle acque di Napoli fecero mutare contegno e linguaggio. L'ammiraglio chiese ragione dell'accoglienza negata all'ambasciatore di Francia, chiese soddisfazione all'ingiurie: e la reggia impaurita, rispose, accetterebbe l'ambasciatore, riparerrebbe i torti, si terrebbe neutrale nelle guerre di Europa, e si manterrebbe amica alla Francia.

I giovani napoletani che più ardevano dell'amore delle nuove dottrine, all'arrivo della flotta francese salutarono con entusiasmo la bandiera della libertà, conferirono coll'ambasciatore, cogli uffiziali, coll'ammiraglio, si confortarono scambievolmente e s'infiamarono. In una cena a Posilipo tra la gioia e tra l'entusiasmo appesero al petto un piccolo berretto rosso, simbolo allora dei giacobini francesi. Erano discorsi, voti e speranze. Ma questo bastò a persecuzione atrocissima. Appena partita la flotta francese, furono arrestati tutti quelli che coi loro discorsi si erano mostrati partigiani della rivoluzione e avevano applaudito alle vittorie della detestata repubblica. « Furono tenute (scrive lo storico Pietro Colletta) segrete le sorti loro, così che i parenti, gli amici, le voci popolari li dicevano uccisi nelle cave delle fortezze, o mandati nei castelli delle isole più lontane della Sicilia: tardi si udì che stavano chiusi nei sotterranei di Santelmo mangiando il pano del fisco,

dormendo a terra ed isolati, ognuno in una fossa. Erano dotti o nobili, usati agli agi del proprio stato ed alla tranquillità degli studi. Custodi spietati eseguivano que' feroci comandamenti con zelo ferocissimo. »

Fu creato per giudicarli un tribunale di sangue, detto Giunta di Stato, e composto di tristissimi uomini. « Era inquisitorio il processo, le segrete accuse o denunce potevano come indizi: i testimonii, benchè fossero spie a pagamento, valevano; nè a' servi, a' figliuoli, ai più stretti parenti era interdetto l'ufficio di testimonio. Il processo compiuto in segreto, passava a' difensori, magistrati eletti dal re: le difese producevansi scritte, nè all'accusato era concesso il parlare: il giudizio spedito a porte chiuse: la relazione dello inquisitore valeva quanto il processo: non che fosse vietato a' giudici leggere dei volumi, ma nol comportava la strettezza del tempo perchè *ad horas*: era inquisitore nel processo lo scrivano; nel giudizio un magistrato scelto fra i peggio, quale il Vanni nel tempo di cui scrivo, poi Fiore, Guidobaldi, Speciale. Sommarono i giudici numero dispari per torre il beneficio della parità. Le pene severissime: morte, ergastolo, esilio: le sentenze inappellabili; l'effetto immediato: l'infamia sempre ingiunta, non mai patita. »

Gli arrestati erano cinquanta. Il procurator fiscale che diceva di aver prove certe per ventimila, e sospetti per cinquantamila colpevoli, finito il processo, chiese pena di morte per trenta, e tortura per averne i nomi dei complici. Il tribunale segnò tre sentenze di morte, tre di galera, venti di confino, tredici di pene minori, e assolvè gli altri dieci.

« La sentenza che puniva i congiurati taceva della congiura, vergognando castigare acerbamente adunanze segrete di giovanetti ardenti di amore di patria, ine-



sperti del mondo, senza ricchezze o fama o potenza o audacia, condizioni necessarie a novità di Stato: ed avversarsi alle malvagità ed ai malvagi, che fanno il primo nerbo de' rivolgimenti; perciò non altre colpe che voti, discorsi, speranze. Questa era la congiura per la quale tre morivano, molti andavano a dure pene, tutti pericolavano: e si spegneva la morale pubblica, si creavano parti e nemicizie, cominciava tirannide di governo, contumacia di soggetti, odii atroci ed inestinguibili per andar di tempo e per sazietà di vendette. »

« I condannati a morire, Vincenzo Vitaliano di ventidue anni, Emanuele De-Deo di venti, Vincenzo Galiani di soli diciannove, erano gentiluomini per nascita, notissimi nelle scuole per ingegno, ignoti al mondo. Dopo la condanna, la regina chiamò Giuseppe De-Deo, padre di uno de' tre miseri, e gli disse di promettere al giovane vita e impunità solo che rivelasse la congiura e i congiurati. Andò il vecchio alla cappella dove il figlio ascoltava gli estremi conforti di religione, e, rimasti soli (così avea comandato la regina), lo abbracciò tremando, espose l'ambasciata ed il premio: rappresentò il dolor suo, il dolor della madre, l'onore del casato: proponeva, dopo la libertà, fuggire assieme in paese lontano, e tornare in patria quando fossero i tempi meno atroci. E però che l'altro ascoltava senza dir motto, egli credendolo vicino ad arrendersi, ruppe in pianto, s'inginocchiò ai piedi del figlio, e tra gemiti confusi poté dire appena: *Ti muova la pietà del mio stato*. E allora il giovane sollecito innalzandolo, e baciogli quando le mani e quando il viso, così disse: « Padre mio, la tiranna per cui nome venite, non sazia del nostro dolore, spera la nostra infamia, e per vita vergognosa che a me lascia, spegnerne mille onoratissime. Soffrite che io muora: molto sangue addi-

manda la libertà, ma il primo sangue sarà il più chiaro. Qual vivere proponete al figlio e a voi! Dove nasconderemmo la nostra ignominia? Io fuggirei quel che più amo, patria e parenti: voi vergognereste di ciò che più vi onora, il casato. Calmate il dolor vostro, calmate il dolore alla madre, confortatevi entrambi del pensiero che io moro innocente e per virtù. Sostenghiamo i presenti martorii fuggitivi: e verrà tempo che il mio nome avrà fama durevole nelle istorie, e voi trarrete vanto che io, nato di voi, fui morto per la patria.

» L'alto ingegno, il dir sublime e valor che trascende in giovane acceso di gloria, tolsero lena e voce al vecchio padre, che quasi vergognoso della maggior virtù del giovanetto ammirando e piangendo, coperta delle mani la fronte, ratto uscì dalla orrenda magione. »

Ai 4 ottobre 1794 i tre giovani salirono con volto sereno il patibolo mentre il re e la regina stavano tremando a Caserta per la voce diffusa che cinquantamila giacobini si leverebbero in arme per liberare i condannati e uccidere i principi. Perciò numero grande di sgherri e di spie fu sparso fra la folla: perciò il palco fu inalzato sotto i cannoni del Castel Nuovo: perciò furono avvicinate alla città numerose milizie, e muniti di artiglierie gli sbocchi delle strade, e ordinato che ad ogni moto di popolo i cannoni dei castelli tirassero strage.

Quando poi vennero i tempi della libertà, si celebrarono con ogni guisa di onori queste primizie dei martiri. I repubblicani ricordavano Vitaliano, Galiani e De-Deo tra lacrime di tenerezza e accorrevano in folla alle case dei parenti loro per consolarli dell' antico dolore. E la Repubblica decretando la costruzione di un Panteon, stabiliva che i loro nomi vi si incidessero i primi in distinto carattere.

## II.

**VITTIME NAPOLETANE E SICILIANE DEL 1795.**

Una catena  
Stringe l'anima e il corpo, e si vorrebbe  
Perfin la morte del pensiero umano.  
NAPOLEONE GIOTTI.

Se voi perseguitate le opinioni, scrive Vincenzo Cuoco nel *Saggio Storico sulla Rivoluzione di Napoli*, allora le opinioni diventano sentimenti: il sentimento produce l'entusiasmo, l'entusiasmo si comunica: vi inimicate chi soffre la persecuzione, vi inimicate chi la teme, vi inimicate anche l'uomo indifferente che la condanna: e finalmente l'opinione perseguitata diventa generale e trionfa.

Il sangue dei primi martiri eccitò sdegno e amor di vendetta: si accrebbe il numero di quelli che odiavano i barbari ordini antichi: e quello che prima era semplice amore di riforma diventò desiderio ardente della repubblica. Quindi nuove persecuzioni e nuovi martirii. Nel 1795 la polizia napoletana accusò di cospirazione contro allo stato gli uomini delle più illustri e potenti famiglie, un Colonna, il conte di Ruvo, il Duca di Canzano, Serra di Cassano, un Caracciolo, due Riarrio, Di Gennaro; e furono arrestati. Con essi imprigionarono anche Mario Pagano, Ignazio Ciaia, l'abate Teodoro Monticelli, Domenico Bisceglia, Michele Sciaronne, il vescovo Forges ed altri famosi e venerati per dottrina e virtù. « Tutti i castelli, tutte le carceri, scrive Vincenzo Cuoco, furono ripiene di infelici. Si gettarono in orribili prigioni privi di luce e di tutto ciò che era necessario alla vita: e vi languirono per anni, senza potere ottenere nè la loro assoluzione, nè la loro condan-

na, senza neanche poter sapere la cagione della loro disgrazia. »

Le spie andavano attorno più superbe e più insultanti dell'usato, perchè rese baldanzose dalla protezione della regina, la quale diceva voler *distruggere l'antico errore che reputa infami le spie, che sono i cittadini migliori, perchè fedeli al trono e custodi alle leggi*. Essa ripeteva la storia di Tiberio che i delatori teneva per sacrosanti quanto più fosser crudeli, e chiamandoli conservatori delle leggi e sostegni dello stato, li empiva di ricchezze e li premiava con magistrature e sacerdozii.<sup>1</sup> I più perversi nemici dell'umanità e gli sbirri più sozzi erano da lei nominati cavalieri e marchesi: ai delatori più diffamati dava ufficii di stato e titoli di meritevoli.<sup>2</sup>

Anche ai giudizi si chiamavano gli uomini più scelerati. La Giunta che avea condannato Galiani, Vitalia e De Deo fu disciolta, perchè creduta di troppo miti pensieri. E invece di essa ne fu istituita un'altra composta degli uomini più crudeli e famosi per furore dispotico.

Mentre a Napoli si aveva sete di nuovo sangue, spargevasi sangue in Sicilia.

In Palermo nel 1795 l'avvocato Francesco Paolo

<sup>1</sup> Tacito, *Annal.*, III, 49; IV, 30 e 36; Svetonio, *Tib.* 51.

<sup>2</sup> La nazione fu assediata da un numero infinito di spie e di delatori, che contavano i passi, registravano le parole; notavano il colore del volto, osservavan fin anche i sospiri. Non vi fu più sicurezza. Gli odi privati trovarono una strada sicura per ottenere la vendetta, e coloro che non avevano nemici furono oppressi dagli amici loro medesimi che la sete dell'oro e l'ambizione avea venduti ad Acton e a Vanni. Che si può difatti conservare di buono in una nazione dove chi regna non dà le ricchezze, le cariche, gli onori, se non ai delatori? Dove, se si presenta un uomo onesto a chiedere il premio delle sue fatiche o delle sue virtù, gli si risponde che si fuccia prima del merito? Per farsi del merito s'intendeva divenir delatore, cioè formar la ruina almeno di dieci persone oneste. Cucco, *Saggio storico sulla Rivoluzione di Napoli*, parag. VI.

De Blasi fu ucciso con altri per cospirazione già preparata da lungo tempo coll'intento di liberar la Sicilia dal giogo barbarico dei vescovi, dei baroni e del re. Egli esercitava l'avvocatura con lode di probità e di dottrina: e sebbene patrizio, accostavasi al popolo, era largo di soccorsi ai poveri, e studiavasi di renderne con nuovi ordinamenti, migliori le sorti. Organizzò sette segrete, diffuse per città e per campagne le maravigliose novelle della rivoluzione di Francia, e fece conoscere i *diritti dell'uomo* dichiarati dalla Convenzione. Oltre a molti popolani aveva tratto a sè anche più soldati, e dopo aver congiurato due anni e chiesti aiuti di Francia, fissò lo scoppio della sommossa ai 3 di aprile del 1795, cioè il venerdì santo, in cui le strade di Palermo erano piene di popolo. Tutto era apparecchiato. Doveasi insorgere al suono di una campana che darebbe il segnale ai congiurati della città e dei luoghi d'attorno. Il grido sarebbe *viva la Repubblica, abbasso i privilegi!* Ma poco prima del giorno fissato un Giuseppe Teriaca orefice, pentitosi della congiura, se ne confessò al parroco, il quale gli negò l'assoluzione, e gli minacciò l'inferno se non denunziasse tutto al governo. E l'orefice dopo resistito alcun poco, denunciò i compagni da lui conosciuti. Quindi arresti molti, e perquisizioni e processi. Il De Blasi convinto dalle denunce non negò, ma prese tutta la colpa per sè, e non vi fu tortura che gli strappasse un nome di bocca: anche gli altri torturati durarono intrepidi e muti ai tormenti. Ai 18 di maggio la gran corte criminale pronunziò la sentenza come volevasi a Napoli. De Blasi fu condannato ad esser morto di scure: al sergente Bernardo Palumbo e agli orefici Giulio Tenaglia e Benedetto la Villa fu destinato il capestro: altri dannati ai ferri, alla deportazione o al bando. La sentenza fu eseguita ai dì 20 sulla piazza di Santa Te-

resa in Palermo. Temevasi di un moto per strappare i condannati al carnefice. E quindi grande apparecchio di cannoni sui baluardi e per le contrade, e soldati in moto da tutte le parti. Ma gli apparati della paura tornarono inutili. La città quel giorno parve un deserto. Silenzio profondo, rotto solamente dai tamburi delle milizie. I cittadini si rinchiusero tutti per le case e niuno andò all' infame spettacolo. Il De Blasi tormentato fino all' estremo perchè denunziasse i complici andò al patibolo con volto sereno, e pigliando per sè solo tutto il carico di quel tentativo. <sup>1</sup>

Tutto ciò accresceva le paure di corte. Il re e la regina non vedevano, non sognavano che traditori. Temevano il veleno in ogni cibo. Quindi divenivano più feroci coi prigionieri, e studiarono anche di corromperli colle insidie. Con un bando promisero perdono e premii agli imputati che rivelassero le ragioni della congiura e i capi di essa. Ma tutti i prigionieri si comportarono da uomini di alto animo: niuno di essi fece mai atto vile, e i lacci tutti tornarono vani. Pure la prigionia continuò per più di quattro anni durissima. Si torturò, si fecero nuovi arresti, si imprigionarono da settecento persone. « Le autorità di polizia, narra il Colletta, vedevano in ogni giovine un congiurato: in ogni modo o foggia di vestimento un segno di congiura; la coda dei capelli tagliata, i peli cresciuti sul viso, i calzoni allungati fino al piede, i cappelli a tre punte e piegati, certi nastri, o colori o pendagli, erano colpe aspramente punite, apportando prigionie e martorii come in cause di maestà. Quindi stavano le carceri piene di miseri, le famiglie di lutto, il pubblico di spavento: tanto più che profondo silenzio copriva i delitti e le pene. Alcuni pri-

<sup>1</sup> V. *Panteon dei Martiri*, vol. I, pag. 473 cc.



gionieri erano stati uditi, altri non mai, nessun difeso: come la tirannide usa con gli innocenti. »

« Due donne, madri di due prigionj, la Duchessa di Cassano e la principessa Colonna, questa grave d'anni, quella uscita di giovinezza, entrambe specchi di antica costumatezza, vinte dal dolore andarono in vesti nere alla regina; e or l'una or l'altra confusamente parlando e piangendo insieme, la pregarono in questi sensi: « Vostra Maestà che è madre può considerare il dolor nostro, che madri siamo di miseri figliuoli. Eglino da quattro anni penano in carcere, e quasi ignoriamo se vivono. Le nostre case stanno in lutto: genitori, sorelle, parentado, non troviamo quiete, e dalla prima orrida notte non spunta riso sui nostri labbri. Senta pietà di noi, ci renda i figli e la pace, e Dio la rimunerì di queste grazie con la felicità della sua prole: — Ma se fossero rei? la regina riprese. Ed elle per dolore affrettando il discorso ad una voce replicarono: *sono innocenti: lo attesta il silenzio degli inquisitori, la tenera età de' nostri figli, e gli onesti costumi, la religione verso Iddio, l'obbedienza che ci portavano, e nessuna macchia, nessun fallo, nemmeno di quei leggieri che si perdonano all'inesperta gioventù.* — Nè altro dissero instupidite e accomiate. Più dei discorsi l'aspetto dolentissimo e la egregia fama delle donne commossero la regina: non così da far grazia alla reità degli accusati, ma perchè sospettò della innocenza. Ella inflessibile a' rei, non bramava travagliare i giusti; diversa da' ministri suoi, che dall'universale martirio traevano grandezza e potere. Quei principi, credendo ad inique genti, furono spieltati, non ingiusti; sino ad altra età, che, non più ingannati, ma volontari, cruciarono i soggetti, innocenti o rei, per amore di parti e insaziata d'impero. »

Dopo quel discorso delle due donne il re ordinò

che fossero spediti i processi, e si facesse tosto giustizia. I più feroci tra i giudici volevano adoprati tutti i modi più fieri per avere rivelazioni di complici. Il fiscale alla fine domandò per cinque la morte preceduta dai tormenti della tortura, *spietati come sopra cadaveri*: per gli altri aspettava prove migliori dai tormenti e dal tempo. Ma i giudici non trovando ragione a condanne, assolsero tutti i prigionieri e li resero a libertà.

L'ingiustizia della prigionia alla fine apparve a tutti chiarissima, e quei miseri narrando i patiti strazi e la morte di alcuni compagni, destarono l'indignazione dell'universale. Il re finse di punire gli inventori delle falsità, ma poi li premiava in segreto: e le cose andavano a peggio. Resi a libertà i primi, le carceri si empivano di nuovi infelici: guai grandi si preparavano a chiunque non fosse nel numero dei tristi e dei delatori.

---

## III.

**I FRATELLI CORONA E I FRATELLI FILOMARINO,  
ED ALTRE VITTIME.**

Ancor suona del Tevere sull'onde  
 Quest' amara sentenza fatale:  
 È del re la clemenza mortale,  
 Cruda l' alma, fallace la fè:  
 Dal Soboto una voce risponde:  
 È mortal la clemenza del re.  
 Non di sposa, di madre, di figli  
 Ne giovar le preghiere ed il pianto;  
 Santa fama, costume più santo  
 Vanamente salvarci tentar:  
 Della belva real fra gli artigli  
 Fomme vieti sul rogo spirar.  
 Quasi un lustrò, prosegue altra voce,  
 Noi languimmo nel carcere stesso;  
 Reai poi della madre all' amplesso  
 Orda regia noi pur trucidò;  
 Ed il sangue (oh delitte feroci!)  
 Della madre le vesti macchiò!  
 Ah!, che sempre le vite divora  
 Nuova furia d' Italia spavento!  
 Ma l' infame spettacolo orrendo  
 Già del cielo stancò la pietà.  
 Come sorse nel sangue finora  
 L' empia reggia nel sangue cadrà.  
 PIETRO GIANNONE.

Il re e la regina di Napoli per odio insensato alle idee di libertà tormentavano e scannavano i sudditi, e per odio furibondo alla repubblica rovinarono e perdettero il proprio regno.

Nell' anno 1798 essendosi i Francesi impadroniti di Roma, la fama della Repubblica inaugurata sul Campidoglio venne più tremenda che mai a disturbare i sonni di Ferdinando Borbone, e di Carolina austriaca. Spartaco era davvero alle porte. Perciò a malgrado della neutralità già promessa all' ammiraglio Latouche, e dei trattati di pace conclusi più tardi con la Francia, ai 22 novembre del 1798 un manifesto del re di Napoli diceva esplicitamente che egli moveva col suo esercito

per riconquistare al Papa lo stato che gli avevano tolto i Francesi. E immediatamente proruppe negli stati romani con 50 mila uomini capitanati da Mack tedesco, e marciando a gran giornate giunse a Roma il 29 novembre. All'appressarsi dei Napoletani si ritirarono da Roma i Francesi che erano in piccolo numero, e con essi la più parte degli amanti della repubblica. Ma alcuni di questi « confidenti alle regali promesse di clemenza o arrischiosi o dal fato prescritti, restarono; e nel giorno istesso furono imprigionati o morti: due fratelli di nome Corona napoletani, partigiani di libertà, rimasti con troppa fede al proprio re, furono per comando di lui presi ed uccisi. La plebe scatenata, sotto velo di fede a Dio e al pontefice, spogliò case, trucidò cittadini: affogò nel Tevere molti Giudei: operava disordini gravi e delitti. » <sup>1</sup>

Il re di Napoli venne, vide e fuggì. <sup>2</sup> I Francesi guidati dal generale Championnet, quantunque avessero poche forze, appena poterono raccogliersi, batterono da ogni parte il nemico e gli tolsero molte armi e bandiere. Il re si dette subito a fuga precipitosa, e tornò a Napoli. I Francesi allora ripreso cuore, di assaliti divennero assalitori e mossero alla volta di Napoli ai 20 dicembre. Alle prime intimazioni si arresero le fortezze di Civitella, di Gaeta e di Pescara per la viltà dei loro comandanti. Poi si avanzarono animosamente per espugnare la fortezza di Capua, e di lì muoverà sulla capi-

<sup>1</sup> Colletta, lib. III, cap. 3.

<sup>2</sup> In proposito di questa spedizione furono allora scritti i seguenti versi:

Del Tirreno dai liti  
Con soldati infiniti  
Venne in Roma bravando  
Il Re Don Ferdinando;  
E in pochissimi dì,  
Venne, vide e fuggì. L.

tale. A Napoli tremavano gli uomini di libero animo notati sui libri della polizia e da essa fieramente perseguitati. Pure si adunavano segretamente, e per salvar vita e libertà cospiravano a favore dei Francesi, avvisavano il generale Championnet ad affrettare l'impresa, e gli promettevano aiuti potentissimi.

Ma più di tutti tremavano il re, la regina e i loro ministri. Non credendosi ormai più sicuri partirono per Sicilia ai 24 dicembre recando seco i mobili più preziosi dei regali palazzi, tutte le ricchezze dei musei, tutte le ricchezze dello stato, cento milioni di lire: e lasciando il regno senz'ordine, senza leggi, e nella miseria. Rimase vicario del regno il generale Francesco Pignatelli, uomo ignorante e allevato alle bassezze di corte. Corse voce che la regina partendo avesse dato ordine a lui di scatenare il popolo, di produrre l'anarchia, di menar la città all'ultima rovina. *Tutto perisca*, gridava essa, *purchè non vada in mano de' Francesi*. Sulle prime l'ordine fu mantenuto dalla milizia urbana creata dai magistrati municipali che assunsero il governo della città e dello stato. Ma presto essi vennero alle prese col vicario, perchè mentre si studiavano di frenare i tumulti, esso faceva ogni opera per concitarli coll' aiuto della plebe più abietta.

I Francesi intanto minacciavano più da vicino: e il vicario per acquistar tempo, ai 12 gennaio del 1799 fece tregua con essi cedendo la fortezza di Capua e promettendo di pagare due milioni e mezzo di ducati. Il dì 14 vennero a Napoli i commissarii dell'esercito per avere il pattuito denaro. Il popolo credendosi tradito dette in furori, e a mala pena i commissarii aiutati dalla guardia urbana nella notte poterono sottrarsi colla fuga. Anche il vicario fuggiva in Sicilia, ed era imprigionato dal re.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> « Pignatelli avea ricevuto ordine dalla corte, che se i Francesi si

Nel giorno appresso il popolo disarmò la guardia urbana, prese i castelli ove trovò 40 mila fucili, aprì le prigioni e unì a sè numero grande di uomini facinorosi. Sulle prime percorse la città tumultuariamente, ma senza fare niuno insulto ai cittadini pacifici. Poi proruppe a sfrenata licenza: e gli amatori di libertà correvano grave pericolo, perchè odiati dalla plebe ignorante eccitata a sdegno feroce da una turba grande di preti e di frati ribaldi, e di altri vili satelliti del dispotismo caduto, i quali erano pronti a usare ogni arte più trista per rialzarlo.

Il 48 gennaio fu per l'infelice città un giorno di terrore e di strage. Si vedevano preti e frati in abiti sacerdotali per le chiese e su per le piazze accendere un furor cieco nelle anime della credula plebe, e spingerla ad assalire furiosamente le persone e le case di chiunque fosse sospetto di amare le cose nuove, di essere fautore di repubblica. E repubblicani erano allora tutti gli uomini più rispettabili per senno, e per onestà di costumi. E contro di essi si mostrarono brutalmente feroci tutti i difensori del dispotismo. Fra i tanti casi pietosi e tremendi a cui accennano le storie, di uno è fatta particolare menzione. Un servo della nobile casa Filomarino accusò i suoi padroni di essere *giacobini*, e di preparare un gran convito ai Francesi che dicevansi preparati a entrare nella città la sera medesima. Per questa accusa il duca della Torre e il suo fratello Clemente Filomarino furono vittime del furore plebeo. Erano due

approssimavano alle porte di Napoli, egli incendiassero l'arsenale, facesse scoppiare una mina sotto alla città, e che il castello Santelmo la riducesse in cenere bombardandola. Pignatelli non ebbe tempo ad eseguire tutte queste esecrabili scelleraggini. Fuggì in Palermo, dove fu imprigionato, per non avere eseguito i comandi in tutta la loro estensione. Ecco come i re sono nell'ordine morale, ciò che i mostri sono nel fisico! » Lomonaco, *Rapporto al cittadino Carnot*, pag. 119.

uomini lodati dagli onesti per virtù, per dolci costumi, per dottrina, e per nobile ingegno. I lazzari condotti dallo scellerato servo trassero a furore al palazzo di quei disgraziati. Contro la turba irrompente tornarono vane le preghiere e le grida disperate di una vecchia madre, le lacrime di una giovane sposa, e dei figli innocenti. I due fratelli furono messi in catene e tratti fuori della porta della casa paterna per essere ivi fucilati all'istante. Ma l'infame servo tenendo questa morte troppo dolce per *giacobini* propose che fossero bruciati a lento fuoco, e fu seguito il barbaro consiglio. Trascinati violentemente nella via Nuova della Marina furono posti sopra un rogo, e in mezzo alle urla oscene di plebe ferocissima, finirono la vita dopo tre ore dei più atroci tormenti. La loro casa che era delle più ricche e magnifiche fu saccheggiata e data in preda alle fiamme. Le preziose masserizie, una scelta biblioteca, una raccolta di rare incisioni, un magnifico gabinetto di storia naturale, ricchezze preziose di natura e di arte, tutto fu distrutto dal popolo furibondo che i regii e i preti eccitavano a furore. Altre stragi accaddero: gli onesti si riparavano in luoghi nascosti. La città intera, narra Vincenzo Cuoco, non offrì più che un vasto spettacolo di saccheggi, d'incendii, di lutto, di orrori, e di replicate immagini di morte.

Fu ucciso nella città anche l'avvocato Scategna. Per le province si mandarono orde di prezzolati briganti che per amore di preda tutto mettevano a guasto e a rovina. I fratelli Brigida di Termoli giovanetti virtuosissimi erano di poco rientrati nella casa paterna dopo avere, per ordine del tribunale inquisitorio, sofferti quattro anni di durissima carcere. Appena rividero la luce del giorno, appena ebbero il tempo di consolare i lunghi dolori di una infelicissima madre, furono sbranati dal-

l'infame masnada, ed ebbero disertata e rovinata la casa. La medesima fine toccò a Gennaro di Casacalenda a cui i ricordi del tempo danno lode di rara virtù, e di rarissima altezza di animo. Fu ucciso, fu depredato: e ai suoi figli lasciati nella miseria non rimase altro conforto che la fama delle virtù e delle azioni paterne.

Questi erano tempi feroci, tempi di infamie nei quali chi moriva era il meno infelice.

---



## IV.

## IL VESCOVO GIOVANNI ANDREA SERAO.

« Deh ravvedi i re del mondo,  
 O Signora onnipotente:  
 Fa che al vero apran la mente  
 Ed il cuore alla pietà.  
 Fa che il tuo sublime esempio  
 Torni loro a virtù sprone;  
 Che prevalga alla ragione,  
 Che trionfi libertà! »  
 Nel domestico delubro  
 Gemdeaso ad una croce  
 Con tremante e flebil voce  
 Così orava il buon pastor....  
 Ma interruppe la preghiera  
 D'assassini una manada;  
 Imbrandiva ognun la spada,  
 Avea truce ognuno il cor.  
 Trascinaron furibondi  
 Per le vie l'uom venerando,  
 E la testa il più oscurando  
 Di que' sgherri gli tronch.  
 Plaudir gli empj cortigiani  
 Al sacrilego reato;  
 Plaudè l'empio porporato  
 Che l'accidlo consigliò.  
 DOMENICO GARZADI.

Mentre l'infelice città era menata a strazio da plebe furibonda combattente per un re codardo che l'avea abbandonata, gli amici di libertà, quantunque esposti a grave pericolo, non si perdevano d'animo. Essi adottando ora con senno, ora con audacia, ora mescolandosi al popolo, e fingendone i pensieri per aver modo a dirigerlo, impedirono molti mali, tirarono in loro potere i castelli, si unirono ai Francesi, e li eccitarono ad avanzarsi per liberare la città dall'anarchia.

L'esercito apportatore della repubblica era alle porte di Napoli, e per tre giorni le dette assalti ripetuti e furiosissimi. La plebe senz'ordine e senza capo mostrò tanto coraggio che si fece conoscere degna di difendere una causa migliore. Alla fine il generale Championnet

dopo una lunga battaglia entrò vittorioso in Napoli ai 22 gennaio 1799, e proclamata la Repubblica Partenopea, dichiarò che se vi fosse alcuno che amasse il cessato governo partisse da quella libera terra e andasse schiavo tra schiavi. Grandi e liete furono le feste sulle piazze, nelle case e nei templi.

Fu nominata un' assemblea di 25 cittadini che governasse provvisoriamente la cosa pubblica e che facesse il novello statuto. Erano gli uomini più chiari per eccellenza di dottrina, e più venerati per virtù cittadine. In breve li vedremo tutti salire sul patibolo, quando i tempi volgeranno a nuova e più cruda tirannide.

Non è scopo nostro scrivere la storia della repubblica nè dei provvedimenti presi per governarla. Noi scorriamo solamente le iniquità dei principi, i delitti contro la libertà, e il martirio dei popoli. Noi raccontiamo solo quella parte delle generali vicende, che aiutano a intendere le opere gloriose dei martiri.

Mentre i buoni tutti sostenevano i nuovi ordini della libertà, e adopravano ogni modo più onesto e più generoso, i tristi facevano studio di male arti per rimettere in trono la tirannide e la barbarie. Uomini di malo ingegno, omicidi, ladri, assassini si messero a capo della controrivoluzione nelle province. Fra costoro la fama narrava esser taluni che diletta-vansi a bere il sangue umano, a usare per tazze alle mense teschi umani recisi di fresco. Essi erano chiamati amici ed onorati dalla regina Carolina e dal re Ferdinando: ad essi si rivolgevano i preti, i frati, i vescovi e gli altri amici del dispotismo: e ad essi tutti fu anima e capo il cardinale Fabrizio Ruffo, uomo che lasciò di sè fama scelleratissima nella storia di questi infelici tempi. Egli era stato educato in corte di Roma, ove Pio VI lo fece tesoriere. Menò vita scandalosissima: era gran femmi-

niero, passava le giornate intere presso le sue donne, e consumava in amori le rendite della chiesa. Poi fatto cardinale e ritiratosi a Napoli, ottenne dal re l'intendenza della casa regale di Caserta, e nei tristi tempi che allora correvano fu con le sue scaltrezze scellerato strumento di dispotismo. Spiava i fatti e i detti di tutte le persone sospette, e ne informava la regina, la quale lo premiò, come usava con le altre *persone di mentito*, e lo fece cavaliere di San Gennaro. Da ultimo seguì il re nella sua fuga a Palermo: e di là prese l'incarico di sommuovere le Calabrie contro i repubblicani e di ridurre tutto il regno all'obbedienza del re. Sbarcato sul lido calabrese nel febbraio di quel medesimo anno 1799 raccolse intorno a sè malfattori e briganti in gran copia e ne compose un esercito che chiamò della *Santa Fede*: d'onde venne poi il nome di *Sanfedisti* a tutti i più feroci amanti di dispotismo, e a tutti i più perversi retrogradi. S'impadronì di molte città calabresi, e poi si diresse a Cotrone ove a nome della religione e del diritto divino dei re, fece nefandità da cui l'animo rimane compreso di orrore. « Comunque animoso il presidio (scrive Pietro Colletta), scarso di armi, di munizioni e di vettovaglie, assalito da molte migliaia di borboniani, dopo le prime resistenze domandò patti di resa, rifiutati dal cardinale, che non avendo danari per saziare le ingorde torme nè bastando i guadagni poco grandi che facevano sul cammino, avea promesso il sacco di quella città.

» Cosicchè, dopo alcune ore di combattimento ineguale, perchè da una parte piccolo stuolo e sconsortato, dall'altra numero immenso, e preda ricca e certa, Cotrone fu *debellata* con strage dei cittadini armati o inermi, e tra *spogli*, libidini e crudeltà cieche, infinite. Durò lo scompiglio due giorni: e nella mattina che seguì, alzato nel campo altare magnifico e croce ornata,

dopo la messa che un prete, guerriero della *Santa Fede*, celebrò, il cardinale, vestito riccamente di porpora, lodò le gesta de' due scorsi giorni, assolvè le colpe nel calore della pugna commesse, e col braccio in alto disegnando la croce, benedisse le schiere. » Tra i moltissimi trucidati in Cotrone le memorie del tempo riferiscono che vi furono molti giovani delle più cospicue famiglie, e tra questi nominano il cavaliere Giuseppe Soriano che fu spietatamente fucilato con gli altri.

Tutti gli amatori di repubblica furono uccisi anche negli altri luoghi in cui l'esercito della *Santa Fede* entrava vittorioso. E fra questi orrori fu martire santissimo della libertà Giovann'Andrea Serao vescovo di Potenza, uomo venerato per dottrina, per intera religione, e per santità di costumi.

Era nato in Calabria, ai 4 febbraio dell'anno 1734, studiò a Napoli sotto la direzione di Antonio Genovesi che gli rese l'ingegno più sveglio e più libero, e lo fece nominare professore, di morale, e in quelle medesime scuole in cui già i Gesuiti avevano sparso tanta semenza d'iniquità. E le lezioni di quest'uomo che cominciava da ammaestrare coll'esempio, tornarono di grande profitto alla gioventù che con amore ardente cerca il vero e il buono. Nè solamente dalla cattedra ammaestrava: pubblicò utili libri: scrisse di materie ecclesiastiche con libera filosofia e con erudizione vastissima; e coltivò felicemente ogni maniera di lettere.

La filosofia aveva cominciata guerra mortale ai privilegi e ai pregiudizi che contristavano il mondo, e si sforzava di rendere alla ragione umana i suoi diritti e la sua libertà. I Napoletani erano stati dei primi in Italia a scendere armati in campo contro la barbarie, e i libri di Gaetano Filangieri ne rimangono prova solen-

ne. I migliori ingegni presero parte alla disputa che si agitava vivissima tra la monarchia napoletana e la corte di Roma. Il papa continuava a rimettere in campo le sue antiche pretensioni sul regno, e non voleva accorgersi che i tempi della barbarie erano vicini a finire. Il Serao entrò nella lizza e stette dalla parte di quelli che combattevano le pretensioni sacerdotali. Dette mano ad un' opera di cui lo stesso Genovesi aveva avuto il pensiero, e colla storia si proponeva di dimostrare che le rivoluzioni del regno di Napoli e tutte le guerre che lo contaminarono di tanto sangue, erano state suscitate o apertamente, o di nascosto dai romani pontefici nemici naturali dell' indipendenza degli altri stati italiani. L' assunto era di facile prova, perchè la storia italiana di tutti i tempi è una continua dimostrazione di esso, e perchè sostenuto dalla sapienza di tutti i nostri più grandi intelletti. Il Serao cominciò il suo lavoro, ma non potè condurlo a fine, perchè i tempi volsero a peggio. Dopo che fu licenziato il ministro Tanucci, il Serao correva pericolo da parte dei fautori delle pretensioni di Roma. Ma lo salvarono protezioni potenti, e fu nominato alla sede vescovile di Potenza in Calabria. La corte di Roma che sapeva bene come egli avesse difeso l' autorità temporale contro la potenza ecclesiastica, si oppose alla nomina e gli dette accusa di giansenismo, e chiedeva da lui una ritrattazione delle professate dottrine. Egli invece le confermò con nuovi argomenti, e le spiegò più chiaramente. Per ordine del re i suoi libri furono esaminati da vari teologi, i quali gli dettero vinta la causa. Alla fine fu consacrato vescovo: e al suo ritorno da Roma fu accolto a Napoli con giubbilo e ammirazione. Dicevasi che se tutti i vescovi avessero la sapienza e la fermezza di lui, Roma abbasserebbe ben tosto le ali del suo orgoglio. Andò alla sua chiesa, e la

dottrina e la carità evangelica ve lo resero caro e venerato dai buoni.

Ma le severe riforme fatte nel clero per renderlo più virtuoso e più dotto, gli tirarono addosso le ire dei preti, e, a tempo opportuno, non mancò la vendetta.

Quando i tempi si fecero grossi e cominciò la persecuzione anche contro i sospetti di libertà, egli sulle prime non fu colpito dall' indegna guerra. Ma appena gridata la Repubblica, il vescovo orò nella cattedrale a lode degli ordini nuovi, insegnò al popolo a ben usare la libertà, corresse l' errore di quelli che la scambiavano con la licenza; e predicò temperanza e sottomissione alle leggi. Quindi più feroci contro di lui le ire della parte contraria che gli concitava l' odio del volgo come a giacobino e a miscredente: e nell' imperversare della reazione fu segno ai furori mossi dal cardinal Ruffo e dai preti e frati, che commovendo i popoli correvano le campagne da briganti e le devastavano con guerra di estermínio. Egli avvisato più volte che correva pericolo, dapprima non ci credè, sapendo di non avere offeso nessuno, e rimase fermo a non abbandonare il suo posto e a incontrare rassegnato la morte, se così voleva il destino. La sera dei 24 febbraio 1799, avvisato di nuovo che il palazzo vescovile sarebbe assalito, ordinò di lasciare aperte le porte, e si rimesse nelle mani di Dio. Stava in ginocchio pregando davanti alla croce, quando ventiquattro furibondi entrati nella sua camera gli furono addosso con grida di morte. Egli domandò mansuetamente: *Figli miei, che vi ho io fatto?* E quelli: *Sei giacobino, sei repubblicano, sei nemico del re.* E trascinandolo nella strada, gli ruppero la persona di mille ferite, mentre egli, negli estremi momenti, sollevando la mano benediceva gli empî carnefici. Poi gli recisero il sacro capo, e infittolo sopra una picca lo porta-

rono in trionfo per la città. I sostenitori di monarchia applaudevano all'empio strazio dell'uomo già venerato per dottrina, per vita austera, per santi costumi, per carità verso i poveri: e i buoni rimasero inorriditi dell'atto nefando.

---

## V.

**I MARTIRI DI PICERNO, DI ALTAMURA  
E DI VENAFRO.**

Dal peccato e dall'odio nasceva,  
Prole iniqua, il servaggio nefando:  
Sulla terra distese il suo brando,  
Ed al mondo ha gridato: Son re!  
E la terra di sangue bagnata  
Quante volte sclamò nel dolore:  
Vedi: l' uomo ha scordato, o Signore,  
Ch' egli è fatto ad immagin di te.  
Sui fratelli superbo s' alzava:  
Regnò solo, fe' servo le genti.  
La catena è sul collo ai redenti,  
O Signore, e soffrirlo puoi tu?  
Tu che vedi la nostra sventura,  
Tu del dritto la forza proclama,  
Tu quel verbo che uguali ci chiama  
Più potente ripeti queggiù.

NAPOLEONE GIOTTI.

I repubblicani erano dappertutto gli uomini più virtuosi della nazione: dappertutto si comportarono da eroi: dappertutto seppero onoratamente morire e confermare la loro fede col sangue. Alle orde del cardinal Ruffo sulle prime resistettero valorosamente: ma non combattevano ad armi pari, e perciò non potevano vincere. I repubblicani erano generosi, erano umani: i regii erano schiuma di plebe agitata dalle più feroci voglie; erano ladri e contrabbandieri che saccheggiavano e manomettevano tutto, e combattevano colle armi di Giuda. Pure in niun luogo non fu allegra la loro vittoria. I repubblicani nulla curando fuorchè il proprio onore e il trionfo della libertà, incontravano la morte con animo intrepido, e vedevano con sublime calma l' incendio delle loro città. Le terre di Calabria e di Puglia che più furono contristate dagli orrori dei regii, si immortalarono anche per fatti egregi operati dai repubblicani. Ricordiamo



altre sciagure non di individui, ma di popoli, e con le sciagure l'eroismo che li rendeva sublimi.

La piccola città di Picerno prossima a Potenza in Calabria era caldissima seguace di Repubblica. Appena sentì i nuovi ordini stabiliti a Napoli, li celebrò con feste sacre e profane. Tutti corsero alla chiesa *a render grazie al Dio d'Israele che aveva visitato e redento il suo popolo*. Poi si unirono in parlamento, ed il primo atto della libertà, scrive Vincenzo Cuoco, fu quello di chieder conto dell'uso che per sei anni si era fatto del pubblico danaro. Non tumulti, non violenze: chi fu presente a quella adunanza udì con piacere ed ammirazione risponderli dal maggior numero a taluno che proponeva mezzi violenti: *non conviene a noi che ci lagniamo dell'ingiustizia degli altri, il darne l'esempio*. Quando poi videro appressarsi le masnade del cardinale, chiusero loro in faccia le porte, e combattendo con maraviglioso ardimento le respinsero più volte. La città fu cinta d'assedio, e allora i cittadini dalle mura fecero l'estremo di loro possa, e lieti in cuore morivano martiri della patria. Quando le munizioni finirono, se ne procacciavano altre fondendo le canne degli organi, i piombi delle finestre, gli utensili domestici; e facendo arme di tutto. « I sacerdoti, scrive Pietro Colletta, eccitavano alla guerra con devote preghiere nelle chiese e nelle piazze: i troppo vecchi, i troppo giovani pugnavano quanto valeva debilità del proprio stato: le donne prendevano cura pietosa dei feriti: e parecchie, vestite come uomini, combattevano a fianco dei mariti o de' fratelli; ingannando il nemico meno dalle mutate vesti che per valore. Tanta virtù ebbe mercede, avvegnachè la città non cadde prima che non cadessero la provincia e lo stato. »

Prove di stupendo valore dettero i repubblicani

agli assalti di Sansevero, di Andria e di Trani. Degnamente patirono le estreme calamità ad Altamura città grande di Puglia, forte per sito e munimenti, fortissima pel valore degli abitatori, ardentissimi tutti dell' amore di libertà. « Il cardinal Ruffo fatto audace dalle gustate fortune, pose il campo a vista delle mura, e cominciò la guerra. I Borboniani, peggiorati in disciplina, miglioravano nell' arte, accresciuti di veterani e di ufiziali e soldati mandati da Sicilia o venuti volontari alle venture di quella parte: avevano cannoni, macchine di guerra, ingegneri di campo ed artiglieri; superavano d' ogni cosa l' opposta parte, fuorchè d' animo: cosicchè gli assalti per molti dì tornando vani e mesti, crebbe lo sdegno degli assalitori e l' ardimento de' contrarii. Vedevansi dalle mura nel campo le religiose cerimonie del cardinale, che, avendo eretto altare dove non giungesse offesa, faceva nel mattino celebrar messa; ed egli, decorato di porpora, lodava i trapassati del giorno innanzi, vi si raccomandava come ad anime beate, e benediceva con la croce le armi che in quel giorno si apparecchiavano contro alla città *ribelle a Dio e al re.* »

« Dentro la quale città si vedevano altri moti e religioni: adoravano pur essi la croce ma in chiesa, si concitavano al campo con le voci e i simboli di libertà. Erano scarse le provvisioni del vivere, scarsissime quelle di guerra: e se la liberalità de' ricchi e la parsimonia de' cittadini davano rimedio all' una penuria, la guerra viva e continua accresceva il peso dell' altra. Fusero a proiettili tutti i metalli delle case, mancò l' arte a liquefar le campane; nei tiri a mitraglie, non andando a segno le pietre, usarono le *monete di rame*: nè cessò lo sparo delle artiglierie che al finire della polvere; ed allora il nemico, avvicinate alle mura le batterie de' cannoni, ed aperte le brecce, intimò resa

a discrezione. La quale andò negata, perocchè non altro valeva (se la natura del Cardinale non fosse in quel giorno mutata) che serbar molte vite degli assalitori, nessuna de' cittadini: e morir questi straziati senza pericolo degli uccisori; e, privati d'armi e di vendetta, sentir la morte più dura. Perciò gli Altamurani difendendo le breccie col ferro e con travi e sassi, uccisero molti nemici; e quando videro presa la città, quanti poterono uomini e donne, per la uscita meno guernita, fuggendo e combattendo scamparono. Le sorti de' rimasti furono tristissime: chè nessuna pietà sentirono i vincitori: donne, vecchi, fanciulli uccisi: un convento di vergini profanato; tutte le malvagità, tutte le lascivie saziate: non ad Andria e non a Trani, forse ad Alessia ed a Sagunto, possono assomigliare le rovine e le stragi di Altamura. Quello inferno durò tre giorni; e nel quarto il Cardinale, assolvendo i peccati dell'esercito, lo benedisse, e procedè a Gravina che pose a sacco. » La ruina e l'eccidio d'Altamura accaddero ai 10 di maggio.<sup>1</sup>

Nel fondo della Campania la città di Venafro resistè lungamente a Mammone, orribile mostro che beveva

<sup>1</sup> Colletta, lib. IV, cap. 2. Vincenzo Cuoco così descrive l'eroica difesa e il martirio dei cittadini di Altamura. « Il disegno di Ruffo era di penetrare nella Puglia. Altamura formava un ostacolo a questo disegno. Ruffo l'assedia: Altamura si difende. Per ritrovare esempi di difesa più ostinata bisogna ricorrere ai tempi della storia antica. Ma Altamura non avea munizioni bastanti: a difendersi impiegarono gli abitanti i ferri delle loro case, le pietre, finanche la moneta convertirono in uso di mitraglia: ma finalmente dovettero cedere. Ruffo prese Altamura d'assalto, giacchè gli abitanti ricusarono sempre di capitolare.... e volle dare un esempio di terrore! Il sacco di Altamura era stato promesso a' suoi soldati: la città fu abbandonata al loro furore: non fu perdonato nè al sesso, nè all'età. Accresceva il furore dei soldati la nobile ostinazione degli abitanti, i quali in faccia ad un nemico vincitore, col coltello alla gola gridavano tuttavia: *viva la repubblica!*... Altamura non fu che un mucchio di ceneri e di cadaveri intrisi di sangue. »

il sangue umano in un cranio, e che in due mesi di insurrezione insieme coi suoi satelliti fece uccidere da ottocento infelici. I paesi di Lucania fecero prodigi di valore. Ivi i fratelli Vaccaro si comportarono da eroi: e se non perivano troppo presto, forse era salva la causa della libertà.

Ma, a malgrado di tutti questi sforzi stupendi, e della virtù in ogni parte mostrata dai repubblicani, e del martirio nobilmente sofferto, le armi borboniche trionfavano e imperversavano in molte province. Legni siciliani ed inglesi correvano lungo le marine ed animavano la ribellione. Russi e Turchi venivano da Corfù ai lidi di Puglia. E i Francesi invece di aiutare la Repubblica lasciavano gli stati napoletani, al tristo annunzio delle sconfitte patite dalle loro armi in Lombardia, e alla certezza che dappertutto insorgeva e imperversava plebe spaventevole per numero e atrocità. Lasciavano solamente deboli presidii nei castelli di Napoli, e nelle fortezze di Capua, di Gaeta e di Pescara.

Tutto precipitava, e il governo della Repubblica napoletana non aveva più modi da resistere all'impe-  
tuoso torrente. Nuovi tormenti e nuovi tormentati ci stanno davanti. Il Cardinale Ruffo procede coi suoi sgherri, e si apparecchia a contaminare le vie di Napoli del più puro e più nobile sangue italiano. Il fiore della nazione perirà sui patiboli, o sotto il coltello di plebe fatta furibonda da preti, da frati, e da altri vili sgherri del dispotismo.

---

## VI.

## I CENTOCINQUANTA EROI DI VIGLIENA.

« All' armi all' armi; il porporato nostro  
 Ministro laqueo di più in laqueo Re,  
 Se noi si avventa e sopra il sangue nostro  
 Colle massade della Santa Fè.  
 All' armi all' armi: » disse, e co' suoi cento,  
 Toscano come folgore piombò  
 Sui mille regi agberri, e in un momento  
 Gli respinse, gli ruppe, gli fuggò.  
 Che pre? L'orda crudele cresce, raddoppia,  
 Vigliena assale: inutile è il valor.  
 Consiglio errando: arde la polve e scoppia,  
 Balzano in aria i vinti e i vincitor.  
 Salve, o Toscano, o Martiri salvate:  
 Un grande esempio a noi deste quaggiù.  
 Negli italiani cantici vivrete  
 Finchè in terra si onori la virtù.  
 GIUSEPPE ARCANGELI.

La Repubblica napoletana omai si restringeva alla capitale e a piccolo spazio all' intorno. Il Cardinale Ruffo si avanzava furiosamente, nè le popolazioni repubblicane del Cilento valevano ad arrestarlo, perchè aveva seco Russi, Turchi e plebe sfrenata. Avvicinavasi a Napoli spirando vendetta e furore: e per opera sua la monarchia restituivasi con saccheggi, rapine, stragi, e con ogni guisa di atti nefandi. Ai repubblicani non rimaneva più che la consolazione di salvare l' onore: e tutti ebbero questa consolazione suprema.

A poca distanza da Napoli nelle vicinanze di Portici era il piccolo forte di Vigliena a difender la costa. Ivi avvenne caso stupendo e degno di andare insieme coi fatti immortali di cui favellano le storie degli antichi popoli liberi. Era difeso da centocinquanta calabresi, preti, laici, nobili, plebei, tutti uomini amantissimi di libertà, e fermamente risolti a morire per essa. Il prete Antonio Toscano li comandava, e per grandezza

di animo era degno di presiedere a gente che diceva :  
*Noi cerchiam morte: darla o riceverla è per noi tutt'uno:  
solo vogliamo che la patria sia libera, e noi vendicati.*

Appena si presentarono le torme del Cardinale, le batterie di Vigliena risposero con un fuoco vivissimo, e arrestavano la marcia dei nemici verso la capitale. Ruffo ordinò ad una banda de' suoi Calabresi più prodi che pigliassero il forte. Allora si vide uno spettacolo orribile. Calabresi da una parte e dall'altra gareggiarono di coraggio in una battaglia fratricida. Gli assalitori fecero l'estremo di loro possa, e dopo sforzi stupendi furono costretti a ritirarsi e chieder soccorso. Il Cardinale spedì loro un cento di Russi con batterie di cannoni per mezzo dei quali si ricominciò battaglia più micidiale. Gli assalitori fulminando incessantemente aprirono lunghe breccie e quasi distrussero le mura del forte, e poi intimarono la resa, la quale negata dai difensori, salirono all'assalto. Per due volte furono respinti, e alla terza salirono nel forte, e presero a combattere ad armi corte: ma il piccolo spazio impediva loro la battaglia, si ferivano tra sè stessi senza poter nuocere quanto volevano agli avversari i quali combattevano da veri leoni. Molti degli assalitori perirono: caddero la più parte degli assaliti, ma niuno discorreva di arrendersi, niuno osava di sopravvivere alla libertà. Erano ridotti a meno di sessanta, e si tenevano stretti in un angolo facendo eroica difesa. Il numero si diminuiva ad ogni istante, ma il coraggio si accresceva e alle intimidazioni di arrendersi rispondevano con disperate ferite: l'ora estrema si avvicinava: quegli eroi vedevano vicina la morte, e la guardavano con viso ridente. Tutti si accorsero essere impossibile resistenza più lunga, tutti abborrivano di darsi in mano a uno scellerato nemico. Perciò il comandante Antonio Toscano interpretando il

volere dei suoi prodi compatriotti, trascinandosi ferito com'era al magazzino della polvere vi messe fuoco invocando Dio e la libertà, e fece di sè e de' suoi solenne vendetta. Con scoppio terribilissimo saltarono all'aria i vinti coi vincitori: più centinaia morirono oppressi dall'immensa rovina che agli abitanti della vicina città parve scoppio di tuono o di vulcano. Solamente uno dei difensori di Vigliena si salvò: si appellava Fabiani. Egli accortosi del disperato disegno del duce, prima che lo recasse ad effetto si gettò nel mare, e nuotando si ridusse al Castel Nuovo ove raccontò le particolarità del mirabile fatto dei valorosi martiri di Vigliena.

Cbi, guardando le rovine di Vigliena, scrive Francesco Lomonaco, non sarà preso di ammirazione, è un uomo a cui la schiavitù ha tolta la facoltà di pensare e di sentire. Io farei imprimere sui rottami di quel forte l'iscrizione: *Passeggero! annunzia a tutti i nemici della tirannide, a tutte le anime libere, che imitino il nostro esempio, anzichè vegetare all'ombra del dispotismo.*<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Rapporto fatto da FRANCESCO LOMONACO, patriotta napoletano al cittadino Carnot ministro della guerra, sulle segrete cagioni e sui principali avvenimenti della catastrofe napoletana, sul carattere e sulla condotta del re, della regina di Sicilia e del famoso Acton. Seconda edizione, Milano, anno IX. Vedi anche Pepe, Memorie, vol. I, pag. 81 ec.*

## VII.

**ALTRE VITTIME DELLA GUERRA CIVILE.**

A quei colpi non trasse la guerra  
 Che discordia civil suscitò!  
 Dagli Abruzzi allo stretto ogni terra  
 Arse d'ira e di sangue fumò.  
 Dappertutto esecrandi macelli  
 Che nien può senza fremere udir:  
 I fratelli uccideano i fratelli,  
 Storia atroce che fe inorridir.  
 Era quasi onorevole vanto  
 Snaturato mostrarsi di cor:  
 Ogni affetto più caro e più santo  
 Distrugges la vendetta e il futor!  
 Secondando le rabide brame  
 Del più truce e più stupido re,  
 Nelle man del carnefice infame  
 Fino un padre il figliuolo cedè.  
 D'ebbre turbe il fanatico zelo  
 Chi sospinse a sì rio crudeltà?  
 Una tigre mitrata che il velo  
 Assunse di bugiarda pietà.  
 E delitto osò frivolo ed empio  
 L'amor patrio a vil ciurma gridar!  
 E dei buoni e de' dotti lo scempio  
 A sacrilego prezzo mercar!

DOMENICO GAZZADI.

Il cardinal Ruffo passando sui cadaveri de' suoi e dei nemici si avanzava sempre più verso la città, ed era quasi alle porte. Sulle rive del Sebeto trovò resistenza maggiore. La città era difesa da una forte legione di Calabresi che stavano a tutela della Repubblica. I cittadini vecchi o infermi guardavano i castelli: i giovani e i robusti andavano in campo dove credero di fare più danno al nemico. Da ogni parte i repubblicani accorsero al ponte della Maddalena per arrestare le turbe irrompenti. Si rallegravano che quella fosse l'ultima fatica che desse loro morte o vittoria, e attestasse alle genti di quanto possa la virtù che vuole la libertà. « Cominciata la zuffa, narra il Colletta, morivano d'ambo le parti: ed incerta pendeva la vittoria,



stando sopra una sponda numero infinito, e sull'altra virtù estrema e maggior arte. Fra' guerrieri sciolti e volontari andava Luigi Serio avvocato, dotto, facondo, guida un tempo e amico all'Imperatore Giuseppe II: ma contrario al re Borbone per sofferta tirannide, più bramoso di morte che paziente alla servitù. Egli avendo in casa tre nipoti per nome di Turris, giovani timidi e molli, allo sparo della ritirata lor disse: Andiamo a combattere il nemico; ed eglino, mostrando la età senile di lui, la quasi cecità, la inespertezza comune alla guerra, la mancanza delle armi, lo pregavano di non esporre a certa e inutile rovina sè e la famiglia. Al che lo zio: « Ho avuto dal ministro della guerra quattr'armi da soldati e duecento cariche. Sarà facile cogliere alla folla mirandola d'appresso. Voi seguitemi: se non temeremo la morte, avremo almeno avanti di morire alcuna dolcezza di vendetta. » Tutti andarono. Il vecchio per grande animo e natural difetto agli occhi non vedendo il pericolo procedeva combattendo con le armi e con la voce. Morì sulle sponde del Sebeto, nome onorato da lui, quando visse, con le muse gentili dell'ingegno, ed in morte col sangue. Il cadavere non trovato nè cercato abbastanza, restò senza tomba: ma spero che su questa pagina le anime pietose manderanno per lui alcun sospiro di pietà e di meraviglia. »

In quel fatto morì anche l'abate Giuseppe Costari, egli pure uomo valente per eccellenza di lettere, e caldo di nobilissimo amore di patria. Era direttore degli archivi reali; avea difeso energicamente i diritti napoletani contro le pretensioni della corte di Roma. Andò ardito alla battaglia e gloriosamente morì per la libertà.

Di colpo di mitraglia vi periva anche il generale Wirtz, svizzero al servizio della Repubblica partenopea:

e la sua morte dette la vittoria ai nemici, e non giovò il meraviglioso coraggio della legione calabrese che anche qui fece le maggiori prodezze. I repubblicani si ritirarono nella città: il governo si riparò nei castelli ove andarono anche i più dei soldati per avere patti onorevoli. Le truppe nemiche entrarono in varie contrade di Napoli ove i lazzaroni e i regi gridarono *viva al re* e fecero dimostrazioni di pazza gioia. Nel giorno appresso (14 giugno) aiutati da Russi e Turchi assalirono il castello del Carmine che avea deboli mura e presidio di soli centoventi uomini. Questi vedendosi non atti a resistere, chiesero di capitolare. Mentre le trattative pendevano, i lazzaroni e gli sgherri della tirannide, entrati nel castello dalla parte del convento, si precipitarono furibondi sul presidio che non si difendeva, e ne fecero orrendo macello. Quelli sventurati che credevano di avere a fare con uomini, non con bestie feroci, perirono tutti ad eccezione di tre che nel tumulto trovarono modo a nascondersi. Il cardinale eccitava in tutti i modi il furore della plebe. Dette a credere che i repubblicani volevano impiccare tutti i lazzaroni, e che a questo fine avessero fatto grande apparecchio di lacci e di corde, e aggiungeva che Sant'Antonio gli avea rivelato la trama. I lazzaroni si dettero a cercar furiosamente per le case, e ovunque trovassero corde, funi da pozzo o da qualunque altro uso, uccidevano le persone e mettevano a ruba e a fuoco. Un macellaro perciò fu ucciso con crudele supplizio, e la sua testa fu portata per la città in cima a una baionetta. Da tutte le parti si vedevano scene di orrore. Molti fuggivano travestiti, e si nascondevano nelle case più miserabili e meno sospette, ma spesso anche queste non erano asilo sicuro. Alcuni cercarono scampo nelle fogne d'onde uscivano la sera per procacciarsi cibo. Ma

accortisi di ciò i lazzaroni, si ponevano a guardia alle uscite, e quando alcuno di quei miseri veniva fuori, lo uccidevano ferocemente, e ne portavano la testa al Cardinale che premiava il misfatto con dieci ducati. Il furore della monarchia, o la paura, indussero gli uomini a mostrarsi belve feroci. Narrano di un padre che per piacere al re o per salvare sè stesso dette il proprio figlio in mano ai carnefici. Uomini che furono testimoni oculari dipinsero con colori tristissimi l'aspetto della città in quei giorni d'inferno.<sup>1</sup> « I vincitori, scrive il Colletta, correvano sopra i vinti; chi non era guerriero della santa fede o plebeo, incontrato era ucciso: quindi le strade e le piazze bruttate di cadaveri, gli onesti fuggitivi o nascosti, i ribaldi armati ed audaci; risse tra questi per gare di vendetta o di guadagni: grida, lamenti: chiuso il Foro, vuote le chiese, le vie deserte o popolate a tumulto, aspetto di città mesta e confusa come allora espugna-

<sup>1</sup> « La più parte di noi non credeva alla caduta di Napoli, ma ben tosto questa illusione svanì al luttuoso spettacolo che si presentò a' nostri occhi, tale da non credersi senza esser veduto. Uomini e donne, di età e condizione diversa, strascinati barbaramente per le vie e straziati, gli uni semivivi e coperti di camice insanguinate, gli altri del tutto ignudi, le grida e gli urli di quella furiosa plebe eran sì orrende che avresti creduto trovarti tra fiere bestie, e non tra uomini. Ci scagliavano addosso delle pietre, e quanto più d'immondo potevan raccorre, eruttando minacce di porre a brani... Cagion precipua di tanti orrori erano stati i ministri del culto, i quali, temendo di perdere nel nuovo ordine di cose i male acquistati lor beni, si diedero, fin da principio, a secondare le mire del sospettoso governo, insinuando sotto il manto della religione alla credula plebe senal non solo contrari alla carità cristiana, ma eziandio all'umanità ripugnanti. E quindi, tanto col predicare dal pergamo, quanto nelle auricolari confessioni e conferenze private, altro non facevano (abusando dell'ignoranza del volgo) che spargere massime atroci; miste di novelle assurde e bugiarde, sino a far credere che i repubblicani fossero tutti armati di capestri per impiccar tutti quelli che erano alla lor parte contrari. Quest'odio fomentato così profondamente da' preti, scoppiò in atti di vera barbarie, per le istigazioni e l'esempio di uomini facinorosi tratti dalle galere dal Ruffo e incorporati nelle sue bande. » Pepe, *Memoria*, vol. I, cap. 6, pag. 88.

ta.... I lazzari, i servi, i nemici e i falsi amici denunziavano alla plebe le case che dicevano dei ribelli: ed ivi non altro che sforzare, involare, uccidere, tutto a genio di fortuna. Traendo i prigionieri per le vie nudi e legati, li trafiggevano con le armi, gli avviliavano per colpi villani e lordure sulla faccia: genti d'ogni età, di ogni sesso, antichi magistrati, egregie donne, già madri della patria, erano trascinati a quei supplizi; così che i pericoli della passata guerra, la insolenza delle bande regie, le ultime disperazioni dei repubblicani, tutti i timori degli scorsi giorni al paragone delle presenti calamità parevano tollerabili.... Dicendo che i repubblicani portavano sul corpo indelebilmente disegnata la donna o l'albero della libertà, facevano spogliar nudi i giovani militari o cittadini ed era la bellezza e grandezza della persona, stimolo maggiore alla crudeltà. »

Ad onta di queste nefandità i repubblicani rimanevano fermi nel loro proposito di vender cara la vita. Il loro coraggio era eroico. Un giorno radunatisi sulla piazza nazionale vi celebrarono solennemente i funerali ai loro compagni caduti martiri della libertà. Il vescovo della Torre rappresentante del corpo legislativo ne disse l'orazion funebre. La pia cerimonia fu seguita da un pubblico banchetto nel quale ardenti furono le parole e i saluti alle ombre di tutti quelli che si erano immolati alla patria. <sup>4</sup>

Il Cardinal Ruffo disperando di vincere colla forza i castelli, il giorno 15 giugno pubblicò *essere intenzione del re di perdonare ai ribelli che deponessero le armi. Che perciò ponessero fine alle offese, ed egli stesso farebbe cessare il fuoco contro i castelli.* Quindi i repub-

<sup>4</sup> Nardini, *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières révolutions de Naples*, pag. 197.

blicani raccolti nei castelli dopo vario consultare sulle presenti necessità, alla fine deliberarono di capitolare a condizioni onorate, e mandando messaggi al cardinale convennero che i castelli Nuovò e dell' Uovo con armi e munizioni si consegnerebbero ai commissari del re, e de' suoi alleati, l' Inghilterra, la Russia e la Porta Ottomana: che i presidii repubblicani dei due castelli uscirebbero con gli onori di guerra, sarebbero rispettati e guarentiti nella persona e nei beni: che potrebbero scegliere di imbarcarsi sopra navi parlamentarie per esser portati a Tolone, o restare nel regno sicuri d' ogni inquietudine per sè e per le famiglie: che quelle condizioni e quei patti sarebbero comuni alle persone dei due sessi rinchiuse ne' forti, ai prigionieri repubblicani presi dalle truppe regie o alleate nel corso della guerra: che i presidii repubblicani non uscirebbero dai castelli prima che non fossero pronte a salpare le navi per coloro che avessero eletto il partire. Questi patti furono segnati dal Ruffo, dal generale Micheroux, dai comandanti inglese, russo, e turco, e da due capi repubblicani. Tutto era concordato: le navi erano già apparechiate per quelli che volevano recarsi in terra straniera, e non mancava che il vento propizio, quando a dì 28 di giugno si vide comparire la flotta inglese condotta da Nelson. Quest' uomo che finquì era stato un prode e onorato uomo di guerra, non vergognò di bruttare la sua bella fama facendosi vile strumento di un dispotismo turpissimo che contro ogni diritto annullava una capitolazione conclusa da chi aveva pieni poteri. Fu un tradimento de' più vituperosi che si vedessero mai: e Nelson indotto a farsene strumento dalle carezze di una mala femmina inglese,<sup>1</sup> appena giunse nel porto,

<sup>1</sup> Costei era Emma Liona, donna famosa per la straordinaria bellezza, e per arti nuove di meretrice. Dopo essersi venduta a molti nel 1791

pubblicò un editto del re Ferdinando che dichiarava: *il re non patteggiare coi sudditi: essere abusivi e nulli gli atti del suo Vicario: volere egli esercitare la piena autorità sopra i ribelli*. Questa violazione iniqua dei patti, sacri anche ai barbari, pose il re Ferdinando Borbone nel numero dei tiranni più infami che abbiano contristato la terra, e moltiplicò i martiri della libertà.

colse nelle sue reti William Hamilton ambasciatore inglese a Napoli, il quale la fece sua moglie. Colà se ne innamorò pazzamente anche Nelson: e quindi anche la regina Carolina che per l'avanti l'aveva sdegnata, cominciò a carezzarla per servirsene all'occasione, di suo strumento coll'ammiraglio. Facevasi vedere continuamente con lei: e spesso la teneva compagna alla mensa, al bagno, al letto. Emma, dice Pietro Colletta, era bellezza per tutte le lascivie. Essa poscia seguì la corte in Sicilia, e le sventure accrebbero gli affetti delle due donne. Quando Carolina sentì delle capitolazioni dei castelli mandò Emma con sue lettere oratrice a Nelson per indurlo a rinvocare il trattato. Essa partì velocemente e raggiunse l'ammiraglio quando entrava nel golfo di Napoli. « La fatal donna, giunta sul vascello di Nelson, destata la gioia e avute le carezze del non atteso arrivo, presentò i fogli a lui, che per istinto di giustizia e di fede sentì raccapriccio dell'avuto carico, e rifiutava; ma vinto dalle moine dell'amata donna, l'uomo fino allora onoratissimo, non vergognò di farsi vile ministro di voglie spergiure e tiranne. » Colletta, lib. V. cap. I.

---

## VIII.

GIUSEPPE SCHIPANI, AGAMENNONE SPANÒ  
E PASQUALE BATTISTESSA.

Sempre pugnanti e impavidi,  
 Oppressi, ma non vinti,  
 Da mano infame ostiati  
 Un di cadean costor;  
 E d'ambi — in alma libere  
 Tanto vigor s'aduna! —  
 Dell'ire di fortuna  
 Fu la virtù maggior.  
 Giacquero inulte vittime  
 Di patrio immenso amore,  
 Rimpupro e stupore  
 D'una più fiacca età,  
 Lasciando in dubbio i posterì  
 Se fosse in lor più forte  
 O sprezzo della morte,  
 O amor di libertà.  
 Nè a te, di cui più innocuo  
 Forse non vide il sole,  
 O d'innocente prole  
 Misero genitor,  
 Valse il sovran prodigio  
 Che, al vil capestro tutto,  
 Lo spirito disciolto  
 Da te non fosse ancor.  
 Non giudice, carnalose  
 Che insulto al ciel faces,  
 A chi d'orror fremea  
 Sgozzarti comandò!  
 Così — nè senza fremere  
 Fia chi narrarlo intenda —  
 Con doppia morte orrenda  
 L'Italia contristò!  
 FINESTRO GIANNONE.

Appena che Nelson si fu dichiarato protettore dei  
 re spergiuro corsero i commissari regi alle navi, pre-  
 sero i repubblicani che si erano arresi sulla fede del  
 vicario reale, e li condussero legati alle prigioni in mezzo  
 a folla di plebe oscenamente plaudente. Le prigioni si  
 popolarono degli uomini più degni di onore per altezza  
 d'ingegno, per innocenza di costumi, per splendore di  
 virtù cittadine. Furono gettati nei sotterranei dei ca-  
 stelli ove custodi spietati li martoriavano colle catene,

VARNUCCI. — *I martiri.*

colla fame, colla sete, colle battiture. Nella sola città trentamila cittadini languivano miseramente in orrenda carcere. Molti erano anche i prigionieri di guerra. Guglielmo Pepe che, quantunque giovanetto si trovò fra questi, ricorda con particolarità i dolori patiti da lui e dai suoi compagni. <sup>1</sup> Quegli infelici dopo essere stati insultati in ogni maniera, dapprima furono condotti in una vasta stanza a terreno in faccia ai pubblici granai. Là era uno spettacolo pieno di compassione. Vedevansi confusi tra la moltitudine molti uomini notevoli per eccellenza d'ingegno e di studii: vi erano preti, frati, <sup>2</sup> artisti, ufficiali di tutti i gradi, che si riconoscevano all'aria del volto quando non erano troppo coperti di sangue. Alcuni erano nudi affatto, perocchè gli sgherri avevano tolto loro anche la camicia. Ma in quello stato di suprema miseria la più parte mantenevano animo forte e contegno intrepido, e senza dir parola e in atto severo dispregiavano la fortuna e sfidavano dignitosamente la morte. Furono poi trasportati negli insalubri cameroni dei granili. In una sola stanza vi erano più di trecento persone ammassate a modo di bestie: non

<sup>1</sup> *Memorie del Generale Guglielmo Pepe intorno alla sua vita e ai recenti casi d'Italia* scritte da lui medesimo. Lugano 1847, vol. 1, cap. 6.

<sup>2</sup> « V'erano parecchi monaci celestini di S. Pietro a Maiella, fra' quali il Caraffa; molti uomini di lettere, e finalmente molti pazzi dell'ospedale degli incurabili presi confusamente coi loro custodi. E ciò era avvenuto perchè i giovani studenti di quell'Ospedale, avendo fatto vivissimo fuoco di sulle mura, nel passar che facevano pel largo delle Pigne le torme borboniane, queste, preso per assalto l'Ospedale, ne trucidarono alcuni, e gli altri condussero prigionieri insieme coi pazzi credendo che s'ingressero. Compassionevole scena ci offrì uno di questi sventurati, e più orrida di quella che noi stessi rappresentavamo. Avendo egli schiaffeggiato un impertinente ufficiale regio, questi gridò all'armi, e tosto che gli giunse l'aiuto avventossi furiosamente contro il pazzo e d'un colpo di sciabola il fe' cader morto a terra. Nel tempo medesimo le sentinelle di guardia al recinto de' Granili, dalla strada tiravano colpi d'archibugie contro le finestre; e le palle rimbalzando dalla volta, parecchi dei nostri ferivano ed anche uccidevano. » *Pepe, loc. cit.*, pag. 91.



eravi luogo per gli agiamenti: tutto era contaminato di orrenda puzza. Il primo giorno patirono i tormenti della fame e della sete perchè non fu dato loro nè cibo nè bevanda di sorte. Poi furono trasportati in altre prigioni. Alla Vicaria ve ne erano circa a duemila: si confortavano scambievolmente, si trattenevano in discorsi morali e politici, e discutevano sugli errori che avevano causata la rovina della repubblica. I poeti cantavano all'improvviso versi in lode della libertà: gli oratori aringavano: il professor Filippo Guidi dava per due ore al giorno lezione di matematiche a un numero grande di ascoltatori. Altri davano lezioni di storia, di geografia e di astronomia. I giovani specialmente mostravano una calma mirabile: l'entusiasmo della libertà li faceva forti a tutti i tormenti.

Ogni giorno il numero dei prigionieri si diminuiva, e con esso diminuivasi il numero dei viventi. Quando uno era chiamato dai giudici, era quasi sempre certo di andare alla forca.

Il giorno 30 di giugno, re Ferdinando arrivato nella rada di Napoli aveva promulgata una legge contro i rei di stato per la quale più di 40 mila cittadini erano minacciati della pena di morte, e maggior numero dell'esilio. E per eseguire i suoi feroci voleri avea creata una giunta di stato composta di tristissimi uomini, più tristo dei quali era Vincenzo Speciale nativo di Sicilia, spregiatore di ogni giustizia, furioso amatore della tirannide, insultatore crudele dei prigionieri, iniquo falsificatore dei processi: insomma schiuma di scellerato, e degno ministro alle ire di Carolina e di Ferdinando Borbone. Una delle sue prime vittime fu il generale Giuseppe Schipani.

Questi era nato in Calabria. Datosi di buon'ora al mestiere delle armi ai tempi del governo regio fu al-

fiere, ma non si trovò mai a combattere. Sotto la repubblica fu inalzato al grado di generale perchè valeroso, è caldo amatore di libertà. Scoppiata la contro-rivoluzione nelle provincie, fu spedito con una schiera di repubblicani a comprimere gl'insorti delle Calabrie. Egli non aveva l'esperienza di guerra necessaria a impresa siffatta. Quindi invece di andare diretto al suo fine, appena giunto alla prima frontiera della Calabria Citeriore, commise l'errore di arrestarsi a prendere Castelluccia, ove vide sventolare bandiera borbonica. Era un piccol villaggio sulla cima di un monte al quale ascendevasi per sentieri scoscesi. L'impresa era difficile per la forza del luogo. Pochi difensori gli fecero fronte, e dopo ostinato contrasto lo costrinsero a ritirarsi mal concio a Salerno. Dopo ebbe l'incarico di sottomettere Sciarpa già sbirro del tribunale di Salerno, e ora capo di bande composte di galeotti e di altri scellerati raccolti nelle vicine campagne. Anche in questa impresa Schipani non ebbe fortuna migliore.

Fu a Palma, bruciò i ritratti del re e della regina, aringò il popolo, esaltò il governo della repubblica, e poi fu costretto a ritirarsi in faccia al nemico. La fortuna gli era contraria: ma non lo abbandonò mai la fama di essersi sempre mostrato coraggioso e intrepido nei più grandi pericoli. All'avvicinarsi del cardinal Ruffo, non potendo ritirarsi a Napoli si fortificò sopra un colle presso Torre dell'Annunziata, disposto ad attendere ivi gli ordini della Repubblica. Aveva piccola schiera composta per lo più di giovani ardentissimi della libertà, che esercitati continuamente acquistavano esperienza di guerra: molestavano il nemico e facevano prodigi di valore. Le comunicazioni con Napoli, per la parte di terra, erano state tutte interrotte dalle bande nemiche che infestavano tutti i contorni:

rimaneva aperta solamente la via di mare protetta dalla flottiglia repubblicana sotto il governo dell'ammiraglio Caracciolo. Per questa via il 43 giugno il governo mandò avviso a Schipani, pregandolo a venire subito coi suoi prodi in soccorso della travagliata città. Egli aveva solamente 1500 soldati, e il Cardinale aveva intorno a Napoli 40 mila uomini. Quindi prevede facilmente essere cosa impossibile condurre a termine felice questa impresa arrischiatissima, e salvare la repubblica. Pure risoluto essendo a qualunque sacrificio per la nobile causa per la quale aveva tanto sofferto, stabilì la partenza all'alba del giorno vegnente. Nell'atto di partire parlò ai suoi prodi per maggiormente infiammarli, mostrò esser necessario di vincere o di morire fra i più crudeli tormenti sopra un palco infame: ricordò loro le spose, i figli, i padri, gli amici che esposti al vitupero e alla morte li attendevano come liberatori. Quantunque a tutti fosse chiaro il pericolo a cui andavano incontro, tutti risposero con un grido sublime, e rinnovando sulle armi il giuramento di viver liberi o di morire, si misero in marcia. La grande strada che conduce a Napoli passando per Portici era ingombra di truppe Russe e Siciliane. I Calabresi occupavano le alture. Schipani guidava i suoi a traverso a mille pericoli, e li incuorava con quel sorriso che manifesta la calma dell'anima. Procedendo arditamente, respinsero il nemico da Torre del Greco fino a Resina, e sebbene di continuo molestati dall'interno delle case che fiancheggiavano la strada, s'impadronirono di quattro pezzi di cannoni. Entrati in Resina furono arrestati da un fuoco vivissimo di batteria che li fulminava e li distruggeva. Schipani ordinati i suoi in battaglione quadrato resisteva da tutte le parti e forse vinceva la prova difficilissima, se una schiera

di Dalmati che egli avea spedita ad assalire i nemici da altra banda non si rivolgeva contro di lui. Accadde una orribile carnificina, e il sangue corse a torrenti. Niuno dei repubblicani cedè: perirono quasi tutti sul campo di battaglia difendendosi da eroi fino alla morte. I prigionieri furono incatenati e spogliati e straziati. Guglielmo Pepe racconta che avendo difficoltà a levarsi gli stivali, uno sgherro che li voleva, lo minacciò di tagliargli le gambe. Schipani fece le parti di duce e di soldato: combattè da leone, e cercò nel campo la morte dei liberi. Ma non ebbe la ventura di morire coi suoi. Rimasto ferito, si travestì e tentò di salvarsi, e mentre correva la campagna fu tradito e consegnato agli sgherri regii che lo condussero all'isola di Procida. Essa era già ritornata in mano della tirannide, e vi stava Speciale giudice di un tribunale iniquissimo, che Vincenzo Cuoco chiama con ragione *un macello di carne umana*.<sup>1</sup> Appena Schipani giunse colà, Speciale lo mandò immediatamente alla forca.

Per ordine di Speciale perirono a Procida anche il generale Spanò calabrese, e Pasquale Battistessa gentiluomo napoletano. Spanò avea militato anche ai tempi del re nei bassi gradi dell'esercito. La Repubblica lo dichiarò generale e gli dette l'incarico di combattere De Cesare, uno dei capi delle bande nemiche. Fu vinto nelle strette di Monteforte e cadde in mano dei regii e finì sulla forca. Battistessa, padre di molti figliuoli, era uomo di grande onestà. La libertà amava,

<sup>1</sup> « Fu eretta una delle solite *giunte* di stato nella capitale: ma già da due mesi un certo Speciale, spedito espressamente da Sicilia, avea aperto un macello di carne umana in Procida, ove condannò a morte un sartore perchè avea cuciti gli abiti repubblicani ai municipi, ed anche un notaio, il quale in tutto il tempo della durata della repubblica non avea mai fatto nulla e si era rimasto nella perfetta indifferenza. *Egli è un furbo*, diceva Speciale, *è bene che muoia*. Cuoco, *Saggio storico*, pag. 49.

ma nessun atto di violenza fece per essa. Dopo essere stato sospeso sulla forca per 24 ore fu tratto per esser trasportato alla sepoltura. Mentre lo seppellivano, videro che dava ancora segni di vita, e domandarono a Speciale quello che fosse da fare. Egli rispose che lo scannassero e lo seppellissero.

---

## IX.

## FRANCESCO CARACCIOLO.

E tu sentir facesti alta superba  
 Predatrice del mar più che regina,  
 Quanto nel braccio e in cor grand'orma serba  
 L'Italia tua della virtù latina;  
 E forse spinto da vendetta acerba  
 In te l'eroe dell'anglica marina,  
 Volando la fè che ti copria,  
 Meno un nemico che un rival colpia.  
 Vincitrice del tempo e della sorte  
 Vivrà più chiara ognor la tua memoria;  
 Te grideran per cor libero e forte  
 « Di poema degno e d'istoria »;  
 E quanto con la cruda ingiusta morte  
 Alla patria ed a te crescesti gloria,  
 Tanto e più ancora, i posteri diranno,  
 Quella scemasti del guerrier britanno.  
 Eppure, anche nel ciel, rosse le gote  
 Dee farti la villa di quest'etade;  
 E al re che t'uccidea pensi, e ti scuote  
 Un impeto di sdegno e di pietade,  
 Vedendo i tuoi pei barbaro nipote  
 Nei lor fratelli insanguinar le spade;  
 Chè non hanno - oh sventura! - i tuoi tormenti  
 Strappato il vol dalle ingannate menti.

PIETRO GIANNONE.

Era di casa illustre per antichi fatti, ma più splendeva per le virtù cittadine e pei fatti egregi operati da lui. Aveva cuore magnanimo, amava la patria, e per essa adoprò il senno ed il braccio.

Vide i marinari napoletani intrepidi nei pericoli, e atti alle più ardue fazioni, e li stimava altamente. Vedeva il popolo napoletano capace di divenire potentissimo in mare. Ed avrebbe avuto genio conveniente a formare e governare una grande marina, se tristi uomini non si opponevano, se i tempi correvan meno infelici.

Nacque ai 18 gennaio del 1752: si diè al mare di 13 anni; nel 1796 era capitano di fregata, e militando nella flotta anglo-napoletana a Tolone, gl'Inglese

ne lodarono l'intrepidezza e il sapere. Poscia divenne ammiraglio ed acquistò fama di uno de' più valenti dell'età sua. Col vascello che comandava accompagnò le navi che conducevano a Palermo il re fuggitivo e la corte. Per via li sorprese fiera tempesta. La nave che portava la regia famiglia, e che era comandata da Nelson rimase sdrucita, e corse pericolo gravissimo. All'incontro il vascello governato da Caracciolo, o fosse miglior senno o fortuna, procedeva sicuro nella tempesta e pareva che comandasse alle furie dei venti. Il re ne dette pubblica lode al valente ammiraglio, e destò l'invidia di Nelson che la lode altrui riputò rimprovero a sè.

Poco dopo sentendo l'entrata dei Francesi in Napoli, e la repubblica partenopea proclamata, Caracciolo desideroso di dare l'opera sua alla patria tornò a Napoli, e fu preposto al ministero della marina e al comando delle forze navali della Repubblica.

La marina era ridotta a misero stato. Il re nel partire per Sicilia avea dato il barbaro ordine che si bruciassero le navi dell'arsenale e del porto, perchè non andassero in mano ai Francesi. E due vascelli, tre fregate e centoventi barche cannoniere furono arse in cospetto della città che rimase mesta e costernata di quel tristo spettacolo. Erano campate dall'incendio solo alcune barche vecchie e inservibili. Caracciolo le riattò, le agguerrì, fabbricò nuovi legni, messe in ordine piccol navilio per difendere la Repubblica, e fece belle fazioni. Legni inglesi e siciliani essendosi impadroniti delle isole d'Ischia e di Procida, d'onde bloccavano il porto e tentavano sbarcare sulle coste, Caracciolo mosse contro di essi, e fece pruova di cacciarli e riprender le isole. « Sciolsero dal porto di Napoli, scrive Pietro Colletta, i repubblicani lieti all'impresa, ben-

chè tre contro dieci: e valorosamente combattendo un giorno intero, arrecarono molte morti e molti danni, molti danni e morti patirono: e più facevano, e stavano in punto di porre il piede nella terra di Proci-da, quando il vento che avea soffiato contrario tutto il dì, infuriò nella sera e costrinse le piccole navi della Repubblica a tornare in porto: non vincitrici non vinte, riportanti lode dell' audacia e dell' arte. »

Caracciolo fece tutto quello che consigliavano senno di guerra e amore di libera patria. Adoperandosi con sagacità e con destrezza, tenne gl'Inglesi lontani dalla costa, sostenne il forte di Vigliena, dette animo al generale Schipani, e difese i contorni di Napoli. Da ultimo poi, quando Ruffo con le sue bande stringeva la infelice città, egli tenendosi col piccol navilio quanto più poteva vicino alla riva, bersagliava il nemico di fianco, mentre i repubblicani usciti da Napoli lo assalivano di faccia sul ponte della Maddalena.

Ma tutto precipitava, e non eravi senno o virtù che potessero salvare dal furore dei barbari, e dalla viltà crudele di un iniquissimo re.

Dopo la capitolazione, Caracciolo fidandosi ai giuramenti si ritirò a Calvizzano. Ivi sentita violata la capitolazione, si nascose per aspettare tempo e occasione a sottrarsi al pericolo. Ma un domestico suo lo tradì, e fu consegnato ai carnefici. Nelson lo chiese a Ruffo, e si credè che a questa domanda lo movesse il desiderio di salvare un valoroso che più volte gli era stato compagno alla gloria nelle battaglie navali. E già si applaudiva al generoso pensiero che supponevasi in lui, quando apparve certo che l'inglese chiedeva Caracciolo per isfogare la sua rabbia contro di esso, e per aggiungere questa viltà agli altri delitti. « Sul proprio vascello adunò una corte marziale di



ufficiali napoletani, e ne fece capo il conte di Thurn perchè primo in grado; la qual corte, udite le accuse, quindi l'accusato (in discorso, perocchè il processo scritto mancava), credè giusta l'inchiesta di esaminare i documenti e i testimoni della innocenza; di che avvisato lord Nelson scrisse: *non essere necessarie altre dimore*. E allora quel senato di schiavi condannò l'infelice Caracciolo a perpetua prigionia; ma Nelson saputa dal presidente Thurn la sentenza, replicò: *la morte*. E morte fu scritto dove leggevasi prigionia. Si sciolse l'infame concilio alle due ore dopo mezzodì; e nel punto stesso Francesco Caracciolo, patrizio napoletano, ammiraglio di armata, dotto in arte, felice in guerra, chiaro per acquistate glorie, meritevole per servigi di sette lustri alla patria e al re, cittadino egregio e modesto, tradito dal servo nelle domestiche pareti, tradito dal compagno d'armi lord Nelson, tradito dagli uffiziali suoi giudici, che tante volte aveva in guerra onorati, cinto di catene, menato sulla fregata napoletana la *Minerva* (rinomata ancor essa tra i navili per le felici battaglie di lui), appiccato ad un'antenna come pubblico malfattore, spirò la vita, e restò esposto per chi a ludibrio, per chi a pietà, fino alla notte; quando, legando al cadavere un peso ai piedi, fu gettato nel mare. »

Anch'esso incontrò la morte con animo tranquillissimo. Vincenzo Cuoco narra che quando gli fu comunicata la sentenza, passeggiava sul cassero ragionando della costruzione di un legno inglese che gli stava vicino. Udito che bisognava morire, continuò il suo ragionamento, e al marinaio che dovea preparargli il capestro e che era commosso di profonda pietà; disse: *sbrigati: è ben grazioso che mentre io debbo morire tu debba piangere*.

Dopochè il corpo fu gittato nel mare il re che era nel porto « scoprì da lungi un viluppo che le onde spingevano verso il vascello: e fissando in esso vide un cadavere, tutto il fianco fuori dell'acqua, ed a viso alzato, con chiome sparse e stillanti, andare a lui quasi minaccioso e veloce: quindi meglio intendendo lo sguardo, conosciute le misere spoglie, il re disse: *Caracciolo!* E volgendosi inorridito chiese in confuso: *ma che vuol quel morto!* Al che nell'universale sbalordimento e silenzio de' circostanti il cappellano pietosamente replicò: *Direi che viene a domandare cristiana sepoltura.* — *Se l'abbia,* rispose il re, e andò solo e pensieroso alla sua stanza. »

Il cadavere fu raccolto dai marinari che tanto lo amavano, e sepolto nella chiesa di Santa Lucia vicino alla casa di sua famiglia. Ivi ebbe gli uffici supremi che furono solenni, perchè onorati dalle lacrime sincere dei poveri abitanti di quella contrada, i quali ora piangevano l'uomo che sempre avevano avuto pio, benefattore e padre amoroso.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Notizie più particolari di Francesco Caracciolo si possono trovare nella vita di lui scritta con molto amore e con grande studio di ricerche da Mariano d'Ayala. Essa comparve dapprima nella *Rivista Italiana* e fu poscia ripubblicata con aggiunte nel *Panteon*.

La storia oramai ha giudicato e Caracciolo e Nelson e il re Ferdinando e tutti i fedifraghi; e anche in Inghilterra non avvi più dubbio sulla brutta parte che il vincitore di Trafalgar fece nel golfo di Napoli, e sulle sconce ragioni che lo mossero a ciò. Pure siccome non havvi scelleratezza che manchi di difensori, ultimamente un giornale inglese prese a sostenere che Nelson rompendo la *infame* capitolazione proposta dal Ruffo e segnata dal capitano Foote, agì secondo le leggi di guerra e delle nazioni, e si comportò da uomo onorato, e fece ciò che imponevagli il dovere verso la patria, verso gli alleati, verso sè stesso. Lo stesso giornale ingiuria sconciamente il Caracciolo, dicendo che non meritò nè rispetto nè pietà, e che pochi tra gli uomini passati per le mani del boia meritavano meglio di lui quel fato (*few men who have passed under the hands of the hangman ever better deserved that fate*). Poi nega che la bagascia Emma Liona avesse niuna parte in questa faccenda, e la celebra per una delle donne più straordinarie che il mondo abbia prodotte. Vedi *Blackwood's Edinburgh Magazine*, n.º 533, march. 1860, p. 320, artic. *Nelson and Caracciolo*.

## X.

## ELEONORA FONSECA PIMENTEL.

Nel giardin di natura appena un fiore  
 Vergine si dischiude, invido nembo  
 L'agita, lo percuote, e di squallore  
 Tanto lo abbatte sul materno grembo.  
 Ah! chi d'un raggio non ombrato il lampo  
 Goddè lunga stagione? Chiuse le porte  
 Stanno dei fati all'uom! Strepita in campo  
 Con l'inno trionfal gridi di morte.  
 Anco fra gli agi d'una vita imbello  
 Surse il genio talor, che l'uom solleva:  
 Ma la scure il percuote, e sulle belle  
 Nascenti rose il turbine si aggrava.  
 La sai Sebasto vedi Eleonora  
 Angiol di cor, di mente e di favella,  
 Che generosa il popolo ristora  
 Con auri delli a libertà novella.  
 Ma virtù che val, se dei tiranni  
 Al barbaro furor la sorte arride,  
 E al ciel rivolge Libertade i vanni  
 Da quelle rive sanguinose, infide?  
 Oh Fonseca! oh Fonseca! la melode,  
 Che tu beesti nell'età precoce,  
 Ti suonò mai la nota della frode,  
 Ond'eri sacra a tirannia feroce?  
 No, che i fervidi voli disvelavi  
 Con ingenuo candor, ferma e sicura  
 Di fabbricar sul cenere degli avi  
 Di libere città libere mura.  
 E quando il piede incalzenato all'ara  
 Del tuo martirio trascinavi, in gita  
 Tornar ti fece la bipenne avara  
 Una solenne ed ultima parola.  
 Di lontano avvenir forse presaga,  
 Vaticinar volevi i dì che sono;  
 Surge dal sangue degli eroi la vaga  
 Pianta di libertà che aduggia il trono.  
 Sul dicesti ch' esempio era di vita  
 La tua morte a' nipoti, allor che l'alma  
 Nuda rifulse di gloria infinita  
 U' già di Corradin cadeo la salma.  
 E parve l'Ombra dello Svevo il ciglio  
 Bagnar di pianto e salutarli, quando  
 Mirò tuo volto impallidir, qual giglio  
 Reciso al colpo di villano brandito.  
 Del! non sdegnar che da straniera sponda  
 Deponga io pur su quella terra un serto  
 Ove già corse del tuo sangue l'onda;  
 È cittadin dell'universo il merto.

LOUISA GRACE.

La persecuzione dei despoti napoletani che superò  
 in crudeltà quelle di tutti i più feroci tiranni, mentre

contaminava la città col sangue degli uomini più venerandi, non risparmiò neppure le donne.

L'aver mostrato un senso di umanità; l'aver legami di parentela o di amicizia con un fautore di repubblica esponeva le più nobili e virtuose donne agli strazi del popolo furibondo, alle ire della corte, alle vendette di Carolina. Le mogli, le madri, le sorelle dei repubblicani furono barbaramente trattate. Fra esse si ricordano la madre e le sorelle del conte di Ruvo, le Duchesse di Cassano e di Popoli; la madre dei fratelli Serra, una Proto, una Fasulo. Alcune furono ingiuriate e martoriate: altre tenute lungo tempo in prigione e poscia mandate in esilio. Non mancarono anche le condanne di morte: anche il sangue femminile tinse le mannaie del re Ferdinando Borbone.

Eleonora Fonseca Pimentel lasciò il nobile capo sul palco infame. Essa aveva tutte le qualità che più si lodano in donna: era bella, gentile, graziosa. L'adornavano santi costumi; e di più aveva quello che molte donne non hanno, sensi virili ed energico cuore: rassomigliava alle antiche donne più celebrate per altezza di animo.

Era nata poco dopo la metà del secolo XVIII<sup>1</sup> di una delle note famiglie di Napoli. Della bellezza del corpo che era singolarissima in lei e che la rese ammirata tra tutte le donne dell'età sua, essa non trasse argomento di vanità. Non contenta a questi volgari trionfi, rivolse tutto il pensiero a procacciarsi più durevole e più nobile gloria. Si dette agli studi, e mostrò profondo e rapido ingegno. I suoi versi giovanili eb-

<sup>1</sup> Non ho potuto trovare la data precisa della sua nascita. Ma può indursi approssimativamente da una lettera del Metastasio che nel 1770 la chiama giovinetta che appena comincia il quarto lustro.

hero le lodi del Metastasio: la sua dottrina nella storia naturale e nelle scienze più ardue fu ammirata da Spallanzani.

Chiamata in corte, la sua anima sdegnosa di ogni bassezza non poteva trovarsi bene tra le tristizie di Carolina, tra le stupidzze del re Ferdinando, e fuggì da quell'antro di crudeltà e di lussuria.

Essa aveva bisogno di amare le grandi e le nobili cose, e rivolse tutti i suoi affetti alla patria. Appena che le prime idee di libertà cominciarono a giungere dalla Senna al Sebeto, essa le accolse con tutto l'entusiasmo dell'anima ardente, e giurò odio mortale ai tiranni che straziavano la sua terra diletta. Allorchè i Francesi si avvicinavano a Napoli, essa adoprò tutto il credito che le davano la fortuna e l'ingegno per aprir loro le porte. E allorquando l'esercito di Championnet sovrastava alla città, e nell'interno di essa il furore plebeo minacciava sterminio a tutti i seguaci delle nuove idee, Eleonora mostrò quanta intrepidezza avesse nel cuore, e a questa intrepidezza dovette la propria salute. Avvisata che correva pericolo, ella raccolse intorno a sè tutte le donne che seguivano la parte sua e che sapeva più ardimentose, le armò, e ponendosi a capo di esse traversò le vie di Napoli piene di popolo inferocito, e riuscì colle compagne a giungere illesa in Santelmo.

Divenuti vittoriosi i partigiani di libertà e proclamata la repubblica, la generosa donna volse tutto l'ingegno a mostrare la bontà e la bellezza dei nuovi ordini, e a questo effetto scrisse il *Monitore Napoletano*, nel quale trasfuse tutta la sua anima ardente, studiandosi di rendere impossibile il ritorno della tirannide coll'accendere in tutti l'amore di libertà che sentiva in sè stessa. Nè solo cogli scritti si adoperava per la repub-

blica: parlava, eccitava, usava ogni arte per tirare i cittadini a sacrificare le sostanze e la vita alla patria. La casa sua era il convegno dei repubblicani più generosi. Ivi si riducevano tutti gli uomini più dotti e più virtuosi, e per le esortazioni, per l'eloquenza e per l'esempio di essa a maggior virtù s'inflammavano.

In un tempo in cui un sol pensiero e un solo affetto di patria bastavano per l'estrema condanna, non è da domandare quale fosse la sentenza che di questa eroica donna pronunziò l'iniqua giunta di stato. La condannarono alla forca per avere scritto il *Monitore Napoletano*. Ascoltò la sentenza con fermo animo, e prima di avviarsi al patibolo chiese e bevve caffè, e pronunziò queste parole: *Forsan et haec olim meminisse juvabit*.

Le forche erano piantate sulla piazza del mercato nel luogo stesso ove già perì Corradino di Svevia. Ella percorse lo spazio dalla prigione alla piazza in sembiante di donna maggiore della disgrazia. La folla che l'attornia era immensa, e gridava a lei che prima di morire facesse plauso al re Ferdinando. Essa con mano e con voce chiese un istante di silenzio alle turbe feroci per dire le estreme parole che sarebbero state degne di quella grande anima. E già cominciava, quando i carnefici temendo di tumulto, le truncarono la parola e la vita.

Chiunque con anima italiana si reca a visitare le delizie di Napoli, non oblii di andare sulla popolosa piazza del mercato in faccia alla chiesa del Carmine, ed ivi inginocchiato su quel sacro terreno bagnato dal sangue di tanti martiri, preghi libertà all'Italia, e canti un inno di lode a questa donna che venendo a gara di coraggio con gli uomini, morì da forte per la salute

della infelicissima patria: poi faccia voti ardentissimi perchè la mala pianta borbonica cessi una volta di contaminare colle sue ombre funeste quella contrada che Dio destinò ad essere paradiso terrestre, e che i tiranni hanno convertita in inferno.

---

## XL

## ETTORE CARAFFA CONTE DI RUVO.

Qual no'bei giorni estivi  
 Da mane infino a sera  
 Splendido in sua carriera  
 A noi si mostra il sol,  
 Tal fu costui tra' vivi  
 Per cor, per alma grande,  
 E morto, un lume spande  
 Che illustra il patrio suol.  
 Di tirannia nemico  
 Sottratto al carcer duro  
 Fe' sulla spada il giuro  
 Silegno e terror dei re.  
 All' uomo, al cielo amico,  
 Amico al Grande, al Vero,  
 S' agli altri ei fu severo,  
 Fu più severo a sè.  
 Anch' ei deluso il forte  
 Truce spettacol diede,  
 E della regia fede  
 Vittima anch' ei spirò;  
 Ma tale apparve in morte  
 D' alto inflessibil core,  
 Che preso di terrore  
 Chi l' uccidesse tremò.  
 Segno qual fu sinora  
 Per lunghi e miseri anni  
 All' odio de' tiranni,  
 Dei liberi all' amor,  
 Solenne esempio ancora  
 Fia per l' età futura  
 D' alma in sua fè sicura,  
 Sicura in suo valor.

PIETRO GIANNONE.

Era una delle più forti e animose nature che si vedessero mai. Voglie ardentissime, animo fiero, ardire incredibile. Le imprese più audaci amava e cercava: sprezzava i pericoli, non badava ai modi purchè conseguisse l'intento. In vita e in morte ogni suo atto rivelò questa indole energica, questa forza di animo più singolare che rara.

Discendeva dell' illustre e potente famiglia dei duchi di Andria, ed aveva il titolo di conte di Ruvo. Ma nè di questo nè dei molti altri titoli ereditati non si



teneva contento, perchè in essi non ravvisava merito alcuno: e non credè che le avite ricchezze potessero dargli nè felicità nè splendore in mezzo a un popolo di schiavi. Quindi si dette a cercare a sè e agli altri stato migliore. Le nuove idee di libertà che andavano attorno gli invasero e gli agitarono l'anima, e lo spinsero per la difficile via delle cospirazioni. S'intendeva con la gioventù più ardente di novità, quantunque per le condizioni di sua famiglia fosse costretto a usare a corte. Egli fece ristampare di nascosto la nuova costituzione repubblicana di Francia; egli eccitava, egli trovavasi dovunque di libertà si parlasse. Perciò nel 1795 fu con molti altri arrestato, come altrove notammo, e condotto in Santelmo. Ivi divenne amico a molti dei giovani uffiziali che presedevano alla guardia del forte. Colle sue calde parole destò in molti gran simpatia ai martiri della libertà, ed accese nei loro cuori l'amore della repubblica. Alcuni furono presi da tanto affetto per lui ch'ei non dubitò di manifestare il disegno di fuggire dal castello, e di chiedere che lo aiutassero alla pericolosa impresa. Fuvvi chi negò di prestarsi all'opera, dicendo essere cosa vituperevole tradire il proprio dovere: ma altri erano d'avviso contrario, e rispondevano che per la libertà e per la salute dei difensori di essa è debito di buon cittadino affrontare la morte e anche l'infamia.<sup>1</sup>

Alla fine il luogotenente Aprile nato a Caltagirone in Sicilia, più ardito degli altri si offrì aiutatore e compagno alla fuga, soccorso in ciò dalla figlia di un uffiziale del presidio, la quale presa di amore pel conte di Ruvo, lo calò con una corda dalle mura del castello. I fuggenti ebbero sorte diversa: il luogotenente Aprile fu tosto ripreso e condannato alla pena di morte, che

<sup>1</sup> Pepe, *Memorie*, vol. I, pag. 25 ec.

per grazia regia fu commutata in quella del carcere perpetuo nella orrida fossa del Maretimo. Il conte di Ruvo più avventurato si ricoverò in casa amica a Portici, e di là per ermi sentieri si ridusse a Milano, d'onde poi tornò nel regno, unito ai Francesi che molto amavano l'ardito ingegno di lui, e lo tenevano, quale era, strumento potentissimo di rivoluzione.

Egli era uomo di guerra: e quando alla Repubblica partenopea sopravvennero i tempi difficili, fu spedito subito a condurre i repubblicani contro il cardinale Ruffo che metteva a incendio e rovina le lontane province. Andò coi Francesi che dovevano comprimer le Puglie, ed ebbe il governo di una legione composta di 1200 uomini arditi e degni di esser comandati da lui arditissimo. Invano gli si opposero ostacoli: gli ostacoli non valevano ad altro che a fargli operare prodigi. La città di Andria già feudo di sua famiglia faceva potente ostacolo alle parti repubblicane perchè forte di mura, e largamente provvista alle difese. Egli usò di ogni arte per indurre gli abitanti a mutar consiglio, adoprò preghiere e lusinghe. Ma le parole tornarono vane, e fu mestieri di altri argomenti. I Francesi e i legionari del conte di Ruvo corsero animosi all'assalto, e fecero una battaglia terribile con grande strage dall'una parte e dall'altra. La città fu battuta colle artiglierie, fu assalita con le scale. Vedevasi il conte di Ruvo torrere con una lunga scala sopra le spalle: non curava la tempesta delle palle che spargeva dappertutto la morte: aveva in mano una bandiera repubblicana, e la nuda spada: esplorava l'altezza delle mura per cercare dove la scala giungesse: e trovato il luogo ascendeva intrepidamente, ed entrava primo e solo nella combattuta città. Ivi fece fierissime cose: lo rendeva inflessibile necessità di guerra e di parte. Ma cessato il furore si

dimostrava generoso; e le memorie del tempo non tacciono di un pietoso atto di lui. Si espose al pericolo di essere ucciso per salvare dalla violenza di due feroci Francesi una giovinetta di onesta famiglia: e la salvò uccidendo uno di quei furibondi. <sup>1</sup> Prove di maraviglioso valore e di animo indomabile dette anche nella espugnazione di Trani, la quale, come Andria, consigliò che fosse distrutta. E quando i Pugliesi ricorrevano a lui per far togliere o scemare i tributi di guerra, egli citava in esempio di necessaria severità Andria sua per suo voto bruciata: diceva imparassero a soffrire da lui che dava alla patria le ricchezze della casa, la grandezza del nome, il riposo, la vita.

La presenza di lui in Puglia recava gran giovamento perchè ivi col suo nome e colle sue aderenze molto contribuiva a incuorare i timidi, e a tener vivo l'amore della repubblica. Laonde fu tristo consiglio quello dei governanti che lo richiamaron di là, ove poteva sostenere la patria in quei difficili tempi. Fu mandato contro Pronio capo di bande in Abruzzo. Sebbene avesse una piccola schiera, dapprima combattè feroceamente all'aperto e fece pruove stupende. Ma poscia assalito da numero molto maggiore fu costretto a lasciare la campagna e ritirarsi nella fortezza di Pescara. L'aveva ben fornita di munizioni, e col suo bravo aiutante Ginevra vi durò fino all'ultimo. Dopo la rovina della Repubblica avvisato della capitolazione, cedè la fortezza alle condizioni dei castelli di Napoli, e venne coi suoi compagni alla capitale per imbarcarsi e serbare la vendetta a tempi migliori. Fu coi suoi compagni imprigionato, fu condannato dall'empio tribunale di sangue, e davanti alla morte si mostrò intrepido, animoso, imperturbato come era stato davanti a tutti i pericoli in

<sup>1</sup> Pepe, *loc. cit.*, pag. 63.

guerra. Fu condotto incatenato davanti al giudice Sambuti che spregiando il nobile contegno del prigioniero prese a dirgli villane parole degne della sua anima di sgherro vilissimo. Il prigioniero « ruppe le ingiurie dicendogli: *se fossimo entrambi liberi, parleresti più cauto: ti fanno audace queste catene*: e gli scosse i polsi sul viso. Quel vile, impallidito, comandò che il prigioniero partisse; e non appena uscito, scrisse la sentenza che al dì seguente mandò quel forte al supplizio. Egli, nobile, dovendo morir di mannaia, volle giacere supino per vedere a dispregio scendere dall'alto la macchina che i vili temono. »



## XII.

**GABRIELLO MANTHONÈ, FRANCESCO FEDERICI,  
GENNARO SERRA, CRONZIO MASSA, PASQUALE  
MATERA, FRANCESCO GRIMALDI E GLI ALTRI  
UFFICIALI.**

I nomi di Grimaldi e di Matera,  
Di Manthonè, di Serra e Federici,  
Scriverà Italia sulla sua bandiera  
Cogli altri nomi a libertade amici,  
Quando faranno i prodi suoi campioni  
L'ultima guerra agli ultimi Borboni.  
Primi nel campo e primi al parlamento  
Vide costor la Patria e sen compiacque;  
Vittima poi di regio tradimento,  
Tanto saper, tanta virtù soggiacque:  
Resero a patto le castella, e il patto  
Fatto col re, fu poi dal re disfatto.  
O re spergiuro, i tradimenti tuoi  
Sconterai coi rimorsi e le paure;  
Alla ragion che ti opponean gli Eroi  
Rispondesti co' ceppi e colla scure.  
Ma la ragion non muore, e cento spade  
Non uccidon l'IDEA, la libertade.  
GIUSEPPE ARCANDELLI.

Ogni dì fiere scene contristavano la infelicissima Napoli. Nel giorno appresso a quello in cui perì Eleonora Fonseca si vide più orrendo spettacolo. Fu condotto al patibolo il ministro Manthonè con tutto lo stato maggiore dell'esercito che avea combattuto per la repubblica: poi furono uccisi tutti i più valenti soldati.

Gabriello Manthonè era grande della persona e dell'animo: era valoroso, era per natura eloquente, si faceva sempre autore e seguace dei più generosi consigli.

Fu ufficiale di artiglieria sotto il re. Sopravvenuta la rivoluzione s'infiammò di grande amore per le cose nuove, e cospirò coi cittadini più egregi: ma i Francesi non amava, perchè spregiava ogni gente straniera. Quindi allorchè Championnet entrato in Napoli doman-

dava inopportabili tasse, Manthonè che fu uno dei cinque spediti dalla città in ambasciata al generale di Francia, parlò energicamente, rammentò che non erano vinti, che egli avea preso la città pei loro aiuti, che non potrebbe mantenerla se essi si staccassero da lui. Poi aggiunse: « Esci, per farne prova, dalle mura, e ritorna se puoi: quando sarai tornato imporrà debitamente taglia di guerra, e ti si addiranno sul labbro il comando di conquistatore, e l'empio motto, perchè ti piace, di Brenno. »

Nei primi tempi della Repubblica, Manthonè fu rappresentante del popolo, poi ministro della guerra. In lui i repubblicani avevano gran fede, poichè lo sapevano di fortissimo animo e di smisurato coraggio. Trovandosi al governo delle armi in tempi difficilissimi, fece tutti i provvedimenti possibili. Per sicurezza della città ordinò meglio la guardia nazionale, l'accese nell'amore della Repubblica, le dette armi e bandiere con pompa solenne, ne fece capi Bassetti, Gennaro Serra e Francesco Grimaldi. Fece comandante della piazza il general Federici, e agli ordini del generale Oronzio Massa confidò il Castelnuovo.

Ma la guerra si presentava più forte e minacciosa di quello che fosse stato pensato. Manthonè commesse l'errore di tenere il moto del cardinal Ruffo in poco conto, e quindi non fece provvisioni bastanti contro di esso.

Quando vide che il cardinale veniva potentissimo alla volta di Napoli, si accorse che i provvedimenti ordinari non bastavano. Ricorse alla carità cittadina per aver nuovi aiuti alla guerra, riscaldò tutti gli animi. Nel consiglio legislativo propose il decreto che alle madri orbate dei figli per la libertà si desse largo stipendio ed onore: e fatta la proposizione, conchiudeva il di-

scorso: *Cittadini legislatori, io spero che mia madre domandi l'adempimento del generoso decreto.* Poi propose di mettersi egli stesso al comando delle truppe che dovevano andare a far testa al nemico, per ispirare maggior fiducia ai soldati che attribuivano le disfatte alla inesperienza dei capi. Fece un appello agli emigrati Calabresi che risposero energicamente e si dissero pronti a morire per la patria. E allora il ministro soggiunse: *Il governo applaude ai moti generosi delle vostre anime, e la Repubblica che ha nel suo seno eroi come voi, non può perire giammai.* Manthonè magnanimo e valorosissimo misurava dal proprio il valore degli altri, e credeva che dieci repubblicani vincerebbero mille contrari. Con queste speranze partì alla testa di seimila uomini contro il nemico, lasciando la guardia della città ai prodi Calabresi. Dapprima vinse tutte le piccole bande d'insorti che trovò sparse per le campagne: ma quando ebbe raggiunto il grosso dell'esercito, si trovò cinto e superchiato da numero sì grande che fu costretto a ritirarsi qual vinto, abbandonando i cannoni.

La città attendeva ansiosamente le nuove di questa spedizione, nella quale erano l'ultime speranze della Repubblica. Appena sentirono le nuove della disfatta e videro tornare il ministro, entrarono in grandissima costernazione. Bloccati da tutte le parti, scarsi di vettovaglie, non avevano più speranza. Non restava altro partito che quello di vendere caramente la vita, e a questo si volsero i più generosi. Manthonè e tutti gli ufficiali e ministri vegliavano giorno e notte a difesa contro i nemici esterni e interni. Alla fine ridottisi nei castelli, Manthonè solo fra tutti proponeva partiti estremi, generosissimi, pari al suo cuore.

Voleva che i patrioti dei castelli riuniti alla guardia francese che teneva Santelmo facessero una

sortita notturna per liberare parecchie migliaia di repubblicani tenuti in prigione, e quindi marciare con essi su Capua e Gaeta. Così cinquemila Francesi e circa a 45 mila repubblicani riunendosi ai patrioti di Roma e alle guarnigioni delle altre province d'Italia avrebbero provveduto a sè stessi e alla Repubblica. Il pensiero, benchè audacissimo, era grande e magnanimo, e forse poteva recarsi ad effetto: ma non ebbe la approvazione degli altri, che speravano di potere avere dal nemico patti onorati. E li ebbero: ma furon traditi da Nelson, da Ruffo, e dall'iniquo re Ferdinando, e lasciarono la vita sul patibolo.

Manthonè condotto alla presenza di Speciale, e interrogato da lui quali cose avesse fatte per la Repubblica; *Grandi*, rispose, *non bastevoli, ma finimmo capitolando...* Eccitato a discolarsi e a difendersi rispose: *Ho capitolato*. Speciale aggiunse: *Non basta*: E Manthonè: *Ed io non ho ragioni per chi dispregia la santità dei trattati*.

Condannato a morte camminava col capestro al collo, con fronte alta e ferma. I suoi compagni di armi e di ufficio erano con lui. Mancava solamente Bassetti. Domandatone, gli fu risposto che erasi salvata la vita col tradire i compagni. A questa trista novella Manthonè impreco morte infame al vile assassino, e senza mutare nè viso nè atto salì sereno al patibolo.

Con Gabriello Manthonè perirono impavidamente anche i generali Federici, Serra, Massa, Matera, Grimaldi e molti ufiziali, fra i quali Francesco Lomonaco nella sua funebre lista dei martiri ricorda: Carlo Mauri ex marchese di Polvica, Carlo Muscarì che combattè da prode con Giuseppe Schipani, <sup>1</sup> Michele il Pazzo ca-

<sup>1</sup> « Se la Giunta per invincibile evidenza di innocenza fu talora quasi costretta ad assolvere suo malgrado un infelice, si vide da Palermo rim-



po di brigata al servizio francese, Ferdinando Pignatelli principe di Strongoli, Mario fratello di lui, Giuseppe Riario, Eleuterio Ruggiero, Giuliano Colonna figlio dell'ex principe di Stigliano, Francesco Guardati, Luigi Bozzanti, Domenico Pagano, Niccola Ricciardi, Giuseppe Cobitto e Domenico . . . di lui cognato, Gaetano De Marco, Melchiorre Maffei, Francesco Buonocore, Michele Giampriani, Gaetano Rossi, Colombo Andreasì, Raffaele Montemajor ufficiale di marina, Giambattista De Simone, Filippo Marini marchese di Genzano, Giuseppe Cammarota, Antonio Tocco, Felice Mastrangelo, Antonio Tramaglia, Pasquale Assisa, Vincenzo Ischia, Giovanni Varanese, Raffaele Jossa.

Francesco Federici era maresciallo a tempo del re. I ricordi del tempo lo dicono uomo di genio: all'altezza dell'ingegno militare congiungeva molte cognizioni nelle faccende politiche. Nel 1780 era andato con Giuseppe Palmieri e con altri ufiziali a Berlino per apprendere la nuova scienza militare e le ordinanze create dal re Federico II. Prima della rivoluzione era giunto ai sommi gradi. La Repubblica lo confermò generale, ma non potè volgere a profitto di essa le sue profonde dottrine di guerra. Troppo tardi e con poca gente il governo lo spedì in Puglia contro le bande di Ruffo. I nemici inondavano il paese da tutte le parti, e Federici fu costretto a ritirarsi su Napoli. Entrati i nemici in città, il Federici fu perfidamente arrestato in tempo di tregua, e

proverarsi di un tal atto di giustizia, e condannarsi per arbitrio chi era stato o assoluto o condannato a pena molto minore. Dal processo di Muscari nulla si rileva che potesse farlo condannare: ma troppo zelo avea mostrato Muscari per la Repubblica, e si voleva morto. La Giunta, diceasi, ebbe ordine di sospendere la sentenza assolutoria, e di non decidere la causa finchè si fosse ritrovata una causa di morte. A capo di due mesi è facile indovinare che questa causa si trovò. » Cuoco, *loc. cit.*, pag. 228.

condotto in prigione. Il suo coraggio nel punto della morte, scrive Vincenzo Cuoco, fu sorprendente.

« Con animo tranquillo ascoltò la sentenza. Un antico familiare stettegli ai fianchi in quegli estremi momenti del viver suo, e a questo suo fedele commise egli la cura di denudargli il collo: non volle che la mano del carnefice avesse a macularlo! Il dì 23 ottobre, poco innanzi la porta istessa dell'arsenale, dove il palco era stato innalzato, la vittima innocente fu condotta a morire. Attelate vedevansi le milizie, e Federici, pria di morire, lasciò loro alcuni ricordi, facendo una breve allocuzione sui doveri del soldato. E uffiziali, e milizie piangevano di dolore. »<sup>1</sup>

E intrepidamente saltò pure al patibolo Gennaro Serra dei Duchi di Cassano, che nell'ultimo giorno della repubblica si era battuto da prode a Capodimonte.

Oronzio Massa nasceva di nobile famiglia di Lecce. Fino da giovanissimo fu ufficiale di artiglieria. Si ritirò dall'ufficio nel 1795 quando il regno si volse a tirannide. Poi si offrì soldato alla Repubblica, e i repubblicani che lo sapevano magnanimo e intrepido, lo elevarono al grado di generale. Quando Ruffo con le sue orde imperversava per la città e la empiva di sangue, i governanti adunati a consiglio per decidere quello che fosse da fare, chiamarono il general Massa capo del presidio di Castelnuovo e richiesto delle condizioni del castello, rispose: « Siamo ancora padroni di queste mura perchè abbiamo incontro soldati non esperti, torme avventicce, un cherico per capo. Il mare, il porto, la darsena son del nemico, l'ingresso per la porta bruciata è inevitabile: il palazzo non ha difese dalle artiglierie, la cortina verso il nemico è rovinata, infine, se, mutate le veci, io fossi assalitore del castello, saprei

<sup>1</sup> D'Ayala, *Vita di Francesco Federici*.

espugnarlo in due ore. » Replicò il presidente: « Accettereste voi dunque la pace? » — « A condizioni, rispose, onorate per il governo, sicure per lo stato, le accetterei. »

Furono scritte dai repubblicani le condizioni di pace, e fu mandato a trattare col cardinale lo stesso Massa che era stato consigliere degli accordi. Accettò a malincuore prevedendo i tristi casi che seguirono; e mentre si recava alla casa di Ruffo, incontrandosi in Pietro Colletta gli disse: « I patti scritti dal Direttorio sono modesti, ma il nemico per facilità superbo non vorrà concedere vita e libertà ai capi della Repubblica: venti cittadini almeno dovranno, io credo, immolarsi alla salute di tutti. »

Egli sapeva bene come quei tiranni avessero sete di sangue. Conclusa e violata la capitolazione, fu imprigionato e impiccato.

Pasquale Matera nativo di Trapani, erasi ricoverato in Francia nel 1795, ove per le sue prodezze in guerra aveva acquistato il grado di capo di battaglione ed era divenuto aiutante di campo del generale Berthier e del Joubert a cui salvò la vita in Piemonte. Tornò in patria colle armi di Championnet, e la Repubblica lo dichiarò generale. Per la esperienza acquistata in tante battaglie era il più valente di tutti i generali napoletani, ma non fu più felice degli altri, perchè non lo lasciarono operare a suo senno. Era animosissimo, e per difendere la città propose forti partiti, che non poterono accogliersi per le strettezze in cui si trovava lo stato.

Da ultimo era nel forte di Santelmo: e il vilissimo Mejean capo del presidio francese, che avrebbe dovuto salvarlo coi suoi, lo additò e lo consegnò come napoletano agli sgherri del re Ferdinando, i quali lo condussero sulla forca.

Francesco Grimaldi fatto aiutante generale da Manthonè nei momenti supremi della Repubblica, perì per la sentenza che uccideva tutti i suoi eroici compagni, ma prima di morire fece di sè la vendetta egli stesso.

Aveva forza straordinaria nel corpo e nell' animo. Mentre coi compagni di notte lo conducevano al Castello del Carmine, per essere di là condotto nel giorno appresso al supplizio, a mezza via fatto uno sforzo stupendo, ruppe le catene, rovesciò con due pugni solenni i soldati che lo accompagnavano, e si dette alla fuga. L' ufficiale che lo aveva in consegna dopo avere vanamente tentato di raggiungerlo cominciò a gridare *al giacobino, al giacobino*, perchè il popolo lo arrestasse. Grimaldi correva sempre di più, e già avea fatto lungo cammino, quando s'imbattè in una truppa di lazzaroni. A tal vista si messe a gridare *viva la repubblica, morte ai realisti!* I lazzaroni credendo che ciò fosse segno e principio di nuova rivoluzione, e che i repubblicani di già trionfassero, la dettero a gambe e lasciarono aperta la via al fuggente. Il quale cogliendo l' opportunità, si allontanava di più, e già stava per campare dal pericolo, quando urtando in un sasso, cadde e si ruppe una gamba. Ad onta del fiero dolore raccolse tutte le forze e strascinandosi per quanto poteva giunse a nascondersi dietro un muro. Un raggio della luna lo scoprì ai suoi persecutori che da più parti gli si fecero addosso. Allora disperando di salvarsi, ma non volendo morire senza vendetta si lanciò furiosamente sul primo soldato che mosse contro di lui, e strappatagli dalle mani la sciabola, con le spalle al muro si difendeva eroicamente, novello Siciào Dentato. Era uno contro cento: ma la sua forza e il suo coraggio bastarono lungamente. Il suo corpo era traforato dalle baionette nemiche: soldati e popolo lo ferivano senza posa, ed egli

senza posa rispondeva a tutti. Era uno spettacolo sublime: Grimaldi colla sua gigantesca persona rassomigliava ad Ercole assalito da una turba di pigmei. Non poterono averlo vivo. Finchè ebbe un soffio di vita continuò a tener da sè lontani i nemici, e a spargere tra essi la morte. Alla fine cadde: e gli sgherri ne raccolsero il cadavere e lo portarono sulla forca.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières révolutions de Naples, ou détails des événemens qui ont précédé ou suivi l'entrée des Français etc.* par B. N. (Bartolommeo Nardini) témoin oculaire, Paris, 1803. La fine dell'eroico Grimaldi è narrata con qualche particolarità diversa da Vincenzo Cuoco: ma la sostanza è la stessa. Ecco le sue parole. « Questo sangue freddo, tanto superiore allo stesso coraggio, giunse all'estremo nella persona di Grimaldi. Era già condannato a morte... di notte una compagnia di Russi ed un'altra di soldati napoletani lo trasportano dalla custodia al luogo della esecuzione. Egli ha il coraggio di svincolarsi dalle guardie: si difende da tutti i soldati, si libera, si salva. La truppa lo insegue invano per quasi un miglio, nè lo avrebbe al certo raggiunto, se invece di fuggire non avesse creduto miglior consiglio nascondersi in una casa di cui trovò la porta aperta. La notte era oscura e tempestosa: un lampo lo tradì e lo scoperse ad un soldato che l'inseguiva da lontano. Fu raggiunto. Disarmò due soldati: si difese, nè lo potettero prendere se non quando per tante ferite era già caduto semivivo »

## XIII.

MARIO PAGANO.

Il ver della difficile  
 Vesta somiglia al foco;  
 Guai se l' arcana lampada  
 Si estingue ah! sol per poco!  
 Le cittadine mura  
 Minaccia alla sciagura.  
 E tu nelle recondite  
 Celle del tuo pensiero  
 Nutrir sapesti, o Mario,  
 La baccola del vero,  
 Che sì fecondi lumi  
 Sparse ne' tuoi volumi.  
 Te di civili canoni  
 Maestro venerato  
 Accolse un dì Partenope  
 Pari in faccenda a Plato:  
 E pien del senno antico  
 Luce accrescesti a Vico.  
 Poi quando alfin di liberi  
 Giorni ti nacque il sole,  
 Tu non traesti all'albero  
 Ad agitar carole;  
 Ma sull' altar di Bruto  
 Grave sedesti e muto.  
 Muto.... che in fuga ah! rapida  
 Vedevi il sogno caro;  
 E forte al par di Socrate  
 Bevisti il nappo amaro,  
 Devoto all'ira oscura  
 Di coronata Iena.  
 Di serva vita indocile  
 Nuovo Caton, morivi;  
 Ma del tuo sangue scorrono  
 Ancor fumanti i rivi;  
 E tra la plebe e il trono  
 Vortici immensi sono.

ANTONIO PERETTI.

Francesco Mario Pagano nacque nel 1748 a Brienza piccolo luogo della Basilicata. Fu educato a Napoli alla scuola di Antonio Genovesi e degli altri filosofi che rendevano quella città florida di libere e alte dottrine. Giovinetto ancora intervenne alla dotta conversazione del Grimaldi che radunava in sua casa gli uomini più valenti, e con essi si intratteneva di scienze e di lettere. Vi si vedeva fra gli altri Gaetano Filangieri, il

quale preso dell'ingegno che Pagano mostrava, e de' suoi modi ingenui e dell'angelico candore dell'anima, gli portò grandissimo amore, e coi suoi consigli valse a render più viva, e a mostrarsi la fiamma che al giovinetto stava chiusa nel cuore.

Pagano divenne avvocato, e nell'esercizio della sua professione più specialmente si occupò della parte criminale, perchè al suo cuore era più dolce salvare la vita che le sostanze dei cittadini. Alla profonda dottrina univa gagliarda e sapiente eloquenza: le sue difese menarono rumore, e perciò tutti i pensieri si rivolsero a lui quando bisognò nominare il professore di diritto criminale all'università degli studi. Egli avea conosciuti i vizi del foro che trovò non santuario di leggi, ma sentina d'iniquità, e si dette vigorosamente a combatterli. Gran numero di gioventù traeva ad udirlo, e rimaneva incantata ai sublimi pensieri, alle benefiche dottrine, alla facile eloquenza. Quelle lezioni illuminavano le menti, educavano i cuori: ogni parola era un colpo tremendo alla barbarie: e Pagano era salutato il Platone di Napoli.

Ebbe anche l'incarico di proporre una riforma della procedura criminale che era contaminata da abusi mostruosi. Egli si messe all'opera con tutto il fervore di un ardente filantropo, con tutta la scienza di un gran filosofo. Svelò i vecchi abusi, indicò i rimedii, pose i fondamenti della procedura moderna e insegnò i modi di trovare il reo senza far perire l'innocente. La sua opera che come quella del Beccaria segnava un'epoca gloriosa negli annali dell'umanità, fu lodata da tutti i giureconsulti di Europa, fu tradotta in tutte le lingue, e poscia ebbe la menzione onorevole dell'assemblea nazionale di Francia.

Nè qui si rimase nel suo ardente amore per gli

uomini. Nell' opera de' *Saggi Politici* spingendo più avanti lo sguardo, esaminò gli ordinamenti sociali, percorse le epoche principali della civiltà, e considerandola da un alto punto di vista agitò le più gravi questioni sull'ordine naturale e politico delle società civili. Con tratti stupendi tracciò l'origine, i progressi degli ordinamenti civili, descrisse le vicende del genere umano, fece una filosofia della storia. Nella carriera sublime della storia eterna del genere umano, dice Vincenzo Cuoco, voi non rinvenite che l'orme di Pagano che vi possano servir di guida per raggiungere i voli di Vico.

I liberi pensieri del filosofo e il suo orrore al dispotismo gli suscitarono contro il vespaio dei falsi devoti. Ma egli vinse la guerra perchè l'opera sua fu data a giudicare a teologi che eran filosofi.

Intanto sopravvenivano tempi gravissimi: l'idee vagheggiate dai filosofi cominciavano a divenir fatti, e all'umanità si preparavano men tristi destini. Pagano amava la democrazia quanto aborrevva il mostro immane del dispotismo: ma non desiderava che a Napoli la rivoluzione vi fosse portata di Francia: voleva che venisse dalla nazione perchè fosse durevole. Non tutti la pensavano come lui: i più ardenti amatori di libertà non vedevano altro modo a conseguire i loro desiderii che l'aiuto e l'imitazione di Francia. E a questo intento cospiravano, e la reggia empiva le prigioni di vittime. Si trovavano pochi difensori degli accusati, perchè sapevasi che la difesa era promossa solo per salvare le apparenze e che gli avvocati non salverebbero le vittime e incontrerebbero l'odio e le persecuzioni della feroce regina. Ma Pagano che andava animoso ovunque fosse da fare un'opera buona, corse alla difesa degli imputati, e fece tutto ciò che amore di umanità e ingegno consigliano per salvare dalla morte



i giovinetti Galiani, Vitaliani e De Deo. Non riuscì nell'impresa, ma ebbe il supremo conforto di averli energicamente e sapientemente difesi senza lasciarsi vincere da umano riguardo.

In quei tempi tristissimi bastava avere probità e ingegno per divenire vittima del dispotismo. Contro questi due capi di accusa non eravi scampo. Quindi Mario Pagano, uomo integerrimo e di nobilissimo ingegno, era già in gran sospetto della corte. I sospetti si accrebbero quando lo ebber veduto difendere con amore pari alla scienza gli accusati di alto tradimento. Si voleva arrestare, ma prima di giungere a questo, la regina che lo sapeva stimato e amato molto dalla città, tentò di guadagnarlo alla sua parte. Tentar di vincere con lusinghe Mario Pagano era una regia stoltezza che finì, come tutte le stoltezze finiscono.

Gli dettero la carica di giudice nel tribunale dell' Ammiragliato, sperando così di renderlo amico e sostenitore del dispotismo. Egli conservò tutta l' indipendenza del suo forte animo, tutta la sua integrità, tutto l' amore che nutriva ardentissimo per la giustizia. Perciò si fece molti nemici fra i tristi che vivevano di ingiustizie e di soprusi. Di questi era l' iniquissimo Vanni presidente della Giunta di stato. Egli odiava Pagano per le cure sollecite da esso usate nel difendere gl' imputati politici : ora prese ad odiarlo di più per proteggere i furfanti perseguitati dall' onesto giudice ; e per rovinarlo lo rappresentò al re e alla regina come uomo pericoloso allo stato. Il tentativo del tristo riuscì: Pagano fu gettato in carcere in orrido sotterraneo, ove gli era letto la nuda terra ricoperta di immondezze. Gli fu tolto modo a leggere, a scrivere, e per tredici mesi sentì tutti i dolori. Dopo lo messero in carcere men tristo, ed ivi egli scrisse il discorso *del Bello* che sem-

bra nato in mezzo alle dolcezze della pace e alle più soavi delizie. Colla fantasia e coll' affetto della sua purissima anima andò a cercare fuori del carcere le immagini che non trovava intorno a sè. Alla fine non trovando di che condannarlo, i suoi giudici lo messero in libertà, ma non dichiararono la sua innocenza che era certa per mille prove. Gli furono tolte le cariche di professore e di giudice, e gli fu impedito anche di fare l' avvocato. Allora egli fuggì da quella terra di maledizione, e a gran rischio di essere arrestato per via si riparò a Roma. Quivi ebbe onori e dimostrazioni di stima e di affetto: ma poco potè rimanervi perchè sul finire del 1798 vi entrarono le truppe napoletane capitanate dal Mack e dal re Ferdinando. Allora cercò rifugio nella Repubblica Cisalpina, d'onde poco appresso sentita la nuova della rivoluzione napoletana subito si mise in via per ricondursi alla patria. Il generale Championnet lo avea eletto nel numero di quelli che provvisoriamente dovevano governare la Repubblica. Nel giorno solenne in cui entrava cogli altri in ufficio, Pagano volto alla festante moltitudine parlò in questa sentenza: « Sì, cittadini, siamo liberi: godiamo; ma ricordiamo che la libertà siede sopra sgabello d' armi, di tributi e di virtù, e che le armi in repubblica non si posano, nè i tributi scemano, se la virtù non eccede. A questi tre obbietti intenderanno le costituzioni e le leggi del governo. Voi, però che libero è il dire, aiutate gl' ingegni nostri: noi accetteremo con gratitudine i consigli, li seguiremo, se buoni. Ma udite, giovani ardenti di libertà che qui vi palesate per l' allegrezza che vi brilla negli occhi, udite gli avvisi d' uomo incanutito, più che per anni, nei pensieri di patria e negli stenti delle prigioni: correte all' armi, e siate nelle armi obbedienti al comando. Tutte le virtù adornano le

repubbliche, ma la virtù che più splende sta ne'campi; il senno, l'eloquenza, l'ingegno avanzano gli stati: il valore guerriero li conserva: le repubbliche de' primi popoli, perocchè in repubblica le società cominciano, erano rozze, ignoranti, barbare, ma durevoli perchè guerriere. Le repubbliche di civiltà corrotta presto caddero, benchè abbondassero buone leggi, statuti, oratori, tutti i sostegni e gli incitamenti alla virtù; ma le infingarde aveano tollerato che le armi cadessero. Perciò in voi più che in noi stanno le speranze di libertà. Il governo provvisorio legittimo e costituito, intende da questo istante ai debiti suoi: e voi, strenui giovani, correte da questo istante a' debiti vostri, date i vostri nomi alle bandiere di libertà che ravviserete dai tre colori. »

Poscia eletto rappresentante del popolo per la commissione legislativa, fece ogni sforzo a sostegno della libertà e della giustizia. Per amore del giusto prese a difendere la causa dei baroni. Egli aborrriva il mostro del feudalismo che già era stato distrutto, ma chiedeva che dopo annullati gli ingiusti privilegi, si dovessero ristorare i baroni dei danni patiti nelle proprietà. I democrati più furiosi gli si rivolsero contro e gli dissero ingiurie: egli non si perdè di coraggio, rispose con solenni parole, rispose più solennemente coi fatti, continuando a rendere alla libertà tutti i servigii che poteva maggiori.

Il governo della Repubblica era per la più parte composto di uomini generosissimi, i quali credevano viltà vendicarsi degli antichi strumenti della tirannide. Pagano, quantunque avesse sofferta acerba persecuzione, si mostrava più generoso degli altri. Citava sempre la lettera che Dione scrisse ai suoi nemici quando rese la libertà a Siracusa, e ripeteva le parole che Vespas-

siano elevato all'impero mandò a dire ad un suo nemico, cioè: che d'ora in poi egli non avea più da temer nulla da lui.

Ebbe il carico di fare la nuova costituzione della Repubblica, e vi applicò tutto l'ingegno, e in breve la compl. Fu accusato di aver troppo servilmente seguito le idee francesi, ma questa accusa va a quelli che gli fecero un obbligo di non dipartirsi dalle basi della costituzione dell'anno terzo.<sup>1</sup> Pure vi erano alcuni ordini nuovi che furono lodati di molta bontà. Fra questi contavasi il tribunale censorio che dovea vegliare al mantenimento dei buoni costumi e alla correzione dei tristi. Fu lodato anche il corpo degli efori, che eletti dal popolo doveano vegliare perchè la costituzione fosse mantenuta in ogni sua parte, e perchè fosse riformata quando lo volesse il bisogno. Gli efori sostenevano la sovranità popolare, impedivano le gare e i sovvertimenti civili. Ma non vi fu tempo di mettere alla prova i nuovi ordini; perchè i nemici erano alle porte di Napoli. Allora Mario Pagano, lasciate le parti di legislatore, corse alle armi e tentò di difendere col braccio quella causa per la quale più non valevano i consigli.

Fatta la capitolazione, fu arrestato sulla nave che secondo i patti dovea condurlo in Francia, e fu tenuto per più mesi in prigione. Condotta poi davanti all'iniquo tribunale, e dettogli che si difendesse, rispose: *che egli credeva inutile ogni difesa; che per continua malvagità d'uomini e tirannia di governo gli era odiosa la vita; che*

<sup>1</sup> Il progetto donatoci da Pagano è migliore al certo delle costituzioni Ligure, Romana, Cisalpina, ma al pari di queste è troppo francese, è troppo poco napoletana. L'edificio di Pagano è costruito colle materie che la costituzione francese gli dava: l'architetto è grande, ma la materia del suo edificio non è che creta. » Cuoco, *Frammenti di lettere a Vincenzo Russo*.

*sperava pace dopo la morte. E morì impavido e tranquillo a dì 6 ottobre.*

« Mario Pagano al quale tutta la generazione riguardava con amore e con rispetto (dice Carlo Botta), fu mandato al patibolo dei primi: era vissuto innocente, vissuto desideroso del bene: nè filosofo più acuto, nè filantropo più benevolo mai si pose a voler migliorare questa umana razza, e consolar la terra. Errò, ma per illusione, ed il suo onorato capo fu mostrato in cima agli infami legni, sede solo dovuta ai capi di gente scellerata ed assassina. Non fe' segno di timore, non fe' segno di odio. Morì quale era vissuto, placido, innocente e puro. Il piansero da un estremo all'altro d'Italia con amare lacrime i suoi discepoli, che come maestro e padre, e più ancora come padre che come maestro il rimiravano. Il piansero con pari affetto tutti coloro, che credono che lo sforzarsi di felicitare la umanità è merito, e lo straziarla delitto. Non si potrà dir peggio della età nostra di questo, che un Mario Pagano sia morto sulle forche. »

## XIV.

DOMENICO CIRILLO.

Te nell'arti d'Igea primo diranno  
 L'egre genti guarite, o buon Cirillo;  
 Te benedic- e più benediranno  
 La derelitta vedova e il pupillo.  
 Te benedisse un tempo anche il Tiranno  
 Ch'or la sentenza tua sogna tranquillo,  
 Sogna tranquillo la crudel sentenza  
 A chi deve la vita. Oh sconoscenza!  
 Grazia non chiedi a lui, benchè l' esorti  
 Tentando di viltà la tua grand' alma:  
 Degno di te, degno de' tuoi consorti  
 Il palco ascendi con serena calma.  
 Ai multi serti che ti furon porti  
 Or intrecci de' martiri la palma.  
 Vanno: il tuo nome andrà nel più lontano  
 Tempo con quel di Russo e di Emano.

GIUSEPPE ARCANDELLI.

Fu uno dei più valenti uomini che nascessero sulla terra di Napoli, seconda sempre di ingegni eccellenti e singolarissimi. Fu grande uomo di scienza e gran cittadino: il cuore suo era ardentissimo dell'amore degli uomini. E tanta sapienza e tanta virtù furono spente sulle forche dell'empio tiranno di Napoli.

Era un uomo degno dei tempi antichi di Roma. Il paese ed i tempi in cui nacque, dice Francesco Lomonaco, non eran per lui. Era un Catone che si trovava in mezzo alla feccia di Romolo. Le qualità somme che lo adornavano erano molte, e ciascuna di esse sarebbe stata bastevole a formare un grand'uomo. Morale santissima, pietà ad ogni sventura, desiderio vivissimo di rendere gli uomini meno infelici, e fatti concordi ai desiderii e alle parole.

Nacque a Grumo, piccolo luogo della terra di Lavoro, l'anno 1734, di famiglia che avea dati più uomini reputati come medici, come naturalisti e magistrati. Di

buon'ora mostrò grande affetto allo studio della medicina, e ad essa si volse con tutto l'animo, e ne coltivò felicemente tutte le parti. Giovanissimo ancora concorse alla cattedra di botanica, e l'ottenne. Poi offertagli si favorevole occasione, viaggiò l'Inghilterra e la Francia ove attese a fare acquisto di nuove dottrine. A Londra fu ascritto fra i membri della società reale. In Francia vide gli uomini famosi che con gli scritti facevano guerra mortale alla barbarie, e preparavano all'umanità più felici destini. Amò soprattutto e stimò il Nollet, il Buffon, il D'Alembert, il Diderot, il Franklin, e fu amato e stimato da essi. Siffatto soggiorno e l'usanza con quegli uomini singolarissimi piacevano grandemente al suo ingegno e al suo cuore. Era solito a dire che avrebbe preso stanza a Parigi o a Londra, se l'amore per la madre non lo costringeva ad abitare una patria oppressa da feroci tiranni. Il rispetto, la tenerezza e la venerazione per essa lo ricondussero a Napoli.

Ritornato più ricco di scienza e col cuore più acceso del desiderio di giovare ai suoi infelici fratelli, si dette con ogni cura ad esercitar l'arte sua. Splendido com'era di bellissima fama, ebbe invito di recarsi professore a Pavia e ricusò, accettando di esser medico in corte. Ebbe in patria la cattedra di fisiologia e poi quella di clinica, e fu restauratore della scienza. Parlava eloquente, rapiva i giovani, e mentre nutriva loro l'ingegno di scienza profonda, riscaldava i cuori cogli affetti del buon cittadino. Era come medico ricercato a gara in tutte le case dei grandi. Ma egli correva più rapido ai tuguri dei poveri, che ai palazzi dei ricchi; perchè reputava che l'arte salutare dovesse esercitarsi a sollievo della misera umanità, non come strumento per procacciarsi ricchezze. Il suo disinteresse era cosa più singolare che rara. Chiamato da un ricco e da un

povero andava prima dal povero, e oltre a soccorrerlo amorosamente dell'arte sua, lo aiutava coi propri denari a liberarsi dalla miseria.<sup>1</sup>

A malgrado delle sue virtù, anzi per queste stesse virtù fu spiato e malvisto dalla corte e dal governo nel 1791, quando le paure delle cose di Francia eccitarono il re contro i dotti e i sapienti, e li involsero nelle trame sbirresche.

Venuta la rivoluzione del 1799, andarono da tutte le parti a ricercare Cirillo nella sua solitudine, e con voti unanimi lo chiamarono a governare i nuovi ordini repubblicani: sulle prime e per modestia e per amore all'arte sua si ricusò: ma chiamato una seconda volta dal voto pubblico quando la patria era in pericolo, accettò l'onore di essere rappresentante del popolo, e fu presidente del corpo legislativo. *È grande il pericolo*, egli disse, *e più grande l'onore; io dedico alla Repubblica i miei scarsi talenti, la mia scarsa fortuna, tutta la vita.*

Come il suo cuore gli dettava, fece tutti gli sforzi per impedire le estreme sciagure, e per salvare la patria. Ogni sua parola, ogni sua opera fu generosa e grande.

La città era in miserissimi termini. Scarso il vivere, vuoto l'erario, cessati per la guerra i guadagni, e quindi cresciuto a dismisura nella immensa città il numero dei poveri. Primo pensiero dell'uomo virtuoso

<sup>1</sup> « Quanto era più ammirabile nell'esercizio della scienza della salute le sue cure estendendosi ugualmente sul ricco che sul povero, egli versava sull'ultimo il balsamo della pietà, sovente a discapito della sua borsa. Per i suoi rari talenti venne eletto medico della corte: ma l'austerità sublimità delle sue virtù non si volle abbassare alla viltà di un cortigiano. Egli trovava nell'oscurità della vita privata un incanto ed una gioia, che non si gusta a traverso il vano splendore della grandezza, e massime vicino al trono. Egli non sapendo nè elevarsi nè abbassarsi dal suo livello, verificava la massima: che i grandi cessano di esserlo, quando non si sta ginocchione innanzi a loro. » Lomonaco, *loc. cit.*, pag. 99.



fu quello di soccorrere la pubblica miseria contro la quale tutti i mezzi indicati dall'ingegno erano manchevoli. Cirillo stabilì una *cassa di soccorso*, e cominciò col mettervi tutte le ricchezze che avea guadagnate coll'esercizio della sua professione. L'atto generoso eccitò ad imitazione tutte le persone più virtuose. In ogni contrada fu eletto un cittadino e una donna che godessero la pubblica stima, si dette loro il nome onorevole di *padri e madri dei poveri*, e avevano l'incarico di visitare ogni giorno le case dei più miserabili, e di portarvi il pane e i soccorsi che mandava la patria. Soccorrevano i poveri ammalati con medici e medicine: procuravano anche lavoro a chi ne mancava; e così restituivano alla vita una turba grande di sventurati che morivano di fame. La *cassa di soccorso* sostenuta dalla carità cittadina fece tutto quello che era possibile in questi momenti difficilissimi. Cirillo fece anche di più: propose che i legislatori e tutti gli impiegati rilasciassero una parte del loro stipendio a vantaggio degli infelici, e che si rinunziasse al lusso delle vesti che insultava la miseria del popolo. Tutti risposero generosamente all'appello, e in tal modo fu posto riparo ai più urgenti bisogni. E se questi atti non poterono salvare l'infelice Repubblica, mostrarono almeno che i reggitori di essa e gli amanti degli ordini nuovi erano uomini virtuosi e degnissimi di viver liberi.

Nei momenti estremi della patria, quando il Cardinal Ruffo era entrato nella città e la empiva di sangue, Domenico Cirillo, sebbene debole per gli anni, si mostrò arditissimo e preparato a incontrare tutti i pericoli pugnando coll'inimico.

Poi arrestato in onta ai trattati, sopportò con eroico coraggio i tormenti del carcere e le villanie degli sgherri. Condotta davanti ai suoi carnefici e domandato

della sua professione rispose: *A tempo del re 'io era medico: nella Repubblica fui rappresentante del popolo.* Allora il giudice Speciale, che usava spesso modi plebei e parole da trivio coll'idea di avvilitare i prigionieri, gli domandò: *E in faccia a me chi sei tu?* E Cirillo: *In faccia a te, codardo, sono un eroe.* Interrogato sopra altri capi di accusa rispose: « Ho capitolato colle prime potenze d'Europa: se il diritto delle genti è rispettato, nulla vi è da rispondere, e voi non dovete fare altro che eseguire il trattato: ma se si vuole violare i primi doveri della società, i miei carnefici possono condurmi al supplizio, che non ho nulla da rispondere. » E dopo queste parole si mantenne sempre in silenzio. Il tribunale iniquissimo scrisse anche per lui la sentenza di morte.

Tutti i cittadini che sapevano quanti beneficii avesse fatti alla patria questo raro uomo erano dolentissimi di vederlo condotto alla forza. <sup>1</sup> Ricordavano come tante volte avesse medicato il re e i reali, e speravano che per ciò s'impedirebbe l'esecuzione del fatale decreto. Ognuno sforavasi di impetrargli la grazia dal re. Il ministro d'Inghilterra e lo stesso vituperoso lord Nelson promisero che gli otterrebbero la grazia dal re se la domandasse. Datasi a Cirillo notizia di queste pratiche,

<sup>1</sup> Vincenzo Cuoco così parla di Domenico Cirillo. « Era uno dei primi tra i medici di una città ove la medicina era benissimo intesa e coltivata: ma la medicina formava la minor parte delle sue cognizioni, e le sue cognizioni formavano la minor parte del suo merito. Chi può lodare abbastanza la sua morale? Dotato di molti beni di fortuna, con un nome superiore all'invidia: amico della tranquillità e della pace, senza veruna ambizione, Cirillo è uno di quei pochi, pochi sempre, pochi in ogni luogo, che in mezzo ad una rivoluzione non amano che il bene pubblico. Non è questo il più sublime elogio che si possa fare di un cittadino e di un uomo? Io era seco lui nelle carceri. Hamilton e lo stesso Nelson, a' quali avea più volte prestati i soccorsi della sua scienza volevano salvarlo. Egli ricusò una grazia che gli sarebbe costata una viltà.

con aspetto sereno rispose: *Invano si spera che io contami la mia riputazione intatta con una viltà. Io ricuso i benefici di un tiranno. Aggiunse poscia che dopo la rovina della patria, dopo aver perduto nello spoglio della casa tutti i lavori dell'ingegno, e nel ratto della sua nipote le dolcezze della famiglia e la durata del nome, nessun bene lo invitava a sopravvivere ai suoi virtuosi colleghi, e che aspettando quiete dopo la morte, nulla farebbe per fuggirla, e per restare in un mondo che andava a seconda degli adulteri, dei fedifraghi e dei perversi.*

Tutti rimasero ammirati di questa eroica fermezza. Egli domandò solamente la grazia di morire coi suoi amici più cari, Mario Pagano, Vincenzo Russo e Ignazio Ciaja, e di esser condotto nella stessa cappella per ricevervi gli estremi conforti. La domanda gli fu concessa. I quattro amici riuniti insieme passarono la notte che precesse il giorno fatale in parole di affetto, in colloqui sulla felicità della vita futura: e giunto il momento supremo, s'incamminarono al patibolo con in viso dipinta la fermezza e la serenità dell'innocenza. « La plebe spettatrice, scrive Pietro Colletta, fu muta: poi dicevano che il re, se non fosse stato sollecito il morir di Cirillo, gli avrebbe fatta grazia: ma quella voce menzognera e servile non ebbe durata nè credito. »

---

## XV.

## VINCENZO RUSSO, E IGNAZIO CIAJA.

Peregrino per l'italo lido  
 Un sol voto nutrendo, un pensiero,  
 Tu seguisti l'altissimo grido  
 Che da Gallia mondò Libertà:  
 E giurasti mutata nel vero  
 La speranza di tutte le età.  
 Oh qual festa riecheggiava sull'onde  
 E le strade di Napoli bella!  
 La gran pianta di frutta gioconde  
 Prometteva ai mortali tesor.  
 E d'Italia sembrava la stella  
 Fosse sorta a perpetuo splendor.  
 Ma, nadiero crudel porporato,  
 Biceo duce di barbare squadre,  
 Ricondusse il suo vulgo ingannato  
 All'altar d'ono stupido re.  
 E siccome ad un nome ad un padre  
 Al tiranno quel vulgo credè.  
 Franti i patti dall'Anglo infedele,  
 Ah! qual sangue coverse la terra!  
 Ma clamor di singhiozzi e querelo  
 Mai dal labbro de' forti suonò.  
 Fra l'orror di sì perfida guerra  
 La lor fronte giammai non piegò!  
 E te pure fervente d'ingegno  
 E di gloria e di nobil valore,  
 O Vincenzo, il regale disegno  
 Ah!, traeva al momento fatal.  
 A te accanto di patria l'amore  
 Rifolgesse come spirito immortal.  
 Stavan l'orme di pace solenne  
 Sullo sguardo e l'intrepido viso.  
 Il borbonico laccio sostenne  
 Il tuo corpo e la vita mancò.  
 L'ebra turba proruppe in un riso,  
 E il tiranno, acccecato, adorò.  
 Verrà di che strappato quel velo  
 Che a te, popoli, chiudea l'intelletto,  
 Sorto ai fati che davati il cielo  
 Sperderai tuoi codardi oppressor;  
 Era questo il supremo tuo detto:  
 Ma la turba ancor dora all'error.  
 PIETRO RAFFAELLI.

Vincenzo Russo era dotto, era eloquente, era repubblicano ardentissimo: era uno di quegli uomini privilegiati che colle rare virtù dell'ingegno e del cuore onorano non una nazione, ma l'umanità tutta intera.

Giovanissimo ancora, era ricco di singolare dottrina; e allo splendore della fantasia e al calore del sentimento univa la profonda ragione: e lo uccisero a 25 anni sul fiore delle speranze!

Nacque di poveri parenti a Palmi piccolo luogo a dieci miglia da Napoli, e si educò all'avvocatura per la quale ebbe aiuti e conforti da Domenico Cirillo che rimase preso dalla sua naturale eloquenza e dal suo rapido ingegno. Il fòro di Napoli, scrive Francesco Lomonaco, poteva con ragione andare orgoglioso di un uomo siffatto. Giudici, avvocati, uomini di lettere tutti ammiratori della superiorità del suo genio ammiravano e veneravano il moderno Demostene. Una volta mentre egli tuonava in tribunale a difesa di un infelice, un ministro disse al padre che gli stava vicino, *gloriatì, gloriatì, amico, di avere questo grand'uomo per figlio*.

Un cotal uomo non poteva vivere ove la virtù era menata al patibolo. La regina, che prima di uccidere gli uomini onesti metteva in campo ogni mala arte per avvilirli, nel 1797 fece prova di tirarlo nelle sue reti.<sup>1</sup> Egli fuggì quel suolo contaminato d'ingiustizia, di prepotenza e di sangue, e cercò luogo più puro e più conveniente alla sua anima onesta. Non andò in Francia perchè stimava i Francesi infetti di mali costumi: si

<sup>1</sup> Era nipote di Vincenzo Russo protonotario del regno. « Sedotto da questo suo zio, aveva una volta accettato l'indulto con promessa regia che il suo nome sarebbe taciuto, ma due anni dopo, vistosi notato in un bando insieme con dugento cinquanta altri patrioti, per comparire innanzi la giunta di Stato, fuggì ed andò a ricoverarsi nella Svizzera, poi in Milano, e facendo penitenza con volontario esilio del suo fallo, menava una vita così austera ed irreprensibile che divenne da allora in poi un modello di probità e di virtù, tal che lo chiamavano un novello Catone; anzi tanto rigida era la sua condotta che dava a chi nol conosceva sospetto di affettazione... Negli ultimi tempi, negando di accettare qualunque sussidio di danaro, menò una vita frugale a segno che nutrivasi d'un pezzo di pane e di poche castagne. » Pepe, *loc. cit.*, vol. I, pag. 90.

riparò nelle montagne dell'Elvezia ove era d'avviso che il viver frugale e la lontananza dalle ambizioni e dalle libidini delle aule dei grandi mantenessero la onestà e le semplici e severe costumanze per cui vanno celebrati gli antichi. Lo Svizzero, egli diceva, lo Svizzero solamente è capace di libertà nell'Europa.

Dalle repubbliche di Svizzera passò nella repubblica Cisalpina, e a Milano fece ammirare il suo nobilissimo ingegno e il suo retto cuore. Di là venne a Roma già sottratta al dominio dei preti e lieta dell'albero della libertà piantato sul Campidoglio. Ivi pubblicò i suoi *Pensieri politici*, libro originale e profondo e dei più liberi e forti che si scrivessero in quella età.

Appena la Repubblica cacciando le tenebre del dispotismo ebbe rallegrato la terra di Napoli, Vincenzo Russo corse a risalutare la patria rigenerata dalla libertà, e disponendosi a servirla in qualunque maniera, si offrì semplice soldato. Ma egli non era uomo da fare il soldato; non il braccio, ma il senno e il cuore di lui dovevano sovvenire alla patria. Il governo dapprima lo fece commissario di dipartimento: poi il popolo lo elesse suo rappresentante ed ebbe in lui un legislatore dei più venerabili. Allorchè la guerra civile, facendo cessare la prosperità dei commerci, ridusse lo stato a grandi strettezze, e dai più virtuosi cittadini si proponeva che i rappresentanti del popolo fossero i primi a fare sacrifici alla patria, egli rinunziò a tutto il suo stipendio e menò poverissima vita. Andava vestito in abito di semplice soldato, e tutti i giorni dal suo paese nativo veniva a Napoli a piede portando seco un pezzo di pane che faceva il solo suo nutrimento. Niuna cura aveva di sè: solamente la patria gli stava in cima ai pensieri. In mezzo alla miseria e alle gravi cure di stato si conservava gaio e sapeva spargere di amenità le più

ardue questioni. Lo avresti detto un filosofo antico ai semplici modi, agli austeri costumi, alla benefica sapienza. alla maravigliosa forza dell'animo. Quelli che lo conobbero e che scrissero di lui, ne celebrano a gara l'austera virtù, e lo chiamano un nuovo Catone. A tutti i buoni era caro, e specialmente a Domenico Cirillo che gli aveva aperto la via a giovare del suo senno la patria. E di forti e generosi consigli egli aiutò la Repubblica. Era d'avviso *che il regno della libertà non poteva sorgersi sul solo rovescio del trono. Diceva esser bisogno fondare la morale, creare lo spirito nazionale, estirpare gli abusi e gli errori con una educazione sapiente, combattere il lusso e la corruzione, far cessare la sproporzione delle fortune, accendere l'ardore di guerra nel popolo, custodire il palladio dell'indipendenza sotto l'egida delle forze nazionali, senza addormentarsi in seno alla protezione dello straniero.* Questo chiamava fare una *rivoluzione attiva davvero.* Queste cose diceva nell'assemblea dei rappresentanti, e nei circoli della città ove tuonava e fulminava, e trascinava tutti colla prepotente parola, colla impetuosa eloquenza.

Negli ultimi giorni della Repubblica non potendo più combattere colla parola dalla tribuna, entrò nelle file della guardia nazionale, pronto a tutte le imprese, e si battè col valore di un eroe nell'ultimo combattimento del ponte della Maddalena: ferito e straziato cadde in mano ai nemici e fu condotto in prigione ai Granili, ove circa trecento persone ammassate in fetida stanza patirono la fame, la sete e ogni martirio. Sopportò con rara imperturbabilità tutti gli strazi: in mezzo ai tormenti non perdè mai il suo lieto umore, ed era la consolazione dei suoi compagni di sventura. Nelle dispute politiche che si agitavano nella prigione mostravasi il più eloquente di tutti, e coi suoi ardenti

discorsi accendeva più che mai l'amore di patria nel cuore dei prigionieri. Quando gli annunziarono la sentenza di morte non mutò viso nè animò, non perdè la sua naturale gaietà. Chiesto da bere, bevve alla salute dei patrioti, e poi tranquillamente dormì. Andò al patibolo con animo quieto e con volto sereno: pareva che non a morte andasse, ma a festa. Egli fu, dice Vincenzo Cuoco, sempre un eroe. Dal patibolo parlò con un tuono e con un calore di sentimento che ben dimostrava la morte poterlo distruggere non avvilito. Rivolto alle turbe feroci e codarde che lo insultavano, disse: « Questo non è per me luogo di dolore ma di gloria: qui sorgeranno i marmi ricordevoli dell'uomo giusto e saggio: pensa, o popolo, che la tirannide ti fa ora velo agli occhi, e inganno al giudizio, ella ti fa gridar, viva il male, muoia il bene: ma tempo verrà in cui le disgrazie ti renderan la mente sana: allora conoscerai quali siano i tuoi amici, quali i tuoi nemici. Sappi ancora che il sangue dei repubblicani è seme di repubblica, e che la repubblica risorgerà quando che sia, e forse non è lontana l'ora, come dalle sue proprie ceneri la fenice, più possente e più bella di prima. » Mentre così diceva, fu strangolato dal boia.

Morì in compagnia di Mario Pagano, di Domenico Cirillo e d'Ignazio Ciaja. Anche quest'ultimo era uomo distinto per eccellenza di studi e per innocenza di vita. Avea patito lungamente la carcere nel 1799, quando cominciò la persecuzione contro tutti gli uomini valorosi e dabbene. Nella Repubblica fu chiamato al governo dal pubblico voto. Allorchè i repubblicani vinti da ogni parte si ritirarono nei castelli e proponevano di aprirsi colle armi la via tra i nemici, Ignazio Ciaja fu tra quelli che confidando poco nella riuscita di quella impresa, speravano nella clemenza del vincitore. Egli so-



lito, dice Carlo Botta, ad abbellire colla innocente e placida fantasia le umane cose, abbelliva ancora quella estrema sventura: e non gli pativa l'animo di lasciare fra le mani di un nemico crudele i vecchi, le donne, e i fanciulli che avevano in sì lacrimevole caso seguitato la fortuna loro. Essi erano uomini generosi, umanissimi: ma avevano che fare con belve che più ferocemente sbranavano quanto più trovavano umanità e miti costumi. Ignazio Ciaja pendè dalla forca in compagnia degli uomini più virtuosi e più grandi di Napoli.

---

## XVI.

**FRANCESCO CONFORTI E MARCELLO SCOTTI.**

E voi che a libertà far più solenne  
 Testimonianza delle sacre fronti  
 Voleste, e alla borbonica bipenne  
 Offriste il sangue generosi e pronti,  
 Voi incliti nel mondo andate al paro  
 Dei due pastor Guglielmo ed Ademaro.  
 Guglielmo ed Ademar che ser bandiera  
 Ai lor devoti delle bianche stole,  
 Quando ai danni dell' Asia Europa interi  
 Fu commossa dal grido: *Iddio lo vuole*;  
 E spingendo nell' armi il popol pio,  
 Concordi esser mostrar la patria e Dio.  
 Ma voi che in altra generosa lotta  
 Pugnaste con altissima dottrina  
 Per tor dal biasmo, in cui era condotta,  
 Colei che fu del mondo un dì regina,  
 Voi congiunti d'affetto e di pensiero  
 Da eroi cadeste, o martiri del Vero.  
 Ed or nel regno che non ha tiranni  
 Non obblate il ministero santo,  
 E impetrandò da Dio su i nostri affanni  
 Quella vittoria che non costa pianto,  
 Smentite il detto che sì acerbo suona:  
 Che predica il perdon, mai non perdona.

ANTONIO PERETTI.

Francesco Conforti era prete; ma disertando dalle coorti de' suoi confratelli combattitori per la causa delle tenebre, combattè per la luce del vero, e rivolgendo le armi della filosofia contro gli apostoli dell' intolleranza e del fanatismo, si adoprò con tutte le forze ad affrettare il trionfo della ragione e della libertà. Lo spettacolo dell' infelicità umana gli dava al cuore aspro tormento: e tutte le sue meditazioni rivolse a trovare i modi di spegnere il mostro dell' ignoranza e dell' errore che è causa di tutte le più grandi sciagure. In ciò fu il suo pensiero e il suo affetto per tutta la vita.

Studiò profondamente la scienza divina, ma come la studiano i filosofi, i quali non vogliono usare i nomi venerandi della religione e di Dio a ingannare i mor-

tali e a tenere il mondo nell' ignoranza e nelle catene. Come teologo fu scelto a esaminare i *Saggi politici* di Mario Pagano quando i falsi devoti si lanciavano a torme contro il grande scrittore, e si sforzavano di esporlo ai furori dell' inquisizione romana. E Francesco Conforti giudice filosofo mandò assoluto da ogni accusa il filosofo autore dei *Saggi politici*.

All' università degli studi fu professore di diritto canonico. « Nella pubblica cattedra, scrive Francesco Lomonaco, sviluppando la storia de' concilii e de' canoni, mostrava agli occhi di tutti il monumento delle usurpazioni e delle ingiustizie dei papi. Colla fiaccola dell' erudizione e della critica dileguando le tenebre che coprono la faccia dei secoli, mostrava come il vecchio mondo è stato incatenato dalle barbare istituzioni della corte di Roma, e come il nuovo è stato coperto dalle ossa di cinque in sei milioni. Nello studio privato insegnando il gius di natura e il gius civile, mentre analizzava i diritti primitivi dell' uomo, e i precetti della legislatrice dell' universo, la natura; esponeva l' informe ammasso di tanti stabilimenti di principii ora umani, ora crudeli, ora illuminati, ora barbari, che malgrado la contrarietà degl' interessi, degli usi, e de' governi, servono ancora di norma a gran parte dell' Europa. La maniera con cui esponeva le sue sublimi idee era ammirabile; aveva incantatrice eloquenza; numero immenso di giovani correva alle sue lezioni. »

I suoi coetanei lo dissero il Sarpi e il Giannone di quell' età: e ben meritò questo nome per l' ingegno elevato, e per le profonde dottrine, per la libertà e per l' ardimento che portò nella disputa sulle immunità del regno di Napoli. La questione era antica: trattavasi di stabilire se il regno dovesse esser libero, o considerarsi come un feudo della corte di Roma. Il Conforti dottis-

simo in ragione divina ed umana, e ricco di sapienza storica, si dichiarò contro le ridicole pretese di Roma. Mostrò i fondamenti della libertà, e dopo avere spento il mostro orribile della superstizione, abbattè il dispotismo politico.

Tu lo incontravi dovunque fosse mestieri di un prode a combattere in difesa dei santi principii della libertà e della morale. Andò famosa al suo tempo l'opera che egli intitolò l'*Antigrozio*. Grozio con molta erudizione si era argomentato di difendere le parti dei preti e dei re. Conforti nemico di tutti gli abusi, sostenne una più nobile causa.

Come teologo era destinato a fare la censura dei libri che venivan di fuori. Gli ordini erano ehiari: e per essi bisognava respingere come pestiferi tutti i libri che anche solamente accennassero all'umana libertà o tentassero di mettere in dubbio il diritto divino dei principii. Siffatto incarico era incompatibile coll'indole e colle idee di Francesco Conforti. Perlochè messo nel caso o di tradire la propria coscienza, o di disobbedire agli ordini regii, non stette in dubbio un momento, e cozzando colla potenza del despota, vietava l'entrata ai libri che nocessero alla morale, e lasciava passare tutti quelli che potessero illuminare le menti e riscaldare il cuore di nobili affetti.

Un uomo siffatto che all'ingegno e alla dottrina congiungeva costumi innocenti e intera virtù, dovea esser fatto segno all'odio di corte allorquando la probità e l'ingegno divennero delitti imperdonabili per quella furia di donna che dal trono contristava la lieta terra di Napoli. Conforti dapprima fu ricinto di spie, e osservato in ogni atto, in ogni parola: poi privato della cattedra e degli altri impieghi, e da ultimo chiuso in prigione. La gioventù fu inconsolabile nel vedersi tolto

l' uomo che l' amava qual padre, e le nutriva l' ingegno di feconde dottrine. Egli d' altra parte si vivea imperturbabile e tranquillo nel carcere, e consolava le noie e i tormenti elevando l' anima alle sublimi meditazioni del filosofo. Patì lungamente : poi lo liberarono pochi mesi prima che i Francesi entrassero in Napoli. Fatta la rivoluzione fu chiamato al governo delle pubbliche cose, e consacrò tutto il suo affetto e la sua dottrina al bene della patria e al trionfo dei nuovi ordini. Fu rappresentante del popolo, e fra uomini virtuosi e sapienti splendè per probità sincera, e per senno politico. Da ultimo vedendo tutto volgere al precipizio, si refugiò nella fortezza di Capua, e dopo la resa di questa fu condotto in prigione e destinato al capestro.

Mentre stava in carcere, un giorno Speciale lo chiamò a sè, lo interrogò dell' ufficio esercitato nella Repubblica, e in atto di benevolenza fattolo sedere, entrò in parole con lui, lo confortò a sperare nella clemenza del re. « Tu non sei colpevole di altro, diceva Speciale, che di aver sostenuta una carica la quale rendeva testimonianza del tuo merito : le alte cariche sono segno di amore di patria e non fanno delitto che in quelli i quali furono elevati non per rinomanza nè per merito, ma solo per favore di parte. » Aggiunse anche che Conforti era tale uomo che ogni governo rimaneva onorato da lui. Da ultimo gli parlò delle questioni state tra la corte di Napoli e quella di Roma. Tu conosci bene, gli disse, siffatte materie. Conforti rispose che la corte avea molti suoi scritti. Allora Speciale gli fece noto che nella rivoluzione tali scritti erano andati perduti, lo pregò a ricomporli, e disse che si terrebbero in gran conto i nuovi e gli antichi servigi, facendogli così sperare in premio la vita. « Ebbe miglior carcere e solitario : si affaticò dì e notte a rivendicare dal

sacerdozio le ragioni dello impero: e compiuto il suo scritto lo diè al suo giudice. Il quale aprì allora il processo, e poco dopo il servizio gli diè in mercede la morte. »<sup>1</sup>

Coi tiranni non giovano servigi nè vecchi nè nuovi. Ferdinando e Carolina di Napoli mandarono al supplizio colui che dopo aver difeso le immunità del regno contro le pretensioni di Roma, fissò i nuovi principi per i beni ecclesiastici, e rendendo la ricchezza allo stato fece la nazione felice: colui che insegnò alla corte il modo di rivendicare cinquanta milioni!

Sorte uguale a Francesco Conforti ebbe Marcello Scotti. Anch'egli era prete, era dotto nei medesimi studi, aveva il medesimo amore per gli uomini che considerava liberi e felici. Nacque nel 1742 da una famiglia dell'isola di Procida, e studiò a Napoli nel collegio dei Chinesi; ove, giovanissimo ancora, ebbe fama di squisita dottrina. Divenuto sacerdote si dette a predicare la parola di Dio. Non si perdeva in declamazioni pompose: predicava ai popoli l'amore fraterno e la giustizia: usava semplici e chiare parole che erano efficacissime, perchè le riscaldava l'affetto della sua purissima anima. Gli abitanti di Procida e d'Ischia traevano in folla ad udirlo, e ne divenivano migliori. Ma al tempo stesso la fama acquistata dall'oratore eccitava l'invidia dei suoi confratelli che lo accusarono di spargere nel popolo massime contrarie alla fede. Dalle prime accuse si salvò, e i suoi calunniatori andarono scornati. Per questo non si rimasero dalla ria opera, e tornarono all'assalto. Allora egli cedè loro il campo, e abbandonando la predicazione, cominciò ad odoprare la penna per giovare in altra maniera al popolo, al quale solo

<sup>1</sup> Lomonaco, *loc. cit.*, pag. 103; Vincenzo Cuoco, cap. 50; Colletta, lib. V.

pensava. Dapprima compose il *Catechismo nautico* per istruzione delle genti di mare. Era sempre animato dal medesimo amore, dalla medesima purità d'intenzioni. Istruiva gli abitatori delle coste su tutto ciò che ad essi fa mestieri sapere, li esortava caldamente a esercitare gli uffici di ospitalità, a soccorrere i naufraghi, a essere onesti cittadini e buoni cristiani. Nel 1789 pubblicò senza nome un libro intitolato *Della monarchia universale dei Papi*. Era uno dei più notevoli scritti che si pubblicassero sulla disputa famosa fra la corte di Napoli e la corte Romana. Egli agitò la questione da libero filosofo, e giudicò francamente uomini e cose. Roma ne rimase impaurita, e ordinò la soppressione del libro. Quantunque l'opera fosse anonima, si scoprì facilmente che Scotti ne era l'autore, e si perseguì in mille modi. Egli per sottrarsi dalla tempesta si nascose, e attese a scrivere opere di erudizione antica. Nel 1799 la Repubblica lo trasse dalla sua solitudine. Alle reiterate preghiere accettò la carica di rappresentante del popolo, e nel nobile ufficio si comportò da uomo savio e generosissimo. Si studiò di giovare anche a quelli che più si erano adoprati a fargli del male.

Al ritorno del re fu messo in prigione e condannato al patibolo. Tutte le sue opere furono sempre ispirate dall'amore degli uomini e dal culto della virtù. I suoi costumi erano innocentissimi. Nel gennaio del 1800 andò alla morte colla rassegnazione di un credente e con la calma di un filosofo. La plebe furibonda saccheggiò la sua casa e dette alle fiamme tutti i preziosi suoi manoscritti.

## XVII.

VESCOVI, PRETI E FRATI,  
MARTIRI DELLA REPUBBLICA.

O Sacerdote, immagine  
Del Cristo sulla terra,  
Leva il vessil dei liberi,  
Scendi a pugar la guerra  
Dove serrati i popoli  
Nella falange santa  
Alzan risorti il caufico  
Della novella età.

Non ti scostare, o martire,  
Dal suolo degli oppressi:  
Spera con lor: le lacrime  
Dividi assieme con essi.  
Col verbo che santifica  
Col verbo che ravviva  
Sull'ora dalla polvere  
La stanca umanità,  
NAPOLEONE GIOTTI.

Alcuni preti fecero orribili cose; non pochi usavano dei confessionali per predicare la controrivoluzione e la strage. Non mancò anche chi si ponesse a capo degli assassini, e con la croce alla mano accendesse i popoli ai furori della guerra civile, della quale avea inalzato le insegne un cardinale feroce. Fra costoro sono ricordati dalle memorie del tempo due calabresi, un canonico Spasiani, e un prete Rinaldi. Questi dapprima eccitò nei popoli un odio mortale: poi si fece conduttore delle bande sfrenate, e in compagnia del cardinal Ruffo venne a Napoli dove spinse i suoi briganti ad atti degni di veri cannibali. Appena le turbe immanissime irrupero dentro alle mura della città, fu da esse acceso un gran fuoco sulla piazza del palazzo reale, e vi bruciarono vivi sette repubblicani caduti in loro mano. Quindi spinsero la loro ferocia fino a mangiarne le carni ancora palpitanti. E il prete



Rinaldi si vantava di avere avuto parte al bestiale convito.<sup>1</sup>

Ma se questi per furore di parte la fecero da ferocissimi mostri, altri preti si mostravano davvero ispirati dalle sante massime del vangelo, e la libertà e l'umanità sentivano e predicavano ai popoli. Erano preti e fra i primi per virtù e per ingegno Francesco Conforti e Marcello Scotti da noi ricordati. Era vescovo Giovanni Andrea Serao assassinato in Potenza dagli sgherri del cardinal Ruffo e del re Ferdinando. Vincenzo Cutoco, autore gravissimo, narra che da trenta in quaranta vescovi presero parte alla rivoluzione. Negli eserciti vi erano preti e vescovi che predicavano per la repubblica. L'Arcivescovo Zurlo di Napoli confortava con lettere pastorali i popoli a obbedire ai nuovi ordini repubblicani, la libertà e l'egualità lodava e raccomandava dicendola conforme ai precetti di Cristo. Ordinò che nelle preghiere della Chiesa il nome della repubblica stesse in luogo di quello del re, e dichiarò che i cospiratori contro il nuovo governo non potessero essere assoluti che in articolo di morte. Poi con pastorale solenne proibì i proclami del cardinal Ruffo, chiamandolo scellerato, impostore, nemico di Dio e dello stato, perchè a nome di una religione di pace predicava il saccheggio e la strage, e lo scomunicò. Ciò stesso predicavano il vescovo Sarno e Natali vescovo di Vico, e ne ebbero in mercede la morte. Il vescovo di Sansevero fu ucciso per la medesima ragione con alcuni suoi preti dal popolo eccitato a furore dai regii. Un tribunale iniquissimo condannò a morte il dotto e onestissimo prelato Vincenzo Troisi non reo di altro che di avere amato la patria. La morte sua produsse in Napoli un

<sup>1</sup> Nardini, *Mémoires pour servir à l'histoire des dernières révolutions de Naples*, pag. 209.

fremito grande. Vincenzo Troisi era uomo rispettato da tutti i partiti. Anche i nemici della repubblica sentirono con orrore la morte di un uomo che splendeva per innocenza di vita. Francesco Lomonaco riferisce che nel momento della esecuzione, essendo caduta all'improvviso una pioggia dirotta con tuoni e baleni, il volgo credè che la divinità non approvasse una tal morte, e vi fu per la città forte manifestazione di sdegno contro i manigoldi della virtù.

Non pochi curati predicavano la libertà dall'altare e istruivano le turbe ignoranti. E Niccola Lubrano, dotto e probò parroco, fu perciò appeso alla forca. Anche i frati si adoperavano al medesimo intento. Il padre Michelangiolo Ciccone tradusse nel dialetto napoletano il vangelo, adattando alla democrazia tutte le massime della dottrina del Cristo. In opera siffatta lo aiutava il Padre Giuseppe Belloni, che usando energiche e calde parole, faceva molto effetto sopra le turbe. Metteva cattedra sulla piazza reale davanti all'albero della libertà, e con un crocifisso alla mano mostrava alla folla gli orrori del governo dispotico e i benefizi della libertà, dicendo che Cristo e i suoi santi avevano sempre predicato con la religione la fraternità e l'eguaglianza. Appena tornato il re, il padre Ciccone e il Padre Belloni furono imprigionati e impiccati presso la Vicaria. Con essi patirono il martirio del carcere il padre Cavallo dotto Olivetano, e l'abate Marino Guarano ambedue professori reputatissimi all'università degli studi, e molti frati Celestini di San Pietro in Majella, fra i quali è ricordato un padre Caraffa.<sup>1</sup> Con essi era anche un prete ottuagenario, rispettabile per antiche sciagure e per fama d'ingegno. Si chiamava Antonio Jerocades, ed era nato a Pargalia in Calabria. Era un uomo che a molta dot-

<sup>1</sup> Pepe, *Memorie*, vol. I, pag. 89 e 91.

trina accoppiava singolare semplicità di costumi, e impareggiabile energia di natura. Aveva ingegno poetico e lo rivolse a risvegliare negli animi l'amore della patria. Le sue poesie liberali lo avevano reso famoso per le Calabrie ove correivano di bocca in bocca. Fatto professore di filosofia a Napoli vi insegnò le dottrine del suo maestro Genovesi, e colla sua maschia eloquenza accendeva nei cuori giovanili l'amore della giustizia e l'entusiasmo della virtù. Ma sotto despoti pei quali la virtù era delitto, quest'uomo onesto non poteva viver tranquillo. Il governo gli dette inique accuse e lo rilegò in un convento sulle alture del Cardinale. Poi per ordine dell'inquisitore Vanni lo trasferirono a Napoli, e lo gettarono in oscura e trista prigione nei sotterranei del castello dell'Uovo. Ivi lottò colle infermità e colla fame: e mentre era in questo misero stato, gli sgherri che gli davano continuo travaglio, cogliendolo in un momento di debolezza, per sorpresa gli strapparono una confessione, il pensiero della quale poi gli amareggiò tutta la vita.

Nel tempo della rivoluzione celebrò coi versi le nuove idee ed eccitò nei petti l'amore di libertà e l'ardore di guerra. Aringava i giovani soldati che marciavano contro i briganti delle province: e le sue parole erano favilla che desta gran fiamma. Caduta la repubblica e imprigionato, sopportò la nuova sciagura con ammirabile fermezza. Egli vecchissimo sosteneva e rinfiammava il coraggio dei giovani. Da ultimo dopo lunghi travagli liberato e rilegato in un convento vicino a Pargalia sua patria, fu lieto di rivedere i parenti che consolavano i suoi dolori di cure amorose. Fu dei pochi repubblicani che risparmiasse il carnefice.<sup>1</sup>

Non così avvenne al Padre Pisticci frate dell'ordine

<sup>1</sup> Guglielmo Pepe, *Memorie*, vol. I, p. 165.

francescano, il quale null' altro avea fatto che liberare la città da una strage meditata dai regii. Egli aveva letto i buoni libri di filosofia che gli illuminarono lo spirito e gli riscaldarono il cuore. Ammirava i grandi principii della rivoluzione francese e ne detestava gli eccessi. Sebbene non fosse caldo parteggiatore di repubblica, egli caldissimo dell' amore della giustizia e dell' umanità si oppose alle arti infernali della parte contraria e ne sventò i tristi disegni. Gli amatori del dispotismo incoraggiati dalle sventure della repubblica si preparavano a uccidere a tradimento tutti i repubblicani. Tenevano adunanze segrete, avevano preparate coccarde rosse e bandiere: molti lazzaroni eran con essi, e stavano pronti a fare il colpo tremendo. Il Padre Pisticci presentò la infernale trama, e prevalendosi del credito che gli dava il suo abito fra la gente volgare, si addomesticò con alcuni marinari del *basso porto*, e per ispirare fiducia si mostrò avverso ai presenti ordini. Lazzaroni e marinari gli prestarono fede, e gli svelarono il loro disegno di scannare in una sola notte tutti i repubblicani della città: e per mostrare che avevano apparecchiati i modi convenienti a recare ad effetto l'impresa, quattro di essi lo condussero, dopo averlo bendato, in una caverna e gli mostrarono armi e munizioni in gran copia. Vi erano seimila fucili, sciabole, baionette, polvere e palle. Mostratogli questo apparato dissero al frate che serbasse il segreto se avesse cara la vita, lo esortarono a unirsi co' suoi alla loro parte, e lo ricondussero fuori cogli occhi nuovamente bendati. Il frate inorridito dalle cose vedute ed udite, quanto prima potè, corse a darne notizia al governo. Là si proposero vari partiti per iscoprire tutte le fila, e impedire gli effetti dell' empia congiura. Alla fine fu statuito che si arrestassero i quattro lazzaroni che

aveano mostrate le armi al Padre Pisticci, e che si mettessero con lui nella medesima prigione per tentare se ivi al frate riuscisse di sapere i nomi degli altri congiurati. Furono vani tutti gli sforzi per istrappare loro il segreto: essi ebbero sospetto che il frate li avesse traditi: quindi non che dirgli di più, lo assalirono con villanie e lo minacciarono di fiere vendette. Ma quantunque non si potessero sapere nuove particolarità, l'iniquo disegno era stato scoperto, e si messero guardie su tutti i luoghi sospetti: tutti i repubblicani stettero ben sull'avviso, e la strage meditata fu impedita.

Il Padre Pisticci uscito di prigione se ne tornò nell'oscurità del convento, rifiutando qualunque ricompensa al servizio reso alla patria. Il solo amore di umanità lo ispirava, e fu pago nella coscienza di aver contribuito a salvare la città da un eccidio.<sup>1</sup>

Tornato il re fu incarcerato e condannato alla forca. Lo impiccarono nel novembre del 1799: salì al patibolo con cuore fermo e tranquillo.

<sup>1</sup> Nardini, *loc. cit.*, pag. 142 e segg.

## XVIII.

PASQUALE BAFFA, NICCOLÒ FIORENTINO  
E ALTRI UOMINI DI LETTERE.

E voi negl'inni esaltino  
 Alfin l'itala genti,  
 Voi gloriosi martiri  
 Di libertà frementi,  
 Che l'ira Austro-Burbonica  
 Sapete disfiar.  
 Pur non v'avea Partenope  
 Cresciuto infra le squadre!  
 Tutti gentili spiriti  
 Seguiste arti leggiadre;  
 O di sapienza i lauri  
 Le vostre fronti ornar!  
 Ma più vi temete despota,  
 Più di furor s'infiamma,  
 Che alimentate ai popoli  
 Del ver la sacra fiamma,  
 Che disvelaste impavidi  
 Le regie immanità.  
 O santa schiera! o nobili  
 Di vostra vita esempi!  
 Voi giuste e morte, e fulmine  
 Far vostri delli agli empj,  
 E furo a noi di patria  
 Vangel che non morrà!

GIUSEPPE TIGNI.

Pasquale Baffa era uomo di natura dolcissima, era un letterato di prim' ordine, uno de' più valenti grecisti delle età sua: tradusse e pubblicò i manoscritti di Filodemo ritrovati sotto le ceneri di Ercolano. Passava i suoi giorni per le biblioteche meditando e scrivendo, e coi molti suoi studi si meritò bella fama dai contemporanei e dai posterì. Quando sopravvenne la rivoluzione egli ascoltò la voce della patria che chiamava tutti i buoni al governo delle pubbliche cose, e uscendo dalla sua solitudine accettò di essere del governo provvisorio nel quale non fece cosa che nobile e generosa non fosse. Perciò fu anch' esso incarcerato e condannato a morire dopo l'empia violazione dei trattati. La moglie di lui

fece per salvarlo tutto quello che sa e può affetto di donna amorosa. Ma le sue cure non le fruttarono che scherni e ingiurie dagli sgherri del re Ferdinando. Lo scellerato giudice Speciale la insultò fino all'ultimo. A ogni preghiera di lei ei rispondeva: *Vostro marito non morirà, state di buon animo; egli non avrà che l'esilio, e al più presto sarà disbrigato l'affare.* Passarono molti giorni e non concludevasi nulla. La infelice donna tornò piangendo a Speciale. Ei si scusava di non avere potuto per le molte sue occupazioni ancora spedire la causa di Baffa, e la confortava colle stesse speranze. Allora uno che ascoltava le ingannatrici parole, preso da pietà per la misera donna, disse a Speciale: *Ma perchè insultare a questa povera infelice?* Baffa era stato già condannato alla morte. È facile immaginare lo stato della miserissima donna. Dette in disperazioni e in grida forsennate, alle quali Speciale con freddo sorriso rispose: *Che affettuosa moglie! Ignora finanche il destino di suo marito. Questo appunto io voleva vedere: ho capito: sei bella, sei giovine; vai cercando un altro marito. Addio.*

Baffa morì da uomo fortissimo. Quando gli fu partecipata la sentenza, una mano pietosa gli offrì dell'oppio affinchè con morte volontaria fuggisse i dolori della morte violenta. Egli rifiutò il dono, affermando che l'uomo è posto in questo mondo come un soldato in fazione, che l'abbandonare la vita è delitto, come sarebbe abbandonare il suo posto. Disse volere andare all'incontro del suo destino, comunque crudele fosse: non ispaventarlo la morte, non disonorarlo il patibolo: Dio esservi remuneratore delle buone opere: nell'altra vita prima opera meritoria essere il conformarsi di buon grado alla volontà sua: appresso a lui non avere accesso gli odi, non le intemperanze dei tiranni: giusto

essere Iddio e mansueto e pietoso, ed accorre nel grembo suo volentieri gli uomini giusti, mansueti e pietosi: venisse pure il carnefice, il troverebbe rassegnato e pronto. In cotal modo filosofando e bene amando, dice Carlo Botta, Pasquale Baffa morì.

Colla stessa forza di animo perì sulle forche Niccolò Fiorentino altro cittadino dottissimo. Gli ultimi casi di lui sono così narrati da Pietro Colletta. « Il giudice Guidobaldi tenendo ad esame il suo amico Niccolò Fiorentino, uomo dotto in matematiche, in giurisprudenza e in altre scienze, caldo ma cauto seguace di libertà, schivo di uffici pubblici e solamente inteso per discorsi e virtuosi esempi ad istruire il popolo, Guidobaldi gli disse: Breve discorso fra noi: di' che facesti nella repubblica. Nulla, rispose l'altro, mi governai colle leggi, e con la necessità, legge suprema. E poichè il primo replicava che i tribunali non gli accusati dovessero giudicare della colpa e della innocenza delle azioni, e mescolava nel discorso alle mal concette teoriche legali, ora le ingiurie, ora le proteste di amicizia antica, e sempre la giustizia, la fede, la bontà del monarca; il prigioniero caldo di animo ed oratore spedito, perduta pazienza, gli disse: Il re, non già noi, mosse guerra ai Francesi: il re e il suo Mack furono cagioni alle disfatte: il re fuggì lasciando il regno povero e scompigliato; per lui venne conquistatore il nemico, e impose ai popoli vinti le sue volontà. Noi le obbedimmo come i padri nostri obbedirono alle volontà del re Carlo Borbone; chè la obbedienza dei vinti è legittima perchè necessaria. Ed ora voi ministro di quel re, parlate a noi di leggi, di giustizia, di fede? Quali leggi? quelle emanate dopo le azioni! Quale giustizia? il processo segreto, la nessuna difesa, le sentenze arbitrarie! E qual fede? la mancata nella capitolazione dei castelli!



Vergognate di profanare i nomi sacri della civiltà al servizio più infame della tirannide. Dite che i principi vogliono sangue, e che voi di sangue li saziare: non vi date il fastidio dei processi e delle condanne, ma leggete sulle liste i nomi dei proscritti e uccideteli: vendetta più celere e più conforme alla dignità della tirannide. E infine, poichè amicizia mi protestate, io vi esorto ad abbandonare il presente ufizio di carnefice non di giudice, ed a riflettere che se giustizia universale, che pure circola su la terra, non punirà in vita i delitti vostri, voi, nome aborrito, svergognerete i figli, e sarà per i secoli avvenire la memoria vostra maledetta. L'impeto del discorso conseguì che finisse: e finito, fu l'oratore dato ai birri, che stringendo spietatamente le funi e i ceppi, tante piaghe lasciarono sul corpo quanti erano i nodi: ed egli tornato in carcere, narrando quei fatti ai prigionieri, soggiunse (misero e veritiero indovino), che ripeterebbe tra poco quei racconti a' compagni morti. »

Niuno fu risparmiato: perirono tutti i più sapienti, tutti i più venerandi filosofi: morirono tutti i principali cultori delle lettere amene che mostraronsi amanti di libertà. Fra i quali, oltre quelli ricordati altrove, non voglionsi qui tacere i nomi dei letterati Gregorio Mattei, Niccolò Neri, Clino Roselli, e i poeti Luigi Rossi e Giacomo Antonio Gualzetti.

La tempesta svelse e portò via tutti i fiori più gentili dalla infelice terra di Napoli.

---

## XIX.

**MOLTI ALTRI MARTIRI  
DELLA REPUBBLICA PARTENOPEA.**

Vedi sozzi di stragi e di peccato  
I troai della terra, e della forza  
Il delitto regal santificato.  
.....  
..... Prime al suol troncate  
Cadder le teste de' suoi figli e quante  
Fur più sacre e famose ed onorate.  
.....  
Quindi prescritte le città, prescritti  
Popoli interi, e di taglienti scuri  
Tutte ingombre le piazze e di traffitti:  
VINCENZO MONTI.

Napoli era tutta piena di sangue. La Giunta di stato faceva salire ogni giorno dieci o dodici persone al patibolo. I più atroci in questa opera infame si mostravano i giudici Guidobaldi e Speciale. Guidobaldi era un miserabile elevatosi con le viltà e con le più schifose brutture. <sup>1</sup> Speciale era assetato di sangue, e la virtù e

<sup>1</sup> « Guidobaldi era un uomo miserabile, inetto procuratore di Tera-  
mo. Ivi s' introdusse nella casa di Ruggiero, uditore allora della provin-  
cia, e fu l'amante della moglie. Ruggiero passò consigliere in Napoli, e la  
di lui moglie condusse seco il suo amante, che protesse nell' avvocatura.  
Ruggiero morì. La sua vedova rimase nella miseria, e Guidobaldi l'obliò.  
Fu veduta nelle di lui sale chieder la limosina e riceverla per mezzo dei  
domestici, giacchè egli sdegnava di vederla. Appena incominciò l' inquisi-  
zione di stato, Guidobaldi divenne delatore. Fra gli altri tradimenti com-  
mise eziandio quello di denunziare un suo amico e cliente insieme, che  
lo consultava sulle accuse che temeva. Egli fu che fece cadere i maggiori  
sospetti contro Caraffa. E per questa infamia ebbe per ricompensa la toga.  
Si elevò sulla ruina di Giaquinto e di Pignatelli che erano stati di lui pro-  
tettori. In seguito distrusse anche Vanni che lo avea difeso contro Pigna-  
telli e Giaquinto. Spinse la ferocia oltre la linea in cui l'avea portata Van-  
ni. Fu più crudele e più vile. Si son trovate lettere sue nelle quali pro-  
metteva premi e cariche ad alcuni per indurli a deporre contro i pretesi  
rei d'opinione. Fu tanto riputato in queste faccende, che la corte lo scelse  
direttore del tribunale di polizia, ossia di pubblico spionaggio. Avvicina-

il sapere eccitavano la sua ferità. « Si diletta-  
 Vincenzo Cuoco, passar quasi ogni giorno per le pri-  
 gioni a tormentare e opprimere colla sua presenza co-  
 loro che non poteva uccidere ancora. Se aveva il *rap-  
 porto* di qualche infelice morto di disagio o d'infezione  
 inevitabile in carceri orribili, dove gli arrestati erano  
 quasichè accatastati, questo *rapporto* era per lui l'an-  
 nunzio di un incomodo di meno. Un soldato uccise  
 un povero vecchio che per poco si era avvicinato ad  
 una finestra della sua carcere a respirare un'aria  
 meno infetta: gli altri della Giunta volean chieder  
 conto di questo fatto. Che fate voi? disse Speciale:  
 costui non ha fatto altro che toglierci l'incomodo di  
 una sentenza. »<sup>1</sup>

Speciale insultava con modi osceni le donne che  
 andavano a chieder pietà pei prigionieri, insultava vi-  
 lissimamente le vittime che gli stavano davanti. Onde  
 nacque in tutti disperazione e ardentissimo desiderio di  
 vendetta contro questo orrido mostro. Un Velasco di  
 forza e di persona gigante concepì il pensiero di ucci-  
 derlo e tentò atto stupendo. Speciale lo voleva indurre  
 a confessarsi reo, e alle risposte contrarie disse che in  
 pena del mentire nel giorno appresso lo manderebbe  
 alla morte. Allora Velasco impetuosamente rispose: *Tu  
 nol farai*; e in così dire si avventò al nemico, e strà-  
 sciandolo alla finestra sperava che abbracciati preci-  
 pitassero insieme. Lo scrivano presente lo impedì: ed

uscì i Francesi, fuggì, e ricomparve coll'armata cristianissima. Portò tanto  
 oltre la sua crudeltà che immaginando il gran numero degli impiccati che  
 vi sarebbero, i quali secondo lui doveano oltrepassare i duemila solamente  
 nella capitale, per far un beneficio al fisco, fece una transazione col boia,  
 a cui invece di ducati sei per ogni operazione, stabilì una mesata fissa.  
 Soleva dire a' suoi favoriti, che egli allora pranzava con giubilo, quando  
 piovevano le teste de' giacobini sulla piazza del mercato. » Lomonaco,  
 loc. cit., pag. 230.

<sup>1</sup> Cuoco, loc. cit., pag. 230.

accorrendo alle grida gli sgherri della Giunta, Velasco andò solo al precipizio. »

Con altri Speciale adoprava lusinghe. La fortuna aveva aiutato nel processo Niccola Fiano già ufficiale, il quale anche secondo quelle barbare leggi non compariva reo di morte. Ma si voleva ad ogni costo spengere quest' uomo, e la malvagità di Speciale trovò il modo. Ei fece venirsi alla presenza Fiano, e appena vistolo, disse; *Sei tu?* E prescrivendo che fosse sciolto delle catene, rimasti soli, soggiunse: *Ah Fiano, in quale stato io ti rivedo!* quando insieme godevamo i diletti della gioventù, non era sospetto che venisse tempo che io fossi giudice di te reo. Ma vollero i destini per mia ventura che stesse in mie mani la vita dell'amico. Scordiamo in questo istante io il mio ufizio, tu la tua miseria; come amico ad amico parlando, concertiamo i modi della tua salvezza. Io ti dirò che dovrai confermare, e che tacere per aver merito e fede di veritiero. Fiano di maraviglia e di amicizia piangeva; Speciale lo abbracciava. E così come quei volle, l' altro disse: e lo scrivano registrò le parole che ebbero effetto contrario alle promesse: perciocchè il traditore fece negare le cose certe nel processo, confessare le ignote: e l' infelice andò a morte per i suoi detti.<sup>4</sup> Francesco Lomonaco narra di lui che mentre stava per morire sul patibolo, alcuni stipendiati di Carolina gli si lanciarono addosso, lo fecero in pezzi, gli strapparono il cuore e portarono in trionfo per la città le lacere membra.

Ciò che reca qualche conforto all' animo contristato da tanta efferatezza di tiranni e di giudici è la costanza con cui i martiri mantennero la loro fede e la serenità con cui salirono tutti al patibolo. La più parte furono eroi fortissimi che nulla perdono al paragone dei più

<sup>4</sup> Colletta, lib. V; Cuoco, pag. 228 229.

forti Greci e Romani. Niccolò Vitaliani meccanico stato già al servizio francese, sonava la chitarra quando gli comunicarono la sentenza di morte. Continuò a sonare e a cantare finchè non venne l'ora di avviarsi al patibolo. Allora partì tranquillo secondo l'usato, e uscendo dalle porte del carcere disse al custode: *Ti raccomando i miei compagni: essi sono uomini e tu potresti un giorno essere infelice al pari di loro.*<sup>1</sup>

Niccolò Carlomagno già commissario della Repubblica, appena salito sulla scala della forca, parlò alle turbe queste parole: *Popolo stupido, tu godi adesso della mia morte. Verrà un giorno e tu mi piangerai: il mio sangue già cade sul vostro capo, e (se voi avrete la fortuna di non esser vivi) sul capo dei vostri figli.*

Nicola Palomba commissario della Repubblica, allo sgherro che nell'estremo momento lo eccitava a salvarsi rivelando i suoi complici, rispose così: *Vile schiavo! Io non ho saputo mai comprare coll'infamia la vita.*

Luigi la Granalais ufficiale di marina, dal palco di morte guardò la folla spettatrice e disse: *Vi riconosco molti amici miei: vendicatemi.*

Tutto il fiore della sapienza e della virtù napoletana perì sulla forca. Fra gli uomini del governo repubblicano e tra i rappresentanti del popolo, oltre i già ricordati, morirono Vincenzo De Filippis ministro dell'interno e matematico insigne: Giorgio Pigliaceli ministro di polizia generale e valente avvocato: Giuseppe Luogoteta uomo virtuosissimo e dottissimo: Ercole d'Agnesè presidente del direttorio, Giuseppe Albanese, Raffaele Doria, Niccola Magliano, Giovanni Leonardo Palomba, Prosdocimo Rotondo eccellente avvocato, Domenico Bisceglia, Niccola Fasulo, Leopoldo de Renzis. Dei dotti abbiamo già ricordati i più famosi. I medici si distin-

<sup>1</sup> Caoco, pag. 232.

sero sopra tutte le classi di cittadini per amore alla libertà. I giovani del grande ospedale degli Incurabili formarono il battaglione sacro della repubblica. E bene s'intende come tutti divenissero segno alla persecuzione dei despoti. Oltre a Cirillo che valeva per mille, furono uccisi Francesco Bagni medico di primo ordine e professore alla Università degli studi, il medico Giovanni Arcucci, e Niccolò Pacifico esimio botanico, matematico, e felice cultore degli ameni studi.

Dopo queste vittime sono ricordati l'avvocato Gregorio Mancini, Francesco Astore giudice di pace, Vincenzo Lupo commissario del governo nell'alta commissione militare, Onofrio Colace ex-consigliere, Antonio Sardella, Gaetano Morgera, Antonio e Ferdinando Ruggi, Antonio Avella, Sereno Caputo amministratore del dipartimento del Vesuvio, Morglies, Antonio Perna, Pietro Nicoletti, Niccola Maria Rossi, De Meo, Antonio Piatti, Pasquale Syes proconsole francese, Granata, Niccola Mazzola, Andrea Fiorentino, Bernardo Alberini, Antonio Scialoia, Antonio de Luca, Aniello Calisi, Spaccone, Antonio Coppola, Onofrio e Salvatore Schiano, il figlio del castellano di Ponza, Vincenzo Assanti, Michele Castagliola, Francesco Feola, Giuseppe Cacace, Leopoldo di Gennaro aiutante del castello d'Ischia, Giuseppe Vatilla, Domenicantonio Bagni, Gaspare Succi. Fra tante vittime furono notabili i tre giovanetti Serra, Riario e Genzano: i primi due non compivano i quattro lustri, e l'ultimo toccava appena il sedicesimo anno. Poco appresso il marchese Genzano padre del giovinetto fece un'orribile cosa che per onore dell'umana natura si vorrebbe cancellare dalla storia: invitò a lauto pranzo i giudici che gli avevano ucciso il figlio.

« Tutti costoro, scrive Francesco Lomonaco, soffersero l'iniqua sentenza con coraggio, e senza smen-

tire le loro opinioni: tanto il desiderio di essere utili alla patria era divenuto per essi un bisogno, ed un sentimento indelebile! Tutti perirono sotto la scure del dispotismo, come quei quaranta cittadini de' contadi occidentali di Scozia, i quali disfatti a Pentland, vollero piuttosto morire col loro capo Maccaill, che rinunciare alla costituzione. »

Nè quelle da noi ricordate furono le sole vittime. Centodieci persone delle più note furono impiccate nella sola città di Napoli, e circa a trecento in tutto il regno, non comprese quelle che furono assassinate nei tumulti dagli sgherri di Ferdinando e di Carolina. Di più, circa quattromila repubblicani erano morti nelle battaglie. Trentaduemila patirono i tormenti del carcere, e poscia furono condannati all'esilio o alla detenzione perpetua nella orribile fossa di Santa Caterina nell'isola della Favignana. « Quest'isola (scrive Pietro Colletta), dei mari di Sicilia, *Aegeusa* de' latini, e fin d'allora prigioniera infame per i decreti de' tiranni di Roma, s'erge dal mare per grande altezza in forma di cono, del quale in cima sta fabbricato un castello. E dal castello per iscala tagliata nel sasso, lunga nello scendere quanto è alto il monte, si giunge ad una grotta, da scarpello incavata, che per giusto nome chiamano fossa. Ivi la luce è smorta, raggio di sole non vi arriva: è grave il freddo, l'umidità densa, vi albergano animali nocevoli: l'uomo, comunque sano e giovine, presto muore. » Furono condannati ad abitare e a morire in questo orrido luogo il principe di Torella, grave d'anni ed infermo, il Marchese Giovanni Corleto della casa Riario, l'avvocato Giuseppe Poerio, il cavaliere Giuseppe Abbamonti, Diego Pignatelli duca di Monteleone, il matematico Vincenzo Porta, Pietro Mattia Grutther, **Giuseppe Laghezza, Gregorio Ciccopieri, Giuseppe Al-**

barella, Giuseppe Fasulo, Rocco Lentini, Vincenzo Pignatelli di Marsico

Gli esiliati giunsero per lo meno al numero di quattromila. Fra essi vedevi uomini dottissimi, come Vincenzo Cuoco, Pietro Napoli Signorelli, Melchiorre Delfico, Domenico Grimaldi. Vi era Francesco Lomonaco, vi era Guglielmo Pepe allora giovinetto che andava al suo primo esilio. Ma lo spettacolo più compassionevole lo davano due donne, le Duchesse di Cassano e di Popoli. Erano sorelle, splendevano per singolare bellezza e più per altezza di animo e rara virtù. Nel tempo della rivoluzione per sovvenire alla pubblica miseria aprirono la sottoscrizione dei doni patriottici, andarono di casa in casa a raccogliere cibo, vesti e danari, eccitarono a ciò anche altre donne pietose, e per questa nobile carità ebbero il titolo glorioso di *madri della patria*. Dopo all'arrivo del Cardinal Ruffo furono spietatamente strascinate nelle prigioni della Vicaria in mezzo agli insulti di plebe furiosa; e ora, dopo sofferti gli strazii del carcere, erano cacciate in esilio e con gli altri infelici lasciavano la patria diletta insanguinata da Ferdinando Borbone e da Carolina austriaca.

---



## XX.

## LUISA SANFELICE.

Né beltà, nè favor, nè gioventude  
 Né preghiera di madre onnipossente  
 Ti tolsero, Luisa, al rio fondente:  
 Amor di libertà, maschia virtude  
 Son periglio e delitto  
 Dove la man d'un re soffoca il dritto.  
 Ma la tua vita e la giovine testa  
 Dalla scure borbonica recisa,  
 E il sangue onde fu intrisa  
 Per te la tua natal terra funesta,  
 Suscitarà da quella una coorte  
 Sacra alla libertà ed alla morte.  
 FRANCESCO DALL' ONSANO.

La Giunta di stato continuò per più mesi a insanguinare le città e le province. In ogni parte del regno furono spediti commissari regii col nome di *visitatori* i quali punissero i rei *tenendo in mira di purgare il regno dai nemici dell' altare e del trono*. E questi a difesa dell' altare e del trono spargevano il sangue più puro, incrudelivano con le confiscazioni, cogli imprigionamenti e colle torture, e lasciavano le famiglie povere e desolate. Tutti piangevano o figli o parenti fuggiti o morti o esiliati. I fuggiti furono colpiti di anatema: furono dichiarati nemici di Dio e dello stato: e a chiunque li sterminasse si prometteva larga copia di premii, e una patente di santo. Tutta la storia di questi infelicissimi anni è storia dei delitti dei principi, è martirologio dei popoli. E con tutta ragione i contemporanei testimoni di tante sciagure, poterono dire di quella età ciò che Tacito affermò di Roma sotto Domiziano: cioè che i popoli dettero un esempio solenne di pazienza tollerando il colmo della servitù a cui la tirannide li aveva condotti.

Non solo furon usati tutti gli orrori dei più turpi e più inumani tiranni antichi, ma a strazio della creatura umana furono inventati tormenti nuovi. Francesco Lomonaco narra che un giovane Acconciagioco, accusato di aver preso parte ad una congiura, fu menato ad orribile scempio. Soffrì con ammirabile costanza il fuoco nella sua mano in presenza dei ministri. E mentre dall'estremità del dito indice insino al pollice gli passavano un ferro rovente, egli serbò il silenzio col più fiero e dignitoso contegno. La tradizione narra caso orribile di una nobile donna. Nei giorni della rivoluzione ella intervenne a una festa di ballo in casa di un generale francese. Per questo solo fatto fu trascinata cogli uncini per la città dai ministri del re Ferdinando. Di altre donne insultate dalla plebe e dai giudici stessi già abbiamo parlato. Ora chiudiamo la serie dei martiri della Repubblica partenopea collo strazio di un'altra misera donna, non rea di altro che di un affetto che la indusse a scoprire trama iniquissima e salvare la città da una strage.

Quando ardeva nelle province l'incendio della guerra civile eccitato dal Ruffo, che portava in una mano la croce e nell'altra il pugnale, quando per ogni città le forche sorgevano accanto al profanato vessillo della redenzione cristiana, in Napoli, l'empia fazione ordiva macchinazioni potenti.

Fra tutte le congiure contro la Repubblica, più terribile era quella di un Backer svizzero imparentato con famiglie devote ai Borboni, e amico loro egli stesso. Si intendeva coi lazzari, s'intendeva cogli Inglesi che correvano i mari vicini: e per un giorno di festa quando le strade fossero più ingombre di popolo, avea stabilito di eccitare un tumulto, e in mezzo a quello uccidere tutti i repubblicani ed incendiarne le case. Si ten-

nero nefandi concilii, si dette ai congiurati l'intesa, si notarono con segni stabiliti le case che bisognava salvare o distruggere. Quanto alle persone fu stabilito che andrebbero salve dalla strage solamente quelle che avessero un cartello il quale assicurasse che esse appartenevano alla fazione dei regii. Uno di questi cartelli venne per avventura alle mani di una giovane donna chiamata Luisa Sanfelice. Avendo al tempo stesso saputo le nefande cose che si preparavano, ella più sollecita di altrui che di sè, dette il cartello a un giovane Ferri suo amico, che ufficiale nelle milizie civili e caldo seguace delle parti repubblicane, era certamente tra le vittime segnate dai congiurati. Il Ferri svelò subito al governo l'empia macobinazione. Quindi la donna fu chiamata in giudizio, e nell'atto stesso che disse tutto ciò che sapeva, rifiutò di manifestare il nome di colui che le avea dato il cartello, protestando energicamente che vorrebbe morire anzichè accusare chi avea avuto il pietoso pensiero di salvarle la vita. Ma quello che già si sapeva bastò a scoprire la trama e ad impedirne gli effetti. Furono scoperti i capi e arrestati: e la Sanfelice fu salutata salvatrice della repubblica.

Ma presto al trionfo tenne dietro il patibolo. Appena ristabilito il dispotismo, essa fu rinchiusa in orrido carcere, e per la legge che diceva rei di morte *tutti coloro che in modo deciso avessero dimostrata la loro empietà verso la sedicente repubblica*, fu condannata a morire. A questo terribile annunzio, ella disse di esser gravida: e trovato ciò vero, fu sospeso il supplizio. Il re ne mosse aspro rimprovero ai giudici dicendo essere la gravidanza una favola inventata per sottrarsi alla pena. Ad onta di un nuovo esame che dette ai medici la certezza del fatto, il re non contento ordinò che la sventurata fosse condotta in Sicilia per

essere visitata dai medici della corte. Anche questi accertarono la gravidanza: e la Sanfelice fu chiusa in prigione a Palermo per aspettare il parto, e dopo quello salire al patibolo.

E il tristo momento giunse alla fine: ella partorì, e non valsero neppure le preghiere della reale famiglia a piegare l'animo feroce del re a favore della misera donna. Mentre essa gemeva nel carcere attendendo la morte, la reggia era rallegrata dalla nascita di un erede del trono partorito dalla principessa Maria Clementina. Questa donna, cui l'usanza della fiera corte non avea tolto dall'animo la pietà naturale alle donne, dalle allegrezze della reggia si volse con pio affetto agli orrori del carcere in cui gemeva un'altra donna, e desiderò di salvarla. Sapendo che era costume della reggia napoletana di concedere alla partoriente di domandare tre grazie splendide e grandi, la principessa Maria Clementina per meglio accertare il successo strinse le tre grazie in una e domandò la liberazione della Sanfelice. « Un foglio contenente la supplica di lei, e le preghiere della principessa fu posto tra le fasce dell'infante, così che il re lo vedesse: e di fatti quando egli andò a visitar la nuora, ed allegro e ridente teneva sulle braccia il bambino lodandone la beltà e la robustezza, vide il foglio, e domandò che fosse. *È grazia*, disse la nuora, *che io chiedo: ed una sola grazia, non tre, tanto desidero di ottenerla dal cuore benigno di vostra Maestà.* Ed egli, sorridendo sempre: *Per chi pregate? — Per la misera Sanfelice....* e più diceva, ma la voce fu tronca dal piglio austero del re che, mirandola biecamente, depose, e quasi per furia gettò l'infante su le coltri materne e, senza dir motto, uscì dalla stanza, nè per molti giorni più vi tornò. La severità di lui, la pietà disprezzata, il caso acerbo trassero dagli

occhi della principessa lacrime dolorose ed incaute. La preghiera fu ricordo al re, e la misera Sanfelice, mal-sana, mandata in Napoli, ebbe il capo reciso dal carne-fice nella piazza infame del mercato, quando già per il perdono del 30 di maggio, erano quei supplizi disusati; e innanzi al popolo impietosito al tristo fatto di bella e giovine donna, chiara di sangue e di sventure, solcata in viso dalla tristezza e dagli stenti, rea di amore o per amore, e solamente dell' aver serbata la città dagl' incendi e dalle stragi. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Colletta, *Storia del reame di Napoli*, V. 19.

## XXI.

## I MARTIRI DELLA REPUBBLICA CISALPINA.

E del Turco, dell'Uno e dello Scita  
Desolato d'Italia il Paradiso.

.....

Vidi ..... in catene  
Paradisi e Fontana. Oh sventurati!  
Virtù dunque ebbe del fallir le pene?

Cui non duol di Caprara e di Moecati?  
Lor ceppi al vile detrattor fan fede  
Se amar la patria e la tradir comprati:  
Contadini! Lamberti! o ria mercede  
D'opre onorate! Ma re di giustizia  
Lo scellerato assolve e il giusto arde.

MONTI.

Le enormezze del Borbone di Napoli spaventarono il mondo. Contro i delitti di lui tonarono in Francia i cittadini Arena e Briot ed altri legislatori dalla tribuna del consiglio dei cinquecento. In Inghilterra Fox e Sheridan nella frequenza più grande del parlamento con veementi parole consacrarono all'infamia il re spergiuro, e ne proposero l'accusa davanti all'immensa assemblea del genere umano. E questo grido di riprovazione e di orrore risuonò altamente in tutti i cuori in cui il dispotismo non avesse spento ogni umano senso.

Nè piangeva il solo regno di Napoli sotto l'orrendo flagello della tirannide. Piangevano amaramente anche i Lombardi, i Veneti e i Piemontesi assaliti da' barbari più feroci dei Vandali antichi.

Napoleone dopo avere colle sue maravigliose vittorie resa libera gran parte d'Italia, dopo aver creato la Repubblica Cisalpina, e ridestato negli Italiani l'amore delle armi e il coraggio di guerra, erasi nel 1799 ritirato per recarsi all'impresa di Egitto. Mentre colà combatteva con varia fortuna, i vecchi nemici della libertà

si congiurarono insieme, e vennero a fare strazio della misera Italia. Il trattato di Campo Formio con cui l'Austria riconosceva solennemente la Repubblica Cisalpina, fu rotto. Inglese, Austriaci, Turchi, Russi, Calmucchi e Cosacchi vennero tutti uniti a distrugger gli ordini nuovi. Questi ladroni che erano la più parte Calvinisti, Luterani, Greci scismatici e Maomettani, si appellavano ristoratori della religione Cattolica, mettevano tutto a sacco e a ruba, oltraggiavano, uccidevano, spogliavano le donne delle croci d'oro pendenti loro dal collo, facendosi prima il segno della santa croce.<sup>1</sup> Al loro comparire una quantità quasi innumerevole d'Ita-

<sup>1</sup> È da vedere su questa materia il libro di Melchiorre Gioia intitolato *I Francesi, i Tedeschi, i Russi in Lombardia*. Milano 1805. Il Gioia narra a pagina 92 che questi difensori della religione cattolica « bastonavano, ferivano, uccidevano i parrochi, quando non davano tutto il denaro che loro chiedevano: che in molti paesi le donne impaurite essendosi rifugiate e nascoste nelle chiese, gli Austro-Russi atterrarono le porte e violarono le vergini sui nostri altari: che da una gran parte delle chiese di campagna furono rubati i vasi sacri, e che a Retegno i Russi si unsero gli stivali coll'olio santo: e che vari parrochi avendo fatte delle rimostranze al generale Suwarow intorno ai suddetti rubamenti, ebbero per risposta: *Queste sono inezie, andate a casa, cantate un Te Deum e tutto è finito*. E di tutta la barbarie degli Austro-Russi contro i popoli che andavano loro incontro a suono di campane, il Gioia riferisce i documenti autentici. Narra di donne « cui furono strappate le orecchie e i diti per toglier loro un'ombra d'oro; di ragazze che la russa baionetta rese abili a quanto vietava la natura; di figli che furono uccisi sotto gli occhi dei genitori; di mariti legati agli alberi mentre si violavano le loro spose; di servi trucidati nell'atto che col loro corpo facevano scudo ai loro padroni. » Perciò si fece universale il terrore: e fautori dei barbari erano solamente « i vagabondi, gli oziosi, i banditi, i ladri, gli assassini che composero quelle *masse* sedicenti *cattoliche*, le quali erravano sulle sponde del Po, e nelle valli del Milanese, vivevano a spese delle comunità per cui passavano, saccheggiando di giorno e di notte le case degli aderenti alla Francia, e trovando simili aderenti ovunque trovavano occasione e facilità di saccheggiare. Questa canaglia infesta agli agricoltori cui rapiva il bestiame, agli artisti che disturbava con subiti timori, ai commercianti, perchè fece sparire dalle strade la sicurezza, questa canaglia parlava di religione commettendo mille barbarie contro i prigionieri disarmati, di legge portando dappertutto il disordine, di morale commettendo ogni specie di violenze ec. » (pag. 12.)

liani che si erano scoperti per la repubblica, fuggirono e si ricoverarono in Francia. Ve ne era d'ogni sesso, di ogni grado ed età. Si vedevano gli uomini più chiari per ingegno e per civili virtù costretti a patire i mali dell'esilio. E a quelli che non poterono fuggire toccò sorte peggiore. Ugo Foscolo così ritrae quelle sciagure: « Mentre le russe turme e le tedesche con la ubbriachezza della vittoria, la ingordigia della conquista e la rabbia della vendetta, desolavano i nostri campi, contaminavano i letti, insanguinavano le mense, il braccio dei cittadini piantava inquisizioni e patiboli; onde i padri e gli orfani profughi in Francia limosinando di porta in porta la vita, sentiano ancor più grave l'esilio per la compagnia di sbanditi che asilo implorando di libertà, asilo otteneano a'misfatti; e in tutta Italia gli amici e i congiunti o *atterriti* o *compri* al tradimento; e i fanciulli e le donne e gl'infermi vecchi lapidati; e frementi di innocente ululato le carceri: e i pochi o per virtù o per scienze o per sostenute dignità insigni e sicuri, confinati in barbare terre; e Cristo capitano di ribellioni; e dappertutto violamenti, saccheggi, incendi, carneficine! »<sup>1</sup>

Allorchè i Francesi cederono Mantova, messero per patto della capitolazione che non fosse dato travaglio a niun cittadino per le cariche avute nella Repubblica e per le sue opinioni politiche. Gli Austro-Russi non curando di patti giurati cominciarono una persecuzione stolta e feroce. Chi avesse avuto presso di sè un ritratto di Bonaparte, una canzone repubblicana, un vestito secondo la moda dell'anno avanti, era condannato all'esilio o alla carcere. Le *acconciature dei capelli*, e specialmente quelle che allora erano dette *alla Brutus*, dalle commissioni di polizia venivano reputate *segni di*

<sup>1</sup> Vedi l'*Orazione* *pei Comizii di Lione*.



*libertinaggio e di perfidia.* La commissione di Milano fece incarcerare un ragazzo di cinque anni perchè avea gridato *viva la Francia!*<sup>1</sup>

Ma il furore più grande si mostrò contro coloro che aveano occupato le cariche della Repubblica e più splendevano per onesti costumi e per fama di dottrina e d'ingegno.<sup>2</sup> Più di 500 cittadini onorevolissimi furono incatenati e trascinati nelle prigioni di Cattaro, di Sebenico, di Petervaradino e in altre fortezze austriache, ove tutti patirono grandi tormenti, e alcuni morirono. Si vedeva tra essi il famoso Pietro Moscati presidente del Direttorio della Repubblica, e i suoi colleghi Giovanni Paradisi di Reggio, il conte Constabili Containi

<sup>1</sup> Gioia, loc. cit., pag. 80. Egli dice anche che alcune donne furono arrestate in pena della compassione che mostravano pel loro genitori detenuti. Aggiunge poi « che la commissione imperiale di Milano fece condurre davanti a sé un merlo che cantava ça ira. Costui ebbe il coraggio di ripetere la sua lezione avanti il cittadino Bazzetta stupefatto di tanta impertinenza, e se non fosse prevalso il timore di screditarsi, ovvero l'amore che produce la somiglianza, il giudice che esaminava il merlo, non so a qual pena l'avrebbe condannato... La commissione imperiale di polizia un lo eccesso della barbarie all' eccesso del ridicolo... »

<sup>2</sup> L'università di Pavia fu chiusa e soppressa: i professori più celebri furono costretti a fuggire la patria, o a languire nelle prigioni e nelle fortezze. Allora si potè ripetere ciò che Tacito disse dei tempi di Domiziano: *Expulsi insuper sapientiarum professoribus, atque omni bona arte in exilium acta, ne quid usquam honestum occurreret.* Il Gioia nell'opera citata si esprime così a pag. 67: « Il Vandalico governo Austro-Russo cacciò agli arresti Nocetti professore di botanica, Fontana di matematica, Barletti di fisica, Alpruni di diritto naturale. A questi professori pavesi conviene unire Prandi a Mantova, Bianconi a Cremona, il celebre Moscati a Milano. Negli altri paesi i professori delle scienze ebbero la stessa sorte. Al tempo della Cisalpina, Malfatti matematico noto all'Italia, richiesto del giuramento civico come professore di geometria nel Liceo di Ferrara, consultò il vescovo principe di Trento sua patria, e questi lo consigliò a giurare. Ciononostante la reggenza di Ferrara gli fece delitto del giuramento e lo cacciò barbaramente dalla cattedra che avea decorata per 30 anni. Quest'uomo celebre fu costretto a languire per molti mesi nelle maggiori angustie. Egual destino ebbe il celebre Teodoro Bonati uomo di venerabile canizie, profondissimo nell'idraulica, nella quale ebbe pochi pari al suo tempo in Italia. »

di Ferrara e il conte Carlo Caprara di Bologna. Vi erano molti di quelli che sedettero fra i legislatori della Cisalpina: Luigi Lamberti di Reggio dotto grecista, Francesco Reina di Milano avvocato di molta dottrina, il P. Gregorio Fontana valente filosofo e matematico stato già pubblico professore a Bologna, a Milano, a Pavia; Vismara, Coddè e molti altri. Era perseguitato il Canterzani dotto professore di matematiche nell'Università di Bologna: si vedevano tra quelli trasportati in barbare terre il conte Fenaroli di Brescia, Giacinto Bossi di Milano, i fratelli Luini e molti onorevoli cittadini di Mantova.

Fra tutti costoro era anche il veneziano Francesco Apostoli, il quale ci ha tramandate memorie particolarreggiate di quelle sciagure. <sup>1</sup> Egli erasi rifugiato in Modena quando da un ordine del commissario Guerrieri fu costretto a correre *come una belva inseguita dai cani e dai cacciatori per le campagne cispadane e lombarde*. Dopo vario errare si ridusse a Milano e si nascose come avevano fatto molti altri: ma dopo pochi giorni per la defezione dell'abate Becattini toscano, fu arrestato e condotto in carcere ove trovò Moscati, Fenaroli, Vismara, Coddè, e altri trenta legislatori ai quali gli sbirri facevano fare gli esercizi spirituali. Poscia furono condotti a Verona ove seppero che più di 60 repubblicani di Mantova e di Salò erano stati carichi di catene e mandati in galera a Venezia. Dopo qualche giorno i nuovi arrivati a Verona legati a due a due, e uniti agli altri Cisalpini che ivi erano in carcere, furono fatti marciare in tre colonne per andare a imbarcarsi sull'Adige. Procedevano tranquilli e superbi di loro sorte. In quella pena dei malfattori apparivano venerandi pel

<sup>1</sup> Vedi le *Lettere Sirmiensis per servire alla storia della deportazione dei cittadini cisalpini in Dalmazia ed Ungheria*, Milano 1801.

nobile aspetto e per l'età Moscati, Fenaroli, e l'ex-legislatore Coddè. Entrati in barca, il proto-sbirro Casati pose loro le catene ai piedi e disse che se non si portavano bene avrebbe ordinato ai birri di uccidergli tutti. I prigionieri si mostravano lieti: Moscati piacevolmente e recitava versi: Ticozzi cantava. Dopo molto soffrire giunsero a Venezia stanchi, pesti, sitibondi, affamati, e di là furono spediti in Dalmazia. Era questa l'ultima spedizione che si fece alla metà del giugno. I prigionieri che erano 434 furono posti in una barca che poteva contenere appena 60 persone. Vi stavano ammassati e tormentati da incomportabile ardore, da orribile puzza, e dalla ferocia di iniquissimi sgherri. « Ogni cinque di noi, scrive l'Apostoli, formavano un corpo solo con cinque teste, ed avea la figura di una idra a cinque facce umane: tanto eravamo stretti, e luridi e sporchi. »

Mentre partivano ebbero un dolce conforto: videro varie gondole aggirarsi intorno alla galera ov'erano chiusi. In quelle gondole stavano donne e cittadini amanti della repubblica, i quali con tutti i segni di affetto che potevano più chiari studiavano di raddolcir loro le amarezze dell'infortunio.

Li avevano destinati a Zara: ma poichè il general croato che ivi comandava non volle riceverli, furono condotti a Sebenico. Giunti a quella barbara costa furono gettati in orrido castello ove li trattarono brutalmente da malfattori: un cannone con miccia accesa stava puntato contro l'ingresso della prigione, la quale era un sotterraneo privo di luce, umido, fetido, visitato da rospi, da sorci, da vipere, da gufi e da vipi-strelli. L'orrida caverna pareva un sepolcro: solo vi mancava il silenzio delle tombe: il rumore di 430 catene faceva sentire che i sepolti non erano morti. Pre-

stó cominciarono le malattie: febbri di prigionie e orrende convulsioni epilettiche assalirono i più forti.

Dopo i primi giorai il trattamento cominciò a divenire meno barbaro: e i prigionieri si facevano coraggio e consolavano la noia cantando e recitando commedie. Il giovine Bisatti d'Este avea voce bellissima, e cantava coll'ex-legislatore Bigoni. I bravi fratelli Buttafuoco cantavano a coro canzoni repubblicane italiane. Il pretore Majerolini sonava il violino. L'Apostoli compose una commedia intitolata il *Barbiere di Sebenico*, e nel recitarla si distinsero il Bisatti, il capitano Caldara, e l'ex-legislatore Bigoni.

I prigionieri si consolavano anche soccorrendosi a vicenda con affetto fraterno. A questo fine molti costituirono un'assemblea di cui elessero a presidente il cittadino più vecchio, il professore Nocetti. Le discussioni erano sui modi di dar soccorso a chi ne aveva bisogno. Spesso la disputa si faceva rumorosa: vi prendevano parte più specialmente Rigozzi, Maroccò, Somenzari, Tamarozzi e il vecchio e cappuccino Crespi veneziano che avea seduto nell'assemblea legislativa di Francia, come deputato delle Alpi marittime. Della beneficenza e dei soccorsi avea cura precipua il curato Baggi, prete che credeva di servire meglio a Cristo amando i suoi fratelli, e favorendo il governo repubblicano. Affettuoso con tutti i compagni di sciagura porgevasi anche il pretore Colnaghi. Alla fine i poveri prigionieri ebbero la lieta notizia della vittoria riportata da Napoleone a Marengo. La loro gioia fu estrema. La caverna risonò di canti poetici che celebravano il magnifico fatto. Tutti fecero prova d'ingegno. Ferdinando Arrivabene di Mantova disse gentilissimi versi: Righetti pianse la morte del prode Desaix: altri scrissero sonetti e canzoni, come amore li ispirava.

Dopo quell'annuncio speravano che ad ogni momento giungesse il messo annunziatore della loro libertà, ma le speranze riuscirono vane. Dopo lungo aspettare il 47 settembre furono inviati a più lontana prigione, al Sirmio provincia della bassa Ungheria. Il viaggio fu orribile a traverso ai barbari paesi della Croazia; cattivo cibo; pessimo alloggio in case puzzolenti o in stalle coi bruti: feroci i trattamenti dei condottieri.

Della qual cosa alla fine irritati sette dei prigionieri più giovani e più animosi si rivoltarono e vennero ad aperta battaglia cogli sgherri ungheri e croati ad onta delle loro baionette. Fabbro di Salò, Bosio di Mantova, e l'avvocato Pamiera di Udine davano colpi disperatissimi: il solo Panciera stramazza quattro nemici: ma poi sopraffatti dal numero dovettero cedere, e furono oppressi colle catene.<sup>1</sup>

Ai primi di novembre giunsero alla fortezza di Petervaradino ove furono tenuti circa a quattro mesi. Per avvilirli furono messi in compagnia di malandrini.

Onesti cittadini, come Ferrandi medico mantovano, Volta, Basilicà e Stecchini uomo di gentilissimi modi, furono accoppiati a scellerati assassini. Ma questi stessi

<sup>1</sup> Altri sei dei prigionieri tentarono di sottrarsi a quelle sevizie colla fuga. Era tra questi il valentissimo chirurgo Cherchi di Mantova. L'amore coniugale lo rese impaziente, furioso, e lo fece disertare: ma la passione gli aveva scomosso tutte le idee di geografo. Fuggendo si credè giunto nel Friuli ed era in Croazia, e fu arrestato a Gradiška. In quei paesi era impossibile sottrarsi, perchè ivi tutto è ordinato in modo che il fuggente non può avere scampo. L'abito, la favella, la fisionomia, tutto sta contro di lui. Di più i selvaggi paesani sanno di esser bene ricompensati quando arrestano un disertore. Quindi si lanciano furiosi da tutte le parti contro di lui, lo incatenano, lo fanno camminare giorno e notte al suono di bastonate continue. Il giovane Bona da Brescia, uno di quelli che avevano voluto fuggire, non potè sopportare tanti strapazzi e morì a Lubiana. Gli altri furono ricondotti in prigione e vi giunsero magri, lividi dalle percosse, affamati e tremanti di febbre.

uomini avvezzi al delitto rispettavano l'onestà dei loro compagni e dall'esempio imparavano a ritornare sulla via della virtù. Molti dei prigionieri si distraevano cogli studi: alcuni studiavano il tedesco, altri l'inglese che insegnava loro il coltissimo e paziente Marogna. Molti ragionavano di scienze e di politica: il veronese Polfranceschi faceva ritratti.

Alla fine nel febbraio del 1804 ebbero la dolcissima nuova della loro liberazione, e partirono il 25 per tornare alla patria; la loro gioia era amareggiata dal pensiero che non tutti tornavano a rivedere la libera patria, e che alcuni rimanevano sepolti in barbara terra. Varii erano morti alle Bocche di Cattaro: altri morirono in Croazia e al Sirmio. Morirono pei disagi e per gli stenti il professore Nocetti, il bresciano Bona, e il cremonese Zapponi, cultissimo giovane, unico figlio dei suoi, amante della Repubblica nel modo con cui il Petrarca era innamorato di Laura.

I sopravvissuti agli stenti e alle torture trovarono, appena giunti in Italia, le città intere che per festeggiarli andavano loro incontro a suono di campane e di bande: le strade al loro passaggio erano fiancheggiate di truppe di linea, e di guardie nazionali che accorrevano per onorarli. Le terre e i paesi murati (scrive l'Apostoli), al loro passaggio preparavano illuminazioni: v'erano spari, parate, e rinfreschi e pranzi fraterni: le campane sonavano, e persino i preti cantavano il *Te Deum* pel loro arrivo. Le città di Verona, di Brescia e di Bergamo si distinsero sopra le altre nel festeggiare i martiri della Repubblica: le quali fraterne e generose accoglienze fecero loro dimenticare le patite sciagure e li accesero viepiù nel desiderio di esporsi a qualunque pericolo per la salute e per la libertà di questa patria carissima.

## XXII.

## I MARTIRI DEL CARBONARISMO.

Da lunga servitù guasta ed oppressa,  
 Il peso non sentia di sue ritorte  
 Una gente famosa, e in sì vil sorte,  
 Nonchè la gloria, sconoscea se stessa:  
 Quando scintilla di virtude in essa  
 Cercò destar qualche alma locita e forte  
 E non senza perigli e senza morte  
 Venne tanta fortuna a lei concessa.  
 Empio gli empj chiamar l'alto ardimento,  
 Vano i più, nè sapean nel comun duolo  
 Se fosse speme ai popoli o spavento.  
 Ma tronca i dubbj Italia e grida: Io fui  
 Ben trecent' anni nel sepolcro, e solo  
 Per que' martiri miei sorsi da lui.  
 PISTRO GIANNONE.

Il sangue e le lacrime che i despoti fecero spargere ai popoli, non che spegnere il sentimento di libertà, lo accesero più vivo in tutti i cuori generosi. La rivoluzione francese esercitò la sua potente influenza sul mondo intero: per essa si scosse ogni trono di Europa, e caddero tutti quelli d'Italia. Il re Borbone di Napoli che avea sull'anima più delitti di ogni altro re, nel 1805 cercò di nuovo rifugio in Sicilia, e scampò la meritata vendetta. Rimase ivi dieci anni finchè durarono in Napoli i regni di Giuseppe Buonaparte e di Giovacchino Murat.

Ma l'Italia dopo tante sciagure non fu indipendente. I Francesi mancarono alle loro promesse. Napoleone che poteva renderci grandi e felici, preferì di avere in noi sudditi malcontenti, anzichè amici devoti. Invece di fare l'Italia, egli fece un regno italico composto appena di una quarta parte delle popolazioni italiane. La dominazione francese che da un lato giovò a distruggere fra noi tutti gli orrori dell'antica barbarie, dall'altro irritava i popoli colle prepotenze della conquista, colle

immoderate gravezze, colle morti della più gagliarda gioventù in guerre lontane che non erano a salute nostra. Quindi i popoli divennero nemiciissimi ai Francesi, e nella speranza di sottrarsi da essi parteggiavano per gli Austriaci, i quali promettevano una *costituzione fondata sulla natura e sulla vera politica, che rendesse il suolo italiano inaccessibile a qualunque forza straniera*. Tristi giorni di disinganno ebbe a passare chi prestò fede a queste promesse.

I più veggenti si accorsero dell'inganno crudele, ma non tutti ne fecero senno. Gli amatori di repubblica odiando qualunque dominazione straniera, si ritirarono sui monti dell'Abruzzo e delle Calabrie, ed ivi intenti a cospirare contro i re dettero principio alla setta dei Carbonari, la quale presto divenne potentissima. Come avviene sempre in tutte le società numerose, vi erano uomini di tutte le fatte, i quali divenivano settarii per loro fini particolari: ma moltissimi erano uomini di intera virtù che null'altro volevano che rendere libera e grande la patria. I capi commisero un grande errore in principio e lo rinnovarono poi: si fidarono ai principi, crederono di giungere a libertà coll'aiuto dei re: e sperarono che potessero esser buoni ed efficaci strumenti di rivoluzione quelli contro i quali la rivoluzione si faceva. E pagarono cara questa strana illusione; quasi tutti furono vittime, e moltissimi patirono eroicamente il martirio.

Gl'Inglese che stavano in Sicilia a difesa di Ferdinando Borbone si rallegrarono appena ebber sentore della mala contentezza che in ogni parte del regno di Napoli nasceva contro i Francesi. Si rallegrarono dei sentimenti che animavano la setta dei Carbonari, e con essi fecero pratiche, e promisero loro una costituzione, se si adoprassero a distruggere i presenti ordini, e a



richiamare il re antico. Pare che i Carbonari accecati dall'odio favorissero questa idea per conseguire l'intento di cacciare i Francesi. Certo è che la polizia di Giovacchino Murat nel 1813 venuta in grandi sospetti di queste pratiche, cominciò ad usare fierissimi modi: si stabilirono commissioni militari, vi furono condanne di morte.

Capo de' Carbonari in Calabria era un tal Capobianco, capitano delle milizie urbane, uomo potente ed audace. La polizia voleva arrestarlo per togliere la direzione a quel moto, ma egli stava sull'avviso e fuggiva le insidie. Dopo vari tentativi falliti, alla fine fu colto all'inganno in un modo vituperosissimo. Il generale Jannelli lo invitò a un banchetto in Cosenza, al quale intervenivano gli ufiziali e tutte le autorità della provincia. L'invito era in termini amichevoli; e Capobianco non sospettando che uffiziali e magistrati di onore potessero prestar mano a un tradimento, tenne l'invito. Ebbe accoglienze apparentemente onorate, desinò lietamente, e niun sospetto gli entrò nell'animo della trama che preparavasi. Ma alla fine del pranzo quando si disponeva a partire, sopravvennero gendarmi in gran numero e lo arrestarono. La commissione militare che era pronta lo condannò alla morte, e immediatamente fu decapitato sulla piazza di Cosenza.

Ma il sangue non che spegner le sètte, le fa più potenti. Il carbonarismo perseguitato ingrandivasi, e si estendeva in ogni luogo, in ogni ceto. La setta lavorò quanto più poteva alla rovina di Giovacchino Murat, e destò tumulti contro di lui. Invano egli movendo contro gli Austriaci chiamò gl'Italiani all'indipendenza, invano promise *un governo eletto dal popolo ed una costituzione degna del secolo*. I popoli erano stanchi delle lunghe lotte, e non fecero risposta all'appello. Giovac-

chino cadde: caddero dappertutto i Francesi, e tornarono a gotizzarci gli antichi re fatti potenti dall'Austria e dall'obbrobrioso trattato di Vienna. Anche i Carbonari rimasero stranamente ingannati: perocchè i Borboni non che dar sostegno e favore a chi avea cooperato al loro ritorno e alla rovina dei loro nemici, non che dare la Costituzione promessa, <sup>1</sup> si mostrarono pronti a punire chi di libertà parlasse o pensasse. I Carbonari allora cominciarono a cospirare contro i Borboni di Napoli, come contro gli altri principi cospiravano negli altri stati d'Italia. La setta si faceva numerosissima; è fama che nel 1820 vi fossero ascritte più di quattrocentomila persone, le quali più che la metà appartenevano al solo regno di Napoli. Vi erano rappresentanti di tutte le classi: la setta dal palazzo scendeva nella capanna: vi erano preti, frati, letterati, patrizi, soldati, uomini del popolo. E da ogni parte si preparavano all'azione, aspettando il momento opportuno ad insorgere per rendere la patria indipendente dallo straniero, e libera della tirannide interna. Le polizie, entrate in sospetto, vigilavano: erano preparati patiboli; le galere e le prigioni stavano per riempirsi degli uomini più rispettabili.

Un Gianpietro nominato direttore di polizia a Napoli nel 1817 infierì contro i Carbonari, e molti ne condannò senza giudizio e senza difesa. Nella provincia di Lecce si fecero contro di essi molte crudeltà.

Ciò inaspriva sempre più gli animi. Il governo era caduto in dispregio; le ministeriali prepotenze davano travaglio ai più, e rendevano universali il tedio delle

<sup>1</sup> Nel proclama inviato da Palermo il 4° maggio 1815 il re Ferdinando si dava il nome di *padre* e di *liberatore*: e dopo aver detto che nel nuovo regno il *popolo sarebbe sovrano* prometteva la *più energica e la più desiderabile delle costituzioni*.

cose antiche e il desiderio di novità. Insomma lo spirito di libertà faceva maravigliosi progressi. Ardentissimi erano gli abitanti delle provincie di Salerno, di Avellino, di Bari, di Capitanata, di Calabria, di Lecce: molti soldati e ufficiali erano ascritti alla setta de' Carbonari: moltissimo erasi adoprato ad Avellino per disporre gli animi il tenente colonnello De Concilii, uomo ricco, audace e desiderosissimo di cose nuove. La rivoluzione accaduta in Spagna all'entrare del 1820 accese viepiù i desiderii e le speranze. La materia era pronta: una favilla bastava a destare vastissimo incendio. Le cose erano in questi termini, quando ai 2 di luglio due sottotenenti, Michele Morelli e Giuseppe Silvati che si trovavano alle stanze di Nola, disertarono con alquanti sergenti e soldati del reggimento Borbone inalzando il grido di libertà. Si unirono ad essi vari settarii, e il prete Luigi Menichini di Nola, il quale fu il primo a inalberare la tricolore bandiera. Andarono attorno in cerca di seguaci. Il presidio di Avellino, le milizie e i Carbonari dei luoghi vicini accrebbero subito il numero dei rivoltati, che tutti di concordia marciarono sulle alture di Monteforte, ove poscia fecero causa comune con essi le truppe che il governo inviò a combattere la rivolta. Il grido di libertà trovò favore nei popoli. La rivoluzione si operò in quattro giorni da un capo all'altro del regno. Non vi fu sangue, non scandalo alcuno: gli inni di gioia risunarono per città e per campagne. Perlochè in tanta concordia di tutti nello stesso pensiero, il re dovette cedere ai desiderii del popolo, e promise e giurò solennemente la costituzione di Spagna. A' dì 1 di ottobre si aprì il Parlamento nella chiesa dello Spirito Santo, ed ivi il re con maggiore apparato giurò sul libro dei Santi Vangeli di difendere e conservare la costituzione concessa al suo popolo, e quindi aggiunse

che se mai mancasse al suo giuramento, invocava da Dio sul proprio capo la pena degli spergiuri.

Ma la Russia, la Prussia e l'Austria non volevano a nessun patto assentire al mutamento di Napoli. I loro rappresentanti radunati a congresso già protestavano: e le truppe austriache avrebbero immediatamente passata la linea del Po per dirigersi contro Napoli, se non le riteneva il timore che i liberali napoletani facessero sul loro re la vendetta dell'invasione. Ad assicurarsi da questa parte i principi della santa alleanza adopraron loro malizie e riuscirono a togliere il re dal pericolo. Lo invitarono a congresso a Lubiana per trattare delle cose del regno. Il re, come era naturale, si mostrò pronto ad accettare l'invito, e comunicò la sua volontà al Parlamento. La fede del re Ferdinando era nota, e sapevasi per molte prove quanto fosse da contare sulle sue reali promesse. Ma i popoli sono generosi e troppo facilmente obliano i delitti dei principi. Il Parlamento dopo vario disputare permise al re di partire: e questo fu errore gravissimo che fruttò larga messe di lacrime e di sangue. Partì ai 44 dicembre, giurando che andava come mediatore di pace, come difensore dei napoletani diritti, e aggiungendo che se non conseguisse l'intento tornerebbe a difendere la costituzione colle armi.

Non erano ancora passati tre mesi, quando giunse notizia che il re tornava con 50 mila Tedeschi a distruggere la Costituzione che per la religione dei giuramenti si era obbligato a difendere. La fama disse che benedizioni papali lo avevano sciolto dagli obblighi: il certo si è che in Firenze, riscatto dello spergiuro, appese in voto ricchissima lampada alla madonna dell'Annunziata.

A questa nuova fremerono i popoli e corsero alle armi. Mossero contro il nemico 40 mila uomini di truppa

regolare condotti dai generali Carascosa e Guglielmo Pepe. Vi si unirono molte milizie civili: si alzarono fortificazioni sulle frontiere: da esse e dalle balze scoscese dei monti si poteva opporre gagliarda resistenza al nemico. Ma i duci erano discordi, la diffidenza grandissima fra generali e soldati. Il general Pepe assalì ai 7 di marzo i Tedeschi a Rieti, e fu vinto: l'esercito rimase scoraggiato e si disperse: i Tedeschi invasero con gran facilità tutto il regno, ed entrarono in Napoli ai 23 marzo 1821 in mezzo allo sbalordimento dei cittadini, che mesti pensavano alla perduta libertà e alla soprastante tirannide. La quale fu crudelissima all'usanza borbonica: si sparse sangue, si punì con prigione, con galere, con esilii.

I principali e più noti Carbonari fuggirono ai primi rovesci: altri rimasero, sperando ancora nella fede dei giuramenti regii; altri andarono raminghi pel regno. Fra questi erano il capitano Veniti, il capitano Corrado, il maggiore Poerio, il colonnello Valiante. Avevano denaro e seguaci, e fattisi capi di bande correvano le campagne per sottrarsi alle persecuzioni della polizia. Alla fine sopraffatti dal numero e traditi furono presi: il capitano Corrado morì combattendo, il colonnello Valiante fu imprigionato, il maggiore Poerio si salvò colla fuga. Sessanta furono condannati alla morte, e primo di tutti morì il frate Luigi da Calvello. Dodici furono impiccati a Lanciano. Dappertutto erano corti marziali che empivano le città di terrore. Ogni provincia fu flagellata. Accaddero orribili cose: si videro preti, uffiziali e magistrati fare da sbirri e da sicari.

In Sicilia alcuni Carbonari aveano tentato di rannodarsi e di resistere alle armi straniere, ma furono prove inutili. Era capo il generale Giuseppe Rossaroll, uomo di grande animo, amantissimo di libertà, un pro-

de che stava da 25 anni tra le armi, che avea combattuto per la Repubblica Partenopea, che era stato a Marengo, alla spedizione di Russia, alla infelice guerra dell'indipendenza italiana tentata da Giovacchino Murat, e che, presa parte alla rivoluzione del 1820, governava in Messina la settima divisione militare quando giunsero le triste novelle del rovescio di Rieti. Egli d'accordo con alquanti Carbonari più arditi fermò di far ogni sforzo per difendere ivi fino agli estremi la costituzione contro la prepotenza austriaca. Ricordò il giuramento del re Ferdinando, e con parole di fuoco eccitò alle armi soldati e cittadini, Calabresi e Siciliani. E la mattina dei 26 marzo fu levato tumulto in Messina, furono abbattuti gli stemmi regii e cacciati i magistrati. Ma nè gli altri presidii dell'isola e di Calabria, nè i cittadini risposero alla chiamata: e quindi la rivoluzione di Messina cadde di per sè stessa, e costò morti e galere ai principali motori che non ebbero modo o tempo a sottrarsi. In Messina furono condannati alla morte e alle spese del giudizio il sacerdote Giuseppe Brigandì, Alessio Fasulo, Salvatore Cesareo, Vincenzo Fucini di Girenti, Francesco Cespes, Cammillo Pisano, e gli assenti contumaci Giuseppe Natuzzi, Giuseppe Saija, Giuseppe Cofino, Michele di Marco; a 30 anni di ferri Giuseppe Galassi, a 25 anni Gaetano Colao, e Giovanni Mastroianni, a 20 anni Gabriello Soler, Mariano Ferrara, Domenico Saitto, e gli assenti Niccola Torchia e Giuseppe Mondella.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Furono di più condannati all'ergastolo Raffaele Pepe e Antonio Ragusa; a 40 anni di reclusione Letterio Laudamo, Natale Patti, Francesco Rolla, Antonino Donato e gli assenti Giacomo Carbone, Giuseppe Santoro, Domenico Zagari, Antonino Toro, Niccola Catalano, Pietro Conti, Vincenzo Zagari; a 40 anni di relegazione Giacomo e Giuseppe Pellegrino e Salvatore Bonaventura; a 8 anni di reclusione Raffaello Scarampi, Giuseppe Belponer, Bernardo Talamo; a 6 anni di reclusione Ferdinando Canzano

Il generale Rossaroll dannato anch'egli nel capo trovò asilo sopra un legno inglese, e mosse verso la Spagna per cercare altre battaglie. Accolto lietamente in Catalogna, vi ebbe il comando di una legione, e sotto gli ordini supremi di Mina si mostrò quel prode che era a Matarò e all'assedio di Barcellona. Poscia trionfando il dispotismo anche là, si volse alla Grecia *non per asilo e riposo, ma per combattere a pro di libertà*. E fu accolto onorevolmente dal governo greco, e dette consigli ed aiuti, ma non ebbe modo a cadere in battaglia. Morì di malattia a Napoli di Romania ai 2 dicembre 1825 alla età di 50 anni. <sup>1</sup> Ai funerali onorevolissimi assistevano il colonnello Fabvier, i vescovi di Corinto, di Patrasso, di Napoli, molti ragguardevoli cittadini, e gli sventurati figli dell'esule, tra cui quel Cesare che poi nel 1849 dette la sua vita alla libertà italiana in Venezia. <sup>2</sup>

e gli assenti Francesco Agati, Luigi Marzachi, Santo Condurso, Pasquale Musolino, Salvatore Perrone. Vedi la *Sentenza emessa dalla commissione militare del val di Messina a carico degli individui implicati ne' tumultuosi avvenimenti occaduti in detta città ne' giorni 25 e 26 marzo 1821, e promossi dall'ex-generale Rossaroll*. Messina 1822, presso Gius. Pappalardo.

<sup>1</sup> Era nato in Napoli ai 16 settembre 1775 di famiglia originaria di Svizzera trasferitasi a Napoli nel 1731.

<sup>2</sup> Vedi la *Vita di Giuseppe Rossaroll* scritta diligentemente e largamente da Marisno d'Avala.

## XXIII.

NICCOLA ANTONIO ANGELETTI.

O abborrito di despota,  
 Che fosti per tent'anni  
 Dannato tra la polvere  
 All'ira dei tiranni,  
 Dammè: l'oscuolo carcere  
 E la catena infame,  
 La sferza del carnifico  
 E la sofferta fame,  
 Vile t'han fatta l'anima  
 Che non sapea servir?  
 Ah no, che ancor la feroce  
 Aura spirar tu senti  
 E con l'amor dei martiri  
 Il tuo dolor rammenti:  
 E come dalla cenere  
 Vola la fiamma e splende,  
 Come redenta un'anima  
 Alla sua stella ascende,  
 Così più santo e libero  
 E ci dal tuo soffrir.  
 NAPOLEONE GIOTTI.

A Napoli si vivea in costernazione grandissima, poichè il principe di Canosa uomo scelleratissimo era al re consigliere e ministro di opere nefande. Tutti i delatori esultavano, tremavano gli uomini onesti. Canosa pensava che i troni si mantengano colla crudeltà dei governi e colla ignoranza dei popoli. E per mantenere l'ignoranza proibì tutti i libri anche più innocenti, e ordinò perquisizioni per tutte le case. Gran quantità di libri fu arsa per mano dei birri sulla piazza Medina.

Al solo nome di carboneria poi montava in furore. E per atterrire i settarii, nei primi giorni del suo arrivo dette obbrobrioso spettacolo, facendo frustare di pieno giorno e straziare nella popolosa via di Toledo alquanti carbonari. Di una di queste vittime e dei particolari dell'atroce fatto è rimasta memoria.

Nel tempo della rivoluzione due ufficiali romani, un Bregoli e un Niccola Antonio Angeletti militarono nel-



l'esercito che marciò ai confini contro i Tedeschi. Dopo la sciagura di Rieti e la vittoria del nemico, essi si studiarono di sottrarsi alla persecuzione colla fuga: si recarono a Messina e ivi intendevano d'imbarcarsi, e andare a combattere nelle guerre di Grecia. Ma arrestati dalla polizia furono messi in prigione. Dopo due mesi di patimenti durissimi furono trascinati a Palermo e di là a Napoli, e gettati nei sotterranei di Santa Maria Apparente, carcere orribile. Dormivano sulla nuda ed umida terra: loro cibo erano poche fave cotte che si gettavano loro davanti come ad animali immondi. Ma questo era poco in faccia ai patimenti che preparava loro il Canosa. Ai 25 di luglio egli ordinò che due dei prigionieri fossero pubblicamente frustati dal boia. Furono scelti gli uffiziali Bregoli ed Angeletti: ma solamente l'ultimo fu condotto allo strazio disonesto, perchè l'altro poco prima dell'esecuzione cadde gravemente ammalato. Al povero Angeletti gli sgherri nudarono le spalle e le gambe: a scherno gli coprirono il capo con un berretto a tre colori colla scrittura: *Carbonaro*. Gli legarono al collo tutti i fregi della setta, e sul petto gli posero un largo cartello in cui stava scritto a grandi caratteri: *Niccola Antonio Angeletti, ufficiale romano, gran maestro carbonaro e frammassone, per l'esempio*. Poscia ammanettatolo e legatolo a cavallo ad un asino, con grande apparato di sbirri e soldati gli fecero percorrere le più popolate contrade di Napoli. Fu uno spettacolo orrendo da cui tutti gli onesti allontanavano gli occhi. La plebe intervenne e fu taciturna. Dapprima veniva numeroso stuolo di soldati: poi l'assistente del carnefice che ad intervalli dava fiato alla tromba per richiamare l'attenzione del pubblico: succedevano quindi altri soldati e sbirri che accerchiavano il paziente. Dietro di lui stava il carnefice il quale ad ogni squillo di tromba con-sferza di funi e

di chiodi gli flagellava le nude spalle. Si temè che quella orribile vista facesse levare le genti a tumulto. Quindi la polizia aveva dato ordine ai soldati che venivano dietro di far fuoco e uccidere subito la vittima se mai si tentasse di liberarla. Questo strazio durò per quattro ore, perchè doveva percorrersi in tutte le direzioni l'immensa città. A due terzi del cammino Angeletti svenne, e il chirurgo dichiarò che la sua vita era in pericolo. Non per questo fu sospesa la flagellazione, la quale durò fino alla porta dello spedale di San Francesco. Ivi l'infelice fu accolto dal carceriere con modi brutali. Lo percosse, e lo insultò con queste precise parole: *Infame carbonaro, non sei morto ancora! finirò di ucciderti io.*

Angeletti rimase per quattro mesi sotto la custodia di questo mostro: dopo lo ricondussero nelle orribili carceri di Santa Maria Apparente, d'onde dopo altri tormenti fu reso a libertà ed esiliato perpetuamente dal regno. La polizia lo accompagnò ai confini, ove fu preso dai gendarmi papali che lo condussero a Roma. Ivi patì altri due mesi di prigionia, dopo la quale gli fu concesso di restituirsì alla sua patria che era nella Delegazione di Fermo. Per giungervi più presto prese il cammino più corto della via Salara che tocca in qualche punto lo Stato di Napoli. Ivi riconosciuto dalla polizia napoletana, fu arrestato di nuovo, e a malgrade della regolarità de'suoi fogli, e delle ragioni evidenti che egli adduceva, fu condotto in catene a Napoli, e senza processo condannato alla prigionia nell'infame fossa del Maretimo. Se non vi morì, lo dovette alla sua vigorosa salute, che non poteva essere spenta da patimenti.

L'isola del Maretimo è una delle Egati nel mare di Sicilia, a 30 miglia da Trapani. È un arido scoglio in cima al quale fu già costruito un piccolo forte desti-

nato a guardare le coste dai barbareschi che infestavano i mari di Sicilia. Sulla piattaforma del forte avevano scavato nel vivo scoglio una cisterna, la quale poscia vuotata dell'acqua che conteneva, fu nel 1798 destinata a prigione dei rei di Stato. Ivi tra gli altri però lungamente il luogotenente Aprile di cui abbiamo altrove parlato;<sup>1</sup> più tardi vi furon gettati Niccola Ricciardi di Foggia e Guglielmo Pepe. Quest'ultimo narra che la fossa era lunga ventidue piedi, larga sei, e sì poco alta che i prigionieri appena potevano tenervisi ritti. Non vi giungeva raggio di benefica luce. Dal pozzo pel quale si discendeva nella fossa, e che non poteva chiudersi per non rimanere soffogati vi penetrava la pioggia. Quindi l'aria si faceva pestifera, e schifosi animali erano i compagni dei prigionieri. Fuvvi chi vi contò fino a 22 specie di insetti.

In questo luogo tristo di tenebre e di martirii, in questo sepolcro dei vivi lo sventurato Angeletti stette fino all'anno 1825. Fu reso alla luce quando la morte ebbe posto fine alla vita viziata, lorda e crudele del re Ferdinando; e come non avesse ancora patito a bastanza, fu astretto a imbarcarsi per la Francia e affrontare le sciagure di un lungo esilio. Dopo tante miserie, poté rivedere la patria solo nel 1847.

L'infelice martire possa consolarsi dei mali patiti *pensando che tanti strazii hanno profittato alla santa causa da lui abbracciata fino dai suoi più teneri anni, e che i suoi concittadini gli terranno conto di tutto ciò che egli ha sofferto.*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Vedi sopra a pag. 68.

<sup>2</sup> Della più parte di queste notizie siamo debitori a un articolo di G. Ricciardi intitolato: *Il primo Martire della Libertà Italiana*. Roma, Tipografia di Savino Rocchetti 1848.

## XXIV.

MICHELE MORELLI E GIUSEPPE SILVATI.

Sotto i cieli più Hampidi,  
 Nell' aere più fragranti  
 Perché i più rei carnefici  
 A imperversar sui Santi?  
 Perché nel sangue vollero  
 Spunta la Libertà?  
 Ma grandi, e venerabili  
 Sopra i Troi gemmati  
 Saran le Forche, o Italia,  
 Di Morelli, e Silvati:  
 La croce pel Gran Martire  
 Splende all' Unanità:  
 E voi nati di Liberi  
 Tra i Vulcani, e tra' Sori,  
 Dei morti per la Patria  
 Sate vendicatori:  
 Più calpestato un Popolo  
 Iddio non soffrirà.

U. R. MAGGI.

Lo spergiuro Ferdinando Borbone tornò nel regno dopochè fu tutto occupato dalle truppe austriache, e giunse a Napoli ai 15 maggio del 1821. La città era mesta pei fatti passati, e tremante dell' avvenire. Le forche avevano messa la desolazione da un capo all' altro del regno: gli uomini più notevoli erano prigionieri o fuggiaschi. Erano in carcere i generali Colletta, Pedrinelli, Arcovito, Colonna, Costa, Ruffo: i deputati Borrelli, Poerio, Piccolellis e Gabriello Pepe, nonchè varii magistrati virtuosi e chiari per opere d' ingegno. Il re poco dopo il suo arrivo in città pubblicò un decreto in cui diceva che perdonava a quelli *inconsiderati che o costretti dalla forza, o indotti dal timore, dalla sedizione o altra causa escusante si erano ascritti alla carboneria o ad altre società segrete, purchè non fossero nel numero dei cospiratori*. Dopo la pubblicazione di questo decreto furono in un sol giorno arrestati sessantasei militari o

settarii di quelli che ai primi di luglio dell' anno avanti si erano accampati a Monteforte, e che ora non fuggivano credendo di essere assicurati dai giuramenti del re. Fra questi erano il colonnello Celentani, il tenente colonnello Tupputi, il maggiore Gaston, il maggiore Staiti, il capitano Pristipino. Contro di essi si cominciò fiero processo. Il generale Guglielmo Pepe, il colonnello De Concilii, il colonnello Pisa e altri assai si erano ricoverati in Ispagna. Nei primi tempi riuscì di sottrarsi all' arresto anche ai sottotenenti Morelli e Silvati che erano stati i primi a dare il segno della rivolta e a disertare dai quartieri di Nola. Essi dopo la disfatta dell' esercito a Rieti, e l' entrata delle schiere tedesche fuggirono alla campagna, e corsero le Puglie. Il Morelli fatto capo di 500 soldati e partigiani correva le campagne intorno alla forte città di Mirabella.

« Ma la foga dei suoi col tempo ammoliva, altri disertavano, altri si mostravano schivi ai pericoli: Morelli licenziò tutti, e solo col Silvati, compagno antico, imbarcò sopra piccola nave per Grecia. Percossi da tempesta, correndo il mare, approdaronò ai lidi di Ragusi; ma privi di passaporto e mostrando la ansietà dei fuggiaschi, suscitato sospetto alle autorità del luogo e imprigionati, furono spediti (perocchè avean detto essere di Romagna) in Ancona. Ivi le menzogne si palesarono: i nomi che avean finti erano ignoti alla finta patria: il parlar napoletano, le dubbiezze a rispondere, le varietà dell' uno e l' altro sopra fatti comuni, le note vicissitudini e i luoghi e i tempi accertavano ch' ei fossero due fuggitivi: e però, tenendoli guardati nel carcere, si aspettava di consegnarli al governo di Napoli. »

« Quando eglino, fingendo altri nomi, si dissero già ufficiali del reggimento *Principe*, partecipanti, benchè da ultimi e da seguaci, a' moti civili del 1820, ed escol-

pati dal decreto del re. Bastarono que' detti per esser mandati nel regno con numerose guardie. Silvati vi giunse, Morelli ebbe altre sorti: entrando per natural bisogno in una cava, le guardie custodivano l'uscita, ma la spelonca dilargandosi nel seno del monte aveva altro varco nell' opposta valle. Per quella il Morelli fuggì. Di foresta in foresta camminando sol nella notte, ~~andò~~ negli Abruzzi, scese nelle Puglie, intendeva di ~~passare~~ le Calabrie, aver danaro dai suoi parenti, ed imbarcar di nuovo con più felici speranze per Grecia. Incontrato da ladri fu rubato e percosso; ma poichè serbò nascoste in una cinta poche monete d' oro, fece animo a proseguire il cammino. Quasi nudo e tutto scalzo, andando poco, soffrendo troppo, entrò nel piccolo villaggio chiamato Chieuti: provvide da un calzolaio scarpe, cibo e vesti, e lo pagò con una moneta di sei ducati, ricchezza non conforme alla visibile povertà del suo stato. Il calzolaio ne insospettisce, e facile o tristo rivela i dubbi ai ministri del loco. È arrestato il Morelli, e, ad un punto conosciuto, è in catene spedito in Napoli. Egli e Silvati accrebbero l'importanza del cominciato giudizio di Monteforte. <sup>1</sup>

Furono scelti a giudici uomini non curanti d' infamia, e vari di quelli amici della giustizia furono tolti di mezzo. La colpa dei prigionieri era di avere disertato dalle bandiere, e di essere stati i promotori della rivoluzione. Morelli e Silvati ne avevano dato i primi l' esempio. Ma il re accettò quei patti, giurò la costituzione proclamata dapprima in Nola e poi in tutto il regno, e invocò sul suo capo la vendetta di Dio se fallisse alle promesse. Quindi non vi era più colpa nè pei promotori nè pei seguaci del movimento. Così dicevano la ragione e la logica: ma non così voleva l' empio Borbone.

Il processo durò lungo tempo, e il dibattimento si

<sup>1</sup> Colletta, *Storia del reame di Napoli*, X, 16.

aprì con atroci sembianze. Quattro degli accusati furono condotti al tribunale, comechè gravemente ammalati e lordi di sangue uscito dalle riaperte ferite. Il giudice de Simone a tal vista protestò contro la feroce barbarie, e domandò ai suoi compagni se erano *giudici o carnefici*. Ma essi erano uomini servili e crudeli e non curavano l'infamia.

Il Colonnello Celentani difese energicamente gli uffiziali del suo reggimento, e mostratili innocenti perchè non liberi e astretti a obbedire ai comandi del capo supremo, concluse che se nei moti del 1820 eravi colpa, quanto al suo reggimento, egli solo stimavasi reo, e lui solo si doveva punire e assolvere ogni altro.

Bella gloria di generoso coraggio si acquistarono anche gli avvocati, i quali senza curare dei pericoli che vengono da una causa di maestà, difesero arditamente i prigionieri, e mostrarono che l'assenso e i giuramenti del re li facevano tutti innocenti. Ma nulla giovò nè la forza delle ragioni nè l'affetto dei preghi. Ai 40 settembre dell'anno 1822 fu pronunziata la fatale sentenza: Michele Morelli e Giuseppe Silvati furono condannati e condotti alla forca: e morirono da forti come eran vissuti. Morelli più volte interrogato dai giudici rispose: *Mancai, lo confesso, al giuramento della milizia: ma il re giurò di perdonare al mio mancato giuramento*. Mentre saliva al patibolo ricordò gli eroi del 1799 periti vittime dell'iniquità e degli spergiuri di quello stesso re che ora spergiurava e dava di piglio nel sangue dei liberi uomini: <sup>1</sup> si sforzò anche di parlare al popolo silenzioso e costernato, ma i tamburi austriaci gli ruppero la calda parola. Pochi minuti dopo i corpi di Michele Morelli e di Giuseppe Silvati pendevano dalla forca.

<sup>1</sup> *M. morie del General Pepe*, cap. 54.

## XXV.

## I PRIGIONIERI E GLI ESULI.

E voi pare infiniti esuli erranti  
 Per quante terre l'Oceano abbraccia;  
 E voi per febbre in carcere tremanti,  
 E voi cui ceppo infame i piedi allaccia;  
 E voi martiri tutti.

DE BONI, *De profundis*.

La sentenza che condannava i sottotenenti Morelli e Silvati condannò anche altri trenta uffiziali alla morte,<sup>1</sup> e tredici a 25 anni di ferri. E quei primi sarebbero stati uccisi tutti se non entrava di mezzo il generale Frimont comandante delle armi austriache occupatrici del regno. Ei si presentò al re Borbone, e gli fece sapere qualmente l'imperatore suo augusto padrone reputava miglior politica quella di martirizzare senza effusione di sangue i rei di maestà. Il Borbone rispose che di per sè stesso non farebbe grazia a niun condannato, ma che siffatte essendo le imperiali intenzioni, ad esse pienamente si conformerebbe. Perciò invece di impiccare quelli già condannati alla morte, nel suo cuore magnanimo stabilì che patissero 30 anni di ferri nell'isola di Santo Stefano. Sta essa a 60 miglia da Napoli: è deser-

<sup>1</sup> I nomi sono i seguenti: Gregorio Pristipino capitano de' fucilieri reali. — Antonio Nappo capitano. — Francesco Campanile tenente de' militi di Monteforte. — Ermenegildo Piccioli, Ferdinando La Vega, Gaetano Villani, Giovanni Pinedo, Atlante Canudo, Giuseppe Alleva, e Luigi Gironda uffiziali del reggimento *Principe caralleria*. — Ottavio Tupputi, Niccola Staiti, Ferdinando Pennasilico, Carlo Ferrara, Emanuele Marciano, Filippo Esperti, Giuseppe Macdonald, Raffaele Esperti, Vincenzo Gennarelli uffiziali del reggimento *Dragoni Ferdinando*. — Gennaro Celeniani, Michele Albano, Ciriaco Romano, Niccola Ruggiero, Pasquale Pesce, e Tommaso Francione uffiziali del reggimento *Regina*. — Antonio Gaston, Ignazio Rappoli e Federico Dolce uffiziali del reggimento *Real Napoli*.



ta, inculta, e priva perfino di acqua. Ivi è un bagno che può contenere millecinquecento forzati. L'edificio è diviso in tante piccole stanze in cui si mettono da dodici a quindici condannati.

Condotti gli uffiziali in quell'orrido luogo, si usò di ogni arte più brutta per umiliarli, e si fece studio di crudeltà e di dispregio. Furono mescolati coi ladri: ogni uffiziale fu posto in compagnia di dieci o dodici galeotti: ognuno ebbe i proprii piedi legati alla catena di un assassino.

Fu rasata loro la testa, furono trattati da malfattori. Davano loro da mangiare trentadue fave cotte nell'acqua e condite con olio pestifero: un cattivo pane di due libbre e mezzo doveva bastare due giorni: si misurava loro anche l'acqua. Dormivano sul nudo terreno, e per difendersi dal freddo avevano solamente una coperta tessuta di peli di asino. Orribile il cibo, il letto, e il vestito. Ma i prigionieri, comechè frementi di queste indegnità, non mandarono un gemito, e sopportavano quel martirio con eroico coraggio. Vi penarono fino al 1825. Francesco duca di Calabria essendo salito sul trono di Napoli, e volendo dare una prova della sua clemenza verso gli uffiziali che avea applaudito nel 1820 come promotori della rivoluzione, li tolse dalla galera di Santo Stefano, e li rilegò per 24 anni nel villaggio dell'isola della Favignana. Ivi avevano 4 soldi al giorno per nutrimento e vestito: era vietato loro di passeggiare per l'isola, e chi rompeva il divieto, era punito col bastone. Vi rimasero finchè regnò il re Francesco. Appena egli fu morto, il suo successore li rese a libertà.<sup>1</sup>

Nè qui finirono le crudeltà dello spergiuro tiranno. Da altre sentenze furono colpiti altri moltissimi: chi fu

<sup>1</sup> *Memorie del General Pepe*, cap. 54.

condannato in contumacia, chi privato dell'impiego, chi cacciato in esilio. « Fu intimato per editto a settecento e più cittadini di andar volontari alle prigioni, per esser giudicati secondo le leggi, ovvero uscir dal regno con passaporti liberi, senza indizio di pena: aggiungendo promesse di benignità agli obbedienti, minacce ai ritrosi. Erano costoro rei o timidi che stavano sospettosi ed armati nelle campagne, non entravano le città, mutavano le stanze, sempre liberi, ma di pericolosa libertà. Dopo l'editto, chi secondo il proprio senno restò più guardingo nei boschi, chi fidando all'innocenza si presentò per il giudizio, e cinquecentosessanta chiesero di partire. Ebbero i passaporti promessi; e, stabilito il cammino e il tempo, andò ciascuno nel prefisso giorno al confine del regno. Ma impediti da' ministri pontificii, si adunarono nella piccola città di Fondi, ove il seguente giorno i commessi della polizia e le genti d'arme li accerchiaron, e condussero, prima nella fortezza di Gaeta, poi nelle prigioni della città. La polizia fu lieta e superba del riuscito inganno; parecchi de' traditi furono giudicati e mandati alla pena, altri ottennero passare in Tunisi o Algeri, regni barbari e soli in questa età civile che dessero cortese rifugio ai fuorusciti. Il maggior numero, non giudicato e non espulso restò in carcere, materia sofferente della tirannide, poi balestrata in mille guise dagli uomini e dal caso. Era tanto il numero de' Napoletani proscritti o fuggiti, che se ne trovava in Italia, in Germania, in Francia, in Spagna, in Inghilterra, in America, nelle città barbare, in Egitto, in Grecia: la più parte miseri, vivendo per fatiche di braccia o di mente: nessuno disceso a' delitti e alle bassezze che in età corrotta più giovane: nessuno ascritto ad infami bandiere contro i Greci. Si videro casi miserevoli: figliuoli orbatì di padre, in paese straniero abbandonati:

padri orbatì di figli morti di stento: un' intera famiglia (madre, moglie con cinque giovani figli) naufragata: altro cacciato d' ogni città, con moglie inferma, in stagione nemica, indossando due bambini, e reggendo il terzo per mano, andare alla ventura, cercando ricovero e pane: altri gettarsi volontari nel Tevere e morire. Ma pure in questa età di tristizie pubbliche abbondarono le virtù private; e spesso gl' infelici trovavano ristoro ai bisogni, consolazioni alle sventure. »<sup>1</sup>

Gli uomini più chiari furono deportati in barbare terre. Altri che erano fuggiti furono condannati a morte in contumacia e dichiarati nemici pubblici. Questi erano il general Guglielmo Pepe, il generale Michele Carрасosa, l' abate Luigi Menichini, il colonnello Lorenzo De Concilii, l' abate Giuseppe Cappuccio, il capitano Bartolommeo Paoletta, il capitano Gaetano Graziani, il tenente Serafino d' Auria, il colonnello Giovanni Russo, il maggiore Vincenzo Pisa.<sup>2</sup> Questa sentenza fu pronunciata dalla gran Corte speciale di Napoli, la quale aggiungeva ancora che i condannati sopradetti sarebbero dichiarati nemici pubblici, se dentro un mese non si presentassero alla giustizia o non fossero da essa arrestati.

I deputati Poerio e Borrelli, il colonnello Pepe e i generali Colletta, Pedrinelli e Arcovito furono condotti negli Stati austriaci e confinati a Gratz, a Praga e a Brünn. Alcuni dopo molti patimenti ebbero il permesso di tornare in patria: altri morirono nell' esilio.

L' avvocato Giuseppe Poerio era campione antico della libertà. Nel 1799 seguì le parti della repubblica,

<sup>1</sup> Colletta, *Storia del reame di Napoli*, X, 18.

<sup>2</sup> Il colonnello Pisa combattè poscia nelle guerre di Spagna, e dopo la caduta della Costituzione spagnuola e gli spargiuri del re Ferdinando VII, fu tenuto per due anni in prigione a Madrid. Appena restituito a libertà si recò a Londra, e di là s' imbarcò per la Grecia, ove qualche anno dopo morì col grado di generale.

e il re lo condannò a prigionia perpetua dentro l'orribile fossa di Santa Caterina nell'isola della Favignana. Le rivoluzioni successive lo liberarono. Nel 1815 caduto il governo francese, fuggì da Napoli temendo i Borboni. Nel 1818 ebbe il permesso di ritornare. Accolse con lieto animo la rivoluzione del 1820, fu deputato al parlamento, parlò eloquentemente e liberamente sullo spergiuro del re, sostenne tutti i più gagliardi partiti, e all'appressare dei Tedeschi scrisse la protesta contro la violazione del diritto delle genti, e contro l'invasione straniera. Fu arrestato e condotto in Boemia donde poscia gli fu concesso di venire in Toscana. Cacciato anche di qui, esulò in Francia, e da ultimo tornò a Napoli e vi morì nel 1843, lasciando fama grande di eloquenza e dottrina. Sul suo cadavere disse generose parole quel Bozzelli che poi si coprì d'infamia nel 1848 come ministro di Ferdinando II dopo le atrocità del 15 maggio, e che vive ancora godendo pensione di consigliere di Stato.

Pietro Colletta era nato a Napoli nel 1775. Fino da giovanissimo si dette agli uffici delle armi, e nel 1796 fu cadetto nel corpo di artiglieria. Nel 1799 applaudì alla Repubblica, e a stento poscia si salvò dalla morte che colpiva tutti i migliori. Dai re francesi fu amato e adoperato in molte e gravi faccende. Fu all'impresa di Capri, divenne tenente colonnello e poi generale. Fu preposto all'ufficio dei ponti e strade e alla direzione del genio militare: fu consigliere di Stato. Nel 1815 combattè nella infelice guerra mossa dal re Giovacchino, e andò per esso negoziatore a Casalanza. Dopo la rivoluzione del 1820 fu spedito comandante generale delle armi napoletane in Sicilia. Negli ultimi giorni del governo costituzionale fu ministro della guerra. Caduta la libertà, uno stuolo tedesco lo arrestò e lo condusse in Santelmo ove per tre mesi patì gli insulti del fero Ca-

nosa. Poi senza giudizio fu condotto a confine in Moravia, stette due anni a Brünn d'onde vedeva l'infame rocca dello Spilbergo in cui altri Italiani morivano o menavano vita peggiore che morte. Il rigido clima gli guastò la salute e gli preparò il malore che poscia lo spese. Da ultimo ottenne di recarsi a Firenze e vi giunse a' 23 di marzo del 1823. Quivi consolò l'esilio scrivendo la storia del reame di Napoli, colla quale inalzò nobile monumento al suo nome, e consacrò alla meritata infamia Ferdinando Borbone e Carolina austriaca, e gli empi tutti che li aiutarono a rendere infelicissimo il popolo napoletano. Morì agli 11 novembre del 1831.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Le persecuzioni contro lui vivo non bastando alla polizia, si cercò di perseguitarne la memoria anche dopo morte. Narra il Guerrazzi (*Vedi Memorie* scritte da lui medesimo, ediz. della Poligrafia Italiana, pag. 80). « A Pietro Colletta, prossimo a morte, era intimato lo esilio; rispose: » aspettassero un'ora, che sariasi tolto tale esilio egli stesso da non disturbare più nessuna polizia del mondo. » Indi a poco moriva! Gli amici desiderosi onorare la memoria di tanto defunto, statuirono erigergli un catafalco, e dargli esequie solenni nella Chiesa della Madonna di Livorno. Onde più ornato riuscisse il feretro imprestava Emilio Demi due modelli di statue da lui condotte in marmo per lo imperatore del Brasile. Rappresentavano la Costanza ed il Silenzio. Il Silenzio, con leggiere mutazioni convertimmo nella Storia, ponendole un pluteo ai piedi e in mano uno stile in cambio della chiave. Questi modelli serbavano tuttavia la traccia della gradinatura, e delle punte del compasso come tuttogiorno osserviamo quando escono di mano agli sbizzazzatori. Allo improvviso la polizia manda ordine le statue si rimovessero e furono remosse: più tardi istituiva processo sopra questo fondamento. Sapere il governo, e saperlo di certa scienza essere le statue figure allegoriche: una rappresentare la Vendetta e farne fede il coltello che si teneva chiuso nella mano: l'altra significare Italia divisa in Repubbliche federali quante erano le sezioni tinte col carbone.

» Fu mestieri portare contratti, produrre testimoni e attestati, insegnare partitamente al Commissario come gli antichi costumassero scrivere incidendo tavolette incerate con uno stilo e non con un coltello; e poi dargli con quale magistero i Carraresi sbizzazzassero le statue: rimase tra il sì e il no; scrollando il capo brontolava: « Sarà? Se non vera è ben trovata! e sfuggono dalle mani peggio delle anguille. Dopo l'abolizione della » corda non può sapersi più una verità. » Alla fine così verdemezzo consentì, comunque a malincuore, per cotesta volta a non darci ulteriore molestia. »

Ricovero e conforti ai dolori dell' esilio trovò in Firenze anche il colonnello Gabriello Pepe il quale in esercizi di lettere visse tra noi, da' buoni ammirato ed amato finchè non gli fu concesso di tornare negli Abruzzi al paese nativo.

Il generale Guglielmo Pepe che ebbe parte maggiore di ogni altro alla rivoluzione del 1820, soffrì esilio più lungo. Era nato nel 1783 a Squillace, e di buon' ora era entrato nella carriera delle armi. S' innamorò della libertà fino dalla fanciullezza: a 15 anni era repubblicano ardentissimo. Quando fu proclamata la Repubblica partenopea egli esultò, e per essa soffrì durissima prigionia ed esilio. Allorchè per le vittorie posteriori delle armi francesi potè tornare in Italia cospirò per l' indipendenza, cospirò in Calabria contro il governo borbonico. Tirò a sè molta gente, perchè tutti gli amici di libertà dopo gli orrori del 1799 erano divenuti più ardenti e più risoluti. Queste pratiche non poterono restare ignote alla polizia, la quale messe subito in ferri Guglielmo Pepe, e senza processo, senza difesa, senza forma alcuna di giudizio lo condannò a pena più dura che morte, a prigionia perpetua nell' orribile fossa del Maretimo<sup>1</sup>. Tornò a libertà dopo tre anni, quando le armi Francesi occuparono di nuovo il regno di Napoli. Dal re Giuseppe Buonaparte fu nominato luogotenente colonnello: combattè in Calabria e militò coi Napoletani in Spagna. Da Giovacchino Murat fu nominato maresciallo di campo, e con lui andò alla infelice guerra del 1815, e tornò generale. Primachè avvenisse l' ultimo rovescio delle fortune francesi, egli cospirò per recare il re a concedere al regno una costituzione; ma tornò vano ogni sforzo.

Ritornati i Borboni, Guglielmo per odio ad essi vo-

<sup>1</sup> Vedi sopra a pag. 148.

leva lasciare il regno e rifugiarsi nella libera Svizzera: ma se ne astenne perchè seppe che se chiedeva un passaporto lo mandavano in qualche fortezza austriaca. Il nuovo governo si servì dell'opera sua, e nel 1818 lo fece comandante delle due province di Foggia e di Avellino. Sentendo che in quelle province erano già grandi le forze del carbonarismo, il Pepe prese a dirigerle e ordinarle militarmente per servirsene ad abbattere il potere assoluto. Tutti i suoi pensieri erano a questo rivolti: e validamente in ciò lo aiutarono altri ufficiali. In breve l'amore della libertà entrò in ogni cuore, e tutti fremevano e attendevano con impazienza il giorno della battaglia. Ai 3 di luglio del 1820 Guglielmo era a Napoli, ed ivi ebbe avviso della diserzione dalle stanze di Nola dei sottotenenti Morelli e Silvati e della costituzione proclamata da essi. Mentre il governo spediva truppe a combatter gl' insorti, e teneva a bada il Pepe non si fidando di lui, questi riuscì a eludere ogni vigilanza, e ai 5 luglio messosi alla testa di due reggimenti comandati dai colonnelli Tupputi e Celentani andò a raggiungere l'esercito insorto e raccolto a Monteforte. La rivoluzione fu piena da tutte le parti, e il re non potendo combatterla, l'accettò per tradirla; e al general Pepe dette il comando di tutte le forze del regno. Ad onta degli intrighi usati dal re, dai ministri e dalla corte, egli fece tutto ciò che gli dettava amore di patria per armare la nazione ed eccitarla a difendere la sua libertà: studiò di rendere inefficaci le male arti, e le macchinazioni sleali: consigliò e pregò i deputati che non lasciassero partire il re: ma gli avvocati e i moderati la vinsero. Il re partì per andare a chiamare i Tedeschi. Venuta l'ora della guerra il general Pepe combattè a Rieti con l'oste austriaca e fu rotto e volto negli amari passi di fuga. Tornato a Napoli propose forti partiti

che niuno volle accettare: ed allora egli pensando a salvare la sua testa si riparò in Spagna. Fu poscia a Lisbona, a Londra, a Bruxelles; si diresse agli uomini più amici delle libere istituzioni, e con essi cospirò al trionfo della libertà e della indipendenza dei popoli. Scoppiata nel 1830 la rivoluzione di Francia, egli volò a Parigi e si studiò di trovare uomini, armi e denari per accorrere a destare la rivoluzione in Italia. I generali Lafayette e Lamarque suoi amici fecero per lui quanto potevano; ma già il governo erasi messo per una mala via, e attraversava tutti i nobili sforzi. Quando giunse in Francia la nuova della rivoluzione dell'Italia centrale, Guglielmo Pepe raddoppiò le sue cure, andò subito a Marsilia per accorrere di là in aiuto dei sollevati. Ma mentre consultava per trovare i mezzi alla spedizione, la polizia lo circondò di spie e gli vietò di partire. I momenti erano preziosi e presto passarono, e giunse la trista nuova che gli Austriaci avevano compressa la rivoluzione italiana. Egli allora coll' amarezza nel cuore si messe nella solitudine per aspettare giorni migliori e attese cogli scritti a difender l'Italia dalle calunnie straniere, e ad insegnarle come bisogni prepararsi alla guerra. Nel 1846 pubblicò le sue *Memorie* che abbiamo più volte citate. In esse conchiudeva che fintantochè l'Italia fosse sottomessa a principi schiavi dell'Austria e nemici delle libere istituzioni egli, quand'anche gli fosse permesso, non rimetterebbe mai più il piede in questa terra che era il desiderio continuo del suo cuore. I tempi della libertà e dell' indipendenza alla fine parvero giunti. Al principio del 1848 lo stesso re di Napoli dette una costituzione e concessa piena amnistia.

E allora Guglielmo Pepe tornò a riveder la sua Napoli, e poco dopo fu destinato a governare l'esercito napoletano che marciava alla guerra dell' indipendenza



italiana. Quindicimila Napoletani guidati dal vecchio generale andarono fino al Po, e quand'erano al momento di lanciarsi contro i Tedeschi furono richiamati dall'empio Borbone. Guglielmo Pepe fece tutti gli sforzi per ri tenerli e per mostrar loro che la voce della patria italiana dovea poterne più degli ordini iniqui di un re traditore. Ma i soldati non ascoltarono quella voce, e abbandonarono l'Italia nel tempo in cui aveva più bisogno del loro braccio. Il magnanimo generale passò il Po con pochi volontari che erano partiti da Napoli, giurando morire anzichè abbandonare la causa della libertà. Poscia si rinchiusse in Venezia, ed ivi comandò tutte le forze dei liberi, e si adoprò per far sì che la libertà italiana avesse asilo sicuro nelle lagune. Caduta gloriosamente l'eroica Venezia, egli con migliaia di prodi tornò per le vie dell'esilio, visse più anni in Francia, aggiunse alle sue *Memorie* nuovi volumi, e morì in Piemonte agli 8 agosto del 1855.

---

## XXVI.

## ALTRE VITTIME DEL DISPOTISMO BORBONICO.

Et sit memoria eorum in benedictione,  
et ossa eorum palliant in loco suo.

Nè le forche, nè le prigioni, nè gli esilii spegnevano nei fervidissimi animi dei Siciliani e dei Napoletani l'amore di libertà. La carboneria, benchè impiccata e fulminata da ogni parte, si riordinava con nomi diversi, e si preparava ad agire quando giungesse il momento da ciò. In Palermo si ricominciarono subito i lavori della cospirazione, e si stabilì una vendita denominata i *seguaci di Muzio Scevola*, la quale teneva le sue adunanze nella chiesa de' *Santi Quaranta Martiri* ed avea tra i suoi capi il sacerdote Giuseppe La Villa cappellano di detta chiesa. Un Pietro Minnelli sagrestano della chiesa della Gancia stabilì in essa un'altra vendita. Il sacerdote Vincenzo Ingrassia era gran maestro della vendita che intitolavasi dei *Persecutori della tirannide*. Il sacerdote Bonaventura Calabrò apparteneva alla società di Lovel. Vi erano altre vendite denominate degli *Imitatori dei Sandi*, del *Silenzio*, della *Gioventù spartana*, dei *Fabii*, dei *Seguaci di Alfieri*, della *Luce nelle tenebre*, e tenevano adunanze nella città e nelle campagne. S'intendevano cogli altri carbonari del regno, ed avevano in animo di venire ai fatti al più presto possibile. Ai primi di gennaio del 1822 il piano dell'insurrezione era fatto, e stava per recarsi ad effetto, quando la polizia ne ebbe sentore. Tutte le truppe allora corsero alle armi: la città fu come in istato d'assedio. I Carbonari furono da ogni parte perseguitati: si dava loro la caccia come a belve feroci. Le prigioni si

empirono, e poco dopo le forche stavano in piedi, e lavoravano molto. Perocchè a dì 29 gennaio la Corte marziale straordinaria condannava alla morte come carbonari Pietro Minnelli, Salvatore Meccio, Giuseppe Lo Verde, Natale Seidita, Ferdinando Amari, Notar Gaetano Di Chiara, Giuseppe Candia, Antonio Pitaggio, Girolamo La Manna, Salvatore Martines, Michele Teresi, il barone Giovacchino Landolina, e i sacerdoti Vincenzo Ingrassia, Bonaventura Calabrò, e Giuseppe La Villa.<sup>1</sup>

Nè qui finivano le condanne in Palermo. Ai 30 aprile del 1824 una commissione militare condannava alla forca e a duemila ducati di multa i carbonari Girolamo Torregrossa dottore, e Giuseppe Sessa sarto nato in Catania e domiciliato a Palermo.<sup>2</sup>

Forche a Messina, forche a Palermo, forche a Napoli, forche in ogni città. A Catanzaro il 24 marzo del 1823 furono impiccati Francesco Monaco di Depignano, Giacinto De lesse, e Luigi De Pascale; ed ebbero la condanna dei ferri Alessio Francesco, Domenico Rosario, Antonio Berardelli, Gaspare Sposato, Antonio Angotti, Carmine Muraca, Raffaele Rende, e il parroco Giuseppe Antonio Ferrara.

Anche a Capua il carnefice era in grandi faccende.

<sup>1</sup> Molti altri erano stati arrestati. Stettero lungamente in prigione Francesco Salesio Gerardi, Francesco De Simone, Carlo e Giuseppe Summa padre e figlio, i fratelli Giuseppe e Giovanni Anelli, Giovanni Colli, Giuseppe Reina, Gaetano Caputo, Niccolò Melodia, Calogero Morana, Domenico Raja, Antonio Muratore, Antonio Merlo. Egli assenti contumaci Abate Giuseppe Attinelli, Ignazio Bartolo, Salvatore di Marco, Carlo Serretta, Ferdinando Massa e Vincenzo Trapani furono condannati a 24 anni di ferri e a multe gravissime.

<sup>2</sup> La medesima Commissione condannò a 24 anni di ferri e a mille ducati di multa Francesco Mento palermitano, di condizione adornista: e a 19 anni di ferri e alla multa di 500 ducati Giuseppe Testa sarto, Domenico Balsamo sarto, Vincenzo Corso sarto, Francesco Amato sarto, e Vincenzo Errante, baronello di Avarella giovane di anni 31.

Furono scoperte due sette: la *Nuova riforma di Francia* e gli *Scamiciati*. L'una e l'altra setta si proponeva di proclamare la repubblica. Gli *Scamiciati* intendevano anche di dare aiuto ai sollevati di Spagna, quando le armi Francesi avessero sofferto qualche rovescio nella penisola. Gli ascritti alla società della *Nuova riforma* portavano appesa al collo sotto le vesti una medaglia effigiata di un fascio consolare con la scure, sulla cui cima stava un berretto con intorno quattro fucili e quattro baionette. Il dispotismo li scoprì, e vi furono nuove condanne alle forche e ai ferri. Antonio Ferraiolo, Benedetto Patamia, Raffaele Giovinazzo, Pierantonio De Laurentiis e Giuseppe Carabba, come principali fra i cospiratori furono impiccati sulla piazza di Santa Maria di Capua sul finire del 1823.

A Napoli continuavano le uccisioni per nuove congiure: continuavano i processi e le condanne per la rivoluzione del 1821. Nel dicembre del 1823 si fece nella città una nuova riforma carbonica intitolata gli *Ordini di Napoli*. Come membri di essa furono condannati a morte col laccio sulle forche e a mille ducati di ammenda Raffaele Esposito cappellaio, e Francesco Saverio Menichini già sergente di artiglieria, e attivissimo nella rivoluzione del 1821. Undici cittadini furono condannati a 19 anni di ferri.<sup>1</sup>

Nel 1826 a sostegno dei principii dei Carbonari nacque in Napoli una nuova setta che chiamavasi dei *Pellegrini bianchi*. Per cagione di essa vi furono molte condanne alla prigionia e alle galere. Neppure le donne andarono immuni. Soffrirono la prigionia Teresa Pera,

<sup>1</sup> I loro nomi sono: Francesco Pacifico, Giovanni Milo, Carlo Chichierchia, Domenico Cappelletta, Giovanni Gambardella, Giovanni Esposito, Vincenzo Godano, Raffaele Galante, Gennaro Varriale, Raffaele Sarano, Giuseppe Pastena.

**Carmela Mele, Angela Palmieri ed Elisabetta Catalino ricamatrici, che furono accusate di aver lavorati gli emblemi della setta.** Giovan Battista Piatti e Niccola Fusco furono condannati alla morte, la quale poi fu commutata in 30 anni di galera, in cui ebbero a compagni i loro confratelli di cospirazione Gabriele Pecci stampatore, Antonio Guarini ostiere, Matteo Gallo cocchiere, Angelo Acamfora orefice, e Raffaele Alfano.

La persecuzione contro i Carbonari che proclamano la costituzione nel 1820 durava già da cinque anni, e non cessò anche allorquando salì sul trono di Napoli quel Francesco che i rivoltati avea chiamati amici e fratelli, giurando di voler morire a loro difesa. Nell'agosto del 1825 la gran Corte speciale di Napoli delegata a giudicare sui fatti della rivoluzione condannò alla morte Gaetano Pasquale di Salerno, Domenico Siciliani di Nola, Cammillo Pepe di Nola, Antonio Montano di Napoli, Vincenzo Escobedo di Napoli. Francesco nella sua *reale clemenza* commutò nell'ergastolo la pena di morte, e con piccole variazioni confermò le condanne di 30 e di 25 anni di ferri ai cittadini Andrea Infante di Aversa, Niccola Luciani di Avella, Leopoldo Salerno di Napoli, Gabriele Damiani di Avellino, Giovan Battista Grimaldi di Catanzaro, Vincenzo Lisciotti di Napoli, Biagio Titomanlio di Montemiletto, Michele De Benedictis di Manocalzati, Crescenzo Maietta di Avella, Teodoro Murena di San Marco, Crescenzo De Juliis di Mercogliano, Giuseppe Buono di Chiusano, Marcantonio Sciarrello di Apice, Giovan Battista Vessichelli di Paduli, Michele Porcaro di Ariano, Carlo d' Auria di Ronca.

Presto vedremo nuove turpitudini del turpissimo regno di Francesco I di Napoli. Ora ci chiamano a sè le miserie dell'Alta Italia tiranneggiata dai Tedeschi e dai re savoiard.

## XXVII.

## I PIEMONTESI.

Già mature nel tuo seno,  
 Bella Italia, fremean l' ire;  
 Sol mancava il dì sereno  
 Della speme, e Dio 'l creò:  
 Di tre secoli il desire  
 In volere si cangiò.

— Tutti unisca una bandiera —  
 Fu il clamore delle squadre,  
 D'ogni pio fu la preghiera,  
 D'ogni savio fu il voler;  
 D'ogni sposa, d'ogni madre  
 Fu de' palpiti il primier.

Poveretta! E tutto sparve!  
 I patiboli le scuri  
 Di sua mente or son le larve,  
 La fallita libertà,  
 L'armi ostrania, i re spergiuvi  
 E d'Alberto la villà.

Lui sospinto aveva il fato  
 Su la via de' gloriosi.  
 Ma una infame il sciagurato  
 Ne preferse; e in mano ai re  
 Diè la patria, e i generosi  
 Che in lui posta avean la fè.

BENCINI.

Il Piemonte non era nuovo all' amore di libertà, e avea veduto congiure, agitazioni, prigionie, esilii, ed uccisioni fino dal cadere del secolo XVIII quando pel mondo sonavano le idee e le promesse dei repubblicani di Francia. Fino dal 1794 vi ebbero condanne a morte contro chi aspirava a repubblica. Nel 1797 il desiderio di libertà fatto più grande, e le crudeltà del governo dispotico portarono a sollevazioni in parecchie città, e molte furono le vittime a Biella, ad Asti, a Racconigi e altrove. A Torino il medico Boyer, e l'uffiziale Berteux; a Racconigi un giovinetto Goveano che fuggitosi in Francia era tornato in patria sotto la fede della data amnistia; e fra tutte le vittime notevolissimo Carlo Tenivelli, elegante scrittore di storie, uomo di antica virtù e non reo di altro che di aver fatto un discorso in lode del popolo, e tassato con giustizia le grasce in

**Moncalieri a petizione dei sollevati. Uccisioni a centinaia** anche nei moti repubblicani degli anni seguenti: e carcerazioni ed esilii e morti nel succedersi di signorie nostrali e straniere:<sup>1</sup> ma le persecuzioni qui come altrove, non valsero mai a spegnere il desiderio dei liberi ordinamenti. Ai cospiratori vecchi succedero cospiratori nuovi e non meno ardenti dei primi, quando tutta Italia fu dalla santa alleanza rimessa sotto giogo più crudele e vituperoso.

Il Piemonte, dopo il 1814, era ritornato alla vecchia barbarie. Governo affatto dispotico, polizia con autorità inquisitoria: arbitrio di uomini, non impero di leggi: non tutela di tribunali: ogni cittadino esposto ad esser giudicato in via economica. Si videro atti di spaventosa violenza. La giustizia era barbaramente amministrata e spesso venduta. Neppure le proprietà eran sicure perchè assalite dalle *patenti* reali che erano una mostruosa e incredibile cosa. Per esse un debitore otteneva il privilegio di non pagare i suoi debiti, o di differirne il pagamento quanto più gli piacesse.<sup>2</sup> Chi aveva

<sup>1</sup> Vedi Botta, *Storia d'Italia dal 1789 al 1814*, lib. IV, VI, XI, XIII, XIV, XV, XVI, ec. Tra gli uccisi in quei tempi si ricordano i nomi del conte Vasco di Mondovì fatto morire nel castello d'Ivrea; Antonio Azari in Novara; Paolo Bonino e Giuseppe Pasio in Torino; a Camerano Martignengo, Ferreri, Parodi, Macario, Scarognino, Marinetto; a Casale Antonio Clovis, Giuseppe Raschio, Antonio Pero, Antonio Cantino; in Moncalvo Tommaso e Pietro Faggiani, e Giovanni Antonio Maranzana; in Asti Giovanni Ratto, i fratelli Felice e Secondo Berruti, Giov. Battista Testa, gli avvocati Arò e Botta, Giovanni Martini Manzo, Giuseppe Trincherò, Francesco Chiomba, Domenico Rivella, Gaspare Raspi, Pietro Valle, Giuseppe Merlone, Giuseppe Valentino, Giuseppe Dacanale; sul Lago Maggiore l'avvocato Filippo Grolli e il capitano Angelo Zaretti morti intrepidamente, Léotand, Lions, Junod, Bianchessi, ed Angelo Paroletti giovane di angelico costume e di maraviglioso ingegno, secondo la testimonianza del Botta; in Saluzzo l'avvocato Roccavilla; in Biella l'ab. Boffa, e altri molti qui e altrove.

<sup>2</sup> Vedi il libro intitolato: *De la Révolution Piémontaise*. Ne è autore Santorre Santarosa. Noi abbiamo avuta sotto gli occhi la terza edizione fatta a Parigi da Corréard nel 1822.

amici e protettori alla corte poteva viver tranquillo: gli altri erano assassinati dalle *patenti* reali.

Queste ed altre barbarie di governo dispotico dispiacevano forte ai Piemontesi più svegli, i quali a tutela della vita, delle sostanze e della felicità pubblica e privata, volevano leggi quali erano richieste dalla ragione, volevano un parlamento e un ministero responsabile; insomma desideravano uno statuto. Questo desiderio cominciato a divenir popolare nel 1824, entrò nell'esercito, e specialmente in molti uffiziali che militando negli eserciti francesi si erano augurati liberi e gloriosi destini. Quando sentirono le rivoluzioni di Spagna e di Napoli, si accesero vieppiù nel desiderio di libertà, e vagheggiarono l'idea di far prova del loro valore cacciando d'Italia l'abborrito straniero. A ciò non si poteva venire con modi pacifici: era necessaria una rivoluzione; ed essi stabilirono di farla tosto che i Tedeschi avessero passato il Po per andare a comprimere il moto di Napoli.

Reggeva allora il Piemonte il re Vittorio Emanuele I, ed erede presuntivo del trono era Carlo Alberto principe di Carignano, giovine di 23 anni. I Carbonari s'intendevano con lui e cospiravano insieme. Speravano essi che si farebbe capo all'impresa, e credevano che vagheggiasse la nobile gloria di esser detto liberatore d'Italia. Egli con belle parole nutriva in loro quelle speranze, e teneva ragionamento dei suoi disegni più specialmente col conte Giacinto Collegno uffiziale di artiglieria e col colonnello Carlo di San Marzano. Perciò essendo tutto già pronto alla insurrezione dell'esercito, a' dì 6 marzo 1824, Collegno, San Marzano, Santarosa, e il conte di Lisio capitano dei cavalli leggieri del re, quattro dei capi principali della congiura, si presentarono al principe di Carignano, e gli mostrarono



esser giunto il momento di acquistare a sè gloria immortale e di procurare la libertà e l'indipendenza della grande patria italiana. *Tutto, dicevano essi, o principe, è preparato: dite la vostra parola, e la patria è salva.* Carlo Alberto eccitato da queste parole assentì di esser capo all'impresa, e allora il conte di Santarosa nel suo generoso entusiasmo per l'indipendenza d'Italia gli strinse la destra con l'affetto di un libero cittadino.

Fu stabilito che la rivoluzione scoppierebbe agli 8 di marzo, e ne mandarono avviso da ogni parte agli ufficiali che ne erano intesi. Aspettavasi da tutti con immensa ansietà il giorno fissato, quando la sera dei 7 corse voce in Torino che Carlo Alberto era stato preso dallo spavento e ritirava la data parola. Indarno San Marzano e Collegno si adoperarono per rendergli il perduto coraggio: egli rispose che in niun modo poteva prender parte diretta alla rivoluzione, ma che le dava il suo assenso e l'aiuterebbe. Il Santarosa testimone a quei fatti afferma che il principe, a malgrado di queste nuove promesse, a' di 9 pigliava tali partiti che rendessero impossibile il movimento a Torino. Pure la rivoluzione scoppiò: e il principio fu in Alessandria, ove cittadini e soldati proclamarono la costituzione spagnuola, e crearono ivi una giunta di governo, la quale nel giorno appresso inalberò la bandiera italiana, e cominciò a promulgare atti a nome del regno d'Italia. La presedeva il colonnello Ansaldi, e ne erano membri i capitani Palma e Baronis, il luogotenente Bianco, e i cittadini Ratazzi, Luzzi, Appiani e Dossena. Santarosa e Lisio sollevarono i cavalleggieri di Pinerolo e li condussero ad Alessandria, eccitandoli a guerra contro i Tedeschi. Nel tempo stesso la rivoluzione si operò a Fossano, a Vercelli, a Ivrea, ad Asti, a Casale e da ultimo anche a Torino e in tutte le principali città dello Stato.

Il re Vittorio Emanuele tentò dapprima di spegner l'incendio: ma poi vedendo di non potere riuscire in questo intento, rinunziò la corona al fratello Carlo Felice che allora era alla corte di Modena, e partì lasciando il principe di Carignano reggente del regno. Carlo Alberto promulgò subito la costituzione spagnuola e la giurò: stabilì a Torino una giunta provvisoria che fino alla convocazione del parlamento ne facesse le veci: creò un nuovo ministero; e otto giorni dopo fuggì segretamente dalla capitale, e si ricoverò come in luogo di asilo al di là del Ticino fra quei medesimi Austriaci che poco prima avea promesso di combattere. Poscia fu a Modena e a Firenze, e per farsi perdonare il peccato dell'amicizia avuta coi Carbonari d'Italia andò a combattere contro i liberali di Spagna.

Gli autori della rivoluzione piemontese si trovarono allora a disperato partito. Da tutte le parti giungevano annunci tristissimi. I Napoletani erano stati disfatti nel primo scontro dagli Austriaci. Il re Carlo Felice chiamava le armi austriache in Piemonte a salvargli il governo dispotico. Il conte della Torre raccoglieva a Novara tutti i soldati amici della tirannide, e si univa agli Austriaci per battere i costituzionali. Dovea vedersi anche questo vitupero di soldati italiani che si univano agli stranieri per cacciare la spada nel petto dei fratelli italiani. Il Santarosa e gli altri capi della rivoluzione non mancarono a sè stessi in questi supremi momenti: fecero tutto quello che potevano per salvare la libertà e l'onore d'Italia. Ma non eravi scampo, perchè troppo grande era il numero dell'oste nemica. Bisognò ritirarsi e cedere il campo: alcuni si ripararono in Svizzera, e i più si diressero alla volta di Genova. Qui ebbero accoglienze amorevolissime: furono protetti dalla guardia nazionale e dal popolo: furono soccorsi di tutto ciò che

abbisognavano: furono forniti di bastimenti che li conducessero in salvo sulla terra straniera. I generosi figli degli eroi del 1746 non obliarono niuna delle cure amoro-rose che potessero render men dura la sorte di quegli infelici.<sup>1</sup> Più di mille persone fuggivano la patria in cui un re li dannava alla morte o alle galere.

Intanto varie città erano occupate dalle armi austriache, e in breve tutto lo Stato si riconduceva all'antica oppressione. Ai vecchi strazi aggiungevasi ora il bastone tedesco. Il re Carlo Felice in un manifesto dettatogli dall'arciduca Massimiliano fratello del duca di Modena, intimava persecuzione a tutti quelli che avevano partecipato alla rivolta: prometteva premi a chi consegnasse alcuno degli uffiziali ribelli, e dichiarava nemico chiunque osasse solo di mormorare contro l'esercito austriaco che egli chiamava *alleato* ed *amico*. Poscia ai 26 aprile, per giudicare i ribelli, nominava una commissione, la quale giudicò 178 persone condannandone 73 alla morte e alla confiscazione dei beni, e altre alla galera o al carcere. Furono fucilati Giacomo Garelli capitano aiutante maggiore, e Giovanbattista Laneri luogotenente dei carabinieri. Egli che era in Savoia quando la rivoluzione scoppiò a Torino e ad Alessandria, e che fece ogni opera pel trionfo di essa, non potè salvarsi nella universale rovina, perchè un suo sottoposto gli fece la spia. Salì impavido sul patibolo ai 24 di agosto. Il Garelli, scrive il Santarosa, andò al supplizio (21 luglio) con quella nobiltà e semplicità di coraggio che si addiceva a un discendente dei vincitori del Botta, e ad un prode dell'antica armata d'Italia. I Genovesi e i Piemontesi dimentichi di ogni loro rivalità, piansero concordi al racconto della morte sostenuta sì nobilmente da quel martire fortissimo. Contro gli altri non poterono infierire

<sup>1</sup> Vedi Beolchi, *Reminiscenze dell'esilio*, Parte I, cap. I.

gli sgherri dell'Austria e del re Carlo Felice, perocchè si erano salvati colla fuga. Allora il dispotismo, a sfogare la sua rabbia, usò un modo che non sai se fosse più feroce o ridicolo: li fece impiccare in effigie.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vi furono condanne di morte contro gli assenti, con confiscazione di beni, le più per sentenza della Delegazione speciale creata il 26 apr. 1821 dal cav. Thaon di Revel conte di Pratolungo luogotenente del Regno, e le altre dai Senati di Torino e di Genova ai 13 aprile e 10 maggio 1822. I nomi dei condannati sono i seguenti: Pavia Giuseppe conte di Scandaluzza tenente nel reggimento de' Cavalleggieri Savoia. — Barberis Giuseppe di Felizzano caporale in detto reggimento. — Ansaldo cav. Guglielmo luogotenente colonnello nella Brigata Savoia. — Ratazzi Urbano medico di Alessandria. — Appiani Giovanni ingegnere. — Dossena Giovanni avv. di Alessandria. — Luzzi Fortunato avvocato di Mortara già giudice del mandamento di Sezzé. — Barons cav. Luigi di Chieri capitano dei Dragoni del re. — Bianco conte Carlo luogotenente nell'istesso corpo. — Barandier Carlo sottotenente. — Regis cavalier Michele colonnello. — Santarosa conte Santorre maggiore d'infanteria e sotto aiutante generale. — Moffa di Lisio conte Guglielmo capitano de' Cavalleggieri del re. — Palma cavaliere Isidoro capitano nella brigata Genova. — Armano conte Carlo di Grosso luogotenente nei Dragoni del re. — Asinari march. Carlo di Caraglio (San Marzano) colonnello. — Provana di Collegno cav. Giacinto maggiore nell'artiglieria leggiera, dei primi scudieri del Principe di Carignano. — Radice Evasio di Vercelli capitano di artiglieria e professore nell'accademia militare. — Rossi Ignazio luogotenente di artiglieria. — Morozzo conte Carlo Vittorio colonnello de' Cavalleggieri di Piemonte. — Del Pozzo Emanuele principe della Cisterna. — Turinetti Demetrio march. di Priero. — Perrone Ettore di S. Martino. — Garrone Andrea capitano. — Cucchi Giulio tenente. — Tacchino Antonio capitano. — Pansa Pietro brigadiere. — De Ambrogio Gioacchino sacerdote. — Malinverni Giuseppe avvocato. — Tadini Francesco medico. — Calvetti Goffredo capitano. — Dero-landi Secondo sottotenente. — Franchini Gaspare cornetta nei Dragoni del re. — Collegiato avvocato. — Ferrero Vittorio capitano. — Toso Fortunato tenente. — Palma conte Alerino avvocato. — Trompeo Gioacchino avvocato fiscale d'Ivrea. — Simondi Michele. — Saraud Giuseppe. — Riboglio Pietro. — Rolla Leone. — Pacchiarotti cav. Giuseppe capitano. — Ceppi cav. Cesare capitano. — Marocchetti avv. Giov. Battista di Bielle.

<sup>1</sup> L'avvocato Marocchetti prese parte a tutte le rivoluzioni scoppiate in Italia sul finire del passato secolo e al cominciare del presente. Dopo la rivoluzione del 1821 si rifugiò in Francia, ed ivi passò fra gli stenti la vita, scrivendo libri per promuovere l'indipendenza italiana. Tornò in Piemonte nel 1848, e sebbene vecchissimo d'anni, conservava la gioventù del suo spirito e lo amore ardentissimo della libertà che lo ha sostenuto in tutte le difficili prove. Nel febbraio del 1848 quando fu promulgata in Piemonte la costituzione, egli venne eletto deputato e ciecamente si sentì ringiovanito vedendo compiuti i suoi antichissimi voti.

— Trompeo Carlo Cammillo avvocato. — Enrico Giov. Battista capitano artigliere. — Gambini Luigi capitano. — Viglino Giorgio capitano. — Maravaldi Clemente capitano. — Calvetti Tommaso capitano. — Monticelli Luigi tenente. — Borra Lazzaro tenente. — Trona Luigi sottotenente. — Simonda Carlo sottotenente. — Giolitti Luigi alfiere. — Cassona Luigi alfiere. — Osella Giuseppe alfiere. — Rossi Celestino ufficiale del Genio. — Antonelli Pietro tenente. — Beltrandi Vittorio alfiere. — Regis Pietro sergente. — Rittatori Damiano sergente. — Aiminò Vincenzo sergente. — Muschietti Pietro banchiere. — Majone Ercole studente. — Balladore Luigi banchiere. — Franzini avv. Carlo. — Godetti Giovanni medico. — Germino Giuseppe chirurgo. — Avezzana Giuseppe sottotenente. — Prandi Fortunato. — Brunetti Vittore alfiere. — Arbaudi Stefano sottotenente. — Massa Carlo Giuseppe ripetitore di legge. — Carta Pietro medico. — Magliola Francesco cherico ripetitore di legge. — Febini Pietro avvocato. — Testa Giov. Battista avvocato. — Gillio Pietro avvocato. — Vanni Cristiano avvocato. — Oreglia Francesco. — Ravina Amedeo avvocato. — Beolchi Carlo avvocato. — Pollone Giuseppe avvocato. — Crivelli Giuseppe medico. — Molti furono impiccati in effigie in vari giorni, cioè il 2 giugno, il 21 luglio, il 14 agosto, il 6, l'11, il 13, il 22 e il 27 settembre e il 2 ottobre. Oltre alle condanne a morte vi sono quelle alla galera e alla prigionia. Quasi 150 uffiziali furono destituiti dal loro grado. *Alla galera perpetua* furono condannati: Moda Eugenio sottotenente, Perron nob. Antonio tenente, Saluggia conte Tommaso tenente colonnello, Piccioni Luigi capitano, Piccioni Girolamo capitano, Garda Pietro, Baggliolini Cristoforo cherico. *Alla galera per 20 anni*: Buzzi cav. Giov. Battista capitano, Vigna Tommaso tenente, Destefanis Giuseppe sergente, Barbaroux Federico medico, Tubi Francesco avvocato e sacerdote, Benedetto Allemandi sottotenente, Pietro Fontana-Rava notaio, Giov. Domenico Bertarione avvocato. *Alla galera per 15 anni*: Regis Luigi sergente, Vittorio Aiminò capitano. *Alla galera per 10 anni*: Barberis Antonio capitano, Lazana Tranquillino tenente, Scarsella Giovanni id., Cagnoli conte Ilarione id., Ghiassio conte Gaspare id., Bosio Marco Filippo id., Cravetta cav. Giuseppe id., Negri Giuseppe Maria sottotenente, Mauris Pietro id., Buzzi cavalier Francesco id., Derege cav. Francesco id., Rossi Domenico avvocato. *Alla galera per cinque anni*: Moglia Lodovico tenente, Cucca Mistrot Nicolao sottotenente, Datta Carlo cherico, Mantelli Cristoforo cherico. *Alla carcere per 5 anni*: Denisio Vincenzo capitano. *Per tre anni*: Raffaello Pietro capitano. *Per due anni*: Groppello conte Condisalvo sottotenente. *Per sei mesi*: Deversi Gaspero chirurgo maggiore.

concittadini di Biella un discorso intitolato: *Parlata ai Biellesi di un vecchio soldato della Chiesa militante*. Esultò con gli altri, illuminò la sua casa, e pose sopra la porta l'epigrafe: *Nunc dimittis servum tuum Domine, quia viderunt oculi mentis et cordis salutare tuum*. — In quella occasione il venerando vecchio tornando col pensiero agli amici della sua gioventù ricordava lepidamente che un mezzo secolo fa era stato appiccato quattro volte per la causa d'Italia.

## XXVIII.

## GLI ESULI ITALIANI IN ISPAGNA ED ALTROVE.

I fuggiti al capestro si ripararono per la più parte sulla terra di Spagna dove duravano ancora gli ordini costituzionali inaugurati nel 1820, e furono accolti con ogni dimostrazione d'onore e di festa a Barcellona e a Tarragona appena vi giunsero nel mese di aprile. Vi erano i più valenti ufficiali delle armi piemontesi, e il fiore dei giovani studenti di Torino, di Genova, di Pavia: <sup>1</sup> vi erano avvocati, medici, ingegneri, uomini di lettere, tutti i più onesti e qualificati cittadini di ogni classe, i quali lasciate le dolcezze e gli agi della terra natale, correvano le amare vie dell'esilio. Gli Spagnuoli sulle prime alleviarono loro il peso della grande sciagura dando soccorsi ai più poveri e facendo liete accoglienze a tutti: e le Cortes ai 6 di maggio decretarono ad essi, come agli esuli napoletani, un'annua pensione sul pubblico erario. E gli esuli offrirono il loro braccio alla terra ospitale e combatterono da prodi a difesa degli ordini liberi contro i quali anche là congiuravano la barbarie

<sup>1</sup> Gli studenti di Torino si erano levati a rumore fino dagli 11 gennaio 1821, e avean sostenuto battaglia coi granatieri reali dentro l'università ove 25 furono gravemente feriti e parecchi arrestati e imprigionati. Ciò fu preambolo alla rivoluzione scoppiata poscia nel marzo, alla quale accorsero anche parecchi scolari dell'università di Pavia, che uniti agli studenti Piemontesi formarono la legione della *Minerva*. I nomi dei venuti da Pavia sono i seguenti: Albers, Assolari, Carini, Castiglioni, Cezzi, Cambio, Colderoli, Cavallini, Cherubini, Baguzzi, Bellerio, Boneschi, De Capitani, Fontana, Ferragni, Gaddi, Germani, Griffini, Guerrini, Lossetti, Mascheroni, Montanelli, Mola, Poggiolini, Picozzi, Rocchi, Ronna, Rossi, Trombetta, Quadrio, Villa, Zola, e quel Partesotti che 20 anni dopo si vendè all'Austria e morì col nome infame di delatore stipendiato.

della vecchia Europa, un re scellerato, e preti e frati armati di Crocifisso e di schioppo, e conducenti plebe feroce a stragi, a rapine, a incendi. La controrivoluzione, favorita dal governo del re ed eccitata dalle armi francesi ai Pirenei, presto scoppiò in Catalogna e si diffuse per tutta Spagna. I nostri divisi dapprima in compagnie, poi formati in un battaglione e in uno squadrone di lancieri, quindi incorporati nella *legione straniera* e guidati dal Pacchiarotti, dal conte Ceppi, dal colonnello Ollini e dal maggior Brescia, onorati ufficiali del regno d'Italia, e dal conte Bianco, combatterono da valorosi ad Olot, a Tordera, a Pineda, a Santa Coloma, a Vich, a Roda, a Casà della Selva, a Granollers, a Matarò, a Palejà, a Lladò, Llers e altrove. <sup>1</sup> Ebbero bandiera italiana, la sa-

<sup>1</sup> Al 7 di luglio del 1833, quando a Madrid le guardie reali ubriacate dal re tentarono di rendergli il potere assoluto, tra i militi e le truppe costituzionali che trucidarono quegli sgherri del dispotismo, più Italiani si mostrarono tra i primi e più prodi difensori della libertà. « Combatterono valorosamente sotto gli ordini di Bertram de Lis, e furono i primi a rompere il fuoco contro le guardie allorchè prorompevano dal palazzo reale. Tutti furono dichiarati benemeriti della patria: tutti furono decorati della medaglia che si fece coniare a perpetuar la memoria di quel fatto glorioso. Con orgoglio scriviamo i loro nomi, che sono: — Il dottore Giuseppe Crivelli piemontese. — Il colonnello Pisa napoletano. — Il tenente colonnello Alda di Livorno. — I capitani Gallini, Tosso, Roccavilla piemontesi. — Il capitano Romani di Piacenza. — Il capitano Vicerè napoletano. — I tenenti Palafinet di Parma, Zecca di Genova, e Plebano piemontese. — I sottotenenti Vascetti piemontese, Lavesari di Genova, Picozzi e Mascheroni di Lodi. — Gli studenti Lossetti di Milano, Ronna e Guerrini di Crema. — I piemontesi Dameri e Tiranti, e il caporale Ghinzone. » (Beolchi, *Reminiscenze dell'esilio*, pag. 105, Torino 1852 )

Di questi valorosi così scriveva il sindaco di Madrid al capo politico: « Scarso sarebbe qualunque elogio che io volessi fare a V. E. intorno al valore, entusiasmo e risoluzione di tutti gli individui di questo drappello patriottico, il quale era composto nella più parte di rifuggiti italiani dimoranti in questa capitale, i quali mi si proffersero sin dal primo giorno colla più eroica risoluzione a sacrificare la loro vita in difesa della libertà: essendo da notarsi che uno di loro, quantunque ferito da una palla, e quantunque gli fosse stato più volte comandato di ritirarsi, seguì costan-

lutarono con entusiasmo e la tennero alta gloriosamente. Luigi Monteggia esule compose per essa l'inno degli esuli, il quale musicato da un maestro italiano dava coraggio alle marce e alle zuffe, e risuonò vittorioso per valli e dirupi. E in breve tutta Catalogna echeggiò del grido dei loro arditi fatti. I giornali li celebrarono a gara, i governatori con atti pubblici attestarono la gratitudine che dovea loro la nazione: le bande degli insorti più d'una

temente la guerriglia, battendosi coi ribelli colla maggior fermezza. Tutti insomma, eccellentissimo signore, sono altamente meritevoli della gratitudine della patria, la cui libertà difesero valorosamente, essendo stati i primi che ruppero il fuoco contro le guardie fuggitive. » ( Beolchi, loc. cit., pag. 234.)

V. Beolchi, loc. cit. Egli cita a pag. 233 per documenti le due seguenti lettere del marchese di Castel dos Rius, capitano generale della Catalogna, al general Milans.

*Esercito del settimo distretto militare.*

« Ricevo con somma soddisfazione le particolarità del fatto di San Felice de Codinas che V. S. mi rimette, in data dei 21 del corrente; e penetrato come V. S. di ciò che possono le nostre schiere, animate dall'ardente amore alla causa che con tanta gloria difendono, la incarico di manifestare la più alta gratitudine della patria a cotesti valorosi, siccome ai loro illustri compagni d'arme, gli Italiani, i quali col loro sangue stanno suggellando nel nostro suolo il loro amore alle nostre savie istituzioni; ritenendo per parte mia di ripetere al Governo le giuste raccomandazioni per la nobile generosità con cui si stanno conducendo.

« Barcellona, 23 agosto 1822. »

« S. E. il Segretario di Stato e Ministro della Guerra, in data dei 10 corrente, mi comunica l'ordine regio seguente:

*Eccellenza.*

« Il re si è informato con piacere della relazione di V. E. del 3 di questo mese, nella quale dà conto di essersi liberato il villaggio di Selent, e di varii combattimenti, in cui rimasero sempre vittoriose le armi nazionali; e S. M. stimando la raccomandazione che nuovamente fa V. E. in favore dei rifuggiti italiani che si valorosamente combattono per la giusta causa, si compiacque risolvere che dal ministero a mio carico si raccomandino i loro servigi a quello del Governo della penisola. D'ordine regio lo dico a V. E. per sua intelligenza ed effetti corrispondenti. Ciò trasmetto a V. S. affinché si compiacca porlo a notizia del comandante dei mentovati rifuggiti.

« Barcellona, 18 settembre 1822. »



volta furono distrutte da questo pugno di prodi, e il nome italiano sonò ad essi spaventoso così, che gli chiamavan *dimonios*, e al loro apparire scaricavano; e la davano a gambe; sfogandosi poscia nello straziare disonestamente i feriti e i morti che venissero alle loro feroci mani. Parecchi de' nostri caddero in quelle continue zuffe, e le terre di Spagna bevvero il più generoso sangue, e coprirono le ossa dei martiri italiani.

A Tordera fu con molti altri ferito gravemente il duce Pacchiarotti, che stando sempre dove era più grande il pericolo ebbe una palla nel petto. A Santa Coloma furono feriti e morirono poscia allo spedale di Girona il conte Ceppi già maggiore del reggimento Alessandria e capitano dei cacciatori in Catalogna, e un giovane Gaddi. Il primo « aveva avuto gran parte nella rivoluzione di Piemonte e s'era mostrato caldo amatore della patria e fermo sostenitore della libertà. Morì lasciando grandissimo desiderio di sè in tutti quelli che l'avean conosciuto. Italiani e Spagnuoli il piansero, siccome adorno di tutte le qualità di eccellente capitano e di ottimo cittadino. E Pacchiarotti che, guarito della ferita, avea già raggiunte le compagnie, ne fu inconsolabile, avendo in lui perduto l'intimo amico e l'antico compagno d'arme. »

Il Gaddi giovinetto milanese « era il più avvenente fra tutti i rifuggiti.... Aveva appena 18 anni ed era della persona così gracile, che niuno l'avrebbe tenuto per quel valente ch'egli era: perchè entrato nella compagnia dei cacciatori, morendo al lato di Ceppi, verteva sempre nelle prime file in battaglia, e Ceppi faceva gran conto di lui. Ferito da una palla di moschetto nel piccol dito d'un piede, il tempo che si ebbe a perdere nel trasportarlo a Girona, fece vana l'amputazione. Gli sopravvenne il tetano e morì fra i più crudeli dolori.

» La morte di Gaddi fu pianta in una soave elegia

dal nostro amico e suo concittadino Luigi Monteggia, giovinone di grandi speranze, che combattendo valorosamente tra le nostre file, veniva temprando colla dolcezza dei versi il dolore della perdita dei compagni, così che era salutato in Catalogna il bardo degli esuli. »<sup>1</sup>

Alla difficile ritirata di Casa della Selva gli esuli italiani ebbero cinque feriti e cinque morti sul campo. « E fu ad essi spettacolo d'orrore, passando per le posizioni del giorno antecedente, il trovar sulla strada i corpi dei loro compagni barbaramente mutilati da quei feroci, che, non paghi di averli uccisi, anche sui freddi cadaveri vollero disfogare la rabbia stampandovi segni spaventosi della lor ferità. »<sup>2</sup> Furono gli uccisi il tenente colonnello Marovaldi, ed i tenenti Barberis, Fazio e Ferrero, tutti piemontesi e tutti combattendo da semplici volontari. Il quinto fu un giovane milanese per nome Poggiolini, uno di quei valorosi studenti dell'università di Pavia, che nei primi dì della rivoluzione, sfidando la rabbia dell'austriaco governo, vennero in Piemonte ad offrire il loro braccio alla patria. In Torino entrava come volontario nel battaglione di Minerva. La madre, spaventata dal pericolo dell'unico suo figlio, accorreva da Milano per tentar di muoverlo dall'ardita risoluzione, tutte le blandizie materne adottando, infino alle lacrime, ma invano. Avvolto nella comune sventura, uscì con noi in esilio. Era in Barcellona quando si formarono le compagnie di Matarò delle quali, non so per qual motivo, non volle far parte. Ma appena ebbe avviso dal colonnello Ollini della formazione della compagnia di Girona, che partì per raggiungerla. La raggiunse il giorno innanzi il fatto di Casa della Selva. Quantunque inesperto

<sup>1</sup> Beolchi, *Reminiscenze dell'esilio*, pag. 111.

<sup>2</sup> Poco dopo fu orribilmente straziato dagli insorti a Granollers anche un giovane romagnolo di nome Arrighi.

nell'uso dell'armi, e non fosse mai stato al fuoco, si comportò da prode in quel fatto, e valorosamente combattendo fu colto da una archibugiata in mezzo alla fronte, per la quale cadde a terra morto senza far parola. Era giovane adorno di rare doti, e fiorente per virile bellezza. Tutti gli esuli ne piansero la morte; e il comun dolore esprime in altra bellissima elegia il nostro bardo Monteggia, che aveva con lui divisi i pericoli di quella giornata. »<sup>1</sup>

Quando ai primi di aprile del 1823 centomila francesi sotto gli ordini del duca d'Angouleme e del maresciallo Moncey passarono i Pirenei per distruggere la costituzione spagnuola, gli esuli Italiani si trovarono in quasi tutti i luoghi dove si fece testa agli invasori; e a Palejà perdettero il maggior Brescia ucciso da una granata francese. Dopo varie vicende, mentre tutto andava in rovina per la forza delle armi straniere, per l'infuriare della reazione, e pei tradimenti di più condottieri, i nostri combatterono ferocemente coi Francesi fra le alte montagne di Lladò ove il prode Pacchiarotti ebbe la ferita che lo condusse al sepolcro. In un fuoco durato cinque ore, i costituzionali fecero costar cara la vittoria al nemico, ma perdettero la metà dei loro tra morti e feriti. Il generale Damas ammirando tanto eroico coraggio offrì patti onorevoli ai prodi, che furono accolti perchè era impossibile resistere più a lungo. « Dal cavallo, su cui appena reggevansi per la grave ferita, Pacchiarotti girò lo sguardo intorno e vide quasi tutti i suoi prostrati. Nel cuore gemendo sulla sorte di tanti prodi, presentò la gloriosa sua spada ad uno di quegli aiutanti, che subito gliela rendè. Un' onorevole capitolazione fu fatta. I pochi superstiti dell'eroica colonna andarono prigionieri in Francia.

<sup>1</sup> Beolchi, loc. cit., pag. 115.

» Questo fatto sarà sempre luttuoso all'Italia per la morte di tanti prodi suoi figli. Il primo a cadere fu il capitano Ruggero piemontese. Una palla gli avea rotta la coscia. Postosi a sedere, domandò il tenente Regis che combatteva al suo fianco, che gli girasse la tasca che si portava dietro. Ciò fatto, accennando a Regis di continuare il fuoco, egli, aperta la tasca, ne trasse un rasoio, e toltasi la cravatta, si segò la gola. Il secondo fu il tenente Michele Simondi, piemontese. Percosso da una palla nella testa, mormorò due parole e cadde a terra morto. Era benemerito della patria per la parte che avea preso nella rivoluzione del 1824. In Catalogna s'era trovato in tutti i fatti degli Italiani, e avea sempre combattuto da forte. Portò con sè l'affetto e la stima di tutti gli esuli. Caddero in seguito il prode maggiore Pierleoni romano; il tenente Franciscoli, fiorentino; gl'intrepidi capitani Damato e Lubrano napoletani, i quali così bella fama s'eran acquistata nell'esercito francese; i capitani Guarnieri e Bernes; il tenente Bussi; i sottotenenti Vailati e Guaschi, tutti piemontesi, ed altri molti.

» Più assai erano i feriti. Nomineremo fra questi i capitani Ghiliossi e Vigna del reggimento Alessandria, il capitano Cassano e il sottotenente Regis del reggimento Aosta, il tenente Righini e il sottotenente Partenopeo del reggimento Genova, un Cornaglia piemontese, un Cesarini romano. Il capitano Gheresi della legione reale, ferito da una palla in una coscia nel primo scontro in Lladò salì a cavallo e continuò a combattere fino alla fine. <sup>1</sup>

» Tutti i feriti vennero tradotti all'ospedale di Perpignano. Pacchiarotti era tra quelli. Una palla gli avea spezzato il ginocchio. Non ostante la grave ferita, non volle calar da cavallo, ma vi restò ad animare i compa-

gni colla voce e coll'esempio infino all'ultimo. Appena fu nell'ospedale, si riconobbe inevitabile l'amputazione della coscia. Per l'amputazione assicuravano la vita.

Disgustato degli uomini e dei tempi, preferì la morte.<sup>1</sup> Morì 12 giorni dopo entrato nello spedale. Era nativo della città di Voghera, nel fior degli anni, grande della persona, di nobile e grato aspetto. Alla testa del reggimento Alessandria nel 1821, salvò Torino da un attentato dei carabinieri. In Catalogna fu l'autor principale della gloria degli esuli. Coloro che l'han veduto combattere, non dimenticheranno mai la serena sua fronte in mezzo ai pericoli, e la sua ferocia negli assalti. Vinceva col valore i nemici, colla piacevolezza e cortesia i compagni. I Francesi che militavano insieme con noi, solevano chiamarlo *le brave des braves*. Amò la patria e la libertà sopra ogni cosa. Fu tacciato d'ambizione: era smisurato desiderio di gloria, a conseguir la quale non è cosa che non avrebbe osato. Il suo nome vive e vivrà lungo tempo in Catalogna e Spagna. Se la fortuna gli avesse aperto più largo campo che non il comando di pochi esuli, avrebbe operate grandi cose, e lasciato un nome fra gl'illustri capitani d'Italia.»<sup>2</sup>

Queste particolarità ricaviamo dal libro più volte citato di Carlo Beolchi il quale commilitone e compagno di esilio a tanti infelici, narrò le proprie e le altrui sciagure, e raccolse con religione tutti i fatti che onorano il valore italiano, e i nomi di quelli che morirono o combatterono da valorosi in altre contrade, difendendo quella libertà che invano avevano tentato di dare all'Italia.

Questo libro scritto con grande affetto, e con bella

<sup>1</sup> Egli disse: *Poiché non vi ha più terra di libertà per noi, io non voglio più vivere.*

<sup>2</sup> Beolchi, loc. cit., 148 ec.

eleganza, è un'opera egregia di buon cittadino; e ogni Italiano ne debbe ringraziar di cuore l'autore.

Fra gli esuli morti ricordati da lui non si voglion tacere anche quelli che soccomberono a Barcellona nel terribile malore della febbre gialla che dall'agosto al decembre del 1821 desolò la città e vi sparse circa 30 mila persone.

Degli esuli italiani ne perirono 24, tra cui primo il medico Simonda, piemontese, che invano scoprì la malattia ai suoi primi segnali e avvisò l'autorità a pigliarvi rimedio per tempo. Morirono il medico Ratazzi già capo politico d'Alessandria, e Appiani membro della giunta di governo in quella città; il tenente Schierano dei dragoni del re, e altri uccisi non tanto dal malore, quanto dagli stenti patiti in quella universale sciagura.

Dopo le sconfitte di Spagna alcuni dei nostri andarono a combattere per la libertà della Grecia, altri morirono in Inghilterra, in Francia, in America e in altre parti del mondo.

In Grecia ove il 15 luglio del 1822 era caduto da fortissimo eroe alla battaglia di Peta il colonnello Pietro Tarella,<sup>1</sup> morì in appresso il cavalier Pecorara, quello stesso che ufficiale in Piemonte, ai 10 marzo 1821 a Pinerolo fu tra i primi seguaci di Lisio che chiamava i soldati all'insurrezione. I Tedeschi tentarono di

<sup>1</sup> Era nato di famiglia popolana in Torino verso il 1789. Nel 1805 entrò soldato semplice negli eserciti napoleonici, e fu a molte battaglie e colla sua prodezza si guadagnò i gradi più alti. Poi entrato nell'esercito sardo fu maggiore nel reggimento *Cuneo*, e nel 1821 seguì i soldati che stettero per la libertà. Quindi costretto a esulare si recò a combattere in Grecia, ove ebbe il grado di colonnello e rese molti servigi disciplinando le truppe e combattendo da quel valoroso che era. A Peta, ove stava a fronte di nemici maggiori del doppio, egli perì con tutti i suoi e con Andrea Dania capo dei Filellenì. (Ciampolini, *Storia del Risorgimento della Grecia*, vol. I, pag. 377 ec. — *Panteon*, vol. II.)

sedurlo con ogni sorta di arti, ma inutilmente. Egli seguì animoso per la sua via: fu compagno agli altri nelle infelicità dell'esilio, e in Catalogna combattè valorosamente, stimato e amato da tutti. Dopo fu a Londra, e di là passò in Grecia: fece prove di eroico valore in più fatti d'arme, e alla fine còlto in un agguato dai feroci Ottomani non ebbe più scampo. La sua testa infitta sopra una picca dette di sè orrendo spettacolo, e fu empivamente venduta: perocchè di umane teste facevasi mercato, e l'oro inviato segretamente ai Turchi dall'Austria, serviva a comprare le teste dei Cristiani e di tutti gli amici di libertà. Al che allude Pietro Giannone colle seguenti parole del suo poema dell' *Esule*:

Nè de' fati ha fin qui lo sdegno atroce,  
 Chè tratto da desio di vil mercede  
 Ne tronca i capi l'Ottoman feroce.  
 Ah! l'oro che l'Italia all'Austria diede,  
 E l'Austria all'infedel, di Cristo a scorno  
 Prezzo d'itale teste esser si vede!

In Grecia combattè da prode Giacinto Collegno,<sup>1</sup> e ivi morirono il Santarosa di cui parleremo più avanti

<sup>1</sup> Il Collegno nato a Torino ai 4 giugno 1794 fece i primi studi nel collegio Tolomei di Siena, e poi si educò alle armi nella scuola militare di Saint-Cyr quando il Piemonte faceva parte dell'impero di Francia. Ne uscì col grado di luogotenente di artiglieria nel 1812, e andò alla disastrosa guerra di Russia, combattè in Germania nel 1813, e in Francia nel 1814. Prima di compire i 20 anni era decorato, a Lipsia, della legion d'onore: era capitano quando Napoleone abdicò, e allora lasciò la Francia per ridursi in Piemonte, ove, preso servizio nell'esercito, fu incaricato di ordinare l'artiglieria a cavallo, che comandò fino al 1821. e fu nominato scudiero di Carlo Alberto. Prese parte alla rivoluzione che con altri avea preparata, e dopo la rovina campò la vita esulando. Fu dapprima in Spagna e Portogallo, poi in Grecia, ed entrato nella fortezza di Navarino quando i Turco-Egiziani vi avevano gettate 3600 bombe, comandò il Genio: combattè quanto poteva contro i nemici e contro l'indolenza dei Greci; e del casì del memorabile assedio lasciò importanti ricordi in uno scritto (*Dia-*

e altri parecchi che voglionsi qui ricordare. All' assalto di Caristo nell' isola di Negroponte, ebbe la ferita mortale di cui finì poco dopo il capitano Barandier già prode combattitore di Catalogna. Alla caduta di Missolongi (27 aprile 1826) fu ucciso, tra gli altri, il prode Bifrare di Pinerolo. A Napoli di Romania perirono il capitano Vincenzo Aimino, intrepido uomo che accorreva sempre dove fosse maggior pericolo, il maggiore Arolani e il capitano Antonio Forzano. Il maggiore Roccavilla cadde a Metena, il tenente Scavarda a Patrasso; a Tripolizza il capitano Andrietti, sotto le mura di Atene il capitano Dosio che ebbe sepoltura accanto alla tomba di Teseo. E sotto le mura di Atene finì la sua vita il tenente Damiano Rittatore, come narra il Beolchi: « Circondato da otto Turchi a cavallo, coll' atletico suo braccio quattro ne atterrò. Ma infine stanco e sanguinoso fu dagli altri sopraffatto. Egli era uno dei prodi che il 13 marzo 1824 aveano inalberato la bandiera tricolore nella cittadella di Torino. In quel primo scoppio della rivolu-

*rio dell'assedio di Navarino, Torino 1857).* Alla fine uscì salvo, si recò dapprima a Ginevra e si messe a studiar la botanica, poi andato a Parigi si volse agli studi geologici, e in breve divenne valentissimo in essi e professò la scienza per più anni alla scuola di Bordeaux, e dettò parecchie memorie importanti. Nel 1845 venne in Toscana, e qui riprese anche i suoi studi militari, e fra noi fece sentire la sua voce coi *Ricordi per le truppe di fanteria*. Nel febbraio del 1848 fu inviato dal Governo Toscano a visitare i punti militari delle nostre frontiere, e ai primi di marzo ebbe lo incarico di organizzare i volontari per la difesa della patria.

Non tornò in Piemonte se non quando vi rientrò, colla costituzione, l' idea nazionale per cui aveva esulato tanti anni con una sentenza di morte sul capo. E allora ebbe dimostrazioni di stima e d'affetto. Fu ministro della guerra, senatore del regno, ambasciatore a Parigi. Morì nel 1856, nell'età di 62 anni. Ebbe bella mente e nobile indole: fu uomo di scienza e d'azione: amò nobilmente la patria e si adoprò tutta la vita per la sua indipendenza. V. la *Notice biographique sur le général Hyacinthe Provana de Collegno* par le général Albert de la Marmora, Turin, 1857. Vedi anche la *Rivista di Firenze*, 1857, vol. 1, pag. 283 e segg., e vol. II, pag. 225.



zione il cavaliere Desgeneys, maggiore d'artiglieria, accorse per sua mala sorte e tentò arringare ai sollevati. Un momento d'indugio poteva esser fatale all'impresa. Rittatore, allora sergente della guardia, uscì di fila e intimò a Desgeneys di ritirarsi. Ma questi, sguainata la spada, gli si fece addosso per ucciderlo. Rittatore, parato il colpo, trafisse di ferita mortale il Desgeneys che cadde a terra morto. Questo colpo assicurò la cittadella ai costituzionali. Aveva il Rittatore militato nell'esercito imperiale in un reggimento di dragoni. Aveva fatto tutte le guerre di Spagna e Portogallo. Nei fatti degli esuli di Catalogna fu tra i più valorosi. La morte di Desgeneys avea dato sinistra opinione di questo soldato. Io che insieme con Borso di Carminati l'ebbi a compagno nel viaggio d'Inghilterra, posso affermare che quanto intrepido e valoroso, altrettanto egli era umano ed onorato. Pieno d'entusiasmo per la libertà, a questo nome la rozza sua natura s'infiammava, e niuna impresa era troppo arrischiata all'indomito suo coraggio. La gloriosa sua fine fu ben degna di tanto soldato.

In Grecia pure morì più tardi il conte Alerino Palma dopo avere colà onorato la patria colla dottrina e colle nobili virtù del suo animo. Era nato a Rivarolo

<sup>1</sup> Borso Carminati fu soldato e duce valorosissimo. Dopo aver combattuto per la costituzione spagnuola si riparò in Inghilterra e a Bath insegnava la lingua italiana per vivere. Ma presto noiato di una occupazione che non era secondo i suoi gusti, andò in Portogallo a combattere per Don Pedro, e colle sue prodezze si guadagnò il grado di colonnello. Di là passò nella Spagna al servizio della regina Isabella, e fu generale ed ebbe ogni sorta di onori. Ma di animo irrequieto si lasciò sedurre da nuovi disegni ambiziosi, entrò in una trama a favore della regina Cristina, e scoperto fu fucilato nel 1844. Morì serbando l'usata sua intrepidezza: e fu sventura che tanta virtù di guerriero andasse a finire a pro di una trista donna che fu sempre fiera nemica alla libertà per cui egli aveva combattuto per tutta la vita.

nel Canavese ai 24 luglio 1776: studiò le leggi, e a 17 anni era laureato. L'odio al dispotismo entratogli di buon'ora nell'animo gli fece seguir con affetto le nuove idee inaugurate dalla rivoluzione francese, e quindi patì persecuzioni e processi: e nel 1799 fu costretto a esulare. Poi tornò in patria colla libertà che vi portarono le armi straniere, e nei nuovi ordini ebbe gli onori e gli uffici che si convenivano ai suoi studi e al suo ingegno, e ventinovenne fu presidente del tribunale di prima istanza d'Ivrea ove andò famoso per integrità senza pari. Restaurato il vecchio regime, rifiutò sdegnosamente ogni ufficio: riprese i lavori del fòro e usò la dottrina e la fama a difesa del giusto e a soccorso dei poveri cui dette generosamente i consigli e l'opera sua, nel tempo stesso che non dimenticava la patria. Nel 1821 stette coi costituzionali, pubblicò con altri la costituzione spagnuola in Ivrea, chiamò con proclami gli abitanti del Canavese alla rivolta, ed aiutò gli ordini nuovi col consiglio e cogli scritti. Caduta la rivoluzione, dapprima cercò riparo in Spagna, e là anch'egli fu infaticabile e valoroso alle pugne ed ebbe due croci d'onore, mentre a Torino era cogli altri impiccato in effigie, e spogliato del suo ricco patrimonio. Sul finire del 1822 fu a Londra, donde con gli altri Filelleni si recò nella Grecia ove pubblicò un *Catechismo politico ad uso della gioventù*: ed ebbe pubblici incarichi, e in servizio dei Greci, tornò poscia a Londra ove chiamò la moglie e i figliuoli. Viaggiò in Olanda e in Francia: pubblicò scritti a sostegno dei Greci, e fece la *Difesa della rivoluzione dei Piemontesi*. Poscia (1829) rimessosi stabilmente in Grecia ebbe dal governo la cittadinanza ellenica, e fu eletto a presidente del tribunale di Missolungi. Nel 1839 ebbe da Capo d'Istria l'incarico di formare e presedere un tribunale di commercio nell'Isola di Sira, d'onde

passò poi ad Atene come membro della Corte d'Appello. Gli offrirono anche il ministero della Giustizia, ma egli lo rifiutò. Sedè pure nell' Areopago, ed ebbe altri uffici, nei quali dette sempre splendide prove della sua sapienza e del suo integro animo.

La patria lontana aveva in cima ad ogni affetto, ma non era uomo da contraddire in nulla a sè stesso, nè da fare atti che avessero pur l'ombra di una viltà: e nel 1839 quando una sua diletta figlia, cupida di riabbracciarlo, voleva porger suppliche pel suo ritorno, egli resistè di tutta forza a quelle preghiere, e solo accettò la commutazione della pena capitale nell'esilio con la restituzione dei beni.

Nel 1848 applaudì alle novelle che gli giungevano d'Italia, e la causa della nostra indipendenza aiutò cogli scritti; e propose e si adoperò a render facile la stipulazione di un trattato commerciale e marittimo tra la Grecia e il Piemonte.

I Greci lo onorarono ed egli onorava fra essi l'Italia, e aiutava con ogni poter suo la conquista della libertà per la quale a 75 anni serbava il caldo affetto che lo mosse nella sua gioventù. Serbò fino all'ultimo gagliardo il corpo e fresca la mente. Morì a Sira ai 6 febbraio 1854 dopo 30 anni di esilio sopportato con nobile animo. Ai 40 di luglio del medesimo anno i suoi antichi amici del Canavese gli fecero solenni onori funebri a Rivarolo: e un sacerdote, Francesco Vallosio, lodò in chiesa le virtù e la sapienza dell'uomo che 30 anni prima era stato impiccato in effigie come un malfattore.<sup>1</sup>

Fra gli esuli riparati in America morirono colà i capitani Rolando e Franchini dei dragoni del re, e il

<sup>1</sup> V. il *Panteon dei Martiri*, vol. II, pag. 489 ec.; Beolchi, *Reminiscenze*, . 314

sottotenente Carlo Simonda fratello del medico ricordato di sopra. Al Brasile morirono il medico Pietro Carta di Biella, uno degli eroi di San Salvario, e il medico Badarò che aveva fondato un giornale<sup>1</sup> nella città di San Paolo, ove ai 20 novembre del 1830 fu assassinato da quattro Tedeschi: morì pregando gli astanti a por giù ogni pensiero di vendetta e dicendo che *se muore il liberale, non muore la libertà*.<sup>2</sup> Al Messico morì Pietro Muschietti assassinato da una banda di ladri.<sup>3</sup>

In Francia morirono di malattia i tenenti Saturnino e Pellati dei dragoni del re, il capitano Enrico, già comandante della cittadella di Torino nel 1824, e l'avvocato Giuseppe Malinverni di Vercelli uomo di grande virtù e dotto ed elegante scrittore.

Nel Belgio morirono a Bruselle il capitano Duboin, e il valoroso matematico Francesco Oreglia a cui le disgrazie dell'esilio avevan turbato la mente.<sup>4</sup>

Ma i più degli esuli d'Italia dopo la caduta delle libertà di Spagna e di Portogallo si recarono in Inghilterra, rimasto quasi unico asilo agli uomini rei di aver voluto una libera patria. Ivi era allora spettacolo dolorosissimo. Londra era piena di esuli d'ogni opinione politica, d'ogni paese. Si vedevano confusi insieme costituzionali alla spagnuola, alla francese, all'americana; vi erano generali e ufficiali di Piemonte, di Napoli, di Portogallo e di Spagna; soldati scampati alla morte dei campi, e al capestro dei re: presidenti di parlamenti sciolti a furia di baionette: vi erano i ministri e gli uomini più notevoli di tutti i paesi in cui la libertà era stata spenta cogli spergiuri, coi tradimenti, col

<sup>1</sup> *El observador constitucional.*

<sup>2</sup> *Morre hum liberal, mas nao morre a liberdade.*

<sup>3</sup> Beolchi, *loc. cit.*, pag. 209 ec.

<sup>4</sup> Beolchi, pag. 210 ec.

ferro.<sup>1</sup> E questi uomini erano quasi tutti poveri e pativano la miseria, quantunque avessero tenuti i gradi primi dello Stato e delle milizie. Ma i più soffrivano fortemente e nobilmente la sventura, usando a vivere delle cognizioni e delle dottrine già raccolte per ornamento dell' animo, e ammessi per tutta Inghilterra nelle case dei grandi, facevano meglio conoscere la lingua e la letteratura italiana, e davano agli stranieri concetto più degno di noi.<sup>2</sup> Alcuni superarono i lunghi dolori dell' esilio e poterono dopo molti anni rivedere la patria: altri affrettarono la fine dei mali con morte violenta, come l' avvocato Fortunato Luzzi di Mortara, già membro della Giunta d' Alessandria e di Torino, e l' avvocato Bertolini che si uccisero l' uno a Newcastle, e l' al-

<sup>1</sup> Pecchio, *Osservazioni semiserie sull' Inghilterra*, pag. 404 ec., Lugano 1831; Beolchi, p. 198 ec.

<sup>2</sup> « Il merito della letteratura italiana fu dagli esuli fatto conoscere ed apprezzare. La lingua si studiò non più come un accessorio alla musica, ma per la bellezza della letteratura. L' introduzione degli esuli alle più cospicue famiglie fu cagione che il carattere nazionale fosse meglio conosciuto. Molte amicizie si strinsero: di molte benevolenze fecero gli esuli tesoro. L' avvocato Giovanni Battista Testa in Doncaster, l' avv. Pecchini in Manchester, l' abate Minichini in Birmingham, Calvetti in Leeds, l' avv. Malinverni in Bath, il conte Pecchio e poi il maggiore Berchet in Brighton, Radice in Dublin, Demarchi in Edinburgo, Panizzi e poi Grimaldi in Liverpool, Gabriele Rossetti, Ravina, Pepoli in Londra ebbero nome grazioso ed onorato e fama di sapere. Il marchese San Marzano, il conte Santarossa, il conte Porro, il general Demeester, il deputato Poerio, il general Guglielmo Pepe, il colonnello Pisa, l' ingegnere Albano, Angeloni, Garda, Tadini, Prandi ed altri molti rappresentavano degnamente in Londra l' emigrazione italiana; siccome rappresentavano degnamente in Parigi il principe della Cisterna, il cavalier Giacinto Collegno, Ornato, Enrico Gambini; e in Bruxelles i march. Arconati, Arrivabene e Priero, il dottor Gastone, e più tardi l' ingegnere Bosso e Gioberti, e molti altri. » (Beolchi, pag. 201.)

Gli esuli d' Inghilterra si valsero del loro credito per trovar soccorsi ai più poveri, e per alleviare le dure sorti degli infelici compagni, che fatti prigionieri nelle ultime battaglie di Spagna furono condotti in catene prima in Francia, poi rimandati in Ispagna, e menati da fortezza a fortezza fra

tro a Portsmouth per una passione infelice.<sup>1</sup> Finirono a Londra nel medesimo modo un Rossetti e un Bordesio. Morirono di morte naturale in Londra il tenente Tolosano del reggimento dei dragoni della regina, e in Liverpool il giovane Ippoliti di Pordenone che col Bordesio si erano segnalati per gran valore nelle guerre di Spagna; e presso Londra il capitano Gambini:<sup>2</sup> ai 4 giugno 1835 morì a Brighton in età di 50 anni il milanese Giuseppe Pecchio uomo ricco di dottrina e d'ingegno, che esulando nel 1821 cogli altri Lombardi fuggiti dalle mani dell' Austria, onorò fra gl' Inglesi l'Italia con molti scritti di pubblica economia e di politica, e lasciò nome illustre nella storia della scienza e della libertà. Ad altri accaddero sciagure non poche, le quali sopportarono intrepidamente nella speranza che migliori destini si apparecchiassero intanto alla patria. Ai loro mali trovavano un conforto anche nella reverenza che per essi avevano gli uomini generosi di tutti i paesi, i quali trattandoli con amore fraterno mostravano al mondo di credere che sacro debbe reputarsi colui che, per amore di libertà, sull' altare della patria fece olocausto delle dolcezze domestiche, dell' amato luogo ove nacque, e d' ogni cosa più caramente diletta. E così consolando alle onorate sciagure degli uomini liberi, i popoli rendevano ragione alla sublime sentenza degli antichi, i quali a mostrare quanto gli esuli e gli ospiti sian vene-

gli insulti di sfrenata soldatesca e di plebe feroce, e quindi spediti ai presidii spagnuoli di Affrica e messi come galeotti ai lavori forzati. Si fecero istanze presso il ministero inglese perchè si interponesse col governo spagnuolo: e in ciò molto si adoprò Luigi Angeloni di cui altrove diremo le forti virtù e le lunghe sciagure. E l'effetto di queste pratiche fu che dopo più d'un anno quegli infelici furono restituiti a libertà. (Ibid., p. 207.)

<sup>1</sup> Beolchi, pag. 202 e 210.

<sup>2</sup> Beolchi, loc. cit.

randi, li posero sotto la protezione speciale di Giove, e lo appellarono perciò *Giove ospitale*.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Delle dimostrazioni di affetto che in Spagna, in Inghilterra ed anche in Francia, gli esuli nostri ebbero dai popoli mentre erano ferocemente perseguitati dalle polizie della Santa Alleanza, ne fa testimonianza tra gli altri l'avv. Amedeo Ravina uomo più singolare che raro per l'altezza del cuore, per la somma dottrina, e per la sua inflessibilità di principii. Egli condannato a morte a Torino per aver preso parte alla rivoluzione del 1821 esulò in Spagna, in Francia, in Inghilterra e da ultimo venne a Firenze ove noi per più anni lo abbiamo ammirato ed amato. Nel febbraio del 1848 tornò dopo 27 anni di esilio in Piemonte, ed eletto a rappresentante del popolo in quattro collegi, sostenne al parlamento tutti i più generosi partiti insieme coll'altro egregio cittadino Evasio Radice che pure fu condannato a morte nel medesimo tempo. Vedi il discorso detto dal deputato Ravina alla Camera il dì 21 novembre del 1848. Ravina e Radice morirono l'uno a Genova e l'altro a Torino in questi ultimi anni.

## XXIX.

**SANTORRE SANTAROSA.**

... Disdegnosi precorrendo il fato  
 Spandono il sangue per la Grecia antica  
 Che per la patria lor non han versato.  
 Né sperano al coraggio, alla fatica,  
 Al valore, a' perigli ed alla morte  
 Nemmeno il suon d'una parola amica.  
 Ma l'alma nel partir dal petto forte  
 Cerca l'Italia, e l'ultima sua voce  
 È preghiera per lei di miglior sorte.  
 GIANNONE, *L'Esule*. Canto XII.

Santorre Santarosa governò la rivoluzione militare scoppiata in Piemonte nel 1821: poi ramingò per l'Europa menando miserrima vita, e alla fine morì in Grecia combattendo per quella libertà che vanamente aveva tentato di dare alla sua patria.

Era nato di nobil famiglia a Savigliano in Piemonte ai 18 novembre dell'anno 1783. Il padre aveva il grado di ufficiale superiore nell'esercito piemontese, quando si accese la grande rivoluzione di Francia: e recandosi alle prime guerre delle Alpi condusse seco Santorre che aveva solamente nove anni. Se il padre viveva, il figlio certamente sarebbe andato innanzi per la via delle armi: ma morto alla battaglia di Mondovì, alla quale prese parte come colonnello del reggimento di Sardegna, il giovinetto se ne tornò a Savigliano in famiglia, e parte in questa città, parte a Torino, attese agli studii. All'età di 24 anni godeva singolare stima di integrità e di senno, e i suoi concittadini lo elessero *maire* della patria città: esercitò questo ufficio assai tempo, e vi acquistò esperienza degli affari civili. In appresso entrò nell'amministrazione francese che allora governava il Piemonte, e negli anni 1812, 13, 14 fu sotto prefetto



alla Spezia. Caduto poi e risorto per brevi istanti Napoleone, il Santarosa nei cento giorni tornò soldato, e fece la piccolissima campagna del 1815 come capitano dei granatieri della guardia reale. Dopo prese la carriera dell'amministrazione militare: entrò nel ministero della guerra e vi fu incaricato di importanti faccende.

Mentre era in questo ufficio cospirò per l'indipendenza d'Italia, e con gli altri ufficiali dell'esercito elesse a capo dell'insurrezione Carlo Alberto allora principe di Carignano. Santarosa fu uno dei quattro che nella notte del 6 marzo 1821, nella biblioteca del principe, stabilirono con lui i modi dell'impresa. Notammo sopra come differita di giorno in giorno per le paure del principe cospiratore, l'insurrezione scoppiasse il 40 marzo ad Alessandria. Santarosa si gettò nell'azione con tutto l'animo suo. Ai 24 di marzo fu chiamato al ministero della guerra e della marina da quel medesimo Carlo Alberto che nella notte seguente disertava riparandosi fra gli Austriaci e trascinando seco due reggimenti e l'artiglieria leggiera. Allora Santarosa annunziò il turpe fatto in un suo proclama bellissimo dei 23 marzo in cui fece appello all'onore piemontese e mostrò la patria in pericolo. In esso diceva: — Soldati piemontesi, guardie nazionali, volete la guerra civile? Volete l'invasione dello straniero, la devastazione delle vostre campagne, l'incendio, il saccheggio delle nostre città, e dei nostri villaggi? Volete perdere la nostra gloria, contaminare le nostre insegne? Continuate. Piemontesi in armi sorgano contro Piemontesi in armi! Petti di fratelli incontrino petti di fratelli! Comandanti i corpi, ufficiali, sotto ufficiali e soldati, qui non v'è che una via di salute. Serratevi intorno alle vostre bandiere, circondatele, afferratele, e correte a piantarle sulle rive del Ticino e del Po: la terra lombarda v'aspetta, la terra lombarda

che divorerà, al primo nostro apparire, i suoi nemici... compagni d'arme, questa è un'epoca europea... —

« Questo proclama, ed alcuni atti che lo seguirono e provano il pensiero di prendere l'iniziativa della guerra contro l'Austria, costituiscono a un dipresso la vita politica di Santarosa in Italia. La caduta dell'insurrezione napoletana, l'esitazione dei rivoluzionarii piemontesi e lombardi, il tradimento del generale La Torre, le insidie del conte Mocenigo ambasciatore di Russia, e più altre cause, precipitarono a rovina le cose, e agli 8 aprile il tentativo piemontese cessava. Ma noi abbiamo voluto ricordar con onore fra gli uomini di quel tentativo, il nome di Santarosa, perchè se le circostanze, gli errori ch'egli ebbe comuni con quasi tutti gli uomini di quel tempo, e più di tutto le false basi sulle quali s'era ordinato quel tentativo, troncarono a mezzo quella carriera, egli fu nondimeno il più eminente fra i migliori di allora, e purissimo d'intenzioni e caldo d'amore per la sua patria, e di aborrimiento al giogo straniero, e di natura virtuosa ed anche fortemente temprata, sebbene non quanto richiedeva l'ufficio ch'ei s'era assunto. »<sup>1</sup>

Quando vide impossibile salvare la patria, Santarosa si ritirò e andò a mendicare il pane sulla terra straniera. I carabinieri reali lo arrestarono mentre fuggiva e lo avrebbero messo nelle mani del boia, se da essi non lo salvava il colonnello Schultz, pollacco, che gli venne in soccorso con trenta studenti. Errò per le Alpi e per la Svizzera, in Spagna, in Francia e compose il libro sulla *Rivoluzione piemontese* a cui messe per epigrafe quel verso di Alfieri:

Sta la forza per lui, per me sta il vero.

Qui si rivela tutta la nobilissima anima dell'uomo,

<sup>1</sup> V. l'*Apostolato popolare*, num. 4.

che fu lo scrittore e l'attore principale del dramma. Difendendo una rivoluzione sventurata, non si lascia governare da umori di parte: è leale e magnanimo: rende giustizia a ogni intenzione: e nelle amarezze dell'esilio non si lascia sfuggire nè risentimenti nè accuse. Ha l'entusiasmo d'una nobile causa portato fino alla generosità più sublime. Ha fede nell'avvenire, e crede che l'*emancipazione dell'Italia sarà un avvenimento del secolo decimonono*.

Quanto più si allontanava dalla patria, più si aumentavano i suoi dolori. Aveva lasciato donna e figli carissimamente dilette: e soprattutto lo pungeva acerbo il pensiero di non potere da sè stesso educarli al vero. Questo gli fu tormento per tutta la vita. « Temo (scriveva d'Inghilterra nel 1824) che se il re rende i miei beni alla mia moglie e ai miei figli, non voglia incaricarsi dell'educazione di questi. Io fremo all'idea che i miei figli siano allevati dai Gesuiti. Questo è gran causa di pena al mio cuore. »

I suoi beni erano stati confiscati. I figli vivevano della piccola dote materna, e con questa mandavano qualche soccorso all'esule padre. Ma egli non voleva esser grave ai suoi cari, e sceglieva piuttosto di vivere misera vita, e quasi senza pane.

Si riparò a Parigi, ove, per non esser travagliato dalla sospettosa polizia, prese altro nome. Chiamavasi Conti. Abitava una povera camera a tetto nel *Quartier Latino* insieme con un amico di Torino, il quale senza essersi compromesso nella rivoluzione, avea abbandonato volontariamente la patria per essergli compagno nella sventura. Il che torna a gran lode di ambedue, e mostra quale uomo era quello col quale altri preferiva l'esilio alle dolcezze della patria e della famiglia. Quelli che lo conobbero riferiscono cose maravigliose sulla bontà

dell' animo suo, che sforzava tutti ad amarlo. E il Cousin, che lungamente lo conobbe e lo consolò di cure amorose, asserisce che è impossibile ritrarre la grandezza e l'amabilità di quell' anima. Accoppiava la forza alla bontà, l'energia alla tenerezza. Il suo cuore era un tesoro di affetti. Se incontrava per la via un disgraziato. divideva con lui il soldo del povero. Se si ammalava la sua vecchia donna di casa, l'assisteva amorosamente come avrebbe fatto alla sua moglie, ai suoi figli. Se alcuno lo richiedeva de' suoi consigli, ei gliene era largamente cortese, e ciò per un istinto irresistibile di cui non aveva neppur la coscienza. Perciò era impossibile conoscerlo e non amarlo. A Torino aveva un amico cui poté lasciare la moglie e i figli. Un altro amico lo seguì nell'esilio. Quando fanciullo era col padre nell'armata delle Alpi, gli fu dato per camerata un giovinetto del suo paese di nome Bossi, che poi abbandonò l'esercito e il Piemonte e andò in Francia ove guadagnava col'industria la vita. Egli perdè di vista il Santarosa, ma ne conservò memoria affettuosa nel cuore. Un giorno il nobile conte caduto nella miseria vide comparirsi davanti nella sua cameruccia del *Quartier Latino* il povero Bossi, sorbettaio a Parigi, che avendo sentito dai giornali le avventure del suo giovane ufiziale, non cessò di cercarlo finchè non ebbe trovata la sua casa, e finalmente ora tutto lieto veniva a offrirgli i suoi poveri risparmi. Più tardi, quando il Santarosa fu imprigionato, il povero Bossi ogni mattina andava alla carcere con un paniere di frutta, e lasciava la sua offerta al prigioniero col rispetto di un antico servitore, e con la tenerezza di un vero amico.

Per qualche tempo il Santarosa visse tranquillo a Parigi, consolando cogli studi la sua miseria, e l'affanno della patria lontana. Era tutto pieno dell'idea di giovare

all'Italia, preparando scritture morali e politiche che rigenerassero ed educassero i popoli italiani. Chiamava ciò una *cospirazione letteraria*, e si confortava di poterla efficacemente intraprendere. Aveva ingegno, studi e cuore da ciò. Se la fortuna gli fosse stata meno nemica, noi avremmo avuto in lui un insigne scrittore di cose politiche. Ma questo non vollero le triste sorti dei tempi, che uccidevano gli ingegni, che consumavano in lunghe angoscie le più energiche vite: questo impedì l'italiana miseria resa più amara dal dispotismo di Francia, che congiurava con le polizie di tutti i paesi a perseguire gli uomini di libero cuore.

Mentre il Santarosa se ne viveva quieto e inoffensivo a Parigi, i suoi nemici lo andarono a tormentare anche nella innocente sua solitudine.

La fazione che in Francia pervenne al governo col ministro Villèle, mentre studiavasi di uccidere tutte le libertà interne, stringeva viepiù le sue alleanze coi despotti esterni, e d'allora in poi le polizie di Piemonte e di Francia si strinsero amicamente la mano, e fecero il loro piano di persecuzione contro i rifugiati. Parecchi piemontesi si erano ricoverati a Parigi, ove viveano senza intromettersi in faccende politiche. La polizia sapeva o doveva sapere che nessun pericolo veniva alla Francia dalla loro presenza: ma essa dalle paure della polizia di Torino e dell'Austria era incitata a infierire: e quindi, invece di contentarsi a sorvegliare, perseguitò apertamente.

Il Santarosa fu avvertito che lo cercavano, che lo avrebbero arrestato, e forse restituito al Piemonte, ove era sicuro di esser mandato al patibolo. Perciò studiò di sottrarsi alle ricerche: e il suo amico Cousin gli procurò un rifugio in una casa di campagna ad Auteil, vicino a Parigi. Ivi vissero qualche tempo ambedue, consolando

dosi a vicenda dell'avversa fortuna, e intrattenendosi in ragionamenti di filosofia e di politica. Era il marzo del 1822, quando un giorno il Cousin fu talmente oppresso dal male, che il Santarosa lo scongiurò ad andare a cercare qualche soccorso a Parigi. Quegli cedè e partì subito. L'altro, pensoso più dell'ámico che di sè stesso, non potè rimanere ad Auteil, e la sera stessa lo seguì alla città per confortarlo con le sue cure. Poscia, a notte avanzata, volle recarsi al suo antico alloggio, e mentre se ne tornava, sulla piazza dell'Odeon fu da otto sbirri arrestato e condotto in prigione.

Nella notte medesima il prefetto di polizia lo tormentò con interrogatorio lunghissimo, e apertamente gli disse che lo avevano arrestato come reo di macchinazioni contro il governo francese. Questa accusa scempiata gettavano in faccia ad un uomo che non praticava nessuno! Egli protestò sdegnosamente contro l'accusa: dichiarò che era assolutamente estraneo a tutto quello che facevasi in Francia, e disse che il suo unico e involontario torto era quello di essere a Parigi sotto nome diverso dal suo. Interrogato sulle sue relazioni, disse che conosceva solamente il Cousin, e istantemente pregò non lo tormentassero ora che giaceva gravemente ammalato. Ma le preghiere furono vane. La mattina appresso per tempissimo cinque gendarmi e un commissario di polizia perquisirono la casa, e vi fecero maravigliose scoperte: vi trovarono alcune note su Proclo e Platone. Il Cousin, sebbene gravemente ammalato, si recò immediatamente dal prefetto di polizia e gli disse: Se voi accusate di complotto un uomo che a Parigi non pratica altri che me, me pure dovevate arrestare: se poi non osate accusarmi di cospirazione, perchè pigliarvela contro di un uomo, il quale non potè far nulla che per mezzo mio e con me? E se non si tratta di macchina-

zioni contro la Francia, è cosa indegna perseguitare un proscritto per la sola ragione che porta un nome supposto, quando questo proscritto è un uomo dabbene. Il prefetto rispose che il sospetto di cospirazione contro il governo francese sembrava privo di fondamento, ma che rimanendo dei dubbi si farebbe processo.

Questo affare durò per due mesi. Il Santarosa se ne stava in prigione tranquillo sotto l'usbergo della buona coscienza. La parola di *estradizione* era stata pronunciata: non era lungi il caso di essere restituito al Piemonte, cioè mandato al patibolo. Egli con forte animo si preparò ad ogni evento. Tutti quelli che lo videro erano compresi di reverenza per lui: e il carceriere gli pose grandissimo affetto.

Dopo due mesi di un processo ridicolo fu concluso, non esservi luogo a procedere sulla prevenzione del complotto, e fu fatta lode all'imputato della lealtà, e della franchezza delle sue confessioni. Pareva quindi che si dovesse lasciar vivere tranquillamente a Parigi. Ma la polizia si oppose di tutta forza, e non volle neppure che subito fosse scarcerato. Allora la Corte regia intervenne, e pronunciò formalmente la liberazione del prigioniero, se non vi era altra causa di arresto. Vi furono ostacoli anche alla pronta esecuzione di questo secondo giudizio: e dopochè il Santarosa fu dichiarato dalla giustizia superiore a qualunque prevenzione, e per conseguenza libero, un decreto ministeriale ordinò che fosse rilegato in provincia, sotto la vigilanza dei birri. Gli destinarono a prigione Alansone, piccola città nel dipartimento dell'Orne. Contro questo atto vile e malvagio egli protestò con tutto il suo sdegno, e chiese di rimanere a Parigi o di avere un passaporto per l'Inghilterra. Non gli fecero niuna risposta, e lo condussero immediatamente ad Alansone con altri Piemontesi arre-

stati con lui. Doveva ogni giorno presentarsi alla polizia a render conto di sè, altrimenti era minacciato di trattamenti durissimi. Questa ingiustizia della relegazione in un luogo dove non poteva avere nè libri, nè il conforto della presenza di un amico, gli appariva sulle prime una spaventosa disgrazia. Ma non si lasciò togliere la quiete che le anime forti conservano sempre. Cedè alla necessità, quantunque sentisse, secondochè egli scriveva ai 12 giugno, che Alansone era per lui una delle più triste necessità degli 84 dipartimenti di Francia. Nella sua solitudine meditò un'opera che doveva intitolarsi: *Della libertà e de' suoi rapporti colle forme di governo*.

Sebbene vivesse ritiratissimo, e a tutti apparisse inoffensivo il suo contegno, e non pigliasse parte nessuna alle cose di Francia, pure la polizia non gli dava un momento di pace. Un suo amico, il colonnello Fabvier, gli fece sapere, che si pensava ad arrestarlo di nuovo e a restituirlo al Piemonte: quindi lo consigliava a fuggire in Inghilterra, e si offriva di fornirgliene i modi. Fuggire per Santarosa era quasi un confessare che dubitava del proprio diritto: reputava che adoperando così avrebbe dato la ragione contro di sè a quelli che avevano il torto: per conseguenza ricusò le offerte amichevoli e rimase al suo posto.

In questo mezzo alla Camera dei Deputati fu agitata la questione degli esuli. Molti membri dell'opposizione ne difesero eloquentemente la causa, e mossero gravi lamenti contro le indegne maniere tenute dalla polizia coi rifugiati italiani. Il ministro Corbière, mentendo impudentemente, come ai tempi nostri usava il Guizot, rispose, che i rifugiati italiani non erano dell'avviso dei loro difensori, e che tutti concordemente si lodavano dei modi tenuti dal governo francese a loro



**riguardo.** Queste parole sleali parvero al Santarosa un inopportuno insulto, e credè che l'onore suo e quello de' suoi compagni di sventura l'obbligassero a protestare altamente. La qual cosa egli fece pubblicando una lettera di nobile e fiero linguaggio. La polizia ne rimase stizzita. Egli contento d'aver fatto il proprio dovere, e di aver resa testimonianza alla verità, si apparecchiò a tutte le conseguenze con animo fortemente tranquillo. Un ordine del ministero lo fece trasportare da Alansone a Bourges, insieme con altri quattro fuorusciti piemontesi; Sammichele, De Baronis, Palma, e Garda.

A Bourges era più che mai sorvegliato e angustiato con strane sevizie. Pure si dava pace, sperando che la Provvidenza metterebbe fine ai suoi mali. Di là scriveva al Cousin: « La cattedrale di Bourges è una grande e bellissima chiesa gotica. Ma il santuario riserbato ai preti non lascia avvicinare all'altare. I vostri preti francesi tengono i Cristiani troppo lungi da Dio: un giorno se ne pentiranno! » Studiava e filosofava sopra materie religiose, morali e politiche, e s'indignava con gli scrittori moderni che mettono in mala voce gli antichi. « Il Bonald e il Tracy, egli diceva, son d'accordo per iscreditare gli antichi, quegli antichi a cui siamo debitori di tanto, e le cui venerabili reliquie rinnovellarono la civiltà che era perita. » Ai 21 settembre scriveva: « Oggi il prefetto mi ha fatto chiamare, e mi ha domandato se ero sempre nell'intenzione di andare in Inghilterra, e, in questo caso, se preferivo di imbarcarmi a Calais o a Boulogne. Ho risposto, che non potevo desiderare di rimanere in Francia senza avervi piena libertà; e che quando mi fosse negata, accetterei subito i passaporti per l'Inghilterra. Io non potevo fare altra risposta onorevole. Dirò dunque addio alla Francia, ma non vi rinunzio. La società europea

avrà qualche anno di calma. Forse cesserà l'inquietudine che la mia persona ispira ad alcuni male a proposito. Allora ritornerò.... Ho bisogno di questa speranza. » Partì da Genova accompagnato da' gendarmi come un malfattore. Partì per Parigi, e gli fu appena concesso di fermarvisi quanto era necessario per passare da una diligenza ad un'altra. Sebbene il governo lo avesse maltrattato, si allontanava dalla Francia con dolore, perchè vi lasciava un amico affettuosissimo. Partì con l'animo conturbato, quasi fosse presago che lo attendevano più triste sorti. Il desiderio della patria si faceva più amaro quanto più essa rimaneva lontana. Il pensiero di non rivedere la famiglia, e di non potere da sè stesso educare a un'idea generosa i diletti figliuoli, empiva di malinconia il suo povero cuore.

Toccò le spiagge inglesi ai primi di ottobre del 1822, e quindi si recò a Londra, che era per lui un vasto deserto. Senza amici, senza fortune, visse giorni di malinconia amarissima. Le sciagure presenti lo riconducevano naturalmente a pensare al passato. Scrivendo un saggio sulla letteratura italiana ammirava la forte educazione che fece la valente e generosa gioventù fiorentina, la quale nel secolo XVI avrebbe salvato la patria, se poteva salvarsi, ma che salvò almeno l'onore. « Noi uomini del secolo XIX, diceva, non abbiamo potuto neppure consolarci di questo. Quanti rimproveri io debbo fare a me stesso dei tanti errori commessi in trenta giorni di carriera politica!... Il mio cuore avanti l'epoca della nostra rivoluzione era stato crudelmente straziato: non so quel che sarebbe divenuto se la febbre italiana non mi avesse preso. Io renderò giustizia a me stesso: non ho conosciuto un momento nè l'interesse, nè la paura, nè alcuna brutta passione. Ma restai al di sotto delle circostanze. A misura che gli av-

venimenti si allontanano da mè, la rimembranza de' miei errori si presenta più viva alla mia immaginazione. Io penso sempre fremendo allo sciagurato affare di Novara, in cui l' esercito costituzionale fu messo in rotta sì presto. Questa è la seconda ferita, che sanguinerà sempre e che mi fa miseramente languire.... Ho quarant' anni: ho molto desiderato la felicità, ed aveva un' immensa facoltà per sentirla: ma il mio amaro destino si è posto a traverso. »

A Londra vide Giovanni Berchet, che allora cantava sdegnosamente l' infamia inglese nel mercato di Parga: e lo confortò a continuare a comporre poesie di quella tempra. Nel 1823 visse qualche tempo col conte Porro all' estremo di Londra in una casetta del Foscolo. Ivi cercava quiete a studii gravi: meditò un' opera sul *Congresso di Verona*, ma non trovò nè il tempo nè la calma necessaria a compirla. Per fuggire la miseria era costretto a scrivere articoli per i giornali, lavoro che gli era sommamente antipatico. Ora era scoraggiato, ora esaltato: spesso lottò colla miseria. Nel 1824 si trovò agli estremi e mancava assolutamente di pane. Bisognò pigliare un partito: e stabilì di andare a Nottingham nella speranza di provvedere alle sue necessità dando lezioni di lingua italiana e francese.

Questo stato era gravissimo a lui, che sentivasi anima capace a fare qualche cosa di grande. Quindi desiderava l' occasione di uscire da queste angustie micidiali. « I miei sogni, i sogni della mia vivissima fantasia, scriveva al Cousin, si sono svaniti: anco la speranza si è spenta nell' anima mia: vuolsi ella omai svincolare da questo terrestre suo carcere. » A un altro amico scriveva: *Quando si ha un' anima forte conviene operare, scrivere o morire.* L' occasione di operare e morire gliela offerirono i fatti di Grecia. Non avendo po-

tuto combattere per l'Italia, desiderò di adoperare il suo braccio per la patria di Socrate e di Platone. E coll'amico suo Giacinto Collegno partì per la Grecia il dì 4<sup>o</sup> novembre 1824. L'amico, che gli fu compagno di viaggio e lo vide fino quasi agli ultimi giorni, raccolse tutte le notizie che potè avere di lui in questa spedizione infelice.

Ai 4 dicembre scoprirono le montagne del Peloponneso. Mentre i passeggeri che erano a bordo alla nave provavano la gioia naturale ad ogni uomo che è presso al termine di un lungo viaggio di mare, e mentre i più anelavano di toccare il suolo di Grecia, il Santarosa solo, appoggiato a un cannone, contemplava mestamente il paese che si offriva sempre più distinto allo sguardo, e diceva al Collegno: « lo non so perchè mi dispiaccia che sia finito il viaggio: la Grecia non risponderà forse alla idea che me ne ero formata: chi sa quali accoglienze: chi sa qual fine ci attende! »

I suoi tristi presentimenti sciaguratamente furono veri. A malgrado delle larghe promesse dei deputati greci a Londra, fu ricevuto freddamente dal governo greco a Napoli di Romania, ai 10 dicembre. Domandò lo impiegassero in un ufficio qualunque: gli risposero: *si vedrà!*

Ai 2 di gennaio del 1825 lasciò Napoli di Romania, avvisando il governo che ad Atene aspettava i suoi ordini. Visitò Epidaurò, l'isola di Egina, e il tempio di Giove Panellenico, e ai 6 giunse ad Atene, e di là fece un'escursione per l'Attica, e cercò Maratona e il capo Sunio. Sopra una colonna del tempio di Minerva Suniade scrisse il suo nome e quello dei due amici Collegno e Ornato, come monumento della loro amicizia. Mentre era ad Atene, essendo venute minacce di assalto dal traditore Odisseo, egli contribuì a ordinare la difesa: e tutti i giornali di Atene lodarono la sua operosità, e il suo entusiasmo.

Intanto si facevano i preparativi dell'assedio di Patrassò. Santarosa, che ancora non aveva avuta dal governo nessuna risposta, fece nuove istanze e chiese di aver parte all'impresa. Gli risposero che il suo nome troppo conosciuto poteva compromettere il governo greco colla Santa Alleanza, e che se voleva rimanere in Grecia, il facesse, ma cambiandosi nome. È facile immaginare quale impressione facesse al suo cuore questa indegna risposta. Ma egli ardeva del desiderio di veder da vicino i Turchi, di provarsi con essi e di fare qualche cosa per la causa della libertà. Invano i suoi amici gli dimostrarono, che egli avea pienamente soddisfatto agli obblighi contratti coi deputati greci di Londra, con gli amici e con la propria coscienza, e che non era più debitore di nulla a una nazione che non osava di confessare apertamente i suoi servigi.

Rimase fermo nel suo proposito. Si vestì e si armò da semplice soldato, e col nome di Derossi raggiunse il quartier generale a Tripolitza. Poi le forze destinate ad assediare Patrassò essendosi recate a Navarino minacciata dagli Egiziani, egli si diresse a quella volta con Maurocordato, e dopo aver presa parte al fatto dei 49 aprile contro le truppe di Ibrahim Pascià, entrò in Navarino a' dì 21.

Portava sempre addosso il ritratto dei suoi figli. Ai 20 aprile accortosi che alcune gocce di acqua erano penetrate fra il vetro e la miniatura; l'aprì; e volendola asciugare, cancellò a metà la faccia di Teodoro suo primogenito. Questo caso lo afflisse amaramente. Confessò al Collegno, che non poteva fare a meno di considerare questo fatto come un presagio funesto; e a un amico a Londra scriveva: *Tu ne riderai, ma sento dopo ciò ch'io non devo più rivedere i miei figli.*

Il presidio greco di Navarino era debole, e non

permetteva di pigliar l'offensiva. « Nei quindici giorni in cui tacque il rumore delle armi, il Santarosa riprese l'uso dei suoi studi. Recitava i canti di Tirteo, meditava Platone e Tacito. Assorto in quella profonda malinconia, l'avresti giudicato Bruto ne' campi di Filippi, o Catone in quella notte che fu l'estrema di sua vita. »<sup>1</sup>

Gli Egiziani strinsero la città ai primi di maggio, quando furono sbandate le forze greche destinate a far levare l'assedio. Dapprima minacciarono l'isola di Sfacteria, che è a bocca del porto e lo domina. La difendevano mille Greci con 15 pezzi di artiglieria. La sera dei 7 maggio vi furono mandati cento soldati in rinforzo, e il Santarosa era con questi. La mattina degli 8, parlando col Grasset, segretario di Maurocordato, gli disse che era andato nell'isola perchè stimava che dalla difesa di essa dipendesse la salute della fortezza: ma aggiunse, che i disordini dell'armata greca non gli permettevano di sperare nulla di bene. Allora l'altro soggiunse: Venite alla batteria con noi. E il Santarosa: No, io resterò qui: voglio vedere i Turchi più da vicino. Queste furono le sue estreme parole raccolte da amiche orecchie. Poco appresso l'isola era assalita gagliardamente, e dopo un'ora di combattimento cadeva in mano dei Turchi. Alcuni dei difensori si salvarono nelle navi del porto: ma il Santarosa non era tra questi. È noto come il presidio di Navarino straziato dalla fame e dalla sete, dopo belle prove di valore si arrese al nemico. Il Collegno che si era distinto in quella difesa come capo delle artiglierie, ne uscì libero ai 16 maggio. Suo primo pensiero fu di ricercare l'amico tra i prigionieri, e con gran dolore sentì che più non era tra i vivi. Ne cercò allora il cadavere per render-

<sup>1</sup> Ciampolini, *Storia del Risorgimento della Grecia*, Firenze, 1846, vol. II, pag. 674.

gli gli estremi ufficii: ma fu vano anche questo sforzo del pio desiderio.

*L'amico della Legge*, giornale di Napoli di Romania, dopo aver narrato la battaglia di Navarino, così si esprimeva sul conto del Santarosa: « L'amico zelante dei Greci, il conte di Santarosa è caduto da valoroso in questa battaglia. La Grecia perde in lui un amico sincero della sua indipendenza e un ufficiale sperimentato, che con le sue cognizioni e con la sua attività le sarebbe stato di gran vantaggio nella lotta presente. »

Il Cousin, quando gli giunse in Francia la trista novella, per rendere un qualche ufficio alla cara memoria dell'eroe, si diresse a Maurocordato per indurre il governo greco a inalzargli un modesto sepolcro nel luogo ove cadde: e si offrì di farne egli la spesa. Non fu data nessuna risposta a questa domanda. Si rivolse allora al colonnello Fabvier, il quale era stato amico del Santarosa. Egli accolse con affetto l'idea, e appena l'armata francese ebbe liberato il Peloponneso e l'isola di Sfacteria dalla invasione egiziana, compì il pio uffizio. Per opera di lui un modesto monumento al martire italiano sorse alla bocca di una grotta ove fu fama che rimanesse ucciso da un rinnegato maltese. Vi poneva questa iscrizione: AL CONTE SANTORRE DI SANTAROSA UCCISO IL 9 MAGGIO 1825.

Così i liberi Italiani che toccano il sacro suolo di Grecia, possono recarsi a visitare con religione di patria il luogo dove questo nostro generoso concittadino versava per la libertà il suo sangue, dopo avere per essa patito lunghe miserie e lunghi dolori.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Di questo infelice e generoso italiano, oltre a ciò che ne scrisse il Cousin (*Revue des deux mondes*, 1840, vol. I), vedi anche Collegno, *Diario dell'assedio di Navarino*; Pecchio, *Avvenimenti della Grecia nella primavera del 1825*, Lugano, 1826, pag. 148 e 149; Beolchi, *Reminiscenze*, p. 213.

## XXX.

CARLO BIANCO.

Nun per ardore o patrio amor ti rinase,  
 Nè alla sventura più di te fu pio,  
 Ma poichè del suo buio ella ti cinse,  
 E in chi men lo dovea trovasti oblio,  
 Chi misura il dolor che ti sospinse  
 L'arcana legge a prevenir di Dio?  
 Cando un istante a te, lunga una vita  
 Sempre agli altri pietoso hai tu compita.

PIETRO GIANNONE.

Nacque sul cadere del secolo XVIII a Torino, unico figlio maschio a genitori di ricca stirpe patrizia. Finiti i suoi studi letterari entrò nella carriera delle armi, e militò in un reggimento di cavalleria. Di buon'ora sentì nel cuore l'obbrobrio delle sorti italiane, e prese parte ad ogni cospirazione che fosse intesa a render libera ed indipendente la patria. Era uomo leale, energico, generosissimo. Perciò tutti i liberali lo amavano, e nel 1820 i cospiratori lo inviarono con missione segreta a Parigi per intendersi col Comitato Direttore della Carboneria. Tornato di là fece tutti gli sforzi e i sacrifici che poteva maggiori per disporre il suo reggimento a secondare ed aiutare il moto che si stava preparando. Quando la rivoluzione scoppiò, egli era capitano, e vi si gettò dentro con tutto l'impeto della calda anima sua. Il suo reggimento lo seguì, e lo nominò colonnello. Caduta la rivoluzione, il Bianco, come gli altri, imbarcatosi a Genova, volò a difendere la costituzione di Spagna e noi lo abbiamo veduto alla testa dei prodi Italiani che in Catalogna spargevano il sangue non potuto dare a pro della patria.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vedi sopra pag. 177.



**Quando il dispotismo trionfò anche colà, il Bianco** dopo affrontati molti pericoli giunse a Gibilterra vestito da mozzo di marina. Si sottrasse dai birri che lo perseguitavano, rifugiandosi sovra un legno sdruscito dalla tempesta. Il povero capitano che pietosamente gli offrì questo ricovero non poteva dargli che un po' di biscotto: ed egli si studiò di procacciarsi men dura la vita colla pesca. Stette ivi tre mesi e molto soffrì: perocchè costretto a stare allo scoperto, il sole gli arse la delicata persona e gli empì di piaghe le spalle.

Dopo, trovato un imbarco, si recò a Malta ed ivi sentì che gli erano stati confiscati i suoi beni e che lo avevan condannato a morte in Piemonte e in Ispagna. Non avendo niun modo di vivere, non conoscendo nessuno, era in orribili angustie: ma una speranza lo confortava. Prima di partire da Torino avea depositati cinquantamila franchi nelle mani di un suo cognato. A lui ricorse e gli richiese il deposito per supplire alle necessità in cui si trovava. Ma il cognato non volle consentire alla restituzione, e solamente assegnò al Bianco una piccola somma sugli interessi del capitale. L'infelice rimase a Malta lunghi anni cospirando sempre per la libertà italiana, ed ivi stampò nel 1828 un utile libro intitolato: *La guerra per bande*, con cui intendeva di insegnare all'Italia a liberarsi dalla signoria forestiera.

Nel 1831 si ridusse a Marsilia per unirsi a quelli che si accingevano a correre in soccorso della rivoluzione dell'Italia centrale. Ma giunse quando i moti italiani erano stati traditi e compressi, e non potè avere la suprema dolcezza di rivedere la patria e di spendere per essa il suo sangue. Formatasi poi in Marsilia l'associazione della *Giovine Italia*, egli che sinceramente professava le più larghe opinioni democratiche, vi fu

subito ascritto, e fu sempre uno de' membri più attivi.

Cacciato poi con tutti i suoi compagni di Francia, si recò con essi in Svizzera. Nel 1834 prese parte alla spedizione di Savoia, ed ebbe l'incarico di condurre uno dei corpi degli Italiani che doveano fare quell'ardita fazione. Appena la spedizione fu cominciata ai primi di febbraio, gl' Italiani si accorsero di esser traditi, ed offrirono al Bianco il comando generale dell'impresa. Ma era troppo tardi: tutto andava in rovina, e non fu possibile farvi riparo.

Nè qui finirono i mali. Gli esuli italiani oltre al dolore dell'impresa fallita, ebbero anche una persecuzione feroce. La diplomazia li fece cacciare anche dai liberi monti di Svizzera. Il Bianco si rifugiò a Bruxelles ove con ogni maniera di sacrifici assistè i molti profughi che continuamente passavan di là. Per questa pia opera incontrò molti debiti, e per liberarsene si adoprò perchè gli fossero restituite le fortune paterne. Aveva seco un figlio la cui educazione gli era costata gravissime spese. Pensò di mandarlo a Torino perchè si adoprasse a far togliere la condanna che lo aveva spogliato del suo ricco patrimonio. Tutti i tentativi tornarono vuoti d'effetto, ed egli cadde in cupa malinconia. I mali dell'esilio cresciuti oltremisura gli conturbarono la mente e gli abbatterono il cuore stato sì intrepido nei campi di guerra. Un giorno del 1844, abbracciata la moglie uscì di casa, e giunto al Canale che bagna Bruxelles, lasciando sulla sponda bastone e cappello, vi si precipitò dentro, e volontariamente affogò. Lasciava un volume manoscritto col titolo di *Manuale del rivoluzionario italiano*.

Questi fatti del povero Bianco ci furono narrati nella più parte dall' amico nostro Giuseppe Lamberti il quale visse lungamente con lui in intimità di pensieri,

di affetti e di speranze.<sup>1</sup> Tutti gli altri che lo conobbero attestano concordemente della rara bontà della sua anima, del suo puro amore di patria e dell'energia del suo cuore. Egli visse povero, ma divise il suo pezzo di pane coi suoi compatriotti che ne mancavano. Vi sono persone che hanno confessato a noi stessi che se non patirono la fame debbono essere riconoscenti al povero Bianco.

Fu infelicissimo, perchè le tristizie dei tempi e degli uomini non gli consentirono di dare il suo sangue all'Italia.

« Era, scrive il Beolchi suo amico, grande della persona, di nobile aspetto, di alti sensi, di militare ferocia, della libertà amatore ardentissimo. Alla idea della libertà e indipendenza italiana sacrificò quante dolcezze la nobiltà dei natali e un ricco patrimonio promettevano fargli fruire. »

<sup>1</sup> Giuseppe Lamberti, uomo di cuore nobilissimo, che nell'esilio consolò tante sventure dei nostri sbalzati fuori della patria, e a Parigi fu uno dei rappresentanti più operosi dell'idea democratica, tornò in Italia nel 1818, e poi morì a Reggio sua patria nel 1851.

## XXXI.

FEDERICO CONFALONIERI.

Come l'alpestre rovere,  
 Se l'aquilon lo investa,  
 Curva cedendo all'impeto  
 La conquistata testa.....  
 Lottai, cessai alla sorte,  
 Ma scarsi dalla polvere  
 Del mio destin più forte.  
 Ervi un dolor che l'anima  
 Sublima e fa superba:  
 Eredità che il secolo  
 Alla virtù riserba  
 Che fra le rio vicende,  
 Fra le catene e i triboli  
 Impavidi ci rende.  
 Come sospesi in aere  
 Fuor di quest'ima sfera  
 Vediam guizzar la folgore  
 E fremor la bufera,  
 Mentre su noi più puri  
 S'aprono i cieli e splendono  
 I tardi anni futuri.  
 Beltà, poter, dovizie,  
 Carcere, esiglio o morte  
 A suo voler fra gli uomini  
 Divider può la sorte —  
 Un cor dove a' accoglie  
 Questo sublime palpito  
 Ella non dà — nè toglie.

DALL'ONGARO.

Scoppiata la rivoluzione di Piemonte, grande fu l'agitazione dei cuori lombardi che abborrivano l'oppressione straniera. Crederono giunto il giorno della libertà, e lo salutarono con ardentissimo affetto.

I cittadini più generosi della Lombardia e della Venezia già cospiravano da molto tempo per cacciar lo straniero, e s'intendevano coi Carbonari delle altre province. L'inquisitorio governo austriaco se ne accorse ai primi del 1849 e arrestò parecchie persone nel Veneto. Più tardi il governo con un manifesto interdiceva la carboneria, e dichiarava reo di alto tradimento chi si ascriveva a quella setta. Che la legge riguardasse il

futuro, potea comportarsi come parto di governo assoluto; ma il farla riguardare al passato era atto di barbarissimo governo tirannico. E così fu fatto. Per essa furono condannati al carcere duro i cittadini arrestati più mesi prima. Nuovi arresti furono fatti poscia a Milano, e le sentenze erano sempre di morte e di carcere duro. Nel dicembre del 1821 fu arrestato e poi condannato il conte Federigo Confalonieri che era veramente il capo di tutti quei generosi che volevano cacciato d'Italia il lurco tedesco.

Era nato nel 1776 di parenti nobilissimi. Nel 1814, quando tornò l'austriaco a opprimere gl'infelici Lombardi, quando accadde l'atroce uccisione del Prina, corsero voci sinistre di Federigo Confalonieri: ed egli stampò a sua difesa uno scritto, che vedemmo or sono molti anni, quantunque rarissimo. Noi non abbiamo dati sicuri per giudicare di quei fatti. Diremo soltanto che se per giovanile inesperienza egli commise un errore, colla sua vita posteriore fece ammenda del fallo e si purificò nello Spielberg. È certo che dopo quell'anno tristissimo gli si accese grande nell'animo l'amor della indipendenza italiana, e fece ogni sforzo per conseguirla. E prima di ogni altra cosa studiò di promuovere la istruzione del popolo, affinchè per essa si facesse degno della libertà e ne sentisse il bisogno. A questo intento viaggiò Francia e Inghilterra e recò in Lombardia i metodi d'insegnamento creduti più adatti a illuminare e rigenerare le nazioni. A questo intento prestò l'opera sua a un giornale intitolato il *Conciliatore* che era fatto dagli uomini più dotti e più amanti di libertà, e che presto fu dall'Austria ucciso di morte violenta.

Intanto si avvicinavano i tempi di eventi grandissimi. Si preparava la rivoluzione in ogni parte d'Italia. Confalonieri visitò Napoli, s'intese coi capi del carbo-

narismo dell'Italia meridionale e centrale, e del Piemonte, e si preparò a secondare i moti italiani. Era capo dei liberali lombardi e avea intorno a sè De Meester generale in ritiro, Giuseppe Pecchio, il barone Francesco Arese, Pietro Borsieri, i marchesi Giorgio Pallavicino e Giuseppe Arconati e Benigno Bossi, milanesi: il cavaliere Pisani Dossi di Pavia, Filippo Ugoni di Brescia, il conte Giovanni Arrivabene di Mantova, Vismara avvocato novarese stanziato a Milano, e altri di varie città.

Scoppiata la rivoluzione di Napoli e poi quella di Piemonte, Confalonieri avea stabilito coi suoi che Milano e altre città lombarde insorgessero, che si sorprendessero le fortezze di Peschiera e di Rocca d'Anfo, e che da ogni parte si desse addosso ai Tedeschi, tostochè i Piemontesi avessero passato il Ticino. Sappiamo come andassero le cose in Piemonte, e per quali sciagure quella rivoluzione fallisse. In conseguenza di ciò non ebbe nè principio nè effetto alcuno la rivoluzione lombarda. Ma tali erano stati i preparativi, tanto si erano agitati gli animi, che la polizia austriaca non poteva lungamente rimanerne allo scuro. Essa a poco a poco conobbe o sospettò quei fatti: e quindi molti furono gli arresti, molte e terribili le condanne. Federigo Confalonieri avrebbe potuto sottrarsi al pericolo, perchè gliene dettero il tempo: ma o per cieca confidenza o per destino che lo tirasse, rimase e fu vittima. Fu arrestato nel mese di dicembre, e dopo quasi due anni di processo, il 9 di ottobre del 1823, fu con altri molti condannato alla morte, e per commutazione di pena al carcere duro perpetuo nello Spielberg. Sui patimenti suoi che furono immensi, e sulla sua virtù, così scrisse l'egregio amico nostro Filippo De Boni. « Il più solenne de' martiri nostri fu sì grande nella sventura, che gli stessi nemici ne sentirono riverenza: sofferse quanto è mai dato sof-

**frìre, e non disse mai lagno: potè aver libertà e rifiu-**  
tolla, non potendo dividerla col suo compagno di carcere,  
l'Andryane: fiero del suo martirio, ma non con iattanza,  
nelle sue parole, ne' suoi atti lo rispettò sempre; giacque  
tredici anni in quella prigione durissima, e ne usciva  
quale era entrato, senza chinare la fronte: confidente  
nella giustizia divina, ma non bigotto: afflitto della na-  
zionale bassezza, ma non disperato: fedele alle sue dot-  
trine politiche, ma non esagerandole colle rimembranze  
dell'infernale crudeltà di Francesco. Il quale, sottilmente  
feroce, volea punir quegli incliti nell'intelletto e nel-  
l'anima, farli imbecilli e codardi. Credete forse colpe-  
vole Silvio del gesuitico e malo indirizzo che adombra  
la pallida e santa figura del martire? No: in lui la ven-  
detta dell'implacabile imperatore continua, continua per  
lui nell'intelletto e nell'anima. Il Confalonieri usciva di  
carcere nel 1836 vincitore dell'austriaca sapienza nel  
tormentare: fiaccato sì nella gagliarda salute, ma con  
la prima energia di carattere, benchè nel castello mo-  
ravo si smarrisse perfino il nome paterno. Quell'uomo  
la cui sventura commovea tutta Europa, allo Spielbergo  
non era che il numero 14. Un giorno chiamollo a sè il  
direttore delle prigioni e gli disse: — Numero 14, sua  
Maestà l'imperatore mi ha ordinato di annunziarvi la  
morte di vostra moglie. — Poi senza rivolgergli una con-  
solatrice parola, facea ricondurre il numero 14 nell'or-  
renda sua tana. Non dirovvi i suoi patimenti: il suo  
nome li dice, e son tali, che nelle bilance giustissime  
del Signore egli ha certamente scontato all'Italia molti  
anni di servitù co'molti da lui consumati nello Spielber-  
go; egli c'insegnò con che dignità si debba soffrire, con  
quale costanza si debba perseverare. » E più sotto:  
« Quando una repentina luce sorgeva, e mille voci sa-  
lutavano l'aurora d'un giorno novello, in quel momento

il povero Confalonieri moriva. Ma era ne' fati che vivo od estinto egli fosse funesto agli oppressori tedeschi; giacchè piangendo in sulla sua sepoltura il popolo lombardo ricoprava la coscienza di sè medesimo. »<sup>1</sup>

Federigo Confalonieri morì nel dicembre del 1846 in Hospital alle falde del San Gottardo, mentre dalla Svizzera veniva in Italia. Ebbe splendidi funerali in Milano nella chiesa di San Fedele, ove i cittadini intervennero in tanto numero e con tale dimostrazione di affetto, che l'Austria ne fu impaurita; e poi quando pensavasi a raccogliere denari per inalzare al Confalonieri un monumento nel luogo dove morì, la polizia usò tutte le sue arti per impedirlo.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Molte più particolarità sulla sua prigionia possono vedersi nelle *Memorie* dell'Andryane. Sull'arresto e sulle pratiche fatte perchè gli fosse commutata la sentenza di morte, è da leggere una lunga lettera del conte Gabrio Casati pubblicata negli *Ultimi rivolgimenti italiani* dal Gualterio, vol. I. *Documenti*, pag. 209 ec., Firenze, Le Monnier, 1851.

<sup>2</sup> Vedi le *Carte segrete della polizia austriaca*, vol. III, pag. 114.



## XXX.

ANTONIO SOLÈRA.

Ciò che sofferto abbiám d' aspro e d' indegno  
 Del nordico predon sotto l' impero,  
 È tal che passa d' ogni fede il segno.  
 GIANNONE, *L' Esule*, Canto XII.

Le pene più crude del carcere e dell'esilio si possono sostenere con rassegnazione e con calma, quando in mezzo ai patimenti scende a conforto del cuore l'idea di giovare col proprio sacrificio alla patria, e di avere la benedizione e la gratitudine dei propri fratelli. L'uomo che ha nell'anima questo conforto sale intrepido anche il patibolo; epperchè tutti i martiri soffrirono con lieto cuore i tormenti, e si mostrarono più tranquilli dei loro carnefici. Il patire e il morire noi reputiamo somma ventura, quando sorride la speranza, che i patimenti e il sangue sparso servono a fare testimonianza del vero, e possono essere fecondi alla patria di liberi figli. Perciò non compiangiamo, anzi reputiamo felici i martiri gloriosi delle nazioni. Ma sventuratissimi ci apparvero sempre coloro, che dopo lunghi dolori fortemente sofferti a pro d'un'idea generosa, videro che gli uomini, non che saperne loro grado, li calunniavano come traditori, e sentendosi innocente l'anima, ascoltarono il rumore della calunnia volare di bocca in bocca, e perpetuarsi nei libri. Perciò abbiamo compreso qual dovette essere l'animo di Antonio Solèra, quando dopo molti anni di vita durissima passata allo Spielberg, apprese che su libri letti avidamente dal pubblico era atrocemente calunniato il suo nome: quando sentì che erasi tentato di rivolgere a sua infamia i tristissimi tempi della sua prigionia, dalla quale sperava presso gli uo-

mini conforto a'suoi stanchi anni e alle sventure di sua famiglia.

Antonio Solèra nacque in Milano: sotto la dominazione francese esercitò vari uffici a Bergamo, in Istria, a Ferrara: nel 1818 fu fatto pretore di Lòvere nella provincia di Bergamo, e in ogni luogo ebbe fama di uomo integerrimo. Arrestato per cospirazione, il *Cesareo regio senato lombardo-veneto*, con scellerata sentenza dei 18 maggio 1821, lo condannò alla pena di morte come aggregato alla setta dei Carbonari, e come reo di alto tradimento: e con lui condannava il pretore Foresti, Costantino Munari, Antonio Villa, Giovanni Bacchiega, il prete Marco Fortini, il conte Fortunato Oroboni, il marchese G.-B. Canonici, Giuseppe Delfini, Pietro Rinaldi, Giovanni Monti, Vincenzo Carravieri e Francesco Cecchetti.<sup>1</sup> La *Sacra Cesarea regia maestà apostolica* confermò pienamente la decisione del senato, e solo in via di grazia *clementissimamente degnossi* di condonare la pena di morte, commutandola ai più nel carcere duro per venti o per quindici anni. Il Solèra fu tra quelli che dovevano passare 20 anni allo Spielberg; e là nel sepolcro dei vivi fu trascinato immediatamente, e con gli altri infelici soffrì per più anni.

Alla fine del 1827 gli fu dato, come ad altri, di uscire dal sepolcro e di tornare l'anno appresso a bere il dolce aere della patria. In Brescia se ne viveva confortato dalla stima de' suoi concittadini, quando nel 1842 gli giunse notizia delle *Memorie di un prigioniero di stato allo Spielberg*, pubblicate in lingua francese a Parigi nel 1838 da Alessandro Andryane. Il Solèra, che aveva conosciuto l'autore ed era stato lungamente suo compagno di carcere, come prima potè avere il libro fatale, lo lesse, e col dolore e stupore che ogni uomo onesto può immaginare,

<sup>1</sup> Vedi la sentenza più avanti al cap. XXXII, in nota.

sentì il suo onore crudelmente offeso; vi trovò i *sospetti più neri posti come realtà, i dubbi più oltraggiosi come certezza, e si vide rappresentato come traditore, come ipocrita, come spia, come uomo caduto nell'estremo dell'avvilimento e della depravazione*. Vide che l' Andryane, il quale dice sè stesso purificato dall' infortunio e si rappresenta come uomo altamente religioso e morale, usava tutte le eleganze dello stile per dare risalto al disonore di un suo confratello di sventura, e intendeva a togli in un tratto quello che più abbellisce e nobilita la vita, a distruggere una reputazione comprata con sessant'anni di onorate fatiche e di irreprensibil costume, e a far sì che le lunghe sciagure non gli fruttassero altro che vitupero ed infamia. Quel giorno fu per il povero Solèra un giorno più nero di tutti quelli passati allo Spielberg. Pure non si lasciò cader l'animo, e confidato nella buona coscienza, fece prova di togliersi d'addosso l'infamia lanciategli contro dallo scrittore francese. Compose una risposta contro le nere calunnie, e volendo pubblicarla, nè sperando di averne il permesso a Milano, si rivolse a Kolowrat ministro dell' interno a Vienna. Mentre stava attendendo con ansietà questa licenza, per mezzo della signora Bianca Milesi Moyon fece presentare una copia manoscritta della difesa all' Andryane, il quale non si degnò mai di fare niuna risposta. Vienna, secondo il suo solito, rispose alla supplica dopo un anno! Un giorno il Solèra fu chiamato dal ministro di polizia di Brescia, il quale gli partecipò il rifiuto del ministro di Vienna, e dopo una severa ammonizione gli comandò di non più occuparsi di siffatti argomenti.

L'infelice stette sotto il peso delle accuse fino al 1848, senza aver modo nessuno a respingerle, e passò mesi ed anni amarissimi. Ma finalmente, appena

la rivoluzione del marzo liberò i Lombardi dall'oppressione austriaca, egli ebbe il conforto di pubblicare la sua difesa, e di vendicare in faccia al mondo la sua innocenza oltraggiata. Noi abbiamo avuto questo libretto <sup>1</sup> sott'occhio, e siamo stati lietissimi delle prove che il Solèra adduce a sostegno della sua innocenza. E questa sappiamo di buon luogo essere stata anche l'opinione del Confalonieri, e averla egli espressa più d'una volta, quantunque sia altissimamente lodato in quel libro. Il medesimo Confalonieri poi, e Ludovico Ducco di Brescia, e l'abate Fortini, compagni d'infortunio al Solèra, attestarono solennemente dell'integrità e della rara virtù di lui nei giorni tristissimi dello Spielberg; e le loro lettere, che rimangono come documenti irrefragabili, si trovano stampate in appendice alla risposta di cui discorriamo.

Indotti da questi argomenti e dal sapere che il Solèra finchè rimase allo Spielberg fu vittima di tutte le privazioni, di tutti gli stenti, di tutti i travagli e di tutte le perquisizioni umilianti che afflissero gli altri, ne concludiamo, che questo infelice aveva tutte le ragioni, allorchè parlando delle accuse dell'Andryane diceva: « Questa, o signor Andryane, è tutta menzogna e calunnia, la calunnia più nera che siasi fabbricata ai danni d'un uomo onesto. Io giuro il contrario innanzi a Dio e agli uomini: se voi non la ritrattate vi peserà sul capo la maledizione de' miei figli ai quali avete cercato di togliere l'unico patrimonio che io posso legare ad essi, la fama incontaminata del loro genitore! »

E così noi siamo lieti che rimanga illeso da ogni villano oltraggio anche il nome di questo martire della

<sup>1</sup> Risposta di Antonio Solèra alle calunnie appostegli dal signor Andryane, nel suo libro: *Mémoires d'un prisonnier d'État au Spielberg*; Paris, chez Ladvocat, 1833. Brescia, Tipi del Pio Istituto in S. Barnaba, 1848.

patria; e che quando i cittadini dell'Italia risorta andranno per devoto pellegrinaggio a visitare la dolorosa prigione sotto il duro cielo di Moravia, possano versare una lagrima di gratitudine anche nella tetrastanza ove lungamente patì e portò le catene Antonio Solèra.

Dopo tante sciagure la fortuna gli fu sì benigna, che non permise fosse contristato di nuovo dal brutto spettacolo della dominazione straniera. Morì alle acque di San Pellegrino nel luglio del 1848 quando a tutti sorrideva la speranza di veder presto assicurata la causa dell'Indipendenza Italiana.

Queste cose noi scrivevamo nel 1848. Dopo vedemmo le note scritte su questi processi e sulle vittime da Felice Foresti, vittima anch'esso. Egli uomo d'intera onestà ripete le accuse già date da altri al Solèra e lo dice apertamente rivelatore di segreti che fruttarono condanne ai compagni, e aggiunge che perciò *fu trattato in prigione con tutti i possibili delicati riguardi*. Dove sta il vero? Non potendo rispondere con sicurezza ci contentiamo di riprodurre le varie testimonianze,<sup>1</sup> e invochiamo altri documenti che tolgano ogni dubbio e facciano piena la luce.

<sup>1</sup> Vedi i *Ricordi* di Felice Foresti stampati nell'*Appendice* alla fine di questo volume.

## XXXI.

ANTONIO FORTUNATO GROMONI.

Chiusi nel cuor magnanimo  
 La speranza e la morte:  
 Reggeva i miei pensieri  
 Quel gran pensier dei secoli,  
 Che fossi, o sacra terra,  
 Una, libera e forte.  
 Ma a fior della speranza  
 Nell'orgoglio degli anni  
 Portossi l'onda dei cresciuti affanni;  
 E dell'arduo cimento  
 Restò sola la gloria,  
 Poichè dal tradimento  
 Erano troncate l'ali alla vittoria.  
 Allor svegliai mi al pianto  
 Da' miei splendidi sogni,  
 E in carcer tetro mi sentii sepolto;  
 Non un amico volto,  
 Non pietose parole,  
 Non un raggio di sole  
 All'agghiacciate membra e agli occhi spenti:  
 Ma misurai da dolor perenne  
 Gli anni, i giorni, i momenti  
 E fin stromato il pane  
 Gettato innanzi da pietà crudele  
 Che non vorriasi spento una sol volta.  
 Oh nostra gloria indarno dissepolta!  
 Oh la mia vita altera  
 Precipitata a sera!  
 O mio guancial di polve maledetta  
 U' a' assise l'immagine piangente  
 Del vecchio mio parente  
 Quasi a vegliar sull'ossa,  
 E a scongiurar prostrato  
 Che almeno, almeno nell'avita tomba  
 Eternamente io gli dormissi a lato.

L. C.

Le madri italiane piangono amarissime lagrime sui loro figliuoli, che la rabbia dello straniero strappa loro dal seno, e getta in un baratro dove muoiono di dolore e di fame. E quale è il delitto di questi infelici? La fama gli conta tra i cittadini più degni: sono buoni figli, buoni padri, buoni mariti; sospirano la felicità e la dignità della stirpe umana, e si adoprano a promuoverla quanto più possono. Non sono rei di altro, che del pensiero di voler cacciati d'Italia i ladroni tedeschi. In cima d'ogni

lor desiderio stanno la gloria, la libertà e l'indipendenza d'Italia; perciò l'imperatore tedesco li seppellisce vivi negli antri dello Spielberg. Questo imperatore si pensa di poterli anche infamare: ma l'imperiale pensiero è stolto, quanto feroce; il despota può tormentare, può uccidere, perchè molti sgherri ha al suo comando: ma infamare non può: l'infamia che vuol dare ad altri gli ripiomba tutta sul capo, e lo rende esecrato fra tutte le genti. I patimenti e la morte rendono venerande le vittime, e consacrano all'odio pubblico il vituperoso carnefice. I martiri italiani, che incatenati e recinti di sgherri erano trascinati allo Spielberg, per tutti i paesi italiani avevano solenni dimostrazioni di stima e di affetto. Il pianto di tutti i buoni li accompagnava nell'amaro viaggio, e gli sbirri potevano a stento diradare la folla e aprirsi il passo a traverso le moltitudini accorrenti per confortare, con uno sguardo di compassione e con una lagrima, quegli infelici. Anche nei paesi tedeschi, padri e madri si accostavano pietosi ai prigionieri per domandar loro se avevano genitori, e udendo che sì, impallidivano, ed esclamavan commossi: *Iddio vi restituisca presto a quei miseri vecchi!*<sup>1</sup>

Anche tu, infelicissimo Oroboni, avevi un padre ottuagenario che piangeva sul tuo fato crudele, e che dovea scendere nel sepolcro senza più rivederti!

Il conte Fortunato Antonio Oroboni era nato alla Fratta: lo adornavano bellezza di persona, costumi gentili, sentimenti di libero uomo: era sul fiore dell'età e delle speranze; aveva 29 anni. La nobiltà e gli agi della famiglia non spensero in lui, come in molti, l'amore della patria infelice. La dominazione straniera reputava un obbrobrio d'Italia, e si unì co' Carbonari per toglier

<sup>1</sup> Oltre alle *Memorie* del Pellico, vedi i *Ricordi* del Foresti nell' *Appendice*.

via questa vergogna. Fu con gli altri arrestato e trascinato nelle prigioni di Venezia, ove patì tutte le persecuzioni feroci dell'inquisitore Salvotti. Ma non si lasciò mai sbigottire: resse forte ad ogni minaccia, ad ogni tormento. Dopo le pene del lungo processo fu condannato nel capo, e quindi, per commutazione di pena, a quindici anni di *carcere duro* nello Spielbergo.<sup>1</sup>

Non bevve tutto l'amarissimo calice: la morte venne presto ad abbreviargli le angosce. Patì anche egli il tormento della fame, e s'indebolì; divenne sì magro, che la pelle gli s'informava dall'ossa: il suo pallore faceva spavento ai compagni, martiri con lui della medesima fede. L'amore di Silvio Pellico, e le cure affettuose di don Marco Fortini, che gli fu dato a compagno di carcere, valsero a sostenergli la vita qualche mese di più.

« Dopo aver molto dolorato (scrive Silvio Pellico), nell'inverno e nella primavera, si trovò assai peggio la state. Sputò sangue e andò in idropisia. Lascio pensare qual fosse la nostra afflizione, quand'ei si stava estinguendo lì, presso di noi, senza che potessimo rompere quella crudele parete che c'impediva di vederlo e di prestargli i nostri amichevoli servigi!... L'infelice giovane patì atrocemente, ma l'animo suo non si avvillì mai.

» Morì nel suo dì onomastico, 13 giugno 1823. Qualche ora prima di spirare, parlò dell'ottuagenario suo padre, s'intenerì e pianse. Poi si riprese dicendo: — Ma perchè piango il più fortunato de' miei cari: poichè egli è alla vigilia di raggiungermi all'eterna pace?

» Le sue ultime parole furono: — Io perdono di cuore a' miei nemici. —

» Gli chiuse gli occhi don Marco Fortini, suo amico dall'infanzia, uomo tutto religione e carità

<sup>1</sup> Per altre notizie sul forte e nobile contegno di lui, vedi l'*Appendice* alla fine di questo volume.



» Povero Oroboni! qual gelo ci corse per le vene quando ci fu detto che non era più. — Ed udimmo le voci ed i passi di chi venne a prendere il cadavere! — E vedemmo dalla finestra il carro in cui veniva portato al cimitero! Traevano quel carro due condannati comuni; lo seguivano quattro guardie. Accompagnammo cogli occhi il tristo convoglio fino al cimitero. Entrò nella cinta: si fermò in un angolo: là era la fossa.

» Pochi istanti dopo, il carro, i condannati e le guardie tornarono indietro. Una di queste mi disse (gentil pensiero, sorprendente in uomo rozzo): — Ho segnato con precisione il luogo della sepoltura, affinchè, se qualche parente od amico potesse un giorno ottenere di prendere quelle ossa e portarle al suo paese, si sappia dove giacciono. —

» Quante volte Oroboni m'avea detto, guardando dalla finestra il cimitero: — Bisogna ch'io m'avvezzi all'idea di andare a marcire là entro: eppure confesso che questa idea mi fa ribrezzo! Mi pare che non si debba star così bene sepolti in questi paesi, come nella nostra cara penisola. Poi rideva e esclamava: — Fanciullaggini: quando un vestito è logoro e bisogna deporlo, che importa dovunque sia gettato?

» Altre volte diceva: — Mi vado preparando alla morte, ma mi sarei rassegnato più volentieri ad una condizione: rientrare appena nel tetto paterno, abbracciare le ginocchia di mio padre, intendere una parola di benedizione e morire! »

Morì colla calma e colla rassegnazione di un santo. Un carceriere gli depose sul seno un mazzo di fiori e ne avvolse in un lenzuolo il cadavere. Tutti i prigionieri composero un epitaffio, nella dolce speranza che un giorno, l'ultimo di loro che abbandonasse quel luogo fatale, potesse ottenere di erigere almeno una pietra nel

luogo ove giacciono quelle ossa travagliate. Piero Maroncelli dettò le epigrafi seguenti, da porsi nei quattro lati del cippo.

ANTONIO OROBONI

D'ITALIA TERRA

UNICO FIGLIO GIOVINETTO DI PADRE OTTAGENARIO

NEL 1821 IN VENEZIA

DA COMMISSIONE DI STATO

SECRETA

FUOR DI LEGGE

AUSTRIACA IN SUOLO ITALIANO

CONDANNATO A MORTE

COME CARBONARO

E PER GRAZIA DI FRANCESCO I. IMPERATORE

A SOLI QUINDICI ANNI DI CARCERE DURO

SULLO SPILBERG IN BRUNN DI MORAVIA

FAME LENTAMENTE IL CONSUNSE DUE ANNI

IL MATTINO XIII DI GIUGNO 1823

PIANSE SUO PADRE E ITALIA

PERDONÒ A' NEMICI

E SPIRÒ

VENTINOVE TRAVAGLIATI ANNI E SPERANZE DELUSE

FURONO LA SUA VITA

L'ULTIMO DE' SUOI CONCAPTIVI

RIEDENDO ALLA CARA PATRIA

LASCIAVA IN NOME DI TUTTI

LE LORO LACRIME E QUESTA MEMORIA

IL DÌ 18

STRANIERI!

LE OSSA RECLAMANO LA PATRIA

E VOI NE AVRETE UNA

IL DÌ CHE RENDERETE A QUESTE NIE LA LORO.

## XXXII.

## ANTONIO VILLA.

Quando l' inesorabile  
Parola udii — *venet' anni!*  
Non io credei sopravvivere  
A tanta ora d' affanni.

Quando il fremito della libertà si ridestava in Italia, una piccola parte delle province venete, mostrò quanto era memore degli antichi ordini liberi e dette alla causa italiana un numero grande di martiri. Numerosi i Carbonari a Padova, a Crespino, alla Polesella, alla Fratta, e negli altri luoghi dattorno. Nel solo Polesine di Rovigo ove gli arresti cominciarono nel novembre del 1818, furono più di trenta che più o meno gravemente sentirono l'artiglio della belva austriaca. Il piccolo paese della Fratta ebbe dieci condanne di Carbonari. Si chiamavano Antonio Villa, Marco Fortini, Fortunato Oroboni, Giovanni Monti, Domenico Grindati, Giacomo Monti, Antonio Poli, Carlo Poli, Federico Monti e Vincenzo Zerbini. Il Villa, il Fortini, l'Oroboni, e Giovanni Monti furono condannati alla pena di morte, la quale poi fu commutata in quella del *carcere duro*, peggiore d'ogni morte. E ciò per gran clemenza imperiale, che le gazzette ufficiali altamente lodarono, paragonando la bontà dell'imperator d'Austria a quella di Tito imperatore romano.<sup>1</sup>

*Sentenza contro i Carbonari processati e giudicati  
dalla Commissione Speciale di Venezia.*

REGNO LOMBARDO-VENETO. — *Sentenza.*

Visti ed esaminati gli Atti d'inquisizione della Commissione speciale eretta in Venezia contro la setta de' Carbonari costrutti contro: 1. Antonio Solèra, nativo di Milano, Pretore di Lovere. — 2. Dottor Felice

Degli strazi più che barbarici che quegli infelici soffersero nel carcere duro, vuolsi per noi fare onorata menzione per eccitar gli animi dei presenti Italiani a sentimento di riconoscenza verso chi per noi visse giorni

Foresti di Conselice, Provincia di Ferrara, Pretore di Crespino. — 3. Costantino Munari di Calto. — 4. Antonio Villa, di Fratta. — 5. Giovanni Bacchiega, di Crespino. — 6. Prete Marco Fortini, della Fratta. — 7. Conte Fortunato Oroboli, della Fratta. — 8. Marchese Giovan Battista Canonici, di Ferrara. — 9. Giuseppe Delfini, di Ferrara. — 10. Pietro Rinaldi, di Castelnuovo. — 11. Francesco Cecchetti, di Rovigo. — 12. Giovanni Monti, della Fratta. — 13. Dottor Vincenzo Carravieri, di Crespino. — 14. Girolamo Lombardi, di Polesella. — 15. Benvenuto Tisi, di Crespino. — 16. Prete Gaetano Caprara, di Crespino. — 17. Natale Manco, di Polesella. — 18. Luigi Manco, di Polesella. — 19. Francesco Moregola, di Santa Maria d'Ariano. — 20. Luigi Antonio Viviani, di Fiesse, del Polesine, Pretore a Malcesine. — 21. Antonio Lenta, di Rovigo, Cancelliere presso la Prima Istanza politica di Rovigo. — 22. Domenico Zona, di San Martino del Polesine, alunno al Tribunale di Rovigo. — 23. Lorenzo Vincenzo Gobetti, di Rovigo, aggiunto all'ufficio delle Ipoteche in Rovigo. — 24. Domenico Grindati. — 25. Giacomo Monti. — 26. Antonio Poli. — 27. Carlo Poli. — 28. Vincenzo Zerbini. — 29. Federico Monti (tutti della Fratta). — 30. Carlo Cavriani. — 31. Vincenzo Saladini (amendue di Occhiobello). — 32. Domenico Collamarini d'Ancona; tutti imputati del delitto d'alto tradimento. — 33. Annibale Dalfume della Badia. — 34. Prete Giuseppe Mantovani, di Ficarolo; imputati del delitto di aiuto prestato ai delinquenti, ed il Dalfume in ispecie colle circostanze dei §§ 192, 194, del Codice penale.

Vista la consultiva Sentenza della detta Commissione Speciale di prima Istanza 29 Agosto 1820. Vista la consultiva Sentenza della Commissione di Seconda Istanza egualmente istituita contro la setta de' Carbonari, portante la data 22 Gennajo 1821.

Il Cesareo Regio Senato Lombardo-Veneto del Supremo Tribunale di Giustizia con sua Decisione 18 Maggio 1821, ha dichiarato. Il Pretore Solera, il Pretore Foresti, Costantino Munari, Antonio Villa, Giovanni Bacchiega, Prete Marco Fortini, il Conte Fortunato Oroboli, il Marchese Giovan Battista Canonici, Giuseppe Delfini, Pietro Rinaldi, Dottor Francesco Cecchetti, Giovanni Monti, Dottor Vincenzo Carravieri, (13) rei di alto tradimento, e li ha tutti condannati alla pena di morte.

Ha pure dichiarato doversi per titolo di alto tradimento sospendere il processo per difetto di prove legali a carico di Girolamo Lombardi, Benvenuto Tisi, Prete Caprara, Natale Manco, Luigi Manco, Francesco Moregola, Luigi Viviani, Antonio Lenta, Domenico Zona, Lorenzo Gobetti, Domenico Grindati, Giacomo Monti, Antonio Poli, Carlo Poli, Vincenzo Zerbini, Federico Monti, Carlo Cavriani, Vincenzo Saladini e Domenico

sì amari, e per rendere in tutti più vivo l'amore di quella libertà che è costata tante lagrime e tanti dolori.

Antonio Villa morì nel carcere, di dolore e di fame. Era nato di agiata famiglia alla Fratta; amato ed unico

Collamarini. Essere però tutti i medesimi, ad eccezione del Collamarini e del Lenta, rei di grave trasgressione di Polizia contro la sicurezza dello Stato, e doversi quindi condannare come si condannano; il Lombardi, il Tisi, il Caprara, Natale e Luigi Manco, il Viviani, Domenico Zona, il Gobetti, il Grindati, Giacomo Monti, Antonio e Carlo Poli, e lo Zerbini, a sei mesi di arresto rigoroso: il Saladini a tre mesi di eguale arresto; il Moregola ad un mese della stessa pena, Federico Monti, ed il Cavriani ad un mese di arresto.

Ha dichiarato doversi per titolo di aiuto prestato ai delinquenti sospendere il processo per difetto di prove legali a carico di Annibale Dal-fiume, e Prete Giuseppe Mantovani: condannati però tanto essi che tutti i prenommati inquisiti al pagamento delle spese processuali ed alimentare, colle riserve del § 537 del Codice penale, ed aggiunto come inasprimento di pena il bando da questi Stati, dopo scontata la pena, per tutti i sudditi esteri che vengono condannati per grave trasgressione di Polizia.

Subordinati gli atti con le relative Sentenze a Sua Sacra Cesarea Regia Maestà Apostolica, l'altefata Maestà Sua con veneratissima Sovrana Risoluzione 29 Ottobre 1821 confermò pienamente la decisione del Senato Lombardo-Veneto, e solo in via di grazia clementissimamente degnossi di condonare al Villa, al Bacchiega, al Fortini, all'Oroboni, al Canonici, al Delfini, al Rinaldi, al Cecchetti, a Giovanni Monti, ed al Carravieri, la pena di morte, con questo che debbano subire la pena del *duro carcere*, il Villa per vent'anni, il Bacchiega, il Fortini, e l'Oroboni per quindici, il Canonici ed il Delfini per dieci, il Rinaldi, il Cecchetti, Giovanni Monti ed il Carravieri per sei; tutti in una Fortezza, quelli condannati per un tempo più lungo, cioè Villa, Bacchiega, Fortini ed Oroboni sullo Spielberg: e quelli condannati per un tempo minore, cioè Canonici, Delfini, Rinaldi, Cecchetti, Monti e Carravieri, nel Castello di Lubiana, scontata la qual pena saranno banditi quelli fra essi che sono sudditi esteri.

Del resto la Maestà Sua lasciò che la giustizia avesse il suo corso quanto ai condannati a morte, i Pretori Solèra e Foresti, ed al Munari; e soltanto con successiva ossequiatissima Sovrana Risoluzione 11 Dicembre si è clementissimamente degnata di dichiarare, che in via di grazia sia commutata nella pena di venti anni di *carcere duro* la meritata pena di morte pronunziata contro i detti Antonio Solèra, Felice Foresti e Costantino Munari, al-qual fine saranno i medesimi tradotti allo Spielberg, ritenuto parimente il bando pei sudditi esteri. Tale Suprema Decisione e Sovrane Risoluzioni vengono portate a pubblica notizia, in esecuzione del venerato aulico Decreto del Senato Lombardo-Veneto, del Supremo Tribunale di Giustizia 18 Dicembre corrente N<sup>o</sup> <sup>3160</sup>/<sub>337</sub> partecipato con rispet-

figlio e amantissimo sposo. Aveva lo spirito colto, si diletta di versi, era beato dell'amore della patria e della famiglia. Mentre se ne viveva lietissimo delle dolcezze domestiche, vennero i birri, e, legatolo, lo strascinarono a Venezia nei *Piombi*, carceri di esecrata memoria. Della *Commissione speciale* che doveva giudicar lui e gli altri accusati di carboneria era capo il tirolese Salvotti, ferocissimo e astutissimo inquisitore, che nel prevenuto vedea sempre un nemico, e usava le più turpi arti per coglierlo al laccio. Il Villa non aveva la destrezza per sottrarsi agli assalti di questo perverso, e fu facilmente convinto d'aver preso parte alla cospirazione dei Carbonari. Allora fu tormentato, minacciato e più che mai insidiato perchè rivelasse. Le difficoltà della lotta si facevano più tremende, e per superarle era necessaria maggiore astuzia e fermezza di quelle che non avesse il povero Villa.<sup>1</sup> Aveva intorno non giudici onorati, ma

tato Dispaccio dell'I. e R. Commissione speciale di seconda Istanza, 20 dello stesso mese, N° 127. Dall'I. e R. Commissione speciale di prima Istanza; Venezia, 22 Dicembre 1821, Guglielmo Conte Gardani Presidente, De Rosmini Segretario, Francesco Andreola Stampatore privilegiato dell'Eccelso Governo.

A questa sentenza il Foresti fa le seguenti avvertenze. « Infame, iniquissima sentenza! I soli Solèra, Munari, Foresti, Canonici, Delfini, potevano per tutti i principii di Giurisprudenza criminale, essere ritenuti rei di alto tradimento, e perchè *capi attivi*, in corrispondenza *attiva* coi rivoluzionarj d'Italia del 1821, agivano con vero scopo rivoluzionario: volevano mandare ad effetto il vagheggiato e progettato disegno di *espellere* gli Austriaci, e rendere *libera, indipendente ed unita* la loro patria *Italia*.

Ma qual era il *delitto* degli altri condannati? niuno: quale elemento, e veduta rivoluzionaria nella loro condotta? veruna. *Apprendenti* semplici (od iniziati), di una società segreta, non conoscenti di proposito e con fondamento lo *scopo politico*, estranei ai *segreti convegni* cospiratorj; furono in essi puniti atrocemente, il nome semplice di *Carbonaro*, e delle segrete espressioni di *amor patrio*. Orribile, orribile! E l'Austria è giusta ed illuminata? »

<sup>1</sup> Il Foresti lo accusa di debolezze, e anche di perfidie e di brutte rivelazioni che fecero un gran danno ai compagni. Vedi l'*Appendice* in fine del volume.

sgherri vilissimi. Gli confusero la mente; lo perseguitarono, lo lusingarono; e l'anima dello sventurato fu presa alternativamente dal turbamento, dall'esaltazione, dalla speranza, dallo spavento. Quando gli lessero la sentenza di morte, e poi la commutazione al *carcere duro* per 20 anni; e quando sentì esser sì grande il numero dei condannati, e sì crudele la pena per un delitto non previsto dal codice austriaco, e qualificato di *alto tradimento* da una legge posteriore all'arresto, egli non poté frenare in pieno tribunale la sua indignazione contro questo indegno procedere e contro l'imperatore che sì barbaramente puniva uomini non rei di altro che di aver tenuto delle conversazioni politiche. A questo infuriare, il feroce inquisitore Salvotti sorridendo, rispose freddamente: *si calmerà*.

Il povero Villa difatti si calmò: cadde in tale abbattimento che fu presso a perdere il senno; venti anni di *carcere duro* lo facevano fremere. Io vi morirò, diceva sovente ai compagni. Invano nel tristo viaggio essi per confortarlo gli rammentavano la sua forza erculeo, la sua fiorente salute. Ei ripeteva: *io vi morirò*.

La vista dello Spielbergo fece i suoi presentimenti più certi. L'inafausta ròcca siede sopra un monticello presso le mura di Brünn in Moravia. Vi stavano allora circa 300 condannati, per lo più ladri e assassini. Con essi furono posti Silvio Pellico, Federigo Confalonieri e tant'altri che per ingegno, per onestà e per gentili costumi erano il fiore d'Italia. Ed erano trattati più bestialmente dei ladri e degli assassini. Erano come i galeotti obbligati al lavoro, avevano dall'una gamba all'altra una catena, i ceppi della quale si fermavano con chiodi ribaditi sopra l'incudine. Era una tomba, ma senza neppure la tranquillità della tomba, poichè gli sgherri continuamente tormentavano con perquisizioni i poveri

prigionieri: tre volte al giorno li spogliavano nudi, osservavano tutte le cuciture dei vestimenti, scucivano i pagliericci per frugarvi dentro. Il cibo era cosa schifosa, e lo somministravano sì scarso che anche i più gracili patirono i tormenti della fame; alcuni ne morirono. E tra questi fu il povero Villa.

Appena fu entrato nello Spielberg, fu più certo che mai che quel baratro che l'ingoiava vivo non doveva più aprirsi per lui. Non sperò mai di tornar a rivedere la luce vitale del sole.

Dapprima lo misero solo, e non poté reggere al tormento della solitudine, e ai trattamenti crudeli. Le sue idee si turbarono; il suo splendido fiore di salute appassì, il suo corpo si estenuò per la fame, divenne curvo, cadde gravemente malato. Gli dettero allora a compagno Antonio Solèra, dal quale fu confortato e aiutato siffattamente, che i progressi del male divennero meno rapidi e meno spaventosi.

Era di cuore tenerissimo, e tutte le volte che pensava di non più rivedere i cari parenti e la sua giovine sposa, cadeva in delirio. Solamente la preghiera gli rendeva la calma. Vedendo dalle sbarre della prigione il carro sul quale i galeotti erano trasportati al cimitero, spaventato e fremente gridava: Povero me! Ecco il mio carro funebre! Mio Dio! non occuperò dunque il mio posto nella sepoltura dei miei padri! E passava i giorni e le notti nella tristezza e nel pianto.

Nel 1826 la sua faccia emaciata ed il suo corpo spossato dicevano a tutti che poco gli rimaneva di vita. Ed ei lo sentiva profondamente. Un giorno diceva al cappellano Paolovitz: Se la grazia che mi promettete non giunge tosto, io sarò morto, perchè le forze mi mancano come la rassegnazione. Fra qualche mese non ci sarà più tempo... Mia madre è vecchia, e non ha che



me! — Questa donna infelicissima erasi recata a Vienna per implorare la grazia del figlio, e non avea neppur potuto impetrare che al morente si desse meno dura prigione. Quando egli sentì questa fatale novella, *è finita*, esclamò, io non rivedrò più mia madre. Prima che passi un anno io avrò raggiunto il mio caro Oroboni.

Ogni alleviamento di pena gli era duramente negato, o concesso solamente quando più non poteva giovargli. Essendo calvo supplicò di una parrucca per ripararsi la testa dal crudissimo freddo di Moravia. La supplica andò a Vienna, e solo dopo sei mesi il *clementissimo* imperatore rispose che gli dessero un berretto da galeotto. Ma il berretto di lana gli affocava la testa; fu supplicato di nuovo, e dopo un lungo aspettare, Vienna gli mandava una parrucca di peli di cane.

Fra tanti mali l'infelice ebbe un conforto: gli dettero a compagno di carcere don Marco Fortini suo amico dilettissimo fin dall'infanzia. Don Marco lo assisteva amorosamente e gli alleviava le pene acerbissime. Don Marco sì buono, sì umano con tutti era pel sofferente un vero angelo di amore. Piangeva nel contemplare quell'uomo già sì robusto e sì florido, e ora cadente e simile a scheletro. Con voce dolce e persuasiva, con la carità dell'uomo di Dio lo preparava alla morte, e lo induceva a perdonare anche a chi lo aveva sì feroceamente straziato.

La malattia era divenuta minacciosa. Allora soltanto gli concessero una stanza più ariosa; allora, più ad insulto che a segno di pietà, venne da Vienna l'ordine di dargli tutto ciò che chiedesse. Ma egli non chiedeva nè desiderava più nulla. Gli concessero di scrivere a' suoi parenti; ed egli raccogliendo le sue poche forze dettò una specie di testamento diretto a suo padre e a sua madre, supplicandoli di perdonargli il dolore che aveva

loro cagionato: raccomandò ciascuno de' suoi servi: chiese con istanza ai cari parenti che don Marco appena tornasse a libertà fosse da loro trattato qual figlio.

Dopo, il suo cuore si calmò, i suoi dolori parvero cessare, si preparò a morire da buon cristiano, e tale morì nelle braccia di don Marco, che non s'allontanò mai dal suo capezzale, facendogli cuore e pregando per lui.

Era il 1826. Cinque anni di patimenti crudelissimi avevano annientato questa forte natura. Un giorno su quell'ignobile carro, la cui vista metteva orrore al povero Villa, il suo cadavere era trasportato al cimitero dai galeotti. Egli che tanto ardentemente aveva sospirato di giacere nella tomba de' suoi padri, fu gettato come un animale immondo nella fossa scavata dai galeotti. E il domani non rimaneva più segno che distinguesse le ossa del martire da quelle dei ladri e degli assassini.

## XXXIII.

LUIGI MORETTI.

Ma scena anche più rea mirati attorno  
 D' altri sepolti in tetro carcer duro,  
 Le perdute anelanti aure del giorno.  
 Per quanto l' omicida aere impuro  
 Veder ti lascia, invan ricerchi in essi  
 Leve traccia trovar di quel che farò.  
 Del fatal segno della morte impressi,  
 Indica in lor la debil vita appena  
 Il faticoso ansar de' petti oppressi:  
 E se talora per cangiar di pena  
 Cercan mover le membra estenuate,  
 Fremi al sordo fragor della catena.  
 Ah! quel sol che gemendo invan cercate,  
 Più non conforterà, gente infelice,  
 Neppur le vostre salme inanimate;  
 Chè vivo o morto uscir di là non lice.  
 GIANNONE, *L' Esule*, Canto XII.

Fu un prode cittadino della fortissima Brescia. I parenti lo avevano diretto al sacerdozio, e i tempi lo fecero soldato. Nel 1797 Napoleone, disceso colla rapidità del fulmine in Italia, e vinti dappertutto gli Austriaci, chiamava gl' Italiani alle armi. Tutti coloro che sentivano l' obbrobrio della schiavitù, risposero prontamente all' appello dell' uomo che prometteva libertà e indipendenza. Il giovane Moretti, pieno di entusiasmo, accorse fra i primi nelle legioni italiane organizzate dal gran capitano. Era ardimentoso: aveva corpo e animo tollerante delle più dure fatiche: non curava pericoli: perciò si meritò subito i primi gradi della milizia, ed era luogotenente al tempo del trattato di Campoformio. Quando l' Italia cadde sotto gli artigli degli Austro-Russi, si ritirò nella Svizzera coll' esercito francese sotto Massena. L' esilio era duro, ma in breve cessò. L' uomo delle battaglie ricomparve ad un tratto, e riprese l' Italia. Moretti fu a Marengo, vi meritò il grado di capitano, ed entrò nella guardia. Nel 1804 andò a Parigi col suo

reggimento per assistere all' incoronazione dell' imperatore. Ad Austerlitz, ove comandava una compagnia di granatieri, riportò onorate ferite: poi passò aiutante del general Lecchi, e combattè lungamente con lui. Rientrò quindi nell' infanteria, e nelle campagne degli anni 1812, 13 e 14 fu fatto maggiore e poi colonnello. Col suo reggimento, che era de' più belli, de' più disciplinati e de' più istruiti, nel 1814 fece parte dell' armata d' Italia sotto Eugenio. Era quello un fioritissimo esercito che avrebbe salvato l' Italia, se con quelli di Napoleone non precipitavano i fati di lei, riportandola sotto l' odioso giogo dell' Austria. Il vicerè, per salvare i suoi milioni, fece la capitolazione di Mantova: la quale ebbe effetto solamente per lui, e in tutte le altre parti fu perfidamente violata.

All' esercito italiano non fu osservato alcun patto: minacciarono anco di scioglierlo e di licenziarlo. Allora alcuni generali, più colonnelli e ufficiali superiori, indignati, si accordarono di prendere le armi e combattere l' Austria. Il colonnello Moretti era tra questi, perocchè alle imprese italiane mai non mancava. Prima che facessero niun tentativo furono denunziati e arrestati, e sottomessi nella fortezza di Mantova a una commissione militare. Dopo lungo e penoso processo, i più furono privi dei loro gradi e condannati a lunga detenzione. Il Moretti fu condotto nella fortezza di Koenigsgrätz, sulle frontiere di Slesia. Là rimase prigioniero quattro anni, e poscia fu restituito a libertà.

Tornò a Brescia sua patria, senza soldo e quasi senza alcun mezzo di vivere. Pure ingegnandosi come meglio poteva a tradurre opere dal tedesco, ne ritraeva qualche frutto: e, se non felice, viveva tranquillo, quando sopravvennero le vicende del 1821. I forti Bresciani si riscaldarono più degli altri: e alcuni dei cittadini più

notevoli s' intesero per agire, se l' esercito piemontese passasse il Ticino. Il Moretti un giorno casualmente si presentò presso uno di essi, mentre erano riuniti per trattare di questa faccenda. Si parlava delle rivoluzioni di Napoli e di Piemonte, e della possibilità di un' invasione: tutti i discorsi si limitarono a questo. Il Moretti pochi istanti dopo partì, non pensando punto che questo colloquio fortuito potesse costargli la libertà e la vita.

La rivoluzione piemontese fu soffocata: gli Austriaci vinsero, la persecuzione cominciò ferocissima. In capo a qualche mese arresti numerosissimi a Milano, a Mantova, a Brescia. Il Moretti avrebbe avuto comodità di ripararsi sui liberi monti di Svizzera, ma non sapeva di aver fatto cosa che lo obbligasse alla fuga, e rimase.

Una notte, mentre dormiva tranquillo, birri e gendarmi gli circondarono la casa, lo perquisirono, lo arrestarono, e lo condussero a Milano. Allora lo presero le più cupe fantasie, i più strani pensieri. Era certo di non aver fatto nulla, ma sapeva per prova che l' Austria è inesorabile anche nei soli sospetti. Il processo di Mantova avea lasciato qualche prevenzione contro di lui; quindi temè che lo considerassero come relapso. Gli amarissimi tedii, le torture, e tutti i mali di una lunga prigionia gli si presentarono alla mente, e non ebbe coraggio di affrontarli. Disperatamente tentò un colpo per finire tutte le miserie della vita. Era notte: le guardie dormivano. Egli trovandosi per avventura un temperino in tasca, lo aprì adagio adagio, e si fece un largo taglio alla gola. Il sangue uscì in abbondanza e lo fece cadere in deliquio. Ma il caso lo salvò dalla morte cercata, perchè la testa piegandosi dalla parte della ferita, la richiuse, e fece che il sangue stagnasse.

Arrivati a Milano alla punta del giorno, i gendarmi trovarono nella vettura un uomo quasi cadavere. Co-

sternati del caso, usarono ogni diligenza per ritenerlo in vita. Chiamarono medici, fecero ogni prova, e dopo lunghe cure il deliquio cessò. Aprendo gli occhi lo sventurato si vide nella prigione circondato da medici, da carcerieri e da sbirri che si affannavano a richiamarlo alla vita e a ridestare in lui il sentimento per le torture che gli preparavano i giudici divenuti carnefici. Vide a piè del suo letto un uomo vestito di nero, una triste figura che pareva il mal genio di quell'orrido luogo. Era il feroce inquisitore Salvotti, che stava intento per cogliere a volo qualunque parola che nel delirio potesse sfuggire al paziente. E continuamente dicevagli: Voi siete un gran colpevole, poichè avete attentato alla vostra vita!

Quando fu guarito, cominciò il lungo e penoso processo. Il Salvotti, secondo il suo solito stile, usò di tutte le arti più infami. In appresso tutte le volte che il Moretti ricordava quel mostro di uomo, andava in furore. Una volta diceva ad Alessandro Andryane, suo compagno di carcere: « Io domanderei come grazia singolarissima di essere arrotato vivo, purchè prima rinchiudessero Salvotti con me, e mi dessero delle armi. Con qual gioia vedrei impallidire questo vile, a cui i nostri cadaveri serviranno di gradini per salire agli onori! Sciagura grande si fu per noi di aver per inquisitore e per giudice un uomo che calpesta tutto ciò che la coscienza ha di più sacro: un uomo che diviene il nemico personale dei prigionieri che resistono alle sue perfide promesse, e alle sue minacce; che si abbevera delle loro lacrime, e s'impingua del loro sangue: un uomo che per avere o l'ermellino o la porpora, la immergerebbe nel sangue, e direbbe, come Richelieu: *Questo non macchia!* »

Il Moretti fu condannato a lunghissima prigionia

nello Spielberg: ed il fato lo destinava a morire disperatamente in quella ròcca infame, dalla quale potè lungamente vedere i vicini campi di Austerlitz, in cui nei gloriosi tempi della sua gioventù aveva con onore sparso il sangue, combattendo al fianco del gran capitano. Allora i prodi esultavano al suono della tromba di guerra: allora sorridevano splendidamente le speranze della libertà e dell'indipendenza d'Italia. Ora le sorti eran mutate: era tutto orrore e silenzio: il barbaro Tedesco straziava l'Italia, e tutti i più valorosi campioni di lei morivano in un orrido castello sotto il duro cielo di Moravia, senza ascoltare altro suono che il fragore delle loro catene, senzachè una parola di conforto scendesse a rendere meno amara la morte.

---

## XXXIV.

MARCO FORTINI.

Amico dell' uomo  
 Tal visse quel pio,  
 E amico di Dio,  
 Qual visse, morì.  
 O sole, quand' ergi  
 La face diurna,  
 Ricopri quest' arua  
 Di conscio splendor.  
 Col raggio primiero  
 Saluta quel saggio,  
 Con l' ultimo raggio  
 Salutalo ancor.

GABRIELLO ROSSETTI.

Il prete don Marco Fortini era uomo di semplici e santi costumi. Le ingenue parole rivelavano il candore dell' anima sua: le sue opere di amore e di carità ne mostravano la rara virtù. Era cappellano alla Fratta suo luogo nativo. Tutti lo amavano e riverivano, perchè vedevano in lui il vero modello del ministro di Dio. Egli degnamente adempiva il suo santo ufficio: si porgeva pio e caritatevole ai poveri, consolava gli afflitti, predicava e praticava il Vangelo.

Amava la patria, perchè gli uomini cosiffatti amano tutto ciò che è bello e santo, ma di segreti di cospirazioni non seppe mai nulla. Era Carbonaro, ma semplice *apprendente*, e quindi ignaro di tutto.<sup>1</sup> Il suo affetto per Oroboni e per Villa lo portò allo Spielbergo.

Amava Antonio Villa con tutta l' anima, perchè gli era stato compagno fino dall' infanzia, e aveva in lui una confidenza fraterna, illimitata. Perciò un giorno che l' amico lo richiese di andare seco lui ad un' adunanza di bravi uomini, ove la sua presenza sarebbe stata di ottimo effetto, don Marco, senza ricercare di che si trat-

<sup>1</sup> Vedi i *Ricordi* del Foresti nell' *Appendice* alla fine di questo volume.



tasse, vi andò. Era un convegno di Carbonari. Nulla fu detto nè fatto, da cui potesse accorgersi di quali faccende trattavasi. Erano discorsi generici sulla libertà e sulla indipendenza d'Italia. Dopo l'adunanza, a petizione dell'amico, s'incaricò di conservare un pacco di carte di cui ignorava affatto il contenuto: e a maggior sicurezza le rinchiuse negli armadi della sua sagrestia. Poco appresso avvenne l'arresto del Villa e di altri Carbonari della Fratta. Don Marco che non sapeva di aver fatto cosa alcuna che lo compromettesse colla giustizia, stava dolente per la disgrazia degli amici, e sicuro per sè: quando gli sbirri andarono a fargli una visita. Gli messero a soqqadro la casa, frugarono ogni luogo riposto, e alla fine, negli armadi di sagrestia trovarono le carte fatali. Dopo la scoperta fu immediatamente arrestato e condotto a Venezia. Il feroce Salvotti esultò di aver trovato tra i cospiratori anche un prete, e sperò che la scoperta gli facesse gran merito a Vienna, e gioverebbe non poco alla sua fortuna avvenire. Don Marco era innocente come un fanciullo, comechè le apparenze stessero contro di lui. Dei disegni della setta non conosceva nulla.

E tutto ciò sapeva bene il Salvotti: ma per questo non cessò mai dal tormentare in tutte le guise quest'uomo sì buono, sì dolce, sì innocente. Lo minacciò della corda, lo trascinò di prigione in prigione, lo straziò barbaramente, *perchè non aveva denunziato alla polizia i suoi amici, e perchè si ostinava a tacere i nomi dei Carbonari, che gli erano stati confidati da Villa.*

Don Marco protestava della sua innocenza: e ad ogni protesta l'iniquo inquisitore rispondeva con minacce di morte. Alla fine la sentenza di morte fu pronunziata anche contro di lui. Qual cuore fusse il suo a quell'annunzio, si può più immaginare che esprimere a

parole. Per rendergli più angosciosa la crudele novella, non gli dissero neppure che la pena di morte gli sarebbe commutata col carcere, lo gettarono in una prigione sotterranea, e per molti giorni lo lasciarono nella credenza che dovesse veramente salire il patibolo. Le sue pene furono crudeli in questi momenti fatali: ma una prova anche più straziante per lui fu preparata. Egli stesso narrava più tardi ai compagni di prigionia lo spavento e l'orrore che lo presero quando fu condotto alla funebre cerimonia della *degradazione*.

« Tratto dalla mia prigione, diceva egli, fui dagli sbirri e dai carcerieri condotto al palazzo episcopale: fui introdotto in una sala immensa, ove il patriarca di Venezia sedeva circondato da tutto il suo clero. Dire quello che io provai a tal vista mi sarebbe impossibile. Fui preso da timore e consolazione: temei vedendo la faccia severa di tutti quei dignitari della chiesa, sui quali io osava appena di alzare lo sguardo: mi consolai pensando che mi trovavo in mezzo ai miei confratelli, i quali, com' io, si erano consacrati a quel Cristo che c' insegnò ad essere buoni, indulgenti, e ad amarci e soccorrerci.... Ma invano io cercai un segno di pietà su quei visi impassibili e freddi. Il mio cuore, già divenuto sì debole, allora si spezzò. Il patriarca mi fece cenno di avvicinarmi, ed io mi feci avanti tremando. La mia ansietà era più terribile che quella da cui fui preso quando mi lessero la sentenza di morte. Dopo brevi momenti uno degli assistenti pronunziò queste funeste parole: « Accusato dall' inquisitoriale commissione d' aver fatto parte della società secreta dei Carbonari, in cui si facevano orribili trame contro la religione, la sicurezza dello stato e le proprietà particolari, e convinto per ciò stesso del delitto di alto tradimento contro S. M. l' imperatore, *il prete Don Marco Fortini, cappellano*

*della Fratta, è condannato da noi, patriarca della chiesa metropolitana di Venezia assistito da tutto il clero, alla pena della degradazione solenne, nelle forme prescritte dai canoni. »*

La pena infamante della *degradazione*, che si dà solamente ai preti più scellerati, riempì di orrore l'infelice che sapeva di essere innocentissimo. Nella sua disperazione cadde in ginocchio davanti al patriarca, piangendo e gridando che era innocente. Il patriarca gli disse solamente queste parole: Tacete, disgraziato, non aggravate la vostra colpa colla menzogna.

Invano don Marco supplicò: invano giurò in faccia a Dio della sua innocenza. Il patriarca non fu commosso nè dalle lacrime, nè dalle preghiere, e ordinò di cominciare la fatale cerimonia.

Fu questa un'ora di mortale agonia pel povero condannato: la parola gli morì sulle labbra; il pallore ricoprì la sua faccia. Lo rivestirono dei sacri ornamenti come se dovesse celebrare la messa: poi il patriarca ne lo spogliò pronunziando le parole contrarie a quelle già pronunziate nella cerimonia dell' *ordinazione*: quindi gli fece rasare la testa per togliere ogni traccia della tonsura, e grattare con un vetro l'estremità delle dita, che avevano toccato le cose sante.

Dopo lo riportarono alla prigione, e di là lo condussero alla tomba dello Spielbergo. — Ivi sopportò tutti gli strazi con la rassegnazione del giusto; era mite come Cristo in mezzo ai ladroni. Non perdè mai nè la tranquillità, nè la pazienza: aveva sempre quel celeste sorriso che viene dalla pura coscienza. Pareva un angelo mandato da Dio a consolare i miseri in quel luogo di orrore. Piangeva sulle loro pene, pregava per tutti: continuando con amore ineffabile la sua missione evangelica, metteva la pace nei cuori agitati dai lunghi dolori,

riduceva a miti affetti i più disperati. Dato compagno a più prigionieri, sapeva accomodarsi alle inclinazioni e agli umori diversi; e colle sue cure pietose e colla sua ingenua pietà li consolava. Assistè Oroboni e Villa nelle lunghe malattie che li spensero, e rese loro gli estremi uffici. La morte di questi carissimi amici alterò per un poco la sua rassegnazione e gli disturbò la salute: ma poi l'amaro della sua tristezza si addolcì a poco a poco, al pensiero che i suoi amici erano in cielo.

Sulla fine del 1827, a lui e ad altri fu concesso un trasmutamento di carcere. « Una sera, scrive Pellico, udimmo nel corridoio il rumore mal compresso di parecchi camminanti. I nostri orecchi erano divenuti sapientissimi a discernere mille generi di rumore. Una porta viene aperta: conosciamo esser quella ov'era l'avvocato Solèra. Se n'apre un'altra: è quella di Fortini. Fra alcune voci dimesse, distinguiamo quella del direttore di polizia. — Che sarà? Una perquisizione ad un'ora sì tarda? E perchè? Ma in breve escono di nuovo nel corridoio. Quand'ecco la cara voce del buon Fortini. — *Oh povereto mi! la scusi sala: ho desmentegà un tomo del breviario.* E lesto lesto ei correva indietro a prendersi quel tomo, poi raggiungeva il drappello. »

Lasciando la infame ròcca ove molti Italiani rimanevano a gemere, don Marco col conte Ducco e con Antonio Solèra, giunse a Vienna la sera del 10 dicembre. Furono tenuti per cinque mesi nelle carceri politiche di questa città, e poscia liberati nel maggio 1828. Dopo, don Marco tornò al paese nativo, ove i suoi mali, tranquillamente e dignitosamente patiti, gli accrebbero l'amore e la reverenza de' buoni. Era l'esempio vivo di quello che possa la pura coscienza contro l'avversità, e contro le turpi opere della tirannide. La venerazione coronava la sacra testa del mar-

tire, che l' imperatore austriaco aveva creduto di potere infamare. Tutti lo benedicevano col più ardente affetto del cuore: tutti rimanevano commossi nel sentir narrare da quest' anima candida il tristo fine di Oroboni e di Villa, e le tristissime pene che il bestiale imperatore tedesco fece soffrire agli Italiani nella infame ròcca morava. Don Marco credeva vivamente nella resurrezione italiana, e prima di morire fu felice di vedere che non aveva vanamente creduto! Morì ai 28 maggio del 1848 quando la più parte delle terre italiane aveva scosso l' abominevole giogo tedesco: quando cominciava a trionfare l' idea per cui egli aveva tanto patito!

## XXXV.

**COSTANTINO MUNARI, GIOVANNI BACCHIEGA  
E FELICE FORESTI.**

.....  
Ma qual colpa, del barbaro straniero  
Aggrava sopra voi la destra altrice?  
Oimè la patria amaste, amaste il vero!  
Delitto è questo che non mai perdona  
Chi sulla meta insubria or tien l'impero.  
GIANNONE, *L'Eusea*, Canto XII.

Poniamo insieme questi tre martiri perchè insieme cospirarono per l'indipendenza d'Italia, insieme furono condannati dalla stessa sentenza, insieme soffrirono con intrepido animo i tormenti del carcere duro.

Costantino Munari era figlio del secolo XVIII. Nacque a Calto, villaggio del Polesine, sul Po. Lo studio delle lingue e delle storie antiche gli nutrì di buon'ora il pronto ingegno, e gl'infiammò il nobile cuore. Fino da giovanetto gli apparvero meravigliosi gli eroi delle repubbliche di Grecia e di Roma. Ogni loro detto e fatto gli diventò familiarissimo: di tutta la sapienza antica fece tesoro nella mente. Questo amore per le forti virtù e per la grandezza degli antichi uomini liberi si accrebbe in lui alle università di Bologna e di Padova, ove si arricchì di più profonde dottrine. Di poco era avvocato, quando scoppiò la rivoluzione in Francia. Parve allora che rivivessero i grandi uomini di Roma e di Grecia. Quindi il meraviglioso fatto lo confermò di più nelle sue idee antiche di libertà e di repubblica, e credè che anche per l'Italia fossero giunti i tempi della redenzione. Sperandone liete conseguenze alla patria, salutò con entusiasmo le vittorie del generale Bonaparte, e poscia nel-

l'intento di far trionfare le sue idee democratiche, andò deputato ai comizi di Lione.

Dopo quella trista commedia tornò con animo adolorato in Italia: per rimanere fedele alle sue dottrine politiche rifiutò tutte le offerte e tutti gli onori del governo francese, e ritornò a' suoi antichi studi.

Al cadere di Napoleone, si rallegrò sentendo la voce di Giovacchino Murat, che chiamava i popoli italiani all'indipendenza. Allora prese parte attivissima alle società segrete, nel santissimo scopo di cacciare gli stranieri d'Italia, e cospirò quanto più poteva coi Carbonari. Nel 1818, caduto in sospetto della polizia austriaca, fu imprigionato a Venezia, e sulle conclusioni del Salvotti, condannato a morte.

Dopo che gli fu partecipata la sentenza, venne da Verona il Senatore Mazzetti che al Munari come ad altri martiri recava, qualmente per *graziosa concessione* dell'imperatore si sospendeva l'esecuzione della condanna, nel solo caso che avessero da fare qualche rivelazione importante. Risposero tutti che anderebbero a morte, poichè nulla avevano da rivelare. Il Senatore, scrive il Maroncelli, andò sulle furie, e fece loro incatenare piedi e mani e schiene, serrandoli per tal modo contro al muro che non potevan fare il minimo moto. Allora il Munari, rispettabile vecchio di settanta anni, gli disse: « Signor Senatore, ella mi vede con le lagrime agli occhi, ma è il dolor fisico che me le sprema. La prego di cessare da un'inutile crudeltà: guardi, i miei polsi sono rossi e gonfi, il sangue sta per uscirne, il mio corpo indebolito non regge più: ma nulla posso aggiungere alle mie deposizioni. » Il Senatore fece allentare un poco le manette, e durò così a tormentarli per molti giorni e a lasciarli nella credenza che dovessero veramente morire.<sup>1</sup> Final-

<sup>1</sup> Conf. i *Ricordi* del Foresti nell'*Appendice*.

mente gli fu commutata la pena di morte in venti anni di carcere duro. Sopportò la lunga sciagura con rassegnazione filosofica e con fortissimo animo. Nei precetti dell'antica sapienza e nei detti di Zenone e di Epitteto cercava conforti al dolore.

Fortemente patirono per la libertà, e sostennero vittoriosamente ogni prova, anche Felice Foresti e Giovanni Bacchiega. Il primo era dottore di leggi, avea felicemente coltivato tutti gli studi, e giovanissimo ancora, fu fatto giudice. Sotto il Governo francese avrebbe potuto percorrere una luminosa carriera: ma odiava tutti gli stranieri, e si fece cospiratore. Il crollare degli imperii, e il mutar degli eventi lo confermò nella sua fede, e come Carbonaro, fu arrestato dagli sbirri austriaci ai 7 gennaio 1849. Con lui arrestarono anche Giovanni Bacchiega nel suo paese nativo, ove Foresti era pretore. Bacchiega aveva militato come ufficiale nell'armata italiana, e nei campi di guerra imparò a desiderare una patria libera e indipendente, mentre Foresti nutriva questo stesso desiderio collo studio dei libri. Ambedue erano giovani: ambedue erano ispirati da un nobilissimo affetto, a cui resero testimonianza con lunghi anni di patimenti. Ambedue furono condannati alla morte, la quale poi fu commutata nel carcere duro, per 45 anni a Bacchiega, per 20 a Foresti. Quest'ultimo del pari che Solèra e Munari, fu messo anche a barbarissima prova. Partecipatagli la sentenza di morte, indugiarono quaranta giorni a fargli sapere che questa pena era commutata in quella del carcere. Egli mostrò maravigliosa forza in questi giorni d'inferno, e nei quattordici anni che rimase allo Spielberg.<sup>1</sup>

Quando furono tolti dalla tomba dei vivi, esularono

<sup>1</sup> Vedi nell' *Appendice* le molte notizie che il Foresti dà di se stesso e della parte che ebbe nella cospirazione dei Carbonari.



il Bacchiega in Francia, il Foresti in America; e in quella libera terra trovando consolazione ai patiti mali, affrettarono col desiderio il momento di rivedere la patria sciolta dal giogo straniero, e di poter consacrare ad essa il sangue che rimaneva loro nelle vene.

Quando poi il grido della resurrezione italiana corse pel mondo, Bacchiega ritornò subito in patria per recarsi a combattere l'ultima battaglia e morire in Italia. I suoi voti furono esauditi solamente a metà: potè morire in Italia, ma il fato non gli concesse di morire combattendo contro l'abborrito Tedesco. Era giunto di poco in Firenze, ove ansiosamente attendeva il grido di guerra dei Lombardi e dei Veneti, quando la morte lo colse ai 14 gennaio del 1848. Ebbe onori quali si addicevano a un martire che tanto aveva patito per la santa causa d'Italia. Grande concorso di popolo intervenne ai suoi solenni funerali, celebrati nella chiesa di Sant'Amrogio, ove sul funebre catafalco leggevasi la seguente iscrizione.

A GIOVANNI BACCHIEGA  
CHE COMBATTÈ PER L'ITALIA  
E PER L'ITALIA SOFFRÌ LUNGI ANNI NELLO SPIELBERGO.

Sulla sera, le sue spoglie mortali furono con pari solennità trasportate alla chiesa di Santa Croce, per dar loro sepoltura accanto a quelle dei grandi Italiani. Il martire della libertà sta degnamente con gli uomini che consacrarono la vita a rendere cogli scritti civili i popoli. L'uomo che tanto patì per render liberi i propri fratelli sta bene con quelli che coi loro libri combatterono la superstizione e la tirannide. Quando l'immensa folla dei cittadini che accompagnavano le onorate spoglie di Giovanni Bacchiega fu giunta a Santa Croce, l'avvocato Salvagnoli sulla tomba disse eloquentemente

l'ultimo addio al martire illustre, che finì tra noi la travagliatissima vita.

Felice Foresti rimase in America, ove dai liberi abitatori e dai confratelli Italiani rifuggiti colà per sottrarsi alla tirannide, fu onorato con generoso affetto. Fu chiamato alla cattedra di lingua e di letteratura italiana all'Università di Columbia: fu iscritto fra i socii corrispondenti dell'Istituto nazionale di Washington. Conservò tutta la fede e la inflessibile indipendenza dell'animo. I suoi pensieri furono sempre rivolti all'Italia, di cui con gli scritti e con la voce si studiò sempre sostenere l'onore e promuovere la libertà. E alla fine rivede la patria diletta e fu console a Genova della Repubblica degli Stati Uniti di America, e a Genova morì ai 44 settembre del 1858, pianto da tutti quelli che ne conobbero la grandezza dell'animo e le rare virtù.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Sulla tomba di lui il nostro amico Pietro Giannone pronunziò queste belle ed affettuose parole:

« Se la solenne e pia costumanza d'ogni gente civile, quella di onorare i suoi morti e non lasciarli scendere sotterra incompianti, fu mai tributo debito e santo offerto dalla pietà de'superstiti alla memoria d'illustri e cari perduti, è certamente in questa occasione. L'uomo, al cui funerali assistiamo, e per la diuturnità delle prove che ha dato di costanza nelle sventure, di probità nella vita e d'amore a' suoi simili, non meno di altri lo merita e lo giustifica a un tempo.

» Molti fra i convenuti a questa funebre cerimonia potrebbero, meglio assai che io non posso, compiere questo uffizio pietoso; e se ardisco preoccupare qualche voce più atta e potente, vogliasi condonarlo all'antica amicizia che mi stringe al defunto, alle preghiere d'amici comuni, ed al timore che la brevità del tempo ed altre difficoltà potessero forse essere d'impedimento a chi lo farebbe più degnamente di me.

» Saranno brevi e poco meditate le mie parole, e non volta ad encomiare l'estinto, dacchè bastano i fatti a quest'uopo; ma sibbene a toccar di volo questi fatti medesimi, perchè li sappiano quelli a cui per avventura non fossero giunti all'orecchio.

» E. Felice Foresti nacque in Conselice, provincia di Ferrara negli Stati Romani. Poco sappiamo degli anni suoi infantili e della sua adolescenza, ma fu precoce nello svolgersi delle facoltà morali, giacchè gio-

vanissimo ancora, circa il 1818, ebbe la carica di pretore a Crespino, provincia di Rovigo, nel regno Lombardo-Veneto.

» In quell'epoca appunto ferveva in Italia l'indignazione del giogo straniero; e il Foresti, con l'indole generosa che avea, con l'affetto operoso che sentiva pel suo paese natale, si unì con altri magnanimi e s'adoprò virilmente per cangiarne le sorti. Quel pensiero sortì fine infelice, ed egli ebbe la sorte che moltissimi partiron con lui; una lunga e crudele prigionia, ed una condanna più lunga ancora e crudele.

» Dopo due anni di carcere in Italia, fu trasportato e languì durante altri 14 in un castello di Moravia, troppo e purtroppo famoso per le morti di Oroboni e di Villa e pei patimenti inauditi di tanti e tanti altri, fra i quali Confalonieri, Pellico e Pallavicino, l'unico forse che ora rimanga di quei mirabili martiri d'una medesima fede. Ma la ferocia degli oppressori, le atroci miserie e la fame omicida, furon minori della longanimità con la quale quegli animosi stancarono le persecuzioni e la morte: e il Foresti fu tra i più imperterriti e i più costanti di loro.

» Uscito finalmente da quella tomba dei vivi, recossi in America, ove dimorò fino a questi ultimi anni. E in quel paese non cessò mai di promuovere l'amore che sentiva ardentissimo delle arti, delle lettere e delle scienze; nè l'immensità dei mari gli vietò tenere immobilmemente fisso il pensiero alla patria; chè anzi ogni atto, ogni parola egli volse a farla cara ed onorata fra quei liberi popoli, che impararono dalla integrità della vita, dall'ingegno e dall'altezza dei sensi di lui ad avere in pregio questa classica terra, non meno grande per la gloria che per la sventura.

» E sia lode a quella giovane e forte nazione, la quale sortita ad alti destini, ora gli sta maturando con profonda sapienza, perchè non solamente l'onor d'un incarico ragguardevolissimo in sè, ma più ragguardevole ancora perchè, nello insignirnelo, mostrò sì piena fiducia in uomo nato in clima tanto lontano, ed esercitato da sì grandi avversità. Assunto al Consolato degli Stati Uniti d'America, non erano ancora tre mesi che ne riempiva i doveri, quando lo colpì la malattia che, avanti l'alba dei 14 di questo mese, lo ha tratto al sepolcro dopo violentissimi spasimi sostenuti con l'animo imperturbato del prigioniero dello Spielberg, e degno della chiara fama che lo accompagnava per tutto.

» Con la sua morte si spezza uno dei vincoli che legano il nuovo mondo all'antico; e questa perdita è anche più dolorosa, perchè non solamente scema il numero dei buoni, ma priva la nostra Italia d'un caldo patrocinatore, tanto più influente quanto era più stimato e diletto dalla sua patria adottiva.

» Veramente volge una vicenda durissima agli uomini più celebrati per dottrina, per cuore e per devozione alla patria. Nel breve giro d'una settimana, questa vicenda fatale ci ha fatto assistere all'esequie d'un cittadino più singolare che raro in Alessandria, e qui d'un professore dottissimo, la cui mancanza difficilmente potrà riparsi, (\*) ed ora, di questo ottimo, non so se più caro alla terra che il vide nascere od a quella che

(\*) Moia e Narmocchi.

lo vendicò degli errori della fortuna e degli uomini, accordandogli asilo, ospitalità, protezione, e scegliendolo come suo rappresentante in una delle più cospicue parti d' Italia.

» Se il dolore di tanta iattura e se la strettezza del tempo lo consentissero, m'estenderei ad enumerare le sue doti private; direi quanta benignità fosse in lui, non solo per quelli ch' ei conosceva, ma per quelli che gli occorreivano la prima volta; quanta fede e carità per gli amici, quanta dolcezza ed urbanità nel socievole conversare. Ma poichè ciò non m'è dato, mi sia concesso almeno manifestare il desiderio vivissimo che i nostri giovani vengano ad ispirarsi a questa tomba, per trarne esempio e stimolo alle virtù, che destando l'emulazione e la maraviglia, perpetuano la memoria dell'uomo che le ha possedute, e la gloria della terra che a lui diede la vita. E finirò col poeta, ripetendo quei versi che racchiudono una vera ma non abbastanza predicata sentenza:

*E chi partia dal visitar le tombe  
De' generosi, e non sentia nel petto  
Ridestarsi il desio di bella fama,  
Certo ebbe avverso a' suoi natali un nume,  
E pria fu spento del suo giorno estremo.*

« Genova, 15 settembre 1858. »

## XXXVI.

**GAETANO CASTILLIA, GIORGIO PALLAVICINO,  
PIETRO BORSIERI,  
E ALTRE VITTIME DELL' AUSTRIA.**

Alla lieta novella della rivoluzione piemontese, che commosse tutti i cuori dei patrioti lombardi, due giovani milanesi, movevano alla volta di Torino per invitare il principe di Carignano a voler marciare in Lombardia, ove sarebbe stato accolto dai popoli come un angelo liberatore.

Questi due giovani che l'amore di patria aveva stretti con nodi indissolubili, si chiamavano Giorgio Pallavicino e Gaetano Castillia.

Fallita l'impresa, i due amici ritornarono improvvisamente a Milano: la polizia che non ignorava nè il loro viaggio nè lo scopo di esso, benchè ne ignorasse le particolarità, si tenne alcun tempo tranquilla. Ma nel dicembre di quel medesimo anno (1824), quando poteva credersi che tutto fosse dimenticato, un commissario di polizia trasferivasi all'abitazione del Castillia e ne visitava le carte. Una di esse parve sospetta. Quindi il Castillia fu imprigionato, ma per indizio del tutto estraneo al suo viaggio in Piemonte. Il Pallavicino che ignorava quella particolarità, volle salvare l'amico a qualunque costo. Corse alla polizia e si costituì prigioniero dicendo: « Io trascinava in Piemonte il Castillia: se quel viaggio è reputato delitto, io solo sono il colpevole, io solo dunque merito pena. » Ma l'atto generoso riusciva fatalmente ad una catastrofe.

Allora ebbe principio quell'iniquo processo che popolò di vittime le prigioni, e seppellì tanti nobili cuori

nello Spielberg. Durante l'inquisizione, Giorgio Pallavicino, al pensiero di sua madre che egli amava tenerissimamente, ebbe un istante di debolezza: e l'esaminatore ne profitto per espugnare coll'affetto il silenzio dell'inquisito. « Io l'ho veduta, diceva egli, l'ho veduta poc' anzi e ne sono ancora tutto commosso. Povera madre!... Chiedeva di suo figlio e piangeva!!! » Ebbro di dolore il giovane era caduto in demenza. E colui proseguiva: « A qual pro negare? A qual pro voler nascondere il nome dei complici, quando la Commissione ha già scoperto ogni cosa? » E il perfido, così dicendo, mostrava al Pallavicino il nome del Confalonieri che egli avea scritto sopra un foglio di carta. L'altro cadde nel laccio, e cadde con lui anche il Castillia. Ma il Pallavicino, indi a poco ritrattavasi coraggiosamente, fingendosi uscito dal senno.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> La sua fermezza nella ritrattazione è provata anche dalla risposta dell'imperatore Francesco a chi, a nome della madre, lo supplicava per la grazia di lui. « Mi duole, egli disse, di non poter concedere la grazia che ella domanda: questa volta sono costretto ad usar rigore. Ma Pallavicino è un eroe!... lo chiamo eroismo il sacrificio; ed il Pallavicino si è sacrificato per salvare i suoi compagni. »

L'Andryane che in parte seguimmo nella precedente edizione, alterò varie delle particolarità che riguardano il processo del Pallavicino, e convertì un fatto serio in una scena buffa. Il Pallavicino narrò anch'egli i suoi fatti, e merita di essere ascoltato. Ecco le sue parole:

« Il mio processo era chiuso da gran tempo, ed io avea presentate le difese, confessando bensì il mio viaggio in Piemonte, ma invalidando, col fingere demenza, la deposizione che m'era sfuggita in danno del Confalonieri. E qui si noti che il Confalonieri ed il Castillia furono i soli da me nominati in tutto il corso del processo. Io negava anche il fatto capitalissimo della federazione: quando, all'improvviso, il mio processo fu riaperto, ed il Salvotti diede principio all'interrogatorio, comunicandomi la deposizione seguente: « Seduttore del Pallavicino fu il sig. Pecchio, aggregandolo ad una società segreta: lo stesso Pallavicino me lo ha confidato. » Così ne' suoi costituti avea detto il Confalonieri, benchè non gli fossero ignote le ritrattazioni mie, per le quali rimaneasi annullato tutto ciò che avrebbe potuto danneggiarlo. Il Confalonieri, così dicendo, avea mentito; e la menzogna questa volta era avvalorata col giuramento. Ma io

Dopo due anni di inquisizione crudelissima il Pallavicino cogli altri fu condannato alla pena di morte commutata nel carcere duro, nell'ergastolo dello Spielberg.

Tutti insieme sentirono leggersi con animo intrepido la fiera sentenza: tutti guardarono con indefinibile espressione di dispregio l'inquisitore Salvotti, che in aria di trionfo gioiva della loro miseria. Insieme furono esposti alla gogna nel giorno appresso. Il popolo dovea

diffidava della Commissione, di cui conosceva per prova le baratterie fiscali; però dissi coll'accento dello scherno: « Il Confalonieri non ricuserà di ripetere la sua deposizione in mia presenza: chiedo il confronto. » Io chiesi questo confronto nella fiducia che la Commissione sarebbe impotente ad accordarmelo. Il Salvotti mi trasse d'errore: ad un suo cenno il Confalonieri comparve. Egli era pallido, febbricitante, convulso. . . . Richiesto dall'inquirente se persistea nella sua deposizione, rispose tutto tremante: « *I ho detto.* » E l'infelicitissimo, levando gli occhi mi lanciò uno sguardo, uno sguardo che dicea: Giorgio mio, mi ti raccomando — sii generoso!

» Interrogato alla mia volta se confermava o no la deposizione menovata, stetti alcun tempo taciturno, meditando una risposta. Dall'una parte io non potea calunniare il Pecchio, benchè assente. Dall'altra m'era grave l'appendere un cartello di vituperio al collo d'un amico, qualificandolo spergiuro. Posto a quel bivio, esclamai: « Il mio processo è chiuso da gran tempo: la Commissione adunque mi lasci tranquillo: io non rispondo altro. » L'inquirente, per atterrirmi, ebbe ricorso alle minacce. Egli mi parlò del terribile trattamento al quale io mi esponea, insultando colla protervia del mio contegno alla Maestà Imperiale. Fu allora ch'io soggiunsi, caldo il petto d'ira generosa: « La Commissione può darmi la tortura — può trarmi al patibolo... ma io non rispondo altro. » Queste mie parole riconfortarono gli abbattuti spiriti del Confalonieri. Il ghigno sulle labbra, egli girava un'occhiata di trionfo al Salvotti, che gli rese la pariglia con uno sguardo sprezzante. Allora si consumava il mio sacrificio, dacchè, come giudiziosamente osserva il signor Andryane, qui trattavasi della mia testa, ed io l'offriva alla spada della Commissione per salvare l'onore d'un amico sventurato. Ritrattando le deposizioni che m'erano sfuggite nel delirio dell'amor filiale, io avea purgato il Confalonieri dalla colpa; ma egli, non pago di ciò, volle che io lo purgassi anche da que' sospetti che tuttavia pesavano sopra di lui. Di quali mezzi egli usasse per riuscire nell'intento, l'abbiam veduto. — *V. Spielberg e Gradisca, scene del carcere duro in Austria, estratte dalle Memorie di Giorgio Pallavicino. Torino, 1856.*

contemplare l'avvilimento di questi *nemici della società*, di questi Carbonari che il Papa scomunicava, di questi reprobî che per un istante avevano osato dubitare dei diritti dell'Austria sull'Italia. L'imperatore austriaco credè avvilirli, credè amareggiarli col pubblico disprezzo. Ma fu stolta credenza. I condannati stettero in dignitoso e fiero contegno; si mostrarono grandi nella loro miseria, fecero sonare con orgoglio le loro catene; e la moltitudine non che dispregiarli, fu commossa da pietà pel grande infortunio, e mandò un fremito di orrore quando sentì ripetere l'atroce sentenza, che condannava il fiore dei cittadini a morire nel carcere duro.

Giorgio Pallavicino apparteneva ad una delle più illustri e antiche famiglie, ma era popolano di cuore. Natura lo dotava di anima ardente, ed avversa ad ogni tirannide. L'odio alla dominazione straniera era in lui un furore. Tuttochè vigoroso di corpo e di spirito, i barbari trattamenti del carcere duro lo traevano agli estremi della vita. Quindi per consiglio dei medici fu trasferito alla fortezza di Gradisca, ove fu accoppiato ad un ladro, e fu per morire di fame,<sup>1</sup> poi in quella di Lubiana. Morto l'imperatore Francesco, usciva di carcere, dapprima confinato a Praga, e più tardi restituito a Milano sotto la sorveglianza della polizia.

Sul finire del 1847 e all'entrare del 1848, invitato a cospirare contro l'Austria, non volle; ma fedele alla sua bandiera, rispose facessero capitale di lui e d'ogni cosa sua nel giorno della battaglia; e intanto dispose di 50,000 lire per dar pane agli artisti e agli operai che non avesser lavoro. Venuto poi il momento della prova, egli combattè col popolo nelle cinque giornate. Durante il Governo Provvisorio, si studiò di giovare la patria e la causa italiana con tutti i mezzi che erano in poter

<sup>1</sup> Vedi *Spielbergo e Gradisca*, p. 83 ec.



suo. Dopo il precipizio delle cose nostre, tornava con tanti altri in esilio, e dapprima fu in Francia ove raccomandò invano l'Italia al general Cavaignac, poi fu a Torino e sedè in parlamento come deputato di Genova, intento sempre a spendere il consiglio, l'opera e i suoi averi a pro dell'Italia e a scrivere la storia dei suoi lunghi dolori.

La natura dette a Gaetano Castillia dolcissima indole. Studiò le leggi e fu laureato con plauso a Pavia nel 1814: quindi entrò nella carriera del notariato e attendeva agli affari nello studio del padre, quando cadde nelle mani degli sgherri austriaci, e fu condannato prima a morte, poi a 20 anni di carcere duro. Egli si mantenne soave nelle parole e negli atti anche in mezzo ai tormenti. Aveva cuore tenerissimo; quando parlava ai prigionieri del suo vecchio padre e del dolore che la sua disgrazia gli porterebbe, avea tale accento di malinconia e di affetto, che commoveva i compagni fino alle lacrime. Fu sempre più fortunato degli altri, perchè le sue illusioni non l'abbandonarono mai. Dapprima sperò nella mite sentenza, poi anche sotto le orride volte dello Spielberg credè sempre che brevi sarebbero i giorni della pena. Il tempo fu lungo. Era stato arrestato ai 2 dicembre 1824 e riacquistò la libertà solo ai 18 ottobre del 1836. Uscì dallo Spielberg ai primi dicembre del 1835, e ai 7 agosto dell'anno appresso fu con altri compagni messo sopra una nave austriaca da guerra e deportato in America. Su quella libera terra tutti ebbero accoglienze piene d'amore, e il Castillia trovò anche ospitalità in una illustre famiglia (Sedgwick), che con affetto gentile lo confortò dei lunghi mali patiti. Alla notizia dell'amnistia del 1838 ritornò in Europa coll'intendimento di rimettersi in patria, ma gli fu recisamente negato, e solo nel 1840

l'ambasciata austriaca di Parigi gli offriva passaporto col quale tornò a Milano nell'agosto del medesimo anno. Egli vive ancora, parte a Milano, parte a Firenze, ospite del marchese Gino Capponi, dappertutto amato per la rara bontà dell'animo suo, pei lunghi dolori patiti, e per la fede che conserva pura e intera alla causa della libertà e dell'indipendenza italiana.

Suo compagno di carcere allo Spielberg fu Pietro Borsieri nato nel 1788 a Milano, e nipote al celebre medico del medesimo nome. A 20 anni era dottore di leggi. Sotto il regno d'Italia fu segretario al ministero della giustizia, e dopo, al tribunale d'appello in Milano. Passò la gioventù in questi ufficii, negli studii e nell'esercizio delle virtù domestiche, che gli furono scuola delle virtù cittadine. Per aver partecipato ai progetti e alle speranze dei Carbonari fu arrestato ai 3 d'aprile 1822, ed ebbe condanna di morte commutata poi in 20 anni di carcere duro. Suo delitto, scrive il Foresti, era l'essere intervenuto ad una cena in casa Pecchio, ove trovavansi parecchi cospiratori. Ivi si parlò degli uomini da adoprarsi in pubblici uffici durante la rivoluzione. Il Borsieri interrogato su questo e su quello, disse la sua opinione. Egli, quando fu condannato, era giovane: coltivava felicemente le lettere: lo stimavano il Romagnosi e il Monti; era amico del Pellico, del Porro, di Lodovico di Breme, avea dato mano al *Conciliatore*, e ~~era~~ era studiato con gli altri amici di fare delle lettere uno strumento di libertà. Alla fine del febbraio del 1824, quando dopo un penosissimo viaggio fra sgherri e catene vide da lungi la rocca a cui erano condotti, esclamò: « Ecco dove languisce da due anni il mio povero Pellico! ecco dove noi andiamo ad essere seppelliti vivi, senza che le nostre famiglie e i nostri amici sentano più parlare di noi! » L'aspetto te-

tro della prigione, le inutili crudeltà, e la memoria del padre, della sua povera madre, e delle care sorelle che disperava di rivedere, gli empirono il cuore di desolazione, ma non gli tolsero mai la dignità dell'uomo che soffre per una nobile causa. Pure nei primi tempi trovò conforto anche in quella tomba dei vivi. Finchè ai prigionieri furon permessi i libri e lo studio, egli fece versi ispirati dagli affetti di famiglia e di patria, e con facilità ed eleganza espose le dottrine del Vico. I giorni più crudeli furono quando, privati di ogni libro che non fosse ascetico, furono costretti a far calze, e sentirono tormenti più duri e videro allontanarsi la speranza già nutrita che si abbreviassero gli anni di pena. Egli dopo 14 anni fu deportato cogli altri in America d'onde non potè ripatriare che nel 1840. Visse poscia quasi sempre a Milano. Nel 1852 recatosi a Belgirate sul Lago Maggiore per ristorare la travagliata salute, morì ivi ai 5 di agosto in età di 64 anni. Un'epigrafe dettata dal Mauri ricorda colà *l'ingegno lucido e perspicace, l'anima forte e schietta*, l'amore di patria, e i lunghi e atroci dolori patiti da Pietro Borsieri nello Spielberg.

Nè queste furono le sole vittime del furore austriaco. La persecuzione colse tutti quelli che più erano illustri per grandezza d'ingegno o per libero animo. Non la scamparono anche Melchiorre Gioia e G. D. Romagnosi, i due più sommi filosofi politici del secolo XIX. Ambedue furono imprigionati per Carbonarismo in Milano. Al Romagnosi fecero colpa di aver spiegato che cosa fosse Carbonarismo ad un giovane scolare che gliene domandava in occasione della rivoluzione di Napoli. Poi lo liberarono dalla prigione, e gli messero intorno il quotidiano tormento della polizia, che non gli dette mai pace, finchè non morì povero e desolato.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> A malgrado della persecuzione il Romagnosi si mantenne sempre in-

Per aver detto che cosa fosse la Carboneria fu condannato a morte, e poi a più anni di carcere a Lubiana, il conte Adeodato Ressi di Cervia. Era professore di scienze politiche all' università di Pavia, e vi aveva pubblicato un' opera sull' *Economia della specie umana*. Lo gettarono nelle prigioni dei *Piombi*, ove ammalò e morì prima che gli partecipassero la sentenza di morte. Alla sua moglie fu negato di andar ad assisterlo. Finì dolorosamente fra gli sbirri, che colle loro maniere gli facevano ribrezzo, e fra il rumore delle urla plebee di un prete, che per consolarlo gli intronava orrendamente il cervello.<sup>1</sup>

dipendente, sempre devotissimo alla fede italiana. Primo di tutti per l' altezza dell' intelletto, non fu secondo a nessuno per la santità dell' animo, per l' amore alla patria. Alle sue miserie sorvenne Luigi Azimonti commerciante milanese, il quale si prestava alla nobile opera con generosità sì delicata, che il Romagnosi non seppe mai di essergli debitore del beneficio. Il gran filosofo fu sepolto in una villa del suo generoso amico a Carate, ameno luogo della Brianza. Ivi le sue ceneri posarono tranquille sino al cadere del 1848. Al tornare degli Austriaci non furono più sicure neppure le ossa dei morti: e la tomba di Romagnosi fu violata dai feroci Croati, i quali cercando di armi nascoste, rimestarono con mani insanguinate le sacre ceneri, e le calpestarono coi loro piedi.

<sup>1</sup> Del Ressi così dice il Foresti nei *Ricordi* manoscritti altrove citati: « Fu vittima di un tradimento e della franca nobiltà del suo animo. Il giovane Laderchi Carbonaro suo discepolo ed amico gli veniva un giorno dicendo come nelle Romagne s' incombesse di proposito ed in segreto al preparativi d' una rivoluzione, e quanto estesa e possente fosse la Società dei Carbonari. Laderchi poscia arrestato dal Governo pontificio, deponeva come il professore Ressi era consapevole della congiura. Il governo papale ne informava quello dell' Austria, e ne seguiva l' arresto del professore. Ne' suoi costituti egli diceva non essere stato mai partecipe di veruna combriccola cospiratoria. — Ma voi aspetate però che esisteva quella combriccola nell' Italia? diceva il presidente. Laderchi ve la manifestò. — È vero, rispondeva il professore; ma parlò vagamente, ed io la riguardai come una millanteria di una mente giovanile. — Ma qualunque ella fosse, voi come suddito ed impiegato dovevate farne subito la denunzia al Governo. — Come! ripigliava il professore; avvi forse una legge cotanto immorale e barbara ed assurda che mi obblighi di tradire il segreto confidatomi in conversazione da un giovane mio discepolo ed amico? — Sì, vi è questa legge, diceva il presidente. — Ebbene, io non avrei mai

Allo Spielberg, oltre i già ricordati, e quelli che ricorderemo in appresso, furono condannati anche l'attore Canova di Torino, il capitano Alfredo Rezia di Belgio, stato già valoroso ufficiale delle armi italiane, Andrea Tonelli e Ludovico Ducco di Brescia, e il marchese G.-B. Canonici di Ferrara.<sup>1</sup> Grande fu il numero

osservata questa legge. — E così il povero professore era condannato a 7 anni di ferri; ma moriva pochi giorni prima che giungesse da Vienna questa mostruosa, iniquissima sentenza. »

<sup>1</sup> A proposito del Canonici merita di essere ricordato il seguente aneddoto: « Nel 1817 l'Austria mandava in giro per l'Italia un suo emissario fornito di denaro a larga mano. Costui aveva per scopo della sua segreta missione di mettersi in relazione coi Carbonari delle Romagne e delle Legazioni. Si sa che fino dall'epoca dell'infelice Congresso di Vienna, l'Austria aveva vagheggiato ardentemente il possesso delle tre Legazioni. Ora questo emissario dovea indurre i Carbonari a mettersi in rivolta aperta contro il Papa e domandare di essere aggregati agli Stati austriaci o alla Toscana. La rivolta sarebbe stata un pretesto per l'imperatore di mandare truppe a presidiare le rivolte province, e quindi a mano a mano di prenderne possesso definitivo e di averne il consenso della Santa Alleanza col motivo specioso *essere volontà del popolo di affrancarsi dal dominio papale per sottomettersi al più dolce ed illuminato dell'Austria.* »

» Quest'emissario stesso giunse anche a Ferrara; e destramente si metteva in relazione con Solera e Canonici e qualche altro de' più influenti, e manifestando poi l'oggetto della sua missione, si accreditava con ordini di Metternich. Canonici lo deludeva, ed in via di semplice espressione del suo privato giudizio, gli diceva *essere impossibile cosa di indurre gl'Italiani, qualunque fossero i loro pensamenti politici, a mettersi spontaneamente sotto il giogo austriaco, giacchè il più aborrito d'ogni altro nella penisola.* La faccenda non andò più oltre; se non che arrestato poscia il Canonici e processato e rinfacciato del supposto *alto tradimento*, diceva ne' suoi interrogatorii: Voi m'incolpate di alto tradimento, e contro chi? contro l'Austria? no, perchè io non ho mai avuto che fare con le combriccole cospiratrici de' suoi Stati. Contro il Papa mio sovrano? no, perchè egli mi ha solennemente assolto. Ma i traditori veri del Papa siete voi altri, lo è il vostro governo ed io lo so di certo. E qui infilzava con chiarezza e fermezza e particolarità le mene di quel tale emissario di Metternich. I giudici stupefatti nell'udire questo, sospesero per qualche giorno gl'interrogatorii del Canonici ed informarono il governo delle sue deposizioni relative a quell'emissario. Fu dopo qualche tempo chiamato di nuovo agli esami, e richiesto a dare i connotati personali del supposto emissario, e a dire se lo avrebbe conosciuto qualora gli venisse posto alla sua pro-

di quelli che patirono prigionia a Lubiana, o in altre carceri. Furono condannati a morte in contumacia, Pecchio, Bossi, Pisani-Dossi, Vismara, Mantovani, Arconati, Ugoni, Arrivabene e il generale De Meester.<sup>1</sup> Miracolo-

senza. Diede i connotati, e rispondeva di sì alla seconda interrogazione. Ma aspetta, aspetta, l'emissario non comparve mai; non se ne fece più motto: e Canonici fu condannato; *iniquamente condannato*, bisogna ripeterlo. Perché egli non era mai stato negli Stati austriaci, non aveva avuto parte con le Vendite oltrepadane; ed in quanto al suo delitto contro il Papa suo sovrano, ne era stato con tutti gli altri *pianamente assolto*. » Forresti, *Ricordi cit.*

<sup>1</sup> Ecco la sentenza pronunziata al 21 gennaio 1824 a Milano:

« Sugli atti dell'inquisizione criminale costrutti dalla Commissione speciale in Milano pel delitto d'alto tradimento contro i *detenuti*, 1. Federico Confalonieri, di Milano. — 2. Alessandro Filippo Andryane, di Parigi. — Contro i *contumaci*, 3. Giuseppe Pecchio, di Milano. — 4. Giuseppe Vismara di Novara, domiciliato in Milano. — 5. Giacomo Filippo de Meester Huydel, di Milano. — 6. Costantino Mantovani, di Pavia. — 7. Benigno marchese Bossi, di Milano. — 8. Giuseppe marchese Arconati Visconti, di Milano. — 9. Carlo cavaliere Pisani Dossi, di Pavia. — 10. Filippo nobile Ugoni, di Brescia. — 11. Giovanni conte Arrivabene, di Mantova. — E contro i *detenuti*, 12. Pietro Borsieri di Kanifeld, di Milano. — 13. Giorgio marchese Pallavicino, di Milano. — 14. Gaetano Castilia, di Milano. — 15. Andrea Tonelli, di Coccaglio. — 16. Francesco barone Arese, di Milano. — 17. Carlo Castilia, di Milano. — 18. Sigismondo barone Trecchi, di Milano. — 19. Alberico De Felber, di Milano. — 20. Alessandro marchese Visconti di Aragona, di Milano. — 21. Giuseppe Rizzardi, di Milano. — 22. Gio. Battista Comolli, domiciliato in Milano. — 23. Giuseppe Martinnelli, di Cologno, provincia bresciana. — 24. Paolo Mazzotti, di Coccaglio. — 25. Luigi Moretti, di Mantova, tutti imputati del delitto di alto tradimento;

» Vista la consultiva Sentenza della detta Commissione speciale di prima istanza del 30 maggio 1823 quanto all'Andryane, e del 28 febbraio 1823 quanto agli altri;

» Vista la consultiva Sentenza della Commissione speciale di seconda istanza in Milano portante la data, per l'Andryane, del 15 luglio 1823, e per gli altri dell'11 luglio predetto;

» Il Cesareo Regio senato Lombardo-Veneto del supremo tribunale di giustizia sedente in Verona colle sue decisioni 27 agosto quanto all'Andryane, e 9 ottobre 1823 quanto agli altri, ha dichiarato:

» 1°. Essere i detenuti Federico Confalonieri ed Alessandro Filippo Andryane, non che i contumaci Giuseppe Pecchio, Giuseppe Vismara, Giacomo Filippo De Meester Huydel, Costantino Mantovani, Benigno Marchese Bossi, Giuseppe Marchese Arconati Visconti, Carlo Cavaliere Pi-

samente scamparono dalla polizia che li cercava, il conte Giovanni Arrivabene di Mantova, e Cammillo Ugoni e

sani Dossi, Filippo nobile Ugoni, Giovanni Conte Arrivabene, e gli altri detenuti Pietro Borsieri di Kanisfeld, Giorgio Marchese Pallavicino, Gaetano Castiglia, Andrea Tonelli e Francesco barone Arese, rei del delitto di alto tradimento, e li ha condannati alla pena di morte, da eseguirsi colla forza, osservato in quanto ai contumaci il § 498 del codice penale.

» 2°. Ha pure dichiarato doversi pel titolo di alto tradimento sospendere il processo, per difetto di prove legali, a carico di Carlo Castiglia, Sigismondo barone Tregchi, Alberico De Felber, Alessandro Marchese Visconti d' Aragona, Giuseppe Rizzardi, Giambattista Comolli, Giuseppe Martinelli e Paolo Mazzotti, condannati però tanto essi che tutti i prenommati inquisiti al pagamento delle spese processuali *in solidum*, e delle alimentari in loro specialità, giusta il § 537 del Codice penale; e tutti i nobili dichiarati rei d'alto tradimento alla perdita, quanto alla loro persona, dei diritti della nobiltà austriaca.

» 3°. Ha dichiarato doversi assolvere Luigi Moretti dall' imputato-gli delitto di alto tradimento, essendosi riconosciuta la di lui innocenza.

» Sua Sacra Regia Apostolica Maestà, cui furono subordinati gli atti e le sentenze relative, colle veneratissime sovrane risoluzioni 19 dicembre 1823 e 8 gennaio 1824, lasciò che la giustizia avesse il suo corso riguardo ai contumaci Pecchio, Vismara, De Meester, Mantovani, Rossi, Arconati Visconti, Pisani Dossi, Filippo Ugoni ed Arrivabene; ed all' incontro, in via di grazia, degnossi clementissimamente di rimettere ai condannati Confalonieri, Andryane, Borsieri, Pallavicino, Gaetano Castiglia, Tonelli ed Arese la pena di morte, e di commutarla nella pena del carcere duro, da esporsi da tutti nella fortezza di Spielberg, in quanto a Confalonieri ed Andryane per tutta la vita; in quanto a Borsieri, Pallavicino, e Gaetano Castiglia per 20 anni; in quanto a Tonelli per 10 anni, ed in quanto all' Arese per anni 3; oltre le conseguenze legali della condanna di carcere duro.

» Tali supreme decisioni e tali veneratissime sovrane risoluzioni vengono portate a pubblica notizia in esecuzione de' venerati aulici decreti 27 dicembre 1823 e 12 gennaio 1824, dell' eccelso senato Lombardo-Veneto del supremo tribunale di giustizia, partecipati dall' I. e R. Commissione speciale di seconda istanza col rispettatì dispacci 29 dicembre 1823 e 13 gennaio 1824.

» Milano, dall' I. e R. Commissione speciale di prima istanza il 21 gennaio 1824.

» Il consigliere aulico Presidente, DELLA PORTA.

» DE ROSMINI, Segretario. »

(Gazzetta di Milano, 21 gennaio 1824).

Tra questi condannati noi conoscemmo a Lugano nel 1852, Costantino Mantovani e il generale De Meester, ambedue morti in esilio. Il primo

Giovita Scalvini di Brescia, ed esularono. Esulava il Porro, esulava Giovanni Berchet, e consegnando la sant'ira contro il Tedesco ai liberi canti, pianse le sciagure dell'infelicitissima patria, e infamò i tiranni che colle catene ne contaminavano la divina bellezza.

era uomo di molta dottrina, di indole nobilissima, di fermezza e d'integrità più singolare che rara. Dopo aver viaggiato lungamente, verso il 1850 si fermò nel Cantone del Ticino, ed ivi vivea solitario in una casetta a poca distanza da Lugano consolando le noie dell'esilio con studii filosofici, e politici, e attendendo a lavori linguistici di cui ci parlava sovente. E molte cose scritte debbono trovarsi tra le sue carte. Morì al 18 ottobre 1857, alla Rocca presso Stradella in Piemonte.

Il generale De Meester morì in Lugano al 15 dicembre del 1852, accompagnato al sepolcro dai poveri che avea beneficati, dalla guardia civica e dai cittadini più qualificati. Sulla tomba sentimmo ricordati i suoi fatti e le sue virtù da Carlo Cattaneo, dal Dottor Carlo Lurati, e dal Dottor Gabrini. Egli era nato in Milano nel 1765. Fu laureato in legge a Pavia. Dopo la rivoluzione francese parteggiò ardentemente per le idee democratiche, e nella Repubblica Cisalpina fu capo di una legione della guardia nazionale a Milano. Nel 1799 alla venuta degli Austro-Russi emigrò in Francia ove fu aggiunto come capo di brigata allo stato maggiore della divisione delle Alpi Marittime. Nell'assedio di Genova fece parte dello stato maggiore del General Massena, e dopo la capitolazione fu uno degli ostaggi dati agli Austriaci per la esecuzione dei patti. La vittoria di Marengo lo ricondusse a Milano, ove ebbe varii titoli e uffici. Sotto il regno italico fu Generale: e nel 1814 al ritorno delle truppe austriache avendo cospirato con quelli che non volevano più di quel barbaro governo straniero fu condannato alla prigionia a vita nella fortezza di Theresienstadt, ma vi rimase solamente due anni. I fatti del 1821 lo trovarono in un suo ritiro campestre vicino a Milano: ed egli, coerente a sè stesso, prese parte a quei tentativi infelici, e ne uscì con la condanna a morte, e con la confiscazione dei beni. Riparò in Inghilterra e per alcun tempo guadagnò la vita dando lezioni di lingua italiana. Nel 1832 si recò a Parigi, e poi, ottenuta nel 1840 la restituzione dei suoi beni di Lombardia, si ridusse a stabile dimora in Lugano, e fino agli estremi si serbò fedele alle idee repubblicane che nella prima gioventù avea accolte nell'animo. Morendo, destinò i frutti del suo patrimonio a soccorso degli esuli italiani bisognosi, e dette facoltà di disporre del capitale al primo governo democratico che sorgesse in Italia. Vedi la *Casazza Ticinese*, N°. 150, 17 dicembre 1852.



## XXXVII.

TERESA CONFALONIERI E NATILDE DEMBOSKI.

Stranieri, che degl' Itali  
 Ai latti giubilate,  
 Di vostra gloria barbara  
 È stanco Iddio: tremate!  
 Chi l' ira sua schivò?  
 Ei che cred le cose,  
 Ed equo i fatti regola,  
 Sovra le vostre spose  
 Quel duole che or me lacera  
 Un giorno verterà.  
 GIANNONE, *L' Esule*, Canto VIII.

Fra tanta piena di mali con cui l' oppressore straniero gravava la patria, morì di dolore anche una donna, che era un angelo di virtù e di bellezza. Il cuore di lei per lunga pezza resse contro le angosce: ma poi si spezzò, quando le sciagure domestiche e pubbliche giunsero al colmo; quando gli uomini, che per ingegno e virtù erano l' orgoglio d' Italia, morivano nella maledetta ròcca morava, o gemevano negli amari passi dell' esilio. Tra le poche donne che avessero cuore quale chiedeva la patria infelice, Teresa Confalonieri era delle pochissime che la sapessero amar davvero; perocchè la più parte delle nobili e ricche donne d' Italia da altre cure distolta, il più del tempo occupavano nello studio delle eleganze, nel cinguettio, nella sapienza dei nastri, e nella diplomazia delle tresche notturne.

Teresa era consorte degna del conte Federico Confalonieri, a cui, fino dal 1806, si era congiunta. Aveva la mente e il cuore che si richiedeva alla moglie del primo cittadino d' Italia, dell' uomo che in cima a tutti i suoi pensieri teneva quello di cacciare lo straniero e di ridurre la patria alla sua dignità.

Federigo, nel 1820, fece un viaggio nel mezzogiorno

d' Italia per osservare i preparativi fatti dai Carbonari, e per vedere quali speranze di successo desse la rivoluzione imminente. Ei ne tornò sconsolato, e presto il mal esito dei fatti di Napoli mostrò che non si era ingannato nelle sue previsioni. Allora Teresa lo riconfortò, e rianimò il suo coraggio. Poi, quando sullo scoppiare della rivoluzione piemontese, Federigo spossato dalla fatica, dalle veglie e dalle lunghe inquietudini cadde mortalmente ammalato, essa con forte animo vegliò alla salute di lui e alla salute della patria. Essa ne sapeva tutti i disegni, e si governò con grande presenza di spirito e con rara prudenza, in quei momenti difficilissimi nei quali la minima parola incauta o indiscreta male interpretata, poteva gettare tutta la Lombardia in un abisso di mali. Se Milano e le altre città scamparono dalle calamità a cui le avrebbe esposte l'entrata dei Piemontesi in Lombardia, si debbe in gran parte al senno, all'affetto di questa donna sublime. Allorchè vide esser vano nutrire speranze per la causa italiana, e sentì che la rivoluzione piemontese non si poteva più reggere, andò al letto dell'ammalato, gli espose i tristi termini a cui erano ridotte le cose, e lo indusse a rimanersi da ogni tentativo ulteriore, e ad ordinare che i Piemontesi non passassero altrimenti il Ticino.

Fallita ogni speranza dei Carbonari, Teresa con tutte le pietose cure dell'amore, a poco a poco calmò la disperazione del marito, e lo ritornò quasi alla cara salute. Il cuore, che tante cose insegna alla donna che ama davvero, diceva a Teresa che a Milano non era sicuro il suo Federigo. Egli, rassicurato da amici potenti, non sapeva prendere il partito di lasciare l'Italia, e si addormentava sull'orlo del precipizio. Ma Teresa insisteva, e dolcemente il pregava. D'altronde i segni della tempesta si udivano da ogni parte; cominciavano gli

arresti, la sicurezza degli uomini più onorevoli era sempre più minacciata. Un alto personaggio pregava Federigo a fuggire: un' amica di Teresa andò ad avvisarla che il comando di arresto era già sottoscritto. Allora la partenza fu stabilita; ma era troppo tardi. Prima ch' egli avesse tempo ad uscire, un commissario di polizia, accompagnato da più agenti, gl' invadeva la casa. Teresa a quella vista impallidì, ma rimanendo sempre padrona di sè, guardò l' infelice e con quello sguardo lo pregò di nuovo a fuggire.

Da lungo tempo avevano preparata nella casa una uscita segreta, a scampo nei casi estremi. Federigo tentò la prova, ma il colpo fallì; gli sgherri gli furono addosso e l' incatenarono. E Teresa lo vide in mano agli esultanti schierani che stringevano le catene e insultavano alla loro miseria. Ma il brutto spettacolo non avvili il suo nobile cuore; nel suo dolore si mostrò grande in questo fatal momento. Accompagnando con lungo sguardo l' infelice, pareva gli dicesse: Spera, o mio Federigo; l' amor mio saprà trarti dagli artigli delle belve feroci.

Il vituperoso processo durò per due anni, e recò fieri patimenti a Federigo, ineffabili angosce a Teresa; ma il coraggio di lei fu più forte della persecuzione austriaca; fece tutto quello che inspira ingegno di amore per soccorrere e per salvare il prigioniero. Quando poi, per segreto avviso, seppe che ne sovrastava il decreto di morte, raddoppiò d' arte e coraggio per arrestarne l' effetto. Si dispose ad andare a intercedere a Vienna: il passaporto, sulle prime ferocemente negato, le fu concesso solamente dopo la spedizione della sentenza, allorchè speravano che l' imperatore l' avesse già sottoscritta, e non vi fosse più luogo a intercedere. Erano i più crudi giorni d' inverno; ma Teresa non sbigottita

nè dai geli, nè dalla brevità del tempo, in compagnia del vecchio padre di Federigo partì alla volta di Vienna, e non perdonando a fatica o a dolore, vi giunse il giorno stesso in cui la sentenza di morte era stata confermata e spedita a Milano perchè in dodici ore fosse eseguita. Teresa fidava in Dio e non disperò all' annunzio fatale. Per mezzo di un alto personaggio, mosso a pietà dal dolore di lei, fu trattenuto per dieci ore il corriere portatore della morte. Essa intanto si adoprò siffattamente che Francesco I le concedette un' udienza straordinaria, cui si presentò col padre di Federigo. Il tremante vecchio si gettò ai piedi imperiali, pianse, supplicò, scongiurò pei suoi fedeli servigi: mentre Teresa pallida, sparuta e con accento di dolore disperato chiedeva misericordia. Il vecchio imperatore sulle prime diventò furibondo, poi rimandò i supplichevoli dicendo loro che la grazia si farebbe domani, cioè quando non vi sarebbe più tempo.

Teresa fu ispirata da un santo pensiero e tentò l' ultima prova. Confidando nella pietà di una donna, chiese udienza dall' imperatrice per farle intercedere che la grazia fosse spedita quella medesima notte. E non sperò invano. L' imperatrice, comechè fosse mezza spogliata e in atto di coricarsi, non fu sorda alla voce e al pianto di una donna infelice. Commossa da tanto infortunio, l' accolse con fronte benigna, andò nelle stanze dell' imperiale marito, e tornò colla grazia.

Teresa volò, divorò la via a traverso alle nevi e alle bufere delle Alpi; prevenne il corriere trattenuto per via dall' orrenda stagione, e portò in tempo la grazia a Milano. Federigo, tolto per questi sforzi al patibolo, fu condotto in prigione perpetua allo Spielberg.

Chi lo aveva liberato da morte volgeva ora tutte le forze dell' amore a liberarlo dalla prigione. Il pene-

trare nella fortezza appariva impossibile a chiunque non avesse potenza divina. Ma non ne rimase atterrito l'affetto di Teresa. Concepì l'ardito disegno e trovò i modi per recarlo ad effetto.

Federigo gemeva da due anni nell'orrido carcere, quando fu veduto in Brunn un forestiero che faceva sembante di essere un gran mercante, colà recatosi per ragione di suoi traffici. Poco dopo l'arrivo di costui, Federigo dal fondo di sua prigione sentì passare per la piccola finestra una voce sommessa, che gli dirigeva queste amiche parole: In Brunn è tale che tutto ha apparecchiato per la vostra fuga, ed io sono pronto a liberarvi domani; domattina fatemi sapere l'animo vostro; e gli gettò un biglietto di questo tenore: « Ho provveduto a tutto: ho guarentigia di passaporti per me e per te; a ogni tratto ci attendono velocissimi cavalli per giungere in salvo, risolvi: dopo domani non c'è più tempo. »

Federigo aveva risoluto. Sentendo che non si potevano liberare anche i compagni, eroicamente si decise a restare. Gli pareva viltà partir solo, lasciando in mano dei nemici i martiri della sua medesima fede, i quali dopo la fuga di lui sarebbero stati trattati più crudelmente. Nulla valsero a smuoverlo nè le preghiere nè le lagrime di Alessandro Andryane suo compagno di carcere il quale narra tutte queste particolarità.

Teresa dopo le crudeli ambasce, quando vide perduta anche questa speranza vagheggiata con tanto affetto, non ebbe più pace sulla terra, perchè nulla le rimaneva a sperare. Visse ancora quattro anni, ma era la vita di chi *doman morrà*. Il dolore la spense ai 16 settembre 1830.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Fu sepolta in Desio e sul marmo che ne copre le ossa scolpirono questa iscrizione dettata da Alessandro Manzoni:

TERESA . NATA . DA . GASPARÈ . CASATI . E . DA . MARIA . ORIGONI

Aveva perduto tutti i conforti ed era morta anche la baronessa Matilde Demboski, un' angelica donna, che alla rara bellezza e al più soave affetto congiungeva la più grande energia. Amava fraternamente Federigo e Teresa, e a quest' ultima, dopo la sciagura dell' arresto, fu larga di consolazioni, di consigli e di cure. Amava ardentemente l' Italia. Aveva seguito il marito in tutte le campagne di Spagna e d' Italia: conosceva tutti i più famosi Carbonari, e a tutti quelli che si adoperavano a render libera e indipendente la patria, portava affetto singolarissimo.

Nel dicembre del 1822, fu arrestata per Carbonarismo a Milano in mezzo alla strada; fu rinchiusa prigioniera in sua casa con una guardia alla porta. Nel giorno appresso condotta davanti alla commissione inquisitoriale, ebbe a sostenere un interrogatorio di dieci ore. Fece dignitose e forti risposte. E Salvotti, per insulto alle degne parole di lei, in tuono ironico le domandò se per avventura pensava di esser sempre in mezzo ai Carbonari ai quali ella presiede: *No*, rispose la energica donna: *ma credo di essere in mezzo agl' Inquisitori di Venezia*. — Poi protestando contro le violenze che in-

IL . 18 . SETTEMBRE . 1787 . MARITATA . A . FEDERICO . CONFALONIERI  
IL . 14 . OTTOBRE . 1806 . ORNÒ . MODESTAMENTE . LA . PROSPERA . SORTI  
DI . LUI . L' AFFLITTA . SOCCORSE . CON . L' OPERA . E . PARTECIPÒ . CON  
L' ANIMO . QUANTO . AD . OPERA . ED . ANIMO . UMANO . È . CONCEDUTO .  
CONSUNTA . MA . NON . VINTA . DAL . CORDOGLIO . MORÌ . SPERANDO .  
NEL . SIGNORE . DEI . DESOLATI . IL . 16 . SETTEMBRE . 1830 .

GABRIO . ANGELO . CANILLO . CASATI . ALLA . SORELLA . AMANTIS-  
SIMA . ED . AMATISSIMA . KRESSERO . ED . A . SE . PREPARARONO . QUE-  
STO . MONUMENTO . PER . RIPOSARE . UN . GIORNO . ACCANTO . ALLE .  
CESSA . CARE . E . VENERATE .

VALE . INTANTO . ANIMA . FORTE . E . SOAVE ! NOI . PORGENDO  
TUTTAVIA . PRECI . E . OFFERENDO . SACRIFICI . PER . TE . CONFIDIAMO  
CHE . ACCOLTA . NELL' ETERNA . LUCE . DISCERNI . ORA . I . MISTERI . DI  
MISERICORDIA . NASCOSTI . QUAGGIÙ . NEI . RIGORI . DI . DIO .

Sui patimenti e sui casi di lei vedi anche la lettera già citata del conte Gabrio Casati, che ne dà molte particolarità non dette da altri.

degnamente si facevano alla debolezza di una donna. dichiarò che non risponderebbe più nulla; e Salvotti pieno di rabbia fu costretto a rimetterla in libertà. Da quell' ora in poi la polizia non cessò mai di tormentarla nei modi più atroci: ma essa pose in non cale i pericoli, non si ritirò mai da niun sacrificio, e fece tutto quello che il suo nobile cuore le comandava per tutti i generosi proscritti e per la patria infelicissima.

Ma i dolori si accumularono in troppo gran numero sopra il suo capo; perdè il marito, perdè tutti gli amici più cari: e allora la sua energia si affranse nelle comuni sciagure, e morì a 35 anni, nel 1825.

Ecco i benefizi fatti a noi dal Tedesco: Madri che scendono nel sepolcro uccise dagli sgherri che rapirono loro i figliuoli; spose che nel fiore degli anni e della bellezza uccide il dolore dei mariti perduti e della patria oppressa da schiavitù ignominiosa; le terre straniere piene di esigli: le fortezza di Lubiana, di Gradi-sca e dello Spielbergo destinate ad essere infame sepolcro ai più nobili intelletti d'Italia.

E a questo feroce governo austriaco distruttore d'Italia, continuano a dare aiuto e Papa e Vescovi e preti, che si dicono ministri di una religione d'amore! quei medesimi preti che dopo avere abbracciato e benedetto tutti gli oppressori anche scismatici, in quest' anno 1860, fatti più apertamente faziosi e nemici all'Italia, mettono impudentemente la loro religione al servizio della barbarie, e per le città di Toscana chiudono le chiese, e si rifiutano a festeggiare ogni ordine civile, ogni libertà voluta dalla nazione.

## XXXVIII.

**SILVIO PELLICO, PIERO MARONCELLI,  
E ALESSANDRO ANDRYANE.**

Oh! perchè non posso anch' io,  
Con la mente ansia, fra gli osai  
Il mio figlio rintrociar?  
O mio Silvio, o figlio mio,  
Perchè mai nell' incolpabile  
Tua coscienza ti s'ider?  
O, l'improvviso! — L'han colto  
Come agnello al suo presagio;  
E di mano al parruccon  
Sol dai periti fu tolto  
Perchè, avvinto in ceppi, il calice  
Beva lento del dolor.

BURGAT.

Questi tre uomini hanno il doppio merito di essere martiri e storici del martirio italiano. Perciò si debbe loro riconoscenza e venerazione maggiore. I libri che scrissero appena usciti dallo Spielberg, rivelarono al mondo gli orrori della vecchia barbarie: e narrando la pazienza delle vittime, accesero nei cuori de' buoni Italiani più ardente l'odio contro l'imperatore, che nel suo gabinetto freddamente meditava a perfezionare i tormenti, e contro i carnefici che martoriavano più degli assassini e dei ladri, uomini non rei di altro che di aver protestato contro l'assassinio dei popoli, e di aver desiderato libera e indipendente la patria che ci fu data da Dio.

Saremo brevi sul conto di questi gloriosissimi martiri, perchè i loro libri, che corsero per le mani del popolo, mostrarono a tutti chi erano essi, quello che vollero, quello che patirono per la causa d'Italia. Essi, in mezzo alle torture del corpo e dell'animo, e nel dì della sentenza pronunziarono questo voto: « *Sventura*, non



*giustizia* ci ha colpiti: si mostri che colpì *uomini* non fanciulli. Ogni stato ha doveri; dovere primo d'ogni sventurato, libero o cattivo, è soffrire con dignità; secondo, far senno della sventura; terzo, perdonare. Fu già scritto ne' nostri petti:

Il giusto, il ver, la libertà sospiro!

Avversità avrà cancellato lo scritto? Dominiamola e non ci domini. Se alcuno di noi vedrà la luce un dì, *attesti* per gli altri che dovessero morir qui entro, e il nostro voto si compia indipendentemente da umanità o inumanit  di chi ci percuote. Inumanit  ci sar  solo occasione e stimolo a maggiore virt : prepariamoci a conseguirla e alleghiamoci d'una necessit  che ci far  migliori. »

Silvio Pellico era nato a Saluzzo, citt  del Piemonte. Non   qui luogo a scrivere della educazione letteraria e degli studi che con ardente amore coltiv , e che presto gli acquistarono splendida fama. Basti notare, che e composizioni tragiche e ogni altro scritto rivolse a eccitare pi  vivo nei cuori l'amore della famiglia, della patria, dell'umanit . A Milano, in casa Porro, vide tutti i pi  liberi e pi  valorosi Lombardi: con essi prese parte al *Conciliatore*: con essi si fece carbonaro e cospir  per cacciar via lo straniero.<sup>1</sup> Giovanissimo, e ancora sul fiore

<sup>1</sup> Egli fu fatto carbonaro dal Maroncelli e dal conte Laderchi di Faenza. Cos  scrive il Foresti secondo il racconto fattogli da essi medesimi allo Spielberg: « Il conte Porro stava operando segretamente con la cospirazione del Piemonte. Pellico era nel segreto. Egli conobbe allora in Milano Pietro Maroncelli che viveva col fare il sensale di quadri e pianoforti e dando lezioni di musica. Corteggiavano entrambi la celebre attrice Marchionni, e cos  divennero amici. Pellico introdusse Maroncelli alla conoscenza di Porro. Essi poscia si manifestarono entrambi le mene cospiratorie a cui avevano parte: Porro quelle col Piemonte; Maroncelli quelle coi carbonari della Romagna. Porro giol nel sapere che anche nell'Italia centrale si cospirava, e domand  di esser messo in comunicazione colla

delle speranze, fu arrestato ai 13 ottobre del 1820 a Milano, e condotto nelle carceri di Santa Margherita: erano carceri umide, fetide e buie, e molti prigionieri vi perdettero i capelli e vi patirono pericolose oftalmie. Dopo quattro mesi lo trasportarono a Venezia nei *Piombi*. Ivi, ai 22 febbraio 1822, gli lessero la sentenza di morte, e poi la commutazione della pena a 15 anni di carcere duro. La notte dei 25 ai 26 marzo lo spedirono incatenato allo Spielberggo.

Come ivi vivesse, quanto soffrisse, come si consolasse, ha narrato distesamente egli stesso. Il dì 4° agosto 1830, dopo dieci anni di patimenti crudelissimi, ebbe la nuova della sua liberazione, e ai 17 settembre rientrava in Torino, e riabbracciava padre, madre e fratelli.

Poco appresso pubblicava il libro intitolato *Le mie prigionie*, sul quale tutti gli Italiani hanno pianto: e qui finì la sua vita:

Ancor s'aspetta il canto  
Che piacque a Italia tanto,  
E Silvio non è più!

Il corpo rimase ancora più anni, ma la parte divina di lui si spese nei patimenti: il suo spirito non fu più quello che compose la *Francesca da Rimini* e pensò ri-

carboneria. Fu quindi convenuto che Porro e Pellico sarebbero iniziati in quella società. Ci volevano due maestri carbonari: l'uno fu Laderchi (poscia traditore), l'altro Maroncelli, il quale intanto domandava alla vendita di Forlì gli Statuti della società. Diede la lettera ad un certo sartore bolognese che era carbonaro; e costui la consegnò alla polizia: così fu scoperta la cosa. Pellico e Maroncelli furono arrestati; e Porro si diede alla fuga. Credo che i due primi si portassero male in processo. Ma ne sapevano poco e dissero quel che sapevano. Certamente Maroncelli fece del male a Pellico con le sue deposizioni: quali fossero non lo so. Ma Pellico dal suo lato comprometteva l'innocente professore Romagnosi. » Foresti, *Ricordi manoscritti*.

*dare un brando a Italia.* E anche della distruzione di questo nobilissimo ingegno noi dobbiamo render grazie all'Austria. Dopo, gli Austriaci e gli altri amici del dispotismo tentarono opera anche più turpe: circondarono Silvio Pellico di gesuiti e gesuitanti, i quali gli fecero scrivere sciocchezze, e si prevalsero del nome e della gloria del martire per dare autorità alle loro dottrine e ingannare le menti. Ma l'inganno non riuscì. Tutti sanno che l'antico Silvio non era più, e che il nuovo a cui posero il suo nome era una manipolazione di una gesuitessa e di più gesuiti.

Piero Maroncelli, amico e compagno di Silvio, era nato a Forlì ai 23 settembre del 1795. La natura gli dette cuore generoso, e anima piena di armonie poetiche e musicali. Ma le persecuzioni papali e austriache impedirono che questi splendidi doni della natura portassero frutto condegno. « Le prigioni di Forlì e di Castel Sant'Angelo, cogli inquisitori dal collo torto (scrive il nostro amico Filippo De Boni), le carceri di Santa Margherita a Milano colle carezze del conte Bolza, i *Piombi* di Venezia e le prigioni di San Michele a Murano colle giudiziarie torture degli inquisitori austriaci, la fame ed il freddo, la solitudine muta perfino di sole, l'agonia sotto il ferro chirurgico, o meglio un'agonia di nove anni nello Spielberg, infine la povertà coll'esiglio, il povero Maroncelli tutto soffersse; e la sua vita non fu che un lungo martirio patito con rassegnata costanza, talvolta ridendo. Egli amò sempre con pari affetto la patria; a lei non mormorando concesse il sacrificio del suo ingegno e della gloria che l'aspettava, della libertà e della vita. E anche libero visse fieramente sdegnato con ogni vigliacca bassezza, con ogni potente ingiustizia. Alla fine l'inesorabile desiderio della patria lontana, la faticosa memoria de' mali suoi, l'angoscia del presente ne pati-

menti quotidiani, e le perdute speranze nell'avvenire, pesandogli tutti sull'anima, ne vinsero poco a poco la tenace volontà e la ragione. »

Dando fino da giovinetto liete speranze nella musica, il padre lo mandò a studio nel *Conservatorio* di Napoli, nel quale gli furono maestri Feneroli, Paisiello e Zingarelli. Fervendo allora a Napoli le idee di libertà, nel *Conservatorio* i giovani più ardenti fecero tra loro una società liberale detta la *Colonna armonica*. Zingarelli direttore del *Conservatorio* fu invaso dal demone della bigotteria, e impaurito di questi energici giovani ne cacciò trenta, fra i quali fu il Maroncelli. Si fermò a Napoli e continuò ad attendere alla musica sotto altri maestri, mentre studiava anche le scienze e le lettere. Quando Giovacchino Murat chiamò gl'Italiani all'indipendenza, pensò di farsi soldato, ma la caduta istantanea del re gli tolse questo pensiero. Allora si recò a Bologna, e dopo avervi continuati i suoi studi, si ridusse a Forlì con fama di dottrina e d'ingegno. I suoi compatriotti lo incaricarono di fare un inno per Sant'Iacopo: egli ne compose le parole e la musica. Quantunque approvato dalla censura ecclesiastica, quantunque pieno di dottrine cattoliche, i nemici dell'autore, i retrogradi vi trovarono eresie: e il povero autore fu chiuso dapprima in prigione a Forlì, poi in Castel Sant'Angelo a Roma. Questa fu la prima delle tristi cose che gli aveva preparato il destino. Uscito poi dalle unghie dei preti andò in Lombardia e si messe negli artigli dell'Austria. A Milano conobbe e amò tutti i patriotti più ardenti e fra questi dilesse Silvio Pellico con singolare amicizia, e unì il suo destino a quello di lui. Fu arrestato sette giorni avanti all'arresto di Silvio: insieme fu condotto allo Spielberg, insieme soffrì nel medesimo antro, insieme con lui, dopo aver lasciato una gamba nel carce-

re, fu liberato, e insieme rivede l'Italia. Ah quanto era mutato! Partì giovane, bello della persona, pieno di gagliarda salute, e riedeva mutilato, infermiccio, vecchio. Gli fu concesso solo per pochi giorni di riabbracciare i cari parenti, e dopo, il Papa ferocemente lo ricacciava in esilio. Allora si riparò a Parigi ove le liete accoglienze degli esuli italiani e di tutti gli uomini di libero animo gli rallegrarono il cuore. Si rallegrò anche alle prime novelle che nel 1834 giungevano d'Italia. Ma furono brevi e fallaci conforti. Là scrisse le *Addizioni* al libro di Silvio, e dette schiarimenti importanti sugli uomini e sui fatti che l'amico avea solamente accennati. Poi agli ultimi di agosto del 1833 partì per l'America: partì colla febbre nel cuore perchè il nuovo inferocire della tirannide gli faceva disperare del risorgimento d'Italia. Visse a Nuova York dando lezioni di musica e facendo il direttore di una società di cantanti. Poi per colmo di sventura accecò. Questo colpo crudele gli turbò la ragione: divenne pazzo e nell'anno 1846 finì colla morte il lungo martirio.

Alessandro Andryane comechè nato francese, occupa un luogo distinto fra i martiri italiani, perchè per la causa nostra soffrì lungamente, e ad essa colle sue *Memorie* rese splendida testimonianza. Era nato di ricca famiglia a Parigi, e sotto l'impero dette opera alle armi con grande entusiasmo, finchè gli avvenimenti del 1815 non gli mostrarono che dagli uomini liberi non potevasi più brandire una spada che dovea rivolgersi a difesa degli oppressi e ad oppressione dei popoli. Visse qualche tempo oziando a Parigi: poi lo noiarono le nullità della vita elegante: ebbe vergogna di sè, e desideroso di divenire un uomo, ai primi del 1820 si recò a Ginevra, e si dette seriamente agli studi. Nel libero suolo della Svizzera si radunavano allora tutti gli uomini che o co-

stretti dall'esilio, o volontariamente, avevano lasciato la patria schiava. Loro convegno generale era Ginevra: vi si trovavano Francesi, Tedeschi e molti Italiani, i quali, per mezzo di società segrete e di cospirazioni, si adopravano a combattere la tirannide risorta minacciosa in tutta Europa. Il giovine Andryane amante delle belle avventure si unì a tutte le sette, e conobbe gli uomini più distinti di esse. Conobbe molti esuli venuti allora d'Italia, e soprattutto amò e venerò Filippo Buonarroti, il venerando vecchio che nè le sventure, nè gli anni avevano potuto domare. Ammirava la fiera energia del repubblicano indomabile, la cui vita fu sacrificio continuo alle sue convinzioni politiche. Il Buonarroti lo iniziò alla società dei Carbonari, e poscia si valse dell'opera di lui per ricominciare in Italia la cospirazione che avevano per breve fatta cessare gli arresti per le fallite rivoluzioni di Napoli e di Piemonte.

L'Andryane, portando seco carte e diplomi carbonici, partì per l'Italia nel 1823. Appena giunse a Milano la polizia era informata di tutto. Ebbe una visita del conte Bolza, fu arrestato, imprigionato, torturato dall'inquisitore Salvotti, e condannato a morte: e quindi al carcere duro perpetuo, in quella stessa sentenza che colpiva Confalonieri, Castiglia, Tonelli, Pallavicino e Borsieri. Con essi andò allo Spielberg. Poscia liberato nel 1832 per le cure e suppliche di una sorella, tornò in Francia, e nel 1838 pubblicò a Parigi le sue *Memoirie di un prigioniero di stato*, le quali contengono sugli iniqui processi preziose notizie che invano si cercano negli scritti del Pellico e del Maroncelli. Molte e belle cose vi sono narrate a gloria d'Italia e dei martiri che soffrirono per essa.

---

## XXXIX.

GIUSEPPE ANDREOLI E COMPAGNI.

Racchiuso nelle tenebre,  
 Nell'antro del dolore,  
 La fede della patria  
 Ti s'addoppiava in core;  
 La fame, le torture,  
 L'orrido facce e dure,  
 E ceppi, e ambascie, e fremiti  
 Spronavan tua virtù.  
 E venne di che il nunzio  
 Mortal ti fu recato.  
 Ti sconsacrava i crismati  
 Satelliti mitrati;  
 Ma l'anatema e l'onta  
 Tornar sulla sua fronte.  
 Fu sacerdote a Salana  
 E bestemmiò Gesù.  
 Nella grand'ora ed ultima  
 Mandasti una preghiera:  
 Sorge l'Italia e il popolo  
 Cui tanta notte annera.  
 Intrepido e sereno,  
 Simile al Nazareno  
 Volasti sul patibolo  
 Come a divino altar.

E del tuo sangue, o martire,  
 Noi tutti abbiem giurato  
 Vendetta incontro a' despoli  
 Che fan dell' uom mercato.  
 La stirpe che tiranna  
 Segnò la tua condanna,  
 Segnava a' suoi sterminio,  
 Che si credes salvar.

E del tuo sangue vivida  
 Si fe' la bella aurora,  
 Che arreca il vero ed agita  
 La turba e l'innamora.  
 Il sacrificio è sciolto  
 Che l'avvenir consola.  
 La terra del martirio  
 Più schiava non sarà.

Sul tuo recente tumulo,  
 Oh come pochi han pianto!  
 Ma culto avrai perpetuo  
 Quando fia il giogo infranto.  
 Ministro del Vangelo  
 Festi d'Italia un cielo,  
 Ove il tuo santo spirito  
 Ne chiama a libertà!

PIETRO RAFFAELLI.

Il Carbonarismo si era esteso anche al Ducato di Modena, ove tutti gli uomini più notevoli per ingegno e per virtù si mostravano amantissimi di libertà. È certo che quegli uomini cospiravano per conquistare più umano governo: ma rivoluzione non vi fu. Pure anche ivi non mancarono le atroci condanne ed il sangue, perchè reggeva lo Stato Francesco IV uomo di fiera natura, servitore devoto dell'Austria, paladino della Santa Alleanza. Egli perseguitava gli uomini generosi e per far piacere al padrone e per proprio talento: perocchè stimava che non vi potesse essere delitto più enorme del cospirare contro la ducale autorità *emanata da Dio*, com'egli diceva. Le carceri furono da lui empite dei cittadini più notabili accusati di Carboneria. Per avere rivelazioni si usarono tutte le più inique arti. Il duca ordinò ai giudici di dar piena

fede a ciò che la polizia affermava e di giudicare gli imputati su quelle asserzioni; <sup>1</sup> e negò ai difensori e agli imputati di valersi alla difesa dei mezzi che concedevano le leggi allora vigenti. E dopo lungo processo vi furono sentenze di morte, e il più puro sangue, quello di Giuseppe Andreoli, fu sparso. E il duca ringraziò i giudici con particolare chirografo dell'attività e dello zelo e dell'attaccamento mostrato a lui in questa faccenda. <sup>2</sup>

Giuseppe Andreoli era nato a Correggio: dapprima studiò le matematiche e fu ingegnere, poi seguì lo stato ecclesiastico e fu professore di eloquenza nel suo paese natale. Aveva nobile ingegno, era di innocenti costumi e di semplicissimi modi. Tutti i più onesti e generosi cittadini lo amavano perchè faceva decoro alla patria e si studiava di cooperare a tutto ciò che renderla potesse libera e grande. Non era giunto ancora a mezzo del cammino della vita quando sentì come sia infelice la sorte degli uomini costretti a vivere sotto la sferza di feroce tiranno. Arrestato per sospetti di Carbonarismo fino dai giorni in cui imperversava lo sbirro Besini, dapprima lo tennero in casa di un ispettore di polizia, ove con lusinghe fu tentato dal governatore Coccapani, il quale prestavasi al turpe ufficio di insidiatore. Il prete respinse sdegnosamente ogni insidia, e quindi fu condotto in prigione. Ivi il Besini gli faceva visite spesse, e si studiava di indurlo a confessare, usando ora le minacce, ora le lusinghe. Ei voleva dargli ad intendere che confessandosi reo lo avrebbero solamente mandato a far penitenza in un convento di frati. Un dì gli diceva: *Voi, mio caro prete, siete fortunato in confronto degli altri,*

<sup>1</sup> Vedi *Documenti riguardanti il governo degli Austro-Estensi in Modena*, parte III, sezione I, *Matrìe criminali*, pag. 113, 128, 129, 161. Modena, 1839.

<sup>2</sup> Vedi *Documenti* cit. pag. 153 e 154.



perchè con 50 rosari e due messe dette in suffragio delle anime del Purgatorio, scontate un delitto che in altri momenti e con altro sovrano vi costerebbe la testa. Se confessate, mi fo garante per voi: per chi nega non vi è pietà.<sup>1</sup>

Il prete che conosceva gl'inganni sbirreschi, non rimase colto a quel laccio. Ma ad un'altra prova non era pronto, e soccombè. Messò nella carcere in cui era il capitano Giovanni Malagoli, non stette in guardia con lui, perchè lo reputava uomo dabbene e si confessò Carbonaro. Il Malagoli si abbassò all'infame mestiere di delatore, e l'Andreoli fu condannato nel capo. Non vi fu misericordia per lui. Il Duca che molto favoriva i preti ligi e adulatori, si mostrava inesorabile quando si scoprissero cospiratori. E nella sua politica intesa a tenere i cherici lontani dalle congiure e dai pensieri di patria, il giorno in cui segnò la sentenza di morte dell'Andreoli, fece grazia ad un montanaro che a sangue freddo aveva ucciso il proprio padre per togliersi la briga di fargli le spese. Con ciò il *religiosissimo* Francesco IV volle avvertire i suoi suditi che, in sua sentenza, un prete carbonaro era più reo di un parricida!!!<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Queste parole furono sentite dal dottor Flaminio Lolli, prigioniero, che a noi le ha riferite. Alla gentilezza di lui dobbiamo pure altre particolarità di quell'iniquo processo.

Sull'Andreoli sono da vedere anche due articoli intitolati: *Il dono estremo* e *Commemorazione del 17 ottobre*, inseriti l'uno nella *Voce del Popolo*, num. 6, e l'altro nella *Strenna* del 1844, pubblicata dal medesimo Lolli a Corfù.

<sup>2</sup> La sentenza pronunciata agli 11 settembre e confermata agli 11 ottobre dal duca, dice così: « Andreoli Don Giuseppe (*confesso*) di Luigi, nativo di S. Possidonio, domiciliato in Correggio, di anni 31, professore d'umanità, detenuto e costituito reo:

1°. Perchè nella primavera dell'anno 1820 si fece ascrivere formalmente alla società dei Carbonari nella casa dei dottori Carlo e Giuseppe fratelli Fattori in Reggio.

2°. Perchè sul finire di gennaio o sul principio di febbraio 1821, nel-

Il vescovo di Reggio Monsignor Ficarelli, appena sentita la sentenza, pregò e scongiurò il Duca perchè gli concedesse la vita, ma le preghiere non valsero nulla. Prima che la sentenza fosse eseguita, bisognava procedere alla trista cerimonia della *sconsacrazione* del prete. Il vescovo Ficarelli, a cui apparteneva ciò di diritto, non si prestò all'opera comandata dalla tirannide: ma non si rifiutò punto il Cattani vescovo di Carpi, quantunque non fosse ancora giunto il permesso da Roma.

L'Andreoli era con molti prigionieri nella fortezza di Rubiera. Nell'ottobre del 1822 lo posero in una prigione separata dalle altre, che si appella la *Carandina*, perchè vi si strozzò un marchese Carandini. La mattina dei 15 ottobre i prigionieri della fortezza sentirono un grande scalpitare di cavalli, e rumoreggiare di carrozze; tutta la guarnigione tedesca accorse alle armi: il tamburo sonava. Quindi uno stuolo di preti e con essi il vescovo di Carpi entrò nella *Carandina*; il povero Andreoli fu sconsacrato. Dopo, quando la fortezza tornò nel silenzio, i prigionieri sentirono una voce lontana che veniva da luogo profondo e diceva: *Mi hanno*

l'accennata casa Fattori assistette alla recezione formale di Domenico Galvani di S. Martino in Rio, nella setta istessa, dopo di averlo indotto ad ascrivervisi.

3°. Perchè sulla fine del carnevale 1821 assistette in casa dei fratelli Fattori alla recezione del dottore Flaminio Lolli della Mirandola, nella setta dei Carbonari, a cui questi si aggregò ad insinuazione di lui.

4°. Perchè sulla metà della quaresima del 1821 in casa Fattori assistette alla recezione del giovinetto Ippolito Lolli della Mirandola, nella setta dei Carbonari, alla quale lo avea prima istigato ad associarsi.

5°. Perchè nel giorno 19 marzo 1821 assistette parimente in casa Fattori alla recezione di Giovanni Ragazzi della Mirandola nella setta medesima, avendovi questi solo pei consigli di lui partecipato.

Alla pena della morte da eseguirsi mediante la decapitazione, alla confisca dei beni ed a tutte le spese. » Vedi *Documenti relativi al governo degli Austro-Estensi in Modena*; Modena, Zanichelli e Comp., 1859, parte II, pag. 3 e 4.

sconsacrato: il vescovo mi ha detto che mi raccomandi a Dio: sono solo in una brutta prigione. I prigionieri si sforzarono di far giungere la loro voce all' infelice, e di mandargli qualche conforto: ma i Tedeschi di guardia e gli sgherri ducali con fiere minacce li facevan tacere.

La sentenza di morte fu letta all' Andreoli a' di 16. Dopo quella lettura « chiese se vi fosse qualche altro sul quale dovesse eseguirsi la stessa condanna, e quando il cancelliere, mosso dall' impeto e dal calore della preghiera, l' assicurò essere egli solo, non potè contenersi dal ringraziar Dio battendo insieme le mani.... Volle tagliarsi egli stesso i capelli per risparmiare, diceva, la pena al carnefice, e pregò qualcuno che li portasse a sua madre. »<sup>1</sup>

Vennero ad assisterlo vari preti da Modena: ma sulle prime ei mostrò difficoltà di confessarsi da gente che era mandata dal duca. Perciò fu fatto venire il proposto di Rubiera che ben conosceva l' infelice e che poteva ispirargli fiducia. Andreoli accolse con animo commosso quell' uomo evangelico, gli fece in pubblico la sua confessione, ricevè da lui il Viatico e lo incaricò di eseguire le ultime sue volontà. La confiscazione gl' impediva di disporre delle cose sue: ma egli domandò licenza di lasciare per ricordo di sè a' suoi compagni di sciagura le povere cose che possedeva nella prigione: e lasciò a chi la sua tabacchiera, a chi un fazzoletto, a chi un libro, a chi il suo bicchiere di latta. Dopo rimase tranquillo, e aspettava con animo fermo la morte, nè credeva di fare con essa un gran sacrificio alla patria. Bevve una limonata, mangiò, si raccomandò l' anima a Dio, e poi si abbandonò al sonno, nel quale sogni confusi gli agitarono la mente. Gli pareva d' avere intorno a sè i suoi scolari che piangendo domandassero gra-

<sup>1</sup> Vedi le note al poema dell' *Esule* di Pietro Giannone.

zia per lui, e si protendeva dal letto per abbracciarli.

Quella fu una terribile notte a Rubiera. Mentre nel castello gli uomini piangevano sul delitto che il dispotismo si accingeva a commettere, parve che anche la natura si unisse ai loro lamenti. Il cielo si ruppe a tempesta di pioggia e di grandine: fulmini e tuoni e impetuossissimo vento facevano una bufera infernale. Pure a malgrado del temporale, fuori del castello non cessò mai il battere dei martelli, il conficcare dei chiodi. Allo spuntare del giorno il palco ferale della guillottina era piantato là dove la via Emilia fa gomito e corre su Reggio. L'Andreoli doveva salirvi al mezzogiorno dei 17. Un'ora prima l'Artoni ispettore di polizia incaricato speciale di questa esecuzione, fece sonar l'agonia. « Al secondo tocco della campana (scrive il dottor Lolli), senza che nessuno lo scuota dal letargo in cui l'Andreoli sembra giaciuto, rompe in questa sciamazione pietosa: *Gesù mio, aiutami, aiutami adesso, tu pure fosti aiutato*: e impressi molti baci sul Crocifisso, si fece tutto in piedi movendo alla porta. Entra allora l'Artoni annunziando che *era tempo*. Andreoli lo guardò senza risposta, e volta la faccia intorno alla prigionie, disse — addio. Chi non è stato prigioniero non può forse capire che l'infelice ha una qualche affezione al luogo del suo lungo dolore. Così l'agonizzante serrato dalle manette, seguito da due confortatori, da dodici satelliti ricinto, era per uscire del castello, quando un sergente correva ansante a dire che si sospendesse l'andata, perchè mancavano ancora trentacinque minuti al mezzogiorno. Così il tremendo corteo dovette sostare. Non importa che la vittima sia pronta, rassegnata, ubbidiente: non importa che la creatura soffra una più lunga agonia, basta che la formalità d'un giudizio statario, d'un processo violento, d'una legge capricciosa e crudele sia salva. Così vien detto all'An-

dreoli se vuole risalire al suo carcere: risponde di no, prega di essere lasciato dov'era, e siede su d'un muricciuolo allato della porta, intanto che la campana continua a sonar l'agonia. Che desolamento, che tremenda certezza provavi tu allora, o povero prete, nel vedere il feroce calcolo che si faceva del tuo sangue e del tempo! Eppure non muta d'aspetto, e recita a sbalzi il *miserere*; quando venuto finalmente il momento tremendo, la gran porta si spalanca, e l'Andreoli è già sul patibolo. Egli si prostra, e sul tavolato si abbandona così risoluto che la falce lo prende fin sull'omero destro. In quel punto crebbe a dirotta la pioggia: era mandata da Dio a lavare quel sangue di cui non rimase una traccia: e dopo cinque minuti il sole rifulse sulla terra, sull'orrida lama, e su quel capo reciso, che aspetta ancora un sepolcro, il poema, ed un rito. »

Il popolo fu colpito dal vedere spontaneamente tornato il cielo sereno, dopochè l'onorata testa fu recisa dal busto, e lo tenne per un prodigio, e si persuase di più che l'Andreoli fosse un sant'uomo, e che Dio lo avesse manifestato a tutti col lutto della natura. E in questa credenza fu confermato dal parroco di Rubiera, il quale indignato di già che Francesco IV, senza aspettare il consenso papale, avesse osato di porre le mani nel sangue del sacerdote, a quel subito mutamento di cielo, salì sul pergamo gridando al miracolo; e arringò la moltitudine dicendo parole gravi contro il duca, e celebrando le virtù del martire. Così finì il prete Giuseppe Andreoli: le sue ossa rimangono ancora a Rubiera, ed aspettano che mano amica le tolga dal luogo infame per recarle nel tempio che l'Italia libera inalzerà a' suoi martiri. Di lui fece belle lodi Giuseppe Campi consacrando un episodio di un suo poema politico composto nelle carceri di Venezia l'anno 1834. A lui tributarono onori

i suoi compagni superstiti nel poema di Pietro Giannone, ove si leggono questi versi :

. . . . Inatteso luttuoso oggetto  
 Gli occhi di quegli irati a sè traea :  
 Feretro nero che dal pian soggetto  
 Del Crocifisso a piè lento sorgea ;  
 In lui quasi trofeo candido e schietto  
 Umil vestir sacerdotai s' ergea :  
 L' esul discende e a quella bara accanto  
 Ponsi e rattiene a gran fatica il pianto.  
 Fratelli, ecco, ei dicea, del nostro fato  
 Prova a un tempo ed immagine crudele.  
 Che ti valse del Nume, o sventurato,  
 All' incarco di pace esser fedele?  
 Martire della patria a te beato  
 Riescon vani il pianto e le querele,  
 A noi no, che anche spento a noi fa chiaro  
 Che qual muor per la patria al Nume è caro.  
 Oh! salve generosa alma innocente!  
 E salve a chi nel fato a te somiglia!  
 Te giuriam ricordar fin che avrem mente,  
 Te piangere giuriam sin che avrem ciglia.  
 Gloria al compagno la cui fin dolente  
 Per amor patrio a patrio amor consiglia!  
 Salve! ripeton gli altri; alla memoria  
 Del martire compagno e pace e gloria!

CANTO XII.

Appena Modena risorse nel marzo del 1848, dell'Andreoli fu fatta onorata menzione sulle tombe di **Ciro Menotti** e di **Vincenzo Borelli** suoi compagni di martirio. Poscia nell'aprile, allorchè la prode gioventù modenese condotta dal valoroso capitano **Antonio Araldi** andava alla guerra dell'indipendenza, giunta che fu a **Rubiera** fece alto per salutare le ceneri di **Giuseppe Andreoli**. Il capitano disse generose parole sulle ossa di lui, e colla bandiera italiana fece segno di onore alla terra bagnata dal venerato sangue del martire.

La sentenza di morte fu pronunciata anche contro Prospero Bosi, Carlo Franceschini, Pirondi, Giovanni Grillenzoni, Sante e Francesco Conti, Giovanni Sidoli e Pietro Umiltà. Il solo Francesco Conti stava in prigione, ed ebbe dal duca commutata la pena di morte in dieci anni di carcere. Gli altri erano profughi, e non fu voluto che la decapitazione si eseguisse in effigie, come dicea la sentenza.

Prospero Bosi era segretario del comune di Montecchio. Aveva avuto vari gradi nella setta dei Carbonari.

Dignitari della setta erano stati anche Carlo Franceschini di Burano dottore di leggi, e il medico Prospero Pirondi di Reggio, e Pietro Umiltà medico di Montecchio. Il Franceschini, dopo la rivoluzione di Napoli, insieme coi fratelli Fattori si adoprò molto sulla montagna reggiana per trovar gente che cogli averi e colla persona tentasse la distruzione del dispotismo. Il Pirondi nella sentenza è accusato anche di essersi a tutt' uomo ingegnato a diffonder i proclami latini coi quali si esortavano i popoli ungheresi a non battersi coi Napoletani.<sup>1</sup> Il conte Giovanni Grillenzoni Faloppio di Reggio era anch'egli un vecchiatissimo uomo. Ebbe la condanna di morte e la confiscazione dei beni. La medesima sorte toccò a Giovanni Sidoli di Montecchio, il quale oltre alle altre accuse ebbe anche quella di aver fatto ogni sforzo perchè le truppe di Parma si ribellassero.

Sante Conti di Montecchio era dignitario della setta, e quindi la sentenza lo condannò come gli altri alla morte e alla confiscazione di ogni aver suo. La medesima condanna ebbe anche Francesco Conti dello stesso

<sup>1</sup> Di ciò furono accusati anche Francesco Maranesti, Andrea Malagoli, G.-B. Farioli, ed altri. Vedi anche i *Documenti citati*, parte V, sez. I, *Materie criminali*, pag. 151 ec.

paese del precedente; ma poscia il duca commutò quella pena in dieci anni di carcere: e ciò, dice la sentenza, *per riguardo alla sua sincera, pronta e spontanea confessione.*

Furono condannati alla galera a vita Giacomo Farioli; a 20 anni Francesco Caronzi, Luigi Peretti, Giambattista Farioli, Biagio Barbieri, Francesco Maranesi; a 10 anni Lodovico Moreali, Ippolito Zuccoli; a 7 anni Antonio Pampari avvocato, Malagoli Giannandrea, Latis Israele, Bolognini Francesco, Borelli Giuseppe e Pietro Levesque tutti e tre contumaci; a cinque anni di carcere Domenico Boni, Benedetto Sanguinetti, Antonio Sacchi, Luigi Parisi, Carlo Fattori; a 3 anni Giuseppe Fattori, Flaminio Lolli, Carl'Angelo Lamberti, Cristoforo Belloli, Carlo Zucchi, Antonio Nizzoli; a 2 anni G. B. Cavandoli, Francesco Morandi, Cammillo Lodovico Manzini, Ippolito Lolli, Giovanni Ragazzi; a un anno Fortunato Urbini, Fortunato Rossi, Francesco Montanari, Giuseppe Cannonieri, Evandro Carpi. Pietro Zanibelli ebbe l'esilio, e a lui come a tutti gli altri fu dato anche il carico di pagare le spese della condanna.<sup>1</sup>

L'avvocato Lodovico Moreali era uomo ricco di dottrine e d'ingegno e sedeva fra i primi capi della Carboneria. Ebbe dieci anni di galera, sopportò la sventura con molto coraggio e morì nelle carceri di santa Caterina.

<sup>1</sup> Il Duca confermò la sentenza senza modificazione pel più. Solo per causa di confessioni diminui di cinque anni la pena al Caronzi, di tre all' Alberici, di due anni al Boni e al Sacchi, di un anno al Pampari, al Malagoli, al Latis, al Sanguinetti, al Lamberti, al Belloli, e Ippolito Lolli, di 18 mesi al Ragazzi, di sei mesi al Rossi e all' Urbini. Quanto a Giovanni Manzotti che, per esser divenuto pazzo, il tribunale avea detto di non poter procedere ad atti ulteriori contro di lui, il duca rescrisse: « Si riterrà come un pazzo prigioniero rinchiuso, finchè si possa contr' esso ulteriormente procedere. » Vedi *Documenti relativi al governo degli Austro-Estensi in Modena*, Parte II, *Sentenze politiche*, pag. 1 e segg.



L'avvocato Ippolito Zuccoli era dotto in matematiche, avea indole egregia, e patì dieci anni di carcere.

L'avvocato Antonio Pampari era nato a Montecchio: uomo dottissimo, valoroso e leale. Nel regno italico fu viceprefetto e cavaliere della corona di ferro. Ebbe sette anni di carcere, e in essa morì. Credesi che lo uccidesse l'estratto di *atropo belladonna* amministratogli per indurlo a confessare; in ogni modo è certo che stette molto tempo con le facoltà della mente alterate: ed è certo altresì che le carceri modenesi erano infami per propinati veleni.

L'ebreo Latis, stato già ufficiale nell'armata italiana, fu tormentato in mille maniere. Il Besini gli insultò la moglie e le minacciò la prigione se il marito non confessasse. Per l'estratto di *belladonna* anch'egli divenne frenetico e tentò di strozzarsi.

Il professore Domenico Gazzadi di Sassuolo, egregio poeta, uomo amabilissimo per la bontà dell'animo, e per le rare qualità dell'ingegno, fu condannato a due anni di carcere, dopo i quali rimesso in libertà, fu continuamente tormentato dalla polizia. Mantenne pura e ardente la sua fede: e nel 1834 fu uno dei primi a prender parte alla rivoluzione. Dopo si riparò a Bologna, visse molto tempo nascosto e fuggiasco, e da ultimo si recò in Toscana ove attese alle lettere con molto onor suo, e ove fu caro a tutti i buoni che veneravano in lui un antico e valoroso campione della libertà.

Il dottor Cristoforo Belloli di Scandiano ebbe due anni di carcere. Era valente chirurgo, e distinto scrittore di versi e di prose.

Il pittore Evandro Carpi di Reggio dopo sofferta la carcere prese parte alla rivoluzione del 1834, esulò in Francia e vi morì.

---

## XL.

## I MARTIRI DEL CILENTO.

..... Confermar su visto  
 Sempre il martirio d' una gente il culto:  
 E culto nostro, come tu cielo è Dio,  
 È libertade in terra .....  
 ..... Que' forti  
 Spiravan lieti, ch'è dal sangue loro  
 Vedean tal fiamma sorgere, che tutto  
 Accendaria de' figli tuoi le monti.  
 GIANNONE, *Canto all'Italia*.

Fin dall'anno 1820 la Provincia di Salerno si mostrò accesa sopra le altre nell' amore della rivoluzione, e dette alla Carboneria molti e potenti seguaci. Essa aveva l' alta *vendita* generale che governava le altre e che spedì ad Avellino un suo messo a recare a Guglielmo Pepe il proclama della insurrezione, e il diploma con cui dalla setta veniva dichiarato capitano generale di tutte le forze del regno, e rimaneva incaricato di distruggere il dispotismo. Per conseguenza, l' anno appresso, questa provincia sentì crudelissima la persecuzione del perfido re, allorquando cinto di baionette tedesche egli tornò a distruggere la costituzione che solennemente aveva giurata sui Santi Vangeli. Nè la persecuzione cessò mai: uomini iniquissimi fecero del tormento una scienza.

La natura ha sparso a larga mano tutti i suoi doni in queste contrade sì fertili, sì liete, sì belle. Nella provincia di Salerno è il Cilento che si estende dai piani di Pesto sino al golfo di Policastro. Ivi le bellezze della terra e del mare: ivi il porto di Palinuro celebrato nei canti di Virgilio: ivi antiche memorie e monumenti stupendi che chiamano da lungi il pellegrino vago di ricordi poetici; ivi templi famosi che dopo migliaia di anni sorgono ancora giganteschi in mezzo al deserto ad

attestare della grandezza e del genio dei padri nostri. Ma quanto la natura e l'arte fecero per rendere i luoghi celebri e dilettoni, altrettanto il dispotismo si è adoperato per mutare il paradiso in inferno. Non più ora trovi i lieti rosai di Pesto che fiorivano due volte l'anno. La solitudine è dove sorgevano città frequenti di popolo: squallidi abituri sono successi allo splendore degli antichi palagi.

Nel 1828 gli abitatori del Cilento viveano tristissimi sotto la sferza di birri spietati che non lasciavan loro altro che gli occhi per piangere. Ma quando la misura dei mali fu colma, nel giugno del medesimo anno, i popoli si levarono a tumulto in Salerno e in altri luoghi vicini. Erano capi della sommossa Antonio Migliorati negoziante, Antonio Gallotti antico settario, Vincenzo Riola legale di Montefusco, Teodosio De Dominicis avvocato, Francesco Antonio Diotaiuti sacerdote, Antonio De Luca canonico, e già deputato al parlamento nel 1820, e Carlo Da Celle, guardiano dei Cappuccini di Cammarota. Essi andavano d'accordo coi liberali di Napoli e di altre provincie, e intendevano di proclamare una costituzione che liberasse i popoli dagli orrori del dispotismo. Il Gallotti recatosi nel distretto di Vallo e unitosi ad altri liberali, ai 28 di giugno con una turba di armati sorprese il forte di Palinuro, tirò a sè i pochi soldati che vi stavano a guardia, e andato quindi a Cammarota inalberò la bandiera tricolore, e promulgò la costituzione francese. Percorse poscia tutti i vicini villaggi, e dietro alla santa bandiera d'Italia trasse più centinaia di gente. Il canonico De Luca predicava energicamente: il cappuccino di Cammarota dimostrava che il Vangelo vuole gli uomini *liberi*. Gl'insorti speravano che tutto il regno si sollevasse, ma furono vane speranze.

Il governo mandò contro di essi il Delcarretto, generale comandante della gendarmeria, con una truppa di sgherri, e gli dette pieni poteri per ridurre a tranquillità la provincia. Egli fece orribili cose: messe a ferro e a fuoco il paese. Il villaggio di Bosco che aveva accolto con favore i sollevati fu dato alle fiamme e distrutto.<sup>1</sup> I moltissimi che caddero nelle sue mani feroci, furono trascinati in catene a Salerno: alcuni dei quali vinti dai disagi e dai trattamenti bestiali, caddero esanimi lungo la via, e i loro cadaveri si trovarono il giorno dopo nelle vicinanze di Prignano sulla strada che mena a Salerno. Erano un Bonifazio Oricchio di Vallo di Novo padre di cinque figliuoli, un Domenico De Mattia, e un Angelo Mazzarelli vecchio ufficiale.<sup>2</sup>

Nel villaggio di Bosco furono fucilate 20 persone. I gendarmi ebbero in premio mille ducati per l'uccisione di Alessandro De Ricci. Nel villaggio di Perito fu archibugiato un Matteo Cirillo per aver portato del pane in campagna ai suoi contadini. Parecchi preti furono moschettati o mandati alle galere. Poi vennero le sentenze delle commissioni del Vallo e di Napoli. Per esse furono condannati a morte il canonico Antonio De Luca, Michele Bortone del Comune di Celle, il medico Domenico De Siervo del comune di Acquarena, il sacerdote Giovanni De Luca del comune di Montano, Filippo De Ruocco del comune di Massicella, contadino, Davide Riccio del co-

<sup>1</sup> Poscia un decreto reale disciolse il comune di Bosco. Quel decreto è del 28 luglio, ed ha, fra le altre, queste parole:

Il comune di Bosco nel circondario di Cammarota è soppresso. Il suo nome sarà cancellato dall'albo dei comuni del regno. Gli abitanti potranno fissare il loro domicilio o in San Giovanni a Piro o dovunque ad essi piaccia: ma nè essi nè altri potranno ricostruire mai più le abitazioni che formavano l'aggregato di quel comune nè in quel sito ove esisteva, nè in altro dell'antico suo tenimento. — Vedi il *Giornale delle due Sicilie*, anno 1828, N.º 181.

<sup>2</sup> Gallotti, *Mémoires*, pag. 56.

mune di Cardile, proprietario, Antonio la Gatta del comune di Massa, falegname, Vito Giuseppe Tambasco del comune di Montano proprietario, Niccola Cobucci del comune di Bosco, proprietario, Niccola Carriello del comune stesso, contadino, Carlo Da Celle guardiano del convento de' cappuccini di Cammarota, Arcangelo Dagnini di Palermo,<sup>1</sup> Domenico Antonio De Luca di Licusati, Angelo Lerro del comune di Omignano, proprietario, Giovanni Battista Mazzara di Licusati, contadino, Giuseppe Bufano di Polla, Niccola e Alessandro Cammarano possidenti del comune di Montano, l'avvocato Teodosio De Dominicis del comune di Ascea, Gennaro Greco e Felice De Martino di Cammarota, possidenti, Leonardo De Luca di Celle, Biagio Saturno di Licusati e Carmine Cirillo di Perito, contadini; Angelo Raffaele Pandolfi possidente del comune di Omignano, Tommaso Giansante possidente del Comune di Rionero, Giuseppe Antonio Guida contadino del comune di Celle, Antonio Migliorati negoziante di Napoli, Francesco Antonio Diotaiuti di Cammarota, sacerdote, Cesare Carlo impiegato nella cancelleria dell'università di Napoli, Gherardo Cristaino di Sicignano, sacerdote; Emilio De Mattia proprietario del Vallo, Diego De Mattia pittore del Vallo, Giuseppe Caterina pizzicagnolo di Omignano. E morirono da eroi gridando *viva la libertà*. Il canonico De Luca e il cappuccino Carlo da Celle vollero arringare i soldati, ma le loro voci furono oppresse dal rumore dei tamburi.

Di questi 34 condannati a morte, otto ebbero la pena commutata in quella dei ferri:<sup>2</sup> gli altri furono

<sup>1</sup> Egli si era recato nel distretto del Vallo appunto per promuovervi la rivoluzione.

<sup>2</sup> Questi furono Cristaino, Diotaiuti, Diego De Mattia, Giuseppe Caterina, Alessandro e Niccola Cammarano, Leonardo De Luca, e Biagio Saturno. E anche nel commutare la pena il re Francesco I fece studio di

uccisi tutti. Il Delcarretto per ispaventare fece studio di barbarie, e lasciò di sè orribile nome. Le teste tagliate sul patibolo erano per ordine di lui esposte in una gabbia di ferro e messe davanti agli occhi della moglie e dei parenti di quei disgraziati. Il paese del Vallo vide parecchi di questi spaventosi trofei che contristarono ogni villaggio. Se ne videro anche sul promontorio di Palinuro. Carlo Didier che viaggiò allora quegli infelicissimi luoghi, narra di aver veduto la testa di un vecchio in cima a una picca piantata davanti alla casa di lui: i bianchi capelli macchiati di sangue ondeggiavano al vento e davano alla famiglia orrenda vista.<sup>1</sup> Il Delcarretto fu altamente ringraziato di questi servigi ed ebbe titoli di marchese e di cavaliere con pensione annua di 300 ducati. E croci e medaglie e lodi ebbero gendarmi e soldati che convertiti in sgherri e carnefici, insanguinarono e desolarono tutto il Cilento.

E qui non finirono le condanne. Neppur le donne andarono esenti dai tormenti e dalla prigionia. Serafina Apicella Gallotti fu orribilmente torturata a Salerno, ed ebbe condanna di 25 anni di detenzione: Alessandrina Tambasco ebbe dieci anni di reclusione; sei ne ebbe Rosa Bentivenga di Castelsaraceno; Niccolina e Michelina Tambasco furono rimesse in libertà dopo aver patiti più mesi di prigionia.

Grande fu il numero di quelli mandati per molti anni ai ferri e agli ergastoli. E noi ne daremo in nota

strazio. Volendo salvare uno solo dei fratelli De Mattia, impose alla zia di essi che scegliesse uno dei due. Invano la infelice supplicò li salvasse ambedue, o scegliesse da sè. Il re fu irremovibile, e ripeteva a lei: scegliane uno o moriranno ambedue; nel mezz'ora di tempo; la donna dopo una lotta straziante scelse Diego; e dopo si svenne nel palazzo reale e smarrì la ragione, e andava ripetendo: io ho ucciso il povero Emilio.

<sup>1</sup> Vedi la *Revue des deux mondes*, 1831, tomo 2, pag. 58 e seguenti. Vedi anche Gallotti, *Mémoires*, pag. 58.

il catalogo, affinchè non sia taciuto niuno dei titoli che il re Francesco I e il marchese Delcarretto hanno all' infamia. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Condannati all' *Ergastolo*: Carmine, Giovanni, Filippo e Paolo Valiante del comune di Massicella, contadini; Pasquale d' Urso, e Filippo Passarelli di Forio, contadini; Cono Mercurio possidente; Tommaso di Spirito, e Filippo di Benedetto, contadini; Ruggiero Gibone proprietario; Pasquale Gigliante contadino; Tommaso Imbriaco, Rocco Fatigati, Vincenzo Colonnese, e Domenico Speranza, contadini; Antonio Blanco di Palermo dimorante in Salerno, già colonnello del corpo del Genio; Emanuele Costa di Napoli ex-monaco celestino. — *A 30 anni di ferri*: Luigi Pannuini di Napoli, medico domiciliato in Salerno; Gregorio Costa di Napoli, maestro di scuola; Pietro Tortora di Nocera, legale; Giuseppe Torres di Napoli, precettore di lingua francese; Gerardo Balbi proprietario; Niccola del Giudice, Giuseppe De Marco e Francesco Orsola contadini del comune di Bosco. — *A 28 anni di ferri*: Michelangelo Mainenti di Vallo, proprietario e Francesco de Vita di Contursi, proprietario. — *A 26 anni di ferri*: Priaco Canfora di Nocera, medico; Giuseppe De Caro di Roccagloriosa, proprietario; Francesco Saverio Longo di Ogliastro, incisore; Saverio Nisi di Castelluccio, orologiaio; Andrea Savino di Castel Ruggiero, ricevitore del registro. — *A 25 anni di ferri*: Vincenzo Riola di Montefusco, legale; Enrico Blanco di Melazzo dimorante in Salerno, già capitano dei Cacciatori Bersaglieri; Raffaele Fatigati di Napoli, sacerdote; Giuseppe Cammarano di Montano, sacerdote; Giuseppe Faraò di Napoli, medico distinto per cuore ed ingegno, morto nei ferri; Giovenale Rossi di Jago, medico; Benvenuto Rossi di Jago, medico; Benvenuto De Luca e Benvenuto De Cusatis di Celle, proprietari; Giovanni Garso, proprietario; Vincenzo e Francesco Verdoliva, vetturini; Pietrantonio Sergente, chirurgo del comune di Giffoni; Raffaele Sperano, legale di Salerno; Michele De Robertis del comune di Giffoni, sacerdote; Gabriele Gannotto, proprietario; Tommaso Guida, contadino; Vincenzo Miraldo, contadino; Antonio Carliello, contadino. — *A 24 anni di ferri, colla multa di 500 ducati*: Saverio Malfitani di Vibonati, tenente de' reali Veterani; Domenico De Luca, arciprete di Celle. — *A 22 anni di ferri, colla multa di 500 ducati*: Emanuele di Donato di San Valentino, medico. — *A 19 anni di ferri, colla multa di 500 ducati*: Cristoforo Barberio, negoziante di Napoli; Gaetano Criscuolo di Nocera, proprietario; Andrea Larro di Montano, legale; Andrea Bonito di Napoli, gendarme a cavallo; Pasquale Del Vecchio di San Martino nel Cilento, gendarme; Niccola Semmola, farmacista in Napoli; Alfonso Trucillo di Salerno, scribente; Antonio Viotti di Acqui in Piemonte, primo sergente de' Veterani; Angiolo Paoletti di Sersale, capitano del reggimento Re fanteria; Giacomo Torrana, Celestino Torres, Vincenzo Celentano, Pasquale Apicella, proprietari; Luigi Manzelli, ingegnere; Francesco Saverio Guida, proprietario di Salerno; Domenico Calabria di Vibonati. — *A 10 anni di carcere*: Giovanni Speranza, Michelangelo e Francesco Cammarano; Antonio Parlati, medico; Prospero Barone Landolfo; Francesco Giuliano, proprietario di Napoli; Gaetano de Luca; Pietro Bianco, cancelliere del comune di Montano.

## XLI.

## I FRATELLI CAPOZZOLI.

Delle nozze nel tripudio,  
 Fra le gioie più sdegnate  
 I satelliti dell'empie  
 Si gittâr su tre innocenti,  
 Che nel letto ospitato  
 Ha venduti il traditore  
 A vil prezzo. Eppur gli amò!  
 Ai traditi corse un fremito  
 Di leoni entro la vena:  
 E pugnar: ma invano! — Il numero  
 Cinse i forti di catene. —  
 Poco appresso ebber recise  
 Le lor teste: e in fero guise  
 Il tiranno le insultò.  
 Deh! sia gloria in tutta Italia  
 Ai tre martiri fratelli,  
 Libertade, alfine, un'aura  
 Fra i russeti e per gli avelli  
 Faccia scorrer del Cilento:  
 Ed un popolo redento  
 Sia pel sangue che versò.

U. M. MARINI.

Fra tutte le vittime del furore barbarico che desolò le belle contrade del Cilento, è tremendo e compassionevole il caso dei fratelli Capozzoli.

Domenico, Patrizio e Donato Capozzoli erano ricchi possidenti a Monteforte e a Bosco nel distretto del Vallo; la propria ricchezza dividevano largamente coi poveri: ospitalieri, generosi con tutti. Quindi erano amatissimi in tutto il paese. Avevano alto animo, erano coraggiosissimi, la libertà amavano con ardente affetto. Ascrittisi di buon'ora tra i Carbonari, diramarono la setta per tutto il Cilento, e prepararono gli animi a cose nuove. Scoppiati i moti del 1820 si distinsero nella milizia pel loro ardore rivoluzionario, propagarono la rivoluzione in tutte le loro contrade, e sostennero a tutta possa la costituzione giurata dal perfido re. Venuta poi la proscrizione, vissero raminghi sui monti, e per più anni con pochi compagni sfuggirono a tutte le indagini. Nel 1827 furono sorpresi da uno stuolo di carabinieri



in una vigna: ma trovarono scampo nell'ardimento e nella destrezza, e dopo di avere uccisi otto degli sgherri regii che volevano arrestarli, si salvarono imboscandosi nei monti a loro notissimi. Venuta la insurrezione del Cilento, fino da principio i Capozzoli si lanciarono nella lotta con l'animo e con la forza di atleti maravigliosi. Appena il canonico De Luca nel villaggio di Bosco in pubblica chiesa dal pulpito ebbe esortato i popoli a spezzare l'indegno giogo imposto dallo straniero, i Capozzoli lasciarono le latebre dei monti, e con altri uomini di cuore sicuro corsero il paese e fecero ogni prova per destare da tutte le parti l'incendio della rivolta. Bruciarono i telegrafi per rompere le comunicazioni tra le autorità della provincia e la capitale, assalirono la forza armata e corsero da vincitori i comuni di Centola, di Cammarota, di Licusati, di Roccagloriosa, di Cuciaro, e di San Giovanni a Piro. Se da ogni parte avessero trovato soccorso, se tutti avessero risposto all'energico appello, essi potevano fare resistenza lunghissima, perchè il paese montuoso e tagliato da spessi torrenti, importuoso, privo di strade per cui potessero passare carri e cavalli, si prestava maravigliosamente alla guerra per bande. Ma compressa presto la insurrezione, i fratelli Capozzoli furono abbandonati quasi da tutti e si ridussero a termini tristissimi. Mentre la Gazzetta ufficiale di Napoli e tutti gli uomini venduti al dispotismo si studiavano di gettar loro addosso l'infamia, essi erravano di foresta in foresta, di villaggio in villaggio, e dalle alture di Monteforte arditamente sfidavano tutti i pericoli. Alla fine disperando di più salvarsi dal numero grande di soldati che da ogni parte li attorniavano, cercarono rifugio sopra altra terra. Insieme con Antonio Gallotti e con altri compagni, la notte dei 27 agosto, riuscirono a gettarsi al mare su

piccola barca nelle vicinanze di Pesto, lottarono coi venti, e dopo tre settimane giunsero presso a Livorno, e presa terra sotto Montenero, si nascosero nei boschi, donde uscivano solo la notte in cerca di cibo. Pure la notizia di questi uomini misteriosi si sparse, e il governo toscano la seppe; ma come a quei tempi era mite, essi poterono, non tocchi, venire a Livorno, e rimanervi alcun tempo nascosti nel sobborgo dei Cappuccini presso una famiglia napoletana. Il Borbone seppe dell'arrivo di essi fra noi, e li richiese come uomini facinorosi, ma il governo rispose non *costargli* che essi fossero giunti in Toscana: e quindi i Capozzoli e il Gallotti ebbero tempo e modo a provvedere a sè stessi, e ottenuto con finto nome un passaporto si ripararono in Corsica. Anche là li seguirono le ire e gli sgherri borbonici, e un Morelli fintosi perseguitato dal governo napoletano per idee liberali, si messe attorno ad essi, e ne preparò la rovina alla prima occasione. Nell'anno appresso il Gallotti richiesto dal governo napoletano che pretestava un delitto comune, fu restituito (29 maggio 1829) dal governo francese.<sup>1</sup> Il Morelli allora trasse

<sup>1</sup> L'ufficiale Antonio Gallotti carbonaro caldissimo aveva patito prigionia prima che scoppiasse la rivoluzione napoletana del 1820. Poi liberato da essa, vi prese parte con tutto l'animo, e quindi allorchè essa fu spenta tornò a cospirare per le medesime idee, e nel 1828 lavorò quanto più poteva nei moti del Cilento. Riuscì a sottrarsi alla morte colla fuga in Corsica, e poi ricondotto a Salerno, fu ivi condannato nel capo, ma la scampò anche questa volta, e vide commutata quella pena in 10 anni di detenzione. Lo condussero alla Favignana in Sicilia popolata allora di 180 prigionieri politici, ed ivi patì atroci torture finchè al 4 ottobre del 1830 a un tratto si vide liberato e ricondotto in Corsica. L'ordine di questa liberazione avea sembianza di venire spontaneo dal re, ma non era così. Dopo la brutta estradizione, il fatto avea destato grande rumore nei giornali e alla tribuna francese, nel 1839. Parlarono per esso Tribuzio Sebastiani, Beniamino Constant, il generale Lafayette e più altri. Fu provato che il delitto comune per cui lo aveano reso al carnefice era un'invenzione del dispotismo napoletano: fu detto che in questa faccenda ne andava dell'onore di Francia, e quindi il prigioniero, richiesto più volte, alla

gli altri infelici nel laccio: li consigliò a fuggire il pericolo che loro sovrastava, e a ricovrarsi di nuovo nei monti nativi. E i Capozzoli non tenendo più sicuro il suolo di Francia, e aspettando anche a sè la sorte toccata al Gallotti, s'imbarcarono di nuovo e tornarono a morire nel Cilento.

Per vari mesi rimasero nascosti sui patrii monti fra gente loro affezionata, errando nelle foreste più inaccessibili e sottraendosi alle ricerche della polizia e degli sbirri, che erano tutti in moto contro di essi. Era un commovente spettacolo quello dei tre arditi fratelli uniti da tante sciagure e da tanto coraggio contro tanti nemici. Ogni tentativo contro di essi fu vano finchè non si ebbe ricorso a una infamia. Il cavaliere Medici, ministro del re, richiesto del modo di prendere i fuggitivi, rispose al suo padrone: *Maestà, mettete a prezzo le teste dei rubelli e le avrete*. Fu seguito il consiglio, e riuscì a meraviglia.

I tre fratelli avevano trovato asilo nel villaggio di Perito in casa di un vecchio amico che per tre mesi li confortò di cure amorose, e sfidò tutti i pericoli. Ma quando ebbe contezza del decreto che metteva a prezzo la testa de' suoi ospiti, si sentì preso da una tentazione infernale. O fosse spavento della propria audacia, o scellerata sete di oro, egli fu vinto, tradì l'amicizia, tradì l'ospitalità sacra anche ai selvaggi, e promise di dare i tre fratelli in mano al carnefice.

La notte dei 17 giugno fu fissata al compimento dell'opera infame. La casa nel giorno era stata rallegrata dalle nozze di un figlio del traditore: la notte do-

dove fu reso e dopo la rivoluzione del luglio, l'infelice dagli orrori della Favignana passò di nuovo a libertà sul suolo di Francia, e raccontò in un libro tutte le sue tristi avventure. Vedi *Mémoires de A. Gallotti, officier napolitain, condamné trois fois à mort, écrits par lui-même, traduits par S. Vecchiarelli réfugié italien*. Paris, 1831, in-8 de 240 pag.

veva pur continuare la festa domestica. Lo scellerato invitò i tre fratelli a prendervi parte, assicurandoli che vi erano solamente amici devoti, e che nulla si aveva a temere. I Capozzoli accettarono l'invito. Niun sospetto poteva entrare nel loro cuore contro un uomo che senza badare a pericoli li aveva generosamente ospitati. Discesero nella sala della festa, e senza nessuna diffidenza parteciparono alla gioia comunè.

Sul più bello della festa, a un tratto si ode un gran strepito, si aprono le porte, e la sala si empie di armati. Qual cuore a tal vista fosse quello dei miseri traditi è facile immaginare. Pure non si perdettero d'animo e si messero sulle difese. Cominciò una lotta maravigliosa. I Capozzoli in tre soli resistendo intrepidamente alle diecine contrastarono palmo a palmo il terreno. Cacciati da una stanza all'altra, alla fine si lanciarono sul tetto, e continuarono un'eroica difesa. Ma la pugna era troppo ineguale, e non dava speranza di vittoria. Finite che ebbero le munizioni, li sgherri reali furono loro addosso e li oppressero.

Tale fu la vittoria degli sbirri del tiranno di Napoli, aiutati da un traditore vilissimo che ricevè il prezzo del sangue. I miseri traditi furono messi in catene e condotti nelle prigioni di Vallo, e quindi a Salerno. Qui il tribunale pronunziò subito sentenza di morte nel tempo stesso che la Gazzetta ufficiale di Napoli faceva un gran piacevoleggiare sui lunghi baffi dei tre prigionieri e li prendeva ad argomento di epigrammi e di insulti.

I tre fratelli Capozzoli poscia ricondotti nel Cilento, ai 27 giugno 1829 furono decapitati sotto il telegrafo di Palinuro che nell'anno avanti avevano incendiato. E le loro teste tronche dai busti furono mandate ad atroce spettacolo nei villaggi.

---

## XLII.

## VITTIME DEL DISPOTISMO PAPAIE.

Fu libera la chiesa, e della terra  
 Ai confini volò la sua parola:  
 Sol dell' Agnello a cui l' error fa guerra  
 Il puro sangue le tingea la stola:  
 Compì nell' innocenza e nel dolore  
 La legge che ci diede il primo amore.  
 Locolla appena Costantin sul trono,  
 Che ruppe fede al suo primier consorte,  
 E gli alti veri ella obliò che sono  
 Nati nel sen della feconda morte;  
 Ma può star nel sepolcro e nell' oblio  
 L' uom che nel cielo ascese unito a Dio?  
 Perdesti il senso della tua dottrina,  
 O sacerdote nella carne assorto:  
 Speri il mondo ingannar se vaticina  
 La vittoria del vero Iddio risorto?  
 E il Santo Spirto onde mi vien lo zelo,  
 Discende in terra e la marita al cielo.  
 Noi siam suo tempio; ed i Leviti avari,  
 Avvezzi a fornicar fra le ruine,  
 Pur col sangue infamati hanno gli altari  
 Ove Cristo arricchì delle rapine:  
 E non v' abiti, o Dio, che ti riveli  
 Dentro il cuore dell' uom più che nei cieli.

GIOVAN BATISTA NICCOLINI

I soprascritti versi dell' illustre Fiorentino, degno  
 successore di Dante e di Machiavello, contengono la sto-  
 verace delle miserie in cui cadde la corte di Roma,  
 ando si allontanò dal precetto di Cristo che ai suoi  
 uaci aveva insegnato, il regno suo non essere di questo  
 ndo. Di fatti che la mondana potenza dei papi ser-  
 se a farli meno riveriti e meno amati dai popoli, che  
 governo dei preti fosse il peggiore di tutti i governi,  
 l' Italia tornasse dannosissimo sempre, è cosa ormai  
 vata a piena evidenza da tutti i fatti della storia  
 ca e recentissima.<sup>1</sup> Per conservare la signoria tem-

<sup>1</sup> Nel secolo XVI i Romagnoli protestavano che alla prima occasione ebbero ai Turchi, anziché sopportare il crudo governo dei preti. Vedi *Azioni degli ambasciatori veneti*, serie II, vol. III, pag. 55. E già essi

porale i papi lasciarono il loro ministero d'onore e di pace, divennero tiranni e amici ai tiranni, santificarono

come gli altri avevano protestato anche per l'avanti e protestarono dopo. Dall'anno 896 al 1859 si contarono 171 ribellioni degli Stati pontifici; delle quali circa 80 accaddero a Roma, come si può vedere dal quadro seguente:

Anno.	Anno.
896. Ribellione di Roma.	1203, 1218 e 1224. Ribell. di Roma.
897. — di Roma.	1228, 1234 e 1237. — di Roma.
903. — di Roma.	1238. — di Viterbo.
904. — di Roma.	1240. — di Spoleto, Foligno e Umbria.
928. — di Roma.	1241. — della Sabina.
929. — di Roma.	1249. — di Ravenna e Faenza.
931. — di Roma.	1254, 1258 e 1264. — di Roma.
942. — di Roma.	1268. — di Roma.
963. — di Roma.	1280. — di Roma e Viterbo.
964. — di Roma.	1281. — di Viterbo.
965. — di Roma.	1282. — di Forlì.
973. — di Roma.	1283. — di Perugia.
974. — di Roma.	1287. — di Forlì e Faenza.
984. — di Roma.	1290. — di Urbino, Rimini, Ravenna.
994. — di Roma.	1291. — di Roma, Faenza, Cesena, Rimini.
995. — di Roma.	1292. — di Imola, Faenza, Cesena, Rimini, Marca d'Ancona, Roma.
996. — di Roma.	1295. — di Faenza, Rimini, Forlì.
997. — di Roma.	1302. — di Cesena e Forlì.
1001. — di Roma.	1303. — di Anagni e Roma.
1002. — di Roma.	1304. — di Roma.
1012. — di Roma.	1305. — di Bologna.
1038. — di Roma.	1309. — di Ferrara.
1044. — di Roma.	1311. — di Pesaro e Fano.
1045. — di Roma.	1312. — di Orvieto.
1057. — di Ancona.	1317. — di Ferrara.
1062. — di Roma.	1318. — di Recanati, Osimo, Fano, Spoleto.
1084. — di Roma.	1320. — di Urbino.
1087. — di Roma.	1322. — di Fano, Fermo, Osimo.
1091. — di Roma.	1323. — di Urbino.
1108. — di Roma e contado.	1327. — di Roma e Imola.
1109. — di Roma e Tivoli.	1333. — di Ferrara, Forlì, Rimini, Cesena, Faenza, Ravenna.
1116. — di Roma.	1334. — di Bologna.
1117 e 1118. — di Roma.	1347. — di Roma.
1130. — di Roma.	1350. — di Faenza, Rimini, Forlì, Ravenna.
1141. — di Tivoli.	1353. — di Roma.
1143 e 1144. — di Roma.	1355. — di Rimini, Forlì, Cesena, Faenza.
1145 e 1146. — di Roma.	
1150. — di Roma.	
1155. — di Roma.	
1159. — di Roma.	
1165. — di Viterbo.	
1167. — di Albano e Tuscolo.	
1168. — di Roma.	
1183, 1187 e 1188. — di Roma.	

forza brutale, e proclamarono il diritto divino, e lo scrissero colla punta delle baionette. D'onde venne loro borrimento e dispregio dai popoli che volevano tenersi

no.	Anno.
157. Ribellione di Cesena.	1469. Ribellione di Rimini.
162. — di Roma.	1474. — di Todi e Spoleto.
169. — di Perugia.	1475. — di Città di Castello.
175. — Città di Castello, Perugia, Viterbo, Spoleto, Foligno, Todi, Ascoli, Orvieto, Camerino, Urbino.	1487. — di Osimo.
376. — di Civitavecchia, Ravenna, Forlì, Camerino, Macerata, Imola, Bologna, Faenza.	1500. — di Faenza.
377. — di Cesena.	1502. — di Urbino, Fano, Camerino.
379. — di Bologna.	1503. — di Perugia, Viterbo, Città di Castello, Urbino, Pesaro, Sinigaglia, Camerino, Romagna.
393. — di Perugia.	1503. — di Forlì, Imola, Pesaro, Rimini, Faenza.
395 e 1397. — di Roma.	1511. — di Bologna.
400. — di Perugia, Spoleto ec.	1512. — di Faenza, Imola, Cesena, Rimini, Forlì, Lugo.
401. — di Bologna.	1517. — di Urbino.
404 e 1405. — di Roma.	1521. — di Faenza, Urbino, Pesaro, Sinigaglia.
406. — di Forlì.	1522. — di Perugia e Camerino.
408. — di Roma.	1523. — di Lugo.
409. — di Ascoli, Fermo, Perugia, Todi.	1524. — di Rimini.
460. — di Faenza.	1526. — di Roma.
411. — di Bologna.	1527. — di Ravenna, Rimini e Roma.
413. — di Roma.	1528. — di Perugia.
414. — di Viterbo, Perugia, Todi.	1534. — di Perugia.
416. — di Bologna, Perugia, Todi, Narni, Orvieto, Rieti.	1540. — di Ravenna.
417. — di Roma.	1541. — di Perugia.
1428 e 1430. — di Bologna.	1559. — di Roma.
1431. — di Perugia, Viterbo, Città di Castello, Spoleto, Todi, Narni.	1590. — di Roma.
1433. — di Ancona, Jesi, Osimo, Fermo, Recanati, Ascoli.	1648. — di Fermo.
1434. — di Roma, Imola, Bologna.	1796. — di Bologna, Ferrara, Forlì, Cesena, Faenza, Rimini.
1438. — di Bologna, Faenza, Imola, Forlì.	1797. — di Sinigaglia, Pesaro, Ancona.
1443. — di Bologna.	1798. — di Roma.
1445. — di Bologna.	1821. — delle Romagne.
1449. — di Camerino.	1825. — delle Romagne.
1453. — di Roma.	1831. — delle Romagne.
1462. — di Sinigaglia.	1832. — delle Romagne.
	1844. — delle Romagne.
	1848. — degli Stati della Chiesa.
	1859. — degli Stati della Chiesa.

(Vedi PANI ROSSI, *Le centosettantuna ribellioni dei sudditi pontificii dall'896 al 1859*, Firenze, Tip. Barbèra, Bianchi e C. 1860.)

VANNUCCI. — *I martiri.*

soggetti. E per tacere di ogni altro tempo, negli anni che trascorsero dalla restaurazione al 1846, non vi fu paese che più dello Stato pontificio fosse straziato, che più si provasse alle rivoluzioni, che desse alla causa della libertà numero maggiore di vittime.

Tutte le società segrete vi trovarono seguaci ardentissimi e numerosissimi in ogni classe, fra i dotti e gl'ignoranti, fra i preti ed i frati, fra i contadini e gli artigiani. Quel regime dispotico irritava, appariva obbrobrioso: e quindi molti si studiavano di trovar modo a distruggerlo. La società dei Guelfi intesa a promuovere l'indipendenza d'Italia era estesissima nelle Legazioni: e faceva suo capo in Bologna. Quella dei *fratelli seguaci protettori repubblicani* serpeggiò per le Marche. Eravi la società degli *Adelfi*; e da ultimo vi entrarono dal regno di Napoli i Carbonari e vi trovarono seguito grande allorchè Giovacchino Murat tentò la guerra della indipendenza italiana. Sede principale del carbonarismo dapprima furon le Marche; e Ancona aveva un'*alta Vendita* dalla quale dipendevano le altre delle minori città e dei villaggi.<sup>1</sup>

Tutte le sette soprannominate avevano per iscopo la libertà e l'indipendenza d'Italia: e tutte nel 1846 per le Legazioni e per le Marche si riunirono e congiunsero insieme le forze per lavorare più efficacemente all'intento comune, e stabilirono di prepararsi per il momento opportuno. Era per ogni città, per ogni comune un mandar frequente di messi, un segreto agitarsi: nelle adunanze caldi oratori dimostravano il bene grande

<sup>1</sup> Nelle sentenze del cardinal Rivarola sono ricordate come dipendenti dalla Società dei Carbonari le sette della *Turba*, della *Siberia*, dei *Fratelli-Artisti*, del *Dovere*, dei *Difensori della Patria*, dei *Figli di Marte*, degli *Ermolaisti*, dei *Massoni riformati*, dei *Bersaglieri americani*, degli *Illuminati*.



che sarebbe venuto dal togliere il governo dalle mani dei preti: altri persuadevano a imitar Bruto, a detronizzare i tiranni, a proclamare una repubblica indipendente. Gli animi si riscaldavano: si fece il piano della rivoluzione che doveva aver principio in Macerata. Tutti i settarii ebbero avviso di star preparati allo scoppio: fu stabilito che i fuochi accesi sui monti darebbero ai lontani avviso del fatto e li inviterebbero a seguire l'esempio. Il 24 di giugno 1847 era il giorno destinato a proclamare in Macerata la libertà e l'indipendenza. Doveasi cominciare coll'assalire e disarmare la pubblica forza: e si tentò, ma con esito non fortunato.

La polizia facilmente presentò le trame, si accorse dei preparativi, sorprese carte e proclami. Quindi arrestò molta gente, perquisì le case sospette; e al cadere del giugno di quel medesimo anno, la Delegazione di Macerata cominciò un gran processo contro quelli che erano tenuti capi della tentata rivolta, e contro tutti i principali settarii. Le ricerche e le sevizie continuarono per più di un anno: e poscia in conseguenza di questo processo a dì 6 di ottobre del 1848 la congregazione criminale di Roma condannò alla morte come rei di felonìa Giacomo Papis negoziante romano domiciliato in Ancona, il conte Cesare Gallo di Osimo prevosto dell'ufficio del registro di Macerata, Luigi Carletti di Macerata ex-militare, Francesco Riva di Forlì ex-gendarme, e Pietro Castellani legale di Macerata: condannò in pari tempo alla *pena del remo perpetuo* Antonio Cotoloni di Macerata impiegato nell'ufficio del registro, Pio Sampaolesi notaro di Ancona, Vincenzo Fattiboni di Cesena ingegnere verificatore di Catasti. Motivo della sentenza era l'avere i *nominati individui macchinato e tentato una generale rivolta nel pontificio dominio, servendosi a tale effetto dei mezzi che loro derivavano dalla*

*pertinenza alla setta carbonica diretta al rovescio dei legittimi governi.*<sup>1</sup>

Il papa poi a dì 8 del medesimo mese commutò la pena di morte *nella relegazione a vita in una fortezza dello Stato sotto stretta custodia*, e la pena del remo perpetuo *nella relegazione per un decennio sotto la stessa custodia*. Stettero lungamente a Civitacastellana, in Castelsantangelo e in altre prigioni.

Il conte Cesare Gallo fu reso a libertà dalla rivoluzione del 1834.

A malgrado delle persecuzioni i Carbonari delle Romagne non si spaventavano nè si quietavano. Fallito il colpo in un luogo, si preparavano a tentarlo in un altro. La società si diffondeva, si accresceva di membri, entrava nei tugurii dei poveri, come nei palazzi dei grandi, e cospirava più energicamente. Alla lieta novella delle rivoluzioni di Napoli e di Piemonte del 1820 e 1821, esultarono, in qualche luogo levarono tumulto e dappertutto si prepararono a insorgere. Si raccolsero armi e denari, si tennero adunanze a Cesena, a Faenza, a Forlì, a Ravenna; si eccitarono con allocuzioni i popoli a rivoltarsi contro l'iniquo governo.<sup>2</sup> A queste no-

<sup>1</sup> Gli addebiti particolari poi che la sentenza dava a ognuno dei suddetti individui erano i seguenti. Giacomo Papis e Cesare Gallo tennero una esplicita corrispondenza per l'effetto della rivolta: Luigi Carletti e Francesco Riva ne furono gli agenti più operativi e sparsero un proclama incendiario: Pietro Castellani ebbe piena intelligenza della corrispondenza tra il Papis e il Gallo, e sparse il suddetto proclama per provocare la rivolta. Antonio Coteloni segretario della società carbonica in Macerata fu depositario delle carte e delle armi dei congiurati: Pio Sampaolesi segretario dei Carbonari in Ancona era inteso della rivolta ed aveva cognizione della corrispondenza tra i Carbonari e il consiglio centrale guelfo in Bologna: Vincenzo Fattiboni fu l'organo intermediario di tutte le corrispondenze, ed ebbe in mano il piano di rivoluzione da estendersi per tutto lo stato. Perciò oltre alla pena suddetta furono condannati anche a pagare le spese del processo e del giudizio.

<sup>2</sup> Dai documenti stessi della polizia pontificia si ricava che i settarii avevano tirato a sè tutto il medio ceto, e che i nobili, a Cesena, erano o

alle il governo papale inferiva con la rabbia che dà paura e con l'odio che mai non perdona. Gli sbirri mostravano anche più del solito inumani, ed il popolo faceva di sua mano frequenti vendette. Ai primi di luglio del 1821 furono allontanate dallo Stato molte persone, tra le quali erano due sacerdoti di Ravenna, Giuseppe e Mario Severi, e Anton Domenico Farini di Russi, quello stesso che più tardi fu ucciso da un assassino mandatogli contro dai Sanfedisti.<sup>1</sup> Altri ebbero più fiere

*netti o nemici al governo; e che a questo non riusciva di organizzare una setta a favore del papa. Il cardinal Castiglioni che fu poi Pio VIII, così scriveva al 23 settembre del 1820: Siam circondati dalla mala gente Massonica che ci ha rubati quasi tutti gli impiegati e ci toglie la gioventù di talento. A Bologna i Carbonari mandavan fuori clandestinamente un giornale intitolato l'Illuminatore. Agli 11 agosto del medesimo anno fu affissa a Cesena una carta clandestina in cui offrivasi 100 luigi di premio a chi scrivesse una Memoria sulla costituzione da dare agli Stati pontificii. I settarii corrispondevano con varie città d'Italia, e alle nuove delle cose accadute nel 1821 in Piemonte, fecero esultanze a Bologna e minacce a Spoleto, e si videro segnali sui monti di Toscana e Romagna. Romagnoli viaggiavano a Torino e ad Alessandria per intendersi cogli insorti, e nei libri della polizia furono per ciò scritti un Angelo Cremaschi e un Giovanni Curioli. Si parla anche di depositi d'armi a Meldola e altrove, sulle quali la polizia non riuscì a metter le mani. Gli Austriaci accusavano il governo papale di debolezza e d'insufficienza nelle Romagne; e il cardinal Consalvi per mostrar che era forte, ordinò processi ed esilii a Forlì, a Ravenna, a Faenza, a Cesena: e il numero degli arrestati e degli espulsi superò non di poco il centinaio. (Ved gli Ultimi rivolgimenti italiani di F. A. Gualterio, vol. I, Documenti, pag. 314-353.)*

<sup>1</sup> Domenico Farini era nato a Russi ai 25 febbrajo del 1777. Educato agli studi divenne uomo dottissimo e dette al pubblico molti frutti del suo ingegno. Come tutti gli uomini più illuminati e più generosi, accolse con amore le idee di libertà recate dalla rivoluzione francese. Il che gli fruttò persecuzione ed esilio ai primi rovesci dei Francesi in Italia. Ma quando essi tornarono vittoriosi, ebbe onori ed impieghi nei quali si comportò da uomo integerrimo. Per giovare alla patria ed alla libertà affrontò animosamente ogni pericolo. Nel 1815 favorì l'impresa di Giovacchino Murat, e dopo le sciagure che la seguirono si salvò a stento dalla persecuzione. Ma ad ogni prova mantenne la sua fede politica e si fece Carbonaro. Perciò nel 1821 fu esiliato e soffrì quella pena 3 anni. Dopo il governo lo tormentò in mille modi e gli vietò persino di donare quattro mila volumi alla pubblica biblioteca. Fu punito anche per aver lodato un vescovo buono.

condanne. Pietro Mario Conti per sentenza della commissione straordinaria presieduta dal tenente colonnello Barbieri fu condannato a detenzione perpetua in una fortezza.<sup>1</sup> Nel settembre di quel medesimo anno Pio VII e per propria paura e per farsi lusinghiero ai potenti suoi confratelli in dispotismo, mandò contro i Carbonari una bolla nella quale scomunicava tutti quelli che fossero ascritti alla setta, e non si facessero denunziatori dei settarii. Leone XII venne anche a più feroci consigli.

Credendo col terrore spegnere l'ardore di libertà che ferveva nei popoli, nel maggio del 1824 dette pieni poteri al Cardinale Rivarola per estirpare i settarii delle quattro legazioni e delle delegazioni di Urbino e di Pesaro. Il cardinale pose mano all'opera con tutto il furore di un sanfedista, e usò le arti più terribili del dispotismo. Le carceri in pochi giorni furono ripiene di centinaia d'uomini di tutte le condizioni. Uomini rei di delitti comuni furono avvolti insieme co' rei di Stato per dar mala voce e discredito agli amatori di libertà.

Scrisse la vita di Stefano Buonsignori vescovo di Faenza, e la fece stampare a Ravenna ove era censore un frate assai indipendente dell'animo. I preti e i vescovi infuriarono quando videro pubblicata quella scrittura, perchè stimarono rimprovero ai propri difetti le virtù lodate in quel venerabile uomo. E tanto si affaccendarono, che al frate fu tolto l'ufficio di censore e il Farini fu mandato a penitenza in un convento di cappuccini. Nel 1831 fu chiamato di nuovo ai pubblici impieghi. Fatto direttore di polizia in Forlì, si comportò generosamente e procurò che niuno avesse più a dolersi di atti arbitrari. Al ritorno del governo papale ebbe a soffrire ogni sorta d'ingiurie. Ma egli mai non si sbigottì, mai non abbandonò la causa a cui si era fatto devoto. Dava consigli, procurava di essere utile a quelli che correvan pericolo. Gli si presentavano alla mente immagini di carcere e di patibolo, ma non vedeva il sicario che gli stava vicino. I nemici suoi infierirono sino al punto di mettere le mani in quel sangue purissimo. L'ultimo giorno del 1834 uno scellerato lo assalì con un pugnale e lo spense.

<sup>1</sup> Stette a Civitacastellana sette anni, e sei mesi in Castelsantangelo. Poi fu liberato dal carcere e gli fu intimato esilio perpetuo dai felicissimi stati.

Quel processo fu una orribile cosa: e gli stessi storici di Roma, e non nemici al governo, affermano che molti *equivoci* si presero in quel giudizio sommario, e che si eccitò *malcontento anche nei buoni*, cioè negli avversarii del carbonarismo.<sup>1</sup> La memoria del Cardinale Rivarola dopo quei fatti sonò obbrobrio e spavento. Egli era continuamente agitato dalla paura, e alla fine dopo essersi sottratto al veleno e al ferro, fuggì alla volta di Genova. Avea giudicato sommariamente 514 individui, dei quali sette furono condannati alla morte, cinquantaquattro alla galera, settantuno al carcere, altri a pene minori. A quelli che dopo aver lungamente penato in carcere fu resa alla fine la libertà, il cardinale vietò di allontanarsi dalla provincia, di stare fuori di casa nella notte, e ingiunse loro di render conto di sè ogni quindici giorni alla polizia, di presentarle l'attestato del confessore ogni mese, e di avere ogni anno fatto per tre giorni gli esercizi spirituali in un ritiro ad arbitrio del vescovo. Chi contravvenisse a questi ordini era minacciato di tre anni di lavori pubblici o di relegazione in una fortezza.

Fra i condannati a morte erano il conte Giacomo Laderchi di Faenza già viceprefetto nel regno d'Italia,<sup>2</sup> Onofrio Luigi Zubboli di Ravenna, Gaetano Baldi di Faenza già ufficiale dell'armata italiana, e Battista Franceschelli di Castel Bolognese, accusati di avere avuto parte principalissima nei lavori delle società segrete, e di aver preparato la rivolta. Come *convinti*

<sup>1</sup> Vedi gli *Annali d'Italia* di A. Coppi all'anno 1825.

<sup>2</sup> Di lui la sentenza pubblicata il 31 agosto 1825 dice che confessò di avere appartenuto in gradi elevati a più sette, di averne procurato la propagazione nelle Legazioni, di avere assistito a più adunanze nella sua casa in Faenza e altrove per discutere sui piani della rivolta e stabilire il giorno in cui dovea scoppiare; di avere assunto il grado di uno dei quattro membri del consiglio supremo Carbonico nelle Romagne, insieme al conte Orselli, a Vincenzo Gallina di Ravenna, a Mauro Zamboni di Cesena, ec.

***Settarii e gravati di complicità nella congiura furono condannati alla detenzione perpetua in una fortezza*** il conte Odoardo Fabbri di Cesena, il dottor Luigi Montalegri di Faenza, Sante Montesi di Cesena e Carlo Balboni di Ferrara, domiciliato a Forlì e già ufficiale dell'armata italiana. Erano individui per ogni verso osservabili: erano onorati ufficiali che aveano fatto belle prove sui campi di guerra: erano uomini famosi per ingegno, per coraggio, per amore di libertà.

Il conte Odoardo Fabbri era notissimo per la sua dottrina e per le sue tragedie: e più rispettabile si rese per la forza e per la costanza indomabile con cui tollerò la persecuzione, senza mai venir meno al nobile pensiero che lo aveva mosso ad agire per la libertà. Sante Montesi di Cesena era stato ufficiale dell'esercito italiano e cavaliere della legione d'onore. Aveva il petto pieno di onorate ferite. Dopo la condanna del cardinal Rivarola stette in prigione fino all'anno 1834, nel quale la rivoluzione lo liberò. Quindi andò esule in Francia. Si conservò sempre uguale a sè stesso nè mai gli si sparse nel cuore l'amore della libertà.

Allorchè nella primavera del 1848 si alzò il primo grido di guerra contro i Tedeschi, egli si disponeva a partire pei campi lombardi, quando lo colse la morte e non gli diè tempo di condurre i suoi volontari contro il nemico e far prova del suo intrepido cuore.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Le condanne più gravi furono poi permutate. Dove era scritto *morte*, si scrisse *25 anni di reclusione in una fortezza*. Ai condannati a detenzione non fu concessa diminuzione di pena. In un editto che tenne dietro alla sentenza, il cardinale Rivarola diceva che i detenuti otterrebbero grazia da Sua Santità quando la invocassero con supplica o la meritassero con una condotta savia, morale, che desse fondata lusinga di loro ravvedimento. Le condanne alla galera perpetua furono ridotte a 20 anni e minorate di un quarto quelle di anni determinati. Quanto poi alle Società segrete, il medesimo editto dichiarava *rei di morte* coloro che ne istituissero

delle nuove, che adunassero le già esistenti e le presedessero come capi o come distinti nei rispettivi gradi. Si sottoponevano alla confiscazione i locali in cui si tenessero segrete adunanze. Si minacciavano dieci anni di galera a chi intervenisse a quelle adunanze e a chi conservasse emblemi di setta: e sette anni di lavori pubblici o di carcere a chi non si facesse denunziatore dei settari da lui conosciuti. Da ultimo si prometteva la morte al feritore o complice in una ferita qualunque data in odio di partito, sebbene non fosse pericolosa.

---

.

## XLIII.

## I RAVIGNANI.

I guai delle Romagne non erano finiti, quantunque il governo avesse sfogata la sua rabbia contro tutti gli uomini più onorevoli e più sdegnosi della servitù. Gli sbirri e la polizia continuavano ad inferocire; e i cittadini, non avendo altro scampo, erano nella dura necessità di ricorrere agli estremi partiti, e facevano di sè la vendetta essi stessi col ferro. Nel 1824 era stato ucciso Domenico Matteucci, direttore di polizia a Ravenna. A' dì 2 luglio 1826 due colpi di pistola spensero nella pubblica via Antonio Bellini, ispettore di polizia a Faenza.

Le carceri si empiro di vittime: e Roma non ancora contenta, invece di volgere il pensiero a calmare con umani ordini i giusti lamenti, pensava a incrudelire di più. Nel 1827 fu spedita nuova commissione a Ravenna a spegnere colle condanne di morte l'ardore di libertà. Un monsignore Filippo Invernizzi, che capitaneava la commissione, andò con sei giudici e con grosso stuolo di armati. Lungo tempo lavorò a tender sue reti; e sulle prime poco fruttuosi tornavano i suoi sforzi:<sup>1</sup> ma

<sup>1</sup> Pure nel luglio del 1827 per sospetti imprigionò e condannò alquante persone. Arrestò Androa Baldoni e Giovanni Orazietto di Fano perchè da alcune carte trovate loro si credè che volessero fondare una setta. Condannò a varie e gravissime pene alcuni che aveano fatto parte di società segrete che si erano adoprate a promuoverle. Un Vincenzo Pennacchini di professione domestico ebbe la galera in perpetuo: Giovanni Spinaci calzolaio e Raffaele Pascucci vetraio ebbero la galera per 25 anni: Romualdo Carrandini domestico e Terenzio Ghirlanda sartore furono condannati a cinque anni di opera pubblica: Nicola Conti minore di età e di professione muratore fu condannato a sei mesi di carcere. Con sentenza del dì 1º agosto condannò Giacomo Leoni a dieci anni di galera, e Paolo Bendaudi ad



a fine comprando un uomo vilissimo, giunse a sapere nomi di quelli che più erano stati ardenti nelle faccende di setta, ed ebbe una bella opportunità a mostrar che sapeva far benissimo le parti di sbirro e di a. Monsignore arrestò molti, lusingò, minacciò, non ciò intentata niuna delle arti dell'inquisizione romana.

Tante erano le persone arrestate, che le carceri inariane non bastando a contenerle, si destinarono a tre prigioni i quartieri di San Vitale presso le mura. Fu già un anfiteatro pagano, nel quale i primi cristiani erano dati in preda alle fiere: ed ivi stesso il capo dei Cristiani dava in preda a fiere vestite da signori e da giudici i seguaci di quella libertà che apprima annunziata alle genti dal Cristo. Il luogo sacro pel sangue dei martiri antichi, diveniva più o pei patimenti e pel sangue dei martiri nuovi, i quali, se stolti non saremo, preparavano a noi giorni peggiori. E uno di questi martiri con ragione diceva: «tuttano i nostri dolori assai amici alla patria: i quali si moltiplicano di giorno in giorno, e più degni che noi

saremmo, perchè in Cesena loro patria avevano preso parte principale nella cospirazione dei *Fratelli del dovere*.

Ravenna nella notte del 5 ottobre del 1826 fu affisso per le strade un foglio scritto in versi. Era un Dialogo in cui i Santi Apollinare e Vitale, patroni della città, dicevano tutto il male che meritava il governo di allora. Monsignore Invernizzi dopo molte ricerche trovò che l'autore della lettera era un carbonaro di nome Primo Uccellini, e lo condannò a tre anni di carcere pubblico. (Vedi le *Sentenze della Commissione speciale per le quattordici sezioni ec., residente in Faenza*.) — Tra le vittime di Monsignore Invernizzi debbe contarsi anche Bartolommeo Romagnoli, uno dei capi della cospirazione nelle Legazioni. Arrestato nel 1826 e condotto davanti alla commissione, stette fermo contro ogni lusinga e minaccia. Alla fine notato dagli interrogatori, disse ai giudici suoi che molto sapeva, ma che non farebbe niuna rivelazione da lui. Pochi giorni appresso si uccise da solo nel carcere con un rasoio che tolse di mano al barbiere. Nel 1831 i repubblicani lo dissotterrarono dalla terra maledetta per dargli sepolcro più degno, e fecero ogni sorta di onori alla sua memoria.

non fummo, secondo che meglio s'intende che senza Cristo libertà vera non è. Cristo vinse, e sua fece quella terra ove i fedeli di lui morirono: e sue farà quelle carceri e quei patiboli, dove noi, martiri futuri, in nome di Cristo quella libertà invocheremo ch'egli nei nostri cuori verrà trasfondendo.<sup>1</sup> »

Monsignore Invernizzi colle sue crudeltà dette alle Romagne spavento e dolore: dopo molti arresti, dopo molti tormenti di carcere, varie persone furono condannate e uccise da lui.

A dì 12 maggio del 1828 sul tramontare del sole la campana della torre di Ravenna sonava l'agonia. Intorno alle prigioni erano moltiplicate le scólte, gran numero di soldatesca era in moto, cupe voci uscivano, come da sotterranei, dalle chiuse prigioni d'intorno. Il giorno appresso era destinato alla esecuzione delle sentenze di morte. Fra i condannati erano Gaetano Rambelli, Luigi Zanoli, Angelo Ortolani e Gaetano Montanari, tutti della città di Ravenna. Al confortatore, che presentatosi al Rambelli lo esortava a riconciliarsi col Papa, ministro di Dio, il condannato rispose: « Buon tempo è già che il Cristo non ha più ministri in terra: dacchè, graffiato il viso alle sue sacrosante leggi, correste dietro alla carne e in quella v'insanguinaste, vi saziaste siccome belve. Ecco, il prete che tiene le chiavi (non quelle che il pescatore recò dalla nave, ma le fabbricate col l'oro) manda qui un suo aiutante prelato, non a convertire anime ricalcitranti, ma per vendicarsi colla morte nostra di supposti delitti di *lesa maestà*. Chi è divenuto carnefice e re, cessò d'essere ministro di Dio: non può chi ha a disfare il corpo mio pretendere di salvarmi l'anima: mai la colpa non fu interceditrice tra il peccatore e Dio. » Il confortatore si sforzò invano

<sup>1</sup> Frignani, *Memorie*, pag. 9.

di dimostrare che il pontefice come sovrano ha facoltà di ammazzare, mentre come vicario di Cristo ha soltanto cura delle anime. Il Rambelli rispose: « Tal distinzione non ho vista negli Evangelii: ma il Signore ha detto: *Il mio regno non è di questo mondo*. E potendo armare tutti i fedeli suoi e manomettere ogni avversario, volle innanzi morire e disse: seguite il mio esempio. E voi seguiste il nemico: e siete tanto sfacciati che, fatti con quel vostro sofisma ovvio tacere gli sciocchi, non vi vergognaste di chiamarvi tuttavia ministri di Dio, mentre non siete che del demonio esecutori.<sup>1</sup> »

Poscia seguirono fra i due altre e più gravi parole che lungo sarebbe a riferire. Mentre il Rambelli usciva dalla prigione, tolse dalle mani del confortatore il crocifisso, lo guardava in atto pieno di amore, e stringendoselo al petto e baciandolo, versava lagrime di allegrezza e diceva: « Ecco il mio conforto, il mio consigliere, il mio amore: Signore, mi salva, e io sarò salvo. » E andò tranquillo al patibolo sperando nella giustizia di Cristo.

Il popolo di Ravenna si comportò degnamente in quel giorno nefando. Si vedeva la gente correre come forsennata le vie, parlarsi all' orecchio, stringersi le destre in atto di giuramento. Niuno pensava a fare resistenza, ma tutti volevano protestare come potevano contro il supplizio. Ognuno diceva: « Se ci è forza sopportare la morte di questi concittadini, togliamoci almeno di qui, sgombriamo dalla città, e sappia il mondo che, se non ci fu dato di poter salvare il sangue dei nostri, fuggimmo la vista del loro supplizio. » E accordatisi in questo parere, uscirono a famiglie e a brigate dalla città gettandosi alla campagna, per non contaminare la vista coll' aspetto della strage fraterna. Poscia

<sup>1</sup> Frignani, *Memorie*, pag. 95 e scgg.

per questo atto di umanità la città di Ravenna corse pericolo di essere scomunicata e di non avere più i privilegi di capitale della provincia.

I condannati subirono la pena ai dì 13 maggio. Furono strangolati, perchè il Papa fino dal 1814 avea tolto il taglio della testa introdotto dai Francesi, e sostituito le forche, con ordine che i cadaveri vi stessero appesi un' intera giornata. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Frignani, loc. cit.

## XLIV.

## ANGELO FRIGNANI.

Fra i molti che popolarono le prigioni per opera di monsignore Invernizzi, fu anche Angelo Frignani di Ravenna, giovane di 24 anni, che presso tutti i buoni si raccomandava per le qualità dell'ingegno e del cuore.

Egli fino dal 1821 erasi dato con tutto l'ardore giovanile a favorire i tentativi di libertà: e quando sopravvennero le sciagure italiane, molto si adoprò ad aiutare le fughe dei perseguitati fratelli, e a salvarli dalle mani dei carnefici. E la fortuna lo aiutò, perchè riuscì a salvare gli altri e a non tradire sè stesso.

Allorchè la commissione cominciò a infierire a Ravenna, egli era a studio a Bologna. Avrebbe potuto sottrarsi al pericolo dell'arresto, ma non volle fuggire, stimando che fosse viltà abbandonare gli amici e i compagni. Invece si recò tosto a Ravenna meditando audacemente sul modo di liberarli: ma mentre faceva i preparativi, cadde in mano agli sgherri. Egli andò baldanzoso, non spaventato con essi, tenendosi a onore le catene e la carcere. Dapprima fu posto in ceppi di enorme grossezza: la prigione era fetida, il cibo e il letto da cani. A ciò si aggiungevano gl'improperii e i modi brutali con cui lo tormentavano gli sgherri di monsignore Invernizzi. Fra i più feroci era un maresciallo romano detto la *Jena*, il quale un dì gli mescè veleno nel vino, e lo avrebbe ucciso, s'ei non se ne accorgeva prima di berlo.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Fra questi sgherri feroci vi erano anche alcuni soldati che porgevano amorevoli ai detenuti e li aiutavano in tutti i modi che potevano. Ma

Dopo due interrogatorii lo tramutarono di carcere, e gli tolsero qualunque conforto. Il luogo era orrido di tenebre e malsano. Qui gli giunse all' orecchio la sinistra novella che sarebbe condannato alla morte. Lo ripetevano i soldati di guardia, e i cittadini: ma egli, non che sbigottirsi, rivolse tutti i pensieri a trovar modo di scampo. Agitò, esaminò nella sua mente tutti i partiti, e alla fine trovò che il solo riuscibile era quello di fingersi pazzo. Allorchè gli sorgeva in mente il pensiero che il fingere la pazzia per conservarne la vita potesse essere chiamata viltà, molte considerazioni ed esempi famosi lo confortarono a tener fermo il preso partito. Si risovveniva di Bruto che si finse pazzo per giungere al suo intento contro i Tarquini.

Volse tutto l'ingegno a contraffare la mania, ed a contraffarla così che togliesse affatto il sospetto della finzione. Fece il suo piano e pensò ai modi di recarlo ad effetto. Disse voler mostrare che era il *rigeneratore degli uomini, il liberatore d'Italia*, e ogni suo fatto, ogni suo detto diresse a provare che ne era profondamente convinto. A fare i primi passi gliene dette occasione un maresciallo, uomo tristissimo, il quale per tirare il prigioniero a confessare qualche cosa si fece a lui in aria malinconica e pietosa, e dopo molte lusinghe, gli disse che gli altri prigionieri avevano rovesciato sopra lui ogni colpa, e che pagandoli della stessa moneta, egli salverebbe sè, e avrebbe lode e premio dalla *sovrana clemenza*. A queste parole il prigioniero acceso nell'ira rispose — Cessate: serbate le vostre infami profferte alle coscienze venali. Chi turberà

la pietà verso i miseri tornava loro a gravissimo danno. Un carabiniere, Biagio Fedeli da Sant'Alberto, per aver portato ai prigionieri ambasciate e biglietti, fu dalla Commissione condannato, con sentenza del 6 giugno 1828, a cinque anni di galera.

nocenza mia? Non la calunnia, non la debolezza di. Del resto io non credo quel che mi dite. Ma sia: scarichino pure gli altri sopra di me le loro colpe: io non ho colpa da versare sovra nessuno. Segreti trui non conosco: conoscendoli, tacerei. Della clemeza sovrana non so che me ne fare: ella può giovar al malvagio, non a me. E a ogni modo, non io il peccato, ma egli offende me: dunque spetta a me il punire, e non a lui. Egli può mandarmi oro e profumi, corrompitrici, suoi doni; io accetterò più volentieri il carnefice: suo dono anch'esso, ma meno indegno.

Dopo questa intemerata al maresciallo, cominciò a parlare ai soldati di guardia, e le sue allocuzioni furono ogni giorno più veementi. Gli argomenti di esse erano: — Le laidezze del potere assoluto, nello stato di tirannide insopportabile per il doppio giogo sacerdotale e politico: Roma essere piaga profonda d'Italia. Il salutare giudice o soldato o governatore o re non esser altro che il popolo: il papa reggere non per leggi, ma ad arbitrio, e secondo la paura, l'utile, le passioni de' suoi ministri: vedersene la prova nei prigionieri: accusati senza si sa da chi: non messi a fronte con l'accusatore, non co' testimoni: non difesa privata, non pubblica nè persona propria, nè per procuratore nessuno: incarcerare e mandare alle galere e alla forca, senz'altro, non per essere diritto principesco, ma forza bestiale: non dare sentenze coteste, ma eccidi. —

Sì libero e sì ardito parlare in paese di schiavi divideva gli ascoltatori, i quali cominciarono presto a ridere e a dir pazzo l'oratore. Questi poi ogni giorno faceva le più stravaganti cose, e faceva le più strane profezie. Un agitarsi continuo, un correre qua e là, un battere gli occhi in terra, e stare immobile per lungo

spazio. Non mangiava, non dormiva; ora gridava orribilmente, ora sgangheratamente rideva: ora dava in accessi che parevano di vero maniaco: ai soldati che gli facevano la guardia quando prometteva premi e grandezze allorchè avesse liberato l'Italia e stabilita la grande repubblica, quando dava assalti terribili: si strappava le vesti e i capelli, si graffiava la fronte. Un giorno i soldati lo videro tutto insanguinato nel viso e nel petto, e mezzo nudo: dava di sè uno spettacolo da mettere ribrezzo. Un'altra volta andò in furie eccessive fingendo di credere che lo avessero avvelenato: mandò orribili gridi, tentò con forze stupende le porte della prigione. Niuno allora più dubitò della pazzia: e i soldati, dopo aver sostenuto con lui gagliardissima lotta, lo posero in ceppi con catene al muro.

Intanto monsignore Invernizzi era andato a Faenza per intentare nuovi processi. Sentendo che il matto continuava a far delle sue, ordinò che fosse condotto colà per guarirlo (diceva) mettendolo nelle carceri del Sant' Uffizio. Sopra la porta era l'epigrafe dell'Inferno: *Lasciate ogni speranza voi che entrate*. La nuova prigione era piena di malfattori. Il Frignani in mezzo ad essi continuava a fare le più straordinarie pazzie, mostrandosi gravemente occupato in ordinare le cose del nuovo Stato d'Italia. Ingrandiva il suo personaggio di liberatore, e metteva in atto tutte le sue teorie.

Le aspre fatiche durate, le difficili prove, e la tanto lunga costanza alla fine fecero dubitare anche monsignore Invernizzi. Egli volle vederlo, e rimase sì spaventato dalle parole e dagli atti di lui, che fuggì subito e ordinò fosse messo sotto la cura dei medici. Fu mandato fra gli altri a visitarlo il dottore Paolo Anderlini medico primario della città di Faenza. Questi fino dalla prima visita si accorse della finta pazzia, e valentuomo



com'era, stabili di aiutare l'infelice nella sua prova. Per intercessione di lui il Frignani potè anche rivedere il padre e i fratelli, ad uno dei quali svelò l'enigma del suo artificio. Dopo fu dalle prigioni condotto nello spedale faentino, ove continuò a far pazzie, e dove trovò molti aiuti all'intento suo. Donne e uomini generosissimi gli prestarono mano. Per mezzo di essi potè sapere che per sentenza della commissione non sarebbe ricondotto in carcere, se non quando l'Anderlini lo dichiarasse affatto guarito. L'Anderlini dal canto suo insisteva presso la commissione e si sforzava di dimostrarle che bisognava aspettar molto a rimetterlo in carcere perchè la mania è uno dei mali che facilmente si rinnovano anche quando sembran guariti. Egli avea già tratto dalle carceri più prigionieri politici, affermandoli malati di sorte da non potersi curare in quei luoghi. Di aver tratto il Frignani dalle zanne del carnefice gli fu fatto merito grande dall'infelice e dagli uomini della rivoluzione nel 1831. L'ultima volta in cui Frignani lo vide, dopo fattigli i rendimenti di grazie convenienti al tanto aiuto che ne avea ricevuto, gli domandò quanto tempo ancora avea a durare la convalescenza. Il buon vecchio sorrise, e poi voltosi amorosamente, disse: *Vi basta, se la faremo durare dieci mesi?* Il Frignani stringendosi al petto il generoso benefattore rispose: *Ottimo padre mio, mi basta anche meno. Dovunque io sarò, pensate che io vi amerò come figliuolo, e per tutta la vita mia.*

Gli fu permesso di recarsi a finire la convalescenza in famiglia: ma ogni suo passo era continuamente spiato dai birri: perciò stabili di non aspettare il termine dall'Anderlini prescritto e si dispose a fuggire. Tenne di ciò ragionamento con Antonio Domenico Farini di Russi, il quale gli dette consigli e mezzi alla

fuga. Nel settembre del 1829 si recò segretamente a Firenze ove trovò modo ad aver passaporto fingendosi servitore di un Corso, e condottosi a Livorno, nell'atto d'imbarcarsi scrisse questa lettera a monsignore Invernizzi: — « Domani poserò il piede in terra, non libera, ma dove almeno la dignità dell'uomo non è in tutto oltraggiata. Ivi aspetterò in pace il risorgimento d'Italia, inevitabile, lo spero, ancorchè mi sembri lontano. Frattanto, s'egli è vero che il dolore scemi col narrarlo ad altrui, soffrirò i mali e i pericoli a che mi sottoponeste per avere amata la patria. Scoprirò l'ipocrisia e la ferità vostra, degno satellite di re sacerdote. Voi volevate mandarmi alle forche: e io vi dissi che Iddio mi aiuterebbe e mi salverebbe: e voi vi beffaste di me: e Dio m'ha poi dato modo di liberarmi dalle mani vostre e di lasciarvi schernito. »

Di Corsica passò in Francia, e sui primi tempi patì più mesi la fame e condusse orribile vita a Marsiglia. Poscia a Aix si dette a fare l'artefice di lavori di ottone, e quindi l'orefice, e così guadagnava un pane onorato. Più tardi, quando potè, riprese l'esercizio delle lettere e pubblicò un elegante e curioso libro in cui narrò le sue vicende, e i patimenti e le lunghe prove con cui gli fu dato di sottrarsi alla morte.<sup>1</sup>

*La mia pazzia nelle carceri*, Memorie di Angelo Frignani; Perigi, Truchy libraio editore, 1839.

## XLV.

## I CARBONARI DI ROMA E VITO FEDELI.

Per mutare di padroni non cessano le miserie e gli obbrobri della servitù, perchè il sistema della oppressione rimane sempre lo stesso. Chi pone sua speranza nella morte di un Papa, si trova presto ingannato, vedendogli succedere un altro che lo somiglia, che ne accetta tutte le idee di dominio dispotico. La morte non induce che mutazione di uomini; le cose rimangono sempre le stesse. Invece di un Pio avrete un Gregorio, ma il mal governo non muterà. Roma ha adottato il principio dell'immobilità, e in quello rimane senza curarsi nè delle lacrime nè del pianto rumoroso dei popoli.

A' dì 40 febbrajo del 1829 morì Papa Leone XII, di cui le Romagne dolenti ancora ragionano. A' dì 34 di marzo gli successe Pio VIII. Nel tempo del conclave i Romagnuoli tentarono di scuotere il giogo, e a Cesena fu piantato un albero di libertà; ma riuscì vana prova. A Roma si agitavano i Carbonari dei quali fino dall'anno avanti aveva ivi stabilita una *vendita* il prete Giuseppe Picilli nativo di Maddaloni nel regno di Napoli. La polizia scoperto il luogo dove tenevano le loro adunanze, li sorprese, e ne arrestò 26, e quindi più paurosa che mai inferì, e tutti gli emigrati napoletani cacciò dallo Stato. Il Papa creò una commissione speciale per giudicare gli arrestati, e ai 5 di giugno mandò fuori un nuovo decreto contro le società segrete; le qualificava di riunioni di uomini *nemici del Sovrano e dello Stato*, e condannava a morte e alla confiscazione

dei beni chi vi appartenesse, e alla galera chi non le rivelasse.

La commissione preseduta da monsignor Cappelletti governatore di Roma pronunziò la sua sentenza ai 26 settembre del 1829. Per essa il prete Giuseppe Picilli gran maestro di Carbonari e istitutore di una *vendita* a Roma era condannato a morte, e poi per commutazione di pena ai ferri a vita nella fortezza di San Leo: altri ebbero la galera per venti e per quindici anni, altri furono banditi, altri rimessi in libertà, ma lasciati sotto l'amorevole sorveglianza dei bargelli e dei birri.

Nel 1830 le speranze dei Carbonari e dei liberali di tutte le sette si risvegliarono all'annunzio delle tre maravigliose giornate di Francia. Anche a Roma i vecchi cospiratori esultarono e si disposero ad agire appena ne avessero il destro. La morte del Papa fu creduta occasione favorevolissima ad una rivoluzione la quale dichiarasse per sempre finito il dominio temporale dei preti, e proclamasse l'Italia libera e una. Fra i cittadini romani vi erano uomini di cuore e di senno che governavano questa faccenda; vi erano Italiani di altre province, vi erano soldati moltissimi; e a distruggere la tirannide papale cospirava pure gagliardamente il giovane Luigi Bonaparte:

La rivoluzione doveva scoppiare a' dì 40 dicembre, e Luigi Bonaparte in quel giorno percorse le vie di Roma, già dai cospiratori indicate per cominciarvi la lotta; ma lo scoppio mancò, perchè i dragoni non attennero la loro promessa. Quantunque nulla accadesse, la polizia s'accorse di quello che si tentava, e poche ore dopo cominciò le perquisizioni e gli arresti. Luigi Bonaparte nella notte fu dai carabinieri accompagnato al confine toscano. Altri si salvarono fuggendo o nascondendosi.

Vittima principale di questo tentativo fu Vito Fedeli di Recanati, uomo generoso e amantissimo di libertà. Egli fino dal 1824 cospirò nelle Marche, e a tutt'uomo si adoperò perchè la rivoluzione napoletana si estendesse nei paesi oppressi dal Papa. Nè si perdè di coraggio quando cadde la rivoluzione dei Carbonari; a malgrado delle leggi che condannavano i cospiratori alla morte o alle galere, egli continuò con ardore il suo apostolato. Aveva l'energica e persuasiva loquela che viene dalla fede viva; era efficacissimo specialmente col popolo, e sapeva accendere e mantenere nei cuori la sacra fiamma che gli oppressori si sforzano di spegnere nelle prigioni e nel sangue.

Nel 1830 trovandosi a Roma maestro di casa del principe di Musignano si strinsè coi vecchi cospiratori e lavorò giorno e notte a preparare il popolo romano alla rivolta. Fu instancabile nel tentar tutto ciò che reputasse buono a ottenere l'intento, e molto fece coll'amico suo Giuseppe Cannonieri di Modena, il quale dopo aver fuggito la tirannide del duca Francesco IV, correva ora rischio di essere impiccato dal Papa. Essi appena videro che la rivoluzione non aveva più effetto, sentirono a quanto grave pericolo erano esposti, e cercarono rifugio in casa di una principessa romana, ove nessuno poteva sospettarli, perchè il marito di lei era un arrabbiato papista. La principessa li accolse: ma mentre andava lieta di fare quest'opera buona, vivea piena di paura del proprio ardimento; e quindi i profughi pensarono bene di toglierla presto dai terrori che le agitavano la debole anima. Si gettarono alla campagna fuggendo per le marenne alla volta di Toscana. Dopo vario errare in quelle campagne, solenni per le grandi memorie che vi lasciarono gli uomini antichi, e tristi e dolenti pei pericoli che ora v'incontra il pellegrino, giunsero al

piccolo paese dell'Oriolo, ove fermatisi a una triste ostec-  
ria, furono a un tratto arrestati e condotti in prigione a  
Sutri. Il Cannonieri che a Roma per mezzo di un amico  
potè avere un vecchio passaporto francese, si salvò con  
l'aiuto di quello, e dopo molti esami fu lasciato andar  
libero alla volta della Toscana; <sup>1</sup> ma il Fedeli che non  
aveva carte in regola fu rinviato a Roma per corrispon-  
denza. Giunto colà sotto mentito nome, l'assessore di  
polizia dopo averlo esaminato, si disponeva a lasciarlo  
andar libero, quando entrato nell'ufficio un maresciallo  
dei carabinieri lo riconobbe, e lo denunciò all'assessore  
come quel Vito Fedeli che la polizia da tanto tempo cer-  
cava. L'infelice fu imprigionato e poi condannato a  
morte, e da ultimo per commutazione di pena a 20 anni  
di carcere. Fu messo nel forte di Civita Castellana, ove  
i patimenti presto l'uccisero. Morì ai 18 ottobre del 1832  
lasciando dolore e desiderio grande di sè in tutti gli  
amici della libertà, i quali lo avevano conosciuto per  
uomo di nobilissima indole, e ricco di molte e forti  
virtù.

<sup>1</sup> Di tutte queste particolarità siamo debitori allo stesso dottor Can-  
nonieri che ce le ha raccontate

## XLVI.

**I MARTIRI DEL 1831.**

Le persecuzioni politiche e le condanne sopra discorse irritarono, non domarono i generosi popoli delle Romagne costretti a gemere sotto il giogo papale. Dopo quei fatti che avevano colpiti gli uomini più rispettabili, niuno sentì più spavento della prigione, dell'esiglio e della morte. Maggiore era divenuto il numero di quelli che ardevano di esporsi a qualunque pericolo, purchè si offrisse speranza di vendicare gli spenti fratelli e di procacciare sorti migliori alla patria, e libera vita a sè stessi. Agli uccisi, agli sbanditi, ai carcerati subentrarono nuovi e più ardimentosi campioni che dalle stoltezze di Roma traevano ardire novello. Il governo romano era sì stolto, che dopo avere sparso in tutti il malcontento col punire ferocemente chi solo voleva leggi giuste ed umane, se ne viveva spensierato, come se tutti lo amassero, nè alcuna cura si dava di togliere o menomare le cagioni dei giusti lamenti. Gli abusi continuavano più enormi che mai, e si mostravano con maggior impudenza. La giustizia non diritto di tutti, ma privilegio di pochi. I giudici intriganti solenni, che si porgevano benevoli solamente agli amici del dispotismo o a chi meglio pagasse.

Sicurezza personale non vi era per alcuno. Ogni cittadino poteva essere arrestato e imprigionato ogni volta che piacesse a un governatore o a un birro del vescovo e del Sant'Uffizio. Nelle condanne spesso non ammettevasi l'imputato a scolparsi, non si osservava niuna regola di procedura. L'arbitrio dominava ogni cosa. Im-

**menso stuolo di sgherri avido di lucro e di premi, spiava fatti e pensieri, la vita e la libertà dei cittadini stavano in mano di tre polizie ferocissime.**

Le leggi, che sommarono a più di ottantamila, erano barbare, contraddittorie, ostili al ben pubblico. Tutta l'amministrazione appariva un caos di istituzioni eterogenee combattentisi fra loro, come gli elementi prima della creazione. Nel governo si vedevano mostruosità senza nome. I secolari, che portavano tutti i pesi della società civile, esclusi dagli onori e dalle autorità del governo, e condannati solo a pagare e a servire. Tutto in mano dei preti, che nulla sapevano di cose civili e politiche, e che passavano la vita nei beati ozii di Roma. Un sagrestano a un tratto diveniva ministro di guerra: un frate dalla congregazione dell'indice passava al ministero delle finanze. A governatori delle province si mandavano uomini di caparbia ignoranza e di orgogliosa avarizia, che dello stato facevano loro bottega, che rubavano il comune e le singolari persone, che pigliavano ardire a ogni più sfrenata licenza. Oltre a ciò ponevano ogni cura in abbassare tutti gli uomini più degni, nel perseguitare come liberale, e nell'espore a ogni sorta di contumelie chiunque adoprasse l'ingegno in bene e onore della patria.

Niuno eravi, tranne gli uomini di servile talento, che non avesse cagione di dolersi, di negata giustizia, di patiti soprusi: nè solo alle persone, ma anche alle sostanze davasi terribile guerra. Le province erano oppresse da incomportabili gravami per mantenere il fasto della corte del papa, e il fasto delle altre 72 corti, del senato, dei satrapi che si divoravano la ricchezza e insultavano alla pubblica miseria. E di tutto questo anche la religione pativa non poco, perchè le abbominazioni del governo sacerdotale facevano sì che molti non vo-



lessero più credere alle dottrine predicate da preti tiranni.<sup>1</sup>

In tale stato erano le cose nelle Romagne all'entrare del 1834. Gli spiriti più ardenti anelavano di finirla una volta col barbaro governo dei preti. Tutto era preparato, o la rivolta scoppiò ai 4 febbraio in Bologna. La moltitudine si radunava frequente e spediva una deputazione al prolegato Parracciani Clarelli per intimargli che lasciasse il governo nelle mani dei rappresentanti del popolo. Il prolegato che stava a consiglio con alquanti cittadini per deliberare sul partito da prendere, sentendo il rumore grande, risolvè di nominare una commissione, la quale governasse in suo nome, e assentì che fosse istituita una guardia provinciale di cittadini. Poscia egli protestava che non intendeva di rinunciare in nulla ai

<sup>1</sup> Fra le molte memorie che furono scritte su questa materia, citeremo l'*indirizzo ai popoli e ai principi d'Italia* del colonnello Bentivoglio, stampato a Rimini nel 1831. Egli dopo aver discorso di molte enormità, dopo aver detto della miseria a cui la mala amministrazione e il monopolio riducevano i popoli: finalmente dopo aver mostrato che quel governo era una vera Babele, soggiunge: « In ogni parte non vi è che incertezza, contraddizione, instabilità; e non vi è altro di metodico e di fermo, fuori del pagamento delle imposte e delle persecuzioni politiche. Le quali persecuzioni comechè dipendenti dallo stravagante volere della *Setta Apostolica*, e dagli odii privati nelle province, rendono il *dolce e paterno governo di Sua Santità* di una tale intollerabilità che Giobbe stesso non sapria sostenerlo. Di fatti si può egli vivere a questo modo? La Camera vuole la metà delle tue rendite. Il Vescovo ti molesta per una donna. La polizia ti perseguita per opinione politica. Il legato ti schiaccia, perchè il suo potere sta sotto la porpora e non conosce confini. La inquisizione ti carcera e ti tormenta in segreto per opinione religiosa. Il nobile ti villipende se non lo strisci. Se ricorri ad alcuno, non sei ascoltato o sei mandato e rimandato da Erode a Pilato, finchè ti stanchi perchè non hai una legge da reclamare contro l'arbitrio e l'oppressione. E quindi noi *amatissimi sudditi di Sua Santità* (ad eccezione di alcuni pochi) siamo e saremo spiantati, se possidenti; falliti, se commercianti; affamati, se operai; derelitti, se manifatturieri; avviliti, se agricoltori. Si numerano i passi nostri, si commentano le nostre parole, si perquisiscono le nostre case; s'infamano le nostre famiglie, si notano i nostri sguardi, si sospetta sulle nostre amicizie.... Tale è la condizione dei *dettissimi sudditi della Corte Romana*. »

diritti della sede apostolica: ma le proteste sonarono vane, e la commissione mutatasi in governo provvisorio, dichiarò abolito per sempre il potere temporale del papa in Bologna e nella provincia. La truppa assentì al cambiamento: non incontravasi difficoltà da niuna parte. La città tutta in festa risonava di applausi e di saluti ardentissimi alla libertà; la concordia era maravigliosa. Popoli divisi da antiche rivalità, tenute accese dal governo che ne faceva suo pro, in un istante posero giù gli odi e si abbracciarono fratelli. Rapidissimamente tutti gli abitatori delle Romagne, delle Marche, dell'Umbria seguirono l'esempio dei Bolognesi: in pochi giorni un milione e mezzo di uomini esultarono di sentirsi liberi, e la tricolorata bandiera italiana sventolò in più di venti città. Il santo amore di patria moveva gli animi tutti; i cittadini correvano a impugnare le armi, e offrivano doni di danaro al governo; le donne facevano bandiere e coccarde; era universale la gioia.

I giorni della rivoluzione furono giorni di canti e di feste lietissime per ogni città. Resistenza non vi ebbe: cederono le milizie, cederono le fortezze: tanto è vero che il mutamento si faceva per desiderio comune. Solamente a Forlì sulle prime vi fu qualche ostacolo, ma di breve durata. Ivi caddero i primi martiri di questa libertà intemerata. Angelo Reggiani giovane di 27 anni morì gloriosamente ai 5 febbraio affrontando con animo intrepido l'ira nemica, felice di poter col suo sangue comprare e consacrare la libertà.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> A lui fu posta questa iscrizione che ne ricordasse il sacrificio:

ALLE CENERI - DI ANGELO DI FRANCESCO REGGIANI - SUONATORE DI  
TROMBA - DI ANNI 27 - MORTO GLORIOSAMENTE - NEL GIORNO 5 FEB-  
BRAIO 1831 - SE LA VITA FU BREVE - ETERNA SARÀ LA FAMA - PER  
AVER COMPRATO COL SANGUE - LA LIBERTÀ DELLA PATRIA - GIOVINE AV-  
VENTURATO - NON TEMESTI LA FACCIA DELLA MORTE - E SORTITO FRA  
TANTI A FAR FEDE - DI MAGNANIMO ANDIRE E D'INVITTA COSTANZA -

Mentre i nuovi martiri si seppellivano, per effetto della rivoluzione altri martiri uscivano dalla tomba ove gli aveva gettati l'ira papale. Furono aperte le fortezze e le carceri, e rividero la luce del cielo tutti quei miseri che per aver amata la patria vivevano da lunghi anni nelle tenebre sotto il flagello dei birri. A san Leo se ne trovarono 28 e li liberò il generale Sercognani: numero grande ne era a Civitacastellana e in altre fortezze.<sup>1</sup> Quello fu per essi giorno lietissimo che fece dimenticare loro le pene patite; sentirono ineffabile gioia

**MERITASTI NEL CADERE - L'INVIDIA D'OGNI CUORE ITALIANO - E ACCOMPAGNATO AL SEPOLCRO - DALLA MILIZIA CITTADINA - FRA GLI ABBRACCIAMENTI DEI VALOROSI - E I BACI DELLE FANCIULLE - FOSTI DEPOSTO IN TERRA GIÀ LIBERA - OVE SORGERÀ PIANTA DI LAURO IMMORTALE.**

*Del cittadino D. Brunoni.*

<sup>1</sup> Dal 1819 fino agli ultimi tempi, 745 detenuti politici languirono lungamente nel forte di Civitacastellana. L'aria vi è cattiva in estate, fredda l'inverno: le stanze dei prigionieri erano fetide e buie: cattivo e scarso il cibo. I più forti resisterono alla pena: ma 24 vi lasciaron la vita. I loro nomi sono i seguenti: Pasini Giuseppe di Camerino morto in ottobre del 1823; Falcatori Vincenzo di Acquaviva morto il 3 febbraio del 1823; Armuzzi Giuseppe di Ravenna morto il dì 11 aprile del 1824; Ricciotti Giacomo di Frosinone morto il 2 giugno 1827; Tommasetti Luigi di Acquaviva morto il 19 marzo 1828; Lombardi Giuseppe di Saltara, nel territorio di Fano, morto il 17 luglio 1829; Vignuzzi Sebastiano di Ravenna morto nel febbraio del 1830; Fedeli Vito di Recanati morto il 18 ottobre del 1832; Raboni Giuseppe di Forlì morto il 10 ottobre 1836; Simo Giorgio di Ancona morto il 16 marzo 1837; Bellini Sante di Perugia morto il 29 maggio 1836; Paccioni Rocco Antonio di Poù, presso Frosinone, morto il 25 ottobre 1836; Fiori Alessandro di Battifré, nella provincia di Ferrara, morto il 6 marzo del 1837; Menichetti Luigi di Bologna morto il 18 gennaio 1840; Petrarca dottore Adamo di Castel di Sangro, nella provincia dell'Aquila, morto dopo lunga malattia il 27 dicembre 1841; Vecchia Giuseppe di Ripatransone, nella provincia di Fermo, morto il 6 gennaio 1838; Sabatini Domenico di Todi morto il 24 novembre 1844; Grammatica Niccola di Matelica, provincia di Ravenna, morto il 1° settembre 1839; Fedeli Vincenzo di Recanati morto il 5 ottobre 1845; Natali Natale di Bagnorea, nella provincia di Perugia, morto il 6 marzo 1842; Benedetti Pacifico di Macerata morto il 16 aprile 1844; Saglia Domenico contadino morto il 14 agosto 1845; Falmieri Pietro di Monte-Severo, nella provincia di Bologna, morto il 10 ottobre 1846; Venturi Longanesi Agostino di Russi morto il 24 agosto 1845.

vedendo che i lunghi dolori non erano stati senza frutto. Ma la più parte di essi non pensarono a tornare alle dolci gioie della famiglia: differirono ad altro momento il caro conforto di riabbracciare le madri e le spose, perchè portavano nel cuore un affetto più grande. Appena usciti dalle soglie della prigione corsero ad unirsi alle schiere dei valorosi che andavano a difendere colle armi la libertà conquistata.<sup>1</sup>

I cuori erano ardenti, gli spiriti volenterosi, ma mancavano i capi che avessero l'energia dai tempi richiesta, e che sapessero ricorrere agli estremi partiti. Il governo radunò a Bologna un'assemblea di notabili, unì le province insorte: ebbe oneste intenzioni, ma gli mancò tempo o animo da eccitare i popoli a quegli atti grandi, che quando non salvano la libertà, salvano l'onore. La rivoluzione fallì perchè fu negletto ogni mezzo di difesa, rigettato ogni forte provvedimento, ogni aiuto italiano, impedita la propaganda rivoluzionaria. Una rivoluzione diretta da professori, dice P. Ortolani, dovea vestire il carattere di cattedratica: erano maestri che parlavano a scolari di cose teoriche sotto l'influenza di ciarlieri legali e di millantatori incapaci.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Per avere un'idea dello spirito che animava quei generosi, basti leggere la seguente lettera che Ferdinando Serafini scriveva a sua madre il 24 febbraio da Civitacastellana nell'atto di uscir di prigione. « Carissima » madre.— Il 23 febbraio il colonnello Lazzarini pubblicò la grazia che per » noi tutti il Papa, costretto e contro sua volontà, ha dovuto segnare. » Oggi parto per Cesena: non so però se vi perverrò, mentre ho stabilito » di unirmi coi miei fratelli che incontrerò per via: seco loro dividerò » la fortuna e la fatica. Ella pertanto stia tranquilla e si rallegri, giacchè » la nostra Italia è libera dal tiranno che l'opprimeva. Io fin qui sto bene ec. » Il suo affezionatissimo figlio

» FERDINANDO SERAFINI. »

Altra lettera dello stesso tenore scriveva Francesco Perfetti di Pesaro, uomo egregio che era stato condannato dal cardinale Rivarola, e che soffrì la prigionia con ammirabile forza di animo.

<sup>2</sup> Ortolani, *Il primo anno del pontificato di Gregorio XVI.*

Il papa spodestato che voleva tornare tiranno, chiamò a soccorso i ladroni stranieri, e gli Austriaci vennero in numero grande e occuparono Bologna senza trovare ostacolo niuno, perchè il governo provvisorio avea stabilito di abbandonare quella città, e si era diretto con tutte le forze alla volta di Ancona. Per via i nostri dettero splendida prova di cuore e di braccio sicuro, quantunque per la più parte fossero nuovi alle armi. Il dì 25 di marzo mentre il grosso delle forze era partito per Ancona, milledugento dei nostri si trovarono a Rimini contro cinquemila cinquecento Austriaci. Avevano due soli cannoni ed erano per lo più armati di fucili da caccia. Pure vennero arditissimamente alle mani: il valore supplì al numero e alle armi: la zuffa fu ostinata e sanguinosa. Varii dei nostri caddero martiri della santissima causa, ma più grande fu il numero dei nemici che giacquero sul campo: lo stesso loro comandante rimase ferito e prigioniero. Quel fatto mentre assicurò la ritirata dei liberali, mostrò anche quello di che i nostri erano capaci, se fossero stati condotti da uomini arditi e desiderosi di salvare la patria a qualunque costo. Ma mentre la prode gioventù combatteva a Rimini, il governo provvisorio capitolava col cardinal Benvenuti in Ancona e rendeva al papa tutte le province insorte, a patto che fosse data piena amnistia a tutti i compromessi politici. La gioventù ardente e tutti i liberali più generosi fremerono di sdegno a quell'atto. A Sinigaglia i soldati si ammutinarono e non volevano cedere le armi: poi disperati i più le ruppero e le gettarono in mare. Quelli che non si fidavano della capitolazione, perchè era loro notissimo come Roma tenesse la fede, per diverse vie preser la fuga e si salvarono sulla terra straniera. Caddero nelle mani nemiche solamente quelli che per l'Adriatico s'imbattono in navi austriache.

Erano un centinaio, e tra essi si vedevano gli uomini che e nel governo e nella milizia avevano preso parte maggiore alla rivoluzione. L'Austriaco fattosi ladrone di mare, prese le navi, incatenò quelli che vi erano dentro, e li condusse prigionieri a Venezia. Quivi soffrirono lungamente gli stenti e le sevizie del carcere, e poscia furono condotti sulla terra di Francia a sentire quanto è amaro l'esiglio, e a scontare il peccato di aver voluta una patria libera dal dispotismo papale.

## XLVII.

## VITTIME DI CESENA E DI FORLÌ.

Un nuovo fato, un nuovo sentimento  
 La materna agitava itala terra;  
 Armi suona d'Europa il firmamento,  
 S' alza Bologna e si compone a guerra.  
 E tu cingi la mitra e ascendi un trono  
 Pestando il capo a chi lagnarsi ardi:  
 E benedici in predicar perdono,  
 Di Cesena le stragi e di Forlì.  
 FILIPPO DE BONI, *De profundis*.

Colla capitolazione d'Ancona finì la rivoluzione delle Romagne, secondata dalla più parte dei sudditi pontificii sdegnosi della tirannide sacerdotale, e fidenti nel principio del *non intervento*. Tutti i tempi hanno le loro idee favorite; allora corse pel mondo l'idea del *non intervento* proclamato solennemente dalla tribuna di Francia a favorire l'indipendenza dei popoli. Fu errore il prestarvi credenza; ma chi oserebbe ora d'accusare quelli che vi crederono dopo tante promesse? Credere solamente in sè era meglio, ma ci volevano altre prove di dolore e disinganni amarissimi, perchè la misera Italia giungesse a fidare solo in sè stessa e a diffidare di ogni straniero.

Il Papa tornò a dominare le Romagne, perchè il principio del *non intervento* riuscì un'illusione. E si mostrò più che mai tiranno spregevole, cappellano e servitore di quel mostro infernale che chiamarono *Santa Alleanza*.

Mentre i rivoltati si comportavano con l'umanità e con la generosità che si addice a liberi uomini, mentre la rivoluzione procedeva tra feste e dimostrazioni d'affetto fraterno, il governo papale chiamava assassini e scellerati quegli uomini generosissimi ed eccitava i popoli a trucidarli. Dissero anche che la religione cor-

reva pericolo, mentre era rispettata da tutti, mentre preti<sup>1</sup> e vescovi applaudevano e benedicevano la rivoluzione.<sup>2</sup>

Gregorio XVI sentì la nuova dei fatti di Bologna ap-

<sup>1</sup> I vescovi di Cervia e di Rimini con pastorali stampate attestarono al mondo l'ordine, la concordia e la pace che regnavano fra tutti gli insorti a cui il cardinal Bernetti dava i titoli di *ribaldi*, di *scellerati*, di *ladri*.

<sup>2</sup> Fra i preti si distinse il parroco Achille Rebigiani, uomo coraggioso e amatissimo della libertà. Appena scoppiò la rivoluzione a Bologna, egli predicando con calde e generose parole eccitò nei suoi popolani l'amore della patria, e li spinse a difenderla. Quando si ebbe nuova dell'invasione austriaca, si tolse ad uno stuolo di armati che lo acclamarono capitano, e con essi marciò contro il nemico. Fu destinato ad osservare gli Austriaci alla Bastia presso Argenta, ove fece anche le parti di ispettore politico, e col capitano Baldi sostenne il peso di quella ritirata. A Rimini fu fra quelli che si batterono valorosamente contro gli Austriaci. A Sinigaglia, quando tutti i capi avevano ordinato ai soldati di deporre il pensiero della difesa, la compagnia dei Rebigiani fremeva sotto le armi, ed ei meditava di condurla sui monti a destarvi una guerra di bande. Ma ciò non poté recare ad effetto, e fu costretto come gli altri a fuggire per sottrarsi al furore papale e tedesco. Traversò la Toscana e si recò in Francia, ove menò poverissima vita. Rientrò in Italia e si recò in Romagna al principio del 1832: ma dopo i fatti ferocissimi delle armi papali a Cesena e a Forlì, dovè ramingare di nuovo, perseguitato dovunque dalle polizie e da' suoi confratelli. Finalmente poté stare in Toscana: e qui era nel marzo del 1848 allorchè si levò da ogni parte il grido della guerra italiana contro i Tedeschi. Egli corse subito sui campi della Venezia, e si battè in più scontri intrepidamente. Nel fatto del Sile comandando il primo pelottone degli *Eserciti Italiani* assalì con impeto ed a testa a testa i veterani austriaci che erano in numero tre volte maggiore; e assistito dall'ala destra, tre volte ruppe il quadrato nemico, gli portò via le prede, ed ebbe piena vittoria. Acquistò fra i suoi compagni gloria di intrepido combattitore, ed ebbe il grado di tenente sul campo. Dopo le sciagure di Treviso venne a Ferrara e quindi in Toscana, ove lieto dell'amore dei buoni e non curante della persecuzione dei tristi, con ansietà attendeva il momento che lo richiamasse a combattere contro i nemici d'Italia. Sulla fine del 1848 fu fatto cappellano di armata dal ministro D'Azola. Dopo la reazione del 1849 si salvò a gran stento, ritirato a Santa Croce nel Valdarno di sotto, ove menò solitaria e povera vita, pieno sempre della sua fede antica, e aspettando tempi migliori. Nel 1855 quando il cholera flagellò la Toscana, egli si messe in mezzo agli ammalati assistendoli con la tranquillità con cui stava già contro le palle austriache: e in questa pia opera colto dal male, finì a pro dell'umanità una vita che era stata perpetuo esempio di puro costume, di carità, di rassegnazione, di fede operosa.



pena asceso al papato. Ei ne fu spaventato, e d'accordo con tutti quelli che impinguavano del mal governo, spedì nelle Marche il cardinal Benvenuti ad eccitar tumulti e a sommuovere i popoli all'assassinio dei liberali. I liberali l'arrestarono a Osimo e si vendicarono proteggendolo dagli insulti del popolo: e nel difenderlo si mostrarono più caldi e più risoluti coloro che per l'avanti erano stati più tormentati dal governo ch'egli andava a ristabilire. Il cardinal Bernetti segretario di Stato ne' suoi proclami era abbondantissimo d'ingiurie a quelli che si erano sollevati senza che accadesse un'offesa, un disordine. Egli prometteva *premi a chi fornisse al governo lumi opportuni per giungere a sconcertare i disegni della malvagità*.<sup>1</sup>

Tutti i più vili satelliti della corte di Roma si messero in moto, ed assalirono i liberali, quando garantiti dalla capitolazione avevano deposte le armi. In più luoghi si videro orribili cose operate da sgherri scatenatisi per le furibonde predicazioni dei preti.

Poi a colmar le sciagure venne lo spergiuro papale. Papa Gregorio, rompendo gli accordi fatti dai nostri col cardinal Benvenuti, cominciò una persecuzione feroce, e precipitò lo Stato in un abisso di mali.

Contro questa violazione perfidissima, rumorosi e continui erano i reclami dei popoli oppressi. Perciò l'Inghilterra d'accordo con le altre grandi potenze, dimostrò energicamente al Papa che bisognava riparare agli abusi per ricondurre la quiete nella nazione ed ovviare i pericoli di nuovi commovimenti. Consigliava, che si adottasse il principio dell'elezione popolare come base delle assemblee comunali e provinciali; chiedeva che una giunta centrale fosse incaricata di rivedere ogni

<sup>1</sup> Vedi i proclami del Cardinal Bernetti nel Vesi, *Rivoluzione di Romagna*, pag. 26, 27 e segg.

parte dell' amministrazione, che i laici fossero chiamati alle pubbliche cariche, e s'istituisse un consiglio di Stato composto dei cittadini più cospicui per dottrina e per senno politico.

Da tutto questo l' alto clero abborriva, ed era fermo a non volere sinceramente assentire a niuna di siffatte domande. Ma per non offendere la diplomazia, finse di essere apparecchiato a cedere per amore della quiete, e fece sembante di mutare in meglio le cose, mentre lasciava tutto nell' antico disordine. Credevasi ristabilita e tolta ogni causa a nuovi rumori. Quindi facendone istanza gl' Inglesi e le altre potenze, gli Austriaci lasciarono le Legazioni ai 5 di luglio. Il Papa allora, per garantire l' ordine pubblico, richiamò sotto le armi la guardia civica a cui affidò la pubblica sicurezza e promise che le sue truppe non entrerebbero nelle Legazioni.

Era proclamato che cominciava *un'era novella*, ma il dispotismo sacerdotale continuava ad infierire con tutta la vecchia barbarie. I Romagnoli non ristavano dal lamentare i loro inopportabili mali: chiedevano meno bestiale governo, reclamavano contro le fallite promesse. Il general Patuzzi, comandante della guardia civica bolognese, a nome di essa chiedeva uno statuto fondamentale e garantito immutabile; chiedea che si provvedesse alla giustizia e alla buona amministrazione dello Stato. Il Papa accolse con viso benigno i reclami, finchè non ebbe trovati i milioni necessari a comprare un nuovo intervento austriaco per sottomettere le Legazioni al suo giogo di ferro; ma quando si credè forte ed ebbe raccolti sotto le sue bandiere galeotti ed assassini in buon numero, cessò dal dissimulare, non curò più le promesse dell' *era novella* e tacchiando di ribellione ogni pacifica rimostranza, annunziò

che le sue truppe, sotto gli ordini del cardinale Albani, entravano nelle Legazioni coll' assentimento delle grandi potenze.

A cotale annunzio i patrioti tenendosi vilmente traditi si disposero a far resistenza, comechè avessero poca speranza di vincere. Erano duemila guardie civiche senza cavalleria e con tre soli cannoni. La truppa papale condotta dal cardinal Albani era composta in gran parte di malandrini. Erano quattromila uomini con trecento cavalli ed avevano otto pezzi di artiglieria. I Civici romagnoli si accamparono fuori di Cesena sopra un piccolo colle. I briganti del Papa vennero all' assalto ai 20 gennaio (1832) a mezzo giorno. Breve ma fiera fu la battaglia; i Civici resisterono per due ore gagliardamente, e poscia, sopraffatti dal numero doppio e dal fulminare delle artiglierie, si ritirarono lasciando pochi morti e feriti sul campo.

I soldati papali, imbalanziti dalla insperata vittoria, ruppero ad ogni eccesso bestiale. Messero a ruba e a sacco le case, le suppellettili che non potevano portar via devastarono e ruppero. Tinsero le loro mani nel sangue di un popolo inerme. Uccisero una donna che stringevasi al seno un bambino lattante: nel palazzo Guidi uccisero il credenziere che inginocchiato chiedeva grazia della vita. Poi opere empie: invase e saccheggiate le chiese e contaminate di sangue umano, profanate le cose sante e rubati i vasellami preziosi. Non vi fu sicurezza neppure appiè degli altari. Poco appresso la magistratura della città, rendendo conto al prolegato di Forlì di questi orribili fatti, narrava autenticamente i saccheggi, le battiture, le stragi. Disse che i soldati rapirono tutto, *maltrattarono nella persona i proprietari, i domestici, e perfino gl' infermi, e ferirono teneri bambini.* Nelle chiese dei Serviti furono furate le suppel-

*lettiti e i vasi sacri, e le prime furono adoperate a sconcio uso. Il monastero dei Cassinesi fu messo a ruba per modo che dalla rapina appena le ignude pareti rimasero immuni, le quali si videro poscia spruzzate del sangue di alcuni infelici.... Il tempio stesso attiguo al Cenobio divenne teatro di uccisione e di furti. Vi fu morto a colpi di fucile un cittadino che all'ombra del santuario volle ripararsi dal furore militare; e sottratte vi furono parecchie sacre suppellettili e finalmente trapassato vi fu da una palla un Crocifisso e tolti alla Beata Vergine il manto, le perle e i voti in argento che erano appesi intorno all'immagine di lei, la quale, per quanto ne grida la pubblica fama, venne sfregiata a colpi di baionetta.<sup>1</sup>*

Nel giorno appresso andarono a desolare nel medesimo modo Forlì. Un'ora dopo mezzogiorno tremila pedoni con trecento cavalli entrarono nella città. Non vi fu provocazione di sorta: i cittadini, presi da grave terrore pei tristi annunzi di Cesena, stavano taciturni, e somministrarono alle truppe tutto ciò che faceva bisogno; per tutta la giornata le cose passarono tranquille, nè vi fu da lamentare che qualche scherno e dispregio contro chi portava barba e mustacchi: ma sull'annottare, mentre i cittadini pacificamente passeggiavano per le pubbliche logge, o si riducevano a casa dai loro esercizi, ad un tratto per un colpo di fucile, tirato non si sa da chi, i soldati gridarono *all'armi!* e a questo grido tenne dietro l'altro: *al sacco, ammazzate, ammazzate.* Cominciò allora una notte d'inferno. Tutta la città fu un campo di battaglia: si combatteva contro gl'in-

<sup>1</sup> Vedi *Il Governo Pontificio e lo Stato Romano*, documenti preceduti da un'esposizione storica e raccolti per decreto del Governo delle Romagne dal cavalier Achille Gennarelli; Prato, tipografia Aldina, 1860, parte 2<sup>a</sup>, pag. 668 e segg. IVI è stampato testualmente il Rapporto della magistratura comunale da noi citato; come a pag. 582 e segg. è uno specchio degli ladridi e delle famiglie spogliate e ridotte alla miseria da quei feroci ladroni.

mi, che non pensavano a difendersi in niun modo. I soldati tiravano sopra a chiunque si facesse loro davanti: tiravano per le piazze, per le vie, contro le finestre, contro le chiese. La cavalleria correva le contrade menando alla cieca colpi di sciabole. I cittadini fuggivano per trovare scampo come che fosse. Il suono dei fucili, le urla e le bestemmie dei soldati, i lamenti dei feriti e i gemiti dei moribondi facevano un orribile rumore. Vi fu carnificina senza distinzione di sesso o di età. Molti furono i feriti dalle palle anche dentro alle case, molti per le vie mentre fuggivano. Si spogliarono e derubarono i morti. Si commessero scelleratezze da disgradarne i popoli più feroci. Dopo questa notte nefanda la luce del giorno mostrò ai cittadini il tristissimo spettacolo di una città devastata, contaminata di sangue, sparsa di cranii, di cervella e di cadaveri sfregiati e nudi.

Non sappiamo il numero dei macellati a Cesena.<sup>1</sup> A Forlì furono sessanta i feriti, e ventuno i morti, tra cui due donne e una di esse gravemente.<sup>2</sup> I loro nomi sono i seguenti, e noi li ricordiamo a infamia dei despotti di cui furono vittima: Giuseppe Ugolini, Giovanni Portolesi, Giovanni Carnaccini, Giovanni Mattoni, Francesco Baccioletti, Domenico Bassi, Gaetano Bentivoglio, Domenico Zannoni, Luigi Agelli, Ferdinando Gnocchi, Giovanni Colombani, Francesco Maja, Luigi Centoloni, Matteo Girelli, Giuseppe Canali, Giovanni Savoja, Matteo Valloresi, Antonio Paganelli, Maria Lagi, e una Spada.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Vedi la *Relazione storica dell'avvenuto in Forlì* diretta al Papa e stampata fra i *Documenti* sopracitati a pag. 671.

<sup>2</sup> Anche un devoto di Roma dice che questi infelici erano probabilmente per la maggior parte innocenti. Vedi Coppi, *Annali d'Italia*, 1832, pag. 211.

<sup>3</sup> Vedi la *Relazione storica dell'avvenuto in Forlì* diretta al Papa dalla magistratura della città, e stampata tra i *Documenti* sopracitati a pag. 571

Con tali orrori il cardinale Albani veniva a fare, come ei diceva, il *pacificatore e il benefattore di queste province, riputando questo atto il più bello e il più glorioso della sua vita.*<sup>1</sup> Egli entrò nella città fatta muta dal terrore, e resa infame dai cadaveri ancora fumanti. Vi era la solitudine che i tiranni chiamano pace. Il commissario del vicario di Cristo entrò col sorriso sul labbro, e quell' inaudita carnificina nomò un *tristo accidente* che poteva ripararsi con qualche centinaio di scudi da distribuirsi ai parenti delle vittime.

Siffatte scelleratezze destarono un fremito di orrore nei popoli; il dispotismo ne tremò più che mai, e per assicurarsi chiamò di nuovo gli Austriaci, e armò a sua difesa i *centurioni* di infame memoria.<sup>2</sup> E così colle stragi, coll' assassinio, col saccheggio, e colle baionette straniere s' inaugurava l' *era novella* promessa da papa Gregorio!

<sup>1</sup> Vedi i documenti nel Vesì, *Rivoluzione di Romagna del 1831*, pag. 159; Firenze, tipografia Italiana, 1851.

<sup>2</sup> Delle violenze, ferite, uccisioni e contaminazioni fatte da questi ribaldi difensori del papa, si possono vedere molti particolari nel Vesì (*Rivoluzione di Romagna del 1831*, pag. 211 e segg.), il quale conclude che « quando quella sporca ed orrenda labe cessò, nella sola Faenza tra feriti » ed uccisi si contarono meglio di ottocento fra i migliori e più reputati cittadini. » Altre particolarità ci vengono ora anche dai *Documenti* pubblicati dal Gennarelli che ne danno molti nomi degli assassini e degli assassinati. Vedi loc. cit., pag. 612-613.

## XLVIII.

**SERCOGNANI, OLIVIERI, MIRRI, BENELLI,  
RUSCHI, MONTALLEGRI, LOLLI.**

Il generale Sercognani fu l'uomo che meglio di ogni altro sentì quello che doveva farsi dai rivoluzionari del 1831. Egli si provò a pigliare gli estremi partiti che soli potevano salvare per sempre la patria dalla tirannide sacerdotale; ma non trovò uomini che fossero rivoluzionari davvero, e che gli dessero energicamente la mano; e perciò i suoi tentativi magnanimi andarono vuoti di effetto, ed ei fu costretto a spezzare la sua spada onorata, a vivere dell'amaro pane dell'esiglio, ed a morire sulla terra straniera.

Era nato verso il 1780 in Faenza. Fino dalla prima gioventù si dette alle armi. Nel 1797 entrò volontario ai servigi della milizia, e poco dopo divenne aiutante sott'ufficiale sul campo di battaglia alla presa di Trento. In appresso salì gli altri gradi. Nella guerra di Spagna si comportò intrepidamente, e Napoleone lo fece cavaliere della legione d'onore. Sul finire del 1812 si trovò col generale Severoli a un fatto strepitosissimo, e col suo battaglione s'acquistò molta gloria cacciandosi innanzi e disperdendo i nemici. Fu maggiore e poi colonnello, ebbe due ferite, si trovò a quattordici campagne, e a tre assedi di piazze forti, e acquistò grande esperienza delle cose di guerra.

Al cadere del regno italico tornò alla quiete della vita domestica, ma non abbandonò nè la sua fede, nè l'amore che avea alla libertà e alla gloria d'Italia. Mai non obliò le speranze che gli avevano agitato il cuore nei giorni

in cui parve giunto il momento propizio all'Italia per riconquistare la sua indipendenza. E per questi non dissimulati affetti il governo papale non cessò mai di dargli travaglio nei diciassette anni che corsero dalla caduta del regno d'Italia fino al 1831.

Appena la forte Bologna insorse colle generose Romagne, i liberali che sapevano quale fosse l'animo e il valore del Sercognani, si rivolsero subito a lui perchè difendesse la libertà, e lo fecero generale di brigata. Egli marciò subito con una colonna mobile di antiguardo, prese il forte di San Leo, e si mosse all'assalto di Ancona. I prodi che conduceva si comportarono con intrepidezza e coraggio sotto il cannone della fortezza. Il generale coll'arte e colla destrezza, e colla rapidità dei movimenti ingannò i difensori della fortezza, tolse loro ogni comunicazione con Roma, e alla fine li costrinse ad arrendersi. Dopo, continuò la sua marcia con una colonna di duemila cinquecento uomini di truppe di linea e di guardie nazionali delle varie province insorte. Destò a rivoluzione tutte le città che trovava per via, fece arrestare in Osimo il cardinal Benvenuti che andava ad eseguire gli ordini del furibondo Bernetti, e dette speranze ed animo ai popoli delle Marche e dell'Umbria. Per tal modo la rivoluzione si estese fino ad Ascoli, a Spoleto, a Terni, a Narni, a Otricoli e si avanzò fino alle porte di Civita Castellana.

Il generale, come narra egli stesso, stabilì la sua linea di operazione, appoggiandone la diritta sopra a Perugia, il centro sopra Terni, la sua sinistra sopra al Velino a due leghe di distanza da Rieti; e in tal modo separò le province tornate a libertà da quelle che ancora rimanevano serve del Papa. Più volte venne alle mani colle truppe papali; vi furono combattimenti in vicinanza di Terni, di Calvi, di Amelia, di Magliano e



di Borghetto, e sempre i difensori della libertà trionfarono degli sgherri del dispotismo.

Sercognani ardeva di marciare su Roma, ove non pochi liberali attendevano un segno di aiuto esteriore per levarsi a rivolta. Perciò continuamente chiedeva uomini, artiglieria, munizioni e denaro al governo: ma il governo non rispondeva alle richieste. L'inerzia e la pusillanimità dominavano. Del che il Sercognani stava dolentissimo, perchè in quella spedizione vedeva l'unica via di salute. E di leggieri si comprende quali conseguenze poteva avere e prima e dopo dell'abbandono di Bologna uno sforzo disperato di tutte le truppe rivoluzionarie su Roma e Civitavecchia. In qualunque modo si sarebbe tentato un qualche bel fatto, e se la libertà non era possibile salvare, salvavasi almen l'onore. Questo era il desiderio del Sercognani e dei prodi uffiziali Montesi, Montallegri, Belluzzi, Costantini, De Julii, Novelli, Comandini, Santi, Pasotti e Borghi, i quali appena ebbero contezza del proclama del 20 marzo con cui il governo consigliava a cedere le armi se si avanzasse il nemico, protestarono energicamente contro questo indegno consiglio e rivoltisi al generale dicevano: «Noi proclamammo la libertà; è nostro dovere di sostenerla, e il giuriamo colle nostre armi; per essa abbiamo volenterosi incontrati i pericoli, con eguale intrepidezza incontreremo la morte. Noi aspettammo sin ora, o signor generale, i vostri comandi con quella impazienza che infiamma dei cuori liberi e forti per correre a piantare il vessillo tricolore al di là delle rive del Tevere; e quando ne sorrideva la più cara speranza di vittoria e di trionfo dalla giustizia della nostra causa, dal coraggio della nostra armata e dai felici progressi di essa, una esortazione si proclama dal governo indegna di lui, che ad un atto vile quasi ci esorta, riprovevole da tutta

l'Europa, quello di cedere le armi contro un nemico esterno che ci è dappresso. Noi siamo fermamente risoluti di volgergli intrepidi la faccia, e con fermo braccio disputargli il terreno, come il sostegno dei nostri diritti e l'onore italiano c'impongono. Non saremmo degni di un tal nome altrimenti operando. Sacro è l'onore della nazione, e quanto l'onore nostro individuale: e la libertà della patria ci è più cara della vita istessa. Verrà contro di noi il nemico, e sia pur potente, lo combatteremo da liberi e da forti; pria che ponga il piede sul nostro campo, fia d'uopo calpestare i nostri cadaveri. Questo che protestiamo innanzi a voi, signor generale, lo giuriamo in faccia alle nazioni tutte della terra.»<sup>1</sup>

Anche il Sercognani reputò vituperosi i consigli che dava il governo, e aderì pienamente alla protesta degli ufficiali, e vi aggiunse che egli pure era pronto a spargere il suo sangue fino all'ultima goccia. Ma oramai tutto era perduto con la capitolazione di Ancona, e fu forza cedere alla necessità. Il Sercognani si riparò in Francia, e appena giunto colà con un suo compagno d'esilio, diresse uno scritto al ministero francese, nel quale si dimostrava quanto i Romagnoli avessero avuto ragione di sollevarsi contro la oscena tirannide della corte romana, come unanime e generosa fosse stata quella rivolta, quali conseguenze avesse partorito, come il Papa ne fosse divenuto più crudo, quanto grande e compassionevole fosse il numero dei perseguitati col carcere e colla proscrizione: e di tutto ciò si moveva rimprovero al governo di Francia, il quale vilmente abbandonò la difesa del principio del non intervento proclamato a favore della indipendenza dei popoli, e

<sup>1</sup> Questa protesta è data dal Quartier generale della Vanguardia in Terni li 24 marzo 1831, e si trova stampata nel secondo fascicolo della *Giovine Italia*.

preso dai Romagnoli a fondamento di loro libertà.<sup>1</sup> Ma il governo di Francia era sordo ai rimproveri e ai lamenti degli oppressi. Le sue promesse e gli oracoli cantati dalla tribuna riuscirono tutti ad impudenti menzogne, ad atroci insulti.<sup>2</sup>

Esso erasi già alleato cogli oppressori, e l'anno dopo si vide un'altra brutta vergogna: soldati francesi furono spediti in Ancona a perseguitare i liberali, a fare da sbirri del Papa.

Poco dopo, il generale Armandi, stato ministro della guerra a Bologna, pubblicò uno scritto in cui si sforzava di difendere sè ed i suoi colleghi dalle accuse d'inerzia e di dappocaggine e peggio, che da più parti tonavano contro di loro. Il Sercognani gli rispose, e la polemica si fece rumorosa, perchè egli non temè di parlare anche di tradimenti e di traditori.<sup>3</sup>

Il Sercognani in tutta la sua vita fu uomo risolutissimo, e mai non venne a patti con quelli che riputava aver nociuto alla patria. A Parigi parlava sempre e con ardente passione della libertà d'Italia: e della rivoluzione fallita in Romagna accagionava la pusilla-

<sup>1</sup> *Memorie sulle ultime commozioni politiche dell'Italia centrale*, de' signori G. Sercognani e C. Borgia; Macon 1831.

<sup>2</sup> Gli oracoli del ministero francese divennero famosi per l'universo. Quando i Tedeschi minacciavano d'invasare la Romagna, il ministero francese protestava solennemente che *la France n'y consentira pas...* e dopo due giorni i Tedeschi invasero la Romagna. Quando l'Europa gemeva e fremeva sulle sciagure della generosa Polonia, il ministero francese assicurava all'Europa che *la nationalité de la Pologne ne périra pas...* e la eroica Polonia dopo poco era la più misera delle province oppresse dal despota di Pietroburgo. Quando poi il popolo piemontese era flagellato dalla barbarie dei Gesuiti, dei processi economici e delle commissioni militari, il ministero francese diceva alle genti che *le Roi de Sardaigne suit la marche d'une politique éclairée.*

<sup>3</sup> Intorno allo scritto del generale Armandi intitolato: *Ma part aux événements de l'Italie centrale*; osservazioni del generale Sercognani, Marsiglia 1832.

nimità del governo, e l'ostinazione di quello a impedire la spedizione di Roma. Egli era inesauribile in questo argomento.

Fu soldato valorosissimo, ma non aveva quasi niuna coltura, e gli opuscoli che pubblicò furono scritti da altri sulle idee da lui suggerite.

Negli ultimi anni passò la vita in una povertà assai prossima alla miseria, e morì ai 9 dicembre 1844 a Versailles in uno spedale militare.

Compagno nelle armi e nelle sciagure al Serco gnani fu un altro prode uomo, il colonnello Alessandro Olivieri romano. Un onorevole amico nostro che lo conobbe e lo amò lungamente, ci ha date di lui le seguenti notizie. L'Olivieri fu uno dei primi soldati della repubblica romana ai tempi di Pio VI. Militò poscia nell'esercito italiano, e vi giunse al grado di colonnello dei dragoni Regina. Nella ritirata di Mosca Napoleone passò in rassegna quel reggimento, maravigliando di vedere decorati tutti gli uomini della prima fila. Ricordò ai circostanti le loro eroiche geste, e lodandone il colonnello, mosse una bassa invidia nel generale francese sotto gli ordini del quale militava il reggimento. Costui pochi giorni dopo, vedute le circostanti alture tutte coperte di Cosacchi, ordinò all'Olivieri di spingersi innanzi coi suoi, dicendo che seguito poscia lo avrebbe col grosso sforzo della sua divisione. In breve i dragoni della Regina furono avviluppati da ogni banda, ed oppressati da innumerevoli nemici, ed i Francesi non si mossero per soccorrerli. La vittoria non fu allegra pei Russi, ma dello strenuo reggimento italiano appena rimasero vivi 18 uomini, che tutti furono feriti insieme col colonnello.

Caduto Napoleone, l'Olivieri si riparò in casa di Luigi Napoleone già re di Olanda, e nel 1831 era suo

amministratore a Civitanova nella Marca di Ancona. Al grido di libertà che risonò per tutte le Romagne e le Marche, egli, gittata da parte ogni altra faccenda, corse ad offrire i suoi servigi alla causa italiana. Comandò una brigata di volontari, e dopo la capitolazione di Ancona s'imbarcò, fu catturato cogli altri nell'Adriatico,<sup>1</sup> andò prigioniero a Venezia, e poscia fu trasportato sulla terra di Francia. Lo raggiunsero nell'esiglio la moglie e la figliuola, e si ridussero in un sobborgo di Parigi, ove menavano povera vita. Alla fine di ogni anno scriveva alla famiglia Buonaparte pregandola a ricordarsi di lui. Il povero uomo finiva sempre col domandar *danari*, e principi e principesse sempre gli rispondevano *coppe*. Luigi poi, che lo sapeva uno degli esclusi dalla papale amnistia, non vergognava di trarsi d'impaccio col dirgli che a Civitanova era sempre vacante il suo posto!<sup>2</sup>

In questo mezzo l'Olivieri s'incontrò nel generale

<sup>1</sup> Con lui erano il generale Zucchi che avea capitanato le forze modenese, il Vicini presidente del Governo Provvisorio di Bologna, Terenzio Mamiani, il Silvani, l'Orioli, il Pepoli, il generale Olini, e circa altri 90 tra romagnoli e modenesi. Furono presi da due navigli austriaci capitanati dal contrammiraglio Bandiera, padre dei due giovani che nel 1845 tentarono l'audace spedizione delle Calabrie e vi lasciarono la vita. Tutti questi catturati furono, dopo 9 mesi di carcere, lasciati andare in esilio. Solamente il generale Zucchi fu sottoposto a un consiglio di guerra e dannato a morte come disertore austriaco; ma per gli uffici dell'Ambasciatore francese ebbe commutata quella pena. Per dieci anni stette in ceppi nelle carceri di Munckaez: poi fu rilegato nella fortezza di Palmanova d'onde lo trasse la rivoluzione italiana del 1848. Di là passò a capitanare le truppe papali, e finì bruttamente la sua carriera di cittadino e soldato, facendo ogni sforzo per sostenere nel 1849 il papa fuggito e il tristo governo sacerdotale. Fra quelli che finirono male fu anche Francesco Orioli, il quale dopo avere esulato in Francia e Corfù, tornò a Roma nel 1847, e si fece subito difensore del papa, e fu nemico acerrimo della Repubblica, e quando più imperversava la reazione contro gli antichi suoi compagni di esilio, egli ebbe i favori papali e morì consigliere di stato.

<sup>2</sup> Ciò sappiamo da persona che ha veduto le lettere.

francese che perfidamente lo aveva sacrificato in Russia, come sopra accennammo. Bollente d'ira lo afferrò pel collo, lo schiaffeggiò, gli sputò in faccia sulla pubblica via, e lo sfidò a duello di ultimo sangue. Il codardo lasciò Parigi quel giorno stesso, nè più si udì parlare di lui.

Il vecchio e prode soldato visse come potè, attendendo all'orticoltura in cui era molto valente. Lottò colla miseria, ma non recedè mai nè dalla sua fede politica, nè dalla sua severa virtù. Negli ultimi tempi per maggiore economia si ritirò a Versailles, ove morì nel 1847 dopo lunga e dolorosa infermità. Aveva costumi specchiatissimi: era avaro di parole, ma di generosissimo cuore, e di educazione squisita. Caldissimo sentiva l'amore d'Italia: era franco e leale; riconoscente dei benefizi, coraggioso fino alla temerità, nemico irreconciliabile degl'ipocriti e dei piaggiatori.

Simile a lui per altezza d'animo fu Pietro Mirri ufficiale romano, che pure morì nell'esilio. Era il fiore dei filantropi e degli uomini onesti. Si fece soldato nel 1798 per combattere a sostegno della libertà che in Italia recavano le armi di Francia. Combattè valorosamente in varie campagne, e giunse al grado di maggiore. Dopo le tante vicende che ci promisero libertà, e poi riportavano più crudo il dominio papale, il Mirri fu cacciato via dalla patria ed esulò in Inghilterra. Ivi si sposò a una ricca donna, e questa ventura lo liberò dalla miseria. Ma la ricchezza non che lo allontanasse dalla politica, ve lo immerse di più: la nuova fortuna volgeva a pro della patria e a soccorso degli infelici fratelli. Recatosi poscia a Parigi, vi promosse la *Società dell'italiana emancipazione*, della quale divise con Francesco Salfi la presidenza.

Nel 1831, sentite le novelle della rivoluzione ita-

liana, esultò e si dispose ad aiutarla con tutti i suoi mezzi: e per la spedizione armata che dovea farsi dalla Corsica in aiuto delle province insorte, dette del suo più di quindicimila franchi. Poscia riuscita male quella prova, egli non si perdè di coraggio, nè cessò mai dallo spendere ingegno e danari per fare nuovi tentativi.<sup>1</sup> Era uomo di singolar buona fede, e fu più d'una volta tradito da chi non aveva nè bontà, nè cuore simile al suo. Ai ripetuti esempi si fece più cauto e più considerato, ma dal magnanimo beneficiare mai non cessò. Dove vedeva il bisogno non aspettava preghiera, nè permetteva che i beneficiati sapessero da chi veniva il beneficio. Giuseppe Campi ci ha narrato che di molti danari del Mirri fu distributore ai rifugiati vergognosi.

Questo valoroso Italiano, questo filantropo per eccellenza che onorava la patria soccorrendo alle sciagure dei miseri suoi confratelli, e procurando con tutti i modi che essa tornasse a libertà, morì nell'esilio. Gli Italiani che ne amavano la rara virtù, se non poterono rendergli gli estremi uffizi, perchè troppo tardi ne seppero la morte, ne conservarono carissima la memoria nel cuore: e Giuseppe Gherardi aretino, anch'egli esule in Francia, ne scrisse un elogio.

Esuli antichi e nuovi si trascinavano nel mondo, attestando alle nazioni come misere fossero le condizioni d'Italia straziata da crudi tiranni. E ogni anno segnava la fine di alcuno di essi. Nel 1836 morì a Parigi l'avvocato Ippolito Benelli di Bologna, giovane d'ingegno e di cuore ardentissimo, che consolava le noie dell'esilio cogli studi delle lettere e delle scienze politiche. Era stato cospiratore nel 1815 e nel 1821: e nel 1834 servì la rivoluzione come colonnello della guardia nazionale,

<sup>1</sup> Di lui è a stampa una traduzione del libro del Potter intitolato: *Della rivoluzione da farsi dopo la cattiva esperienza della passata.*

e come capo di stato maggiore nella divisione del generale Grabinski.

Altri morivano di miseria, morivano di affanno, morivano gloriosamente combattendo per la libertà di altri popoli. In Portogallo il colonnello Ruschi morì combattendo e lasciò di sè nome onorato. In Ispagna verso il 1839 moriva da prode il capitano Sebastiano Montallegri di Faenza. Era stato ufficiale dell'armata italiana. Dopo la caduta di Napoleone venne in patria, ove abborrendo dal dispotismo dei preti, si fece Carbonaro; quindi andò a combattere la guerra dell'indipendenza di Spagna, e tornato in patria, fu condannato a quindici anni di detenzione dal cardinale Rivarola. Stette in prigione a Ferrara. Al lieto suono della rivoluzione del 1834 corse desiderosissimo a prestare l'opera sua.

Fu nell'antiguardo del generale Sercognani come comandante dei diversi difensori della Romagna, e cogli altri ufficiali, protestò contro la pusillanimità del governo. Dopo la capitolazione di Ancona, si rifugiò in Corsica; di là tornato nel 1832, si trovò alla strage che il cardinal Albani fece a Cesena. Aveva estremo coraggio, ed era intendentissimo delle cose di guerra. In tutta la vita si mostrò uomo integerrimo, e ardentissimo nell'amore della causa italiana.

A Cherta dell'Ebro morì pure combattendo Domenico Lolli di Lugo. Aveva militato come sotto-ufficiale nell'armata italiana; fu tenente nella rivoluzione del 1834, e capitano in Spagna.

Gli Italiani cacciati dalla patria dappertutto davano segno di egregio valore, e colle opere dell'ingegno e col coraggio nei cimenti di guerra mostravano alle genti di essere degni di sorti migliori.



## XLIX.

LUIGI ANGELONI.

Uomo di senot e di cor libero nato  
 Fa di sè tosto indubitabil mostra:  
 Or coi vizi e i tiranni arditò el giostra,  
 Ignoò il volto, e tutto il resto armato,  
 Or, preguo in suo sacro d'alto delfato,  
 Sdegnosamente impavido s'inchiostra;  
 L'altrei vità la di lui guancia innostra,  
 Nè visto è mai dei dominanti a lato.  
 Cede el talor, ma ai tempi rei non serve,  
 Abborrito e temuto da chi regna,  
 Non men che dalle schiave alme proterre.  
 Conosco a sè di sè stesso, nom tal non degna  
 L'ira esser, che pura in cor gli ferre:  
 Ma il sol suo aspetto a non servire insegna.  
 VITTORIO ALFIERI.

Mentre alcuni degli esuli italiani morivano combattendo per la libertà di Portogallo e di Spagna, altri si studiavano di onorare la patria lontana con opere egregie. Eravi anche chi ordiva nuove cospirazioni per recarle salute. In Marsiglia alquanti de' più animosi, preseduti dal genovese Giuseppe Mazzini, nel 1832 facevano l'associazione della *Giovine Italia*, e pubblicavano col medesimo nome un giornale inteso a svelare le turpitudini dei tiranni d'Italia, a perseguitarli colla storia del vero, e a mostrare al mondo che gl' Italiani, comechè sfortunati, non erano tutti nè ciechi nè vili. E quelle fiere parole molto giovarono alla causa italiana, perchè eccitando i despoti stolti ad agitare più ferocemente il flagello sui popoli, facevano sì che i popoli sentissero meglio il bisogno di sottrarsi all'intollerando servaggio. Nel tempo stesso un'altra società di emigrati a Parigi compilava un altro giornale che chiamarono l'*Esule*. Quei generosi, aspettando il tempo in cui aver il destro di operare, scrivevano per conforto dell'animo, si rivolgevano agli studi come a santi penati della sventura e offrivano i loro scritti agli stranieri a mo-

strare la loro gratitudine per la cortese ospitalità ricevuta. E come chi dopo aver perduta una cara persona si consola nel ripensare seco stesso e narrare altrui i pregi che la facevano bella, così essi trovavano conforto nel narrare le patrie glorie ai Francesi, e nel dire agli ospiti generosi come l'Italia è bella di nobili sventure e di gloria, per indurli ad esser pietosi a quella terra gentile in cui l'ingegno sprezzando le catene e i patiboli, seppe sempre trovar nuova forza e vigore a crear nuovi portenti.

Direttori dell'*Esule* erano Giuseppe Cannonieri, Federico Pescantini e Angelo Frignani, e vi collaboravano gli Italiani più celebrati in Francia per fama di dottrina e per eccellenza d'ingegno.<sup>1</sup> Altri attendevano ad opere di lunga lena, e facevano con esse più onorato anche fra gli stranieri il nome italiano. Sopra tutti quelli che dalle sciagure non si lasciarono infiacchire l'ingegno è da porre Luigi Angeloni, uomo in cui mal sapresti discernere se fosse maggiore la scienza o la forza dell'animo.

Era nato a Frosinone negli Stati romani l'anno 1759 da Lucrezia Contini e da un Angeloni mercante. « Ebbe istruzione quale concedevano le condizioni proprie e del paese: d'ingegno svegliato e tenace, s'educò del resto da sè: e da sè, dacchè non esisteva a Frosinone maestro alcuno, imparò il greco abbastanza per lasciar alcuni saggi di traduzione. Attese giovine alla mercatura: anzi, morto il padre di apoplezia, gli gravitò addosso tutto il peso delle faccende domestiche, ch'ei sostenne degnamente e con amore, fino al giorno in cui le cose

<sup>1</sup> Vi erano fra gli altri Angeloni, Niccola Basti, Filippo Canuti, Giovanni d'Aceto, Pietro Giannone, Giuseppe Gherardi, Terenzio Mamiani, Desiderio Martelli, Giuseppe Mazzini, Piero Maroncelli, Francesco Orioli, Carlo Pepoli, Gaetano Petrucci, G. Ravina, Francesco Salfi, Antonio Zanolini.

della sua patria periclitante fra le tirannidi interne, l'armi austriache e le francesi lo chiamarono a Roma. Ivi fu tra i Tribuni, e fece anche parte del Corpo legislativo. E in Roma era quando il popolo insorse contro a' Francesi e fu trucidato Duphot; e Giuseppe Buonaparte, ambasciatore della repubblica francese, fu salvo a stento dalla furia dei trasteverini per opera specialmente del caffettiere Ciambelli che fu poi cameriere del cardinal Fesch. Repressa la sedizione, cominciarono da parte dei Francesi le reazioni. Molti degli insorti furono fucilati sulla piazza del Popolo. Soldati francesi s'incamminavano a Frosinone, dove simili moti avevano avuto luogo. L'Angeloni, inquieto per la famiglia, s'affrettò a Macdonald, generale allora delle forze francesi in Roma, e lo pregò a non voler confondere gl'innocenti coi colpevoli di quella terra. *A Dio non piaccia*, fu la risposta del Francese, e nondimeno la soldatesca gli scannò lo zio materno Leopoldo Contini, vecchio di 84 anni e giacente infermo, rovinò di percosse la sorella e la madre, spogliò due case e il fondaco, e portò via quanto denaro trovò. Non sappiamo bene come s'adoprassero in quei frangenti l'Angeloni; ma sappiamo che più tardi, nel 1810, Fouché, chiamato al governo di Roma, gli offerse un impiego lucroso e la sicurezza di riavere certi beni da lui acquistati ne' tempi della repubblica, e che l'Angeloni, italiano e repubblicano nell'anima, ricusò, non patendogli l'animo di prestar giuramento all'imperatore; sappiamo che, offertagli, caduto l'impero, una pensione annua da Pio VII per le cure da lui prese intorno alla restituzione degli oggetti d'arte derubati dalla Francia all'Italia, la ricusò, non accettandone che un ricordo.<sup>1</sup>

Nel 1811 pubblicò in Parigi una dotta dissertazione

<sup>1</sup> Vedi l'*Apostolato Popolare*, N° 5.

*sopra la vita, le opere ed il sapere di Guido d'Arezzo, restauratore della scienza e dell'arte musica.* Nel 1814 compose un libretto sullo stato politico dell'Italia, nel quale si dicevano tante verità a difesa di questo infelice paese, che i despoti lo perseguitarono con ogni loro possa: il libraio Stella che lo vendeva a Milano fu imprigionato, e un'egregia donna, la marchesa Pastoni, soffrì persecuzioni per averlo divulgato.<sup>1</sup>

Quando poi l'Italia fu nel trattato di Vienna crudelmente e dispregevolmente straziata da quelli che in nome della Santissima ed indivisibile Trinità presero a ricomporre gli Stati, l'Angeloni levò più alto la voce, e mostrò quanto i grandi dominatori d'Europa fossero perfidi. Tedeschi ed Inglesi per sollevare i popoli contro i Francesi avevano solennemente promesso agli Italiani di liberarli dall'oppressione e da ogni straniera signoria, di dar loro una costituzione, di rifarli italiani, di ridurli a nazione indipendente.<sup>2</sup> L'Angeloni esaminando quanto fossero state vane e perfide queste parole, mostrò che la restaurazione promessa fu sovversio-

<sup>1</sup> Vedi il libro dell'Angeloni intitolato: *Dell'Italia, uscente il settembre del 1818*. Ivi egli aggiunge: « E buon per me che fuor delle paterne loro mani io mi trovava, che senza fallo assai caro anch'io pagato avrei il fio dello avere osato difendere i sacri diritti della mia sventurata patria. Sì cara cosa tuttavia sempre fu o sempre sarà per me quella, che nè immenza di pericoli, nè minaccia di pene non saran mai da tanto, che mi faccian rimanere di difenderla almen con la penna, non essendo io nè giovane uomo, nè uom d'arme da doverla poter difendere con la spada. E perchè assai volte assai sciagure io m'abbia già per questo, e soltanto per questo, infino a qui sostenute, dall'impresa io per certo non torrommi ora che al compimento del duodecimo lustro corre già la vita mia, e che vie più per ciò ella s'appressa al suo finire. »

<sup>2</sup> Vedi i proclami del Nugent generale comandante delle forze austro-britanniche dato in Ravenna li 10 dicembre 1813: quello di G. Bentinck comandante principale dell'esercito britannico, dato di Livorno a dì 14 marzo 1814: e quello dell'arciduca Giovanni d'Austria. Quest'ultimo promette che l'imperator Francesco *renderà inaccessibili le frontiere d'Italia ad ogni straniera signoria: toglierà gl'Italiani dalla faccia della schiavitù ec. ec.*

ne, che dai principi l'Italia invece di libertà ebbe ceppi più duri; e si fece difensore zelante e tenero dell'onore nostro e dei nostri conculcati diritti. Considerando che dopo le fallaci promesse e dopo gli iniqui trattati, la patria nostra fu più che mai *non donna di province ma bordello*, esortò gl'Italiani a sperar salute solo dalle loro menti, dalle loro mani e dalle loro opere; li avvertì che erano più che ogni altro popolo atti a repubblica, e che ad essa sarebbero giunti, quando con animi concordi il volessero. E l'opera che pubblicò a questo proposito è dotto e notevolissimo libro.<sup>1</sup>

Nel 1823 fu cacciato di Francia e si riparò in Inghilterra, ove mantenne canuto intera la sua fede, il suo amore all'Italia, e le opinioni che avea professato fino da giovane. Nel 1826 pubblicò a Londra l'opera intitolata *Della forza delle cose politiche*, nella quale si studiò di fondare la dottrina del diritto pubblico. Egli prendeva per fondamento la forza, e da essa faceva scaturire le idee del giusto, dell'onesto e delle leggi. Non si fece lodatore del famoso diritto del più forte, nè intese a spiegare la guerra eterna di tutti contro tutti, ma la derivazione della forza universale chiamata sovranità.

Molto scrisse e molto operò per procurare la libertà della patria. Come scrittore ebbe merito di purgatissimo stile: la lingua italiana coltivò con amore e vi pose lunghissimo studio. Pure i suoi libri non divennero nè diverranno mai popolari, perchè quantunque pieni di ottime idee, d'affetto all'Italia, d'abborrimento all'influenza straniera, di fede nella vita, nella capacità e nelle forze della propria nazione, non si raccomanda-

<sup>1</sup> Fu stampato in due volumi a Parigi nel 1818, e s'intitola: *Dell'Italia, uscente il settembre del 1818*, Ragionamenti IV di Luigi Angeloni, Frusinate, dedicati all'italica nazione.

vano per quella facilità di espressione che è necessaria per piacere al comune dei lettori. Il suo stile è contorto e pedantesco: l'amore dell'eleganza gli fa parlare la lingua dei morti. Le opinioni che ei professava in certe questioni di filosofia religiosa apparivano talvolta strannissime: ma ei le sosteneva con tanta sincerità di convincimento, che poteva eccitare dolore, non collera. La costanza, così rara a' dì nostri, fu la caratteristica di Luigi Angeloni.

Visse in Londra fino all'età di 83 anni, insegnando l'italiano agli Inglesi, serbando e manifestando le sue credenze repubblicane, amando e sperando; quand'ei parlava d'Italia e d'un avvenire ch'egli credeva esser prossimo, l'occhio semispento della vecchiaia gli scintillava d'un ardore di gioventù. Benedetta sia per questo la sua memoria! — Finì la vita forse nei tormenti della disperazione il 5 febbraio 1843 in una casa di lavoro, dove lo trascinò, con inganno, la sordida avarizia di un uomo e la colpevole indifferenza di altri pochissimi che si dicevano amici suoi. I molti Italiani viventi in Londra ignorarono il caso.<sup>1</sup>

Egli fu amicissimo di Filippo Buonarroti e di Pietro Giannone, perchè aveva le istesse opinioni politiche e le professava con la medesima lealtà e con pari forza d'animo. Il Giannone, che lo conobbe intimamente, ci ha narrato più volte come egli fosse uomo di opinione repubblicana ferma e decisa al pari del suo carattere: perciò abborriva dalle mezze misure, che egli giudicava causa di perdizione ad ogni partito. E comechè il suo contegno fosse secondo i dettami della più pura morale, non avrebbe esitato un istante ad abbracciare le risoluzioni più terribili, purchè conducenti alla libertà, desiderio di tutta la sua lunga vita. Non aveva fede al-

<sup>1</sup> *Apostol. Popol.*, loc. cit.

cuna nei re; e sebbene nel 1824 fosse stato costretto a piegare sotto il volere dei più, dubitò fortemente del principe di Carignano, col quale ebbe corrispondenza. Conosciuto ed apprezzato da moltissimi, accoglieva nella sua modesta casa a Parigi e compatriotti e stranieri, destando in tutti l'amore delle libere istituzioni. La sua vita fu un apostolato continuo, simile in questo al Buonarroti che gli era amico, e che aveva tempra uguale.

Per quanto volgessero in basso le sorti d'Italia e delle altre nazioni, nè l'ombra pure dello sgomento entrò mai nell'animo suo, nè gli si menomò la speranza d'un punto: che anzi giungeva a farla rivivere nei cuori di chi l'ascoltava, perchè nella sua fede profonda, viva, operosa, la libertà non poteva fallire. L'effettuazione del risorgimento dei popoli era per lui come il Fato tra i Greci antichi: era la parola e il decreto di Dio.

L'ira sua verso Napoleone era ardente e inestinguibile. L'accusava di parricidio, avvegnachè avesse strozzata la madre (la rivoluzione): e forse era minore la collera per questo delitto che per l'altro d'aver traviate le menti col prestigio della gloria militare e con la vastità dell'ingegno, velo ai suoi progetti liberticidi.

Nella cospirazione di Mallet trovavasi egli pure in prigione, e, se ben mi ricordo le sue parole, dovette la vita ad una soverchieria fattagli dal carceriere, il quale per vendicarsi di certe sue parole di sdegno, lo trasse dalla prigione dov'era, per metterlo in una più trista. L'uomo che occupò la prima fu moschettato col generale, perchè chiamavasi il numero della carcere e non il nome della persona. Era un napoletano del tutto ignaro di quella cospirazione.

Ammirava l'ingegno del Botta, ma ne detestava il carattere. Non poteva perdonargli d'essere stato uno dei tre commissari delegati ad unire il Piemonte alla Fran-

cia, e i suoi sei o sette giuramenti e la propensione per l'aristocrazia. Lo paragonava a chi togliesse tutte le malattie del genere umano, lasciandogli però la febbre gialla, più micidiale di tutte insieme.

Alloggiava e vestiva modestamente: scarso di averi, ma sobrio, soccorreva alle sventure de' suoi confratelli più spesso che non si sarebbe creduto e che non promettessero i suoi modi un po' rigidi.

Come scrittore fu rimproverato d' avere ecceduto nel ricondurre la lingua verso le sue origini prime; ma chi ben considera vedrà che non si poteva forse altrimenti, stante il barbarismo in cui era caduta per l'invasione degli stranieri e pel lungo usare con loro. Si parlava e si scriveva più il francese che l'italiano, e nelle frasi e nella maniera di periodare, e fino nei vocaboli stessi; maledizione che non ci ha ancora abbandonati del tutto. E non è meraviglia che quest'uomo sentendo italianamente in tutto, sentisse così anche in questa parte, e che per guarire i suoi concittadini da questo difetto, abbia peccato d'eccesso, come fa e deve fare chi piega una pianta torta dalla parte contraria, per raddrizzarla.

Comunque egli fosse, ebbe grande carattere e non comune ingegno, e senza lui ed altri della sua tempra, confessori e martiri ad un tempo d'un gran principio, chi sa per quanto ancora gli Italiani putrirebbero nel lezzo del servaggio più vile, non dirò senza vergognarsene, **ma senza accorgersene nemmeno. I figli non dimentichino quello che debbono all'ardire ed alla costanza dei padri: sarebbe ingratitudine tale da trarne presagio infelice.**



## L.

**NUOVE VITTIME DEL DUCA DI MODENA.**

Dopo le prigioni e le forche romane vengono le prigioni e le forche di Modena. Il tirannuccio di Modena fa il paladino della santa alleanza, di cui è cappellano il tiranno gran sacerdote di Roma. Dopo i travagli che il ducato di Modena ebbe a soffrire per i processi e per le condanne dell'anno 1821, non finì il martirio degli uomini ch'ebbero la sciagura di vivere in quelle infelici contrade. Arresti e torture continue: una parola, un sospetto bastavano a condurre un onest' uomo in galera. Su tutti pesava ferrea la mano del duca. Il quale non contento alle fiere sentenze già date, per tirare altrui nella rete, nel 1824 mise fuori un atto d'indulto in cui prometteva impunità a chi si presentasse a confessare di aver fatto parte di società segrete, e rivelasse i nomi dei complici. Tentò di mettere in onore la delazione o di innalzare a virtù il tradimento. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vedi *Documenti relativi al governo degli Austro-Estensi in Modena*, parte I, pag. 13 e 15. Quantunque qualche tristo uomo si prestasse all'iniqua opera, il duca non poté conseguire l'intento di confondere tutte le idee e di creare, come desiderava, un popolo di delatori. Del che sdegnato si portava fieramente con amici e nemici: il sospetto lo faceva crudele anche co'suoi devotissimi. In prova di ciò addurremo un sol fatto. Un tal Mattioli, egregio fabbricatore di armi, era custode della ducale armeria. Il duca lo teneva per uno dei suoi più fedeli, e veramente era, e in più incontri lo aveva dimostrato. Ma tutte le antiche prove di devozione divennero un nulla, quando si presentò uno scellerato a inventare un'accusa. Il Mattioli fu accusato di aver fatto ai settari un'arme per uccidere il duca. Fu tosto carcerato e processato. Non si trovò nessun indizio di colpa: non si trovò l'arme di cui fu accusato inventore e fabbricatore: stava in suo favore la vita passata devotissima al principe: lo difendeva lo stesso cavaliere Sterpini, aiutante di campo del duca: lo difendeva la pubblica opinione che lo notava di smor fanatico pel governo dispotico. Ma il duca lo

E quando uno era caduto nel laccio, quando un' accusa fosse lanciata, non valevano prove di innocenza a liberarlo. È singolare a questo proposito il caso di un infelice accusato falsamente di avere ucciso il direttore di polizia Giulio Besini. Il Besini era uomo ignorante, di mali costumi, avaro, ambizioso, crudele. Aveva appartenuto egli pure alle sette, e per ciò stesso infieriva con tutte le arti sbirresche contro i settari, per far obliare i dubbi che potessero cadere sopra di lui. Gli arresti e le perquisizioni empirono le famiglie di desolazione, e il Besini era divenuto a tutti tremendo, quando un giovinetto di nome Antonio Morandi, sdegnoso di questa violenta oppressione, fermò seco stesso di farne vendetta. Non lo movevano stimoli nè risentimenti privati: la causa pubblica era il solo suo pensiero. E sotto il di lui braccio cadde il Besini nella pubblica via presso a un guardiola di birri, una sera del maggio, l'anno 1821. Fatto il colpo, il feritore fuggì, e si recò a combattere le guerre di Spagna e di Grecia.

Non è a chiedere se il duca montasse in furore a questa novella: avrebbe voluto uccider tutti per vendicare il ministro. Quindi lasciati sospesi tutti gli altri processi, a questo si volse ardentemente ogni cura. Ma le prove mancarono: e il moribondo, domandato se avesse conosciuto il suo feritore, nominò dapprima un certo Scandiani, poi si disdisse, accusò un Gaetano Ponzoni che reputava nemico suo, quindi si disdisse di nuovo, affermando che non aveva veduto in volto l'assalitore.<sup>1</sup>

volle reo, e fu condannato. Patì per più anni la carcere, e quindi morì di rancore al pensiero che la sua cieca fedeltà gli avesse procacciato premio sì tristo.

<sup>1</sup> Insieme col Ponzoni furono arrestati anche Pietro Zoccoli e Gioacchino Zanoli, e, quantunque innocenti, patirono più anni di carcere. Su tutto questo affare vedi i *Documenti relativi al governo degli Austro-Estensi in Modena*, parte III, sez. I, *Materie criminali*, pag. 121-126.

Non ostante, il Ponzoni fu sottoposto ad una commissione stataria. Il giudice Martinelli opinò per l'assoluzione dell'imputato e ne provò l'innocenza: il secondo giudice opinò si dovesse condannare a grave pena, e il terzo, per far piacere al principe, lo dichiarava degno di morte. Il duca sdegnato di questa discordia di voti, sottopose il prevenuto ad altro tribunale che lo condannò alla carcere a vita, ove soffrì lunghi dolori. E il duca, durante il processo, aveva avute certe le prove della sua innocenza. Perocchè il Morandi, uccisore vero del Besini, fece depositare in mano dell'ambasciatore austriaco a Londra una dichiarazione legale e giurata di essere egli l'autore dell'omicidio, pel quale si condannava il Ponzoni.<sup>1</sup> Il duca non ne fece conto nessuno, e la disse un'astuzia di setta per liberare il condannato, il quale avrebbe finiti i suoi giorni fra le ambasce del carcere, se non lo liberava, dieci anni dopo, la rivoluzione del 1834.<sup>2</sup>

Mentre non pochi gemevano nelle prigioni, altri vi erano condotti da nuove accuse di uomini infami.

Verso il 1825 fu compassionevole la sorte del colonnello Cavedoni di Castelvetro. Era un prode che aveva militato nell'esercito italiano, e pel suo valore era stato decorato della corona di ferro e della legione

<sup>1</sup> Vedi Palmieri, *Pensées et souvenirs historiques et contemporains*, Paris, 1830, vol. I, pag. 191 e 342.

<sup>2</sup> A dimostrare quanto iniquo fosse il duca di Modena vuolsi aggiungere qui un altro fatto. Il duca che nel 1822 voleva far credere di esser convinto che il reo dell'uccisione del Besini fosse il Ponzoni, e quindi non attendeva alla dichiarazione del Morandi accusante sè stesso, dieci anni più tardi profitto di quella dichiarazione per impiecare, se gli fosse riuscito, anche il Morandi. Nel 1831 il Morandi tornò a Modena appena sentì scoppiata la rivoluzione: finita quella, fuggì coi suoi compagni e fu preso nell'Adriatico e condotto nelle prigioni di Venezia. Il duca lo richiese all'Austria come reo dell'uccisione del Besini, e l'Austria glielo avrebbe reso, s'ei non trovava modo a fuggire dalla carcere.

d'onore. Partecipò alla congiura militare che doveva scoppiare la vigilia di Natale del 1814, e fu perciò arrestato, e soffersse con forte animo la prigionia, senza palesare niuno dei tanti uffiziali che avevano aderito allo stesso pensiero. Com'ebbe espiata la pena, fu rilegato nella sua villa, ed ivi se ne stette tranquillo, finchè un tristo gli dette accusa di Carbonaro. Un giorno i satelliti di Francesco IV gli circondarono la casa per arrestarlo e condurlo a morire in prigione. Egli che sapeva con quali uomini avesse a trattare, appena vide gli sgherri intorno alla casa, salì al piano superiore, e dato mano ad un'arme da fuoco, disperatamente si uccise.<sup>1</sup>

Contro quelli che erano stati già condannati a Rubiera ed avevano scontato la pena nella prigione, le persecuzioni della polizia non cessarono mai. Verso il 1827 passando il duca dalla Mirandola per andare in villa al Cattaio, domandò a un Benassi, uomo iniquo e crudele che era ivi brigadiere dei dragoni, come andassero le cose della città. Il brigadiere rispose: *Tutto andrebbe benissimo, se non vi fossero questi fursanti di Carbonari*. Il duca soggiunse: *Vi sarà provveduto*: e immediatamente partì.

I Carbonari a cui alludeva il Benassi erano i fratelli Flaminio e Ippolito Lolli, e un Giovanni Ragazzi tutti processati a Rubiera e usciti di poco dalla prigione: tutti se ne vivevano quieti, nutrendo nel segreto dell'anima i principii della loro fede politica. Passati pochi giorni, una sera che il brigadiere Benassi stava coi suoi dragoni bevendo in una taverna, un colpo di trombone partito dalla strada lo ferì gravemente. Dopo quel fatto furono in moto sbirri e soldati: il brigadiere accusò della ferita un Posidonio Parma, che fu tosto arrestato. Fu

<sup>1</sup> Vedete quanto poco i figli somiglino ai padri. Il suo figlio Armodio, capitano dei cacciatori, fu uno degli iniqui giudici dei liberali del 1837.

imprigionato il dottor Emilio Gavioli: furono imprigionati anche i fratelli Lolli, e quantunque innocenti, soffrirono lungamente. Flaminio alla fine fu liberato, ma Ippolito morì in carcere avvelenato.<sup>1</sup> Un suo compagno di prigionia, nel 1834 quando dalla rivoluzione fu-

<sup>1</sup> Con le seguenti parole il dottor Flaminio Lolli nel 1848 ci narrava la storia della sua prigionia. — « Fummo sottoposti ad un giudizio stazionario in cui non giudicavano che un individuo e il suo cancelliere. Questo giudice era il famoso Zerbini. Non so se mio fratello e il Parma abbiano sostenuto nessun esame: so questo, che nè io in sedici mesi, nè Gavioli in quattro abbiamo mai veduto faccia di giudice o di cancelliere. Mio fratello e il Parma erano nelle carceri della piazza in Modena. Gavioli nell'ergastolo. Io in quelle di Santa Eufemia, ove soffrì molto di fame, di sete, di freddo e di ogni genere di strapazzi. Era nella stessa carcere poco distante da me Moreali il quale fu tolto dalle galere per cagion di salute. Io parlava spesso con lui e il suo indomabile coraggio, il suo disprezzo de' patimenti e della morte che il minacciava, struggendone i polmoni, erano a me di grande conforto. Finalmente una sera mi venne annunziato che all'indomani sarei condotto in patria e fatto libero. E così venuto il dì sospirato, m'incatenarono a doppia catena, e questo non mi sembrando preludio di libertà, dubitai di essere condotto in più dura prigionia. La cosa fu altrimenti: mi scortarono alla Mirandola tre dragoni, il capo dei quali mi tolse la catena appena fummo partiti da Modena, e me la ripose pochi passi prima di entrare in Mirandola scusandosi con assai bel modo, per dovere eseguire una formalità che a me non nuoceva, ma ove fosse non adempiuta da lui, avrebbe potuto comprometterlo nel suo grado di maresciallo. Passai la vie e la piazza con le manette. Mia madre dalla finestra vedendomi, diè un urlo e svenne. Il Podestà a cui fui condotto disse che aveva ordine di farmi libero: però a questo precetto — che non potessi uscire di casa mai prima delle otto antimeridiane, e che dovessi rientrarvi non più tardi delle quattro pomeridiane: che senza speciale permesso non potessi allontanarmi oltre il raggio di un miglio dalla città: che in nessun modo potessi trattare nè a voce, nè in iscritto con niuno di quelli della causa Benassi; che non mi potessi trovare in loro compagnia neppure in chiesa; che mancando a un solo di questi precetti sarei punito la prima volta con tre anni di carcere, la seconda con cinque anni di galera. Mi si domandò se accettava: dissi di sì, purchè accettasse anche mio fratello. Qui, Podestà, cancelliere, birri e astanti restarono muti, anzi commossi: nulladimeno io non capii niente. Sopravvennero e mio padre e alcuni parenti: piangevano, e io piansi. Mi ridussi a casa e mi trovai negli emplessi materni. La prima parola della madre fu: *E Ippolito ov'è?* dopo qualche giorno io e la madre fummo informati del tristo avvenimento, e la casa si empl di nuovo e più profondo dolore.

rono aperte le carceri, così narrava il caso dell'infelicissimo giovane. Dapprima stette undici mesi nella prigione detta il Pozzo. Per cinquantaquattro giorni lo tennero disteso sopra un tavolato col collare e coi ceppi ai piedi. Dopo tanto soffrire, lo prese ardentissima febbre, e per guarirlo gli ordinarono una spiritosa bevanda, la quale lo rese loquace e furioso. Allora il dottore Fantini giudicando gravissima la malattia, ordinò fosse trasferito per esser curato nella prigione detta l'Ospitaletto. Il paziente si lamentava di forti dolori alla scapula sinistra e alla regione del coccige, ed era tutto impiagato pel lungo giacere sul tavolato. Ad ogni momento gli venivano meno le forze del corpo: ma lo spirito durava vigoroso, e imprecava continuamente al duca e ai crudeli carnefici.

Mentre era in questo stato dolorosissimo, il medico delle carceri venne a lui e gli unse con pomata rossa le piaghe delle spalle. Il paziente che era chimico laureato, appena partito il medico, esaminò il resto della pomata avanzata per una seconda frizione, e trovò che vi era dentro veleno. Con animo forte si rassegnò al suo destino e pregò il compagno di prigionia dicesse a tutti *ch'egli era stato avvelenato*. Sedici ore dopo spirò, e fu nella notte trasportato da dodici sbirri al cimitero di San Cataldo e seppellito nel luogo dei giustiziati.

## LI.

## CIRO MENOTTI.

Dell'Italia la voce P invita,  
 Dell'Italia che alfin P ha chiamato:  
 Lei soltanto servire ha giurato,  
 Ha giurato salvarla e perir.  
 Vedi, vedi! P intrepido volto,  
 Specchio in lui di più intrepido core,  
 Al ciel volge: e del giuro d'onore  
 Regno e vindice il Cielo chiamò.  
 In sua forza inconcusso e raccolto,  
 Ha divisa di fede e speranza:  
 Nell'ardita e serena sembianza  
 Con la fede le sperme brillò.

GIANNONE, *L'Esule*, Canto XI.

Francesco IV, duca di Modena, credeva sua proprietà la vita e la roba dei sudditi, nè conosceva altra legge che la sua volontà. Egli teneva per massima sacrosanta che il principe possa comandar tutto, che i sudditi debbano obbedir cecamente ad ogni più turpe impero, e che i recalcitranti siano tutti degni di forza perchè nemici dell'altare e del trono. Tutta la sua vita fu governata da questo principio. Ma siffatto dispotismo con le fiere persecuzioni che seco recava, non che intimorire i Modenesi e spegnere nei loro animi l'amore di libertà, lo rese più ardente e lo diffuse nella gioventù e nel popolo, i quali facevano ogni sforzo per prepararsi a cacciare l'osceno tiranno tostochè ne avessero il destro. Capo di tutti quelli che volevano libera vita era Cirò Menotti, uomo generosissimo. Da lungo tempo si era fatto devoto alla libertà e aveva patito la carcere fino dal 1821.<sup>1</sup> In quei giorni la sua sposa di-

<sup>1</sup> Fu imprigionato col Prof. Moreali, col dottor Cappelli, con Antonio Ferrarini, Paolo Manna e Bonajuto Sanguinetti, incolpati di avere sparso un proclama latino fra le truppe ungheresi che andavano a Napoli, col l'intendimento di distoglierle dal combattere contro la rivoluzione. Vedi *Documenti sopra citati, Materie criminali*, pag. 116.

letta si aggirava mesta intorno alla carcere che lo teneva rinchiuso. Un altro prigioniero<sup>1</sup> che dall'alto la vide, compreso da reverenza e da pietà pel rammarico che ella sentiva, venne in pensiero di offrirle il conforto che solo poteva, e tracciò per lei col carbone sulle pareti alquanti versi che intitolò la *Tortorella*. Egli predisse che la tortorella avrebbe fra poco riavuto il lamentato compagno, e non s'ingannò, perchè *Ciro* poco dopo uscì di prigione e riabbracciò la sua donna diletta.

Negli anni che succedettero, il Menotti sperò che le

<sup>1</sup> Questo prigioniero era Pietro Giannone, il quale dopo aver militato nell'esercito italiano, dopo essere stato perseguitato da tutte le polizie d'Italia perchè amico di libertà, tornò a Modena, dove fu tosto messo in prigione. Dopo poco ne uscì, ma con un filo al piede come gli uccelli a cui si permette volare un tal poco per rimetterli in gabbia quandochessia. Nel 1821 dopo il passaggio delle truppe tedesche per l'impresa di Napoli fu di nuovo arrestato sotto colore ch'ei fosse autore dell'inno — *Sei pur bella cogli astri sul crine* — di Gabriele Rossetti suo amicissimo, e involupato nell'accusa di Carbonarismo, si difese in tal guisa che il tribunale lo mandò assolto, mettendolo però sotto la sorveglianza della polizia. Egli ebbe ragione di credere che lo avrebbero arrestato di nuovo, e quindi pensò al suo scampo e si riparò in Francia. Là ha passati quasi 40 anni di esilio. La vita sua si compone di lunghi dolori, di ardente amore di patria e di egregie opere a favore di essa, e degli sventurati suoi figli cacciati in bando dalla tirannide. La sua anima è delle più amanti, delle più pure e delle più energiche che fossero mai. Il suo nobile ingegno si rivela nel poema dell'*Esule*, e in altri suoi scritti di versi e di prosa. Quanto sia generoso il suo cuore, santo ogni suo affetto, lo sanno tutti coloro che conobbero questo angelico uomo. E chi scrive queste parole ne vide tali prove a cui non può pensare senza sentirsi commosso. Pietro Giannone solamente nella primavera del 1848 potè rivedere per qualche mese l'Italia a cui sospirava da tanti anni. Andò a Modena e vi rimase fino al 2 agosto in cui giunse la nuova della rovina delle armi italiane in Lombardia. Allora venne a Firenze e gli uomini che erano al potere, sinceri amatori di libertà, lo mandarono a Parigi come segretario dell'ambasciata toscana. Egli partì di Firenze al 4 gennaio del 1849 lieto di avere avuta una volta l'occasione di spendere l'opera sua per la patria italiana. Poi tornò alla sua povertà, ai suoi dolori: e solo ebbe un conforto alla sua stanca vita, quando nel settembre del 1859 il Dittatore di Modena con onorevole decreto gli stanziò una ricompensa nazionale.



persecuzioni crescenti ecciterebbero i popoli a quello sdegno che diventa furore, sperò negli avvenimenti di Europa e si preparò ad operare. Egli conosceva bene l'animo perverso del Duca, ma fidò nella sua ambizione e si lasciò vincere da un gravissimo errore. Il dottore Enrico Misley lo tirò nella credenza che Francesco IV potesse essere strumento buono per la rivoluzione d'Italia. Difatti, accordatisi in questo pensiero il Misley ed il Menotti, dopo la rivoluzione di Francia credendo venuto anche per noi il momento della libertà, ne tennero ragionamento col Duca e lo tirarono ai loro disegni colla speranza della corona d'Italia. Lo splendore di una bella corona abbagliò l'animo ambizioso del Duca, il quale permise che si ordisse una trama a favor suo. Quindi speranze e lusinghe dall'una parte e dall'altra. Ciro cospirava con gli uomini liberi; percorreva Romagna e Toscana per tirare gli animi in un solo pensiero, e si studiava d'intendersi con tutti gli amici veri d'Italia. In molti era invincibile la repugnanza di pigliar parte ad una impresa che avesse a capo Francesco IV, e che per lui si facesse. Ma il Menotti si sforzava di confortare e assicurare i dubbiosi dicendo: « Il Duca sia pure un birbante, che importa? Egli ha forze potenti che si volgeranno tutte a nostro profitto. Col nostro braccio noi gli daremo l'impero: egli ci darà libertà e indipendenza. Egli è d'indole ferma, e una volta che abbia abbracciata la buona causa, ne sarà il sostenitore più intrepido. Un re costituzionale non può operare che il bene: se egli poi tentasse di ingannarci e di attentare ai diritti del popolo, noi sapremo sventare e rendere impotenti le insidie. »

In queste tristi illusioni era mantenuto anche dalle dimostrazioni di stima e di benevolenza che gli venivano dal Duca; il quale lo accoglieva sovente nelle sue

stanze a segreti colloqui, e lo esortava a continuare alacramente l'opera incominciata. Un giorno si fecero anche promesse solenni: e il Duca dette sicurtà al Menotti, che mai non sarebbe redarguito di queste pratiche, e che in qualunque evento *non solo avrebbe salva la vita, ma andrebbe altresì immune da qualunque condanna.*

Molti preparativi per la rivoluzione eran già fatti, e i liberali vivevano lieti anche delle promesse di Francia, ove dalla tribuna eransi proclamate apertamente le simpatie per la causa italiana. Ma altrimenti la pensava Luigi Filippo, il quale per rendersi accetto alle grandi potenze aveva fermato in cuor suo di sacrificare l'Italia. Ciò presentò il Duca di Modena, e mutò subito la parte di cospiratore in quella di traditore. Questa mutazione fu preveduta dall'animo di *Ciro Menotti*, il quale per non perder l'impresa stabilì di affrettare gli eventi. Ma il danno venne donde si sperava salute. La necessità di precipitare fu quella che rovinò lui e l'impresa medesima.

La sera del 3 febbraio 1834 *Ciro* si ridusse in sua casa con alquanti giovani per dare ordine alla rivoluzione che doveva scoppiare nel giorno appresso.<sup>1</sup> Mentre stavano a consiglio, il Duca avvisatone accorse armato di trombone, di pistole e di stili come un brigante.

<sup>1</sup> I nomi di questi prodi vogliono ricordarsi per cagione di onore. Quelli che ci sono noti erano: Domenico Martinelli già militare sotto il regno d'Italia, Silvestro Castiglioni ex-ufficiale, G.-B. Ruffini, Nicola Manzini ex-caporale cadetto dei cannonieri, Angelo Usiglio, due fratelli Fanti, Giuseppe Castelli, Ignazio Rizi, Francesco Casali, Costanzo Buffagni, Sigismondo Giberti, Carlo e Luigi Fabrizi, Giacomo Bignardi. A questi debbonsi aggiungere: Giuseppe Brevini, Antonio Giacomazzi, Luigi Adani, Lorenzo Ferrari, Pietro Cavani. Di questi cinque i primi tre ebbero ai 28 marzo del 1831 condanna di morte, commutata in 12 anni di carcere; il quarto ebbe sette anni di reclusione in un Forte, o il quinto tre anni di carcere. (Vedi *Documenti* cit. pag. 17, 92 e 165). Gli altri che erano assenti furono condannati più tardi.

te: aveva seco tutto il suo battaglione con le artiglierie, e intimava agli adunati che si arrendessero, o fulminerebbe la casa. Alle intimazioni Ciro e i suoi prodi risposero col suono dei loro fucili. Fu una lotta di eroi. Pochi giovani armati del coraggio degli uomini liberi resistevano per cinque ore a mille uomini armati di cannoni: e dopo maravigliose prove capitolarono a patti di aver salve le vite; ma in onta alla capitolazione furono tutti destinati al carnefice. Due giorni appresso il Duca sentendo scoppiata la rivoluzione a Bologna, con l'anima piena di paura partì da Modena e si riparò nelle braccia dell'Austria,<sup>1</sup> conducendo seco in ostaggio il Menotti già destinato cogli altri alla morte fin dal momento in cui era caduto in potere della forza,<sup>2</sup> quantunque con un rescritto promettesse di salvargli la vita.<sup>3</sup> È noto come la rivoluzione modenese, quantunque preso l'uomo che doveva governarla, scoppiasse in tutto lo stato, e come poi fosse repressa dalle armi austriache con le quali il Duca tornò trionfante ai dì 9 di marzo.

Il Menotti dapprima fu tenuto nelle prigioni di

<sup>1</sup> Con proclama del 4 febbraio, Francesco IV diceva dei congiurati sorpresi e vinti, esaltava il valore mostrato dalle sue truppe contr'essi; lodava i cortigiani, i nobili, i servitori accorsi a difendere il padrone; lodava la città tutta che con grande zelo ed amore erasi mostrata attaccata al suo principe. Ma a malgrado di tanto amore di tutti, egli cedeva davanti a pochi *iniqui congiurati*, e si 14 febbraio annunziava con altro proclama da Mantova che aveva stimato prudente fuggire, e di là, assicurato dalla forza austriaca, minacciava pene e morti ai ribelli. Vedi *Documenti cit.*, parte I, pag. 16 e 18.

<sup>2</sup> La notte del 3 febbraio il Duca scriveva queste parole al Governatore di Reggio: « Questa notte è scoppiata contro di me una terribile congiura. I cospiratori sono in mie mani. Mandatemi il boia. — FRANCESCO. »

<sup>3</sup> Il rescritto diceva: « Crediamo di aver fatto a bastanza quando abbiamo condonato la vita al ribelle Ciro Menotti, resosi reo dell'enorme delitto di alto tradimento. Ciò non ostante ci riserviamo di usare ulteriori atti di clemenza verso di lui, qualora siano rispettate le persone bene affette a noi e alla nostra corte. »

Mantova, ove le pratiche degli amici per liberarlo tornarono vane. Quando il Duca tornò spirante vendetta e furore, lo ricondusse seco e lo destinò alla forca, perchè credeva così di spegnere il vero, uccidendo quello che meglio di ogni altro avrebbe potuto farne testimonianza, col manifestare al mondo il tradimento ducale. Fu creata una commissione di scellerati giudici per compiere questo misfatto: i quali, obbedienti ai cenni del loro padrone, dettero ai 9 maggio condanna di morte all'uomo cui il Duca avea già promesso di *salvare in ogni evento la vita*. L'abominevole sentenza ebbe la sanzione ducale ai 24, e fu stabilito che ai 26 di maggio sarebbe eseguita. Due ore avanti all'esecuzione *Ciro* scrisse alla moglie questa commoventissima lettera, che mai non andò al suo destino, e che nel 1848 fu ritrovata a Modena fra le carte del cessato ministero di Buon Governo.

« Carissima moglie,

» Alle 5 e 1/2 antimeridiane del 26 maggio 1834.

» La tua virtù e la tua religione siano teco, e ti assistano nel ricevere che farai questo mio foglio. Sono le ultime parole dell'infelice tuo *Ciro*. Egli ti rivedrà in più beato soggiorno. Vivi ai figli e fa loro anche da padre: ne hai tutti i requisiti. Il supremo amoroso comando che impongo al tuo cuore è quello di non abbandonarti al dolore. Studia di *vincerlo*, e pensa chi è che te lo suggerisce e consiglia. Non resterai che orbata di un corpo che pur doveva soggiacere al suo fine: l'anima mia sarà teco unita per tutta l'eternità. Pensa ai figli e in essi continua a vedere il loro genitore: e quando saranno adulti da loro a conoscere quanto io

<sup>1</sup> Vedi questa sentenza nei *Documenti* sopracitati, parte II, pag. 80 e seg.

amava la patria. Fo te l'interprete del mio congedo colla famiglia. lo muoio col nome di tutti nel cuore : e la mia Cecchina ne invade la miglior parte.

» Non ti spaventi l'idea dell' immatura mia fine. Iddio che mi accorda forza e coraggio per incontrarla come la mercede del giusto, Iddio mi aiuterà fino al fatale momento.

» Il dirti d'incamminare i figli sulla strada dell'onore e della virtù, è dirti ciò che hai sempre fatto: ma te lo dico perchè sappiano che tale era l'intenzione del padre, e così ubbidienti rispetteranno la sua memoria. Non lasciarti opprimere dal cordoglio: tutti dobbiamo quaggiù morire.

» Ti mando una ciocca de' miei capelli: sarà una memoria di famiglia. Oh buon Dio! quanti infelici per colpa mia! Ma mi perdonerete. Do l'ultimo bacio ai figli: non oso individuarli perchè troppo mi angustierei: tutti quattro, e i genitori, e l'ottima nonna, la cara sorella (*Virginia*) e Celeste, insomma dal primo all'ultimo vi ho presenti. Addio per sempre, Cecchina. Sarai finchè vivi una buona madre de' miei figli! In questo ultimo tremendo momento le cose di questo mondo non son più per me. Sperava molto: il sovrano... ma non son più di questo mondo. Addio con tutto il cuore: addio per sempre; ama sempre il tuo *Ciro*.

» L'eccellente Don Bernardi, che mi assiste in questo terribile passaggio, sarà incaricato di farti avere queste ultime mie parole. Ancora un tenero bacio ai figli e a te finchè vesti terrene spoglie. Agli amici che terran cara la mia memoria raccomanda i figli. Ma addio, addio eternamente. »

L'eccellente Don Bernardi, di cui parla la lettera, e in cui l'infelice si confidava in questi supremi mo-

menti, non eseguì la sacra volontà del morente: perchè il giudice Zerbini negò quest' ultimo conforto alla sventurata famiglia, e consegnò la lettera alla polizia, tra le carte della quale rimase poi per tanti anni. Chi si sente l'animo compreso da amara tristezza alla memoria di questa turpitudine dell'iniquo Zerbini, si riconforti con un fatto di rettitudine accaduto in quel giorno di desolazione e di delitti. In quel medesimo giorno, col Menotti moriva vittima della tirannide anche l'avvocato Vincenzo Borelli. Appena fu strangolato, un birro, frugandolo, gli trovò nelle tasche una cambiale: il birro avrebbe potuto prenderla impunemente: ma sentì che non era roba sua, e volò a restituirla alla moglie del morto. E così il birro mostrò maggior onestà e animo più gentile del giudice.<sup>1</sup>

Ciro Menotti che aveva sopportato con forte animo i tormenti del carcere, sopportò con cuore sereno la morte. Si mantenne tranquillo e passeggiò per la prigione recitando il sonetto: *Morte che se' tu mai?* Percorse con risoluto passo lo spazio della prigione al patibolo, ricordando solo la patria, gli orfani figli e la moglie diletta. Le ultime sue parole furono queste: *La delusione che mi conduce a morire farà abborrire per sempre gli italiani da ogni influenza straniera nei loro interessi, e li avvertirà a non fidarsi che nel soccorso del loro braccio.* Alle ore otto antimeridiane del dì 26 maggio 1834 il corpo di lui pendeva dalla forca. L'anima

<sup>1</sup> Nel numero 30 del *Veneto Italiano*, giornale stampato a Modena nel 1838, il Preposto Francesco Maria Bernardi si difende in un lungo articolo dall'accusa che gli fu mossa di aver egli consegnata alla polizia la lettera che *Ciro Menotti* destinava alla moglie. Racconta che appena fu scritta se ne impadronì il giudice Zerbini, da cui poscia non fu mai possibile di riaverla per darle recapito. Conclude che egli è innocente di tutta questa faccenda, e che l'unico suo torto fu quello di non essersi recato dalla vedova Menotti a raccontarle come si era passata la cosa.

ne era volata al cielo, e stava nella schiera gloriosa dei martiri della patria.

Il dì 4° di aprile del 1848 la famiglia Menotti si recò al cimitero a rendere gli onori funebri al martire e a consacrare la memoria che il dispotismo avea tentato di rendere infame. Molti cittadini di Modena, un drappello di guardia nazionale e varii Toscani intervennero alla pia cerimonia. La signora Virginia Menotti, sorella di Ciro, piantò sopra le ceneri di lui la bandiera italiana nella quale ella stessa avea scritte queste parole: *Quel giorno in cui morivi assassinato da un tiranno io giurava non più rivedere la patria che quando libera fosse dai manigoldi. Dopo 17 anni di lagrimevole esilio piacque a Dio onnipotente esaudire il mio voto, e qui sulla tomba ove dormi, dai buoni compianto, godo finalmente inalberare lo stendardo che ti costava la vita: ho così adempito un sacro dovere, son paga. Gradisci, o mio Ciro, il tributo d'infelicissima donna che prima del martirio ti ebbe caramente diletto, e fu dopo gloriosa di esserti sorella.*

Furon pronunziati sopra la tomba del martire versi dal dottore Raisini e due discorsi da Paolo Fabrizi e da Atto Vannucci.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Parole di Paolo Fabrizi sulla tomba di Ciro Menotti.

Anima purissima di Ciro Menotti, martire per la libertà dell'Italia!

In nome dell'amore della tua famiglia, che al primo grido di libertà volò a cercare le tue ceneri, si compie oggi, o martire venerato, la più santa cerimonia che mai si vegga sulla terra.

Oggi il pianto è permesso, e sia dolce sfogo dell'anima addolorata.

Tutti accorremmo a reggere sulle nostre braccia la tua sorella, i tuoi figli, la tua consorte, i nepoti prostrati dal dolore che baciano con noi le tue ossa mutilate dal carnefice. Noi siamo qui per piangere con essi.

Piange pure ogni anima generosa sulla tomba del divino Redentore del mondo, quella tomba da cui sorse col grido tremendo dell'ira di Dio la maledizione dei tiranni, ed il mondo tu salvo.

Ma pochi di passeranno, ed in questo luogo stesso l'Italia tutta verrà a pagarti altro santo tributo.

Quello sarà giorno di gioia e di gloria, perchè giorno solo di trionfo e di riconoscenza nazionale in nome dell' Unità Italiana per cui tu moristi.

Da tutte le più remote contrade della penisola, e dall' isole che si onorano del suo nome, saranno in quel giorno volati presso alla tua tomba i nostri fratelli, e le tue ceneri, con quelle degli altri martiri, saran trasportate fra le mura di quella reggia istessa dove l' infame delitto del vostro assassinio cogli esecrandi giudici si ordiva.

La fugata stirpe lo sappia. E se tra i croci del meritato esilio, l' indomata speranza osar potesse insultar quelle soglie, la respinga svergognata il monumento che colà innalzarono eterno i suoi delitti, la vittoria del martirio ed una protesta sublime dell' italiana famiglia.

Questo è il voto che io, scampato dalla mannaia che mi decretava la sentenza stessa che ti fe' tronco il capo, dichiaro a nome dei fratelli d' esiglio, e di tante anime generose che incontrai durante i diciassette anni in cui la tirannia mi fece errare ramingo coi miei tre fratelli in terra straniera.

*Parole di Atto Vannucci.*

Due giorni fa la gioia, i canti e i plausi festivi erano sacri alla libertà che torna a trionfare anche in queste contrade infelici: il cuore e gli occhi di tutti si volgevano con ineffabile amore al sole, che dopo le tenebre della schiavitù si mostrava splendido di luce più lieta. Oggi cessarono i lieti canti e tacque la gioia: oggi piangiamo alla memoria di una patria sventura: oggi celebriamo con funebre festa gli spiriti eletti, che per rendere liberi noi sacrificarono sè stessi.

La sventura che noi piangiamo ricorda i tempi più tristi e più paurosi della tirannide: ricorda nobili tentativi di popoli; ricorda sacrifici di cittadini generosi; ricorda atroci vendette di principi.

La sera del 3 febbrajo del 1831 un drappello di giovani animosissimi raccolti in una casa di Modena cospiravano arditamente per la salute d' Italia. Quei giovani capitanati da *Ciro Menotti* erano la sacra schiera che doveva dare il segnale della gran lotta dei popoli. Non ebbero il tempo necessario a ordinare la grande impresa: il cannone di *Francesco IV* fulminava la casa: quei prodi dopo lunga lotta furono messi in catene e destinati al carnefice: e il grido dell' indipendenza d' Italia fu soffocato. Pure la rivoluzione scoppiava: il tiranno fuggì da codardo: poi tornò forte delle armi straniere: tornò in compagnia di sgherri e carnefici: tornò spirante furor di vendette. Voi sapete, o fratelli, quale scempio fu fatto dei cittadini più generosi: è una storia di lunghi dolori dignitosamente e fortemente patiti: le carceri e le galere si popolarono degli uomini più degni d' onore: le terre straniere si empirono d' esigli; i patiboli si bagnarono del più generoso sangue d' Italia: le città e le campagne furono spaventate da gesuiti, da sbirri e da spie. Questi orrori della servitù non si ricordano per eccitare a vendette: noi lasciamo le vendette ai tiranni che ne sono grandi maestri: gli uomini liberi son generosi e perdonano anche a chi non seppe mai perdonare. Le sciagure patite dai nostri fratelli vogliono ricordare ai fratelli italiani, affinchè nei giorni festivi della libertà si sov-



vengano che di essa noi siamo debitori a quelli, che per essa sopportarono la persecuzione e la morte. Le vittime del dispotismo accesero più ardente nei cuori del popolo l'amore della libertà, e accrebbero il numero dei sanguinacci di essa. Le crudeltà del duca di Modena resero il dispotismo più spregevole al mondo, e acquistarono alla causa della libertà le simpatie di tutti gli uomini onesti. Qui in faccia a una guerra indegnissima la più parte dei cittadini si mostrarono degni della virtù e del nome italiano. Non ismentirono nè stessi nè davanti ai pericoli, nè davanti alla morte. La libertà santificata già dal sangue nobilissimo del prete Giuseppe Andreoli, andò gloriosa nel 1831 del sangue di **Ciro Menotti** e dell'avvocato **Borelli**. Essi salirono sul patibolo il 26 di maggio, e incontrarono la morte con animo intrepido. Dopo il disonestissimo strazio, i loro corpi furono gettati nel luogo destinato agli uomini infami: perchè la tirannide nella sua feroce stoltezza credeva di aver potenza d'infamare gli uomini venerati dal mondo: ma la tirannide s'ingannò stranamente: essa poteva dare le catene e la morte, non il disonore. L'infamia torna tutta sul capo ai carnefici, le vittime della libertà rimangono sacre a Dio, e al compianto dei popoli. I nomi di Menotti e Borelli divennero venerandi a tutti i cuori italiani: la loro effigie fu scolpita sulle medaglie, la loro memoria fu celebrata negli inni e nelle feste dell'Italia risorta. Ad essi è sacro questo giorno e questa cerimonia pietosa. Ad essi sarà sempre sacro il 26 maggio in cui salivano sul palco di morte, e in quel giorno tutti i credenti nella libertà ne leggeranno con religione il nome e la storia nel martirologio italiano. Sopra le loro ceneri oggi sventola la bandiera della libera patria. Essi oggi vedono con gioia dal cielo il tricolore vessillo spiegarsi sul fastoso palazzo abitato già dal tiranno che fu loro assassino: le loro ossa tocche da questo stesso vessillo fremono più fortemente amore di patria. Oggi l'anima ardente di **Ciro Menotti** esulta nel vedere voi Italiani di Modena, e noi tutti Italiani di varie contrade adorare e pregare sulla sua tomba: esulta nel vedere qui tra noi la famiglia che gli fu carissimamente diletta, nel vedere tra noi una donna sublime che da diciassette anni ne piange la morte, ma con pianto virile, col pianto che accende lo sdegno dei forti, e accresce il numero dei nemici della tirannide. Questa donna è la sorella del martire. Essa dopo la grande sciagura abbandonò disperata il luogo nativo, e giurò di non tornarvi più mai se non quando le fosse concesso di piantare la bandiera italiana sulla tomba dell'assassinato fratello. Oggi ha sciolto il suo nobile voto. Se l'anima del virtuoso cittadino che si sacrificava per la salute d'Italia potesse ora aggirarsi tra noi, ci direbbe pure che tutti i suoi voti son paghi alla vista della patria risorta: ci direbbe che le migliaia dei nostri martiri gioiscono in cielo vedendoci usciti di schiavitù: ci direbbe con quale ineffabile sorriso Iddio accoglie nel cielo le anime gloriose di quelli che morirono per redimer la patria.

Qui sulle sacre ossa dei martiri al pianto alterniamo gli inni festivi nel pensiero di questo giorno che Dio ha creato per noi, esultiamo che la terra bagnata dal sangue dei martiri ha prodotto la palma della vittoria. Sopra queste ossa giuriamo con giuramento solenne di unirci tutti in santa concordia per far guerra implacabile a tutti i nemici della libertà, per

difendere il sacro suolo della patria, per fare una e forte l'Italia, per non deporre mai la spada, finchè uno straniero contamini la terra italiana. Facciamo anche voto solenne di innalzare ai martiri nostri uno splendido tempio che attesti alle genti, che, dopo la religione del Cristo, tiene il primo luogo nel cuor nostro la religione dei martiri. Fra i martiri di Sicilia, di Calabria, di Napoli e di Lombardia avranno luogo distinto i modenesi Andreoli, Menotti, Borelli e Ricci, i nomi dei quali tramandati ai nipoti terranno viva la memoria delle nostre sciagure e ci saranno di eccitamento a stringerci in più forti nodi di fratellanza, e ci saranno di nobile esempio per incontrare con animo sereno la morte, quando i tempi richiedano l'estremo sacrificio, quando col morire si possa salvare la libertà e l'onore della patria.

## LII

## VINCENTO BORELLI E ALTRE VITTIME.

Come face che ardendo in chiuso loco  
 Di benefica luce invan s'accende,  
 Se poi tolta è di là, di maggior foco  
 Pria di finire, agli occhi altrui risplende;  
 Così, fosse voler divino o sorte,  
 Quel fu la vita tua mostrò la morte.

GIANNONE.

Il dì 26 di maggio 1834 anche Vincenzo Borelli moriva sulle forche di Francesco IV tiranno di Modena. Lo spirito delle tenebre soffiava allora su quella terra infelice.

Questo nuovo martire moriva per la medesima causa per cui morivano gli altri, e la rendeva più santa colla fama della sua dottrina, e della sua innocentissima vita. Passò gli anni in pacifici studi, e si acquistò nome di valente avvocato. Aveva una moglie diletta, ma cogli studi e colla famiglia amava anche ardentemente la patria. Nel 1824, quando il Duca colle prigioni, cogli esigli e coi patiboli imperversò contro i Carbonari, il Borelli non soffrì nulla contro di sè, ma ebbe il dolore di veder colpiti i suoi amici più cari. Il dottore Giuseppe Cannonieri nel 1848 ritornato in patria dopo 24 anni di tristo esulare, ci ricordava come nel 1824 uscendo dalla prigione si incontrò per primo nel diletto Borelli, e ne ebbe tal bacio di affetto, che poi ricordandolo sovente, gli fu di gran conforto nelle amarezze del lungo esilio.

Nel 1834, quando l'Italia fece segno di risorgere a vita novella, egli non aveva perduta l'antica sua fede, ed esultò pei lieti annunzii. Ma alla cospirazione del Menotti non aveva presa parte nessuna. Solamente la

mattina dei 6 febbraio, allorchè dopo due giorni di cupo terrore il Duca fuggiva da Modena lasciando la città senza ordine alcuno, il Borelli orò pubblicamente per la pronta liberazione dei detenuti politici, e ciò per impedire un tumulto di popolo.<sup>1</sup> Poscia, quando la città e

ELenco DEI DETENUTI POLITICI NELLE DIVERSE  
CARCERI DI MODENA

posti in libertà il giorno 6 febbraio 1831.

*Ergastolo.*

- |                                    |                                   |
|------------------------------------|-----------------------------------|
| 1. Della Casa Feder. di Modena.    | 25. Vecchi Felice, Modena.        |
| 2. Franchini Giuseppe, idem.       | 26. Leonelli Felice, Spilamberto. |
| 3. Veroni Giuseppe, Spilamberto.   | 27. Brevini Carlo, Modena.        |
| 4. Bertelli Giuseppe, idem.        | 28. Vandelli Raim., Spilamberto.  |
| 5. Bonetti Federico, Modena.       | 29. Cavani Michele, idem.         |
| 6. Malagoli Francesco, idem.       | 30. Franchini Giac., S. Giustina. |
| 7. Brevini Giuseppe, idem.         | 31. Caleffi Angelo, Carpi.        |
| 8. Ruffini Gio. Battista, idem.    | 32. Loschi Luigi, idem.           |
| 9. Casali Francesco, idem.         | 33. Castelli Giuseppe, Spezzano.  |
| 10. Mauni Angelo, Spilamberto.     | 34. Benatti Gaetano, Modena.      |
| 11. Savigni Giuseppe, idem.        | 35. Usiglio Angelo, idem.         |
| 12. Volpi Sante, idem.             | 36. Manfredini Giuseppe, idem.    |
| 13. Rizzi Ignazio, Modena.         | 37. Storchi Giuseppe, idem.       |
| 14. Giacomozzi Antonio, Zocca.     | 38. Ferrari Lorenzo, idem.        |
| 15. Castiglioni Silvestro, Modena. | 39. Fanti Gaetano, Carpi.         |
| 16. Manzini Nicola, idem.          | 40. Buffagni Giuseppe, Sassuolo.  |
| 17. Fabbri Luigi, idem.            | 41. Fabbri Carlo, Modena.         |
| 18. Vitali Paolo, idem.            | 42. Bosi Prospero, S. Paolo.      |
| 19. Cavani Pietro, Cittanova.      | 43. Carpi Antonio, Reggio.        |
| 20. Fanti Manfredo, Carpi.         | 44. Ponzoni Gaetano, Modena.      |
| 21. Buffagni Costante, Sassuolo.   | 45. Peretti Luigi, idem.          |
| 22. Martinelli Domenico, Modena.   | 46. Barbieri Biagio, Codè.        |
| 23. Giugni Bernardo, idem.         | 47. Gilioli Domenico, Campagnola. |
| 24. Martinelli Paolo, Mirandola.   |                                   |

*Carceri nel Palazzo Comunale.*

- |   |                                    |
|---|------------------------------------|
| 48. Luppi D <sup>e</sup> Geminiano di Modena. | 60. Ferrari Pasquale, idem.        |
| 49. Zini dott. Nicola, idem.                  | 61. Zoboli Giuseppe, idem.         |
| 50. Rangoni Luigi, idem.                      | 62. Carani Filippo, Reggio.        |
| 51. Fabbri dott. Nicola, idem.                | 63. Gilberti Sigismondo, Sassuolo. |
| 52. Sanguinetti Giuseppe, idem.               | 64. Melli Francesco, Reggio.       |
| 53. Lunacciotti Pietro, idem.                 | 65. Galli Antonio, Sassuolo.       |
| 54. Bisi Giovanni, Bologna.                   | 66. Bizzocchi Luigi, idem.         |
| 55. Adami Luigi, Modena.                      | 67. Iamantini Ercole, idem.        |
| 56. Bossoli Luigi, idem.                      | 68. Debbiani Angelo, idem.         |
| 57. Rugini Giovanni, idem.                    | 69. Montanari Francesco, idem.     |
| 58. Fangarezzi Francesco, idem.               | 70. Pinotti Giovanni, idem.        |
| 59. Gelsieri Gaetano, idem.                   | 71. Nizzoli Pietro, idem.          |

tutto il contado compirono la rivoluzione e si costituirono a nuovo governo, egli rogò e segnò l'atto con cui dichiaravasi il duca decaduto di diritto e di fatto, e proclamavasi lo Stato restituito alla sua libertà, e creavasi un Dittatore e tre consoli.<sup>1</sup> Questo fu il delitto per cui Francesco IV lo destinava al carnefice.

Egli era talmente persuaso di non aver fatta cosa da meritar gran pena, che alla notizia del Duca reduce, concitato da sensi atroci e pronto a far sonare la campana di morte, si stimò sicurissimo, e mentre tutti gli altri amici della libertà cercavano scampo in altre terre, ei non si mosse.

Le carceri e le galere si empirono degli uomini più onorevoli, appena il Duca rientrò nei *felicissimi* Stati, sotto la tutela delle baionette dei feroci Croati. Gli sbirri e le spie erano in grandi faccende: il terrore dominava

72. Artioli Giuseppe, idem.  
73. Ferrarini Gaetano, idem.

74. Maranesi Francesco, Modena.  
75. Zuccoli dott. Ippolito, idem.

*Carceri nuove in Sant' Eufemia.*

76. Rovatti Giuseppe, Modena.  
77. Bacchi Rinaldo, Boretto.  
78. Belloli dott. Rinaldo, Reggio.  
79. Vecchi cap. Giuseppe, Modena  
80. Cappi Andrea, idem.  
81. Saetti Andrea, idem.  
82. Palla Luigi, idem.  
83. Mattioli Pellegrino, idem.  
84. Zoboli Lorenzo, idem.  
85. Ricci Luigi, idem.

86. Paroli Ercole, Modena.  
87. Padovani Antonio, Freto.  
88. Saltini Giac. d.<sup>o</sup> l'Ebreo, Mod.  
89. Pellegrini Giuseppe, idem.  
90. Palazzi Gaetano, idem.  
91. Neri Pietro, Camposanto.  
92. Innocenti Domenico, Firenze.  
93. Magotti Angelo, Gualtieri.  
94. Macchioni Dom., Castelvecchio.  
95. Morandi Francesco, Modena.

**NB.** Quest' ultimo venne arrestato dai RR. Dragoni la mattina del giorno stesso che fu posto in libertà dai rivoluzionari dalle carceri dell' Ergastolo, ove era stato tradotto.

Il Duca appena tornato a Modena, ai 13 marzo 1831, ordinò che tutti i suddetti si arrestassero di nuovo se potessero trovarsi. Vedi *Documenti* cit., parte III, sez. I, pag. 55 e 56.

<sup>1</sup> Il medesimo tribunale condannò al tempo stesso anche altri per aver firmato la Deliberazione per cui fu impiccato il Borelli: cioè il dottore Antonio Berselli e il suo fratello Gaetano a 7 anni di reclusione in un forte, il dottor Carlo Cesari a cinque anni, e Bartolommeo Massa a tre.

gli animi di chiunque avesse dato segno di vita nei giorni della libertà. Solo i gesuiti, i preti e gli altri amici del dispotismo esultarono, e per le chiese e per le piazze facevano festa.

Il Borelli fu arrestato con sua grande sorpresa, e dato in mano al tribunale statario residente nella cittadella di Modena. Ne era capo il giudice Zerbini, uomo iniquissimo e capitale nemico al Borelli, per alcune differenze di interessi state fra loro. Questo scellerato, avido di vendetta, destinò l'infelice alla morte appena gli fu dato il carico di giudicarlo. Uno degli altri giudici si oppose gagliardamente a questa condanna reputandola un assassinio: ma Zerbini usando destramente le sue triste arti, lo rimosse da questa resistenza assicurandolo che il Duca avrebbe commutata quella pena in altra assai più leggiera. In appresso l'onesto ma troppo semplice giudice fu tanto afflitto di essersi lasciato còrre all'inganno, che dicono ne morisse di cordoglio.

Il Duca approvò la sentenza di morte pronunziata ai 18 di maggio, e fu stabilito che si eseguisse a' dì 26.<sup>1</sup> La sventurata moglie del condannato, che si pasceva l'animo di vane speranze, fu a pericolo di essere testimone del crudele spettacolo. Essa aveva chiesto di vedere il marito. I feroci che stavano a custodia di lui dettero ad essa la sospirata licenza solamente nella mattina in cui doveva andare alla morte: e poco mancò che essa, ignara del crudele destino, non s'imbattesse nell'infelice mentre s'incamminava al patibolo.

Quando gli portarono la nuova della condanna di morte, sulle prime ei non dette credenza allo strano avviso, e reputandolo un trovato per metterlo a prova,

<sup>1</sup> Vedi la sentenza del tribunale statario nei *Documenti relativi al governo degli Austro-Estensi in Modena*, a pagina 93 e seg.

indignato gridò che si cessasse dal barbaro scherzo. Quando poi si convinse che gli annunziavano il vero, si dispose con forte animo, si rallegrò di esser tolto per sempre dallo spettacolo di tante tristizie, e con cuore sereno ascese al patibolo.<sup>1</sup>

In quel medesimo giorno e in quella medesima ora, moriva, come notammo, anche *Ciro Menotti*. Perciò i nomi dei due martiri vanno congiunti nella memoria degli uomini. Ebbero a luogo natale lo stesso paese, ebbero comuni gli affetti per la medesima idea. Insieme furono scolpite le loro immagini sulle medaglie; e i loro nomi furono insieme celebrati negl'inni, e salutati con affetto dai popoli nelle feste dell'Italia risorta. Poi, appena il figlio del tiranno che li uccideva fu cacciato nel 1848 dalla popolare tempesta, insieme si onorò in

<sup>1</sup> Di questo martire così scrive l'amico nostro *Giuseppe Campi*: « Il Borelli si era già posto in salvo a Bologna nel 1831, quando risolse per sua sciagura di tornarsene a Modena. Una sera in un caffè a lui ci facemmo attorno per ismuoverlo da sì sciagurato intendimento, ma indarno. Egli rispondeva di non aver fatto cosa che potesse porlo in compromesso: ed io a lui: — Il Duca vorrà punirvi: 1° per l'ingratitudine di cui vi accagionerò per la grazia già fatta a vostro fratello, unico esempio da lui offerto di politica transazione; 2° per aver voi strappato al consiglier *Guidelli*, mentre ne voleva far lettura al popolo, il chirografo sovrano che lo dichiarava vicario ducale; 3° per aver fatto violenza di fatto e di parole al consigliere *Torello* che si opponeva alla dimissione de' membri del municipio; 4° per avere steso o rogato l'atto degli otto, poi l'altro dei settantatue. Tanto basta a dargli ampia materia per farvi impiccar per la gola, e in ogni caso la prudenza richiede di aspettare i primi suoi atti per conoscere se vi rimanga a sperare od a temere. — Fu inutile: e il dì che venne egli partì. Lungo la via trovò il generale *Zucchi* che recavasi con la sua colonna a Bologna, e da lui fu pure scongiurato a dar volta. Ma, checchè fosse che il movesse, volle continuare la sua via. Giunto a Modena fu lasciato libero alcuni giorni, sicchè andava cantando vittoria, allorchè fu dai birri sostenuto. Nel processo confessò tutti gli accennati fatti, e il difensore non trovò altra via per difenderlo se non quella di raccomandarlo ai giudici qual uomo che farneticava. L'accusato allora si alzò adirosamente a protestare contro siffatta maniera di difesa, ed affermò aver tutto operato a mente sana ed appensata, con pieno convincimento di coscienza. E fu giustiziato. »

Modena la memoria dei due martiri, che morirono per affrettare alla patria i giorni felici della libertà. Il dì 4 di aprile di quell'anno, quando la famiglia Menotti, accompagnata da molti cittadini, si recava alla tomba di Ciro per onorarne gli avanzi di affettuose parole, di lacrime e di fiori, e per innalzare sulle sue ceneri la sacra bandiera d'Italia, nella pia e mesta cerimonia si fece onorata menzione di Vincenzo Borelli. Poscia ai 26 maggio, giorno anniversario del martirio di ambedue loro si rinnovarono le lodi e le meste preghiere. La famiglia Borelli accompagnata da parenti ed amici e da una scelta schiera di guardia nazionale, si recava al luogo ove giacciono le ossa del martire accanto a quelle del suo compagno di martirio. Sventolava ancora la tricolore bandiera piantata nel campo santo dalla Virginia Menotti: la vedova Borelli vi portava un altro tricolore vessillo, sul quale erano scritte queste parole:

A VINCENZO BORELLI  
MARTIRE DELLA PATRIA  
IL VESSILLO DELLA LIBERTÀ  
È SICURO  
QUANDO SORGE  
DALLA TOMBA DEI MARTIRI.

Dopo le preci dei sacerdoti, vi furono calde parole di affetto pronunziate dagli accorsi alla pia cerimonia. Parlarono il dottor Sabatini, il dottor Baschieri, e il dottor Cannonieri; l'ultimo dei quali dopo ricordata l'amicizia che lo legava al cittadino Borelli, disse che la tomba dei martiri debb'esser feconda di ammaestramenti civili. La bandiera tricolore fu piantata presso la croce mortuaria che sta sulle sacre ceneri: una nepotina del Borelli pose sopra le ossa una corona di rose, e molte giovinette sparsero il suolo di fiori. La



vedova Borelli onorò di pianto la cara memoria dell'uomo che fu vittima della tirannide. In tutti gli astanti la sacra cerimonia ispirò nobilissimi affetti. Tutti giurarono di sostenere la morte prima di permettere che la bandiera italiana fosse svelta da mano straniera di sulla tomba dei martiri della patria. Tutti giurarono di innalzare ai martiri un monumento che attesti alle genti quanto nei figli d'Italia sia grande l'amore della patria e l'odio della tirannide. Tutti poscia se ne partirono dalla tomba sentendosi più forti contro i comuni nemici.

Il Borelli e il Menotti non furono le sole vittime della tirannide di Francesco IV di obbrobriosa memoria. Se essi soli poterono confermare col sangue la fede e la religione della libertà, moltissimi altri le resero testimonianza con lunghi patimenti. Quasi un migliaio di cittadini esularono per il mondo, e provarono *quanto è duro lo scendere e salir per l'altrui scale*. Circa seicento languirono più o meno lungamente nelle carceri e nelle galere, mentre una turba di sgherri venduti al despota insultava ai loro dolori e studiavasi di infamarne la memoria. Senza contar quelli che a lungo patirono il carcere e poi furono rimandati come innocenti, e messi sotto la vigilanza dei birri, nelle sentenze dei tribunali statari che lavorarono indefessamente quasi per tutto l'anno 1834, troviamo condanne in gran numero: condanne a chi si era arruolato nelle truppe dei patrioti;<sup>1</sup> condanne a chi aveva preso parte

<sup>1</sup> Per essersi arruolati alle truppe dei rivoluzionari e aver combattuto contro gli Austro-Estensi ai 5 marzo a Novi furono condannati: a 10 anni di reclusione Paolo Cepolli; a 7 anni Giovanni Rossetti, Francesco Sacchi; a 5 anni Antonio Bozzali, Vincenzo Mantovani, Anselmo Malavasi, Antonio Ragazzi, Pietro Malagodi, Giuseppe Toni, Paolo Baraldi, Antonio Marchi, Antonio Montanari, Bernardo Barbi, Paolo Comi, Clemente Zavarese, Francesco Pini, Ercole Rivasi; a 3 anni Giuseppe Delai, Giacomo Malagoli, Gaetano Ferrarini; a 2 anni Luigi Fiantri; a un anno Luigi Gelati, Dionigio Bizzarri, Francesco Beccanulli, Pietro Bertelli,

in un modo qualunque alla rivoluzione e al governo di essa, o lo aveva anche semplicemente approvato. Condanne a chi avesse scritto giornali; <sup>1</sup> condanne alle donne che fecer bandiere; <sup>2</sup> condanne a tutti gli Ebrei; <sup>3</sup> condanne a Modena, a Reggio a Carpi, a Finale, a Sassuolo, a Pavullo, a Mirandola. <sup>4</sup>

Luigi Cesari, Felice Medaglia, Lodovico Campi, Pietro Chiari, Lanfranco Ferrari Lelli; a 6 mesi Giuseppe Roncati. Vedi *Documenti* cit., parte II, pag. 54, 60, 79, 99 e 118.

<sup>1</sup> Leonardo Nardini per aver cooperato alla compilazione del *Monitore Modenese*, condannato a 3 anni di carcere. *Documenti* cit., pag. 125.

<sup>2</sup> La contessa Rosa Testi Rangoni, per aver cucita di commissione di Ciro Menotti una bandiera tricolore italiana, condannata alla reclusione per 3 anni in un Forte. Il Duca approvando la sentenza cambiò il Forte nel convento delle Mantellate di Reggio. *Documenti*, pag. 104.

<sup>3</sup> Il Duca per punire gli Ebrei di aver preso parte alla rivoluzione, timesse in vigore contro di essi le barbare leggi antiche già abolite nel 1795, abrogò tutte le concessioni fatte loro posteriormente, e li condannò a pagare dentro un anno la somma di 600 mila franchi. *Documenti*, pag. 23.

<sup>4</sup> Per aver preso parte al governo provvisorio di Reggio, condannati a 7 anni di reclusione Gaetano Bergonzi; a 2 anni di carcere il conte Giacomo Lamberti; a un anno Giovanni Friggeri. *Documenti*, pag. 111 e 182.

A Carpi grande il numero dei processati, fra cui condannati a morte (mutata poi nella galera a vita) Gaetano Neri e Gaudenzio Menotti; alla galera a vita Omobono Malagoli e Giuseppe Bertani; alla galera per 20 anni Paolo Mantovani; a 7 anni Paolo Prandi, Gaetano Guidetti; a 7 anni di reclusione in un forte Giacomo Giliberti, Luigi Ferraguti, a 10 anni Giovanni Muzzioli, Niccola Candiani; a 5 anni Giovacchino Muzzioli, Vincenzo Malagoli, Eugenio Moscardini; a 3 anni Giovanni Gamurri, Giuseppe Menotti, Carlo Pironi, Remigio Menotti, Gius. Sternieri, Luigi Benzi, Alfonso Righi; a 5 anni di carcere Alessandro Gelati; a un anno Pietro Ferrari; a sei mesi Angelo Arelidi. *Documenti*, pag. 135 ec.

A Finale condannati a 3 anni di relegazione Francesco Gramigna e Giovanni Gnoli; a un anno Felice Biselli, Luigi Fraassoni, Giovanni Ramondini, Aurelio Cranchi. *Documenti*, pag. 155.

A Sassuolo condannati a 15 anni di carcere Angelo Neviani; a 7 anni di relegazione in un forte Gaetano Panini e Antonio Galli; a 5 anni Ercole Tamagnini, Luigi Bizzocchi; a un anno Gaetano Ferrarini e Giuseppe Zinanni. *Documenti*, pag. 175 ec.

A Mirandola condannati a 10 anni di galera Antonio Barbieri; a 7 anni Domenico Brancolini, Giovanni Pivetti, Francesco Pivetti, Possidonio Pivetti; a 7 anni di relegazione in un forte Andrea Moretti, Vittorio Tosatti, Celeste Rinaldi; a 5 anni Benedetto Gollinelli, Luigi Pivetti, Luigi

Tutti colpirono le ducali vendette. Niuno dei liberali era andato esente da condanne a galere, a carcerazioni, a esilii. Ma l'odio del Duca non era sazio, e nel suo furore divenendo ridicolo, dava ai rivoluzionarii anche la colpa di un terremoto fattosi sentire a Modena nel 1832. Diceva che *questi peccatori, questi uomini senza religione propensi a turbare la società con mali esempi, con spargimento di cattive massime, con desiderio di rivoluzioni attiravano i gastighi e i flagelli di Dio sulle popolazioni.*<sup>1</sup>

Poi nuove paure del Duca e della sua polizia, quantunque ad ogni momento vantassero che la *cara popolazione* era tutta devota al *veneratissimo* principe, il Governo ai 26 marzo del 1832 disse pubblicamente di nuove congiure, affermò di essere informato di tutto; sapere di preparativi e di armi introdotte in città; ma al tempo stesso aveva bisogno di promettere il premio di 100 zecchini a chi gli dicesse dove quelle armi stavano nascoste.<sup>2</sup> E la polizia e i tribunali statarii continuavano a tormentare e a condannare; e Francesco IV faceva pubblicamente l'apologia dei processi economici, e le procedure regolari chiamava parto di pregiudizii e di false dottrine.<sup>3</sup>

Ceretti; a 3 anni Giovanni Costa; a 2 anni Giuseppe Ceretti; a un anno Modesto Zucchi, Giuseppe Francalunga, Luigi Costa, Vincenzo Cavicchioni, Giovanni Tabacchi. *Documenti*, pag. 145 ec.

A Pavullo condannato a 2 anni di relegazione Giuseppe Lollini. *Documenti*, pag. 175 ec.

<sup>1</sup> *Documenti* cit., parte 1, pag. 33.

<sup>2</sup> *Documenti* cit., pag. 31. Vari furono gli arresti, e con ducale chirografo furono condannati all'esilio i detenuti Pellegrino Marchetti e Pellegrino Rampalli, e i fuggiti don Ercole Poio Scapinelli e don Vincenzo Castiglioni. Il conte Valerio Salimbeni, resosi sospetto sul suo modo di pensare politico, fu messo in libertà, ma assoggettato alla sorveglianza della polizia e obbligato a dar cauzione: così Luigi e Gaetano Araldi. All'ingegnere Giuseppe Maria Toschi fu offerta la liberazione dal carcere, purchè si obbligasse ad andare in esilio. Seghicelli, Maselli e Boccabadati furono rilasciati in balia del Buon Governo, perchè li trattasse come a lui paresse più conveniente. *Documenti, Materie criminali*, pag. 89.

<sup>3</sup> *Documenti* cit., pag. 36.

## LIII.

**ENRICHETTA CASTIGLIONI.**

... Quando nel carcere il consorto,  
 Bello esempio d'amor, lieta seguivi,  
 Invida invidiar ti colpì la morte,  
 Che in cielo e in ogni cor più bella or vivi.  
 GIANNONE.

Molte madri italiane morirono del dolore di cui le contristò il dispotismo, uccidendo loro i cari figliuoli o rinchiudendoli in orride carceri. Alcune coi mariti e coi figli trascinarono miserissima vita nella terra straniera, e mangiarono per lunghi anni l'amaro pane dell'esilio. Altre, per avere avuto libero cuore in terra di schiavi, caddero vittima del furore degli sgherri dei principi.

Enrichetta Castiglioni, dopo la infelice rivoluzione modenese del 1834, morì nelle prigioni di Venezia, vittima dell'Austria e del duca di Modena. Noi per fare memoria di lei non sapremmo trovare più efficaci parole di quelle con cui Giuseppe Mazzini la onorava nel 1833 quando gli giunse novella del lacrimevole fine di questa donna virile. Le parole ch'ei le consacrava cominciano con due versi di Dante :

O fortunate! e ciascuna era certa  
 Della sua sepoltura.....

« Quando Dante mandava quel gemito, l'Italia era campo, come è in oggi, di proscrizioni, di persecuzioni e di esilii. Nessuno era certo di lasciare le sue ossa al terreno che ricopriva le ossa dei padri. Gl' Italiani eran divisi in sette, in fazioni che si contendevano il dominio di ogni provincia, d'ogni città, d'ogni comune.

Odiavano e combattevano fraternamente. Combattevano per frazioni non ordinate a un piano generale d'azione. Le alternative di vittoria e rovina erano frequenti, e la vittoria degli uni cacciava una gente intera a ramingare per l'Italia. Il papa e l'imperatore vegliavano su quelle gare, come lo *sciaka* sulle guerre del liono, presti a gittarsi sugli avanzi della battaglia per estendere il dominio sui cadaveri degli estinti.

» Erano guerre infami, — pure, non fosse altro, italiane. Erano proscrizioni, ma profferite da gente italiana, e sofferte in terra italiana. Lo straniero non aveva ancora il privilegio della persecuzione. Si moriva combattendo ferocemente, all'aria aperta, senza lente torture. Traluceva da quei fatti, da quelle stragi un non so che di virile; un alito di potenza italiana, che racconsolava il morire delle anime generose.

» Oggi si more lentamente, penosamente, e in silenzio nel profondo di una prigione, con una catena austriaca al piede, con una sentinella austriaca che veglia il sospiro ultimo, senza conforto d'una parola italiana, senza un varco alla maledizione che il labbro mormora negli aneliti dell'agonia: — oppure, in esilio sopra una terra straniera, fra l'insulto della compassione, e l'orgoglio insoffribile della prosperità altrui, bevendo a sorsi la disperazione, pascendo l'anima di una speranza e di un voto, che i giorni rinforzano senza soddisfare. È ventura se un grido di libertà, una voce alla patria non attirano persecuzioni al proscritto, anche sulla terra consacrata dalla libertà. È ventura s'egli non deve tremar dei suoi cari, che il tiranno, irato della vittima che gli è sottratta, veglia e percote.

» E le madri? — quante maledizioni di madri fanno corona alla testa di Metternich? Quanto gemito di madri erra dall'Italia alla Francia o dalla Francia

all' Italia, perchè le madri sanno anche l' esilio ? — gemito secreto che nessuno può intendere, che non conosce parole, che non si rivela se non nell' occhio e nel labbro tremante, — gemito in confortato che accusa la bassa ferocia dell' oppressore e la codardia degli oppressi ; perchè certo se vi è tempo che richiami a mente le parole di Tacito, è questo nostro, narrando il quale i *posterì mal sapranno discernere se più fosse di tirannide ne' padroni o di pazienza nei sudditi.*

» E la donna alla quale noi qui, poichè altro non possiamo, intendiamo consecrare un ricordo, era madre, — e morì nelle prigioni dell' Austria — e il bambino morì anch' esso in Italia, — e il marito andò ramingo, senza conforto, fuorchè il lontano della vendetta.

» Enrichetta Castiglioni (Bassoli), superati i pregiudizi del patriziato, intendeva il suo secolo ed amava caldamente la patria. L' uom del suo cuore, ufficiale italiano, avea sentito al servizio straniero, dove circostanze di dolore lo avevan cacciato, tutto quanto l' amaro del dominio tirannico esercitato in Italia, ed anelava occasione di consacrar la spada ad emanciparsi. E forse per questa comunione d' ira e d' affetti i due si amavano più fortemente, perchè l' amore, passione divina e dominatrice d' ogni facoltà, s' alimenta e rinfiamma di tutte l' altre generose passioni, e le nutre perfezionandole, e spirando nell' anima un desiderio inquieto di farsi grande davanti all' ente che s' ama. Bensì l' amore, in anime siffatte, e quando ha vita in una terra schiava, è rade volte scompagnato dal dolore: dolore che non illanguidisce l' amore, forse lo raddoppia e lo fa più solenne.

» E a questo dolore, che ritempra l' anima nel sacrificio, Enrichetta Castiglioni si rassegnava, quando la

sera in che dovea levarsi il segnale dell'insurrezione nella casa Menotti, il marito studiandosi illuderla, le proferiva un addio, promettendole di rivederla bentosto e condurla al teatro, — ed essa gli dava un bacio dicendogli risolutamente: *Va'; segui il dovere di cittadino; non tradirlo per me, perch' io forse t'amerei meno.*

» Seguiva la vicenda che tutti sanno, e la lotta eroica tradita dalla fortuna, poi il moto generale dell'Italia centrale, che rispondeva al segnale, poi la delusione del patto bandito all'estero, e la debolezza per non dir altro, degli uomini scelti dal caso a condurre l'impresa, — e la rovina e la fuga, e l'infamia austriaca che violava i diritti dei mari, e fatta pirata, trascinava i migliori, fra i quali il marito dell'Enrichetta, nelle carceri di Venezia.

» Ed Enrichetta che avea promossa e seguita coi voti l'incertezza del moto, sentì giunta l'ora del sacrificio, nè s'arrettrò. Dieci dì dopo il parto, essa avea seguito i nostri in Ancona; ed ivi confortando i traditi, procacciando aiuti a chi mancava d'ogni cosa, avea fatto tutte quelle parti che la carità di patria e la pietà della sventura alle anime gentili persuadono. — Poi udita l'opera iniqua e il marito fra i ceppi dell'Austria, seguiva gl'impulsi del cuore, e deliberava tenergli dietro e dargli nella prigione quel maggior conforto che per lei si potesse.

» E qui cominciò per essa quella vita di spasimo e di privazioni, che doveva logorarle le forze, e che non aveva per reggersi altro che un solo pensiero. Era il pensiero dell'uomo al quale essa avea consacrati i suoi giorni: la speranza di porre un sorriso nella trama della sua vita. E questo pensiero le raggiava sul viso, di mezzo a' travagli ed a' patimenti che il modo di vita

e le mille angherie dei custodi le procacciavano. Nè ammirazione del sacrificio, nè gentilezza dovuta al sesso più debole, giovavano ad alleviare per lei il governo delle prigioni. Offesa gravemente dove il braccio si congiunge alla mano dalla caduta di un corpo estraneo, nè la minaccia di tetano, nè la impossibilità di aiutarsi del braccio, nè la malattia di venti giorni le valse a far sì che la preghiera del marito di porle accanto a proprie spese una donna, fosse soddisfatta. Poi quando, affranta dagli stenti, ammalò di malattia che conduce alla morte, non mutarono per questo le condizioni del vivere. Essa durava serena e tranquilla. Quei che la videro in quello stato, e videro il suo sorriso, affermano che essa sembrava un angelo di consolazione tra' prigionieri, e noi non ci diffondiamo in lunghi discorsi, perocchè quel ricordo de' suoi compagni nella sventura ha più eloquenza che non potrebbero assumere le nostre parole.

» Enrichetta Castiglioni era destinata a morire nelle prigioni, perchè la crudeltà austriaca toccasse gli estremi, e a quei che la conobbero e l'amarono fosse più santo il legato della vendetta. — Uno scirro si manifestava: cinque mesi di malattia prostrarono ogni forza vitale: il vigore della gioventù le si era logorato nel disagio morale: in quei mesi essa avea vissuta la vita degli anni, e il tormento fisico trovò consunta ogni potenza di reazione. — Forse un alito d'aura libera e pura poteva salvarla, ma la ferocia del barbaro ostava. E mentre i suoi giorniolgevano a fine, il marito e gli amici insistevano, pregavano, scongiuravano le fosse concesso trasferirsi dalla prigione in asilo più propizio alle cure. I migliori fra i cittadini s'offrirono malleadori. Ma tornò vana ogni istanza. Soltanto per raffinamento d'ipocrisia, quando ogni cosa volta alla peggio,



disperato il caso, riesciva impossibile trasportarla al di fuori, venne un permesso, specie d' amara ironia, che pochi vorrebbero credere, se la gamba di Maroncelli, commessa per concessione di Vienna all' operazione chirurgica, quando la cancrena era già formata, non fosse irrecusabile documento del consueto procedere.

» La povera Enrichetta morì, — nè mai tra gli spasimi e negli eccessi della convulsione scemò la costanza colla quale s'era devota. Il calice amaro fu bevuto da lei a goccia a goccia, senza che una voce di rimprovero condannasse il marito a un rimorso. Le molte cure usate dai dottori Baschieri e Lupi tornarono inutili. Il guasto era irreparabile. L'avvocato Peretti vegliò, confortandola, gli ultimi aneliti dell'infelice, e il marito ne serbò viva la riconoscenza agli amici esuli come lui.

» Povera Enrichetta! — La terra le sia leggiera, e la ricordanza dei suoi amici, che morrà con essi, le sia compenso alla mortale sciagura. Forse per lei fu meglio il morire. La vita scorre affannosa in questi tempi di crisi; in questo periodo di transizione e di lai, che pone sulla fronte al giovane le rughe della vecchiaia, che condanna l'anime nate all'amore a logorarsi nei pensieri dell'odio, che contende le gioie individuali, o se splende sulla via solitaria un raggio di luce, lo intorbida coll'ombra di una sciagura certa, immancabile, perchè gli affetti pubblici combattono coi privati, nè si può compiere un dovere senza il sacrificio di quanto l'anima ha più caro nel mondo. Per lei forse meglio il morire; — rimanga il nome e l'esempio. » — Essa morì a 27 anni dopo 43 mesi di pena. »

Quando i prigionieri, fra i quali ella era morta, furono liberati, appena giunsero a Marsiglia resero alla forte donna solenni e funebri onori. E Giuseppe Campi

e il Pepoli le composero le epigrafi. Quella del Campi diceva :

*A Enrichetta Bassoli modanese — Ne' pericoli della fuga — Nelle ambasce del carcere austriaco — Al marito conforto e compagna — Morta in Venezia nel fiore della vita — Nel XIII mese della sua prigionia — Strutta da uterino carcinoma — Pianta, desiderata — Dai comprigioni e dagli esuli Italiani — Questo monumento il derelitto sposo — Silvestro Castiglioni — Fieramente sconsolato — In estranea terra erigeva.*

Il Pepoli si esprimeva così :

COSTEI PERCHÈ REA DI AVERE AMATO LA PATRIA ED IL CONSORTE NEMICO AI TIRANNI, NELLE PRIGIONI DEL TEDESCO IN VENEZIA SPIRÒ.

## LIV.

GIUSEPPE RICCI.

Cadesti: ma innocente:

Ma grida sempre e aspetta  
Il sangue tuo vendetta:  
E il sangue tuo l'avrà.

Di misera famiglia

Le lagrime e i singulti  
Non rimarranno inulti;  
Espiarli il vil dovrà.Già ruggia il ciel sugli empì  
Ch' abber perverso ingegn,  
E si diccan sostegno  
Del trono e dell' altar!Già di soffrire è stanco  
Quella bestemmia infame:  
D' ipocrisia le trame  
Già presto è a fulminar.

DOMENICO GARZADI.

Le leggi barbare, le fiere voglie dei governanti, e le sozze arti di polizia cospiravano a ridurre tutti i Modenesi all' infame mestiero di spia, a rompere fra gli uomini ogni vincolo di umano consorzio. La morale del popolo impedì questi effetti tristissimi: ma pure tutte le conseguenze delle scellerate trame non si poterono togliere. Uomini tristi ve ne hanno in ogni luogo, e questi sono prontissimi a servire i mali governi e i tiranni. Il Canosa e gli altri suoi degni compagni andavano a caccia di liberali. Sognavano sempre congiure e rivoluzioni: e quando congiure non vi erano, le inventavano per farsi poi merito di scoprirle, e prenderne occasione a opprimere i loro nemici. Per opera loro nel marzo del 1832 si sparse la voce che la *propaganda liberale* aveva spedito sicarii ad uccidere l' *adoratissimo* principe. Allora Francesco IV per calmare il *turbamento gettato nel cuore dei fedelissimi sudditi* da questa nuova, scrisse un foglio in cui diceva che stessero tranquilli, che egli non

temeva nulla dagli *empi* di cui sapeva gli inutili *vanti* e gli *attentati sacrileghi*. Poi aggiungeva: « Quand' anche dovessimo soccombere, quest'idea non ci atterrisce, anzi ci consolerebbe morir martiri d'una buona causa. Spereremmo che un tal fatto, anzichè avvilire quelli che pensano come noi, li animerebbe vieppiù a vendicare la nostra morte, darebbe loro nuovo coraggio e diremmo quasi un sacro furore, farebbe conoscere al mondo l'infamia di quel partito d'assassini. E siccome l'innocenza oppressa trova sempre difensori e vendicatori, noi sperar potremmo che la nostra morte fosse un eccitamento a *grandi e valorose azioni* che finirebbero per schiacciare questi empi. Abbiamo figli troppo giovani, ma abbiamo fratelli che pensano al pari di noi, che non la cedono certo a noi nè in coraggio, nè in fermezza, nè in rettitudine di principii. Questi saprebbero vendicare al caso la nostra morte, siccome la giusta causa che sosteniamo: e ci consola il pensiero, che se Dio richiedesse anche da noi il sacrificio della vita, ciò sarebbe ne' suoi imperscrutabili disegni per far trionfare la causa sua e della giustizia. »<sup>1</sup>

Dopochè il Duca ebbe dette queste parole, tutti i suoi servitori levarono un rumor grande di congratulazioni, di lodi e di adulazioni impudentissime. I ministri, i soldati ed i rappresentanti del municipio si congratularono col Duca e ringraziarono la Provvidenza che lo avesse conservato all'amore dei sudditi. Il vescovo di Modena a nome del clero maledisse gli empi, e fece voti perchè, come allora, tornassero sempre vani gli esecrandi attentati contro un principe che era veramente secondo il cuor di Dio: *iuxta cor Dei*.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Vedi su ciò anche i *Documenti cit.*, parte I, pag. 36 ec.

<sup>2</sup> È sommamente enfatico e ridicolo anche il giuramento che i soldati del Duca prestarono in quella occasione, e già noto per le stampe. « I sol-

I ministri e le polizie dovettero chiamarsi molto contenti del bello effetto prodotto dalle loro invenzioni. Le cose però non finivano in ringraziamenti a Dio, e congratulazioni al Duca. Gli sbirri eccitati dal conte Riccini ministro del Buon Governo, infuriavano per iscoprire le trame segrete. Fecero perquisizioni per le case di città e per le ville, sfondarono porte, atterrarono mura per cercare depositi d'armi. Non trovarono nulla. Allora si ebbe ricorso ad altri espedienti. Per avere occasione a infierire, s'inventarono lettere che si supponevano scritte da uomini di setta intesi a sovvertire lo stato. Una di queste lettere supposte faceva trasparire che il conte Ercole Pio fosse capo di una congiura e avesse a complici l'ingegnere Toschi, e gli avvocati Marchetti e Rampalli. Il conte che presentò l'inganno, si salvò prodigiosamente, fuggendo dai felicissimi stati. I supposti complici furono tosto arrestati, e dopo 23 giorni di carcere ebbero condanna d'esiglio. Non furono interrogati,

Francesco IV hanno provato la più viva indignazione (quanta non bastano parole per esprimerla, e che non cesserà con lo scoprimento e lo sterminio dei sicarii), allorchè hanno avuto cognizione del progetto sacrilego che avevano concepito i rivoluzionari di assassinare la sacra persona del loro adorabile sovrano. Essi dichiarano aver provato la più pura soddisfazione, ed un vivo e nobile orgoglio, allorchè hanno assunta la divisa di un principe, che per la gagliardia del suo animo e per il suo vero coraggio può chiamarsi *il primo soldato del suo secolo*. I soldati di Francesco IV, fieri di servire sotto la sua bandiera, giurano di spandere fino all'ultima goccia del loro sangue per difendere l'invincibile arciduca, loro padre amorosissimo, gran capitano: essi raddoppieranno di vigilanza e di energia. La vita non è loro cara se non perchè possono offrirla per salvare quella del loro sovrano, e per far perire gli assassini. Che se giammai (che Dio non voglia!) l'inferno avesse vomitato un'anima così esecrabile per tentare il più leggiero attentato, i soldati di Francesco IV vogliono che tutto il mondo sappia, ch'essi conoscono perfettamente individuo per individuo quelli del loro concittadini che dividono le massime degli scellerati rivoluzionari e liberali. Che essi tremino dunque per loro stessi, poichè i soldati si rendono sulla loro vita responsabili della sicurezza di Francesco IV. Che essi tremino, perchè la giustizia del soldato è tanto pronta, quanto sicura. »

non ebbero processo; non si disse loro nulla delle ragioni di siffatte misure.

Riuscito a male il tentativo contro il conte Ercole Pio, si cercò di altre vittime, per dare poi ad intendere al Duca di averlo salvato da un grave pericolo. L'uomo destinato a perire fu il cavaliere Giuseppe Ricci di Modena. Egli era guardia di onore, e nel 1834 seguì il Duca nella sua fuga, e andò con lui fino a Mantova. Di lì fu mandato a Ferrara per chieder soccorso al generale Bentheim, ed egli vi andò travestito, e soffrì tanto disagio in quel viaggio, che ne riportò una malattia. Del che il Duca si mostrava gratissimo, ed appena tornato a Modena, in più incontri gli mostrò la sua riconoscenza per l'affetto di che il Ricci gli aveva dato prova.

Ma tutta questa gratitudine da ultimo finì coll'uccidere quell'infelice. Il Ricci era odiato dal conte Riccini: non è ben nota la ragione dell'odio. Corse una voce che parlò di gelosie, che riferì esservi stato fra essi un diverbio, nel quale il Ricci sfidò il Riccini. Questi non avrebbe accettata la sfida, e il Ricci trattandolo come si trattano gli uomini vili, gli avrebbe dato uno schiaffo, dopo il quale aggiugnési che il Riccini partisse fremente ed esclamasse che quello schiaffo si doveva lavare col sangue. Qualunque ne fosse la ragione, la trama per perderlo s'ordì in questo modo. Stavano in carcere un Venerio Montanari e un Giacomo Tosi, due malfattori. Il Tosi aveva 58 anni, e ne aveva passati 30 nelle carceri e negli ergastoli di Modena e di Mantova: era ladro famoso, e in tre sentenze era stato condannato prima a un anno di carcere, poi a 25 anni di galera.<sup>1</sup> Se il Montanari non aveva addosso tanti delitti, lo doveva alla sua

<sup>1</sup> Vedi *Relazione del processo Ricci e compagni nei Documenti riguardanti il governo degli Austro-Estensi in Modena*, parte III, sezione I, pagina 91 ec.

più giovine età di 37 anni. Era figlio di padre stato in galera per latrocini, e non tralignava dagli esempi paterni. Per furto qualificato soffrì sei anni di carcere: poi si trovò implicato in una nuova procedura criminale per titolo d'assassinio, e gli fu dato escirne solo per difetto di prova piena. Questi due infami che la polizia teneva sottoposti a perpetuo precetto nei giorni che non stettero in galera od in carcere, negli ultimi tempi erano stati arrestati insieme per essere stati complici in un nuovo furto qualificato. Loro carceriere era Giuseppe Gallotti, oriundo degli Abruzzi, uomo tristissimo. A questo carceriere e ai due carcerati si rivolsero quelli che volevano perdere il Ricci. Il carceriere fu mezzano a ordire l'inganno. Al Montanari e al Tosi fu promessa libertà e premio grande di danaro se accusavano il Ricci di aver voluto uccidere il duca. Il Montanari assentì; il Tosi, quantunque scelleratissimo, sulle prime esitava a prestarsi all'opera infame; poi cedè alle minacce. Furono istruiti di quello che avevano a dire, ed essi deposero: Che in una sera del marzo di quel medesimo anno 1832 si trovarono insieme col cavaliere Ricci a una villa di lui nel territorio di Bastiglia: che ivi erano anche Domenico Piva, Giacomo Guicciardi, Carlo Gasparini, Luigi Golfieri, Lorenzo Vincenti e Giuseppe Borghi: che in quella adunanza si concertò d'uccidere il duca nella chiesa di San Pietro il 24 di marzo, d'impadronirsi della duchessa, di disarmare i soldati, di mettere in rivoluzione lo stato. Dopo questa deposizione furono immediatamente arrestati Ricci, Gasparini, Borghi, Piva e Guicciardi: Golfieri e Vincenti sapendosi cercati, fuggirono: ma il secondo poco appresso, sapendo la ragione per cui lo cercavano, si costituì da sè medesimo. Avrebbe fatto lo stesso anche il Golfieri, se gli amici non lo avessero consigliato a non confidare nell'innocenza.

Il Ricci fu arrestato la sera dei 16 giugno al teatro dai reali dragoni. Nella notte la moglie di lui si recò dal Riccini a chiedere spiegazione del fatto. Egli la tentò con domande suggestive; essa rispose che suo marito era innocente. E allora il Riccini: Le mogli non sanno tutti i segreti dei loro mariti. Al che l'egregia donna rispose sdegnosamente: La moglie del conte Riccini non saprà tutti i segreti di suo marito, ma la moglie del cavaliere Ricci sa tutti i segreti di lui, perchè egli non ha mai fatto nulla che non sia onorevole, e che non possa sapersi da tutti. Il ministro aggiunse: Domani le faremo la perquisizione della casa; e dopo queste parole la licenziò, ed ella partì invitando a perquisire all'istante.

Il Ricci persuaso che il suo arresto fosse uno sbaglio, se ne stava tranquillo in prigione, divertendosi a sonar il flauto, ed attendendo ad ogni momento di essere rilasciato in libertà. Ma i suoi nemici si affaccendavano a perderlo. Con terrore e con seduzioni si sforzavano di indurre gli altri arrestati a confermare le accuse infami del Montanari e del Tosi; ma fu vano ogni sforzo. Quindi il Duca ai 5 luglio creò una commissione militare per giudicare gli accusati *inappellabilmente e mediante processo sommario*. Una sola persona, il Bonazzi, fece i due uffici incompatibili di giudice e di fiscale; la deposizione di due correi, uomini coperti d'infamia, fu tenuta per una prova certa del delitto imputato. E su questa scelleratissima prova la commissione, dopo pochi giorni, con sentenza degli 11 luglio, condannò Ricci, Montanari e Tosi alla forca, e alla confiscazione dei beni; Piva, Guicciardi e Gasparini alla galera a vita, e Borghi a 15 anni. <sup>1</sup> Ai 17 luglio il duca confermò la sen-

<sup>1</sup> È stampata tra i *Documenti riguardanti il governo degli Austro-Estensi in Modena*, parte II, pag. 187 ec.



tenza di tutti, tranne quelle del Montanari e del Tosi, infami delatori della supposta congiura, ai quali commutò nella galera a vita la pena di morte. Condotti questi al loro destino furono trattati dolcissimamente; dentro al recinto dell'ergastolo ebbero piena libertà. Si dettero loro ricognizioni annuali e giornalieri pensioni: si appagavano di ogni desiderio, si confortavano a tollerar di buon animo il presente, e ad aver fiducia nell'avvenire.<sup>1</sup> Si assicuravano che erano tenuti in custodia per loro bene, perchè il governo sapeva che se tornassero liberi, sarebbero stati immediatamente trucidati. Così si premiava il più infame di tutti i delitti.

Per il Ricci non vi fu pietà. Ruscirono vane le preghiere di tutti, e la disperazione dell'infelice moglie e del vecchio padre che non risparmiarono suppliche, e si trascarono ai piedi ducali a chieder giustizia per quell'innocente. La moglie fu crudelmente ingannata; il Duca le disse: Consolatevi, io credo il vostro marito innocente, ma quando anche non fosse, io non verrò mai ad estremi partiti con lui, perchè sono memore del suo affetto e della sua fedeltà antica verso di me. E poco dopo aver fatte queste promesse all'infelice donna, firmava la sua sentenza di morte. Credè di dare una prova di sua grande clemenza, mutando la forca nella fucilazione, e risparmiando alla famiglia la confiscazione dei beni. Il cavaliere Giuseppe Ricci venne fucilato in Modena ai 19 luglio del 1832. Il giorno avanti alla morte pregò il canonico Bartoletti, suo confessore, a recarsi dopo l'esecuzione dal Duca, e dichiarargli ch'era morto innocente. Il canonico poscia riferì ad altri queste parole, ma per paura del Riccini, non ebbe coraggio di testimoniare del vero in faccia al Duca. Il Ricci aveva 36 anni; era stato sempre devotissimo al

<sup>1</sup> *Relazione del processo Ricci e compagni*, loc. cit. pag. 105 ec.

Duca, non era reo neppur d'un pensiero; morì vittima di scellerati che ardevano sfogare il loro mal talento, e che per conservare la propria potenza volevano mantenere il Duca nella paura. Lasciò nel pianto un vecchio padre, una virtuosa moglie, una numerosa famiglia. I ribaldi che l'uccidevano tentarono anche ricoprirlo d'infamia, spargendo voce che aveva confessato il delitto e promesso grandi rivelazioni se gli salvavano la vita. Queste furono calunnie: niuna rivelazione poteva fare, niuna rivelazione promise. Se si fosse offerto a ciò, i suoi carnefici avrebbero accettata volentieri l'offerta e, ascoltate le rivelazioni, lo avrebbero ucciso egualmente.

La città era mesta di questi delitti: solamente la *Voce della Verità* cantava vittoria, menava feroce tripudio, e si affacciava a infamare la città, gridando che tutta quanta la popolazione di Modena *si era levata in una sola e tremenda voce di esecrazione*. Cesare Galvani e compagni infuriavano e, con impudenza più singolare che rara, affermavano che gl'istessi liberali per paura dell'ira popolare *si mostrarono con chiara affettazione i primi ed i più caldi esecratori del Ricci*.<sup>1</sup> Ma le sguaiate menzogne non produssero effetto; la coscienza del popolo ritenne che quello infelice era morto innocente. E ciò fu confermato dalla pubblicazione del processo che colle asserzioni gratuite, colle contradizioni e colle calunnie mostrò più che mai l'ingiustizia. Si pubblicarono alcune *osservazioni alla sentenza*, le quali fecero vedere tutta l'iniquità di quell'infame giudizio. Più tardi il Garofolo direttore di polizia caduto in disgrazia, scrisse una lunga memoria su questo stesso argomento. Egli non era sospetto di liberalismo; apertamente si dichiarava nemico dei liberali; si rivolgeva all'*immacolata re-*

<sup>1</sup> Vedi la *Voce della Verità*, 19 luglio 1832, supplemento al N°. 149.

**ligione di Francesco IV ; protestava di voler essere sempre il più *rispettoso ammiratore e il più sincero panegirista* d'un principe così *incomparabile, virtuoso, giusto, magnanimo*, e dopo tutto ciò tesseva una lunga storia dei fatti che vide coi proprii occhi, e dimostrava che la morte del Ricci fu un assassinio giuridico. Ciò fu provato ad evidenza anche dal controprocesso fatto nel 1848 a richiesta della vedova Ricci.<sup>1</sup>**

<sup>1</sup> Vedi *Relazioni del processo Ricci*, loc. cit., pag. 104 ec. Anche un altro innocente fu condannato alla morte e poi alla galera a vita nel 1834, cioè l'avvocato Giacomo Mattioli Bertacchini per pretese congiure ed associazioni settarie che erano « mere creazioni della cupa fantasia del governo, sia poi per esercitare, sotto pretesto di giustizia, private vendette, sia per arrecare spavento colla frequenza e colla crudeltà dei giudizi al partito liberale, sia finalmente per rendere inquieto l'animo del Duca e colla apparenza d'importanti servigi guadagnarsene il favore e vincolarlo in futuro a un dato sistema di persone. » *Documenti cit., Mat. crimin.*, pag. 148, e *Sentenze politiche*, pag. 183 e segg.

## LV.

## NUOVE CONDANNE DEL DUCA DI MODENA.

## I MORTI IN ESILIO.

Come profumo all'etere,  
Come effante al sol  
Sempre il pensier dell'anima  
Torna al paterno suol.

ARNALDO FUSINATO.

Esule e sconosciute  
Di terra in terra andrà,  
E cor non troverà

Che non sia muto.  
Fra barbare loquela  
Sciorrà la voce invan:  
Compresa non saran

Le sue querce.

I colli, i fiumi, i piani  
Del suo paterno suol  
Ricorderà nel duol

Troppo ah! lontani.

E piangerà, se bene  
Matrigna a lui sembrò,  
La terra ove spirò

L'aurò sereno!...

Un volo, un sol desir  
Consola i suoi pensier:  
Poteria riveder

Pria di morire!  
Vana speranza, ah! lasse!  
Lungi da lei morrà  
E fior non sorgerà

Dal triste sauso!

FRANCESCO DALL'ONGARO.

L'infelice terra di Modena era bagnata del più nobile sangue de' suoi figli: gli uomini più generosi languivano nella terra di esilio; altri rimanevano nelle prigioni; per altri alla carcere era aggiunto il bastone:<sup>1</sup> e tutto ciò non bastava a saziare le dispotiche voglie del feroce Duca. Nel 1835 vi furono 46 condanne, e 16

<sup>1</sup> Più pagine dei *Documenti modenesi* altrove citati fanno a lungo la storia delle bastonate avute più volte da Giuseppe Ceschi nelle carceri d'Aulla nel 1833 per imputazione di avere sparso false notizie. V. parte III, sez. I, *Materie criminali*, pag. 131-144.

nell'anno appresso, alcune a morte, altre alla galera a vita o per molti anni: i più imputati falsamente di cospirazione alla *Giovane Italia*, altri puniti della parte presa ai fatti del 1834;<sup>1</sup> continuò poi l'inferire delle condanne anche sui morti stessi e sugli esuli. Nel giugno del 1837 una commissione militare stataria condannava 40<sup>1</sup> persone alla morte, alla galera a vita od a lungo carcere. I condannati alla forza furono: Biagio Nardi, Silvestro Castiglioni, Manfredo Fanti,<sup>2</sup> Giovan Battista Ruffini, Ignazio Rizzi, Angelo Usiglio, Giovanni Vellani, Giulio Pozzuoli, Costante Rebucci, Costante Rocca, Alessandro Barbetti, Filindo Rezzati, Michele Guvi, Flaminio Lolli, Giovanni Muller, Giovanni Cavioli, Lotario Bacciolani, Andrea Montanari, Ermenegildo Zeneroli, Giuseppe Castelli, Giuseppe Piva, Francesco Ferrari, Gaetano Malavasi, Antonio Delfini, Gaetano

<sup>1</sup> Al 24 marzo 1835 condannato a 15 anni di galera Vincenzo Poli già direttore di polizia; alla morte sulla forza il dottor Domenico Ferrari e Francesco Malvolti ufficiale di un distaccamento di cacciatori del Frignano, accusati di complicità con Giacomo Mattioli, e di trame colla *Giovane Italia*. Al Ferrari la pena fu commutata in 6 anni di carcere, e al Malvolti in 12 anni di galera.

Al 19 maggio 1835 condannati per le medesime imputazioni, Emilio Ferrari, Cristoforo Pezzini, Giuseppe Gianelli alla morte, commutata poi nella galera a vita al Pezzini, e a 20 anni a Gianelli e Ferrari: Giuseppe Mattioli di Modena alla galera a vita commutata in 7 anni di carcere; Luigi Cassoli a 15 anni di galera, e Natale Mascagni a 10 anni.

Al 20 luglio 1835 condannati Carlo Tamburini alla morte commutata in galera per 45 anni; Federico Viani alla galera a vita; Emilio Guidotti a 10 anni; Carlo Lucchi, Francesco Guidelli e Angelo Picaglia a 5 anni di carcere; Francesco Carpi a 7; Francesco Simonetti a 3.

Al 9 maggio 1836 condannati alla morte Francesco Veratti; alla galera a vita Giuseppe Vitali; a 10 anni Federico Morselli, Cesare Giudici, Giuseppe Cialdini; a 10 anni di carcere Antonio Lugli; a 5 Ippolito Zuccoli, Giuseppe Eugenio Ferrari, Geminiano Gozzi, Paolo Magelli; a 2 anni Pietro Baccioli; a un anno Luigi Cantelli; a 6 mesi Giulio Cesare Tampellini; e a un anno di reclusione in un forte Orazio Malaguzzi. Vedi *Documenti cit.*, *Sentenze politiche*, pag. 195, 202, 209, 217 ec.

<sup>2</sup> È quello stesso che in quest'anno 1860 regge il Ministero della guerra del Regno Italiano.

Tampellini, Antonio Tampellini, Pietro Ansaloni, Paolo Fabbri, Antonio Aguzzoli.

Il Nardi ed il Castiglioni erano già morti in esilio, ed ora si condannavano con gli altri ad essere impiccati in effigie.

Alla galera a vita furono condannati: Gaetano Fanti, Costanzo Buffagni, Domenico Martinelli, Niccola Rebucci, Giovan Battista Cardini, Baldassarre Tirelli, Alberto Tabacchi, Luigi Barbeti, Luciano Malavasi, Giuseppe Montanari, Lorenzo Panizzi, Domenico Polacchini, Giulio Reggianini, Gaetano Moreali, Giuseppe Gazzadi, Domenico Gazzadi, Pietro Malatesti, Felice Spezzani, Antonio Riva, Antonio Paltrinieri, Geminiano Luppi, Celeste Menotti, Giuseppe Reggianini.

A venti anni di galera furono condannati Nicola Manzini, Luigi Fabrizi, Carlo Fabrizi, Paolo Martinelli, Antonio Angelini.

A dieci anni di galera: Gio. Battista Leoni, Gio. Battista Cavazza, Anacarsi Nardi, Cesare Sighicelli, Angelo Guidelli, Gaetano Ansaloni, Luigi Generali, Francesco Leoni, Carlo Ferrari Castelvetro, Antonio Baschieri, Giuseppe Leoni, Giuseppe Vandelli, Camillo Manzini, Giuseppe Tommaselli, Niccola Fabrizi, Giuseppe Ansaloni, Giuseppe Manzini, Francesco Gialdini.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> A cinque anni di galera furono condannati Francesco Ruther, Giuseppe Guerzoni, Gaetano Franchini, Agostino Mucchi, Giuseppe Pesseri, Camillo Franchini, Ercole Tavani, Francesco Bompani, Giovanni Battista Tondini, Gaetano Rota, Carlo Tirelli, Giuseppe Tirelli, Giuseppe Picaglia, Geminiano Manni, Francesco Rangone, Giovanni Antonio Longoni.

A cinque anni di carcere Pellegrino Nobili, Antonio Bocolari.

A tre anni di carcere Giovanni Antonio Morano, Pier Giacinto Terracini, Giacomo Ferrari.

Pellegrino Nobili morì in Toscana nel 1842 in età di 83 anni. Era un uomo venerabile per santi costumi, per molta dottrina e per fermezza d'animo singolare. Ebbe fama di avvocato valentissimo. Fu repubblicano

Mentre il feroce Duca con nuove sentenze si adoperava ad empire le carceri e le galere di nuove vittime, l'esilio aveva consumati e andava consumando vari di quelli che fino dal 1834 gemevano sulla terra straniera. E di questi infelici che morendo avevano nell'anima la doglia profonda di non poter risalutare la dolce patria e i cari parenti, è debito nostro fare onorata menzione.

Nel 1833 morì a Gex Francesco Casali, nato a Spilimberto nella provincia di Modena. Era giovane, bello della persona e intrepido di cuore. Apparteneva a una ricca famiglia, ed avea presa a moglie una bellissima donna, il cui amore lo faceva beato. Ma nè le ricchezze, nè gli affetti domestici lo distolsero dai grandi pensieri della patria. Alla rivoluzione del 1834 fornì danaro, obbedì alla chiamata di Ciro Menotti, e nella casa di lui combattè da prode la notte del 3 febbraio. Preso e legato sopportò con animo invitto le ferite che gli vennero fatte dai vili sgherri del Duca, e andò sempre gridando: *Viva l'Italia, viva l'indipendenza!* Tratto innanzi ad una improvvisata commissione militare, disse aver tutto operato nella credenza che si trattasse di dar la corona d'Italia a Francesco IV. Gli fu risposto che se altro a dir non avea in sua discolpa si apparecchiasse pure al morire. Non mutò viso per ciò, e nel tornare al suo carcere gridava: *Viva l'Italia, viva noi!* Liberato dopo la fuga del Duca, fu nominato ufficiale di cavalleria e combattè animosamente nel fatto di Rimini. S'imbarcò cogli altri Modenesi e coi Romagnoli ad Ancona e

dal 1796: andò ai comizi di Lione, e fu consigliere del Regno Italico. Tornato poscia a vita privata divenne agronomo di grido. Nel 1831 fu presidente del governo provvisorio, e dopo fu costretto a ramingare in Francia e in Corsica finchè non ebbe il permesso di stare in Toscana, ove si riunì alla sua famiglia. Quivi gli morì pure esule il figlio Leopoldo, uno dei più famosi fisici italiani dell'età nostra.

fu tratto prigioniero a Venezia. Ivi dopo la fuga del Morandi diedesi col Piva a studiare il modo di imitarne l'esempio. Si procacciò danaro, tentò di corrompere sbirri e custodi, ma informata la polizia di queste mene mandò il Casali e il Piva all'ergastolo della Giudecca. In pochi giorni furono entrambi afflitti da scorbutto schifoso in quella tomba di vivi: d'onde poi ad istanza dei consoli di Francia e d'Inghilterra furono ricondotti alle carceri politiche, e vigilati severamente. Poscia il Casali andò in Francia cogli altri e gli fu destinata a stanza la città di Moulins. Presto con altri che avevano la sua medesima fede si dette a cospirare per la redenzione italiana. Era animoso e pronto a gettarsi ad ogni sbaraglio. Sentì la persecuzione sino all'estremo. La polizia francese gli dette non pochi travagli, contro i quali protestò energicamente nei giornali del Belgio e della Svizzera. Morì di una encefalite. Carlo Pepoli gli fece l'epigrafe che finiva con queste parole: *O Italiani, conquistate una tomba nella terra natale a chi fra' primi v'aprì la via d'italica libertà.* Gl'Italiani suoi confratelli di sventura onorarono il martire con funerali, e uno disse queste parole sulla sua tomba: « Piangete il Casali perchè è morto in terra straniera, morto mentre molti anni di vita gli restavano ancora per contemplare la sua patria ringiovanita, la sua famiglia felice e superba di possederlo, morto senza potere stringere la mano alla donna de' suoi amori, senza poter legare in un bacio l'anima d'un padre al proprio figlio: morto a 24 anni: morto d'inflammazione al cervello quando il poteva d'una fucilata nel petto, combattendo per la sua patria. Ah! piangiamo: il pianto si addice anche al proscritto, perchè le lacrime non avviliscono, ma santificano. Piangiamo senza maledire, dominando i moti dei nostri cuori irritati. Le lacrime però che noi



versiamo sulla tomba del nostro amico devono, per esser sante, venir accompagnate da un giuramento, dal giuramento che noi abbiamo già pronunciato e che ripetiamo ora sulla sua fossa. Nè gl' infortunii dell'esilio, nè le persecuzioni dei nostri tiranni, nè i colpi della miseria, potranno farci torcere un sol momento dalla via che i doveri d'uomo e di cittadino c'impongono di seguire, dalla via che Casali avrebbe interamente percorsa. »

Nel medesimo anno a' 49 di maggio morì a Moulins un altro modenese, Luigi Tabboni. Era nato di agiati parenti nel 1787; studiò umane lettere, poi le matematiche e il disegno; e nel 1805 fu ammesso alla scuola militare del genio e dell'artiglieria del Regno d'Italia. Ne uscì nel settembre del 1809, e scelse l'arma del genio, più confacevole al suo gusto e alla natura sua. Fu mandato a fortificare diverse piazze del regno, indi fu spedito nell'Isole Jonie, e co' suoi lavori le rese inaccessibili agl'Inglesi: — tornato in patria nel 1814, si condusse a vita solitaria e studiosa, ricreando la mente col disegno di figura e di paesaggio all'acquarello, di cui lasciò saggi commendevoli. Fu perseguitato sotto il reggimento di Francesco IV per fatti d'amore, persecuzione che lo rese quasi invisibile fino al 1834. Venne in quell'anno nominato capo dello stato maggiore, e comandante del genio. Fu prigioniero in Venezia, indi esule in Francia, dove morì improvvisamente per una pòsta che gli si ruppe nel cuore. Era d'una bontà singolare: elemosiniere delicato e segretissimo. In otto giorni distribuì a Moulins duemila franchi ricevuti da casa sua. Pagava i debiti della *mala compagnia* ad impedire scandali e dicerie, gravandogli troppo il sentire dai Francesi biasimare il nome italiano. Giuseppe Campi gli aveva ottenuta la permis-

sione di recarsi a dimora in Parigi, quando gli amici gli scrissero di fargli un' iscrizione sepolcrale.<sup>1</sup>

Nel 1834 morì Luigi Nardini. Ai tempi del Regno d'Italia diresse in Milano la tipografia reale, e appartenne al collegio dei dotti. Ebbe fama di dottrina, fu perito in più lingue vive e morte, e scrisse parecchi libri. Nel 1814 tornò a Modena e visse solitario dilettandosi di studi e di agricoltura. Nella rivoluzione del 1831 diresse il giornale ufficiale, il che gli valse l'esiglio. Morì a Castelfranco bolognese.

Nel 1835 morì a Marsiglia Giuseppe Borelli fratello del giustiziato Vincenzo. Fu nella congiura dei Carbonari del 1821, ma erasi sottratto colla fuga e viveva in Toscana, ove gli sbirri di Francesco IV non lo poterono raggiungere. Prese parte alla rivoluzione del 1831, e dopo di essa esulò in Francia e visse a Marsiglia. Era medico molto valente, e quando sopravvenne il *cholera* si dette con magnanimo abbandono alla cura degli affetti dal tremendo male, e cadde vittima della caritativa opera sua. Tutti quelli che lo conobbero ne ricordano con affetto l'integrità e la purezza d'animo, e narrano che la patria amò ardentemente, e che con rara generosità sovveniva alle miserie dei suoi confratelli di esilio.

Amico di Giuseppe Borelli fu Giulio Reggianini, e con lui visse in esilio a Marsiglia. Era uno dei più agiati

<sup>1</sup> L'iscrizione trovasi incisa nel cimitero di Moulins capitale del Borbone, ed è la seguente: *Lo umano qui sta - di Luigi Tabboni modenese - Capitano ingegnere - Strenuo, solerte, approvvéduto - All' Anglia audacia - Lo Jonio insulare chiuse - Equanime in ogni fortuna - D' altrui ognor più sollecito che di sè - In inimicissimi tempi - Nel ritiro, ne' miti studii, nell' occulto beneficare - Cercò consolazione - Sovrumano amor di patria - A lui curò - Prigionia, esiglio, povertà - Olierno de' magnanimi guiderdone - Subitanea morte il colse - Il dì 19 di maggio del 1833, 46° dell' età sua - Di lui lasciando negli esuli - Bisogno e desiderio grandissimi - O anima santissima - Dal cielo affretta i giusti giudizi di D'io.*

cittadini e dei più abili agricoltori della provincia di Modena: prese parte alla rivoluzione del 1831, e per condurla a buon termine l'aiutò con tutti i suoi mezzi. Per tentare la fuga di Ciro Menotti dalle carceri di Mantova fece spiccare un mandato di 40 mila franchi, la storia dei quali farà un giorno arrossire più di un viso. Il capestro di Ciro Menotti deve da molti anni turbare i sonni a più di un yile e rimorderne la coscienza. Il Reggianini era dolentissimo che quei denari non potessero servire a salvazione dell'infelice. Nell'esilio il desiderio della patria e della famiglia lo pungeva sì forte che lo condusse anzi tempo al sepolcro. Morì verso il 1845.

L'anno appresso cessò di vivere pure in esilio il maggiore Giuseppe Reggianini, uomo notevolissimo per grande forza di animo e per severi costumi. Era repubblicano nell'anima fino dal 1796. Corse la carriera dell'amministrazione militare e fu commissario di guerra sotto il Regno d'Italia. Francesco IV non potè fare senza di lui, e lo destinò al medesimo ufficio. Nel 1821 fu imprigionato qual Carbonaro, ma seppe condursi per modo che dopo lunga prigionia fu assoluto. Nel 1831 dal governo provvisorio di Modena nominato ispettore alle rassegne, amministrò la cassa militare con la più severa onestà. Caduta la rivoluzione fu costretto ad esulare in Francia in uno con la sua figlia Eleonora, il cui delitto era di aver composto un inno patriottico. Visse altero della sua povertà: ricusò aiuti dal suo fratello vescovo di Modena, perchè ne abborriva i principii retrogradi di sanfedismo. Le preghiere della sua famiglia per condurlo a domandar grazia furono vane. Morì a Moulins nel 1846, ed ebbe lode di catoniana fermezza.

Francesco Maranesi modenese morì vecchio a Lorient. Fu strenuo soldato, e passò per tutti i gradi inferiori della milizia sino a quello di capo battaglione

nell'esercito del Regno d'Italia. Si trovò a quasi tutti i fatti d'arme combattuti da Napoleone, ed aveva la persona piena di onorate ferite. Nel 1821 fu condannato come Carbonaro a 20 anni di ferri, e li soffrì per dieci anni finchè non lo liberò la rivoluzione del 1831. Allora ebbe dalla patria il grado di colonnello, e governò i suoi soldati fino alla capitolazione di Ancona. Quindi esulò e morì sulla terra di esilio.

Cesare Rosa modenese, dopo lungo esulare poté rivedere la diletta terra d'Italia, ma non ebbe il conforto di risalutare il luogo nativo. Egli fu uno dei più benemeriti e dei più istruiti uffiziali dell'artiglieria della guardia reale del Regno d'Italia. Militò in Russia nel 1812: e fu poscia mandato all'arsenale di Pavia col grado di capitano per fondervi nuove artiglierie. Mercè la sua operosità ed intelligenza il difetto delle perdite in quella funesta ritirata fu riparato con celerità maravigliosa e quasi per arte d'incanto.

Nel 1814 tornò in patria, dove si fece abilitare alla professione d'ingegnere civile, ch'egli esercitò con plauso e con rara integrità. Nel 1821 fu carcerato per sospetto di Carboneria: e fu debitore alla sua perspicacia del non cader nella rete di un ribaldo che tentava di perderlo sotto il manto di una mentita amicizia. Costui gli dava i segnali di Carbonaro, vantavasi dei nostri, lo persuadeva a scrivere a tutta fidanza alla propria famiglia, poi recava le lettere di lui alla polizia. Recavagli verbali risposte che parlavano di carte già bruciate ec., sempre nell'intendimento di trarre il Rosa in un modo o in altro nel laccio. Durò otto mesi questa commedia di perfide tentazioni, dopo i quali il Rosa fu lasciato andare: ma sebbene innocente fu precettato, nè potè uscire di Modena per fatti di sua professione senza uno speciale permesso della polizia.

**Dopo, egli si diede tutto allo studio delle scienze** fisiche e matematiche, e molti suoi trovati meriterebbero la pubblica luce. Tra questi è un modello di macchina a vapore a *pressione costante* che gli costò 45 mila franchi, e che fu lodato a cielo dal professore Leopoldo Nobili.

Nel 1834 fu nominato comandante e direttore del personale e del materiale d'artiglieria. Improvvisò in pochi giorni un arsenale, una batteria di cannoni ed una compagnia d'artiglieri per servirla. Nella ritirata fu sempre al fianco del generale Zucchi, e in quell'occasione appalesò talenti ed esperienza militare maravigliosi. Fu poscia uno dei prigionieri di Venezia. Quindi andò esule in Francia e visse vita solitaria e studiosa. Scrisse una sua teoria universale del mondo fisico, che fu lodata dall'Arago. Ideò e modellò parecchie macchine da guerra, ed altre matematiche di un uso pratico che accennavano a colpo d'occhio le radici cubiche e quadrate d'ogni numero, con un'approssimazione da soddisfare alla pratica.

Dopo parecchi anni di esilio potè tornare in Italia e prese stanza a Lucca. La signora Virginia Menotti che lo aveva assistito con amore di sorella in Francia, gli fu cortese di cure squisite anche nell'ultima malattia che lo trasse al sepolcro. Il professore Domenico Gazzadi ne pubblicò un breve elogio a modo di iscrizione.

Coetaneo e collega del Rosa nella scuola militare di Modena, e poscia suo cognato per averne sposato una sorella, fu Vincenzo Martinelli, uomo svegliatissimo e di versatile ingegno. Lavorò alle fortificazioni di Osopo e di Palmanova, ed al cadere di Napoleone era già capitano del genio. Una caduta da cavallo lo rese poco accomodato al servizio militare: e fu rimandato alla

scuola militare di Modena, qual professore aggiunto a quelli del disegno e del genio. Dopo il 1814 esercitò con plauso l'architettura civile, e fu istitutore di lettere, di matematiche e di disegno in private famiglie. Nel 1831 fu nominato comandante del genio, ed era destinato al ristauero delle fortificazioni di Ancona in gran parte minate e distrutte nel 1815 dagli Austriaci. Fu prigioniero a Venezia e poi andò in Francia, e soggiornò a Lione per educare alcuni giovani di illustre parentado. Ivi fece anche disegni di gusto squisito e di eccellente lavoro in servizio di quegli orefici. Caduto in grave infermità, la famiglia gli ottenne il permesso di ripatriare, ma poco appresso morì.

Prode soldato ed esule fu anche Domenico Martignelli di Camposanto, provincia di Modena. Egli andò volontario in gendarmeria, e vi giunse al grado di tenente. Dopo il 1814 resosi in patria e dandosi a varie maniere d'industria, fu caro a Ciro Menotti e ne seppe meritare intera la confidenza. Avendolo servito nella prospera, non volle abbandonarlo nella dubbiosa fortuna, sebbene la scorgesse di pericoli piena, e fosse già padre di molti figliuoli. La notte del 3 febbrajo 1831 combattè disperatamente dalla casa di Ciro contro i ducali, e col suo sangue freddo inanimò i meno risoluti. Seguì poscia in Francia la famiglia Menotti della quale governò con zelo e prudenza le commerciali faccende. Morì l'anno 1847 a Parigi nel sobborgo di Batignolles, e Pietro Giannone ne disse sulla tomba l'elogio.

Verso il 1836 era morto a Parigi anche Silvestro Castiglioni marito dell'Enrichetta, che vedemmo morire a Venezia nelle prigioni dell'Austria. Da giovane servì qual cadetto nell'esercito austriaco. Poi tornò a Modena sua patria, e nel 1831 fu uno dei difensori della casa Menotti. Finita la lotta, fu preso e legato cogli al-

tri, e il generale Guicciardi, sgherro vilissimo, gli sputò in faccia. Fuggito il Duca, il Castiglioni fu nominato comandante di piazza a Modena. Fu prigioniero a Venezia in uno con la moglie che vi morì. In Francia si adoprò assai per la *Giovine Italia*, finchè un'idrope nelle regioni dello stomaco non lo condusse al sepolcro.

La miseria e le tristezze dell'esiglio spensero non pochi dei nostri fratelli italiani: altri ne uccise la subita gioia provata nel ribaciare il sacro suolo della patria. Tra questi fu Gio. Battista Ferraresi nato a Modena verso il 1785. Disceso d'una famiglia opulenta, passò una vita travagliata ed operosa in conseguenza del precipitoso scadere del censo paterno. Un fallimento di una gran casa recò tale ruina alla fortuna Ferraresi, da trovarsi ridotta ad una povertà assai vicina alla miseria. Un piatire nei tribunali sostenuto per forse quarant'anni la condusse a sì deplorabile condizione. Le faccende però da Giovanni Battista erano tratte a tal punto da trovarsi vicino a ricuperare forse un 450 mila franchi dai terzi possessori, quando giunse il 3 febbraio 1831. Gettato allora ogni suo fatto da banda, egli prese le armi, e rimase ferito in quella notte a fianco di Giuseppe Campi: poi dovette esulare in Francia. Ivi visse tenendo ragioni commerciali, nel che aveva maravigliosa perizia. Nel maggio del 1848 quando gli giunse la notizia della rivoluzione italiana e della fuga del Duca di Modena, egli navigò subito alla volta di Livorno, tutto lieto nella speranza di rivedere la patria, la famiglia, e di ricuperar parte della sua perduta fortuna. Ma nell'atto stesso di toccare il suolo italiano, tanta e siffatta gioia lo soprapprese che cadde per terra, e morì due giorni dopo in un albergo a Livorno. Le sue ossa riposano tranquille sul suolo italiano: la qual ventura non toccò a tanti altri infelici.

Di molti ignorasi la sepoltura, perchè caddero combattendo sulla terra di Spagna e di Portogallo. Molti Italiani e vari Modenesi erano fra i cacciatori di Oporto, e morirono nella guerra della libertà: al Bruk in Ispagna, nel combattimento di Casa Massana a' 45 marzo 1835, morirono da prodi i sergenti Martinelli e Cavicchi, e il tenente Giuseppe Lamberti, tutti esuli modenesi. A Torre Blanca nel Valenziano morì il sergente Bessuti: morirono poscia un Piorni tenente che aveva militato sotto Napoleone nei dragoni Regina, e un Merli di Mirandola sottotenente.<sup>1</sup>

Da questi e da altri fatti apparisce che gl'Italiani erano generosi, che avevano intrepido animo, che amavano ardentemente la libertà. Il che faceva dire alle genti che la patria, da cui questi infelici vivevano esuli, non era degna dei ferri, de' quali i suoi tiranni l'avevano avvinta. Gli esuli antichi e gli esuli nuovi contribuirono non poco a preparare i popoli culti d'Europa a quell'entusiasmo che nel 1859 mostrarono per la causa italiana.

<sup>1</sup> Di queste notizie dei Modenesi morti in esilio io sono debitore a Giuseppe Campi ed a Niccola Fabrizi, due egregi uomini, che lungamente hanno patito la persecuzione del duca di Modena, e che illustrarono l'esilio colle virtù dell'animo e colle qualità dell'ingegno. Il Campi fu ufficiale nell'armata italiana, prese parte alla rivoluzione del 1831, fu prigioniero a Venezia, e quindi esule in Francia dove si confortò delle pene dell'esilio collo studio delle lettere nelle quali fece lavori dottissimi. Alla molta dottrina e al grande amore di patria egli accoppia virtù specchiatissime che lo rendono venerabile a tutti. Niccola Fabrizi è nome chiarissimo e caro a tutti i patrioti Italiani. Esule da Modena nel 1831 combattè le guerre di Portogallo e di Spagna; e poscia fu uno di quelli che più si adoperarono dall'esilio a tener vivo il fuoco sacro presso di noi. Con gli uomini della *Giovane Italia* preparò tutti i tentativi di rivoluzione. Avea tre fratelli che dopo il 1831 vissero tutti in esilio, e uno di essi, Carlo, morì a Malta. Chi vuol sapere quanto egli fece per la libertà, legga quanto male dissero di lui i giornali dei despoti.



## LVI.

**I MARTIRI DELLA GIOVINE ITALIA  
NEGLI ANNI 1833 E 1834 IN PIEMONTE.**

..... Confirmar fu visto  
Sempre il martirio d' una gente il culto:  
E culto nostro, come in cielo è Dio,  
È libertade in terra .....  
..... Que' forti  
Spiravan lieti, ch'è dal sangue loro  
Vedean tal fiamma sorgere, che tutte  
Accenderia de' figli tuoi le menti.  
GIANNOZZI, *Canto all'Italia*.

Mentre i cospiratori Piemontesi che nel 1824 sperarono libertà da un principe, scontavano l'errore in amaro esilio, i giovani cresciuti in patria con nuovi principii e con nuove speranze, ordivano nuove congiure per liberare l'Italia da despoti interni ed esterni. L'abborrimento al dispotismo entrava di nuovo fra gli stessi soldati; e sul cadere del 1834 è fama che anche alcune guardie del corpo prendessero parte alla cospirazione.<sup>1</sup>

Cominciata poi per opera di Giuseppe Mazzini l'associazione della *Giovine Italia*, crebbe molto e rapidamente in ogni parte d'Italia,<sup>2</sup> e in Piemonte vi si aggre-

<sup>1</sup> Poco dopo la rivoluzione francese del 1830 si scoprì a Torino e nei luoghi dattorno una Società segreta detta del *Circoli*. Vi furono arresti parecchi e più esilii, tra cui quello dei fratelli Durando. Quando salì al trono Carlo Alberto rimanevano in prigione il chirurgo Balestra, Angelo Brofferio e Giuseppe Bersani romano, ex guardia del corpo, e tenevansi in stretta custodia. I primi due andarono liberi presto, ma il terzo fermò sempre sul niego a malgrado delle confessioni di altri, dopo molte sevizie fu condotto, senza regolare giudizio, al Forte di Fenestrelle e vi patì dura prigionia per sette anni. Poi liberato per suppliche della infelice sua madre, dopo molte difficoltà poté giungere a Roma, e la polizia di Papa Gregorio lo trascinava in Castel Sant' Angelo ove il misero perdè la ragione: e poco appresso fu trasportato allo Spedale di Santo Spirito ove morì nel 1847.

<sup>2</sup> Poco appresso il Metternich scriveva al cavalier Meuz dimorante a

garono molti giovani, e ufiziali dell'esercito a Genova, a Torino e nelle altre città. A Genova ne era direttore il medico Iacopo Ruffini, e vi avevano parte attivissima i suoi fratelli Agostino e Giovanni.

Nell'aprile del 1833 il governo venuto in sospetto procedè ad arresti di studenti e soldati, e cominciò una persecuzione feroce. La fazione austro-gesuitica che da tanto tempo governava tutto a suo senno, volle compromettere il re Carlo Alberto perchè non le fuggisse di mano. Un celebre personaggio che occupava alto luogo nei regii consigli disse del re: *Il faut lui faire tater du sang, autrement il nous échappe*. E il sangue fu versato in gran copia.

Una perquisizione fatta negli zaini degli artiglieri di Genova fornì indizi e materia a molteplici arresti. Quindi si arrestarono a Genova Iacopo Ruffini, Antonio Gavotti maestro di armi, Giuseppe Biglia di Mondovì sergente nei granatieri guardie, Francesco Miglio di Rivalta sergente zappatore nelle guardie; ad Alessandria Andrea Vochieri avvocato, Domenico Ferrari di Taggia sergente foriere nella brigata Cuneo, Giuseppe Menardi di Rocca-Sparviera, Giuseppe Rigazzi di Livorno, Armando Costa di Lesine, e Giovanni Marini di Sunna sergenti forieri nella stessa brigata; a Ciamberry Effisio Tola luogotenente nella brigata Pinerolo, Alessandro De Gubernatis sergente foriere nella brigata medesima, e Giuseppe Tamburelli caporale foriere. Altri altrove: e non

Milano in qualità d' *Incaricato degli affari diplomatici*, che i complici della grande cospirazione sommarono a *centomila*: e aggiungeva: « Gl' Italiani rifuggiti in Francia corrispondono con una fanatica attività col loro confratelli in Italia. È soprattutto la gioventù che si prepara agli avvenimenti, ed ecco il perchè l'avvocato Mazzini, uno degli uomini più pericolosi della fazione, ha fondata a Marsiglia sotto il nome di *Giovane Italia*, una setta, la quale non ammette che i giovani, e che conta in tutta la penisola un numero incredibile di addetti pronti a sollevarsi al primo segnale ec. » Vedi, *Rivoluzione di Romagna*, pag. 180.

pochi si salvarono, fuggendo, dalla prigione e dalla morte.

Le gazzette ufficiali secondo il solito gridarono che questi liberali erano *sciagurati pieni di vizi, senza religione e senza morale, maneggiatori di stiletti e veleni, assassini e scellerati vilissimi, infami sovvertitori e nuovi Catilina desiderosi di distruggere la patria*. Essi non volevano altro che la libertà d'Italia, e le polizie li accusavano di voler far saltare la polveriera a Ciamberry, di voler mettere in fiamme Torino, e di avere ordinato che l'incendio si appiccasse in otto punti ad un tempo.

Commissioni militari istituite a Ciamberry, a Torino, ad Alessandria, a Genova per giudicare i sospetti: e davanti ad esse furono tratti senza distinzione cittadini e soldati. Erano accusati di aver fatto parte della *Giovine Italia*, di averne letto o imprestato ad altri il giornale, o altri scritti in cui si parlasse della libertà e dell'indipendenza d'Italia. « Nessuna regolare difesa fu concessa. Ai soli ufficiali dipendenti dall'autorità superiore, d'ogni legale dottrina sprovveduti, e di criminali dibattimenti inesperti, fu commesso, per semplice formalità, di combattere le fiscali conclusioni di morte. Costernati alcuni ufficiali della suprema gravità dell'ufficio a cui sapevano di non poter soddisfare, ricorrevano a dotti giureconsulti ponendo loro sott'occhio i tronchi e mutilati processi che avevano dal fisco. Bastò questo perchè gli ufficiali venissero incontanente rimossi. »<sup>1</sup>

Non vi fu trista arte che non si adoprasse per trarre i prigionieri nel laccio.

« Tutto ciò che l'immoralità, l'inverecondia, il rancore, la vendetta, e l'esercizio dei tormenti e la sete del sangue possono inventare, tutto fu posto in opera per estorquere ai prigionieri sciagurate rivelazioni. Con que-

<sup>1</sup> Brofferio, *Storia del Piemonte*. vol. III.

sti si praticava la corruzione, con quelli la menzogna, con quelli altri l'insidia, con tutti il terrore.

» A coloro che presi erano da turbamento, dicevasi: — Ci è nota la vostra colpa: rivelate, o tra ventiquattr' ore sarete fucilati. — A coloro che si mostravano imperterriti, si parlava in questo modo: — Voi siete onorati cittadini, lo sappiamo: delusi da forti propositi, e da sublimi speranze, voi vi associaste a uomini protervi che abusarono la vostra fede. Costoro per cui volete morire, vi hanno traditi colle loro denuncie: costoro, per cui volete sacrificare vostra madre, i figli vostri, vi hanno venduti per salvare sè stessi; eccovi le loro confessioni. — E qui ponean loro sott'occhio immaginate confessioni, interrogatorii falsificati, sottoscrizioni abilmente imitate, e non eravi infamia di galera a cui sfrontatamente non ricorressero.

» Con quelli da cui volevano strappare qualche confessione per farne argomento di condanna, non avevano ribrezzo di impiegare le arti più vili dei sicarii e delle spie.

» Chiudevansi in carcere qualche agente di polizia che colla maschera del cospiratore si acquistava poco a poco la confidenza del prigioniero e coglieva di volo ogni accento, ogni gemito, ogni sospiro.

» Francesco Miglio, sergente zappatore nei granatieri guardie, deludeva colla sua intelligenza e colla sua fermezza ogni insidia inquisitoria. Si chiuse con lui un uomo che colle lacrime agli occhi si disse percosso da mortali accuse per aver letto la *Giovine Italia*. Miglio lo abbracciò e pianse con esso. Un giorno, prestando fede alle asserzioni dello sconosciuto che lo assicurava di aver modo di carteggiare co'suoi parenti, l'infelice sergente si lasciava persuadere a confidargli un viglietto. Mancava l'inchiostro; Miglio si aprì una vena e scrisse

col sangue. Quello scritto comparve immediatamente nel processo come documento di reità. Miglio fu condannato a morte nel mattino del 15 giugno, e venne fucilato nelle spalle con Giuseppe Biglia e Antonio Gavotti sulla piazza della Cava.

» Con altri prigionieri altri iniqui raggiiri si consumavano. Facevasi gridare sotto le loro finestre — Oggi hanno fucilato i vostri compagni: domani toccherà a voi. — Dopo di ciò ponevano un amico dell'accusato nello stesso andito; poi si parlava oscuramente all'accusato del rischio dell'amico. Passavano alcuni giorni; dopo misteriosi rumori l'amico veniva di repente trasferito in altra prigione. Tremava il fratello sulla sorte del fratello: tendeva gli orecchi.... E alcuni colpi di fucile lo confermavano nei suoi terribili presentimenti.

» L'ufficiale Pianavia spaventato di questi rei maneggi si faceva denunziatore in Alessandria dei suoi compagni. Fatto il primo passo, più non si arrestava; e impiegato era egli stesso a costernazione degli altri.

» Costui veniva collocato in un corridoio ove stava fra le ritorte Giovanni Re negoziante di Stradella, invano, sino a quel giorno, tormentato dal feroce Galateri.

» Pianavia solea cantare. Un giorno non cantò più. Rumori nel corridoio, rumori nella prigione. Tutto ad un tratto compariva il governatore nella prigione di Re con un cappellano. E l'uno e l'altro mostravansi turbati. Il governatore chiedeva con voce commossa al detenuto se fosse tranquillo: poi gli faceva coraggio con misteriose parole. Nella notte continuò l'andare e il venire nel cupo andito. Allo spuntar del giorno parve ai prigionieri che si spalancasse la carcere di Pianavia e uscisse gente con agitato passo; udì tronche voci, soppressi gemiti e poco stante colpi di fucile.... Tutto doveva essere compiuto.

» Giovanni Re dichiarò voler rivelare. Corse avidamente il governatore, e dal labbro del prigioniero uscirono illustri nomi e importanti notizie.

» Il rivelatore divenne carissimo a Galateri. Ogni giorno qualche nuova esposizione rendeva più benemerito il prigioniero. Esultava il governatore, e colmava di riguardi la vittima.

» Si andò tant'oltre che Giovanni Re ebbe la permissione di recarsi nella Lomellina per munirsi di carte relative alla congiura e della massima importanza.

» Appena il cospiratore fu libero, passò la frontiera, e si rifugiò in Lugano, d'onde scrisse incontanente a Galateri partecipandogli che tutto ciò che avevagli rivelato era tutto falso, e che invece di dargli in mano le carte, gli avrebbe piantato in cuore un pugnale alla prima occasione.

» Galateri si morse le mani, e raddoppiò i tormenti degli altri carcerati.

» Sembrando che molti di essi, per conservare tuttavia la pienezza delle forze fisiche, si mantenessero con troppa facilità reluttanti, si pensò a diminuire il cibo, e quel poco a somministrarlo insalubre. Nella notte si irritavano i detenuti con sinistri schiamazzi che toglievano il sonno. Dopo due o tre giorni di vigilie, di digiuni, di patimenti, e dopo avere in cento modi agitata l'inferma immaginazione, compariva di repente l'uditore di guerra, e cominciavano gl'interrogatorii. Resistevano ancora? Si lasciavano passare altri due o tre giorni; si raddoppiavano i tormenti, e quando ogni gagliardia era spenta, quando abbattuto, stanco, prostrato il prigioniero, malediceva la vita, si faceva capitare una lettera di amoroso congiunto, si introduceva occultamente una figlia, una sorella, una madre, che supplicavano, che piangevano.... e con questi mezzi si pervenne a strap-

pare odiose rivelazioni di colpe non vere, quindi nuove atrocità: quindi nuove vittime. »<sup>1</sup>

I nomi di tutti quelli che resero testimonianza alla fede italiana col loro sangue, sono incisi nella medaglia che la *Giovine Italia* nel 1844 consacrò ai suoi martiri. Nel diritto di questa medaglia è una corona mista di lauro e di quercia legata ai due capi da un nastro, sul quale sono scritte le parole *libertà, umanità, uguaglianza, unità, indipendenza*. La corona viene dall'alto per indicar forse che il cielo e non gli uomini possono compensare il sacrificio della vita offerta alla patria. Dentro alla corona è il motto *ora e sempre*, e quest'epigrafe: *la Giovine Italia ai suoi martiri 1844*. Nel rovescio della medaglia stanno scritti i nomi dei martiri. Quelli del 1833 sono: Ruffini Jacopo, Vochieri Andrea, Costa Armando, Marini Giovanni, Biglia Giuseppe, Miglio Francesco, Tola Effisio, Gavotti Antonio, Ferrari Domenico, Rigazzi Giuseppe, Menardi Giuseppe, Tamburelli Giuseppe, De Gubernatis Alessandro. Questa funebre serie di nomi nel 1834 si accrebbe con quello di Angelo Volonteri, e dieci anni più tardi con quelli dei Bandiera e compagni.

Chechè ne dicessero le gazzette ufficiali, questi martiri incontrarono la morte con animo intrepido.

Efisio Tola andò eroicamente al supplizio. Era nato in Sassari di onorata famiglia nel 1803. Fu educato ai nobili studi che rendono l'animo libero, e libero si mantenne anche fra l'obbedienza passiva delle armi, e aspirò anch'egli a dar l'opera sua per avere una patria non serva. Divenuto ufficiale nella brigata Pinerolo, era amato da tutti pe' suoi modi cortesi, per la purità del suo animo: e fra i compagni si studiò di diffondere le sue aspirazioni italiane. Quindi fu arrestato come reo « di avere (dice la *Gazzetta Piemontese*) fino dal 5 aprile avuti

<sup>1</sup> Brofferio, loc. cit.

tra le mani libri sediziosi, di aver avuta notizia, senza averle rivelate, di sediziose trame intese a sovvertire il governo di Sua Maestà ed a sostituirvi un reggimento demagogico che comprendesse tutta l'Italia, come pure di aver comunicato i detti scritti ad altri militari, ed aver cercato di procurar partigiani alle dette trame. »

Condannato a morte disse a'suoi giudici: *Voi versate un sangue innocente, ma io vi insegnerò come si debba e come si sappia morire.* Alle preghiere e alle promesse con cui lo tentarono a scoprire i segreti e i compagni, rispose: *La crudeltà sotto nome di giustizia mi vuol morto, e morirò; non sono reo nè ho complici; e se pure ne avessi, nè il nome Sardo nè il mio farei prezzo di tanta infamia e di tanta viltà.* E sereno offrì il petto ai moschetti che gli ruppero la persona in Ciamberry ai 10 di giugno.<sup>1</sup>

All'avvocato Vochieri uomo venerabile per onestà e per dottrina, e fermo contro ogni tormento usò trattamenti bestiali il general Galateri governatore di Alessandria. Ma nulla valse a rimuoverlo dal suo proposito di non dir parola che potesse far male ad alcuno.<sup>2</sup> Dopo

<sup>1</sup> « Il supplizio di Efisio Tola destava profondo terrore. Ma tanta era la corruzione dei tempi, che il fratello del condannato per ottenere la croce di San Maurizio si affrettava baciare la mano a Carlo Alberto, sopra la quale non vedeva le tracce del fraterno sangue. Ciò parve così naturale che nessuno vi pose mente; e il cavalier Tola dopo aver coperti a Cagliari i primi impieghi nella magistratura, fu eletto nel 1848 deputato della Sardegna nel Parlamento Piemontese. » Brofferio, *Storia del Piemonte*, vol. III.

<sup>2</sup> Un compagno di prigionia del Vochieri, condannato poi alla reclusione in Fenestrelle, così scrive di lui: « In faccia alla mia prigione v'era quella del povero Vochieri. Vi erano delle fenditure mal chiuse nel fondo della mia porta, e siccome la porta della prigione di Vochieri era aperta, la luce che veniva dalla finestra mi diede curiosità di vedere ove riferiva. Mi avvicinai e vidi Vochieri assiso su una sedia con un enorme catena al piede e due guardie colle sciabole nude al suo fianco: cangiava di prigione ad ogni ora: un silenzio perfetto regnava fra lui e le sue guardie. Una terza sentinella col fucile stava davanti la sua porta. Durante il giorno due cappuccini venivano a parlarmi. Restò così avanti agli occhi miei, in una specie di agonia durante una settimana, poi lo condussero a morte. »



la sentenza di morte il governatore recossi in persona nella prigione e fingendo pietà, tentò sedurre l'infelice dicendogli: *Fatemi noti i vostri voleri, ed io sarò lieto di renderli paghi.* E il condannato gli rispondeva: *Solo una cosa per me si desidera: l'essere liberato dalla vostra presenza odiosissima.* Al che il Galateri andò sulle furie e dette un calcio nel ventre al condannato, il quale non potendo muover le mani legate rispose con uno sputo in faccia a quel vile. Mentre andava al patibolo fu a bella posta fatto passare davanti alla sua casa dove stavano la moglie, la sorella e due bambini. Il governatore assistè colla sua presenza al supplizio.

Anche contro Iacopo Ruffini molto infierirono, perchè ne speravano rivelazioni importanti. Era un giovane di 28 anni, di cuore ardente, di santi costumi: amava la libertà col caldo e puro affetto di cui era capace la sua vergine e forte anima. Erasi lasciato cogliere nelle mura domestiche, persuaso che i suoi compagni sarebbero forti al pari di lui: e questa persuasione lo sosteneva nel carcere, e lo rendeva invincibile contro ogni tentativo de'suoi assassini. Un giorno l'Auditore di guerra Ratti Opizzoni chiamandolo davanti a sè, si fece a dirgli: « Voi siete un nobile, un traviato giovane: pensaste che avreste trovato compagni degni di voi al compimento di un generoso scopo: rifiutate adesso di salvare la vostra vita con confessioni che però non istruirebbero di più il governo. Io sento pietà di voi e della vostra vecchia madre: guardate qui che uomini sono quelli pei quali voi affrontate il martirio? » E in così dire gli pose innanzi alcune carte che contenevano deposizioni contro di lui ed erano firmate da uno dei suoi più intimi amici. Forse quella firma era falsa. Il giovane non potè farvi sopra un critico esame, e stupefatto e oppresso dal dolore tornò nella carcere.

Ivi temendo che gli venisse meno la forza a resistere, e forse persuaso anche che ad ogni patto si volesse il suo sangue, preferì di togliersi di mezzo a sì basse infamie, e al pericolo di cadere in atti e in parole indegne di lui e della sua fede. Quindi dicono che tolto colle sue mani un chiodo dalla porta della prigione, si aprisse con quello una vena della gola, e morendo scrivesse col suo sangue sul muro queste parole: *Ecco la mia risposta: lascio in testamento la mia vendetta ai miei fratelli.*

In questi termini andò attorno la fama del tristo fatto. Ma l'intera verità rimase un segreto tra il martire e Dio e i suoi carcerieri.

Altre pene ebbero altri. Ai forieri Luigi Viora e G. B. Canale la morte fu commutata in 20 anni di galera. A 20 anni di prigionia furono condannati il luogotenente nel corpo reale di artiglieria Thappaz, e il gioielliere Lupo; a 40 anni il generale in ritiro Giuseppe Guillet; dieci anni di galera ebbe il caporale foriere Carlo Agosti: e a un anno di catena militare furono condannati il sergente Giovanni Morasca, il sergente foriere Giovanni Pautasso, e il caporale foriere Luigi Berutti.<sup>1</sup>

Condannati alla pena dei traditori gli assenti Giovanni e Agostino Ruffini, l'avvocato Berghin, il tenente Niccola Arduino, il sottotenente Vaccarezza, il chirurgo Scotti, l'avvocato Scovazzi, i sergenti forieri Vernetta, Enrici, Giordano, Cerina, Enrico Gentilini, Giuseppe Barberis, i marchesi Rovereto e Cattaneo. Giuseppe Mazzini come capo della congiura condannato *a morte ignominiosa* e segnalato *quale nemico della patria alla universale vendetta.*

Furono chiusi nel forte di Fenestrelle, Moia, Noli

<sup>1</sup> Altri assai ebbero cinque, tre, due anni di carcere. Varii ufficiali destituiti.

ed Orsini. E dopo aver patita prigionia, ebbero l'esilio Vincenzo Gioberti, l'avvocato Azario, e l'avvocato Eugenio Stefano Stara di Vercelli.

I giudici e carnicci ebbero croci di cavalieri e di commendatori, e cariche e gradi più alti, e premi e lodi di ogni maniera.<sup>1</sup>

L'anno appresso venne la nota spedizione di Savoia. Circa 300 tra Italiani, Tedeschi e Pollacchi mossi da Giuseppe Mazzini e guidati dal generale Ramorino entrarono dal cantone di Ginevra in Savoia, mentre Angelo Volonteri lombardo e Giuseppe Borel francese con altri fuorusciti venivano da Grenoble. I primi dovettero retrocedere subito non trovando favore tra i Savoia, e quei di Grenoble furono facilmente vinti: e Volonteri e Borel caduti in mano dei regii furono condotti a Ciamberry e giudicati da una corte marziale e uccisi. Contro i fuggiti usciva ai 22 marzo una sentenza che li condannava ad essere *dal carnicce condotti col laccio al collo, in giorno di tribunale o di mercato, per le strade ed altri luoghi soliti fino al luogo destinato ai supplizi, onde essere quivi ad una forca a tal fine innalzata appiccati e strangolati.*

Altri creduti rei di cospirazione furono perquisiti, arrestati, e, dopo brutti trattamenti rimessi in libertà: come l'avvocato Durando, il Brofferio, il prete Cavallera, i fratelli Rovere e il negoziante Toselli.

Fra i fuggiti, dopo il tristo esito della spedizione di Savoia, fu Giuseppe Garibaldi, il quale recatosi in America a combattere per la libertà di altri popoli, entrò in quella vita piena di grandi e singolari avventure che fecero di lui un eroe carissimo al popolo italiano, il quale oggi nel difensore di Montivideo e di Roma,

<sup>1</sup> Vedi la *Gazzetta Piemontese* del 12 settembre 1833; e Brofferio, loc. cit.

nell'audace assalitore degli Austriaci a Varese e a Como, e nell'intrepido soccorritore dei Siciliani, ammira il tipo del vero cavaliere accorrente dovunque sia da spezzare una lancia contro il dispotismo, il campione intrepido e indomabile della libertà, il *guerri-gliero* audacissimo che muta in eroi tutti quelli che lo seguono, e che col solo suo comparire mette in fuga i nemici.

---

## LVII.

GIOVANPAOLO OLLINI.

Al lento appressarsi  
 Dell'era notturna  
 Intorno a quest'urna  
 Verremo a seder:  
 Qui trovia gli afflitti,  
 Il lume già spento,  
 Il dolce alimento  
 D' un santo pensier.  
 Sì splendida vita  
 Sia lume d' esempio,  
 Rampogna ad ogni empio  
 Che gemon ci fa.  
 GABRIELLO ROSETTI.

Giovanpaolo Ollini nacque nel secolo scorso in Bre-scia, madre e nutrice sempre di libere e forti ani-me. Fino da giovinetto si indirizzò per la carriera delle armi, e si nutrì il cuore di nobili affetti. I tempi pare-vano volgersi propizi ai coraggiosi che cospiravano per la libertà e per l'indipendenza d'Italia. L'Ollini che altamente amava la patria, sperò che la rivoluzione francese riuscirebbe feconda anche a noi di ordini li-beri, e colle armi servì intrepidamente l'Italia. Nelle militari faccende mostrò eccellenza di coraggio e di senno ed ebbe titolo di colonnello nelle guerre napo-leoniche, nelle quali solamente i veri prodi giungevano ai gradi primi. Il suo valore fu onorato anche col titolo di cavaliere della Legion d'onore, e di commendatore della Corona di ferro, per avere nel Regno Italico reso importanti servigi alla patria.

Quando tutte le speranze italiane fallirono, e la *restaurazione* ci riportò l'abborrito giogo tedesco, e con esso i Gesuiti e la tortura, tutti gli spiriti generosi man-darono un fremito. Gli ufficiali italiani cospirarono con-tro la turpe signoria dell'Austria. Fra i cospiratori era

l'Ollini, che non ritraevasi mai da niuna impresa che intendesse all'onore e alla felicità della patria. E fu condannato nel capo. La morte poi gli fu risparmiata e scontò la pena in prigione.

Nelle anime di quella tempra l'idea di una patria libera non viene mai meno per volgere di tempi, per imperversare di persecuzioni: anzi si rinvigorisce e si fa più fremente.

Riaccsesi le speranze nel 1821 allo scoppio delle rivoluzioni di Napoli e di Piemonte, l'Ollini si gettò nell'azione e si unì ai Piemontesi che alzarono il grido di guerra contro la dipendenza austriaca. La prova non riuscì, e le nostre sorti si fecer più tristi. L'Ollini dovette fuggire con tutti quei generosi che andavano a dare al mondo un doloroso spettacolo delle italiane miserie. Pure in mezzo alle comuni sciagure fu meno infelice degli altri. Non pochi de' suoi compagni e concittadini corsero sorti più lacrimabili. Molti de' suoi Bresciani avevano preso parte alle liete speranze: alcuni cospirarono, altri con ogni maniera di sforzi si studiarono di preparare gli eventi: e tutti ne furono orrendamente puniti con prigionie e condanne di morte. Ducco, Martinengo, Moretti, Solera languirono lungamente nelle infami carceri dello Spielbergo. Altri in altre carceri. — A Milano fu lungamente tormentato un altro onoratissimo cittadino di Brescia, Giacinto Monpiani. Era un fiore di galantuomo, un modello di virtù e di bontà. In tutta la sua vita non aveva pensato ad altro che a rendere con opere di carità meno infelici i suoi simili, e si era con immenso amore dedicato ad istruire i poveri fanciulli cui la natura negò la favella e l'udito. L'Austria prendeva per cospirazione ogni caritatevole opera, e tutti gli uomini dabbene puniva come Carbonari scelleratissimi.

Mentre questi scontavano fra le torture l'amore della patria e dell'umanità, l'Ollini ebbe la lieta ventura di consacrare il suo braccio a sostegno della libertà, che, fuggendo d'Italia, pareva sorridere ad altre genti. Volò a difesa della Costituzione di Spagna, ove correvano animosamente tutti i liberiuomini, e nel 1823 in Catalogna, comandando una parte degli esuli italiani, si distinse a Casa della Selva e altrove.<sup>1</sup> Poi vedendo la libertà precipitare anche in quelle contrade per gli spergiuri dei re, si riparò in Inghilterra, d'onde nel 1830 si ridusse in Francia alle tre gloriose giornate del luglio. Quelli furono giorni lietissimi a tutti gli esuli nostri che vivevano travagliati dal desiderio di tornare alla patria. Essi sperarono che la libertà movendo da Parigi farebbe il giro del mondo e rallegrerebbe del suo sorriso anche l'infelice terra d'Italia. Stavano in orecchio per ascoltare ad ogni momento la dolce novella, e finalmente nel febbraio 1834 sentirono per la rivoluzione dell'Italia centrale cacciato di trono il tiranno di Modena, e abbattuto nelle Romagne l'obbrobrioso governo di Papa Gregorio. Il generale Ollini fu dei primi a partire. Corse rapidamente a Bologna, offrì il suo braccio agli Italiani risorti, ed ebbe in Romagna il comando di quemila uomini. Le sue gioie furono brevi: il crudele destino d'Italia e il nostro poco senno rovinarono l'impresa. Dopo il precipizio della causa liberale a Modena e a Bologna, egli si ritirò con gli altri nella fortezza d'Ancona, e con gli altri capitò. Nella nave che conduceva tanti Italiani in esilio, anch'egli fu preso da vascelli austriaci e condotto prigioniero a Venezia. Nelle carceri austriache fra gli altri dolori ebbe anche quello di perdere alcuni suoi manoscritti che gli erano carissimi e che non potè mai ritogliere dalle ra-

<sup>1</sup> Vedi Beolchi, *Reminiscenze dell'esilio*, pag. 113 e 140.

VARRUCCI. — *I martiri*.

paci mani della polizia. Lamentava spesso siffatta perdita perchè a quelli scritti aveva affidato i suoi pensieri, e aveva a pro della sua patria trattato di nuove ordinanze militari suggeritegli dall'esperienza e giustificate dalla pratica. Temè anche di perder la testa o di esser condannato al carcere duro. <sup>1</sup> E ciò sarebbe accaduto se l'Austria stava ferma a ritenerlo come suo suddito e non attendeva alla espatriazione che egli aveva da lungo tempo ottenuto. Finalmente dopo molti patimenti fu reso a libertà, e trasportato di nuovo sulla terra di Francia.

Visse sconsolata e misera vita a Parigi fino ai 17 marzo del 1835, in cui la morte lo liberò da tutti i dolori. I molti Italiani che là si trovavano, accorsero ad

<sup>1</sup> Questo accadde al milanese Alfonso Battaglia che si trovava nelle stesse prigioni. Era un giovane egregio, bello della persona, forte di braccio, ardito di cuore: la patria amava con fervido amore: splendeva anche per virtù d'ingegno: a tutti i buoni era carissimo. Nel 1831 appena sentì scoppiata la rivoluzione dell'Italia centrale, lasciò furtivamente Milano e corse a dare il suo braccio ai fratelli di Modena e delle Romagne. Seguì tutte le vicende di quel moto infelice, e si fece ammirare pel suo coraggio in tutte le imprese più difficili e più arrischiate. Finalmente fu cogli altri compagni catturato nell'Adriatico e condotto a Venezia. Nella prigione le grazie del suo spirito, la sua bontà, la bellezza e gli amabili modi gli guadagnarono l'affetto di una giovinetta figlia di uno dei custodi. Egli usò dell'opera di lei per ottenere che i suoi compagni d'infortunio avessero modo a corrispondere tra loro e a darsi quei conforti che eran possibili. L'innamorata giovinetta si offriva ad aprirgli la via alla fuga, e a ciò continuamente lo tentava: ma egli con rara nobiltà e grandezza di animo rifiutò l'offerta di una salvezza che sarebbe tornata a pericolo di altri: respinse le reiterate preghiere de' suoi compagni che lo esortavano a non lasciar fuggire una tanta fortuna. Fermo sempre nel suo proposito di non abbandonare a nessun patto gl'infelici fratelli, rimase, quantunque sapesse che a lui come a suddito austriaco erano riserbate sorti più tristi. Difatti quando gli altri furono inviati in Francia, egli fu condannato a quattro anni di carcere duro, e gettato a scontare la pena nell'ergastolo di Lubiana. La prigione era in mezzo alle acque pestilenziali di un'immonda palude: e quindi per la influenza di quelle mortifere aure egli infermò per modo che allorchando lo restituirono alla libertà, altro conforto non ebbe se non quello di dare un ultimo saluto al suo paese natío e di spirare fra le braccia dei suoi cari.



onorare di pie esequie l'uomo che in una vita affannosa non aveva mai smentito la sua pura fede e il suo santo amore alla patria: l'uomo che moriva col cordoglio di non vederla libera ancora, e di non aver potuto versare per essa tutto il suo sangue. Lo seppellirono nel cimitero di Montmartre e lo onorarono di generoso compianto. Molti concittadini, riuniti dalla medesima fede, stavano intorno al cadavere: e quando fu gettato nella fossa, Gustavo Modena, a nome di tutti, disse degnamente le lodi del martire, e tutti versarono lagrime alle eloquenti e pietose parole. Pochi giorni avanti era morto l'imperatore Francesco d'Austria persecutore dell'Ollini e carnefice di tutti i più generosi figli d'Italia. L'oratore messe al confronto il carnefice e le vittime: mostrò l'imperatore crudele che con l'anima nera di delitti si presentava al trono di Dio, ed era respinto fra i reprobì: mostrò i martiri che coronati di palme e splendidi di belle opere erano fatti sedere fra i santi.

Pochi giorni dopo, la polizia francese dando ascolto vilmente a un reclamo dell'ambasciatore austriaco, cacciava il Modena da Parigi per aver detto una parola di commiserazione alla sventura e d'imprecazione alla tirannide! Si puniva di esilio una parola di verità fatta sonare sulla tomba di un morto, dove comincia la giustizia di Dio, e non può più nulla la prepotenza degli uomini! — Tale era allora la libertà conquistata dai Francesi colle tre gloriose giornate!

## LVIII.

**FILIPPO BUONARROTI.**

Nè i molti anni e l' error di gente in gente,  
 Nè lo sdegno o il favor della fortuna  
 Spencer favilla mai dell' alma ardente  
 Per la costanza o pel valor forr' una;  
 Nè fu la stessa morte a ciò potente  
 E non vinta su lui ragione alcuna,  
 Chè sciolto ancora dal corporeo velo  
 In noi trasfonde il suo vigor dal Cielo.

GIAMBONE.

Eccovi il modello del cospiratore italiano. È un uomo che fino dalla prima gioventù vagheggia la patria libera e governata a repubblica, che per essa soffre i disagi e la povertà, rinunzia ai favori dei potenti, lascia le care dolcezze della famiglia e del luogo nativo, e passa gli anni per le prigioni, per gli esilii, per le vendite dei Carbonari e per le logge massoniche, sempre animoso, sempre giovane di cuore fino all' estrema vecchiezza, sempre intento a cercare amici alla libertà e a distruggere le rie opere della tirannide.

Nacque a Pisa a' dì 11 novembre 1764 dall' illustre famiglia che produsse il gran Michelangelo, e da lui egli ereditò il magnanimo ardire, il non curar di pericoli, l' odio ai tiranni e tutte le generose passioni del libero cittadino. Il Granduca Leopoldo I gli offriva favore, ed ei non seppe fare altro che sfidarne la collera. Rinunziò a tutti i titoli, lasciò la sua nobiltà, si fece uomo del popolo e ad esso consacrò la sua vita.

Scoppiata la grande rivoluzione di Francia, Filippo la salutò con tale entusiasmo che svegliò contro di lui l' ira del principe e lo costrinse a cercare un asilo fuori della patria. Lasciò la Toscana nel 1790, e si riparò in Corsica, ove per obbedire all' amore che lo ispirava,

pubblicò un giornale intitolato *L' amico della libertà italiana*. Là intese anche ad organizzare società patriottiche le cui ramificazioni tosto si estesero nelle città più grandi d'Italia. Egli narrava più tardi che quelli furono i giorni più belli della sua vita, perchè le cose di Francia andarono rapidamente agli ordini della repubblica, perchè egli poteva professare apertamente le sue dottrine democratiche, e chiamare gli Italiani all' indipendenza.

Poscia persuaso che a Parigi si maturavano i destini del mondo, si recò colà nel 1792 insieme con Saliceti che i Còrsi inviavano deputato alla Convenzione nazionale. A Parigi in quei giorni di violenta tempesta Filippo era proprio nel posto a cui si sentiva chiamato. La sua energia e il suo affetto ardentissimo per la libertà lo resero caro a tutti gli uomini più risoluti a volere che la rivoluzione avesse le estreme sue conseguenze. Si unì agli amici del popolo, partecipò ai loro disegni politici, e si adoperò per quanto poteva al trionfo del partito della Montagna da cui dipendeva la salute di Francia e la libertà delle altre nazioni. A ricompensa del suo ardente zelo, la Convenzione nel 1793 lo dichiarò cittadino francese e lo spedì con poteri straordinari in Corsica, affinchè vi facesse riconoscere l'autorità della repubblica. Non riuscì nell' impresa, perchè il Paoli dette l' isola in mano agli Inglesi. Filippo corse gravi pericoli: non potè neppure attendere a far insorgere l'Italia. Tornato a Parigi fu spedito commissario a Lione, alle frontiere d'Italia, a Tolone. Qui si trovò a fare una parte di cui più tardi narrava con grande entusiasmo i particolari al suo amico Andryane. Allorchè gl' Inglesi furono cacciati da Tolone e dettero fuoco all' arsenale, tre o quattromila galeotti rapperò le loro catene, e armandosi di tutto ciò che potevano trovare,

si sacrificarono per salvare dalle fiamme i vascelli incendiati. Essi erano padroni del porto, erano liberi. Chi poteva osare di propor loro che rientrassero nel bagno? Filippo Buonarroti fu incaricato di questa difficile opera, ed ei l' accettò ed entrò in mezzo ad essi senza timore, e li arringò a nome della repubblica e della libertà. Disse che erano ancora cittadini ad onta delle loro catene, poichè esponendo la loro vita per salvare i vascelli e l' arsenale, avevano dato del loro patriottismo una prova solenne. Perciò egli credeva che rispetterebbero le leggi della repubblica di cui avevano sì generosamente sostenuto la causa; e che di ciò la Convenzione saprebbe degnamente ricompensarli. A queste parole quegli sciagurati coperti di delitti e morti a ogni sentimento di virtù, si strinsero intorno all' oratore e gli risposero gridando *Viva la Repubblica, viva la Convenzione!* Mostrarono che i cuori più induriti non sono sordi ai sacri nomi di patria e di libertà, e senza la menoma resistenza si lasciarono incatenare di nuovo. Ecco, esclamava il Buonarroti, ciò che poteva l' amore di quella repubblica che dal Buonaparte fu proditoriamente annientata.

Per la ripresa di Tolone l' esercito repubblicano tornava libero alle sue operazioni, e già occupava la contea di Nizza. Il Buonarroti esultava al pensiero di vedere l' Italia ridotta a libertà, quando ad un tratto tutte le sue speranze andarono fallite. Al cadere del Robespierre, egli fu arrestato e condotto a Parigi, ove dai 17 luglio 1794 fu tenuto prigioniero fino ai 18 ottobre del 1799, e corse pericolo di perder la testa. Nel tempo di questa prigionia divenne amicissimo al Babeuf e agli altri membri dei comitati rivoluzionari dei dipartimenti, e andò incontro a persecuzioni novelle che lo misero a durissime prove. Ecco come egli discorre di questa sua

prigionia. « Da queste case di dolore scoppiarono le scintille elettriche che fecero impallidire tante volte la nuova tirannide. Uno spettacolo tanto commovente quanto nuovo abbellì allora l'interno delle prigioni. I prigionieri vivevano frugalmente, stavano in intimità di fratelli; si recavano ad onore i loro ferri e la loro povertà patita per amore della patria: erano tutti intenti al lavoro e allo studio e non s'intrattenevano che dei mali pubblici e dei modi di farli cessare. I canti patriottici di cui facevano risonar l'aria, radunavano intorno a queste tristi dimore una folla di cittadini animati dai medesimi pensieri e dal medesimo amore. »

La prigionia non fece che rendere più caro il Buonarroti agli uomini liberi: quindi appena la reazione repubblicana dei 18 ottobre 1795 gli aprì le porte del carcere, lo inviarono a comandare la fortezza di Loano sulla riviera di Genova. Un' accusa lo fece richiamare a Parigi ove il patriottismo non esisteva più che di nome. Filippo allora non pensò più ad altro che a cospirare ed a combattere contro un governo che tradiva la repubblica. Perciò si fece ammettere nella società popolare del Panteon, nella quale si conservavano pure le dottrine democratiche. Divenutone presidente e strettosi più che mai in amicizia politica col Babeuf e con gli altri più caldi democratici, fece con essi ogni sforzo per salvar la repubblica, e richiamare in vigore la costituzione del 93. Ma tutti gli sforzi tornarono vani: il circolo fu chiuso, ed essi non ebbero più altra speranza che congiurare in tutti i modi a toglier di mezzo quelli che tradivano apertamente la causa della libertà.

Fu ordita una larga cospirazione, e tutti giurarono di morire pel trionfo della santa causa. Il Babeuf ne era il capo principale, e il Buonarroti vi aveva grandissima parte. Essi avevano tutto in pronto, ma nel mo-

mento di cominciare ad agire, per le rivelazioni di un ufficiale traditore furono tutti arrestati. Filippo ne rimase fieramente turbato, non per timore della morte, ma per vedere così troncate tutte le più belle speranze. Egli pensava all'Italia, e a lei era rivolto ogni suo affetto mentre difendeva la libertà di Francia: e ora vedeva colla rovina della repubblica francese farsi più tristi le sorti italiane.

Il Direttorio, non osando di far giudicare gli arrestati a Parigi, li fece trasportare a Vendome, ove furono sottoposti al giudizio di una commissione straordinaria. Temevasi la popolarità della loro causa, e perciò fu raunato intorno alla città grande sforzo di armati. Il processo fu lungo e pieno di astuzie e di arti tristissime. Ma i più ressero a tutte le più difficili prove. Il Buonarroti, non che negare i fatti che gli erano imputati, si fece un vanto di aver preso parte al disegno d'insurrezione contro la tirannide del Direttorio, e dichiarò solennemente il suo affetto alla democrazia pura. Babeuf e Darthé furono condannati alla morte, e la incontrarono con animo intrepido, come tutti i veri repubblicani facevano allora e faranno sempre. Il ministero pubblico chiese la morte anche pel Buonarroti, ma i giurati furono di avviso diverso e lo condannarono alla deportazione con gli altri compagni.

Dapprima fu destinato loro il forte di Cherburgo. Mentre erano condotti colà, in alcuni luoghi patirono ingiurie e minacce, e corsero gravi pericoli: altrove però ebbero oneste e liete accoglienze e singolari dimostrazioni di stima e d'affetto. A Saint-Lo furono accolti dalle autorità municipali che abbracciandoli dissero loro: Sventurati fratelli, voi avete difeso i diritti del popolo; ogni buon cittadino vi deve riconoscenza ed amore.

Nella prigione di Cherburgo il Buonarroti non si ristette dal lavorare per l'idea che gli governava la vita: e quantunque stretto da severa custodia, riuscì a rimettersi in corrispondenza co' suoi amici politici ed a rianimare e riordinare il partito. Dalla fortezza trovò modo a cospirare, e ciò lo consolava di ogni sciagura. Fu tenuto tre anni a Cherburgo e quindi lo trasportarono all'isola di Oléron, e dopo breve tempo gli commutarono la detenzione in semplice sorveglianza in una piccola città delle Alpi marittime. Ivi era nel 1801 quando Buonaparte primo console si studiò di tirarlo a sè offrendogli un posto importante nel nuovo governo. Egli preferì l'indipendenza agli onori e la povertà alle ricchezze acquistate a scapito de' suoi principii e della sua libertà. Egli aveva preveduto dove Napoleone mirava. Lo conobbe già in Corsica, qualche volta abitò la medesima casa e dormì nel medesimo letto: e fino d'allora prevedeva che riuscirebbe il repubblicanismo del Còrso. Ora era confermato nelle sue idee dai fatti recenti, e nel primo console odiava il futuro re, il nemico d'ogni libertà, il fascinatore dello spirito pubblico, l'uomo che accendendo nei cuori il desiderio di una gloria vana, vi spegneva l'amore degli ordini liberi. Si sdegnava che la libertà fosse spenta di nuovo per colpa degli aristocratici, i quali per fame d'oro e di titoli preferivano di strisciarsi davanti a un soldato, piuttostochè viver liberi e uguali col popolo. E il suo sdegno non si sfogava in sterili lamenti nè in vane parole. Agiva continuamente e con energia e con senno.

Dal suo luogo di rilegazione nelle Alpi, messe a profitto la sua vicinanza col Piemonte, e si adoperò più che mai a stabilire comunicazioni sicure e attive fra i repubblicani di Francia e d'Italia. I suoi sforzi ebbero felici successi: la società segreta si accrebbe di molti

membri e l'idea si propagò maravigliosamente. Nel 1806 avuta per residenza la città di Grenoble, il Buonarroti continuò più energicamente a riunire gli uomini liberi in un solo pensiero. Dopo sei anni di preparativi e di prove pericolose, la congiura contro il Buonaparte stava per iscoppiare. Il Buonarroti si disponeva a partire per Parigi, quando ebbe notizia che il tentativo era fallito. Il Mallet e i suoi amici morirono da forti, e nulla fu rivelato. Buonaparte spaventato di questa cospirazione ordinò che i patrioti di Grenoble fossero fieramente perseguitati, e il Buonarroti fu cacciato di Francia. Si riparò a Ginevra ed ivi continuò a cospirare. Viveva dando lezioni di matematiche, di lingua italiana, e di canto, e copiando musica, come Giangiacomo, di cui era caldissimo ammiratore. Quelli che allora lo conobbero, e tra gli altri Alessandro Andryane, narrano come apparisse singolare dall'altra gente, e richiamasse a sè l'attenzione per i suoi tratti severi, pel suo portamento, per la sua aria grave e misteriosa, pel suo strano vestito. Un cappello a larghe falde copriva i suoi bianchi capelli. Di estate come d'inverno portava il medesimo corpetto alla *Robespierre*, i medesimi calzoni neri che non arrivavano bene ai suoi stivaletti alla scudiera. Mentre traversava le vie di Ginevra con sotto il braccio un libro di musica, e con aria grave e misteriosa, i cittadini riguardavano con ammirazione e venerazione il fiero repubblicano discendente dal gran Michelangelo.

Sulle prime i magistrati di Ginevra gli dettero qualche molestia e tentarono di cacciarlo dalla città, ma egli riuscì ad eludere l'ordine indegno di un popolo libero, e rimase. Poi sopravvennero le dolorose vicende del 1814, ed ei ne gemè per le sorti di Francia e d'Italia. All'appressare dei settentrionali avvoltoi, chiese di far parte dei federati del Giura per correre alle armi e com-



battere l'invasore straniero. Ma non gli fu accordata la sua domanda, e non potè compiere questo dovere di buon cittadino. La Santa Alleanza trionfò e ridusse i popoli a servitù più dura e più vergognosa: ma il Buonarroti non rimase avvilito dall'empio fatto, non fu abbandonato dalla sua fede. Egli diceva: Bisogna ricominciare da capo la lotta. E pieno di ardore e di speranza raddoppiava le cure e lo zelo, e faceva ogni sforzo per ravvivare il fuoco sacro della libertà che gli empì avevano tentato di spegnere. I suoi pensieri erano specialmente rivolti all'Italia. Sapeva che si cospirava di nuovo in tutta la penisola, ed aiutava l'opera per quanto gli era possibile. Le società segrete dopo cinque anni di cospirazione portarono i rivolgimenti di Napoli e di Piemonte. Pochi giorni avanti a quei fatti, il Buonarroti diceva agli amici: In breve avremo grandi novità. L'esule ebbe appena tempo di rallegrarsi di quelle liete novelle. Poco dopo l'annunzio delle vittorie giunse quello delle sconfitte, e in brevi giorni fu veduto l'aborrito Tedesco tornare a gotizzare tutta l'Italia. Il fiero esule dapprima ne rimase abbattuto: il dolore s'impadronì dell'anima sua alla vista di tante sciagure che opprimevano la patria e i suoi figli più generosi. Ma presto si riconfortò nel pensiero che a malgrado della furibonda guerra dei principi, la verità e la giustizia sono immortali, e che quanti più sono i martiri che muoion per esse, tanto più è certo il loro trionfo. Diceva che il sole della libertà, come quello che risplende nel cielo, può restare lungamente velato di nubi, ma non viene mai meno il suo focolare di luce, e alla fine spunterà il giorno in cui brillando di tutto il suo splendore, diffonderà la vita e la felicità su tutte le genti.

Diceva ancora: *I nostri tentativi fallirono: non ci mostriamo perciò nè increduli nè di povero cuore: rico-*

*minciamo da capo.* E ritornava all'opera con un coraggio che nessuna sciagura poteva domare. Gli emigrati piemontesi arrivavano in folla a Ginevra. Il Buonarroti era tutto per essi: li accoglieva amorevolmente, li consolava, li soccorreva. Ad ogni ora del giorno e della notte era a loro disposizione. Il suo ultimo soldo, il suo ultimo pezzo di pane era per quei che ne mancavano. Pativa per sè e si privava di tutto per rendere meno penosa la vita ai suoi infelici compatriotti. La carità era in lui grande quanto la fede.

Cogli emigrati piemontesi ricominciò la cospirazione e spedì gente in Italia a riannodare le fila rotte dalle ultime sciagure. Nè solamente cogli Italiani, ma con Francesi, Tedeschi e Svizzeri s'intendeva e teneva adunanze segrete. Perocchè, sebbene in cima ai suoi pensieri stesse l'Italia, egli pensava anche alla libertà di tutti i popoli, e vi cooperava con ogni sua forza. Dappertutto cercava nuovi soci e tirava a sè i patriotti sinceri e gli uomini provati dalle sciagure, i quali animosamente lavorassero all'affrancamento dei popoli. Quando i perversi trionfano, diceva egli, bisogna che i buoni si riuniscano e facciano un fascio di tutte le forze: bisogna riconoscersi ed intendersi per far trionfare i diritti inalienabili degli uomini e della società contro l'usurpazione dei grandi. A questo alto pensiero devesi sacrificare ogni idea di verità, d'ambizione o di personale interesse: bisogna essere apparecchiati a resistere alle persecuzioni dei re come alle seduzioni della potenza. E prima di ogni virtù debbe essere la perseveranza: dopo un tentativo fallito, fa d'uopo ricominciare tranquillamente da capo e tornare alla santa opera. Il grido di unione debbe essere: *Guerra, guerra eterna, guerra a morte all'empia oppressione dei padroni della terra.*

Questa guerra a morte ei la fece fino al giorno in cui scese nella tomba. Gli anni cadenti e le miserie non gli menomarono mai la giovanile energia dell'animo, non intiepidirono mai la sua fede ardente. Dalle difficoltà, dai pericoli, dalle persecuzioni traeva nuovo coraggio.

La diplomazia europea non gli dette tregua a Ginevra e lo fece cacciare di Svizzera. Allora si rifugiò nel Belgio, ed ivi nel 1828 pubblicò un libro sulla *Cospirazione di Babeuf*, nel quale si studiò di dissipare le calunnie sparse contro l'amico suo e contro le altre vittime dell'antica tirannide.

Alla nuova della rivoluzione delle tre famose giornate del 1830 egli corse a Parigi, e sui primi tempi ci visse tranquillo. Ma quando la menzogna costituzionale cominciò a imperversare, corse pericolo di esser cacciato in nuovo bando. Nel 1834 il prefetto di polizia, lo fece arrestare e condurre dinanzi ai suoi agenti. Il commissario incaricato d'interrogarlo gli disse: *Signore, voi non siete cittadino francese.* E il Buonarroti: *Voi non eravate ancor nato quando io godeva già della cittadinanza di Francia: cercate tra le nostre carte del 27 maggio 1793.* Fu ritrovato il decreto con cui la Convenzione Nazionale lo dichiarava cittadino francese *in riconoscenza di servigi resi alla repubblica*; e sotto la protezione di esso potè rimanere e morire in Francia. Ma sembra che non avesse tutte le ragioni di tenersi sicuro, perchè prese altro nome, e da quel tempo in poi si chiamò Roymond.

Visse povero ma fiero della sua povertà che lo rendeva indipendente. Quelli che gli furono intimi amici attestano concordemente delle sue singolari virtù. La sua vita fu senza macchia: nulla fiacchè mai quella vigorosa anima dei tempi antichi. Era di costumi severi e irreprensibili. Voleva che il popolo fosse sovrano, ma

chiedeva che se ne rendesse degno colla virtù. Lavorava giorno e notte e si era arricchito l'ingegno di rara dottrina. Narrano che nulla eragli estraneo. Scienze, storia, letteratura, belle arti venivano a onde nel suo discorso, quando poteva togliersi dalla sua idea fissa della repubblica del 1793. Talvolta era espansivo ed eloquentissimo: spesso misterioso e taciturno. Il suo capitolo inesauribile era quello *dei re assoluti e della sovranità del popolo*. Quando parlava di ciò, la sua testa si rialzava, i suoi occhi divenivano di fiamma.

I suoi consigli (scrive il suo amico Trelat) erano come tutta la sua vita senza fasto e senza vanità: era un saggio che s'intratteneva col vecchio, con l'uomo fatto, col giovane o anche col fanciullo, come con l'amico e col fratello più intimo. Era stato testimone dei tempi più terribili della rivoluzione francese e vi aveva preso parte. Nè il suo corpo nè la sua anima per un mezzo secolo non avevan piegato sotto alle più dure persecuzioni: e quest' anima dotata di tanto vigore, invece di indurirsi nella lotta, aveva conservato tutta la dolcezza e tutta la sua bontà. Niuno aveva il diritto di essere più severo del Buonarroti, e niuno era più indulgente di lui: ma era indulgente per gli errori riparabili, ed inflessibile per i vizi del cuore, per i traditori che si lasciano comprare a contanti.

Fino agli ultimi momenti rimase forte come era sempre stato: conservò sempre la memoria, l'intelligenza e i sentimenti affettuosi della sua giovinezza. Molti de' suoi amici lo assisterono con cura amorosa. Pochi momenti prima di spirare rivoltosi ad essi diceva con accento di profonda pietà: *Io vado a raggiungere ben tosto i virtuosi che ci dettero tanti buoni esempi*. Allora uno degli astanti: *Siamo noi che abbiamo bisogno de' tuoi esempi e tu non vorrai ancora abbandonarci*. A

cui il Buonarroti: *Tu mi tratti con troppa indulgenza: parlami di quelli di cui onoriamo la memoria.*

Morì ai 17 settembre del 1837. Più di millecinquecento persone lo accompagnarono al cimitero di Montmartre. Vi erano gli esuli italiani, vi erano i più notevoli democratici di Parigi, accorsi religiosamente a rendere gli estremi onori all'uomo di cui tutta la vita fu una lotta continua a distruzione della tirannide e a sostegno delle idee democratiche. Il Trelat pronunziò sopra la tomba un eloquente discorso per ricordare le forti virtù e le nobilissime qualità che fecero il Buonarroti singolare fra tutti gli uomini dell'età sua. Dopo, un operaio, tenendo in mano una corona di quercia si accostò alla tomba, e con voce interrotta pronunziò le seguenti parole: *Buonarroti, gran cittadino, amico dell'eguaglianza, il popolo ti decreta questa corona. L'istoria e la posterità consacreranno questa ovazione.*

La corona di quercia e molte altre corone furono sparse sopra la tomba del gran cittadino.

I suoi amici ci conservarono la sua immagine ritraendola in un piccolo busto di ferro nel quale noi, cui non fu dato di veder mai il degno discendente di Michelangelo, possiamo contemplare la fronte severa e la singolare fisionomia del cospiratore italiano, che, come fu detto, aveva la saggezza d'un Greco, con l'esaltazione d'un repubblicano francese del 1793.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Per completare questo articolo pubblico qui una lettera direttami dal dottore Giuseppe Cannonieri di Modena, il quale nel suo lungo esilio conobbe e amò molto il Buonarroti.

*Chiarissimo Signore,*

Ho letto col più vivo interesse nel suo bell'opuscolo, i *Martiri della Libertà Italiana*, l'articolo Buonarroti Filippo; ed il ritratto morale e fisico ch'ella ne fa è tanto simile al vero che io ne sono stato commosso. Imperocchè nei lunghi anni del mio esilio fummi di non lieve conforto la conoscenza e l'amicizia di quel sommo italiano; e cara mi sarà, finchè avrò

vita, la ricordanza delle ore passate seco lui a discontare sui futuri destini dell' Europa, e specialmente dell'Italia nostra.

Egli era veramente degno del nome glorioso che portava, poichè se Michelangelo fu il Dante delle Arti belle, Filippo fu il Michelangelo della Libertà. Il di lui vasto genio abbracciava nella sua filantropia il genere umano, alla felicità del quale consacrò tutta la sua vita. Uno era commosso da un sentimento religioso, quando, entrato in povero abituro di pochi o rozzi mobili guarnito, si trovava in cospetto del venerando veglio il quale coi modi i più semplici, ed in uno i più gentili accoglieva i numerosi visitatori che da tutta Europa venivano a consultarlo. A tutti con un santo entusiasmo, che sfolgoreggiante e quasi divino rendeva il suo viso, ispirava i più puri ed i più elevati sentimenti d'amore del buono e del giusto. Nella sua mente, ricca d'ogni sapere, trovava sempre il modo conveniente ad ogni Nazione per emanciparla dalla tirannide. Ai giovani apostoli ricordava: la carriera del cospirare essere la più difficile, la più perigliosa, ma anche la più degna, la più meritoria: interrogassero però bene sè stessi, esaminassero le loro forze onde accertarsi bastare a tutto, anche al martirio. Come uomo di esperienza suggeriva loro i modi coi quali attrarre a sè le moltitudini, instruirle, dirigerle, infiammarle, e soprattutto raccomandava di non precipitare i moti, asserendo, nulla accagionare maggior danno ad un grande progetto, quanto un piccolo moto fallito; ed avvalorava poi i suoi detti con numerosi esempi tratti dall'antica e dalla moderna storia, nelle quali era oltre ogni dire versatissimo. Per tal modo confortati, incoraggiati partivano pel loro paesi quegli apostoli della libertà, ed in seguito un' attiva corrispondenza col maestro spianava loro le difficoltà che via via insorgevano ad attraversare la santa loro missione. E noi Italiani che frammezzo alle lunghe, variatissime nostre sventure conservammo incontrastata la gloria di avere avuto i primi geni iniziatori di tutto ciò che è grande, possiamo pure vantarci che Filippo Buonarroti iniziava quel che ora va compendosi universale risorgimento dei popoli.

Chi mai potrebbe poi dire qual fosse la modestia, quale la semplicità del vivere di Buonarroti? Nella domestica sua vita ei si lasciava condurre e dirigere come bambino da madre, da una sua compagna, donna essa pure di alti sensi, che lo amò tanto e di sì puro amore da seguirlo in tutte le sue sventure, dividendo, lieta e contenta seco lui uno stato se non del tutto povero, alla povertà vicinissimo. Io ho assistito al frugalissimo desinare di que' due esseri che ricordavano la primitiva età umana, contrasto singolarissimo del vivere lussurioso parigino. Pochissima carne lessa, patate, qualche meluzza, panè di seconda qualità, acqua e vino solo per tingierla, ecco di che s'imbandiva la loro mensa, alla quale Filippo provava di certo maggior piacere di quello provassero i moderni Luculli; poichè in quel tempo solo l'anima sua si riposava dalle durate fatiche in seno all'amicizia. E quando a quest'anima sublime mancò, per la morte della diletta compagna, questo dolce sollievo, parve allora solo risentire il peso degli anni e la stanchezza del vivere. Una trista melanconia s'impadronì di Filippo, e ben presto provò il bisogno di riunirsi alla sua com-

pagna. Invano gli amici furono intorno a lui con ogni pietoso ufficio per consolarlo: invano il signor d'Argenson che tanto lo amò, credè alleviare tanta mestizia, installando il Buonarroti in una casetta ove collocati furono i rustici suoi mobili, ed affidando a una discreta vecchia donna la cura di lui, poichè pochi mesi dopo la partita della sua amica, ei la raggiungeva in cielo.

Firenze, 16 ottobre 1818.

CANNONIERI *Dottori in leggi.*

## LIX.

## GIUSEPPE TORDO.

Profugo sventurato! allor che mosso  
 Da santo zelo, allà tua patria terra  
 Già ti sacrasti, e fu sacrarti a morte,  
 Non ti occorre il pensier che della vita  
 Ogni dolcezza, ogni speranza a un punto  
 Ti died l' addio che più non torna a darci?...  
 GIANNONE, *L' Esule.*

Giuseppe Tordo fu, come Filippo Buonarroti, uno di quegli uomini fortissimi, che le sciagure non domano mai, uno di que' prodi soldati che consacrarono tutta la vita a combattere per la libertà, e che lasciarono morendo tale eredità di virtù e di forza d'animo, che vuolsi continuamente ricordare ai posteri, perchè ne prendano eccitamento e conforto a ben fare.

Nacque nel 1774 a Torretta, piccolo villaggio sulle Alpi marittime nella contea di Nizza. Il padre suo Carlo Maria era educato alla scuola tenebrosa di quell'età, e si studiò, ma senza frutto, d'inspirare quelle dottrine nella mente del figlio. Nelle scuole di Nizza non imparò nulla che buono ed utile fosse, e più tardi ebbe a confessare di esser giunto pressochè al suo quarto lustro senza valersi di quella facoltà che distingue l'uomo dai bruti.

A diciott'anni si fece soldato, e fu ascritto tra i cacciatori di Nizza al servizio di Vittorio Amedeo. Egli allora credevasi di servire al dovere, alla patria, alla religione, combattendo contro le idee di Francia, e si lanciò nella pugna con tutto l'impeto della forte anima sua. Nel marzo del 1793 era sergente: combattè al fatto di Giletta, s'impadronì d'una bandiera nemica, ed ebbe nel capo una grave ferita. In premio del coraggio



mostrato fu, l'anno appresso, promosso al grado di sottotenente, e quindi a quello di tenente. Le promozioni erano per lui eccitamento ad esporsi più arditamente ai pericoli; perciò li 23 giugno 1795 alla battaglia di Vinadio ebbe ferita una gamba, e ai 24 aprile 1796 alla famosa giornata di Mondovì ebbe la spalla sinistra trapassata da una palla di moschetto, e fu a pericolo di morte. Appena tornato in salute lo nominarono capitano. Onori più grandi lo aspettavano se egli avesse continuato in quella carriera. Ma ben presto entrò in altra via che reputò conducente a più vero onore.

Quantunque gli esempi domestici ed i precetti delle scuole avessero cospirato a spegnere in lui la ragione e i generosi moti del cuore, egli si era educato da sè, aveva considerato attentamente le nuove idee che agitavano il mondo, e facilmente giunse a persuadersi che niun uomo generoso poteva combattere contro il principio della sovranità popolare bandito dalla rivoluzione francese. Appena che le parole di patria e di libertà gli sonarono nell'orecchio e nel cuore, egli rinunziò al grado che avea nell'esercito regio, stabilì di farsi soldato del popolo e di rivolgere in pro della patria e dei diritti dell'uomo la spada e tutta l'opera sua.

Divenuto libero di sè, si unì ai patrioti che in Piemonte cospiravano per la repubblica, e cordialmente accolto da essi, con essi arditamente operò, sostenne fatiche, sfidò pericoli, fece tutto ciò che a forte uomo insegna amor di libertà. Egli corse il paese e seguito da pochi, con ardimento incredibile innalzò nella provincia di Nizza la bandiera della nazione. In breve molti risposero al suo appello, ed egli inanimato dai primi successi si spinse avanti, trovò armi, raccolse settemila uomini, coi quali s'impadronì di quasi tutto il paese che sta fra Nizza, Genova e Torino, e si acquistò il nome

di *generale dell'armata infernale*: Ridusse le truppe del general Colli all'estremo, e stava per distruggerle affatto se non erano le indecisioni del comitato repubblicano di Nizza.

Il general Colli tentò di prenderlo colle lusinghe: ma tornarono vane. Il governo piemontese allora ne messe a prezzo la testa. Ma i suoi soldati stavan con lui, e quando ebbero contezza dell'ordine nefando, risposero con un grido concorde *morte al re*, e giurarono di difendere a qualunque costo il prode generale.

Intanto la cospirazione continuava arditissima in tutto lo stato ed era giunta a Torino. I cospiratori si proponevano d'impadronirsi della capitale, della cittadella e del re, e di proclamar la repubblica. Il Tordo offrivasi a capo d'arditi seguaci per condurre a fine l'impresa. Alcuni vollero che il piano della congiura fosse spedito al generalissimo dell'armata d'Italia per avere il consenso di lui e quindi la protezione del Direttorio francese. Il Tordo si oppose fortemente a questo pensiero, e studiò di mettere quanto più poteva in sospetto la lealtà del generale francese; ma non fu ascoltato. Di tutti i disegni di rivoluzione fu data contezza al Buonaparte, il quale per procacciarsi la simpatia del re piemontese, nel tempo stesso che si apparecchiava a rovesciarlo, gli manifestò la trama e i nomi dei cospiratori. Parecchi di essi furono perciò dati al carnefice; e il Tordo scampò dalla morte, perchè avvisato in tempo, potè sotto vesti femminili da Nizza ripararsi a Genova, ove festeggiato e salutato come *eroe della patria*, sulla piazza dell'Acquaverde fu incoronato di alloro dalle mani delle più spettabili signore della città; di là passò in Lombardia, e ai 29 agosto 1798 entrò col grado di capitano al servizio della Repubblica Cisalpina. L'anno appresso fu tra quelli che fecero la

spedizione di Napoli, e quindi tornato in Lombardia si trovò alla sanguinosa battaglia della Trebbia ove fu gravemente ferito, e cadde in potere dei nemici che lo condussero prigioniero in Germania.

Fu rimesso in libertà a' 18 marzo del 1800, e tornò a Milano, ove un suo personale nemico lo espose a grave pericolo. Quantunque tutto volgesse a monarchia, egli rimaneva fermo e ardentissimo ne' suoi principii repubblicani, nè dissimulava la sua avversione a' regii del primo console. E di questa sua fermezza a' principii si prevalse il general Salme per perderlo. Questi per gelosie avea contro il Tordo un odio implacabile, e cercando tutti i modi a sfogarlo, alla fine lo accusò di esser complice dei regii che avevano voluto uccidere a Parigi colla macchina infernale il Primo Console. Il Tordo repubblicano nell'anima non poteva neppure avere il pensiero di cospirare coi regii, ed era innocentissimo in tutta questa faccenda. Ma l'accusa calunniosa operò fortemente. Fu arrestato e consegnato ai gendarmi che, qual malfattore, lo condussero a piedi sino a Parigi. I disagi e i patimenti furono grandi: di più il pensiero di essere infamato come cospiratore coi seguaci del dispotismo a lui repubblicano dava molestia grandissima. Ma a tutto resistè con forte animo. Giunse a Parigi il 6 maggio 1804 e il 6 luglio fu condotto davanti al consiglio di guerra, che doveva giudicarlo. Correva voce che lo avrebbero fucilato. Egli non si perdè di coraggio: si difese con tanta forza e con tanta severità di coscienza, che la moltitudine accorsa a sentire il dibattimento lo gridò innocente, e i giudici che doveano servire all'intrigo, non osarono condannarlo; dichiarandosi incompetenti a giudicare uno straniero, lo rimandarono al governo di Milano. A questo avviso egli andò sulle furie, protestò energicamente contro l'iniquissimo strazio, che

si faceva di lui, e tornò in Italia. A Milano trovò Murat comandante delle truppe ivi stanziato, il quale gli fu cortese di accoglienza amorevole. Finalmente ai 22 settembre 1802 dichiarato innocente, fu rimesso in libertà e restituito al suo grado, con promessa di avere onorevole compenso de' patiti infortunii. La qual promessa non fu mai tenuta, perchè si volle punire la fermezza dell'indole che in lui era più singolare che rara; si vollero punire le sue opinioni repubblicane e il suo grande amore all'indipendenza italiana.

Restituito al grado di capitano ebbe varie incombenze. Fu ispettore delle caserme in Cremona, comandò le piazze di Ravenna e di Fermo, e dappertutto si mostrò di animo incorrotto ed incorruttibile. I tempi volgevano a servitù, ma egli si mantenne di liberissimi spiriti. Napoleone divenuto imperatore dei Francesi, voleva cingere anche la corona d'Italia. Per una di quelle solite impudenti commedie che si fanno sempre nelle mutazioni dei regni da chi vuol mostrare di essere chiamato al comando dal volere dei più, fu mandato all'esercito della Repubblica Italiana un registro in cui ognuno dovesse scrivere il suo voto per la creazione del re. Quando al Tordo fu presentato il registro per la nomina del Buonaparte, egli prese franco la penna e vi scrisse: *Morte ai tiranni*. Così vendicò l'insulto che agli uomini di libero cuore facevasi, chiedendo un voto che si voleva servile. Altri avevano promesso di fare lo stesso, ma temerono le ire del potente, e gli dettero il voto. Il Tordo rimase solo nella protesta: e quindi tanto più grande è la lode che merita l'indipendenza del suo animo nobilissimo.

Quest'atto, come ben si può pensare, fu punito. Il Tordo venne passato in riforma, sottomesso alla sorveglianza della polizia, e lasciato lungo tempo nella inazione. Solamente nel 1807 ebbe il permesso di recarsi

come capitano nel real battaglione d'Istria, ove dette prove grandi di coraggio e di senno di guerra. Nel 1809 dopo reiterate istanze ottenne di andare alla guerra contro l'Austria, e alla battaglia di Klagenfurt il 6 giugno fece prove da eroe. Era d'uopo scacciare il nemico da un forte ridotto che aveva presidiato nel sobborgo della città. Il capitano Tordo si rivolse al generale Bertoletti che comandava la piazza e gli chiese di esser capo all'ardita impresa. Avuta la truppa che faceva di bisogno, tre volte tentò condurla all'assalto per cacciare dal ridotto il tedesco: ma il pericolo era così grande che per tre volte fu abbandonato dai suoi. Allora egli con maravigliosa audacia si avanzò solo nel temuto ridotto. I nemici da più parti il ferivano, ed egli menando disperatamente la sua spada si difendeva da tutti, e appariva gigante nella tempesta. Finalmente i suoi soldati vergognando di lasciarlo solo in mezzo al pericolo, gli si sfilarono dietro e presero il ridotto con grande strage dei nemici. Il capitano poscia tornò al quartiere del generale col corpo pieno di onorate ferite, in mezzo ai plausi di tutti i prodi.

Dopo questo fatto glorioso fu incaricato di andare a portare dispacci all'imperatore, e lo trovò occupato del piano della battaglia di Wagram. Mentre ritornava da quella missione cadde in potere dei Tirolesi a Frisac, ed era per essere ucciso da essi, quando sopravvenne Andrea Hofer, che lo salvò dal pericolo, lo travestì, lo fece scortare da due ufficiali, e gli dette modo a tornare fra i suoi.

L'imperatore riconoscendo la rara prodezza del Tordo, lo ricompensò creandolo membro della Legione d'onore, e sul finire del medesimo anno lo mandò alla guerra di Spagna col primo reggimento leggero italiano. Combattè da prode e da generoso in quella guerra fe-

rocissima, e vi ebbe il grado di aiutante maggiore. Si trovò alla sanguinosa azione di Plat, si vide cadere a lato quarantasette ufficiali, ed apparve mirabile per la sua intrepidezza.

Dopo la campagna del 1810 tornò in Italia, e nel 1812 andò alla fatale spedizione di Russia, della quale non vide i disastri perchè presto fu richiamato in Italia. Nel 1813 ebbe il comando della gendarmeria reale, e battè più volte i Tedeschi. Nel 1814 fu in Toscana, poi a Napoli, e venne promosso al grado di maggiore e quindi a colonnello. Quando Giovacchino Murat moveva alla guerra della Indipendenza Italiana, il Tordo lo dissuase da un'impresa che egli stimava impossibile. Quando poi vide che le dissuasioni riescivano vane, chiese di esser compagno al re nella gloria e nei pericoli. Giovacchino non volle acconsentirglielo e nell'atto di partire pel Po, gli affidò la famiglia e la capitale dicendo: *Vi confido tutto ciò che posseggo di più caro e di più prezioso sulla terra. Abbiate in ciò una prova dell'alta stima che sento per voi.*

Quando giunsero a Napoli le nuove infelici della impresa, il Tordo lasciò in fretta la capitale, e con quanta più gente potè andò alla riscossa. Tentando una diversione per salvare il re, si precipitò per gli Abruzzi e per le Marche verso Romagna. A Ceprano si scontrò cogli Austriaci, li arrestò e li battè con tal disperato valore che Murat sul campo di battaglia lo creò generale.

Precipitate le sorti di Giovacchino, tornavano a Napoli e per tutta Italia i re e gli ordini antichi. Il re Ferdinando di Napoli risalito sul suo trono contaminato di sangue, richiese gli ufiziali dell'esercito purchè volessero servire sotto di lui. Più di 400 si rifiutarono, e il Tordo con essi, e in pena del rifiuto furono deportati in Moravia. La prigionia durò alquanti mesi.

Appena che fu restituito a libertà, il Tordo si recò in Piemonte, ove da quel governo che si chiamava paterno fu messo in prigione, e poscia accompagnato a Nizza con tutte le sevizie sbirresche. Pur tuttavolta egli sperava di potere ivi alla fine godere del riposo sospirato tanti anni. Vane speranze. La polizia lo tormentava siffattamente che dovette quasi subito lasciare il luogo nativo. Si recò a Venezia e dalla polizia austriaca fu cacciato in poche ore. Non trovava luogo dove rifugiarsi in Italia, e fu costretto a lasciare la patria che tanto amava. Sperò di vivere tranquillo a Corfù: ma il governo britannico servendo alle voglie austriache, gl'intimò di partire dentro quindici giorni. Allora tornò a Nizza, ridusse a danaro tutto ciò che possedeva, e sarebbe andato in America, se un ciurmatore non lo spogliava di ogni suo avere. Povero, travagliato, espulso da tutte le polizie, si ridusse a Malta, ove non aveva altro conforto che il suo coraggio e le cure sollecite di una moglie diletta che gli fu compagna amorosa sui campi di guerra e in tutte le traversie dell'esilio. In mezzo alla miseria egli conservava sereno lo spirito: si occupava di studi, pensava alla libertà della patria. Dal cospirare non cessò mai. A Malta fondò una vendita di carboneria col nome di *Astro del Mediterraneo*.

Dopo un anno fu invitato a Napoli dal generale Filangieri suo amico, che lo destinò ad amministrare il suo feudo di Cardinale in Calabria. Vi giunse sul finire del 1819, quando il carbonarismo era nel suo primo vigore, e si preparava a far guerra ai tiranni. La rivoluzione scoppiò pochi mesi dopo nel regno. Il Tordo che esultò alle prime grida di libertà, si accorse facilmente che la rivoluzione non otterrebbe l'intento. Fu largo di consigli, di eccitamenti e di aiuti di ogni maniera. Perlochè non molto dopo che la libertà venne spenta

dalle armi tedesche, anche il Tordo amico dei liberi ordini fu cacciato. Egli partì pianto e benedetto dalla popolazione del paese di Cardinale da lui beneficata, e si rifugiò a Malta ove visse dando lezioni di lingua italiana e francese. Vi stette fino al 1829: poi mancandogli i modi di vivere, si diresse all'Egitto e sbarcò ad Alessandria nell'aprile dell'anno suddetto. Al Cairo ebbe cura di istruttore supremo nella guardia del vicerè, e gli erano fatte promesse di promozioni e di lieto avvenire, quando anche al di là dei mari giunse il suono della rivoluzione di Francia. Al sentire quella nuova il vecchio soldato della libertà esultò; pensò alla sua cara Italia, e credè che anche per essa fosse giunta la pienezza dei tempi. Quindi lasciò tutte le speranze egiziane, e presentandosi ad Ibrahim che voleva elevarlo a grado supremo nell'esercito, gli disse: *Sire, io ti saluto: l'Egitto non è più il mio paese; sento che la mia patria mi chiama; mi è forza partire.* E subito da Alessandria salpò per Marsiglia con quegli Italiani che potè condurre in soccorso della patria. Prima che giungesse in Francia, l'infelice rivoluzione dell'Italia centrale era stata compressa. Sbarcò a Marsiglia nel tempo stesso che vi arrivavano i profughi di Modena e delle Romagne. Vide cadute ad un tratto tutte le più care sue speranze, e l'anima gli si riempì di dolore, a cui non trovò conforto che nell'adoprarsi per quanto poteva a soccorrere ai bisogni delle nuove vittime di cui si riempiva la terra straniera. A Maçon fu incaricato di presedere alla commissione che aveva cura di temperare le sciagure, e di moderare il contegno degli esuli. Fu poscia a Parigi e si adoprò con tutte le forze per giovare alla libertà della sua patria infelice. Di là fu chiamato dal principe Achille Murat a capo della legione straniera che si organizzava nel Belgio, e la comandò per un anno. Molti giovani italiani



ricordano sempre il grande affetto con cui li accoglieva e li addestrava alle armi, sperando che potessero un giorno volgerle contro i nemici d'Italia. Dopo un anno essendo stata dal governo disciolta la legione straniera, al Tordo fu data una conveniente pensione, che egli per sentimento di delicatezza ricusò poco appresso, quantunque fosse poverissimo; e si diresse alla volta di Algeri ove giunse a dì 4 febbraio del 1836.

Quantunque più che sessagenario, quantunque travagliato da lunghe sciagure, giunse sulla spiaggia della francese conquista pieno di una forza di corpo e di spirito, con un cuore così ardente di gloria e di patria che avresti detto non essere per gli anni invecchiato, l'anima sua non aver mai perduto quell'intrepidezza che imberbe ancora mostrava sull'Alpi. Aveva una di quelle nature di ferro, che possono rompersi, piegarsi non mai! Una di quelle tempre che la tirannia degli uomini e del destino non può nè corrompere, nè affievolire! Un'anima che la generazione presente prenderà ad imitare per sorgere dal lezzo delle maledette vergogne.

Il governo francese dell'Algeria lo occupò in diverse amministrazioni, lo nominò interprete giurato per la lingua italiana, e profitto ultimamente della sua capacità e della sua onoratezza per impiegarlo nelle opere idrauliche del porto d'Algeri, ed includerlo nella commissione amministrativa di quei lavori.

La sua casa era il ritrovo di tutti gli uomini generosi che cospiravano per la salute della patria, che credevano nel progresso dell'umanità. Ogni qualvolta si trattasse di un'opera buona, egli era sempre tra i primi. Povero, soccorreva gli sventurati, e soffriva per togliere altrui dalla miseria. In ogni paese lasciò di sè nome onoratissimo e caro.

La sua indole fu sempre inflessibile: non piegò mai nè davanti alla sventura, nè davanti alle minacce della tirannide. Fino all'estrema vecchiezza conservò purissimi i principii repubblicani della sua gioventù. Ad ogni nuovo moto, ad ogni speranza che venisse d'Italia, il vecchio soldato tornava alla giovanile baldanza, e chiedeva che Dio gli concedesse l'estremo conforto di morire per la patria. Nel 1845 alla nuova del moto di Rimini, pianse lacrime di gioia ed esclamò: *Mi si dia un reggimento, e mostrerò all'Italia che posso ancora servirla.*

Visse d'amore, di speranza e di fede: fu apostolo ardente, predicò colla parola, cogli scritti, colle opere. Perocchè, quantunque costretto a ramingare e a logorarsi la vita in cerca di un pezzo di pane per sè e per la sua carissima donna, trovò tempo ad arricchirsi l'ingegno di rara sapienza. Ne' suoi scritti non ebbe altro pensiero che quello di far guerra mortale al dispotismo, alla superstizione, alle tenebre.<sup>1</sup>

Giunto all'estremo momento, potè con piena fiducia di sè ripetere le parole del grande repubblicano italiano: *Eccovi la mia vita: esaminatela attenti, e se trovate che v'abbia mentita la mia parola, mandatela ai posteri con una lapide d'infamia.*

« Il sole dell'11 ottobre 1846 appariva splendente di tutta quella feconda maestà, onde illuminato in pria il suolo glorioso dell'antica Cartagine, scalda a quella stagione ancora le coste settentrionali dell'Africa. Alle otto del mattino quel sole gettava lo splendore dei suoi raggi sopra una funerea bara che di nero drappo ricoperta, annunciava il lutto e la morte! Una spada di

<sup>1</sup> In Malta stampò un *Esame critico-religioso della Chiesa romana*. Lasciò inedite: *La filosofia dell'eloquenza*; *Le lodi della poesia*, moltissimi discorsi funebri, apologetici, morali, filosofici, teologici, politici; una *Scala d'idee militari* e varie sentenze storico-militari.

colonnello, una croce d'onore e gli emblemi di rosa-croce dei Franchi-Muratori ne riverberavano dalla bara all'intorno la luce, creando l'aureola della santa creatura che più non viveva! Erano le spoglie mortali di Giuseppe Tordo. — La funerea bara avviavasi dalla strada della marina alla porta occidentale che mette al cimitero, sopportata dalle braccia di sei profughi italiani che la posarono alla meta dolorosa: due ale di soldati francesi comandati dal colonnello Marengo per render gli onori marziali al suo confratello d'armi, la spalleggiavano: indi la seguiva numerosissimo corteggio d'uomini d'ogni età, d'ogni condizione, di variate favelle, aventi sul volto un segno di duolo profondo, verace, unanime, che la serenità del giorno e gli accorrenti riempiva di magnifico lutto! Fu sepolto sotto un tumulo umile di terra straniera. La salve dei prodi salutò quel tumulo! L'amore della derelitta consorte vi pose una pietra! Il conte Biancoli, già suo compagno di sventura, vi dettava una memoria ai posteri in questo epitaffio:

*Qui giace — la spoglia esangue — di Giuseppe Tordo Torrettano — della legion d'onore — cavaliere — dell'armata italica — colonnello — il quale — dal ristorato governo Sabauda — costretto ad esulare — morì in Algeri — alli 10 ottobre 1846 — d'anni 71, mesi 11, giorni 20 — Vittima onorata e compianta. »<sup>1</sup>*

<sup>1</sup> Il dottore Rinaldo Andreini di Bologna che visse in esilio sulla terra africana, che conobbe lungamente ed amò il Tordo e ne fu riamato, disse sulla tomba di lui calde e pietose parole. Poesia quando poté tornare dall'esilio, ne pubblicò in Bologna la vita e ne narrò tutte le sciagure. Il libro che è scritto con intelletto di amore, è intitolato: *Fasti e sventure del colonnello Giuseppe Tordo da Torretta in Piemonte*, pel dottore Rinaldo Andreini, Bologna 1848. Da questo libro noi abbiamo tratto in compendio tutte le soprascritte notizie, e ad esso siam debitori se potemmo arricchire di questo santo nome il libro dei Martiri.

## LX.

## I NAPOLETANI E I SICILIANI.

Noi d' un secondo pianta,  
 D' un generoso canto  
 Sacram l' aver del martiri;  
 Raccolti all' arme allate  
 Noi vi cerchiamo il fido,  
 La fede ed il valor.  
 Muore il poeta; — dura  
 L' idea, — noi duol matura,  
 Si fa più santa ancor.

Qui presso all' ossa, e giovani,  
 Che all' avvenir vivete,  
 Che sanguinosa pagine,  
 Qui del dover leggete:  
 O gelidi vegliardi  
 Si fa per voi già tardi,  
 Fra pochi giorni in braccio  
 Al mar del tutto andrete,  
 Ah! più per poco avete  
 La vita da offrir:  
 Qui tutti a questa scola  
 Chiediam la gran parola,  
 La scienza del morir.  
 CORRADO MANFREDI.

Sopra abbiamo narrato in più capitoli il martirio delle centinaia dei nostri fratelli abitanti nelle napoletane contrade predilette dalla natura e contaminate dalla più feroce tirannide della casa borbonica: abbiamo accennato le turpitudini dello spergiuro re Ferdinando e di Francesco suo figlio fino all' anno 1829. Di quest' ultimo ci rimane a dire qualche altra parola, dopo la quale passeremo a discorrere le geste di quel Ferdinando che fino al 1859 continuò a contristare di sua presenza l' infelice terra di Napoli.

Francesco I spremè le lacrime e il sangue dei popoli per mezzo dei preti, dei frati, dei crudeli ministri e di un suo rapacissimo servitore favorito, Michelangelo Viglia. Questi insieme con una Caterina De Simone, aiutatrice delle bestiali lascivie della regina Isabella,

pose a prezzo ogni cosa. Dando danari al Viglia si campava dalle condanne, si avevano impieghi civili, militari, ecclesiastici: Cammillo Caropreso gli diè 22 mila ducati, e fu ministro delle finanze. Il re sapeva tutte queste turpitudini, ne godeva nell'animo e diceva al Viglia: *Fa' buoni affari e profilla del tempo, chè io non vivrò molto.*

Al servitore Viglia si univa il ministro Luigi Medici che tirava il re ai più turpi partiti. Il ministro di polizia Niccola Intonti empiva tutto di spie, di terrori, di supplizi. Un Niccola De Matteis intendente in Cosenza, cercando scoprir congiure dove non erano, riempì le Calabrie di spaventi, di torture e di sangue. Questo furioso carnefice, creatura dell'infame Canosa, vinse in ferocità lo stesso ferocissimo Manhes: onde i Calabresi stanchi di più soffrirlo gli dettero pubblica accusa. Si scoprirono tante e sì nefande crudeltà, che i giudici, sebbene suoi fautori, non poterono a meno di condannarlo a dieci anni di relegazione.

Poi vennero le stragi del Cilento da noi sopra discorse, nelle quali il Delcarretto dette i primi saggi di quella ferocia con la quale dovea poscia contristare il regno per 47 anni. Finalmente lo stupido e crudele Francesco I coll'anima piena di peccati bruttissimi moriva a' dì 8 novembre del 1830. Nell'agonia della morte vedeva intorno al suo letto le ombre di coloro che aveva fatto uccidere: onde negli estremi delirii fu udito dire: *Che son queste grida? il popolo vuole la Costituzione? Dattegliela, e lasciatemi tranquillo.*<sup>1</sup>

Ascese al trono Ferdinando II, figliuolo di quella Isabella che fu moglie di Francesco e donna di molti. A' dì 40 novembre egli si annunziò re, biasimò il governo del padre, disse farebbe ogni sforzo per rimar-

<sup>1</sup> Vedi la *Protesta del popolo delle Due Sicilie* del 1847 a pag. 7, 8 e 9.

*ginare le piaghe* che già da più anni affliggevano il regno, promise giustizia, vigilanza e saggezza.<sup>1</sup> E a qualche disordine rimediò sulle prime e diminuì anche il tempo della pena ai condannati politici,<sup>2</sup> e fece mostre antiaustriache: ma presto si mostrò non degenerare della sua trista razza, si diè ai Gesuiti, fu bigotto e feroce. E fra i primi atti della promessa giustizia fu di dar perdono e premio al De Matteis ed a' suoi complici, e di chiamare a ministro di polizia il carnefice del Cilento, il distruttore del villaggio di Bosco, lo sbirro Francesco Saverio Delcarretto. Onde subito cominciarono gli sdegni, le congiure, le rivolte: e quindi ne vennero le condanne fierissime delle commissioni militari e della commissione di Stato. Da questo punto non vi fu un solo anno senza uno sforzo, senza un tentativo dei popoli, e senza una crudeltà del governo.<sup>3</sup>

Nel 1832 e nel 1833 vi furono a Napoli due cospirazioni, una detta del *Monaco* perchè ne era a capo un frate Angelo Peluso che con altri pochi nell'agosto del 1832 correva pel contado di Nola, e inalberando la bandiera italiana chiamò invano le genti a libertà: l'altra era tutta militare, e la tramarono dieci uffiziali e sott'uffiziali del secondo reggimento cavaleggieri della guardia reale: fra essi facevano le parti prime due fratelli Rossaroll. Il frate arrestato e condotto davanti a un tribunale militare ebbe condanna di morte insieme con Luigi D'Ascoli e Domenico Morici già capitano del genio. Altri 28 furono condannati a pene minori.<sup>4</sup>

Gli uffiziali che volevan mutare in costituzionale il governo assoluto, furono denunziati da un sottouffiziale

<sup>1</sup> Vedi il *Motu-proprio*, nella vita del re scritta da Mariano d'Ayala; Torino, 1856, pag. 20 e seg.

<sup>2</sup> Vedi il *Giornale del Regno delle Due Sicilie*, 1830, N° 291.

<sup>3</sup> Vedi la sopracitata *Protesta* a pag. 10.

<sup>4</sup> Vedi la Sentenza della Commissione militare dei 9 sett. del 1833.

che da una stanza vicina ascoltò i loro discorsi. Furono arrestati una quindicina, tra cui Cesare Rossaroll, Giuseppe Romano e Francesco Angelotti. I primi due si erano promessi che, scoperti, si ucciderebbero l'un l'altro per non cadere in mano al carnefice: e si scaricarono contro le loro pistole; ma il solo Romano morì, e l'altro restò gravemente ferito, e lo raggiunse la sentenza di morte a cui coll'Angelotti fu condannato. Il re anche ad essi commutò la pena e li cacciò per grazia all'ergastolo nell'isola di Procida, ma volle che la grazia fosse loro annunciata sul palco al momento dell'esecuzione. L'Angelotti nel 1839 cospirò per tornare a libertà, e fu ucciso.<sup>1</sup> Cesare Rossaroll è quel prode da noi altrove ricordato, che nel 1849 morì combattendo a difesa di Venezia, e che dal general Pepe ebbe il nome di *Argante delle lagune*. Tutti patirono atroci torture.

Altri condannati in appresso vissero amari giorni nelle prigioni o furono costretti a esulare. Fra questi si contano Geremia Mazza, Pietro Leopardi, Giuseppe Mauro, un Trippoti, un Bracale e un Petrarca che anni dopo morì nelle galere di Civitavecchia.<sup>2</sup> Le condanne si moltiplicarono nel 1837 in Sicilia, negli Abruzzi, in Calabria. Le città di Siracusa di Catania, di Penne e dell'Aquila furono bruttamente contaminate di sangue.

I Siciliani erano soprattutto ardentissimi nell'odio del napoletano tiranno. La rivoluzione francese del 1830 fece un grande effetto sulle rapide immaginazioni di quei bravi isolani, i quali ne concepirono altissime speranze, e si dettero con ogni sforzo a preparare il loro paese a rispondere ai moti d'Europa. Un preparativo di rivoluzione si fece nel settembre 1834 a Palermo, e in conseguenza di esso furono uccisi Dome-

<sup>1</sup> Coppi, *Annali d'Italia*, 1839, pag. 265.

<sup>2</sup> Vedi Ricciardi, *Martirio Italiano*, pag. 205 e 206.

VANNUCCI. — *I martiri*.

nico di Marco, Salvatore Sarzana, Giuseppe Maniscalco, Paolo Balucchieri, Giovanni Battista Vitali, Vincenzo Ballotta, Ignazio Rizzo, Francesco Scarpinato, Filippo Quattrocchi, Gaetano Ramondini, Girolamo Cardella: ed altri 22 furono condannati per vario tempo all'ergastolo e ai ferri. Non per questo la gioventù si perdeva di coraggio. Quegli animi bollenti tentavano tutti i modi che consigliano ingegno e amore per conseguire l'intento bramato. Si adoperavano cogli scritti, colle congiure. Mandarono alcuni dei loro nelle altre province d'Italia a investigare le tendenze degli animi, a prender concerti con tutti i patriotti italiani. Al tempo stesso emissari segreti percorrevano l'isola, ordinavano le forze di ogni paese, si legavano strettamente, si facevano promesse d'insorgere tutti concordi quando giungesse il momento da ciò. Il segnale dovea darsi dalla città di Palermo, che aveva autorità maggiore nell'isola, perchè più popolosa d'ogni altra, e perchè ivi gli amici di libertà erano in numero grande. Fra preparativi e speranze si pervenne all'estate del 1837, quando scoppiò in Palermo il *cholera*, e vi fece orribile strage: morivano gli uomini a migliaia ogni giorno. Nel popolo siciliano invalse la credenza che il malore si producesse per mezzo di avvelenamenti mandati dal governo di Napoli. Quindi fierissimi divenivano gli animi contro quell'iniquo governo, e i liberali pensarono di usare a stimolo di rivoluzione gli odii nuovi del popolo. Ma a Palermo non fu possibile il moto, perchè il governo si messe in difesa, e la città per tanto numero di morti era rimasta sbigottita e quasi deserta. Non riuscì neppure a Messina, quantunque l'agitazione fosse grande il 12 luglio, allorchè giunto un vapore napoletano nel porto, si sparse la voce che portava il *cholera*.

Intanto a Catania e a Siracusa la rivoluzione ac-



cadeva di fatto: s' inalberò la tricolorata bandiera d' Italia, si proclamò la costituzione del 1812. Il re Ferdinando mandò subito con pieni poteri in Sicilia il Delcarretto, il quale recatosi colà con navi da guerra, minacciò di bombardare le città sollevate. Potè entrare facilmente in Catania perchè gli amici del dispotismo gliene aprirono la strada. Ivi nominò subito una commissione militare, la quale condannò a morte più individui, fra i quali Salvatore Barbagallo Pittà, Giacinto Pinnetta, Caudullo, Sgroi, Pensabene, Nicotra, Gulli, Mazzaglia, Scinto e altri.

Salvatore Barbagallo Pittà giovane di 25 anni, cadde gridando: *Viva Italia!* Lo adornavano costumi di angelo, professava belle lettere, e dirigeva il giornale *Lo Stesicoro*: era padre di quattro figli, i quali con la giovine madre rimasero ad accattare la vita per le vie di Catania. Pinnetta era ardentissimo giovane, e aveva militato nei reggimenti della Sicilia. Mentre in faccia ai suoi carnefici si difendeva con tutte le forze, il presidente della commissione gl' impose silenzio, dicendo essere inutile qualunque difesa, perocchè lo aspettavano dieci palle nel petto. Il martire allora: *Per me basta una palla: serbate le altre nove pel petto del vostro re Ferdinando.* Cadde con coraggio indomabile, lasciando misera e morente la madre.

Caudullo era un giovane negoziante che provava come nel giorno della rivoluzione di Catania egli si trovasse in un altro paese. Morì innocente. Sgroi fu un eroe. All' avvicinare nel nemico, prese il fuoco colle mani e correva a fare esplodere un cannone: il fuoco gli consumava le carni, ma egli non lo lasciava, e lottava animosissimo coi traditori. Non potè conseguire il suo intento, cadde, fu preso, e fucilato. Tutti perirono con intrepido animo, fucilati alle spalle. Mentre si fa-

ceva questo macello, la Landa militare per ordine di Delcarretto sonava a festa. I cadaveri furono lungamente lasciati sul terreno perchè li divorassero i cani: poi furono sepolti senza croce o segno alcuno sopra la fossa, affinchè si perdesse la memoria del luogo ove ne giacciono le ossa. Le madri e le spose degli sventurati avanti che la sentenza fosse eseguita accorrevano piangenti al carnefice Delcarretto a implorarne mercè: ed ei le ingannava e le insultava. La sera che successe a quel giorno nefando, egli dava nel palazzo della comune una festa di ballo.

Gli strazi che sopportarono i prigionieri dal Cioffi commissario di polizia sono cosa inaudita. Alcuni di quelli che dopo patita lunga prigionia tornarono in libertà, riferirono enormità, che superano in ferocia gli atti immanissimi usati da Nerone e da Domiziano contro i primi Cristiani. I miseri con le mani e coi piedi legati erano trascinati per la prigione: e il Cioffi li afferrava pei capelli, sputava loro sul viso, li percooteva, li ingiuriava di sconce parole: si mettevano loro cannuce nell'ugne, si gettava sulle vive carni olio bollente. Francesco Pappalardo fu tenuto ignudo quaranta giorni steso a terra al buio. Aveva incatenati i piedi e le mani: lo battevano colle verghe, lo costringevano a trascinarsi sul petto, e a ricercare un pezzo di pane che gli gettavano i suoi carnefici e addentarlo come una bestia, e dissetarsi ad un catino d'acqua come un cane.<sup>1</sup>

. Dopo avere spaventata e insanguinata Catania, il Delcarretto presentatosi a Siracusa, e ordinato alla città di arrendersi colla minaccia di bombardarla, condannò molte persone alla morte o ai ferri. Fra gli uccisi fu-

<sup>1</sup> Giuseppe La Farina, *Discorso pronunziato al Banahetto nazionale dato in Firenze il 3 febbrajo 1848 dai Toscani ai fratelli delle Due Sicilie.*

rono: Argento, Correnti, Greco Curto, Livoti, Migliaccio, Miceli, e due fratelli Sollecito, Concetto Lanza, Giuseppe Scarlata, l'avvocato Mario Adorno e suo figlio Carmelo giovinetto di 18 anni. Il padre chiese in grazia fosse moschettato prima il figlio, e ottenutala lo confortò a morire da uomo, poi comandò il fuoco contro il proprio figliuolo, e cadde dopo di lui confondendo coll' ultimo respiro del giovinetto l' ultimo suo respiro: e le estreme parole che pronunziò la sua bocca furono: *Viva la libertà! Viva l'Italia!* Il sacerdote Gaetano Rispoli ebbe pure condanna di morte, che poi gli fu commutata in 20 anni di reclusione. Anche tutta Siracusa fu punita con decreto reale, che la privò dei tribunali e degli altri privilegi che aveva come capo della provincia. E così quella città che in antico fu una delle più popolate e famose d'Italia, si ridusse a poco più che un meschino villaggio.

Nè qui finirono i guai di Sicilia nel 1837. Piangeva Siracusa, piangeva Catania, piangeva Palermo, piangevano i luoghi minori percossi dal doppio flagello del *cholera* e del re Ferdinando. Vi furono vittime a Misilmeri, a Floridia, a Marineo, a Canicatti. A Misilmeri fu ucciso un giovinetto di anni 14; fra i condannati ai ferri fu una donna colpevole di aver sonato le campane a stormo. A Floridia tra più archibugiati si hanno solo i nomi di Vincenzo Stagnataro e di Raffaele De Grandi. Di Misilmeri è detto che il tribunale militare condannò 46 persone, e che si trovarono 17 cadaveri. I nomi dei condannati in altri luoghi non abbiamo potuto trovarli: ma in tutta l'isola abbiamo 69 condanne.<sup>1</sup>

La morte di *cholera* e di ferro desolava anche le

<sup>1</sup> Cioè: Catania 9; Siracusa 14; Floridia 9; Misilmeri 17; Marineo 8; Canicatti 4; Villabate 8. Vedi d'Ayala, *Vita del Re di Napoli*, pag. 39; Torino, 18' 6.

province di qua dal Faro. Qui pure si credeva dai popoli che il governo contribuisse a dar forza al *cholera* per ispegnere quelli che erano insopportabili del giogo. Vi furono congiure e tentativi di rivoluzione: e il governo fece spargere nuovo sangue. Undici persone furono uccise in Calabria, otto in Abruzzo. Perirono Antonio Caponetti, Francesco d'Angelo, Giuseppe d'Angelo, Giuseppe Toppeta, Ambrogio De Cesaris, Bernardo Brandizii, Emidio Antico, Paolo Mandricchia.

Negli anni appresso continuò la cospirazione e il martirio. Agli 8 settembre del 1841 vi ebbe sollevazione nella città di Aquila e fu ucciso il colonnello Gennaro Tanfano comandante delle armi della provincia, già capo di briganti ai tempi del Ruffo, poi spia e cagnotto di Carolina in Sicilia. Gli insorti traditi dai capi e non soccorsi come speravano da Napoli e dai luoghi dattorno, dopo una zuffa in città, si gettarono in qualche centinaio alla campagna, e in breve si sciolsero. Spedito colà il generale Casella, più di 400 persone furono tratte dinanzi a una commissione militare, la quale condannò undici cittadini alla morte. Tre soli furono fucilati la mattina dei 22 aprile 1842, cioè Baldassarre Carnassale, Gaetano Ciccarelli, Raffaele Scipione. Luigi Ruffini, Luigi Falconi, Romualdo Palesse, Giuseppe di Francesco, Fiore Paris, Francesco Mastrovecchio, Matteo Pitone ebbero commutata la morte in ergastolo. Furono dannati all' ergastolo anche Giovanni Coccione e Gaetano Gatti, Raffaello Del Grande, Emidio Perella, Antonio Mozzetti, Bernardino Salmaggi, Lorenzo Mastrovecchio, Gaetano Mastrovecchio. A 30 anni di ferri, Antonio Pennelli, Carlo Salmaggi, Antonio Parnanzone, Loreto Ruffini, Cammillo Ischietino, Bernardino Ferrautto, Giuseppe di Fabio, Antonio Tobia, Filippo Calori; a 25 anni, Sabatino Martuscelli, Fran-

cesco Capitani, Consalvo Marsigli, Francesco Gatti, Mariano Bizzarri, Raffaello di Girolamo, Giovanni Masci, Giovanni Francioli, Antonio Pasqua, Casimirro Marii, Francesco Antinossi, Giovanni Nanni, Angiolo Pellegrini, Biagio Sperandio, Giuseppe De Baroni Cappa. Degli assenti, sei ebbero condanna di morte,<sup>1</sup> altri di ergastolo,<sup>2</sup> altri 30, 25 e 15 anni di ferri.<sup>3</sup> Alcuni rimessi in libertà assoluta, altri in libertà provvisoria, ma tutti furono rilasciati agli arbitrii della polizia: e il marchese Luigi Dragonetti che era tra i primi fu confinato l'anno appresso a Montecassino. Nel 1844 a' dì 15 marzo si levò un altro grido di insurrezione a Cosenza. Vi fu guerra accanita sui monti. Fra i patrioti Francesco Salfi, Michele Musacchio, Emanuele Mosciaro, Francesco Coscarella e Giuseppe De Filippis morirono combattendo dopo avere ucciso il Galluppi capitano dei gendarmi, il quale era accorso non per combatter gli insorti ma per avvertirli a disperdersi, perchè quantunque vestisse le insegne del re Ferdinando, amava la libertà, ed era complice della congiura. Poscia per sentenza della commissione militare furono fucilati agli 11 luglio, Niccola Corigliano, Antonio Rao, Pietro Villaci, Giuseppe Camodeca, Giuseppe Franzese, Scanderbeg Franzese. Morirono tutti con eroica costanza. Ad altri quattordici la pena di morte fu commutata in quella dell'ergastolo e della galera.

<sup>1</sup> Vittorio Ciampella, Gregorio Calore, Enrico Perelli, Emidio Marini, Cammillo Moscone, Gaetano Lazzaro.

<sup>2</sup> Angelo Maria Palumbo, Luigi Marii, Carlo Bernascone, Francesco Antinossi.

<sup>3</sup> A 30 anni Innocenzio Antinossi, Emidio Ferrauto, Fiore Guetti, Angelantonio Ferrara, Alessio Lazzaro, Carmine di Marco, Corangelico Ridolfi, Battista Ridolfi, Domenico di Paolo di Pompeo, Cammillo di Girolamo; a 25 anni Eusanio Masci, Agostino Rubels, Giuseppe di Francesco, Francesco Magnante; a 15 anni Luigi Prosperini.

## LXI.

## ATTILIO ED EMILIO BANDIERA.

Tentai più volte un cantico  
 Come un sospir d'amore  
 A voi sacrar, ma un fremito  
 D'ira stringeami il core:  
 Ma soffocava il pianto  
 Sulle mie labbra il canto,  
 E non ardi il mio genio  
 Sui venerandi avelli  
 Dei martiri fratelli  
 Voce di schiavo alzar.  
 — L'inno dei forti ai forti —  
 Quando sarei risorti  
 Sol vi potrem nomar.  
 Oggi ha due anni — videro  
 Pregar la madre accanto  
 L'ultima volta i figli,  
 E una gentil che il pianto  
 Per non scorarli tenne,  
 E il mesto addio sostenne  
 — Senza arrestarli — martire  
 In pochi dì la pia,  
 Vinta dal duol, morì  
 Di libertà e d'amor!....  
 Voi che sul cor regnate,  
 S'ama così, gettate  
 Sovra quest'urna un fiore!...

MAMELI, *Frammento di ode pel secondo  
 anniversario de' fratelli Bandiera.*

L'Austria fece studio di crudeltà per torturare gli Italiani che l'abborrivano: gli uomini di Vienna nel flagellare i Carbonari vinsero la più bestiale ferocia degli imperatori romani: perocchè se questi crudelmente uccidevano, quelli lasciavano ai prigionieri la vita per aver comodità a straziare freddamente la creatura umana. E poi con rara impudenza da sè stessi si chiamavano *clementissimi* e *graziosissimi*, e bestemmiavano Dio parlando di diritto divino. È fama che l'imperatore Francesco I tenesse nel suo gabinetto imperiale la pianta dello Spielberg, e che con sommo diletto la contemplasse ogni giorno, e che ogni suo studio ponesse nel raffinare i tormenti a chi era reo di non credere che

Vienna abbia il diritto di governare gli uomini a modo di armenti. Egli regolava da sè stesso le cose della prigione: procurava che nella medesima stanza fossero sempre collocati insieme due che avessero contrarietà di affetti e di umori: quando poi sentiva che nella sciagura la contrarietà si mutava in concordia e che i prigionieri, divenuti amici, con affettuose cure si alleviavano a vicenda la pena, allora tornava a separarli, e facendo una nuova combinazione si adoprava di mettere la discordia e la diffidenza tra quelli che vivevano in pace. Con suoi decreti fece anche prova di infamare in faccia alle genti quegli sventurati, dichiarandoli nemici del genere umano: ma niuno di questi sforzi portò i frutti bramati. I prigionieri ressero impavidi a tutti gli strazi, e il mondo pianse sulle loro sventure e li venerò come martiri. I tormenti, comechè atrocissimi, non fecero altro che rendere più santa l'idea: e la dolorosa memoria dello Spielberg accese più ardente nei Lombardi l'amore di libertà. Essi avevano un eccitamento di più; l'obbligo di vendicare i sacrificati fratelli. Si serrarono in novella coorte per occupare il luogo lasciato vuoto da quelli che gemevano nelle prigioni, e tornarono a cospirare e minacciare il Tedesco. Molta generosa gioventù lombarda, non spaventata dalle spie e dai bargelli, non curante delle minacce e dei pericoli, accorreva spontanea a far parte delle associazioni che cospiravano contro il dominio straniero. Nel 1835 venti giovani lombardi di varie città furono condannati a morte per avere appartenuto alla Società della *Giovine Italia*. La qual sentenza fu dapprima commutata nel carcere duro per 20, per 40, per 8 e per quattro anni, e poi nell'esilio perpetuo in America. I loro nomi che voglionsi ricordati per cagione di onore erano: Luigi Tinelli, Cesare Benzone, Pietro Strada,

Giovanni Dranzi, Andrea Cavalleri, Rinaldo Bressanini, Jacopo Poli, Filippo Guendati, Filippo Labar, Giacinto Miglio, Carlo Cattaneo, Alessandro Moscheni, Gabriello Rosa, Angelo Palardi, Giovanni Zambelli, Carlo Foresti, Carlo Bussi, G. B. Piardi, Carlo Lamberti, Alessandro Bargnani.<sup>1</sup>

Fra questi erano non pochi ex-militari. Lo spirito di rivolta cominciava a penetrare anche fra i soldati, e segnatamente tra quelli della marineria imperiale composta per la più parte di genti italiane. Ad essa appartenevano anche Attilio ed Emilio Bandiera, due giovani generosissimi che per dare un esempio e per ridestare gli Italiani dal sonno, si sacrificarono magnanimamente. Avevano davanti a sè un avvenire splendido di ridenti speranze, ma nulla poteva sedurre quelle fortissime anime. Il tristo spettacolo dell'Italia avvilita e contaminata dai birri austriaci, e il desiderio di cooperare a salvarla, fecero sì che alle dolcezze della famiglia e agli agi della fortuna preferissero la miseria e il patibolo.

<sup>1</sup> Il Bargnani di Brescia, avvocato presso la pretura di Soncino provinciale di Bergamo, racconta in una sua lettera, diretta al Ricciardi, come un commissario di polizia lo arrestò e lo condusse in prigione a Milano. Il processo durò circa un anno, e un altro anno decorse prima che fosse pubblicata la sentenza del senato di Verona che lo condannava a 20 anni di carcere duro, ridotti poi a 10. In appresso a lui come agli altri compagni fu offerta la deportazione a vita in America, e nella primavera del 1836 furono condotti a Gradisca nelle prigioni di Stato, dove trovarono Confalonieri, Foresti, Borsieri, Castiglia, Argenti ed Albinola che uscivano dallo Spielberg per andare anch'essi in America. Nell'agosto dell'anno stesso, furono condotti a Trieste, e di là trasportati a Nuova-York, ove giunsero al 19 di ottobre.

Il Bargnani dice di non saper la ragione per cui fu condannato. I suoi primi giudici tirolesi e austriaci aveano dichiarato non esservi prova della sua reità. Il senato di Verona lo condannò per essere aggregato alla *Giovine Italia*.

I prigionieri, durante il processo, furono tormentati, così che Rinaldo Bressanini ed Engenio Meani, impazzirono, e Fedele Bono e il sacerdote Tommaso Bianchi morirono tra quelle torture.



Erano nati a Venezia. Fu loro padre il barone Bandiera contrammiraglio dell'Austria, il quale, non sentendo affetto di patria, era devoto allo straniero. Egli nel 1834 nell'Adriatico catturò la nave che doveva trasportare in Francia i profughi di Modena e delle Romagne dopo la capitolazione di Ancona. I due giovani furono inviati per la carriera paterna, e presto vi ebbero gradi. Attilio divenne alfiere di vascello, Emilio alfiere di fregata.

Avevano ingegno pronto, e cuore nobilissimo. Perciò sentirono di buon'ora l'avvilimento della patria, e volsero il pensiero a renderla libera. Nè i contrari esempi domestici, nè i vincoli all'insegna straniera, nè le abitudini della militar disciplina valsero a impedire il santo affetto. Appena ebbero notizia della *Giovine Italia* vi aderirono pienamente: ed Emilio più tardi scriveva che fino da giovinetto se ne procurava gli scritti per ripeterli nel collegio ai suoi compagni, e non potendo meglio, per aizzarli all'odio e alle zuffe contro i figli degli oppressori.

Avendo, e per i loro gradi e per esser figli dell'ammiraglio, molta influenza sugli animi dei marinari, ne avevano tirati alquanti alla loro fede, e meditavano l'ardito disegno d'impadronirsi di una fregata, e andare con essa a piantare la bandiera italiana a Messina.

Poi entrarono in corrispondenza diretta con Giuseppe Mazzini. Ai 15 agosto del 1842, Attilio gli scrisse per la prima volta da Smirne e gli espose le sue condizioni e i suoi pensieri politici: « Sono italiano, uomo di guerra e non proscritto. Ho quasi 33 anni. Sono di fisico piuttosto debole: fervido nel cuore, spessissime freddo nelle apparenze. Studiomi quanto più posso di seguitare le massime stoiche. Credo in un Dio, in una vita futura, e nell'umano progresso: accostumo ne' miei

pensieri di progressivamente riguardare all' umanità, alla pàtria, alla famiglia, all' individuo : fermamente ritengo che la giustizia è la base d' ogni diritto : e quindi conchiusi, è già gran tempo, che la causa italiana non è che una dipendenza della umanitaria, e prestando omaggio a questa inconcussa verità, mi conforto intanto delle tristizie e difficoltà dei tempi colla riflessione che giovare all' Italia è giovare all' umanità intera. Sortito avendo un temperamento ardito egualmente nel pensare come pronto all' eseguire, dal convincermi della rettitudine degli accennati principii, al risolvere di dedicar tutto me stesso al loro sviluppo pratico, non fu quindi che un breve passo. Ripensando alle patrie nostre condizioni, facilmente mi persuasi che la via più probabile per riescire ad emancipare l' Italia dal presente suo obbrobrio consisteva forzatamente nel tenebroso maneggio delle cospirazioni. Con quale altro mezzo infatti che con quello del segreto può l' oppresso accingersi alla sua lotta di liberazione? . . . . » *Intal-* tra lettera i due fratelli aggiungevano : « Convinti del dovere che ogni Italiano ha di prestar tutto sè stesso a un miglioramento di destini dello sventurato nostro paese, cercammo ogni via per unirci a quella *Giovine Italia* che sapevamo formata ad organizzare l' insurrezione patria. Per tre anni i nostri sforzi riuscirono inutili ; i vostri scritti non circolano più in Italia : i governi vi dicevano superati e fiaccati dal mal esito della spedizione di Savoia . . . . Senza conoscere i vostri principii, concordavamo con essi. Noi volevamo una patria libera, unita, repubblicana : ci proponevamo fidare nei soli mezzi nazionali : sprezzare qualunque sussidio straniero e gittare il guanto quando ci fossimo creduti abbastanza forti, senza aspettare ingannevoli romori in Europa. »

Nell'estate del 1843. essi crederono che i tempi fossero maturi. Insorsero alcune bande in Romagna condotte dai Muratori: i popolani spesso si battevano nelle città coi soldati del Papa: spesseggiavano rumori di moti imminenti nelle parti meridionali d'Italia. I due giovani pensando che questa potesse essere l'aurora del gran giorno del riscatto italiano, erano agitati dal desiderio ardentissimo di prender parte immediatamente all'azione. Anelavano di recarsi in mezzo agli insorti, costituirsi guidatori di bande politiche, cacciarsi sui monti, e là combattere fino alla morte: « L'importanza materiale, diceva Attilio, sarebbe, ben lo veggio, per questo fatto assai debole: ma molto più importante sarebbe l'influenza morale, perch' io porterei il sospetto nel cuore del più potente nostro oppressore, darei un eloquente esempio ad ogni altro che come me fosse legato da giuramenti assurdi ed inammissibili, e fortificherei quindi la fiducia dei nostri, deboli, più che altro, per mancanza di fede nei propri mezzi e per l'esagerata idea delle forze nemiche. » Più tardi anche Emilio ripeteva che il tentativo sarebbe tornato utilissimo, *se non altro, per l'esempio contagioso che la diserzione avrebbe messo dinanzi a 40,000 Italiani che amanti del loro paese stavano contro lui vincolati da un vano giuramento.*

In questo concetto si rivolsero ai cospiratori influenti, e chiesero aiuti per incarnare il disegno, ma non ebbero soccorsi da niuno. Mentre essi reputavano questa la stagione da ciò, gli altri dicevano che il tempo non era giunto ancora, e che si voleva aspettare la primavera.

Intanto l'insurrezione di Romagna finiva: i Bolognesi erano fuggiti, gli arresti si moltiplicavano, e papa Gregorio arrotava le sue mannaie. I Bandiera tornarono

di nuovo a pregare di aiuti, e mostrarono che se in un mese non avevano mezzi di operare, sarebbero perduti. Non ebbero risposta migliore della prima; essi avevano ragione di credersi esposti a grave pericolo. Il governo imperatorio li sospettò rivoltosi, e non osando di arrestarli colla forza, usava gli artifizii per tirarli dentro alla rete. Nel marzo del 1844 richiamò a Venezia Attilio che era sulla *Bellona* in Levante e gli messe dietro le spie. Egli allora credè che un traditore avesse rivelata ogni sua trama: e quindi preparò clandestinamente la fuga, e nell'aprile lasciò a Smirne il vascello. Al tempo medesimo avvisò di questa determinazione Emilio, il quale ebbe tempo di lasciar Venezia e di mettersi in salvo. Dopo pochi giorni si riunirono insieme a Corfù.

Emilio giunse a Corfù prima di Attilio, ed ebbe a sostenere una durissima prova. « Il governo austriaco (scrive Giuseppe Mazzini), impaurito dal fermento che la partenza dei due Bandiera aveva desto nella sua flotta, temendo la virtù dell'esempio e più d'ogni altra cosa la fiducia che la rivelazione d'un elemento nazionale, fin allora non sospettato in mezzo alle forze nemiche, darebbe ai rivoluzionari italiani, cercava modo perchè il fatto apparisse piuttosto avventatezza di giovani traviati che proposito di anime deliberate, e tentava le vie pacifiche. » Ecco come Emilio narra le cose in una lettera scritta da Corfù ai 22 aprile. « L'Arciduca Ranieri vicerè del Lombardo-Veneto, mandò uno de' suoi a mia madre a dirle che ov'essa potesse da Corfù ricondurmi a Venezia coll'autorità che una genitrice deve saper conservare sopra un figlio, egli impegnerebbe la sacra sua parola che io sarei non solo assolto, ma tornato al mio grado, alla mia nobiltà, a' miei onori. Aggiungeva poter subito farsi malleava-

dore della mia impunità, come di giovane che gli *empi perturbatori* avevano traviato, approfittando dell'inesperienza de' miei venticinque anni; che la medesima circostanza non potendo militare per mio fratello, la cosa sarebbe più difficile, però non dubbia in riguardo alla clemenza di Ferdinando, magnanimo suo nipote. Mia madre crede, spera, parte all'istante, e giunge qui, dove vi lascio considerare quali assalti, quali scene debba io sostenere. Invano io le dico che il dovere mi comanda di restar qui, che la patria mi è desideratissima, ma che allorquando mi moverò per rivederla, non sarà per andarmene a vivere d'ignominiosa vita, ma a morire di gloriosa morte; che il salvacondotto mio in Italia sta ormai sulla punta della mia spada, che nessuna affezione mi potrà strappare dall'insegna che ho abbracciata, e che l'insegna d'un re si deve abbandonare, quella della patria non mai. Mia madre agitata, accecata dalla passione non m'intende, mi chiama un empio, uno snaturato, un assassino, e le sue lacrime mi straziano il cuore, i suoi rimproveri quantunque non meritati, mi sono punte di pugnale; ma la desolazione non mi toglie il senno: io so che quelle lagrime e quello sdegno spettano ai tiranni, e però, se prima non era animato che dal solo amore di patria, ora potente quant'esso è l'odio che provo contro i despoti usurpatori che per l'infame ambizione di regnare sull'altrui, condannano le famiglie a siffatti orrori . . . . Rispondetemi una parola di conforto; il vostro applauso mi varrà per le mille ingiurie che a gara mi mandano i vili, gli stolti, gli egoisti, gli illusi. »

Questi magnanimi giovani che avevano l'anima piena di fede nell'avvenire d'Italia, seguirono riguardo alla patria il precetto che Cristo aveva dato a chi voleva andare con lui. Si fecero forza al cuore, abbando-

narono tutte le private affezioni per servire unicamente ai doveri che la libertà impone ai suoi martiri.

La quale risoluzione mantenuta fortemente in tanto contrasto del cuore, per noi fa sì che i fratelli Bandiera siano da reputare più che eroi. Chi conservò la sua fede anche alla prova delle lagrime e degli sdegni materni, è più forte dei martiri che la conservarono nei tormenti di Nerone e di Domiziano.

Riuscita vana la prova di tirare colle astuzie alla prigione i fuggitivi, l'Austria li richiamò con un editto di citazione pubblicato a Venezia ai 4 di maggio dall'*auditor stabile*. In esso editto dicevasi che i signori baroni Attilio ed Emilio Bandiera oltre all'essersi resi fuggiaschi, apparivano *eziandio amendue legalmente prevenuti di essersi resi colpevoli del delitto di alto tradimento coll'unirsi alla sella della Giovine Italia, e perciò eran tenuti di presentarsi dentro novanta giorni all'Auditorato stabile o al comando di piazza a Venezia*.

I due fratelli risposero ai 49 di maggio con le seguenti parole che fecero pubblicare nel *Mediterraneo*, giornale di Malta. « All'eccelso I. R. comando superiore della marina austriaca. — Al 44 del corrente noi qui sottoscritti abbiamo ricevuto l'editto di citazione speditoci dall'I. R. Auditorato stabile di cotesto eccelso comando superiore. Noi ci vantiamo di ciò che l'accennato tribunale minaccia di chiamare alto tradimento. La nostra scelta è determinata fra il tradire la patria e l'umanità, o l'abbandonare lo straniero e l'oppressore. Le leggi, alle quali ci si vorrebbe ancora soggetti, sono leggi di sangue che noi, con ognuno che sia giusto ed umano, sconosciamo ed aborriamo. La morte a cui esse immancabilmente ci dannerebbero, val meglio incontrarla in qualunque altro modo che sotto la bugiarda e infame loro egida. La forza è il loro solo diritto, e noi

in qualche parte almeno mostrandoci ad esse consentanei, cercheremo di metter la forza dalla nostra parte, ma per poi far trionfare il vero diritto. »

In questo mezzo sembrava che il fremito rivoluzionario si ridestasse in Italia. Una sommossa tentata in Calabria e repressa, avea lasciati gli spiriti eccitati e vogliosi di ritentare. Ciò sentivano i due fratelli, e fermarono di correre dove sorgeva un grido di libertà, dove innalzavasi una bandiera italiana. Credevano dovere di farsi anche uccidere mettendosi a capo di un primo moto e dandogli forza colla propria presenza. Volevano mostrare agl' inerti che « ovunque sorga un commovimento, gli esuli accorrono a parteciparne la gloria e i pericoli, senza aspettare che riusciti vittoriosi, quei moti siano tali da non aver più bisogno della loro influenza. »

Invano Giuseppe Mazzini, Niccola Fabrizi, e Giuseppe Ricciardi da Londra, da Malta e da Parigi si sforzarono di dissuaderli da quel tentativo mostrandolo inopportuno e non riuscibile: invano negarono loro gli aiuti richiesti. Sulle prime sembrarono cedere alle ragioni: ma era irrevocabile la determinazione che li consacrava alla morte. S' intesero cogli altri esuli pervenuti a Corfù, tra i quali era Niccola Ricciotti; fecero danari con quel poco che avevano potuto portar seco, e stabilirono di recarsi in Calabria. L' Austria e il re di Napoli che dalla polizia inglese, violatrice delle lettere, avevano avuto indizi di un tentativo degli esuli italiani, contribuirono non poco all' esecuzione di questo disegno per tirare nella rete quegl' infelici. « Il governo napoletano e l' austriaco (scrive Giuseppe Mazzini) sapevano che gli esuli italiani si preparavano ad accorrere, con mezzi abbastanza forti ed animo assai più forte, ovunque sorgesse una bandiera italiana; ignora-

vano, come appare dalle mille e una sciocchezze pubblicate nei loro giornali, i modi e i disegni. Pareva in siffatta incertezza savio partito lo smembrarne le forze anzi tratto, e seducendo alcuni dei migliori a un'impresa disperata, perchè calcolata dal nemico, spegner quei pochi, sfiduciar tutti gli altri, far credere agli esuli che non v'era da sperare in moti di popolazioni italiane, e a quei dell'interno che a un drappello di venti si riducevano tutti gli aiuti che dar potevano gli esuli alla causa italiana; poi prepararsi via di logorare colla calunnia l'influenza esercitata da alcuni individui, imposturandoli autori del tentativo. I Bandiera ardentissimi e improvvidi erano tali da dar nel laccio. Importava spegnerli, perchè già abbastanza pericolosi per le facoltà dell'animo e dell'ingegno, lo erano poi oltremodo per le aderenze nella marina dell'Austria e pel nome: importava che non pellegrinassero tra le nazioni, simbolo vivo dell'estensione conquistata oggimai dall'opinione nazionale italiana: importava che a quanti, nelle file dell'esercito austriaco, avessero in animo di seguir l'esempio, un fatto solenne intimasse: *Morrete.*

» Il nome dei Bandiera, influente nel Lombardo-Veneto, e quello di Ricciotti, potente assai nelle Marche, erano pressochè ignoti tra le popolazioni delle Calabrie. E quanto al tender l'insidia, il fermento lasciato negli spiriti dal tentativo di Cosenza, i decreti regi che sottomettevano ai rigori di leggi repressive straordinarie le due province, e la fuga nelle foreste di molti pericolanti, doveano dar sembianza di vero a quante voci d'insurrezioni iniziate o imminenti avrebbero sonato all'orecchio degli esuli di Corfù. Per tutto il mese di maggio e sul cominciare del giugno, siffatte voci abbondarono stranamente moltiplicate a Corfù, recatevi da capitani ignoti di barche mercantili prove-



nienti da Cotrone, da Rossano, da Taranto, da più altri punti. Dicevano le montagne di Cosenza, Scigliano, e San Giovanni in Fiore, popolate, gremite d'insorti armati, nutriti con viveri mandati dalle città, determinati ad agire, e solamente incerti del come. Dicevano gl'insorti mancanti unicamente di capi eguali all'impresa, desiderosi di alcuni uomini militari scelti fra gli esuli influenti a rappresentare in Calabria l'unità del Pensiero Italiano, anzi queruli dell'indugio e di ciò che pareva ad essi diffidenza o tiepidezza negli esuli. Aggiungevano le spiagge non essere custodite più severamente del solito, e facilissimo il passaggio da quelle ai luoghi dove si tenevan gl'insorti. Un capitano austriaco proveniente da Rossano affermava che in un bosco distante mezz'ora dalla città stava una buona mano d'insorti che assalivano quasi ogni notte la *gendarmaria*. Un altro, credo certo Cavalieri, satellite austriaco, dava avviso che due e più centinaia di sbandati s'erano affacciati a Cotrone, e n'erano stati respinti, ma non distrutti: e mentre depredavano nei dintorni qualche podere di ricchi, spargevano oro fra i contadini. Altre consimili nuove stanno registrate nell'ultima lettera dei Bandiera. Le più erano assolutamente false: l'altre esageratissime. »

Gli esuli a Corfù erano vegliati e ricinti di spie. Del loro disegno era corso rumore anche all'orecchio dei consoli che ivi rappresentavano i tirannucci d'Italia. Eppure alla loro partenza non fu opposto verun ostacolo. Il console napoletano poco dopo fu fatto cavaliere dal re Ferdinando per la *condotta e lo zelo spiegato* in quella circostanza. Finalmente gli esuli erano traditi dal Boccheciampi uno dei loro. Dalle quali cose, conchiude il Mazzini, giudichi ognuno se il *quando* o il *dove* dell'impresa fossero scelti dal governo di Napoli o dai nostri fratelli.

Stabilita la partenza per le Calabrie, scrivevano queste ultime parole al Mazzini a' dì 11 giugno. « Le notizie di Calabria e di Puglia giungevano favorevoli: dimostravano però sempre mancanza d'energia e di confidenza nei capi. Convenimmo correr la sorte. — Fra poche ore partiamo per la Calabria. Se giungeremo a salvamento, faremo il meglio che per noi si potrà militarmente e politicamente. Ci seguono diciassette altri Italiani, la maggior parte emigrati: abbiamo una guida calabrese. Ricordatevi di noi, e credete che se potremo metter piede in Italia, di tutto cuore ed intima convinzione saremo fermi nel sostenere quei principii, che riconosciuti solo atti a trasformare in gloriosa libertà la vergognosa schiavitù della patria, abbiamo insieme inculcato. Se soccombiamo, dite ai nostri concittadini che imitino l'esempio, poichè la vita ci venne data per utilmente e nobilmente impiegarla, e la causa per la quale avremo combattuto e saremo morti, è la più pura, la più santa che mai abbia scaldato i petti degli uomini: essa è quella della LIBERTÀ, dell' EGUALIANZA, dell' UMANITÀ, dell' INDIPENDENZA. »

Nel medesimo giorno scrissero pochi versi anche a Giuseppe Ricciardi. « Siam per discendere in Calabria. Nostre nuove le sentirete dai giornali e da N. Chiamate gl' Italiani ad imitare l'esempio, profittate dell' occasione, e siate pur certo, che qual sia per essere il nostro destino, vi saremo *ora e sempre* amici affezionatissimi. »

Ai 12 giugno verso le sette e mezzo pomeridiane Attilio ed Emilio Bandiera con 18 compagni partirono da Corfù per le Calabrie. Per eludere la polizia entrarono in una piccola barca e con essa raggiunsero un trabaccolo che li aspettava a cinque o sei miglia dall'isola. Dopo quattro giorni di viaggio la sera del 16

toccarono la spiaggia calabrese a sinistra dalla città di Cotrone. Appena sbarcati, tutto il drappello s'inginocchiò e baciò il sacro suolo gridando: *Tu ci hai data la vita, e noi la spenderemo per te*. Recavano seco un proclama agl' Italiani e ai Calabresi per chiamarli alle armi, alla libertà, all' eguaglianza, all' unità. Agli Italiani dicevano: « Gli Austriaci ci combatteranno; il pontefice ci scomunicherà, i re d' Europa ci avverseranno. Non importa, o Italiani, gettiamo il foderò, e contro l' Austriaco facciamo d' ogni uomo un soldato, d' ogni donna una suora di carità, d' ogni casale una rocca: col papa protestiamo di conoscere Iddio meglio di lui attraverso i suoi sordidi interessi di dominazione, di grandezza temporale; i re d' Europa rispettiamo, ma non temiamo, invochiamo contro essi le simpatie dei loro popoli. La nostra causa è santa, o Italiani, e vinceremo, perchè Iddio non vorrà abbandonarla se in essa persistiamo con costanza, fermezza, cuore e risoluzione. — Che se la vittoria intravedete difficile, gioitene; gli sforzi ed i sacrificii che opererete per guadagnarla, varranno a scontare nell' opinione dei popoli tanto passato obbrobrio e così lungo servaggio. Essi soli potranno farci riguardare come non degeneri nepoti dei più grandi che portarono lo splendore del nome italiano in ogni angolo del mondo conosciuto: essi soli ci permetteranno lasciare ai nostri figli una patria libera, unita, indipendente. » Ai Calabresi dicevano: « Al grido dei vostri fatti, all' annunzio del giuramento che avete giurato, noi attraverso ostacoli e pericoli, dalla prossima terra d' esilio, siamo venuti a schierarci tra le vostre file, a combattere le vostre battaglie . . . . . Vinceremo o morremo con voi, o Calabresi; grideremo come voi avete gridato, chè scopo comune è di costituire l' Italia e le sue isole in nazionalità libera, una, indipendente: con

voi combatteremo quanti despoti ci combatteranno, quanti stranieri ci vorranno schiavi ed oppressi. Calabresi, non è epoca remota quella in cui avete distrutto SESSANTAMILA invasori condotti da un italiano, il più grande dei capitani di Napoleone: armatevi dell'energia d'allora, e preparatevi all'assalto degli Austriaci che vi riguardano loro vassalli, vi sfidano, e vi chiamano BRIGANTI. — Continuate, o Calabresi, nella generosa via, che avete dimostrato volere unicamente percorrere; e l'Italia resa grande ed indipendente, chiamerà la vostra la benedetta delle sue terre, il nido della sua libertà, il primo campo delle sue vittorie. »

Loro scopo primo era di giungere davanti a Cosenza, di liberare i prigionieri politici che vi erano numerosi, e di unirsi alle bande degl' insorti che correvano i monti. Perciò s' inselvarono dietro la scorta d'una guida calabrese, e camminarono tutta la notte, e il giorno appresso si fermarono a riposo in una capanna. Avvisati che ivi correvano pericolo, s'imboscarono di nuovo, e dopo molto errare, la mattina dei 18 giunsero presso a San Severino. Qui si accorsero che il corso Boccheciampi li avea lasciati, e lo ricercarono invano. Il tristo erasi recato a Cotrone a svelare i disegni dei fuorusciti agli sgherri del re Ferdinando. Per questo avviso battaglioni di cacciatori, di gendarmi e di militi urbani da ogni parte si mettevano in moto. I nostri intanto continuavano il viaggio per le foreste, e giunti presso a Spinello si affrontarono con settanta militi urbani dei quali ferirono alquanti, uccisero il capo e un comune e fugarono il resto. Dei nostri il solo Attilio ebbe il berretto forato da una palla: e continuarono il cammino alla volta di San Giovanni in Fiore. La mattina dei 19 sostarono un momento a una villetta dei fratelli Benincasa, d'onde continuarono, mentre il fat-

tore accorso ad avvisare le autorità vicine metteva sulle loro tracce i soldati. Le forze del re Ferdinando accorrevano numerose da tutte le parti: sopravvenne una gran quantità di militi urbani, venne un battaglione di cacciatori spediti in gran fretta da Cosenza. Altri soldati movevano da Napoli. I nostri erano venti: furono avviluppati, uno fu ucciso, vari feriti; Emilio nel saltare un fosso ebbe un braccio slogato, e poi fu preso con Attilio e con altri dieci compagni. Pure in venti fecero prove stupende contro le centinaia delle regie truppe. Che ciò sia vero, e che il tentativo dei nostri facesse una gran paura al governo, ce lo prova la stessa *Gazzetta delle Due Sicilie*, la quale abbiamo sotto gli occhi. In essa leggesi un decreto dei 18 luglio del re Ferdinando, il quale con *ispecialissima grazia* libera dalle gravezze gli abitanti del comune di San Giovanni in Fiore per l'attaccamento in quest'occasione mostrato alla sua reale persona. Poi si diffonde in lodi magnifiche a tutte quelle centinaia di eroi che vinsero una banda di venti, e dà a questi eroi ricompense di croci, e di medaglie in gran numero. A 28 individui è data la croce dell'Ordine di San Francesco Primo: a 42 urbani la medaglia d'oro, a 87 quella d'argento. Oltre di ciò la stessa gazzetta aggiunge: *la S. M. si è degnata promuovere altri molti negli onori e nelle cariche, sì civili che militari, e ricompensò altri con pensioni a vita, o con somme per una volta tanto in proporzione del zelo dimostrato e del servizio renduto.*

I Bandiera con gli altri dieci compagni furono dagli eroi di re Ferdinando condotti a San Giovanni in Fiore, quindi a Cotrone e a Catanzaro, ove furono ammanettati per essere strascinati a Cosenza. Durante il viaggio Emilio si slogò il braccio di nuovo, ed ebbe a soffrire dolori acerbissimi, perchè gli sgherri non vol-

lero in niun luogo farlo curare. A Cosenza trovarono gli altri compagni stati già arrestati dopo avere errato sui monti. Furono tutti messi insieme in una prigione chiusa da un cancello di legno e guardata da molta truppa. Dapprima le autorità di Cosenza avevano avuto l'ordine di ucciderli subito, ma poi una staffetta giunta da Napoli recava nuove istruzioni.

Gli abitanti di Cosenza commossi dal tristo caso si affollavano intorno al cancello che chiudeva i prigionieri, e piangevano sulla loro sciagura. Gli uomini mandavano loro frutta e rinfreschi; le donne, mazzi di fiori, biancheria e parole di conforto, e chiedevano ciocche dei loro capelli. Attilio potè comunicare coi Calabresi che erano fuggiaschi sui monti. Gli fu offerta anche buona copia di polvere per far saltare un muro della prigione, e quindi dar luogo alla fuga. Il qual partito, quantunque pieno di pericoli, sarebbe stato abbracciato, se da altra parte non venivano assicurati che non vi sarebbero sentenze di morte.

La qual credenza riuscì piena d'inganno. Il sangue già aveva cominciato a contaminare la città di Cosenza, per la quale si apparecchiava ora di nuovo uno spettacolo tristissimo. Per sentenza di una commissione militare furono condannati alla morte ed ai ferri sessanta di quei che avevano tentato un moto rivoluzionario in Calabria nel marzo trascorso: e sei di essi che riputavansi i capi furono moschettati a' dì 14 luglio.

I Bandiera e compagni furono messi nella loro prigione: solo il traditore Boccheciampi ebbe luogo distinto. Furono condotti davanti alla corte marziale, i cui membri erano manigoldi, e l'avvocato fiscale un tal D'Aglia, nuovo Salvotti. Del come risposdessero ai loro carnefici fa testimonianza la seguente parte dell'interrogatorio di Emilio:

**D.** Come vi chiamate?

**R.** Emilio Bandiera.

**D.** Siete barone?

**R.** Non me ne curo.

**D.** D'onde siete?

**R.** D'Italia.

**D.** Ma di che parte?

**R.** D'Italia.

**D.** Ma dove nato?

**R.** In Italia.

**D.** In che modo siete venuto a Cosenza?

**R.** A cavallo ad un mulo e in mezzo a tanti ladri

« Dieci giorni dopo il primo interrogatorio, scrive un testimone oculare, furono chiamati ad assistere alle deposizioni dei testimoni, deposizioni che riuscirono quasi tutte favorevoli, tanta era la simpatia che avevano ispirata in ognuno. E quel giorno furono chiusi i processi, e non restavano che le difese degli avvocati; ma molte illegalità essendo state commesse dalla corte marziale, e tra l'altre avendo ella rifiutato di far comparire parecchi testimoni, massime quei di Spinello, che sarebbero stati favorevolissimi, i prigionieri ricusarono di esser difesi; anzi Emilio pose in carta le ragioni di tale rifiuto, e lo fece con tale eloquenza ed acume da meritarsi l'ammirazione degli avvocati Marini, Bova ed Ortali, i quali poi mostrarono in tutto il processo uno zelo e un coraggio straordinario. Nessuno olttracciò volle difendere il Boccheciampi, tanto che fu forza alla corte nominargli un avvocato *ex officio*, il quale accettò a malincuore. »

Ai 23 luglio la corte marziale pronunziò la sentenza di morte contro Attilio ed Emilio Bandiera e i loro compagni, dei quali parleremo distintamente in appresso. Quindi furono raddoppiate loro le guardie, e la

mattina appresso furono ammanettati e condotti nel cortile della prigione, ove in mezzo a molta truppa sentirono leggersi la sentenza. L'ascoltarono con animo intrepido. Appena finita la lettura Emilio si pose a gridare: *viva Italia!* e tutti i compagni fecero eco a quel grido e intonarono un inno patriottico. Poscia li condussero nella cappella posta dirimpetto alla scala della prigione. Ivi il boia li perquisì per accertarsi che non avessero veleno o altro mezzo da uccidersi e pose loro ai piedi una spranga di ferro che li obbligava a star seduti. Portati loro rinfreschi, pane, vino, e cacio cavallo, mangiarono con molta allegrezza.

Poi vennero frati per convertirli: essi risposero *che avendo praticata la legge del Vangelo, e cercato di propagarla anche a prezzo del loro sangue fra i redenti da Cristo, speravano d'essere raccomandati a Dio meglio dalle proprie opere che dalle altrui parole, e li esortavano a serbarle per predicare ai loro oppressi fratelli in Gesù, la religione della Libertà e dell'Eguaglianza.* All'esortazioni di perdonare a chi l'uccideva, Emilio rispose: *Non perdonerò mai a quell'infame di Ferdinando II, e se anche nel mondo di là potrò congiurare contro di lui e contro tutti i re della terra, lo farò volentieri.*

Il dì 25 luglio era destinato all'esecuzione della sentenza. I nostri giovani la mattina furono trovati che tranquillamente dormivano. Si abbigliarono con somma cura e per quanto potevano con eleganza, come se si apparecchiassero a un atto solenne e religioso. Poi andarono al luogo della morte con volto sereno cantando l'aria di Donna Caritea: *Chi per la patria muore — Visuto è assai ec.*

Le vie erano gremite di popolo in faccia mesta e sdegnosa. I martiri prima di morire si baciavano, e il popolo e i soldati ne rimasero commossi. Le ultime loro



parole furono: *Viva Italia!* Emilio morì alla prima scarica: Attilio soffrì molto perchè non fu colpito diritto. Il popolo cercò le palle che li avevano uccisi per conservarle come sacre reliquie. La Compagnia della buona morte ne raccolse i cadaveri e li seppellì.<sup>1</sup>

Emilio contava 25 anni, Attilio 33. Egli aveva a moglie una donna degna di lui che ne sapeva, quanto era conveniente, i segreti. Quando fu « avvertita del progetto di fuga, aveva, finchè l'esito rimanevasi dubbio, mantenuto il segreto e la forza d'animo necessaria a non tradire le inquietudini mortali che l'opprimevano; poi, saputo in salvo il marito, aveva ceduto al dolore; donna rara, al dir di chi la conobbe, per cuore, per intelletto e per bellezza di forme, vittima anch'essa, come Teresa Confalonieri, Enrichetta Castiglioni e tant'altre ignote a tutti fuorchè ai pochissimi che rimangono a piangerle, della fatale condizione dei tempi che non concede in Italia esercizio di virtù cittadine senza il doppio martirio di sè stessi e di chi più s'ama. »

<sup>1</sup> Le loro ceneri sono state ultimamente violate dagli sgherri del re Ferdinando Secondo. Su ciò il 18 agosto 1848, leggemo nei giornali toscani le seguenti parole estratte dal *Contemporaneo* di Roma: « Cosenza 2 agosto. Il generale Busacca pervenuto in Cosenza ha fatto disumare le ceneri dei martiri Bandiera collocate dal governo provvisorio in un avello, ed ha disposto che fossero riposte nelle sepolture addette ad accogliere i cadaveri dei patibolari. Infamia eterna al governo e al suo vili satelliti! Le ceneri dei morti sono state rispettate sempre anche fra i barbari, e la violazione delle tombe è l'ultimo grado della degradazione di un popolo e di un governo. Non vi è delitto che disonori tanto un governo quanto una ferocia stupida. Dissotterrare le ceneri degli estinti per violarle è uno di quegli atti feroci e stolti insieme, che indicano l'ultima degradazione della razza umana.

## LXII.

DOMENICO MORO.

. . . . . Sol uno a quando a quando  
 Il generoso tuo petto turbava,  
 Il pensier della madre, a cui creosvi  
 Unica prole! e O madre mia, esclamavi  
 Nella tua mente, o madre mia, perdona  
 Al tuo diletto la doglianza acerba  
 Onde forisce il tuo tenero core;  
 Ma di', qual fia la tua letizia, quando  
 Dei figliuol tuo, de' suoi compagni adrai  
 L'incelte prova, e l'itala bandiera  
 Per la lor mano sventolar vittrice  
 Dall' Etna all' Alpi, e dall' adriaco Golfo  
 Alla spiaggia tirrena? Invidiata  
 Non uscirai tu allora, o mia diletta,  
 Fra le italiche madri? E se fortuna  
 Morti ne vuol, tua disperata angoscia,  
 E le nere tue bende incitamento  
 Non saran forse altissimo alla nostra  
 Gioventù fremebonda? E chi mai fia  
 Che alla madre del martire dinanzi  
 Non s'inginocchi riverente e pio,  
 E delle verti sue non baci il lembo? »  
 RICCIARDI, *Epiciclo alla santa memoria  
 dei Martiri di Cosenza.*

Domenico Moro era un giovane di circa 20 anni.  
 Quelli che lo videro, narrano che la sua persona faceva  
 tornare alla mente quel verso con cui Dante ritrae le  
 fattezze dello svevo Manfredi:

Biondo era e bello e di gentile aspetto.

La gentile persona s'informava di costumi angelici:  
 congiungeva la intrepidezza di liono alla docilità di fan-  
 ciullo amoroso. Era nato in Venezia, e cresceva figlio  
 caramente diletto a una tenerissima madre.

Entrato nella marina austriaca, a diciott'anni aveva  
 il grado di luogotenente sull'*Adria*. Nel 1840 gli fu com-  
 messo il comando di non piccola mano di marinari sulle  
 spiagge di Siria, e si comportò con tanto valore che  
 rese ben soddisfatti i suoi capi.

All' anima sua gentilissima pesava la dominazione straniera. Perciò presto s' intese coi fratelli Bandiera, partecipò a tutti i loro disegni, e mentre percorreva i mari d' Oriente, teatro delle antiche itale glorie, sospirava il momento di poter adoprare la sua spada a redimere la patria dalla servitù forestiera.

Nel 1842, dovendo recarsi per sue faccende in Inghilterra, fu incaricato dai due fratelli di svelare i loro pensieri al Mazzini e di associarli alle sorti della *Giovine Italia*, ed eseguì la commissine. Quando Emilio ed Attilio disertarono la bandiera austriaca per abbracciare la bandiera d'Italia, egli, avvisatone in tempo mentre tornava da Tunisi, a Malta lasciò il naviglio austriaco, e raggiunse gli amici a Corfù, donde scrisse questa lettera al suo comandante: « Allorquando (diceva) i vostri modi poco usati mi hanno avvertito in questi ultimi giorni di qualche sospetto a mio carico nell'animo vostro, io mi sono persuaso che più d'ogni altra cosa vi avesse dato luogo la mia antica amicizia cogli onorevoli patriotti e commilitoni Bandiera. Sapendo pur troppo, per dolorose sciagure italiane, che i sospetti son tutto, presso un governo come l'austriaco e presso i suoi servitori, potei facilmente supporre le conseguenze che mi avrebbero atteso. Nondimeno un pensiero mi balenò pur anco di pietosa amicizia da vostra parte, che italiano qual siete, di nascimento almeno, abbiate voi stesso colle vostre asprezze voluto darmi un avviso a salvamento, e se ciò fosse, ve ne sono riconoscente. Ma qualunque sia l'intenzione che v' ha diretto, la prevenzione mi ha valso. Quando vi giungerà questa lettera, io sarò già lontano; e però facendo voti per la mia patria, perchè presto possa presentarsi l'occasione, a voi di smentire le fallaci apparenze, che, come italiano, vi disonorano; a me di pro-

vare col fatto la generosità di quei sentimenti che finora in faccia a voi sono un delitto, ho creduto del mio decoro lasciare queste spiegazioni nell'atto di risolvermi al presente solenne passo della mia vita. — Domenico Moro. — »

Da questo momento in poi il suo destino fu più che mai irrevocabilmente legato con quello dei fratelli Bandiera: e fu con essi sacro al martirio. Con essi preparò la spedizione di Calabria, con essi partì ai 12 giugno, e salutò e baciò religiosamente la sacra terra italiana. Nei primi scontri cadde gravemente ferito, e fu tra i primi arrestato presso San Giovanni in Fiore dai manigoldi napoletani, che lo trattarono durissimamente.

Dopochè gli fu letta la sentenza di morte nella carcere di Cosenza, egli non fece che parlare di marina e di guerra coi compagni, e di cose letterarie col frate mandato ad assisterlo. Egli pure morì da forte qual visse, e le sue estreme parole furono: *Viva la libertà e l'indipendenza italiana.*

La morte di lui e dei compagni costernò i generosi figli delle Calabrie: più voci di vendetta si udirono, e l'empio Borbone ne trasse motivo a nuovi arresti, a nuove crudeltà. Ma il compianto di tutti i buoni Italiani era sacro a quei nobili giovani che si erano sacrificati per far libera l'Italia: e ad essi Giuseppe Ricciardi dalla terra di esilio mandava queste parole:

O giovin santi, perchè a me donato  
Non era al vostro glorioso fato  
Partecipar?... Per la memoria vostra,  
Per la memoria de' parenti miei,  
Per la mia sposa e per la mia fanciulla,  
Sola dolcezza alla raminga vita,  
Giuro, che stato mi saria giocondo  
Nel sempiterno sonno addormentarmi  
Accanto a voi, là 've la patria nostra

D' aure più dolci , di più puro cielo ,  
Di fior più vaghi mirasi beata!...  
Quivi, in vil fossa, le sanguigne spoglie  
Vostri infami carnesfici gittaro,  
Nè di lacrime pie, nè di ghirlande  
Lece onorarli; ma che monta, o eccelsi  
Martiri sacri, se d' intorno al vostro  
Ultimo asilo solitario e muto  
S' aggira assiduo d' ogni cor non fiacco  
Il pensier fremebondo e la speranza?...  
E quel pensier, quella speranza un giorno  
Muterannosi in fiamma, e fia che intera  
Di noi vendicatrice Italia surga....

---

## LXIII.

NICCOLA RICCIOTTI.

È morto coi baldi garzoni frementi  
 Cui tanto dolse se di patria l' amor,  
 Che all'empio supplizio volaron ridogli  
 Degli anni all'Italia sacrandò il bel fior.  
 La luce soave di calma serena  
 Del martire santo sul volto posò.  
 — È meglio la morte che orrenda catena —  
 Il voto ei compieva che un giorno giurò.  
 Di ceppi gravato nel suolo natio,  
 Avvolto fra pugne nel lido stranier,  
 Sua sola divisa fu *« Il popolo e Dio »*  
 Far salva l'Italia fu il solo pensier.  
 O splendido azzurro del calabro cielo,  
 Il sangue dei prodi t'imporpora ancor,  
 Il sen de' tiranni tu spargi di gelo,  
 Negl'Itali infondi speranze e valor.  
 L'a notte in te suona gemente armonia  
 E squillo di pugne s'intende echeggiar..  
 O eroi, la vostr'alma vendetta densa  
 Nell'Itala terra, sull'Italo mar.

PIETRO RAFFAELLI.

Anch'egli morì compagno di martirio ai fratelli  
 Bandiera in Cosenza: anche il sangue di lui pesa sulla  
 nera anima di quel Ferdinando, che accoglie in sè tutte  
 le turpitudini della nequizia borbonica.

Di questo martire così scriveva nel 1844 Giuseppe  
 Mazzini, che ne conobbe le vicende, la forza grande  
 dell'animo e l'indomabile amore di patria. « Ricciotti  
 era nato col secolo in Frosinone, terra degli Stati pa-  
 pali. A diciott'anni l'idea nazionale s'impossessò di  
 lui, ed egli giurò che avrebbe speso la vita in promuo-  
 verne lo sviluppo ed il trionfo. Di giuramenti siffatti io  
 ne ho uditi tanti, negli ultimi quindici anni, pronun-  
 ciati da uomini ben altramente potenti d'intelletto, e  
 poi, dopo due o tre anni di tiepidi sforzi, traditi; che  
 le parole stesse mi suonano oggi tristissime come con-  
 tenessero una profezia inesorabile di delusione. Ma egli

attenne il suo giuramento ; disse e fece. Nelle facoltà limitate d'una natura semplice, onesta, diritta, fermissima, com'è descritta in parecchi degli uomini di Plutarco, trovò la forza che le vaste facoltà intellettuali dovrebbero dare, e pur troppo, quando sono scomparse da una credenza, non danno : avea l'ingegno del cuore. Da quando ei giurò fino al giorno della sua morte, la sua vita non fu che una serie di patimenti. E nondimeno ei portava sul volto, anche nel 1844, lo stesso sorriso di pace con sè stesso e cogli altri, che i più vecchi amici avevan notato nella sua prima giovinezza : la virtù che in altri ha sembianza di lotta, in lui s'era fatta natura : nè alcuno avrebbe mai potuto indovinare da' suoi modi ch'egli aveva per 24 anni patito, e s'appressava a correre i rischi supremi. Nel 1821, affrettatosi a Napoli, fece parte in qualità di tenente d'un battaglione attivo delle milizie del regno, e v'ottenne testimonianze onorevoli di coraggio e di zelo. Tornato in paese, fu imprigionato, e consumò i nove più belli anni della gioventù nel forte di Civita Castellana. Liberato dai terrori del Papa nel 1831, avresti detto che egli avesse sofferto, non nove anni, ma nove giorni di carcere, tanto era lo stesso di prima : sereno nell'anima e nell'aspetto, caldo d'affetti patrii e voglioso di ritentare : e noi c'incontrammo quell'anno in Corsica, in cerca ambedue d'una via per la quale si potesse raggiungere gli insorti dell'Italia Centrale. Caduto, per colpa di chi fu messo a dirigerlo, quel tentativo, quando, perchè gl'Italiani arrossissero d'aver sperato negli aiuti di Francia, Casimiro Perrier mandò i soldati francesi a far da birri del papa, Ricciotti si cacciò in Ancona, dove, creato capo della così detta Colonna mobile di Volontari, protesse la città da crisi di sangue, e ordinò i giovani a una serie di manifestazioni pacifi-

che nazionali, tanto che il mondo sapesse che cosa volevano: poi, ottenuto compenso di accuse infami dalla immoralità sistematica de' nostri nemici, e di più infame silenzio dal generale francese, che pur s'era valso sovente dell'opera sua ad acquetare gli spiriti bollenti de' giovani Anconitani, tornò in Francia quando l'occupazione cessò e si ricongiunse a' suoi fratelli d'esilio, finchè, nel 1833, mentre la gioventù italiana pareva apprestarsi all'azione, chiese d'andare in Italia; e v'andò. Tornatone anche quella volta salvo per mezzo a pericoli assai più gravi che non quei dell'azione, errò povero e angariato dalle autorità francesi, che facevano a quel tempo quanto umanamente potevasi per istancare la pazienza e la virtù dei proscritti, di *deposito* in *deposito* senza lasciarsi avviliti dalle persecuzioncelle dei prefettucci di polizia, senza lasciarsi contaminare dalle arti sozze e dalle sozze querele della *compagnia malvagia e scempia* che pur troppo grava in ogni tempo le spalle agli esuli buoni. Finalmente, nel 1835, non vedendo probabilità di salute vicina, si decise giovarsi del tempo per impraticchirsi più sempre nelle discipline della milizia, e scrisse annunziando la sua determinazione ai figli (poichè ei s'era ammogliato giovanissimo ed era padre) le linee seguenti: — Eccomi giunto ad uno dei momenti più tristi della mia vita e forse al più decisivo per me. Un cumulo di ragioni mi costringono ad abbandonare la Francia, ed allontanarmi più ancora da voi. Mille privazioni m'attendono, infiniti pericoli circondano il sentiero che devo scorrere, la morte stessa è forse là per colpirmi. L'amore che io m'ebbi per voi, e che per lontananza non s'è giammai diminuito, il dovere di padre e di buon cittadino non mi permettono di dare esecuzione al mio divisamento senza ricordarmi di voi, e senza darvi alcuni precetti



che io spero vorrete adempiere. Se mi è riserbata una sorte crudele, se dovessi mai esser rapito al vostro affetto, conservate memoria di me. La mia sventura non vi sgomenti e sia questo mio scritto un documento della mia tenerezza per voi. Onorate, voi lo sapete, furono le cagioni che togliendomi alla patria, mi condannarono a languire sulla terra straniera. La condizione d'Italia è così crudele, così basso è ora caduta questa terra un dì sì gloriosa, che qualunque tra' suoi figli ha sensi d'onore, qualunque sente nel suo cuore l'offesa che i despoti fanno alla dignità nazionale italiana, qualunque ama la libertà e la virtù, è condannato a strascinare nell'esilio i suoi giorni, se ha ventura di sottrarsi alla prigione o alla morte. Noi siamo martiri della causa d'Italia, ma il nostro patire prepara alla patria giorni di libertà e di trionfo. Chi ingiustamente ora ci opprime sarà alla sua volta oppresso, e gl'Italiani vincitori sapranno usare con magnanimità della riportata vittoria. Intanto io parto per la Spagna: combatterò anche una volta per la causa della libertà, e se il destino mi è propizio, metterò a profitto d'Italia le cognizioni che avrò acquistate. Voi, miei figli, dirizzate sulle mie tracce i vostri passi: fate che io abbia almeno il conforto di sapere che lascio in voi degli imitatori, e che l'Italia potrà calcolare su voi come su di me. —

« In novembre egli partì per la Spagna, dove, raccomandato dal maresciallo Maison ministro della guerra in Francia, e dal generale d'Harispe, ottenne d'entrare col grado di tenente in un battaglione dei tiratori di Navarra. »

Si trovò a molti fatti d'arme contro i guerriglieri carlisti e meritò da' suoi capi menzione onorevole. Nel 1837 fu fatto capitano; nel 1841 ebbe la croce di

san Ferdinando per le vittorie riportate l'anno innanzi contro il ribelle Balmaseda : e ai 30 giugno 1843 fu promosso al grado di comandante di fanteria. Con queste parole il Ricciardi fa narrare a lui stesso le sue imprese di Spagna :

. . . . . Me l'ispana terra  
Col ferro in pugno lungamente vide,  
E fra mille pericoli due lustri  
Colà vissi la vita, e sempre illeso  
D'ogni periglio uscii, chè forse il Cielo  
Gloriosa la morte a me riserba  
Nella terra natal; ma un dì imminente  
Proprio la scòrsi, e dal mio capo a storta,  
E da quel dei compagni, itali tutti,  
Un giuramento simile a codesto  
Cui proferimmo, riuscì valente.  
Fra gli aspri monti navarresi a un tratto,  
Me tredicesmo ruinoso avvolge  
Nimico stuol fortissimo: giù l'armi!  
Ne grida il capo di quei truci, e noi  
Al superbo comando immediata  
Risposta diam di grandine di palle.  
Quindi ratti sul vertice d'un monte  
N'arrampichiamo, ed i moschetti quivi  
Novamente apprestati a disperata  
Battaglia, di ferite e numerose  
Morti ben presto seminiam la valle,  
E sebben dieci contra mille, il giuro  
Di morire o di vincere nei petti  
Cotal ne infuse una virtù, che in bre- e  
Si dileguò degli inimici il nembo.  
Tanto puote il voler saldo di forti  
Anime o il disperar d'ogni salute!  
Nè sola una fiata a noi sorrise  
Vittoria all'ombra delle stranie insegne.  
Lo san le strette di Navarra, acerbe  
Dell'empio Carlo a' truci e forti sgherri,  
E le montagne e le pianure il sanno  
Di Catalogna e di Valenza, tinte

Di quel sangue per noi sì largamente!  
E d' invidia sovente arse l' ispana  
Soldatesca, in veder vittoriosi  
Gl' Itali fuorusciti, e a poi fu gioia  
Il far chiaro allo stran che il valor nostro  
Sol d' un campo difetta, il qual dischiuso,  
Prove il mondo di noi vedria stupende!

Nell'estate del 1843 sentendo per le agitazioni di Romagna ridestarsi le speranze italiane, lasciò la Spagna e venne ad offrire alla patria l'opera sua. Ma non potè giungere in Italia; poichè a Marsiglia fu denunziato, ed il governo francese lo arrestò. Come fu liberato si recò a Parigi. Da una lettera scritta di colà da un amico nostro, che è tra i più rispettabili uomini dell'emigrazione italiana, ricaviamo le seguenti parole sul conto suo:

« Non mi usciranno mai nè dalla mente nè dal cuore le parole che mi disse nell'accomiatarsi da me, quando respinto da Marsiglia, donde aveva indarno tentato di passare in Italia, recavasi a Londra sempre con la stessa intenzione. Io lo pregava a non avventurare senza grave ponderazione una vita preziosissima per la nostra povera patria, la quale aveva purtroppo bisogno d'uomini della sua tempra, sì rari a trovarsi, e che, trovati, dovrebbero conservarsi gelosamente per le occasioni supreme. — Senti, rispose: tutto il mio patrimonio è la spada; l'ho impiegata sinora per la santissima nostra causa; ma fra gli stranieri: lascia che io possa usarla una volta pel mio paese, e ch'io consacri ad esso una vita rispettata finora, e forse per questo dalla fortuna. — »

Poscia si condusse a Londra, ed ivi ottenuti aiuti dagli esuli, partì di nuovo alla volta d'Italia per la via di Malta e delle Isole Jonie coll'animo di aiutare i moti

già cominciati. Giunto a Corfù ai primi di giugno del 1840 vi trovò i fratelli Bandiera che avevano disertate le insegne austriache e si affratellò con essi. Egli meditava di fare uno sbarco negli Stati papali, dove, a motivo delle ultime carnificine, grande era l'indignazione contro il governo pretesco. I capi dell'insurrezione dell'anno antecedente, dopo avere errato sui monti, si erano messi in salvo sulla terra di Francia. Ma Papa Gregorio non potendo avere i capi, condannava alle prigioni, alle galere e alla morte gli altri che vi avevano preso parte.

Il Ricciotti credè che queste nuove nefandità, mutando in furore lo sdegno dei Romagnoli, rendessero più facile la via a un tentativo, al quale, come si rileva dalle loro lettere, erano pronti a seguirlo anche i Bandiera. Così stavano le cose, quando ad un tratto, non si sa come, Ricciotti messo giù il suo disegno, accolse quello dei due fratelli e con essi s'imbarcò per le Calabrie. Con essi fu a parte delle venture, dei pericoli e della gloria di martire. Si battè valorosamente cogli sgherri del re Ferdinando, e poscia fu arrestato e condotto a Cosenza. Quando a lui e agli altri fu letta la sentenza di morte, disse queste parole: *Infami, e non vi bastava uccidere tre o quattro di noi?* Al capitano relatore che vilmente ingiuriava uomini incatenati, rispose con gravi parole. Gli uffiziali commossi dal contegno nobilissimo di questi infelici non potevano trattenersi dal piangere. E tra gli altri un uffiziale di gendarmeria fu preso da commozione profondissima. Al che avendo posto mente Ricciotti, disse ai compagni: *Per Dio! Un gran bravo giovine ha da esser colui!* Mentre erano condotti al luogo della fucilazione, Ricciotti salutava a destra e a sinistra la gente in mezzo alla quale passavano. Esitando poi i soldati per la com-

mozione a far fuoco, Ricciotti li inanimiva dicendo:  
*Tirate senza paura, siamo soldati anche noi, e sappiamo  
che quando si ha un ordine, si ha da eseguire.*

Egli fu più avventurato di tutti; cadde fra i primi  
alla prima scarica. Ebbe una palla in bocca nel punto  
che gridava: *Viva Italia!*

## LXIV.

**GLI ALTRI COMPAGNI DI MARTIRIO  
DEI FRATELLI BANDIERA.**

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*  
VIRG. *ÆNEID.* lib. IV.

Solì quei forti scesero,  
Onda ai fratelli, in campo  
Quel la diffusa tenebra  
Rompe solingo un lampo!  
Ma anche in quel giorno amaro  
Credettero, speraro,  
Morir gridando Italia,  
Fregando pei caduti,  
Pensando all'avvenir.

Col sangue del divino  
Traffitto un cherubino  
Raccolse quel sospir:

Lo serba nel gran calice  
Col gemito dei forti,  
Col sangue delle vittime,  
Dei santi che son morti  
Pel Vero, pei fratelli;  
Nel giorno del giudizio,  
Saelta pei potenti,  
Rugiada pei credenti  
Sul mondo il verserà.

Nel nome dei Bandiera  
— Lo giuro — la grand'Era  
Promessa arriverà.

MAMELI, loc. cit.

I compagni dei Bandiera, del Moro e di Niccola Ricciotti all'infelice impresa delle Calabrie erano del Lombardo Veneto, del Modenese e delle Romagne. Di venti, dodici appartenevano agli stati oppressi dal Papa; il che prova sempre più quanto schifoso fosse il governo di frate Gregorio che costringeva i cittadini alle imprese più disperate per trovar via in qualunque modo a sottrarsi da quel vitupero.

Fra i fucilati erano degli Stati papali, Domenico Lupatelli, Jacopo Rocca, Giovanni Venerucci e Francesco Berti.

Domenico Lupatelli era perugino. Prese parte alla rivoluzione del 1834, fu arrestato quando il papa ebbe

vinto, fu tenuto in prigione fino al 1837, e poi mandato in esilio. Aveva fama di specchiata probità, era risoluto nei partiti, e d'umore lietissimo. Quando gli ebbero letta la sentenza di morte, si fece al cancello della prigione, e chiamato un soldato gli disse: *Domani fa di caricare bene lo schioppo perchè ho la pelle assai dura: vedrai che, ferito, farò tre passi e griderò viva Italia!* E tenne parola, perchè mortalmente ferito, prima di cadere diè un salto, e gridò: *Fuoco di nuovo, viva Italia!*

Jacopo Rocca di Lugo e Giovanni Venerucci di Forlì erano due operai congiunti tra loro di stretta amicizia. Rocca fu cameriere del poeta greco Solomos, che per la sua esemplare condotta e per la generosità del suo animo gli portava affetto di amico.<sup>1</sup> Venerucci era fabbro espertissimo. Negli ultimi tempi si erano preparati alla morte facendo insieme una corsa in Levante per acconciare le cose loro e disbrigharsi da alcuni debiti precedentemente contratti. Accomodata ogni loro faccenda, poterono gettarsi nell'azione con animo tranquillo e senza che alcuno avesse a lagnarsi di loro. Furono tra i primi arrestati. Venerucci s'interpose mentre gli sgherri ingiuriavano il povero Domenico Moro. Fu degli ultimi a spirare con Domenico Lupatelli e con Attilio Bandiera.

<sup>1</sup> Dionisio Solomos il più celebre dei poeti greci recenti, era uomo generoso, buon cittadino, e amava l'Italia quanto la sua Grecia. Era nativo di Zante, ma abitava a Corfù, e la sua casa dava rifugio a tutti gli sventurati. Ai rifugiati italiani fece benefizi grandissimi. Miller e Rocca che stavano al suo servizio, e che chiamava amici, non servi, avevano ordine di accogliere quanti Italiani si presentassero. La sera precedente al giorno della partenza per le Calabrie, erano in sua casa tutti gl'Italiani della spedizione, tranne i Bandiera, Moro, Ricciotti, e Nardi. Solomos mostrò loro i pericoli e la gloria del tentativo. Miller disse: Qualunque sia il pericolo, noi dobbiamo arditamente affrontarlo. E Solomos aggiunse: Dio benedica il vostro coraggio, e lo renda fortunato e fecondo.

Francesco Berti di Ravenna era un vecchio soldato, che sotto le insegne di Napoleone combattè lungamente e con lode. Niuno degli atti e dei detti suoi estremi fu conservato.

Vi fu alla lugubre festa anche un rappresentante dell'infelice stato di Modena. Era l'avvocato Anacarsi Nardi, nipote a quel Nardi che nella rivoluzione del 1834 fece in Modena le prime parti come dittatore, e poscia morì in esilio a Corfù. Il figlio che l'aveva là seguitato nutriva nel cuore la medesima fede, e accettò con animo volonteroso l'occasione che i Bandiera gli offersero di confermarla col sangue. Nei primi scontri di Calabria ebbe un colpo di palla in una coscia e cadde in mano degli sgherri. Dopo la partecipazione della sentenza di morte, preso per l'abito un frate e condottolo dinanzi ad un crocifisso, gli domandò se lo conoscesse, indi gli venne spiegando il Vangelo in modo affatto nuovo pel pover uomo, il quale aveva cera di penitente a fronte del condannato, e l'udiva senza fiatare. La sera della conforteria scrisse questa lettera al dottor Tito Savelli, che vivea presso a Corfù in un luogo solitario, dove si era fabbricata una casa che chiamava l'*Exoria* cioè l'*esilio*: — Caro amico — Ti scrivo per l'ultima volta. Fra dodici ore non sarò più! I miei compagni di sventura sono i due Bandiera, Ricciotti, Moro, Venerucci, Rocca, Lupatelli e Berti. Tuo cognato n'è esente: non so a quant'anni sarà condannato. Rammentami alla tua famiglia più spesso che puoi, ed a tutti gli amici. Se mi sarà dato, prima di salire all'Eterno, verrò a fare una visita all'*Exoria*. Baciarmi il mio Dante e tutti i tuoi figli. Quando crederai, scriverai a Modena questa mia avventura, ed a mio fratello. Tutti i compagni miei ti salutano caramente. Io ti abbraccio e sono il tuo Nardi. — P. S. Scrivo



colle manette, e perciò vedrai il carattere un po' tremante: ma io sono tranquillo perchè muoio in patria, e per una causa santa. L'amico che veniva a cavallo (pare che alluda al Boccheciampi), fu la nostra rovina, Addio di nuovo.<sup>1</sup> —

Nè soli questi nove furono i morti. Vi era stata un'altra vittima. Giuseppe Miller di Forlì, esule fino dal 1832, poco dopo sbarcato in Calabria nel secondo scontro coi militi urbani, fu colpito da una palla in fronte, e non fece che levare la testa al cielo e morire.

Gli altri loro compagni, Luigi Nanni di Forlì, Francesco Tesei di Pesaro, Pietro Piazzoli di Lugo, Tommaso Mazzoli e Giuseppe Pacchioni, ambedue di Bologna, Carlo Osmani d'Ancona, Paolo Mariani di Milano già cannoniere a servizio dell'Austria, e un Manessi di Venezia furono condannati alle catene.

Tanto i martiri che morirono, quanto quelli che patirono i tormenti della prigione, ebbero la forza e l'altezza di animo che richiedeva la santità della causa a cui si erano fatti devoti. Perciò da tutte le parti d'Italia sorse ad essi universale il compianto, la lode, l'ammirazione. Mentre l'Austria e il Borbone di Napoli nelle loro gazzette si credevano di infamarli chiamandoli *scellerati* e *ladroni*, erano dagl'Italiani celebrati

<sup>1</sup> Anacarsi Nardi rispose arditissimo a tutte le domande dei suoi carnefici. Il giudice gli domandò: Perchè avete posto piede in questo territorio? — Perchè speravamo di trovare dei generosi che si unissero a noi nella santa opera di liberare l'Italia dalla tirannide. — E non pensaste al castigo che potevate incontrare? — Non mi sono mai curato di questo. — Come si chiamava il capitano che vi portò? — Un figlio della Giovine Italia. — Ma chi era, come si chiamava? — Un figlio della Giovine Italia.

Pol quando gli fecero venire innanzi il Boccheciampi, ch'ei credeva traditore, e gli domandarono se lo conoscesse, rispose: Non trovo nome nella mia divina lingua italiana per nominare convenientemente costui.

Al frate che gli domandava se conoscesse il Crocifisso, rispose: Lo conosco, lo confesso e lo adoro: ma voi no, che siete strumento della tirannide, e guastate il suo santo Vangelo.

- negl' inni. Fu scritta la loro storia, fu ammirato il loro coraggio, si pianse sulla loro sciagura, si raccolse ogni loro parola per accendere nei cuori fraterni l'amore della vendetta. Giuseppe Mazzini, a cui i Bandiera avevano raccomandata la loro memoria, pubblicò (Parigi 1845) alcuni ricordi e frammenti di lettere, e rese onorevole testimonianza ad essi ed ai loro compagni. Giuseppe Ricciardi, li celebrò (Parigi 1844) con un *Epicedio* pieno di quel patrio affetto che gli bolle nell'animo, e più tardi pubblicò (Parigi 1846) su di essi *nuovi ragguagli* avuti da quelli che si trovarono testimoni dei fatti. Gli altri esuli Italiani chiesero di celebrare ad essi un funerale a Parigi ai 2 novembre di quel medesimo anno: e i preti francesi negarono loro il permesso di rendere questo pio ufficio ai martiri della libertà.<sup>1</sup> Ma era stolta e vana la guerra a chi avea reso testimonianza alla più santa di tutte le cause. Appena in Italia spuntò un raggio di libera vita, il nome dei Bandiera e dei loro consorti di martirio risanò venerato per tutte le bocche. Il 25 luglio del 1848 fu giorno sacro a

<sup>1</sup> Negato dai preti francesi il permesso del funerale, gl'Italiani volsero l'animo a onorare i martiri con una medaglia di bronzo. Pietro Giannone ne concepì il pensiero, che fu disegnato da valente artista italiano. David d' Angers la scolpì, Rogat la conò. Vi si vede l'Italia in prospetto: la sua testa invece di torri è coronata di spine. È coperta di magnifico manto alla romana. Appoggia la mano sinistra sopra un fascio da littore senza scure, alza la testa verso la fiamma che esce da un'urna, e vi accende una fiaccola. Al piè sinistro dell'Italia comincia a spuntare dal suolo un' insegna romana con l'aquila in cima ed immediatamente sotto l'abbreviazione S. P. Q. R. Nell'urna sta scritto: *Nostris ex ossibus ultor*. E sul piedistallo: *Immolati a Cosenza il 25 luglio 1844. Ferdinando re*. E al di sotto è l'emblema della lupa che allatta i due bambini. Sulla parte sinistra dello spettatore sorge presso all'urna un giovinetto cipresso. Al disotto della linea si leggono in carattere maggiore queste parole: A MEMORIA ED ESEMPIO. Indi i nomi dello scultore e dell'incisore. Attorno sono i nomi dei nove martiri. Nel rovescio è una corona di due rami di palma e di alloro con entrovi il motto della *Giovane Italia*: ORA E SEMPRE. Poi l'epigrafe: *È fede nostra giovare l'italica libertà meglio morti che vivi*.

tutti i liberali italiani, e per ogni città l'anniversario dei martiri si celebrò con esequie solenni. Solamente i Lombardi e i Veneti dapprima tacevano, perchè la parola era impedita dalle baionette dei feroci Croati: ma appena ebbero scosso il giogo dell'Austria, mostrarono le simpatie che li legavano agli uomini del gran sacrificio. Il governo provvisorio della Repubblica Veneta ai 27 di marzo (otto giorni dopo il principio della libertà) decretava che *i fratelli dell'alfiere di fregata Moro, martire della santa causa d'Italia, fossero figli della Repubblica, e che la madre di lui ottenesse conveniente pensione: che alla memoria dei fratelli Bandiera martiri della medesima causa provvedesse la Repubblica.* Milano venerò la loro santa memoria, celebrandone ai 25 luglio l'anniversario della morte con esequie nella chiesa di San Fedele. Il funebre rito fu fatto celebrare dall'Associazione Nazionale Italiana che vi assisteva in corpo col suo stendardo a lutto, e tutta quanta devota alle credenze che i martiri di Cosenza testimoniarono al mondo. I Milanesi vi accorsero in mesta attitudine: le milizie cittadine e il corpo degli studenti resero più solenne la pia cerimonia. Il proposto della chiesa esortò i cittadini ad essere concordi e costanti nel sostenere la lotta cominciata col sangue di quei magnanimi. Tutti gli assistenti pensarono che i martiri di Cosenza morirono per la fede d'Italia: pensarono che questa cara patria versava in grave pericolo, e che a noi faceva bisogno di sacrifici supremi per non essere nuovamente preda e strazio dei barbari. Giuseppe Mazzini con un discorso degno di lui ricordò alla gioventù italiana le generose dottrine dei fratelli Bandiera, ricordò l'immensa energia dell'anima loro, la quale sgorgava dall'immenso, intensissimo amore che informava la loro credenza. E concludeva con queste parole: « Qui, dove forse, chiamate dal nostro amo-

re, aleggiano le loro anime sante, io vi invito ad accoglierle (*le loro generose parole*) nei vostri petti e farne tesoro per le tempeste che ancor ci sovrastano, ma che, col nome dei martiri sulle labbra e colla loro fede nel cuore, supereremo. Dio sia con noi e benedica l'Italia. »

Noi che nel 1847 fummo coi nostri amici scritti nei libri della vecchia polizia per aver dato un obolo che servisse al funerale dei martiri di Cosenza, e che eravamo cinti di sbirri quando in chiesa assistevamo a quel funerale, e che poi dalla censura fummo impediti di chiamarli *martiri*, dopo ci siamo sforzati di rendere loro quell'onore che potemmo più grande, raccogliendone i fatti e i detti più memorabili e pubblicandoli a insegnamento di chi non conosce la vita e i pensieri di quei nobilissimi spiriti.

---

## LXV.

## VITTIME DEL DISPOTISMO PAPALE

NEGLI ANNI 1843-44-45.

Nel tempo in cui il Borbone di Napoli si bruttava del sangue di nove generosi Italiani di varie provincie, Gregorio XVI versava il sangue di quelli fra i suoi sudditi che avessero osato levarsi a protestare contro le legali estorsioni, contro l'oligarchia prelatizia, contro la barbarie delle leggi e dei governanti. In Italia, nella storia dei martiri, il Papa occorre sempre fra i principali carnefici.

Il malumore che nelle Romagne avevano tentato di quietare coi bandi, colle galere, colle torture, non era compresso. Le ragioni del malcontento crescevano, perchè le iniquità commesse a nome di Dio si facevano più grandi. I difensori del Papa erano sgherri vilissimi avanzati ai delitti e alle galere, i quali con tutta la ferocia degli assassini si lanciavano contro coloro che supponessero non benevoli al governo papale. La storia dei *Volontari pontificii* è, come già abbiamo veduto, una storia di turpitudini. A Faenza e in altre città per le pubbliche vie impunemente aggredivano, ferivano e ammazzavano i pacifici cittadini. Quanto più le prigioni erano piene d'infelici e crescevano le prepotenze, tanto più i generosi Romagnoli fremevano e si apparecchiavano a lavarsi dall'onta ed a mostrare al mondo che non erano tutti nè codardi nè ciechi. Gli amici della libertà che il governo chiamava *nemici della religione, del trono e dell'ordine pubblico* cospiravano da tutte le parti, e nel 1843 tentarono di levare a rumore Bologna.

Le vessazioni doganali aggiuntasi alle altre provocazioni del governo, fecero nascere qualche tumulto, e alcuni piccoli mercanti e artefici del popolo minuto ai primi di agosto si gettarono alla montagna e vennero più volte alle mani coi finanzieri. La polizia allora cominciò a perseguire e imprigionare chiunque le fosse sospetto. Perlochè molti del popolo e delle principali famiglie vedendosi a pericolo grave, si riunirono ai fuggiti per soccorrerli coll'avere, colla persona e col consiglio. Fra i primi che presero parte a questa faccenda erano Livio Zambeccari, Sebastiano Tanara, Pietro Pietramellara, i fratelli Pasquale e Saverio Muratori, Gaetano Turri, tutti di Bologna, e Oreste Biancoli di Bagnacavallo. Pasquale Muratori capitanava la banda. Un ordine di arresto era stato lanciato contro di lui, e gli sbirri recatisi alla sua casa per eseguirlo, si portarono brutalmente colle donne della famiglia. Egli ne trasse giusta vendetta e si gittò alla campagna, e come capo degl'insorti meritò lode per senno e coraggio e pel contegno tenuto quando la furezza de'suoi nemici lo incitava a reazioni di sangue.

Affrontarono arditamente tutti i disagi e i pericoli, si nutrivano di durissimo cibo, dormivano sulla nuda terra a ciel sereno, e di rado in qualche fienile: alle case pagavano tutto ciò che loro occorreva, nè per questo il governo risparmiava loro il nome di assassini e di ladri. La forza armata li perseguitava di monte in monte. Ma essi erano vittoriosi in ogni scontro. A Savigno sulla Samoggia ai 15 agosto assalirono i carabinieri e li vinsero uccidendone alcuni, e facendone prigionieri altri.

Intanto correvano proclami per le province, e si faceva appello a tutti gli uomini liberi affinchè insorgessero e accorressero in aiuto alla banda che era *uno*

*stuolo di fratelli decisi a prezzo del loro sangue di affrettare l'istante della rigenerazione da Dio stesso segnato.* Gl'insorti resistevano audacemente finchè durò la speranza di aiuto: ma alla fine venuta meno questa speranza, e cresciute le difficoltà, perocchè le truppe papali da ogni parte li circondavano, ai 24 agosto sopra Castel Del Rio si disciolsero. Il Muratori e parecchi dei principali della banda ebbero modo ad evadere, mentre non pochi caddero nelle mani dei loro nemici.<sup>1</sup> Altri rimasti liberi tornarono a Bologna e riunitisi ai loro amici formarono una nuova banda, la quale a' dì 8 settembre marciò sopra Fruola per tirare (dice la sentenza) a sè la truppa di linea, impadronirsi dell'arcivescovo e del legato di Ravenna che era ivi, e spiegare lo stendardo della rivolta e rovesciare il governo. Il tentativo non riuscì, e non pochi caddero in potere dei carabinieri di Castel S. Pietro e dei volontari papali.

E allora e dopo si è da alcuni molto gridato contro questi tentativi parziali; anche certi uomini che facevano professione di liberali si affannarono a declamare contro i caduti. Noi diremo francamente che meritano molta lode quei moti, perchè, anche non riusciti, generavano la necessità di altri moti, accrescevano il numero dei nemici del papa, lo rendevano più odiato e spregevole, e mostrando quanto fosse debole e schifoso un governo tenuto in paura da pochi uomini ardimentosi, accrescevano il coraggio dei liberi e affrettavano il giorno della grande rivoluzione.

Per condannare gli uomini che presero parte ai fatti sopraccitati, fu istituita ai 26 agosto in Bologna una commissione, la quale molti condannò alla galera a vita o a numero grande di anni, e alquanti ammazzò.

<sup>1</sup> Sulle teste di Zambeccari, di Pietramellara, di Biancoli, del Muratori e di altri fu messa una taglia di 300 scudi.

Presedeva alla commissione il colonnello Freddi, uomo scelleratissimo di cui tutta Romagna ancor dolente ragiona. I condannati da esso alla morte furono venti, Lodovico Monari, Giuseppe Veronesi, Raffaele Landi, Giuseppe Rabbi, Giuseppe Minghetti, Giuseppe Govoni, Pietro Buonfiglioli, Adamo Rabbi, Ferdinando Dondarini, Giovanni Casolani, Gaetano Ventura, Pietro Lamberlini, Massimiliano Zaniboni, Luigi Mazzoni, Domenico Conti, Paolo Scorzoni, Giuseppe Reggiani, Giovanni Lelli, Giuseppe Monetti e Giulio de Maria, tutti giovani del popolo e artigiani. I primi sei solamente furono uccisi per fucilazione alle spalle la mattina del 7 maggio in Bologna sul prato di S. Antonio. Agli altri fu commutata la pena di morte nella galera a vita, sotto stretta custodia. Alla stessa pena della galera perpetua furono condannati anche Carlo Alessandrini, Onofrio Nannini, e Luigi Marzocchi.<sup>1</sup> Fu ordinata poi la cattura contro Zambeccari, Tanara, Biancoli, Pietramellara, Muratori, Torri, Zanardi, Giovanni Lamberlini e Luigi Giugni che si erano messi in salvo.

Nell'opinione pubblica di molte di quelle vittime era dubbio il reato. A tutti poi apparve certissimo che fu arbitrario il giudizio ed esorbitante la pena. Il Freddi e i suoi compagni, non giudici, ma carnefici, fecero

<sup>1</sup> Quindi furono condannati a venti anni di galera: Antonio Gomberini, Ignazio Mariotti, Gaetano Marchesi, Pietro Turzi, Giovanni Sarti. A quindici anni di galera: Luigi Amadei, Cesare Brini, Petronio Boschetti, Antonio Bonetti, Giuseppe Castellari, Raffaele Comellini, Carlo Chiari, Gaetano e Luigi Costa, Federico Cappellani, Francesco Dotti, Paolo Ferrari, Vincenzo Golferi, Luigi Gabrielli, Valentino Giordani, Giuseppe Mazzoni, Cesare Masetti, Giuseppe Marisaldi, Claudio Morelli, Natale Natali, Luigi Rossi, Luigi Ricci, Odoardo Reggiani, Matteo Rigattini, Angiolo Serenari, Giuseppe Trenti, Angelo Verri, Valentino Zani, Angelo Zani. A dieci anni di galera: Teodoro Squarsini. A tre anni di detenzione: Eliseo Materozzi studente minore d'anni 18, Pietro Cacciari di anni 16. Con altra sentenza del 15 luglio furono condannati Giuseppe Gardenghi alla morte, e Raffaele Minelli a dieci anni di galera.



per questa ribalderia grossi guadagni, e furono colmati di onori e di premi dal papa. Finiti gli affari di Bologna volevano andare a infierire a Faenza, e respinti da chi comandava in quella città, si volsero a Ravenna, ed ebbero liete accoglienze dal cardinal Massimo, uomo odiato dall'universale per la sua superbia, pe'suoi arbitrii spietati. Gli Svizzeri e i carabinieri essendo esecutori violenti dei tristi ordini del cardinale, fecero perdere la pazienza al popolo, e due di essi furono uccisi nella città di Ravenna. Allora la commissione fu tosto in faccende. Si supposero congiure, si fecero incarcerazioni a Ravenna, a Rimini e in altre città. Si supposeva che un cittadino fosse liberale e si arrestava senz'altro.

« I tormenti corporali, la strettezza di ogni agio, le carceri insalubri, i modi nefandi dalla commissione usati per ottenere confessioni o rivelazioni, sono dolorosa ed orribile istoria, della quale può aver idea chi ha letto i libri di Pellico o d'Andryane: gli scellerati si rassomigliano per tutto. Si può argomentare le crudeltà e nequizie esercitate dalle commissioni nei secreti delle carceri e dei tribunali, da quella usata ai prigionieri politici in pieno giorno, ed al cospetto dei popoli, l'estate del 1845.

» Nei giorni e nelle ore più bruciate sulle polverose strade della Romagna fu veduta venir lentamente una lunga fila di carretto guardate da carabinieri e birri, sulle quali eran legati gl'inquisiti politici che la commissione faceva passare da un carcere all'altro. Non erano costoro uomini avvezzi a cotale strazio, erano persone civili d'ogni stato, d'ogni età, agli occhi stessi del governo forse innocenti la maggior parte, e può immaginarsi con che cuore fossero veduti attraversare a quel modo le città, sudici, impolverati, arsi

dal sole, legati e trattati come ladri di strada. A chi usa cotali modi credendo incuter terrore, e ciò nel popolo che ha la fortezza e lo spirito dei Romagnoli, può ben dirsi che Iddio ha tolta la mente ed ottenebrata la vista!

» Ma tutte le dette nefandità furono inutili ad ottenere lo scopo che si voleva dalla commissione. Le torture, le circuizioni, le domande suggestive, le promesse d'impunità furono tentate tutte, e tutte indarno contro poveri popolani, quali non per virtù, che non avevano in che mostrarla, ma per non aver, nè saper che dire tagliarono ogni via alla commissione di continuare il processo.

» Disperati i giudici di poter far profitto veruno con quei disgraziati, correvano spesso dalle carceri al cardinale, mostrandogli l'impossibilità di mettere insieme tanto da poterne far uscire con qualche color d'onestà una condanna; ed il cardinale ad eccitarli, a spendere ed usare ogni arte, far ogni prova per trovar modo e cagione di castigo: e finalmente non potendosi trovar nè congiure, nè colpe politiche, si compose sopra apparenti analogie di fatti lontani coi presenti, di incerte deposizioni di testimoni ignoti, confondendo insieme contrabbando e cose di Stato, un processo, dal quale la commissione prese motivo di condannare due alla morte e moltissimi alla galera. »<sup>1</sup>

I condannati alla morte e quindi decapitati furono Giacomo Biagioli e Francesco Casadio. Ebbero la galera per quindici anni Francesco Versari, Carlo Paccapeli, Felice Miserocchi, Eugenio Gambi: e per dieci anni, Andrea Barasa, Michele Panbianchi, Giovanni Baroncelli, Saverio Samaritani, Lodovico Paterlini, Giu-

<sup>1</sup> Azeglio, *Degli ultimi casi di Romagna*. Italia (Firenze), genn. 1846.

seppe Bandi: e per sette anni, Leonardo De Stefani, Mauro Della Valle, Angelo Dulcini, Federico De Marchi: e per cinque anni, Achille Orioli, Antonio Montanari, Vincenzo Montanari, Leonardo Tarifelli, Giovanni Vaccolini, Eugenio Moruzzi.<sup>1</sup>

Molti altri, specialmente di Rimini e della Bassa-Romagna, si erano liberati fuggendo dalle persecuzioni della infame commissione capitanata dal Freddi, e si erano riparati nel territorio di San Marino. Ma anche qui presto si accorsero che l'asilo non era sicuro, perchè il governo papale dava continuo travaglio alla Repubblica e la minacciava d'invasione se non cacciasse da sè quei rifugiati. Perlochè essi, ridotti agli estremi, stabilirono di tentare una prova da disperati assalendo armata mano la città di Rimini, ove la guarnigione pontificia era piccola, e grande la speranza di trovare aiuto negli amici e nei parenti. Preso questo partito si ridussero a Rimini, tirarono a sè la truppa, trovarono molti seguaci, occuparono la città senza contrasto. Capo principale della sollevazione fu un Pietro Renzi, di cui negli anni appresso si parlò molto e in varie maniere. Stamparono proclami<sup>2</sup> in cui esponevano le loro oneste domande, si comportarono civilmente e da uomini che vogliono la vera libertà; e non vi fu una vendetta, non vi fu un atto meno che onesto. Pure i

<sup>1</sup> Oltre a questi vi furono Paolo Camerani, Carlo Cappi, Augusto Vircari e Gaetano Rava a cinque anni di opera pubblica: Ciriaco Giansanti, Paolo Vassura, Domenico Miserocchi, Giacomo Camporesi a tre anni di opera pubblica: e Luigi Savorelli, Angelo Angelini, Pietro Zabberoni, Giovanni Savini, Pietro Gabici, Francesco Bertacchi, Marco Dalla Torre Magni, Giovanni Bezzi a due anni di opera pubblica. — Gli imprigionati e inquisiti in tutti furono 67, dei quali 5 possidenti, 5 negozianti, 5 esercanti arti liberali, 52 artigiani e mestieranti diversi: e 25 di loro ammogliati e con prole.

<sup>2</sup> Il Manifesto assai lungo è stampato dal Farini, *Lo Stato Romano*, vol. I, pag. 102, Firenze, Le-Monnier, 1850, sec. ediz.

despoti e gli amici dei despoti non vergognarono di lanciare turpissime accuse contro di essi.<sup>1</sup>

Brevissimo fu il loro trionfo, perocchè forza non avevano, e le vicine città non erano in ordine a insorgere. Solamente rispose a quel grido una banda di circa 200 che si raccolsero sui monti di Forlì e di Faenza, e guidati da Pietro Beltrami e da altri uomini ricchi che erano pronti a mettere ogni loro avere per fare resistenza, si diressero alla volta di Rimini. Quivi intanto gl' insorti al sopravvenire degli Svizzeri, non avendo modo a far testa, lasciarono la città e si diressero alla volta della Toscana. Anche la banda dei monti di Faenza, alle Balze presso Brisighella si scontrò cogli sgherri del papa. Quegli arditissimi uomini, sebbene grandemente inferiori di numero, sostennero virtuosamente l'impeto dei nemici, e si batterono da valorosi; ma alla fine, sentendo dell' abbandono di Rimini, e non avendo speranza di vincere, si volsero anch'essi alla Toscana. E al pari degli altri vi furono umanamente accolti. Erano laceri, bisognosi di tutto: e di ogni cosa loro bisognevole furono sovve-

<sup>1</sup> « Delle operazioni degli insorti di Rimini, durante la loro breve signoria, n' hanno dette vergognose e villi menzogne i fogli ufficiali e pagati: vergognose e villi, perchè chi è potente dovrebbe contentarsi della forza, e vergognarsi di usar la frode e la bugia. Tutti gli onesti cittadini Riminesi sono testimoni, che gl' insorti osservarono modestia e moderazione civile grandissima. Non una vendetta, non un insulto o un' offesa fu commessa o sofferta in quella breve libertà, a sfogo d' ire pur tanto antiche ed acerbe. Gli uomini che erano ai pubblici uffici vennero tutti rispettati e lasciati ai loro posti. È infame calunnia il dire che si sia chiesto o voluto a forza danaro dai privati o dalla cassa di risparmio. Dalle casse comunali e camerali furono presi tremila scudi per usarli al sostentamento della truppa, alle corrispondenze ed agli altri bisogni del momento. Si può disputare sulla convenienza o l' onestà dell' atto d' occupare lo Stato: ma è conseguenza necessaria e comune in questo caso, comunque succeda, l' insignorirsi al tempo stesso dei modi di sovvenire alle spese che mai non possono sospendersi, qualunque sia il reggimento. » (Azeglio, *Degli ultimi casi di Romagna*, pag. 68.)

nuti ed ebbero modo ad andare sulla terra di esilio, ove già da tanti anni penavano a migliaia i loro fratelli che prima di essi avevano osato di protestare contro le abominazioni del governo papale.

Io ho sempre presente all'anima il tristo momento in cui vidi quegli infelici imbarcarsi a Livorno e lasciare colla patria tutte le umane dolcezze. Era nei primi giorni del novembre del 1843. Vedevasi molta gente accorsa sul porto a dar loro l'ultimo addio. Tutti eravamo mestissimi, tutti ci sentivamo il cuore oppresso alla vista di quei generosi che lasciavano le domestiche gioie, e l'amor delle madri, delle spose e dei figli per andare alle amarezze dell'esilio, per andar a mostrare alle genti straniere le nostre sciagure. Anche i marinari erano commossi: e sapendo chi era che faceva andare raminghi quei miseri, nel loro energico linguaggio dicevan parole che non eran nè lodi nè benedizioni al prete di Roma.

---

## LXVI.

## VITTIME DELLA RIVOLUZIONE LOMBARDA.

Libertà non fallisce ai valenti,  
 Ma il sentier dei perigli ella addita,  
 Ma promessa a chi poavi la villa,  
 Non è premio d' inerte desir.  
 So, nell' irto increscioso Alemanno,  
 So, Lombardi, puntate la spada,  
 Fate voetra la vostra contrada,  
 Questa bella che il ciel ne sortì.

BEACHET.

Il sangue dei martiri santificò tutta la nostra diletta terra: e l'idea per cui essi morirono divenne seconda di eroi e di gloriose vittorie.

Nel 1846 apparirono i primi segni della risurrezione italiana. Poi la libertà cominciata nel centro della penisola trionfava eroicamente in Sicilia, e innalzava la tricolorata bandiera sui monti della Liguria e sulle Alpi. A questi annunci l'Austria dava più che mai in furori. A' dì 8 settembre del 1847 il popolo che a Milano festeggiava il nuovo italiano arcivescovo e tranquillamente cantava inni di gioia, fu brutalmente assalito a colpi di fucile e di baionetta: e non pochi caddero vittima della rabbia tedesca, e accrebbero il numero dei martiri. Al principio del 1848 a quelli che pacificamente chiedevan riforme, Vienna rispondeva a furia di sciabole. A Venezia furono incarcerati quelli che si sforzarono di provare che le antiche leggi austriache avanzavano di gran lunga in bontà quelle di cui ora menavasi tanto rumore negli altri Stati Italiani; quelli che dissero il male degli Italiani soggetti all'Austria non doversi attribuire all'Imperatore, ma ai tristi esecutori delle sue benefiche leggi. Pure i Lombardi e i Veneti

non perdevansi di coraggio e continuavano a protestare in tutti i modi allora possibili. Ai primi del gennaio si accordarono tutti a guerreggiare l'Austria in una nuova maniera. Sapendo che dalla sola Lombardia il governo ritraeva annualmente circa a sette milioni dalla regalia del tabacco, stabilirono di non più fumare, e non si vide più per Milano un solo cittadino col sigaro. Solamente le spie e gli sgherri austriaci uscivano in frotta fumando, e il popolo li salutava con sonore fischiate. Allora il Radetzky mandò fuori ordini di carnificina. I soldati divenuti vili assassini, corsero le vie e scannarono vecchi, donne e fanciulli. Aizzarono anche i poveri contro i ricchi, e sperarono di rinnovare gli orrori di Tarnow: ma non poterono condurre ad effetto l'empio disegno, perchè Lombardia non era Gallizia. Le stragi di Milano si ripeterono a Pavia e a Padova,<sup>1</sup> ove dopo lotta ineguale cogli oppressori, varii scolari caddero martiri della fede italiana.

Da tutte le parti della penisola già lieta di più liberi ordini sorse universale la pietà e il compianto ai fratelli scannati, o chiusi per le prigioni o cacciati in esilio, o minacciati continuamente di morte da leggi di sangue. In tutte le città vi furono esequie alle vittime, e questo consenso di amore confortava gli schiavi fratelli, e li accendeva di più nel pensiero della vendetta. Stavano aspettando gli eventi per cogliere l'occasione, e gli eventi favorevoli giunsero. Alla nuova della rivoluzione di Vienna mandarono un terribile grido di guerra tutti quanti abitavano dal Po alle Alpi, da Venezia al Ticino. E Milano fece prodigi che non hanno paragone in nessuna storia del mondo. Il 48 marzo un popolo inerme si levò tutto concorde contro il nemico

<sup>1</sup> A Padova furono uccisi Anghinoni e Ricci studenti di legge, e molti feriti, tra cui Sanfermo di Vicenza e Beltrami di Conegliano.

straniero forte di ventimila soldati ferocissimi e di innumerabile artiglieria, e lo cacciarono dalla città. Tutte le campane sonarono a stormo: dapprima fu battaglia di bastoni e di sassi, e ogni contrada divenne un terribile campo di guerra. Ogni casa divenne una fortezza, ogni petto di uomo un baluardo inespugnabile. Ognuno aveva l'entusiasmo nel cuore, il valore nel braccio. Il coraggio era grande in tutti, quanto l'amore della libertà, quanto la coscienza del proprio diritto.<sup>1</sup> Il Radetzky rintanato nel castello fulminava le case, ma i

<sup>1</sup> Si legge a questo proposito in un libretto intitolato *Fior di valore*: « Nelle prime ore della lotta i cittadini possedevano pochissime armi. Trecento o quattrocento fucili da caccia; poche pistole, e quanti utensili domestici, ferri taglienti od appuntati venivano loro alle mani, bastarono a cacciare oltre le mura l'armata di Radetzky. Vidersi uomini con lance, daghe, alabarde e frecce antiche prese dall'armerie di nobili case: vidersi ragazzi con mollette da fuoco, spiedi, uncini, chiodi, affrontare e disarmare Croati, e starsi imperturbabili guardie alle barricate la notte e il dì: vidersi fanciulli schernire gli Austriaci al cannone mostrando le palle arrivate innocue.... Tutte le chiese, le botteghe e le case furono chiuse, ma i portelli dei maggiori palazzi si aprirono a dar rifugio ai cittadini, e nei cortili dispensavansi vini e cibi a chiunque ne bisognava. Non uno dei popolani ne tolse più del bisogno: non uno di tanti beoni per costume si vide in quei giorni ubriaco. Molti servi e donne coraggiose attraversavano correndo le vie, quando più ferveva la mischia e provvedevano del necessario vitto le famiglie. Passando i cittadini combattenti vicino a un prete, baciato il crocifisso e inginocchiatisi, domandavano la benedizione in *articulo mortis*. Le suore della carità oltre al curare i feriti, fondevano palle. I rettori dei collegi e i prefetti loro, colla veste sacerdotale e il fucile stavansi a guardia delle giovani camerate. Il clero tutto si fece soldato pel popolo, col popolo. Là dove inoltrarsi potevano gli Austriaci era una pioggia continua di tegole e di mobili: un fischiare ed urlare, non terribile ma vivacissimo e talvolta giocondo: serviva d'intermezzo ai colpi di cannone e d'accompagnò alla fucilata.

Grande fu la temperanza, la concordia, la generosità e l'amore che il popolo spiegò nella santa guerra di quei cinque giorni. Molti furono i fatti memorabili operati dagli individui. Un uomo del popolo pendeva da una barricata mortalmente ferito nello stomaco. Due cittadini volevano fermarsi ad assisterlo. E il rimproverò forte con queste parole: *Andate là, voi, (accennando la barricata) e lasciatemi qui in un canto*. Si rannicchiò infatti vicino a una porta e morì. Un moribondo, presa in mano la palla



cittadini non curando la morte, accorrevano dove più minacciasse il pericolo. Le barricate costruite dagli ingegneri della libertà ad un tratto per tutte le vie erano animosamente difese dai fanciulli stessi e dalle donne. Chi non poteva fare altra difesa, gettava dalle finestre e dai tetti sassi, tegoli, legnami, olio bollente. Le donne fasciavano le ferite, incoravano i combattenti, combattevano esse medesime. E due fra le altre, Luisa Battistotti e Giuseppina Lazzeroni andarono famose per coraggio e per virile ardimento. Luisa al primo scoppiare della rivoluzione, posti giù gli abiti femminili e vestitasi da fuciliere, corse le vie a cercare il pericolo in compagnia dei volontari che si stringevano contro il nemico. Dapprima niuno sospettò che sotto quelle vesti si nascondesse una donna. Essa era ardente alla zuffa, e mostrava forza insuperabile di braccio, e maravigliosa intrepidezza di animo. L'amore alla libertà e l'odio al Tedesco le moltiplicavano le forze. Si avventava furiosamente contro il nemico, e lo fulminava colla sua carabina: era sempre in prima fila dove il pericolo appariva maggiore. Per cinque giorni non lasciò mai le armi, e fu instancabile nel

che lo aveva ferito, la porse alla moglie dicendo tranquillamente: *Vi lascio questa eredità.*

Un altro moribondo scriveva col proprio sangue in terra: *Fratelli, coraggio!*

Una signora vide un Croato mortalmente ferito, e a mala pena retto da due cittadini, e calò dalla finestra una poltrona colla quale poterono quei generosi trasportarlo fra le barricate allo spedale. Intanto il bestial uomo borbottava fra sè: *Mi star ferito, ma guarire e allora mazzare tutte tagliate.*

Fra i più fortunati tiratori fu un Giovanni Meschia chiamato il *Lattivendolo*. Fu veduto con la sua carabina in tutti i luoghi dove era più grande il pericolo: dappertutto si battè eroicamente, ed ogni suo colpo uccideva un nemico.

Un Carlo Calati, oste, per due volte superò le mura di Milano senza curare la tempesta delle palle, e così poté dare al Governo provvisorio notizie importanti della campagna. »

ferire, nell' incoraggiare e nel correre a portar soccorso di viveri a quelli de' suoi che, chiusi dal nemico, erano a rischio di morire di fame.

Nel tempo che questa donna sublime faceva sforzi prodigiosi in una parte della città, Giuseppina Lazzeroni s'immortalava a porta Comasina, ove il Tedesco era più forte perchè munito in abbondanza di cannoni e fucili, e fiancheggiato dalle mura e dal vicino castello. Era una delicata giovinetta, ma nel delicato petto nutriva fortissima anima. Mentre ardeva più micidiale la zuffa, furtivamente si sottrasse ai parenti dei quali era sollecita cura, e, imbracciato un fucile, volò ove la patria chiamava tutti i suoi figli. In compagnia di un suo diletto fratello affrontò la tempesta delle palle nemiche, e dopo lunga e vittoriosa battaglia tornò illesa nelle braccia dei genitori, che lungamente erano stati in trepidazione mortale.

Ogni classe di cittadini in quelle famose giornate fece prove stupende, e con uno splendido trionfo fu purgata la vergogna di 34 anni di turpe dominio. Ma il memorando trionfo non poteva ottenersi senza grandi dolori, senza grandi sacrifici. Il sacro tempio della libertà non si fabbrica senza sangue, senza ossa di martiri. E grande fu il numero dei martiri che conquistarono e resero più preziosa la libertà di Milano: molti caddero perchè grande era la forza dei nemici, e più grande la loro ferocia. Atti di esecranda barbarie commessero i manigoldi dell' Austria: si videro fanciulli crocifissi alle porte, famiglie intere abbruciate nei forni. Le baionette tedesche levarono i feti dal ventre alle donne: vi furono violazioni orrende, mutilazioni crudelissime. Nelle giberne dei Croati fatti prigionieri si trovarono mani di signore da essi tagliate per non perdere il tempo a levarne gli anelli preziosi. Al confronto delle tighi

austriache comparirebbero umani e mitissimi gli antichi Ostrogoti.

Di tutti quelli che perirono a Milano per la santa causa della libertà non abbiamo memoria ; ma è certo che sommano a più centinaia : vi furono donne, vecchi, fanciulli, sacerdoti, cittadini di tutte le qualità : e di alcuni di essi noi ricorderemo le prodezze e i patimenti, perchè i nostri concittadini rendano tributo di venerazione e di lacrime a questi generosi che si sacrificarono per dare a noi tutti una patria non più contaminata e flagellata dalla dominazione straniera. Al tempo stesso ricorderemo anche le atrocità dei Tedeschi, perchè negli animi degli Italiani non vili si accresca l'abborrimento contro queste ferocissime belve.

---

## LXVII.

**AUGUSTO ANFOSSI.**

E in onore di plants.... avrai  
 Finchè sia santo e lacrimato il sangue  
 Per la patria versato.

FOSCOLO

Era figlio d'Italia, e giovanissimo era stato costretto dal dispotismo a lasciare la madre diletta, perchè l'aveva desiderata libera e forte. Errò in estranee terre sospirando sempre alla patria, e alla fine ebbe la consolazione e la gloria di dare per essa il suo sangue.

Nato a Nizza nel 1812, esulò nel 1831. Corse per Francia, e poi per l'Egitto, ove entrato nelle milizie di Ibrahim Pascià, si comportò con tanto senno e valore che n'ebbe il grado di colonnello. Di là riducevasi a Smirne, ed apertavi una casa di commercio in breve tempo vi fece fortuna. Il dolcissimo clima e le memorie omeriche gli rendevano caro quel luogo. Ma non vi era umana dolcezza che potesse fargli dimenticare le dolcezze della terra nativa. Il suo cuore sospirava ardentemente l'Italia. E appena ne sentì i casi stupendi volò qua per dare alla patria tutta l'opera sua di soldato e di cittadino. Offrì alla patria persona e fortune, chiese di assoldare volontarii a sue spese, e s'intese con tutti quelli che in Liguria, in Piemonte e in Lombardia attendevano ansiosamente il segnale della guerra contro il Tedesco oppressore. Giunse a Milano pochi giorni prima che incominciasse la grande insurrezione Lombarda. Aveva contegno franco e severo e calda parola, e comunicava agli altri il proprio entusiasmo. E tutta l'energica gioventù gli era d'attorno confi-

dando nel senno e nella forza di lui. Egli fu anima e braccio, capitano e soldato della gran lotta. Organizzò la Guardia Civica, comandò tutte le forze attive della città, diresse le barricate, studiò tutti i modi di resistere più efficacemente al nemico, confortò i cittadini alla difesa, fece tutto quello che uomo energico può a sostegno di una santa causa.

Erano già due giorni che il popolo milanese si manifestava al mondo per un popolo di fortissimi eroi. Settecento barricate grandeggiavano per tutte le strade, e difese gagliardamente dagli stessi fanciulli, dalle donne e dai vecchi riuscivano fatali al nemico. Le persone già più deboli e timide ora fatte forti e coraggiose dal pericolo della patria, instavano animosamente alla zuffa, e il fragore dei cannoni convertivano in argomento di festa e di scherzo. Ad un ragazzo di 42 anni che dall'alto di una delle barricate più combattute esortava con furiose parole i difensori, fu portato via un braccio da una palla di cannone: ed egli senza pianto e senza rammarico esclamò: *Benedetti coloro che muoiono per la patria!*

Gli Austriaci presero le porte della città e difendendosi per tutta la linea dei bastioni dagli sbocchi principali percotevano con palle e mitraglia l'interno delle contrade senza potersi avanzare. I nostri resistevano con soli seicento schioppi da caccia. Il dì 49 maravigliose furono le prove del cittadino valore a Porta Orientale ed a Porta Nuova contro una grandine incessante di palle. Al ponte di San Damiano due giovani armati tennero indietro per lunghe ore un corpo di truppa. L'Anfossi era il genio tutelare che accorreva in ogni parte a incoraggiare, a insegnar nuovi modi di difesa e di estermio, a partecipare a tutti i pericoli. Al combattimento di Porta Nuova comparve tra i pri-

mi: e con lui era l'avvocato Antonio Negri, che dopo avere respinto quasi solo una forte mano di Croati, quantunque ferito in una gamba saltò in alto, e di là tempestando siffattamente il nemico, che alla fine lo costrinse a lasciare quel posto importantissimo. Gli archi di Porta Nuova sono un monumento che attesta una gloria italiana, la sconfitta del Barbarossa. Ivi in presenza della memoria del nobile fatto antico, i degni discendenti degli eroi di Legnano fiaccarono l'orgoglio dei barbari nuovi. L'Anfossi ebbe la gloria di respingere da quel luogo una schiera di granatieri e un cannone, e vi piantò di sua mano, dopo averla baciata con effusione di affetto, la santa bandiera italiana.

Ai 24 di marzo era a dirigere l'assalto del Palazzo del Genio, difeso da 200 Tedeschi. L'ingegnere Gaetano Suzzara, sprezzando ogni pericolo vi fece prove stupende, e tra le acclamazioni del popolo portò seco le spoglie di un Croato. La generosità e la prodezza dei nostri era grande quanto la viltà e la perfidia tedesca. I nemici vedendosi a mal partito, spiegavano bandiera bianca e chiedevano pace: poi, avuto tempo a rifarsi, assalivano con una micidiale tempesta di palle. Questo fecero in più luoghi: e per questo tradimento fu gravemente ferito Giorgio Trivulzio mentre andava parlamentario al nemico.

L'Anfossi scampato alle insidie continuava gagliardamente l'assalto al palazzo del Genio. Puntò un cannone contro la porta maggiore e già la sfondava, quando una palla di moschetto lo colpì nella fronte. Morì come Epaminonda lieto della vittoria de' suoi: morì invocando Dio e la Patria.

Rimasero molti prodi a compir la vittoria. Rimase il fratello di lui Francesco Filippo, il quale organizzava la *Compagnia della Morte*, e fattone capo, il 3 aprile

nella chiesa di San Fedele rendendo gli onori della religione al martire dell' indipendenza, giurava di morire per la patria, e i suoi campioni d'arme ripeterono quel giuro sulle ossa dell'eroe, nella solennità del tempio e del rito, e al cospetto del gran popolo delle barricate.

## LXVIII.

**GIUSEPPE GUY E GIROLAMO BORGARELLI.**

Per la patria il sangue han dato  
 .....  
 Benedetti nel morir,  
 Hanno vinto e consumato  
 Il santissimo martir.  
 Di quei forti — per noi morti  
 Sacro è il grido e non morrà.  
 Noi per essi alfin redenti  
 Salutiamo i di novelli:  
 Sovra il sangue dei fratelli  
 Noi giuriamo libertà!  
 E sul capo dei potenti  
 L'alto giuro tenerà.

GIULIO CARCANO.

Giuseppe Guy fu tra le prime vittime della rigenerazione lombarda.

Nacque a Belgioioso nel 1804. Una forte educazione svolse nel suo cuore tutti i più nobili sentimenti, e gli accese ardentissimo l'amore d'Italia, e immortale l'odio alla dominazione straniera. Colla patria amò tutte le belle e amabili cose. Non aveva ostentazione di vane parole, ma era prontissimo ai fatti.

Abitava a Milano attendendo al commercio, ed era da tutti stimato per la sua lealtà. Cominciato il moto italiano fece per secondarlo ed aiutarlo tutto ciò che era possibile fra i ceppi austriaci: e quando venne il dì dell'azione finale, ei vi si gettò dentro con animo deliberato a vincere o a morire.

Pochi giorni avanti alla rivoluzione erasi per avventura recato in campagna. A Filighera, luogo presso a Belgioioso, la notte dei 18 marzo gli giunse la lieta novella che Milano era insorta. Subito andò attorno a fare raccolta di gente, e unitosi a un fratello e a due nipoti studenti a Pavia, messe insieme una schiera di



armati e con essi corse a dare aiuto a Milano, e la mattina dei 19 giunse sotto le sue mura. I Tedeschi occupando le porte e i bastioni impedivano gli aiuti di fuori. Ma le campagne erano insorte, e da tutte le parti i prodi accorrevano a soccorso degli assassinati fratelli. Da Crema venne Ottaviano Vimercati, stato già valoroso soldato nell'Africa: egli adunò molti armati dai paesi vicini e condottili sotto le mura, dava al nemico molestia grandissima. Aveva con sè molti Bergamaschi eccitati da un frate, che da una mano teneva il crocifisso, e dall'altra la spada. Assalì più d'una volta le porte, e più d'una tentò di dare la scalata. Sulle prime fu respinto dall'onda nemica, ma alla fine dopo molte prove di egregio valore conseguì l'intento ed entrò nella città. Non di tanto potè andar lieto Giuseppe Guy. Egli col suo coraggioso drappello bersagliava a più potere il nemico appostato sugli spalti e lo assaliva animosamente quando tentava di escire dalle mura. Era sempre alla testa de' più ardimentosi, e molto danno aveva già recato al nemico, allorchè spintosi troppo innanzi senza badare a pericoli, fu colto da un colpo di carabina, e cadde morto all'istante. « Spirò nel principio della gran lotta, dinanzi alle mura di questa città, ove lo chiamavano le più care sollecitudini, ove sapeva che i suoi amici l'aspettavano, lo desideravano, gli avevano assegnato il posto: spirò senza il conforto di poter presagire il trionfo della causa per cui diede la vita! Ma il suo nome durerà glorioso tra quelli dei martiri della rivoluzione: durerà nel cuore de' suoi amici, e singolarmente nel cuore de' suoi due nipoti, che hanno imparato da lui come si vince e come si muore per la patria! »

Girolamo Borgazzi era nato a Milano nel 1808 di onorata famiglia, ed ebbe educazione conveniente ai natali. Si adornò l'animo di ottimi studi, i quali gli fecero

sentire tutto l'abominio per la dominazione straniera. Allora si sentì infelicissimo nell'infelicità della patria, e non vedendo via di salute contro la prepotenza tedesca, nel 1829 disse addio al luogo nativo e si recò sulla terra di Francia. Là sentì il lieto suono della rivoluzione delle tre famose giornate, e sperò che la libertà facesse di nuovo il giro del mondo, che tornassero a vita le nazionalità europee, che risorgesse la povera Italia. Le speranze presto fallirono tutte: la menzogna costituzionale francese per l'Italia non seppe fare altro che mandare alcuni soldati in Ancona a far da sbirri a Papa Gregorio. Il Borgazzi allora entrò nella via delle cospirazioni, e nel 1834 si unì ai generosi della *Giovine Italia* che tentarono la spedizione di Savoia. Dopo la mala riuscita di quel tentativo fu dal governo francese trasportato con altri prodi nell'Algeria. Ivi fece parte della legione straniera, combattè con coraggio ed ebbe il grado di sergente maggiore. Nel 1836 passò colla stessa legione a combattere le guerre di Spagna. Fu ferito due volte, dimostrò rara prodezza: ebbe il grado di tenente, e fu decorato di titoli cavallereschi dalla regina Isabella. Poi per non prender parte all'anarchia che desolava la nazione e l'esercito, lasciò la Spagna nel 1843 e si ridusse in Italia. Rientrato in Lombardia fu creato ispettore della strada ferrata, e qui usò della sua energia a far nemici allo straniero, e poscia a combatterlo. Tutti gli impiegati delle strade ferrate si comportarono benissimo nella rivoluzione del marzo. Paolo Ferrario impiegato alla strada di Porta Tosa fu tra i coraggiosi cittadini che cominciarono la rivoluzione a Milano, e si trovò a tutte le più ardite fazioni delle cinque giornate. Gl'ingegneri e tutti gl'impiegati della strada di Treviglio fin dal primo giorno della rivoluzione fecero sventolare la bandiera italiana per animare i campagnoli ad

armarsi ed accorrere in aiuto a Milano. Corsero giorno e notte la linea: spendevano duemila lire ogni dì per far procaccio di viveri, di palle e di polvere: convertirono in armi gli strumenti dei magazzini, raccolsero gente, la fornirono di armi e di vettovaglie, e in cinque giorni portarono più di trentamila campagnuoli in soccorso della combattuta città.

Il Borgazzi pieno di ardore, di energia e di fede per la santa causa d'Italia fu il primo ad affrontare impavido la pena di morte minacciata dal Radetzky a chiunque movesse un convoglio di strada ferrata, e condusse quattromila coraggiosi all'assalto di Porta Comasina dopo di aver tentato di impadronirsi della polveriera di Lambrate. Gli aiuti accorsi da Como, da Lecco, da Monza e da tutti i villaggi della Brianza si unirono insieme alla grande fazione. Le mura delle città erano munite di cannoni e piene di feroci soldati. Ma il Borgazzi co'suoi prodi non ne fu spaventato. Sapeva quanta necessità avevano i cittadini di comunicare colla campagna. Egli arditamente scalò sei volte le mura per aver nuove del governo provvisorio, per avvertire i cittadini del vicino soccorso. Alla fine dato un violentissimo assalto riuscì a vincere le soldatesche e a superare i cannoni: e già entrava vittorioso in Milano per la porta Comasina, quando gli fu rotta la persona da una palla nel petto. Sopravvisse poche ore, e nell'ultimo momento che fu presente a sè stesso domandò come andassero le sorti della patria. Gli risposero che la patria aveva vinto: ed egli allora soggiunse: « Ora muoio contento. » E immediatamente spirò.

Ebbe onorevoli funerali. I cittadini vi accorsero in folla: con pie e generose parole fu celebrata la forte virtù del martire della patria risorta. Lo accompagnarono alla tomba con nobile e severo dolore.

---

## LXIX.

**ANTONIO ROSELLI.**

Beato il mortale  
 Che sempre costante  
 Non torce le piante  
 Dal retto sentier!  
 Impavido ei passa  
 Traverso al periglio,  
 Seguendo il consiglio  
 Del proprio dover.  
 GABRIELLO ROSSETTI.

Nacque a Milano nel 1803 di onesta famiglia popolana. Educato alle lettere e alle scienze fece il maestro dapprima nell' istituto Racheli, poi in uno istituto suo proprio ove introdusse tutti i metodi e tutte le novità che reputava più utili al progresso dell' istruzione.

Ma in mezzo ai pacifici studi, l'odio agli oppressori stranieri gli agitava l'anima. Ei sospirava il momento in cui si potesse purgare il nome italiano dall'onta di 34 anni di servitù. Perciò il 18 marzo corse subito ove lo chiamava la patria.

La mattina promulgatesi le bastarde concessioni di Vienna, i cittadini protestarono solennemente, e dichiararono di voler rimanere italiani. Fuggito il Vicerè, e rimasto Radetzky co' suoi sgherri e co' suoi cannoni, il popolo era agitato da ansia penosa e da un pensiero misto di timore e di gioia. Al mezzogiorno cresceva il fremito: si chiusero le botteghe, si cercarono armi, e la folla trasse al palazzo del municipio chiedendo guardia civica, governo provvisorio, e liberazione dei detenuti politici. Poscia guidati dal podestà e dalle autorità municipali andarono al palazzo del governo. L'effervescenza cresceva: pel corso di Porta Orientale la bandiera tricolore sventolava da ogni finestra, le donne

gettavano a pioggia le coccarde italiane e plaudivano ai generosi che volevano la patria libera e indipendente. Pure fin qui la dimostrazione era stata pacifica: davanti al palazzo del governo cominciarono le offese, e ne fu causa la brutale rabbia tedesca. Contro un popolo inerme e pacifico le guardie del palazzo scaricarono i loro fucili; e allora il popolo divenne un leone furioso; disarmò i soldati, li trucidò, invase il palazzo e condusse il vice presidente O'Donnell in ostaggio. Il casotto della guardia gettato in terra per abbarrare la via svegliò nel popolo l'idea delle barricate che in breve ora sorsero da ogni parte frequenti ed altissime per tutte le strade. Il Radetzky intanto aveva riuniti i suoi ai luoghi più importanti, e si era fortificato al Duomo, nei pubblici stabilimenti, ai ponti, alle porte, ai bastioni, al castello.

Le campane sonando a stormo chiamavano i cittadini alla difesa e all'offesa. Sulla sera molti si ridussero al palazzo municipale ed ivi si costituiva la direzione di polizia, e si organizzava la guardia civica. Il Boselli era tra quelli che più si adopravano per provvedere alla salute della città. Mentre da ognuno facevasi ciò che era reputato più opportuno, giunge la nuova di una masnada di Croati spedita dal Radetzky ad assalire il palazzo. A quell'annunzio il Boselli gridò: *Alle finestre, alle finestre!* Tutti corsero alle finestre a fulminare il nemico: e il Boselli fu il primo a farsi avanti e trasse mirabili colpi. Poscia non contento a questo, si avanzò nella via, e mentre coraggiosamente spargeva la morte fra le orde nemiche, cadde gravemente ferito nell'inguine da un colpo di baionetta. Appena erasi riparato dietro una barricata vicina, che fu ripetutamente ferito da due colpi di moschetto. A malgrado di tutto ciò ebbe animo e forza da trascinarsi

alla sua casa, ove dopo fieri dolori morì in mezzo alla sua famiglia, ai 20 di marzo, mentre gli avvenimenti volgevano a felice fine. La polizia era stata fugata, scarcerati i prigionieri politici, presi i palazzi vicereale e criminale e delle finanze, tolta ai bersaglieri tirolesi la posizione del Duomo e inalberata sulla maggior guglia la trionfante bandiera italiana per opera del valtellinese Luigi Torelli, e del trivigiano Scipione Bagaggia. Il Boselli morì consolato dalla speranza della vicina vittoria e del trionfo dell'eroica città.

Achille Mauri che lungamente conobbe quest'uomo egregio attestò della benevolenza, della franchezza, della generosità e delle altre virtù di quel nobile cuore. « Moltissimi, egli dice, sono quei che ne toccarono le prove più splendide: e certo la loro testimonianza non verrà meno all'onorata di lui memoria. Ed io mi affretto a rendergliela in tutta la sincerità dell'anima mia, gratissimo che gli sarò sempre dei molti argomenti d'affetto e di fiducia onde mi fu largo nei quattordici anni che ebbi l'onore d'esser maestro nella sua scuola. Fra i quali mi compiaccio di ricordare che due volte sfidò per me la polizia austriaca, la quale mi voleva escludere dal privato insegnamento, e mi assicurò del mio posto con un ardore che gli poteva essere pericoloso. Atto di coraggio che accenna a' suoi patriottici spiriti, e dimostra come antico fosse in lui quell'affetto che lo trasse il dì del cimento a sacrificarsi in servizio della patria, la quale ricorderà sempre il nome di lui fra quelli più onorandi dei gloriosi suoi martiri. »

---

## LXX.

## LUIGI STELZI.

Fu anch'egli uno degli eroi e dei martiri delle barricate. Tratto dal suo spirito ardente e da immenso amore della libertà fu tra i primi a inalberare la bandiera italiana. Era valente ingegnere e usò delle sue cognizioni a dirigere la costruzione delle barricate. Corse armato di fucile le vie di Milano, e con ardenti parole eccitò i cittadini alla pugna. Dovunque si combatteva, dovunque era pericolo tu lo incontravi, e lo vedevi intrepido bersagliere stendere a terra i nemici senza che gli fallisse mai colpo: perocchè maravigliosa era in lui la perizia dell'occhio e la sicurezza del braccio.

Fu tra quelli cui venne in animo di liberare i prigionieri politici al palazzo di giustizia, e potentemente contribuì alla riuscita del tentativo. Fu tra quelli che combatterono al Palazzo del Genio e al General Comando, e per due volte tornò animosamente all'assalto nell'un luogo e nell'altro.

Prove maggiori fece all'assalto di Porta Tosa ove tanti cittadini apparvero eroi. La città era bloccata da ogni parte e comunicava colla campagna solamente per mezzo di globi areostatici e di canali sotterranei. Cominciavasi dai più poveri anche a sentire difetto di vetovaglie: quindi suprema necessità l'averne in mano una porta la quale assicurasse la vittoria accrescendo le forze mercè gli aiuti dei luoghi vicini. Perciò a conseguire questo intento si volse l'ingegno e il coraggio dei nostri, e si apparecchiavano ad assalire Porta Tosa, difesa dai nemici con artiglierie e con molto sforzo di

gente. Antonio Carnevali già professore di matematiche e di strategia alla scuola militare di Pavia ai tempi del Regno Italico, imaginò alcune barricate mobili che servissero a proteggere i nostri bersaglieri contro i colpi dell'inimico nell'atto che si avanzavano verso la porta. Dell'esecuzione di questo trovato fu dato l'incarico al pittore Gaetano Borgocarati, il quale fece l'opera mirabilmente: e quando tutto fu in ordine cominciò la stupenda fazione. Fu una lotta di giganti: i nostri varie volte respinti, sempre tornarono animosi all'assalto. Narra-  
no che mentre più ardeva la zuffa, e più micidiali cadevano le palle dei nemici, fu veduto un canonico della cattedrale aggirarsi fra i nostri con in mano la croce: combatteva, inanimava, guidava, benediceva. Fu ferito e continuò nella santa opera: e finita la zuffa disparve. Dopo lunghissima e accanitissima lotta il popolo milanese la sera del 22 marzo ottenne piena vittoria. Il capitano Luciano Manara messe fuoco alla porta e fece sgombrare affatto il nemico. Un giovinetto di 17 anni, Paolo Pirovano, di mestiere falegname, piantò sopra la barriera il vittorioso vessillo italiano. Ma non senza sangue poteva essere la vittoria. Andrea Cazzaniga e Giuseppe Poletti caddero martiri del loro coraggio: e Luigi Stelzi cadde poco dopo aver contribuito potentemente alla gloriosa vittoria. Per tre volte respinse il nemico fino ai bastioni: e quivi giunto in mezzo al fischiare delle palle austriache brandiva tremendamente la spada e incorava i compagni a fare l'ultima prova. Scampò maravigliosamente dalle palle nemiche, ma in altra parte lo attendeva la morte. Avuta contezza che un tal Vigoni moriva per fame vicino al palazzo del governo in una casa assediata dagli Austriaci, volò subito in soccorso dell'infelice. E mentre attendeva a compire questa pia opera, cadde mortalmente ferito



nell'abdome. Languì quattro giorni martoriato da acerbi dolori, e il 26 di marzo all'età di 24 anni morì, certo che il nemico era vinto, e che la patria trionfava. Morì quando la città poteva col suo poeta ripetere :

Cantiam lieti Osanna! Osanna!

Al Signor della vittoria;  
Non s' aspetta a noi la gloria,  
Solo al tuo nome, o Signor,

Che i portenti rinnovasti  
Operati in Israele,  
Noi retaggio tuo fedele  
Visitando nel dolor.

. . . . .

Il superbo condottiero

Forte d' armi e siti e squadre  
Truculenti, sozze e ladre,  
Vaneggiò nel suo furor.

Sterminarci avea giurato :

Dalle ignite instanti ròcche  
Fulminavan mille bocche  
Sullo stretto abitator.

Per le piazze, per le vie  
Tuonan rei bronzi omicidi,  
Cui risponde in lieti gridi  
Dai serragli il difensor.

Lungo il vallo, una masnada  
Imbriaca e d' ira pazza  
Tetti e colti arde, e gavazza  
Tra i singulti di chi muor.

Nella notte il ciel divampa  
D' alte fiamme scellerate,  
Crollan, piombano sfasciate  
Case e torri ad or ad or.

Ma tra i gridi e le ruine,  
Tra il rimbombo dei tormenti,  
Un rintocco assiduo senti  
Pio, solenne, animator.

A quel suon, quasi a banchetto  
Sulle barbare coorti,

Irrompeano i pochi forti,  
E tu, Iddio, fosti con lor.  
Il tuo soffio li trasporta  
Esultanti alla battaglia,  
Il tuo soffio apre e sbaraglia  
Il barbarico furor.  
Mille e mille armati e istrutti,  
Qual minuta arena al vento,  
Van dispersi in un momento;  
Tutto è fuga, ansia e terror.  
E tu pur fremente a queste  
Mura audaci il tergo hai volto,  
Condottier superbo e stolto,  
Invilto nel dolor.

TOMMASO GROSSI.

## LXXI.

CARLO PORRO.

Come i martiri un dì vantò la fede,  
 Vanta i martiri suoi la patria ancora:  
 Or che Italia è una patria e ognun vi crede  
 Col culto stesso con cui Dio s'adora.  
 Essa, o Carlo, una santa ostia in te vede  
 Di libertà sgonfiata in sull'aurora:  
 E tu mirar della celeste sede  
 Ben puoi quant'ella ti compiangere e onora.  
 Il tuo cader per l'empia man tiranna  
 Del fuggente oppressor nuovo è delitto  
 Che in faccia al mondo e al ciel vieppiù il condanna:  
 E tal cemento il sangue tuo fraterno  
 Fin che più renda dopo il gran conflitto  
 Di libertà l'edifizio eterno.

OTTAVIO TASCA.

Questo giovane di cui tutti piansero la morte crudele era un nobile ornamento della patria per le belle virtù della mente e del cuore. Era nato d'illustre famiglia a Como. Compiuti appena gli studi elementari, in compagnia de' naturalisti De Cristoforis e Jan viaggiò per arricchirsi di scienza. Attese specialmente a studiare gl' insetti, e la conchiliologia fluviale e terrestre. Varie opere e segnatamente la *Malacologia terrestre e fluviale della provincia di Como*, i suoi lavori sulla distribuzione geografica delle conchiglie, e la traduzione del *Corso elementare di storia naturale di Milne Edwards* arricchito di note pregevolissime, mostrano quanto tesoro di scienza avesse raccolto. Ma di ciò altri gli daranno le debite lodi. A noi appartiene soltanto discorrere del cittadino e del martire. In cima ad ogni suo pensiero e ad ogni suo affetto stava la patria ch'ei voleva libera ed indipendente. Per amore di essa prendeva parte ad ogni opera in cui potesse farsi un poco di bene. Si adoprò a ripristinare in Milano l'antica so-

cietà d'incoraggiamento: non trascurò mai nulla di quello che direttamente o indirettamente potesse contribuire alla rovina dello straniero, e al trionfo della libertà nella quale aveva pienissima fede. Perciò appena sonò l'ora della battaglia, egli accorse animoso al suo posto. Il 18 di marzo si recò coi più arditi al municipio e al palazzo del governo per domandare che si organizzasse la Guardia civica e si scarcerassero i prigionieri politici. Poi quando, contro le assicurazioni di O'Donnell, il cannone di Radetzky cominciò a devastare la città e a macchiare del nostro sangue le vie, Carlo Porro si armò e corse alla battaglia. Era al Palazzo Municipale quando fu assalito da fortissima mano di Austriaci: ed ivi dopo la resistenza che fu possibile contro il fulminare delle artiglierie e contro la prepotenza del numero fu preso e con tutti gli altri tratto prigioniero al Castello. In quest'antro della tirannide la sua anima altamente sdegnosa ebbe a soffrire le contumelie e gli strazi atroci di sgherri vilissimi. Ivi il suo cuore fu lacerato dai dolori dei fratelli, e dagli esempi della più feroce barbarie. Le stanze, le prigioni e le fosse del Castello furono bagnate del più puro sangue italiano, videro scelleratissime contaminazioni, sentirono le grida disperate dei morenti per fame, per fuoco lento, per orribili mutilazioni. Una vettura piena di viaggiatori fu tratta al Castello e bruciata con tutte le persone che vi erano dentro. Vedevansi qua e là sparsi sul suolo corpi trucidati, vedevansi gambe, braccia e teste divise dal busto: vi erano cadaveri di donne che i barbari avevano trucidate e denudate per servirsi delle loro vesti alla fuga: alcuni affogati nella calce, alcuni abbrustoliti, altri uccisi di baionetta o di fucile, altri spenti in diversi orribili modi. Ai prigionieri non trucidati fu riservata immane tor-

tura. Intimarono loro che dovevan morire: e quindi cavatili dalla carcere e ammanettatili a due a due, li condussero in giro pel cortile del Castello fra i cadaveri che da ogni parte contaminavano il suolo. E intanto il tamburo velato a tutto sonava. Dopochè li ebbero lungamente funestati con quell'apparato, li fecero inginocchiare e puntarono loro al petto i fucili. Furono tenuti lungamente così, e l'ordine di far fuoco fu sospeso finchè quei miseri non ebbero sentito tutto lo spasimo di una lenta agonia. La quale scena di orrore e di gratuita ferocia fu ripetuta più volte. Quando poi il nemico, vinto dalla popolare tempesta, fu costretto a lasciare il Castello e sgombrare la città, condusse seco sedici prigionieri in ostaggio. Carlo Porro era tra questi infelici. Procedevano brutalmente legati innanzi alle bocche dei cannoni con miccia accesa. A Melegnano durante la notte furono tutti rinchiusi in orrida stanza, e dati in guardia ai Croati. E qui lo sventurato Porro fu ucciso da una palla che lo colpì a sommo il petto. La cosa è raccontata in due diverse maniere. Alcuni riferiscono che spentosi ad un tratto il lume, si udì lo sparo di un fucile, e aggiungono che il bagliore dell'esplosione illuminasse la faccia dell'infame commissario di polizia che fu il feritore. Altri invece scrivono che un Croato impaurito dal romore che parvegli di sentire fra i prigionieri, scaricò contro di essi il proprio fucile. In qualunque modo andasse la cosa, Carlo Porro morì il giorno appresso dopo lunghe ore di crudele agonia. Fu più sventurato degli altri, perchè i fati gli impedirono di morire combattendo.

A' dì 31 di marzo la spoglia di questo martire della libertà fu trasportata con solenne e mesta pompa a Milano. La società patriottica e le Guardie Civiche colle loro

bandiere vestite a lutto andarono fuori delle porte a incontrarlo, e lo accompagnarono fino al sepolcro. Intervenero alla santa cerimonia quanti si trovavano a Milano cittadini delle altre parti d'Italia: e un drappello di Piemontesi chiese ed ottenne l'onore di trarre il carro funebre al cimitero.

---

## LXXII.

CARLO BROGGI.

Via da noi, Tedesco infido,  
 Non più patti, non più accordi;  
 Guerra! Guerra! Ogni altro grido  
 È d'infanzia e servitù.  
 Se quel re di sangue lordi,  
 Il furor si fa virtù.  
 Ogni spada divien santa  
 Che noi barbari ei pianta;  
 È d'Italia indegno figlio  
 Chi all'occiar non dà di piglio  
 E un nemico non allerra:  
 Guerra! Guerra!

LUIGI CARRARA.

Questo nobile grido di guerra che fece già balzare il cuore di gioia a tutti i prodi Italiani, risonò potentemente nell'anima di Giuseppe Broggi nelle gloriose giornate dell'eroica Milano, e lo trasse alla pugna in cui fu felice di dare il suo sangue alla patria.

A lui la mattina del 15 aprile una pia associazione di militi cittadini rese tributo di onore e di pianto nella chiesa di San Giuseppe, e terminata la funebre cerimonia, uno di essi pronunziò sulla tomba queste parole:

« A forte e sentito dolore mal risponde la parola, e più eloquenti d'ogni parola sono i nostri volti composti a solenne mestizia. Tra le nere gramaglie e i funebri riti, nel raccoglimento religioso della preghiera siamo convenuti intorno una bara per rendere pietosa testimonianza di affetto; e il cuor nostro palpita ancora delle più vive emozioni. Noi pregammo la pace del Signore all'anima benedetta di un martire delle cinque giornate, e qui ci accogliemmo a spargere sul suo sepolcro un fiore e una lagrima di memoria e di riconoscenza. — Cittadini! questa terra che calchiamo è terra di valorosi: quella tomba che pur ora bacciammo

nell'espansione dell'animo racchiude una salma preziosa, la salma di Giuseppe Broggi, abbracciata strettamente in amplesso fraterno a quelle de' prodi che combattendo da leoni morirono da' eroi sulle nostre mille barricate, e inaugurarono coi martiri di Palermo l'eco dell'italiano riscatto.

» Nacque Giuseppe Broggi nel 1814, principio nefasto dell'austriaca dominazione, ed ebbe educazione non conforme all'ingegno svegliato, ma ai tempi tristissimi che correvano: educazione che torturava le vergini intelligenze cogli artifici del vecchio classicismo, e il cuore informava ai sensi dell'egoismo e dell'ipocrisia. Giovinetto di bollenti spiriti abbracciò insciente la milizia, professione invilita dalla verga dei nostri oppressori. Non appena ei conobbe che più che vanità era delitto servire allo straniero come stromento di schiavitù, ricoverossi in Francia, e poscia sotto le bandiere di quella gloriosa nazione militò sulle spiagge dell'Africa, porgendo con sette ferite non dubbia testimonianza del suo valore. Ma in terra straniera il sospiro dell'esule era sempre alla patria, a questo cielo incantevole pe' suoi limpidi soli, a questo suolo sacro per memorie, fecondo per speranze, onde ogni zolla racchiude il cuore d'un grande, ogni sasso rammenta una gloria.

» Reduce in Europa salutava dalle creste delle Alpi Retiche l'interminabile sorriso delle nostre pianure, e anelava il momento di riabbracciare i suoi cari lasciati nel dolore. Scontò l'improvvida speranza di trovare clemenza da quella barbara milizia che aveva disertato, languendo per sette mesi colla catena al piede in quel Castello che fu per cinque giorni il covile della tirannide, ove le tigri della forza brutale spiegavano gl'istinti più feroci della vendetta e del sangue.



Ricercata coll'oro la libertà, ritornava non ha guari alle pacifiche abitudini della vita domestica e sociale, ma sempre fremente nell'anima alla vista di quelle turpitudini che resero obbrobriosi gli ultimi aneliti del dominio austriaco in Italia. Venuto il tempo della prova, era primo tra i primi attori del nostro dramma di sangue, e nelle ultime ore, votandosi in bene della patria, compendia il più bel giorno della sua vita, che non avrà mai tramonto nella nostra memoria. Ma in quelle poche ore ei visse abbastanza per legare ai suoi cari un' eredità non peritura di affetti, ai posterì un nome immortale.

» Esperto bersagliere e armato con quella carabina che lo seguì per le campagne dell' Affrica, nessun colpo uscivagli in fallo, ed ogni colpo era di morte. La prima giornata, la più perigliosa dell' eroica lotta, con pochi valorosi (Emilio Morosini, De Cristoforis, fratelli Biffi, Giovanni Rusca, Attilio Mozzoni, Emilio ed Enrico Dandolo, Angelo Fava, Re, Carlo Mancini, Croff, Negri, Manara, Borgazzi, Perego, Biumi e pochi altri) respingeva a Porta Nuova un forte drappello di soldati e due cannoni, piantava presso il monumento della sconfitta di Barbarossa la prima barricata, e a Porta Orientale, a Borgo Nuovo, a San Babila, in contrada del Monte, a San Damiano faceva prodigi d' inaudito valore, di magnanimo ardimento. Ov' egli accorreva, bastava la sola sua vista a soffermare, a consolare, a dirigere: tutti lo salutavano ad angelo tutelare, ed era per tutti un esempio del più fervente patriottismo. Aveva a compagni indivisibili Giovanni Rusca e Agostino Biffi, anime generose, degne d' intendersi ed allearsi nell' opera santa della nostra difesa. E quando stanco dalla pugna raccoglievasi qua o colà a temperare con qualche ristoro la sete che il cruciava, e conoscendosi i molti uccisi

da lui, venivagli richiesto se ne avesse freddato più d'uno, egli ripeteva con un sospiro l'ultima parola, e tergeva con un sospiro la lagrima che gli spuntava sul ciglio. Buono e sensitivo di cuore non era meno modesto per aver tanto conferito ai primi successi della lotta, e consolandosi di avere veduto prima di morire una rivoluzione che lavò l'onta di tre secoli e mezzo di abiezione e di schiavitù.

» Oh! quella consolazione era l'ultima per lui. Alle tre e mezzo della domenica, giorno in cui andava lieto d'invocare il santo del suo nome, nella magnanima imprudenza del valore spingevasi oltre al ponte di Porta Orientale, ove una palla di cannone rimbalzando lo percosse nel fianco, e disteselo ai piedi dell'amico suo. Fortunato amico, che potesti intendere da lui le parole onde legavati come eredità santa la sua carabina, non già per vendicarlo, ma per continuare nella difesa della patria in pericolo, e bocca a bocca congiunto raccorre l'estremo sospiro della sua vita breve sì, ma più gloriosa di un secolo vissuto nell'ignavia e nel servaggio. Era quello il supremo sospiro di un martire, che suggella col sangue il trionfo di una idea, il supremo saluto di un morente che abbandona la patria dell'esiglio per quella del cielo.

» Salve, salve, anima grande: tu volasti all'amplesso di Dio colla fede più viva che il tuo sacrificio avrebbe fruttato la nostra vittoria; la tua morte, la nostra redenzione. Quivi ove rotti furono violentemente i ceppi del terreno tuo carcere, sorgerà fra breve una pietra su cui leggeremo scolpito il tuo nome. Il tempo logorerà la pietra ed il nome: ma esso sopravviverà perenne nelle nostre gloriose tradizioni, nelle prime due pagine della storia delle cinque giornate, nel nostro e nel cuore riconoscente del popolo italiano. »

---

## LXXIII.

## ALTRI MARTIRI DELLA RIVOLUZIONE LOMBARDA.

Nel soggiorno dei beati  
 Riposate, eroi lombardi:  
 O primizie de' gagliardi  
 Onde all'itale città,  
 Vinti i barbari e fuggati,  
 Splende il sol di libertà.  
 Più d'invidia che di pianto  
 Degna sia la vostra sorte,  
 Ogni storia ed ogni canto  
 Parlerà dei cinque dì,  
 Che dal sonno della morte  
 Per voi soli Italia uscì.

FRANCESCO DALL'ONGARO.

Dicemmo già che ogni classe di cittadini prese parte alla gloriosa rivoluzione lombarda: ogni classe dette eroi e martiri alla patria. I preti per la più parte si mostrarono degni cittadini d'Italia. L'Arcivescovo di Milano benedisse la rivoluzione: i parroci della città e delle campagne sonarono le campane a stormo, predicarono, confortarono, combatterono. Predicarono contro l'abborrito Tedesco i parroci di Lecco e di Gallarate, di Bellano, di Missaglia e di molti altri villaggi ed esortarono con calde parole i loro popoli a volare in soccorso dei pericolanti fratelli. Fedele Bianchi cappellano a Barzago, saputo il pericolo dei Milanesi corse di notte pei vicini paeselli a far gente, danaro e roba da mandare a Milano, e riuscì nell'intento. Francesco Corbetta, paroco di Paderno sull'Adda, a' dì 24 con rischio grandissimo della propria vita condusse il popolo ad assalire i Tedeschi nelle caserme di Monza, e superatili, spinse i vincitori al soccorso della travagliata Milano. Il prete Giuseppe Groppetti brandì da prode le armi e corse alla pugna. Nella gran lotta di Porta Tosa un canonico fu tra i primi combattitori e riportò una gloriosa ferita. Non mancarono tra essi anche le vittime

del furore barbarico. Il prete Don Marino Lazzarini di Brignano, valente predicatore, fu assalito nelle sue stanze mentre studiava la predica, e fu spento con parecchi colpi alla testa e al petto. Era uomo caro a tutti quelli che lo conobbero per soavità d'indole e per santità di costumi. Sull'altare della libertà non poteva immolarsi vittima più pura di questa.

Molte persone innocentissime caddero vittime dell'immane ferocia tedesca. Testimoni oculari narrarono di donne mandate a sconcio strapazzo, di hambini infilzati sulle baionette, sventrati, cotti: di uomini mutilati, inzuppati di acqua ragia, arsi: di famiglie intere inchiodate alle pareti: di seni, di inguini, di natiche recise: di carboni ardenti messi sulle nude viscere: di persone e robe straziate nei più barbari modi. Il 24 marzo presso a Porta Ticinese l'ostiere Fossati inerme fu ucciso colla moglie chiedente pietà. In un'altra casa vicina dopo aver messo tutto a ruba e a rovina, gli Austriaci trucidarono quattro persone e le gettarono dalle finestre gridando: *Fatevi guarire da Pio IX*. Poi ferirono mortalmente un bambino di tre anni e lo gettarono sopra una siepe vicina. Presso la Porta Comasina la ferocia tedesca passò ogni credenza. Un gran numero di uomini, di donne, di fanciulli, di vecchi e d'infermi che eransi ridotti insieme in una stanza terrena furono assaliti da una banda di nemici che ne uccisero 47, ne ferirono otto, ne trassero dodici prigionieri al Castello, e ne infilzarono due sulle baionette.

Presso Porta Tosa 200 Croati affamati entrarono nel caffè Gnocchi. I padroni del luogo Leopoldo e Luisa in ginocchioni e colle braccia incrociate al petto pregavano da quei mostri la vita. I soldati non rispondevano nulla, ma si affrettavano a bere e a mangiare. Gli ufficiali risposero che concederebbero loro la vita purchè

dessero roba e denari. Gl'infelici dettero tutto quello che avevano: e allora gli ufficiali violentarono la donna, le appuntarono le baionette alla gola, le uccisero il marito facendolo a brani, e partirono mettendo fuoco alla casa. La sventurata donna sopravvissuta raccontò questa scena di obbrobrio. In un'altra bottega di caffè nel Borgo di Porta Orientale marito e moglie furono legati insieme ed arsi a lento fuoco. Altrove padre e figlio furono legati insieme ed appiccati agli alberi dei bastioni. Il 22 marzo a Porta Ticinese a Giovanna Piatti fu trucidato ed arso un figlio e un fratello. Essa sopravvisse a strazio maggiore dell'animo e poté narrare al Governo provvisorio questa orribile scena. Nel medesimo luogo a Maria Belloni fu scannato e abbruciato un figlio di quindici anni.

Nell'osteria dell'Angelo presso la strada ferrata di Treviglio si trovarono sette cadaveri bruciati, fra cui due ragazzi di dieci a dodici anni.

Fuori di Porta Tanaglia fu arrestata una diligenza che partiva per Saronno: il postiglione fu ucciso a colpi di fucile, e i passeggeri in numero di nove furono trascinati in un campo vicino e sepolti vivi.

Nel vicolo del Sambuco all'osteria della Palazzetta un'orda di assassini austriaci, dopo aver mangiato e bevuto, legò l'oste colla moglie e la figlia e fattone un fascio li gettarono sul fuoco e li arsero. E prima di partire aprirono le botti e ne fecero uscire tutto il vino. Nella stretta Calusca dopo aver saccheggiato ogni cosa uccisero ed arsero il fabbro Antonio Piatti, Giuseppe Gambaroni e Giuseppe Belloni.

A Porta Vercellina un'orda di Croati entrata nella casa di certo Fortis proprietario di una fabbrica di stoffe, uccise persone, rubò denaro, devastò magazzini, fraccassò telai, lacerò e insozzò le stoffe.

Nè i soli Croati facevano tali immanità: **Austriaci**. Boemi e Tedeschi gareggiavano di ferocia, e i loro ufficiali li conducevano e li incitavano a queste nefandità da cannibali. L'ultimo sfogo al loro furore di belve fu la notte del 22 marzo nelle case Melzi e Carpani, le quali dettero alle fiamme dopo aver rubato e distrutto ogni cosa, dopo aver trucidato nove persone e arso vivo il cuoco Paolo Buonsignori.

L'animo nostro rifugge dal continuare a riferire le altre crudeltà delle nordiche belve, narrate dai testimoni oculari, e verificate dal Governo provvisorio di Milano. Lunghissima è la funebre lista dei cittadini che colla loro morte attestarono della rabbia tedesca, e resero più santa la causa della libertà. Vi furono trenta donne trucidate dagli sgherri di un imperatore imbecille che si chiama *padre amoroso dei popoli*. Queste donne si chiamavano Maria Bai, Rosa Bariola, Desolina Bardelli, Giuseppa Bolotti, Maria Cantaluppi, Apollonia Casati, Maria Candiani, Camilla Cattaneo, Teresa Cagnoni, Rosa Chiambranni, Clelia Colombo, Carolina Fossati, Teresa Galloni, Teresa Grugni, Apollonia Larghesi, Luisa Locatelli, Maria Motti, Maria Moll, Marietta Oria, Rosa Paregini, Marianna Pariani, Antonia Pecoroni, Apollonia Ratti, Maria Ronzoni, Caterina Sala, Marianna Scotti, Giuditta Venegoni, Agnese Vigo, Caterina Usman, Maria Zopis. Il dì 4 aprile sapevasi che circa trecento erano state le vittime di Milano, e di 244 si conoscevano i nomi. Oltre ai ricordati erano morti Annovazzi Felice, Alberti Giuseppe, Benzi Bernardo, Bertoglio Giuseppe, Bertoglio Giosuè, Beretta Alessandro, Bernasconi falegname, Beltrami Giovanni, Bianchi Angelo, Bosisio Domenico, Bertolio Giacomo, Buontempelli Gaetano, Barzanò Tommaso, Bianciardi Alessandro, Bernasconi Innocenzio, Battoli Giuseppe,

Brunetti Roberto, Bonella Felice, Bona Angelo, Besesti Giuseppe, Bertolotti Luigi, Bombaglio Carlo, Bari Francesco, Borella Giuseppe, Bussolari Geminiano, Bontempelli Gio. Battista, Bandirali Giuseppe, Bernacco Genaro, Besozzi Francesco, Brenzia N., Cazzamini Andrea, Confalonieri Giuseppe, Castelli Ferdinando, Comolli Francesco, Calini Amanzio, Cardani Giuseppe, Crespi Antonio, Caimi Giuseppe, Comi speciale in Saronno, Costa Antonio, Casati Michele, Ciambranni Giuseppe, Chiapponi Luigi, Cappella N., Campati N., Calderara Gabriele, Caccia Giacomo, Consoni Giovanni, Colombo Paolo, Castelli Angelo, Confalonieri Carlo, Carati Paolo, Corbella Francesco, Cagnoni Francesco, Castiglioni Dionigi, Coronas Carlo, De Martino Benedetto, De Ceppi Carlo, De Giovanni Giuseppe, Dubini Cesare, Delmati Gaetano, Fossati Giuseppe, Fasanotti Giuseppe, Filippini Giuseppe, Ferrario Leopoldo, Fossati Giuseppe, Felicietti N., Filghera Giuseppe, Francisco Camillo, Frontini Angelo, Ferrari Leonardo, Franzetti Giuseppe, Folcia Mauro, Galleani Giovanni, Gianotti Francesco, Grassi Antonio, Galli N., Grandi Francesco, Galimberti Felice, Gilardi Giuseppe, Gatti Francesco, Gai Camillo, Gai Gaetano, Hling Giovanni, Lambruschini Filippo, Lomazzi Luigi, Locatelli Stefano, Locarna Gio. Battista, Longoni Pietro, Lattuada Carlo, Marchesi Camillo, Mognoni N., Mognoni Cesare, Mascagni N., Molten Amadeo, Magnini Giuseppe, Monti Luigi, Mercantini Domenico, Martignani Francesco, Mazzi Giuseppe, Minetti Gaetano, Manfredi Angelo, Mazzola Andrea, Musatti Angelo, Migliavacca Isidoro, Martignani Pasquale, Musetti Giuseppe, Magni Giovanni, Miglio Enrico, Moraia Paolo, Magni Carlo, Malnati Domenico, Misdaris Celestino, Mari Giuseppe, Motta Angelo, Migliavacca Francesco, Mauri Gio. Battista, Nardi Luigi, Niccolini Cammillo, Orrigoni

Angelo, Ottolini Cesare, Orlandi Defendente, Porro Luigi, Pasque Pasquale, Pome Antonio, Porretti Gio. Antonio, Paganetti Gerolamo, Poletti Carlo, Prada Maurizio, Perelli Rocco Giacomo, Pozzi Giovanni, Picozzi Alessandro, Pedotti Giuseppe, Piatti Girolamo, Perelli Giacomo, Perinoli Pietro, Paiarino Giovanni, Picaluga Pietro, Perotti Giov. Antonio, Picozzi Giuseppe, Piruzzi Giuseppe, Perotti Angelo, Rovelli Giuseppe, Rovida Pietro, Radice Natale, Rainoldi Gaetano, Romanino N., Rocco Giacomo, Ricotti Antonio, Ronzoni Giovanni, Rigamonti Annibale, Ronzoni Giuseppe, Rigo N., Rebolini Ferdinando, Roncalli Francesco, Rainoldi Pietro, Perimoli Pietro, Segale Carlo, Saronico Gilardo, Sanvitori Giuseppe, Sacchi Antonio, Saldarini N., Silvestri Luigi, Tavazzani N., Tornaghi Enea, Tarditti Filippo, Tamburini Luigi, Tenca Gio. Battista, Trivaldi Carlo, Velati Pietro, Vismara Felice, Verga Francesco, Volonteri Giovanni, Valentini Alessandro, Valtolina Gio. Battista, Villa Giacomo, Zanotti Francesco, Zavatari N., Zamboni Ettore, Zabadini Giulio.

Vi furono fra i trucidati anche molti bambini ai quali Achille Mauri dedicava questa gentile iscrizione:

*Pargoletti innocenti — Martiri della patria — Ignari ancora — Del nome suo dolcissimo — Il vostro sangue — Lavacro alla nostra vittoria — È pei barbari — Macchia non cancellabile.*

La maggior parte di quelli che caddero vittime nelle cinque giornate erano uomini del popolo. *Il prezzo della vittoria fu pagato dai poveri.*<sup>1</sup>

<sup>1</sup> A conferma di ciò trascriviamo qui un articolo dell' *Italia del Popolo*.

*Registro mortuario delle barricate in Milano.*

<sup>2</sup> Le note mortuarie che sogliono pubblicarsi dalla municipalità di Milano portano nei gloriosi giorni di marzo tutto il pregio di un monumento



A questi e agli altri tanti Martiri che col loro sangue compraron la libertà, la città rese tributo solenne di onore e di pianto. La mattina dei 6 aprile il governo, le milizie, i magistrati, tutte le rappresentanze pubbliche, e il popolo in gran folla si recarono al Duomo. Tutto per le vie e nella chiesa parlava di lutto: la bandiera italiana era velata a bruno. La gran cattedrale vestita di neri drappi appariva più maestosa. L'Arcivescovo celebrò la funebre messa: tutti piansero e prega-

storico. I giornali della congrega patrizia arrogarono immodestamente e ingiustamente poco men che tutto a lei il merito di quella battaglia di cinque giorni, che mandò rotto al Mincio l'esercito austriaco. — Ebbene qui ci sta innanzi il registro funereo. Udiamo la testimonianza che sorge dai sepolcri, sincera come la morte. Fino al 31 di marzo si registrarono morti di ferite più di trecento. Attribuiti all'ordine dei possidenti ne riscontrammo tre soli; e tutti popolani: un Ettore Zanaboni di Lodi, giovine d'anni 25; e due vecchi: Antonio Costa della cura di Sant'Eufemia e Antonio Grassi del suburbio di porta Ticinese. — Qui non v'è arma di patriziato. Non vogliamo perciò dire che nessuno di nobil famiglia offrisse il capo ai colpi nemici; e ben ci ricorda d'averne ammirato alcuno sempre fra i primi al pericolo; ma non sono questi generosi che negano al popolo il suo diritto. Ed è forza pur dirlo, erano ben pochi: e se così non fosse stato, i casi della morte che colpirono gli altri, non li avrebbero potuti così perfettamente risparmiare. Benè in grandissima maggioranza erano i signori là dove si proponevano frattanto li armistizi colla casa d'Austria, e poi tosto e nello stesso giorno le dedizioni senza patti alla casa di Savoia, che per quel primo tentativo però non riescirono. Ma tornando a rimestare il cumulo dei cadaveri, vi ravvisiamo fra i più segnalati un Anfossi già mercante e militare in Oriente e audacissimo condottiero agli assalti. Vi troviamo tre giovani ingegneri, Luigi Stelzi, Carlo Carones e Andrea Cazzamini; l'istitutore Boselli e il pretè Marco Lazzarini trucidato nel presbiterio di San Bartolommeo. Troviamo l'ispettore della strada ferrata di Monza Girolamo Borgazzi, venuto con una squadra a soccorso della città: troviamo il giovane ragioniere Tommaso Barzanò; tre studenti, Perimoli, Chiapponi e Campati; due impiegati, Giacomo Caccia e Carlo De Ceppi; tre scrivani; il cavallerizzo Fossati, e il suggeritore teatrale Misdaris. Il commercio è rappresentato da due mercanti, due mediatori e tre o quattro commessi, fra i quali un Petolini ticinese. Fra cotesti ticinesi (che furono poi anche primi a rompere il confine per soccorrerci, e senz'altra mente che di soccorrerci) fu lodato e compianto in quei giorni l'intrepido feritore Broggi.

» Soffersero gran numero di morti i commercianti di cose bisognevoli

rono pace alle anime sante dei martiri. E tra le molte iscrizioni consacrate ad essi, una diceva:

AI MARTIRI DELLA PATRIA  
CHE NELLE CINQUE GIORNATE DI MARZO  
L'ITALICO RISCATTO SUGGELLAVANO  
COL SANGUE  
SEME FECONDO DI FAMIGLIE NOVELLE  
DEVOTE A TUTTI I GRANDI PENSIERI  
A TUTTE L'OPERE GENEROSE  
IL POPOLO MILANESE PREGA LA REQUIE ETERNA  
ED OFFRENDO AL SIGNORE  
L'IMMACOLATA LORO GLORIA  
IMPLORA  
CHE IL MAGNANIMO SACRIFICIO  
SALVI ITALIA TUTTA.

alla vita, anche perchè più mescolati nel trivi col popolo combattente. Contammo non meno di 26 venditori di vino, d'olio, di latte, di droghe, di salumi, di frutta, di pane. Ma la maggior turba degli uccisi dovea ben essere tra gli operai: le barricate e gli operai vanno insieme ormai come il cavallo e il cavaliere. Il sacro mestier degli stampatori ebbe 5 morti, e troviamo tra essi anche un legatore. Vi sono tre macchinisti, un incisore, un cesellatore, un orefice. Dei lavoratori di ferro e di bronzo morirono non meno di quindici: onde pare che questa forte razza fosse tutta sulle barricate. Ed è pur glorioso all'arte de' calzalai il numero di sedici uccisi. Dei sarti caddero 4; tre cappellai; e venti tra verniciatori, doratori, sellai, tessitori, filatori, guantai, e anche un parrucchiere. Vi ha una diecina di muratori, scarpellini e altre arti edilizie. L'agricoltura ebbe le sue vittime nel fittabile Molteni, in un giardiniere, un ortolano e sei contadini. Un cadavere diedero le guardie di finanza, e due i valorosi pompieri. Abbiamo infine parecchi facchini e giornaliere, e altri ignoti di mestiere e di nome, *sine nomine vulgus*. L'unica relazione che forse potrebbero avere codesti registri col patriziato, è una lista di circa diciotto tra servitori, cocchieri, cuochi e portinai: alcuno dei quali sarà forse morto per procura de' suoi padroni. Gloria e potenza ad essi: e requie a lui!

» Quei feriti che soggiacquero a morte più lenta saranno nei registri d'aprile e maggio, che ancora non avemmo.

» Grande più che non si crederebbe è il numero delle donne uccise: alcune lo saranno state per caso, ma molte per coraggio e per amore, e alcune per ferocia dei nemici che non solo imperversavano nelle parti indifese della città, ma nascosti sopra le aguglie del Duomo si piacevano

E in quest' anno 1860 dopo 42 anni di nuovi martirii la città di Milano tornata a libertà si è rivolta con memore affetto ai morti nelle grandi giornate che furono principio alla guerra contro la tirannide austriaca. Ai 48 di marzo celebrandosi l'annessione dell'Italia centrale, il municipio milanese ha congiunto al lieto festeggiamento del nuovo fatto italiano la commemorazione delle cinque giornate, e in questa solennità è stata consacrata ai martiri della rivoluzione la colonna di porta Vittoria: *ribattezzandosi col meritato nome la Porta che vide prima il trionfo della virtù cittadina.*

avventare insidiosi colpi a balconi interni e a finestre malchiuse. Vediamo indicate una levatrice, una ricamatrice, una modista, e tra quelle che si dicono alla rinfusa *cucitrici*, alcune giovinette. Quante storie di semplice affetto e d' inosservato dolore vi stanno riposte! O poeti, interrogate questi sepolcri, e siate poeti della vostra gente.

» Noi raccogliendo solo il sommario significato di questi aridi ruoli, ripetiamo che il sangue del cinque giorni fu veramente versato dal popolo, e al popolo se ne deve gratitudine e gloria. . . . Il prezzo della vittoria fu pagato dai poveri. »

1 Alla pia cerimonia trassero folla immensa di popolo, le autorità municipali, i feriti delle cinque Giornate, gli studenti dell' Università di Pavia. Il parroco di S. Stefano in un suo discorso ricordò che la Colonna a cui si dava novella consacrazione fu posta da S. Carlo Borromeo nel tempo in cui inferiva la peste. Poi aggiungeva:

« Dopo tanti secoli d' oppressione, è in questo luogo dove spuntarono i primi raggi di libertà. Fu a porta Tosa, dove più si segnarono i fasti delle gloriose cinque Giornate, e dove risonò il primo grido della vittoria, che fu il felice inizio di quei sospirati eventi, che ora si compiono. Ma quella vittoria ah! costò il sangue e la vita di tanti prodi cittadini; ed è appunto a pia ricordanza di quei forti, caduti per la nostra liberazione dal giogo straniero, che oggi si rialza questo marmo già benedetto e che ora ribenedico con rito solenne nel nome del Signore.

» Possa questa benedizione discender copiosa a refrigerio di quelle anime generose: possa questa benedizione penetrar nel cuore di tutti voi, ed imprimervi a caratteri indelebili l' amor della religione unito all' amor di patria. Un amore non esclude l' altro; anzi, ispirati da Dio, insieme si congiungono in santo connubio. E beato quel popolo, che sinceramente devoto alla religione ed alla patria, consacra gli antichi monumenti a perenne memoria di un doloroso passato ed a caparra e speranza di più gloriosi destini. »

Il Sindaco pronunciava esso pure poche e calde parole, in cui ram-

mentava che i figli degli eroi delle cinque Giornate divennero alla lor volta gli eroi di Palestro e di San Fermo, e che la riconsecrazione di quella Colonna che fu testimonio della vittoria del popolo, deve ridestare l'orgoglio del sangue latino e nello stesso tempo il sentimento del dovere, affinché il nobile retaggio rimanga incolame e glorioso. Ecco il breve discorso:

#### CITTADINI!

L'antica Colonna, monumento della religione dei nostri padri, diventa oggi una delle pietre miliari che segnano gli stadii della nostra vita nazionale. Essa ci ricordi i giorni che Milano deve segnare come i più grandi della sua storia, quelli in cui nasce sublime fra popolare, non contando il numero dei nemici, ma la forza del suo diritto, gridò finita la vergogna della schiavitù, e riprese il suo glorioso vessillo dell'onore e della libertà.

Vennero i giorni tristissimi in cui ricademmo sotto la ragione della forza, ma la rivolta non fu strappata mai dagli animi nostri. All'eroismo della lotta il paese seppe sostituire quello della resistenza, della disciplina e della fede. Il germe delle grandi cose non va disperso mai nella bufera delle umane vicende; la bandiera tricolore fu per sempre piantata in Italia da quel giorno che gl'Italiani impararono a morire per lei.

I vostri figli, che fanciulli vi hanno veduto combattere in quella sublime battaglia delle nostre vie, adulti, divennero i soldati di San Fermo, di Palestro, di San Martino. Ad ogni festa che celebriamo in questa marcia trionfale dell'Italia, non dimentichiamo mai quei martiri primi. Or son dodici anni, vicino a questa Colonna si formarono quei valorosi drappelli cittadini, che a prezzo del loro sangue diedero il nome della *Vittoria* a questa via. — Il nemico tolse quel nome, ed ora veniamo a renderglielo noi, il giorno in cui tutti ne riprendiamo uno grande e glorioso, quello di *Cittadini del nuovo regno d'Italia*. Noi eravamo una gente ignorata e confusa, ora riprendiamo quel nome, che a fianco, come in oggi, della grande Nazione francese, ed onusto di gloria, portammo in ogni contrada d'Europa.

- Il nuovo Regno Italico ha destini più alti dell'antico, e li sapranno comprendere e compiere i figli di questa generazione, che tanto sangue ha versato per la patria, e sui campi di battaglia e nelle vie delle sue città. La vecchia Colonna che si rialza tra voi si ribattezzi dunque, e sia la Colonna della *Vittoria*. — Porti questo nome di cui andava diseredata da tanti anni l'Italia, ed al popolo, fra cui sorge, ridesti l'orgoglio del sangue latino, e costantemente ricordi il valore de' suoi padri ed il nobile retaggio che gli incombe di serbare incolame e glorioso:

VIVA IL RE! VIVA L'ITALIA!

(Vedi *Perseveranza*, N° 120, 19 marzo 1860.)

## LXXIV.

VITTIME DEL RE DI NAPOLI  
NEGLI ANNI 1847 E 1848.

Mentre l'Italia verso la metà dell'anno 1847 da ogni parte si risvegliava, mentre da Roma stessa, dalla Roma dei papi veniva una parola che sembrava di libertà, il regno di Napoli continuava nel martirio sotto il duro flagello borbonico. Ma non per questo i generosi spiriti di quella provincia venivano meno a sè stessi: resistevano arditamente ai furori del dispotismo, e insorgevano a Messina e nelle Calabrie. Il dì 4 settembre a Messina circa 60 uomini di coraggio più singolare che raro, si scagliarono contro le truppe regie forti per numero, per armi e per siti inespugnabili. Sostennero lungamente la lotta ineguale e quindi ebbero ricovero nelle rocche dei monti e nelle case della città ove la fede dei cittadini fu tanta che neppure uno di essi rimase tradito. Alcuni perirono nella lotta: uno solo, Giuseppe Sciva, che era innocente fu fucilato; e Giovanni Grillo colpito nella battaglia, e caduto in mano dei regii morì allo spedale, e si salvò dal carnefice. Fu messa una taglia sulle teste di Antonio Pracanica, di Antonio Caglià, di Paolo Restuccia, di Antonio Miloro, di Andrea Nesci, di Girolamo Mari, di Luigi Miceli, di Vincenzo Mari, di Salvatore Sant'Antonio, di Francesco Sacchè. Con regio decreto si promettevano mille ducati a chi li desse vivi in mano agli sgherri, e trecento ducati a chi ne portasse la testa. Ma non si trovò neppur uno che fosse allettato dall'infame prezzo del sangue.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Furono come sospetti arrestati e straziati nelle prigioni i sacerdoti Carmine Allegra, Simone Gerardi, Francesco Impala; l'eremita Niccola



Al tempo stesso erano insorti i Calabresi di Reggio e dei paesi vicini guidati dai fratelli Romeo, dai fratelli Plutino, e da Pietro Mileti. Il canonico Pellicano con in mano un Cristo e una spada percorreva le vie predicando alle turbe ed eccitandole a libertà. La città stette più giorni in mano dei nostri: la tricolorata bandiera sventolò su quelle ultime spiagge italiane. Poi vennero navi regie nelle acque di Reggio, e col flagello delle bombe costrinsero gli insorti a ritirarsi sui monti ove lungamente lottarono colle truppe borboniche che dopo aver messo a ferro e fuoco il paese infiggevano le teste umane sui tronchi degli alberi lungo le vie. Chiunque degl' insorti cadesse in loro mano era straziato e fucilato. Fu ucciso Giovan Domenico Romeo, e si voleva costringere con minacce di morte il suo nipote Pietro a portarne nelle mani la tronca testa. Ma egli si rifiutò: e allora la portarono a Reggio infitta in cima a una picca e la collocarono a vista della prigione in cui stavano rinchiusi i suoi amici e parenti.

- Il primo atto del feroce governo dopo scoppiata la rivoluzione fu di porre fuori della legge con una taglia di mille ducati varii cittadini che si volevano i capi della rivolta: e ciò senza documento di sorta, e sul semplice rapporto del comandante della provincia. Erano Antonio e Agostino Plutino, Casimiro De Lieto, Giovanni Andrea e Stefano Romeo, Gaetano Borruto, il canonico Pellicano, Federico Genovesi, Giuseppe Favaro, Pietro Romeo, Giovanni Lamotta, Domenico Miceli, Pietro Mileti, Domenico Muratori, Gaetano Idone, Pie-

Basile; i baroni Cardone e Sofia, e i cittadini Gaetano Grano e Domenico Piraino. Una commissione militare condannò a morte il Sacerdote Giovanni Krimi, il quale dovette la commutazione della pena ad un antico concordato colla corte di Roma. Vedi La Farina, *Storia documentata della Rivoluzione Siciliana*, (1848-1849) vol. I, pag. 10.

tro, Francesco <sup>1</sup> e Raffaele Travia. Di questi i soli Plutino si salvarono in Malta: gli altri o presentatisi spontaneamente o arrestati, ebbero la pena dell'ergastolo a vita. Appena le regie truppe entrarono in Reggio fucilarono quelli che lor vennero a mano: e tra questi sono ricordati Raffaele Giuffrè Billa e Giovanni Carozza.

A Gerace ai 2 ottobre furono fucilati Michele Bello di Siderno, Gaetano Ruffo, avvocato di Bovalino, Domenico Salvatori di Bianco, Rocco Verducci di Caraffa, o Pietro Mazzoni di Roccella. Appartenevano alle prime famiglie della provincia, ed erano giovani distinti per bontà di costumi, per ingegno e dottrina. Il general Nunziante li tentò di viltà, ma rimasero fermi nella loro fede: morirono degni della santa causa che difendevano; caddero cantando la *Marsigliese* e gridando *Viva l'Italia*.

Di altri molti si empirono le carceri e le galere, e dappertutto regnava il terrore. Pure non era spento il coraggio: l'agitazione continuava e nuovi tentativi si facevano ad ogni occasione. La città di Palermo insorse concorde ai 12 gennaio del 1848, e le altre città dell'isola risposero presto alla chiamata. Le dimostrazioni, le minacce e l'insurrezione si facevano ognora più tremende a Napoli, nella provincia di Salerno e nelle Calabrie: e il re, quantunque nemicissimo d'ogni riforma, fu costretto il 29 gennaio a promettere una costituzione la quale fu accolta con gioia universale, e non fu buona che ad ingannare qualcheduno, e a stabilire più fortemente il servaggio di tutti. Non poteva credersi alla

<sup>1</sup> « I condannati all'ergastolo, scrive il La Parina, furono tradotti a Napoli, ed il re piacquero, mentre nella darsena si ribadivano sull'incedine i loro ferri, d'esaminarli a lungo coll'occhialino dal balcone della reggia, chiedendo ai suoi cortigiani chi fosse il tale e il tal altro, e additandoli al principe ereditario che volle partecipe dello spettacolo. »

lealtà di Ferdinando Borbone, e niuno amico della libertà gli credeva. Dal 29 gennaio al 15 maggio fu una lotta continua: il re combatteva cogli intrighi e colle iniquità proprie della sua casa: il popolo gli rispondeva con dimostrazioni e proteste. Il re che abborriva la costituzione accordata, fece di tutto per avere occasione a distruggerla. Egli e i suoi sgherri con ogni sorta di trame, con tutte le arti più perfide preparavano la controrivoluzione.

Con un decreto dei 5 aprile egli aveva dato ai deputati il diritto di *svolgere e modificare lo Statuto*. L'assemblea doveva adunarsi solennemente il 15 maggio. Il giorno avanti, mentre i deputati si erano raccolti in adunanza preparatoria nel palazzo di Mont' Oliveto, fu presentata loro una formula di giuramento che toglieva le facoltà concesse dal decreto dei 5 aprile, e sanzionava implicitamente l'infame guerra contro Sicilia. I deputati rigettarono questa formula unanimemente, e ne proposero un'altra che fu rigettata dal re. Quindi si cominciava una lotta vivissima fra i difensori della libertà e il dispotismo desideroso di avere l'occasione di scatenare i suoi sgherri. Tutti gli antichi sbirri quel giorno uscirono fuori, si mescolarono col popolo e accrebbero la diffidenza con grida faziose. Si cominciarono le barricate in Toledo e nelle strade vicine: la città era tutta commossa. I deputati fecero tutto ciò che potevano per calmare gli animi, per trovare un modo di conciliazione: ma il despota che sulle prime parve accomodarsi alle domande, voleva la guerra e la strage. Verso la mezza notte da più punti della città si seppe che le truppe uscivano dai quartieri, che molta cavalleria e artiglieria si schierava innanzi al palazzo reale. Allora la guardia nazionale fu chiamata alle armi, e le barricate si fecer più spesse: allora cominciava il tumulto di fatalissima



notte, una voce copriva l'altra, niuno regolava quei moti, niuno li dominava, perchè niuno li aveva previsti, niuno sapeva il disegno di colui che gli era accanto ad innalzar le barricate: atti erano di furore per accingersi a disperata difesa contro le truppe reali, non disegni prefissi, concertati e diretti a mutamenti politici. Si trascinavano panche, tavole, vetture, si picchiava ad ogni uscio, molti senza ordine d'alcuno andavano a postarsi sulle terrazze, sui balconi; tutti operavano senza consiglio, ma senza profferire un sol grido contro la forma del governo costituzionale o contro il re stesso. Sol quando le mitraglie decimavano le vite di tanti prodi giovani, e la più bella via di Napoli mutavano in campo di strage, allora si ripeteva a ragione: *morte ai Borboni*.

Il Borbone intanto stava nella reggia coi suoi sgherri preparando la strage. Aveva dato ordine ai comandanti dei forti di innalzare a un cenno bandiera rossa, e di tirare sulla città. Non pochi istigatori di rapine e di morte erano stati inviati fra i Lazzari a spargere oro, e a promettere il saccheggio delle case dei ricchi. Anche ai soldati fu promesso il saccheggio.

Dopo quella terribile notte venne un più terribile giorno. A un grido di *all'arme*, a una fucilata tirata non si sa da chi, gli Svizzeri e tutti gli sgherri del re si lanciarono contro le barricate, nel tempo stesso che i cannoni fulminavano da tutti i castelli. Il forte della battaglia fu nella via di Toledo, a San Ferdinando e a Santa Brigida. Dalle barricate e dalle case veniva una tempesta di fucilate continue. Per tre volte i soldati regi furono respinti. I nostri sebbene in piccolo numero, sebbene senza munizioni, senza capo e disgiunti gli uni dagli altri fecero prodigi di valore. La pugna cessò

dopo sei ore di disperata difesa da parte dei nostri,<sup>1</sup> dopo prove di inaudita ferocia date dai soldati e dai Lazzari.

Non è possibile narrare tutti gli orrori di quella giornata d'inferno. Dappertutto strage, stupro e rapine. Spogliati i magazzini, spogliate alcune chiese, uccisi varii frati, rubata una sacra pisside. Fu superato il furore delle bande guidate nel 1799 dal cardinal Ruffo, d'infame memoria. Vi furono famiglie intere distrutte, donne prima violate e poi spente, innocenti bambini gettati con le loro culle nelle vie e nei pozzi. Molte guardie nazionali perirono sulle barricate: 27 prigionieri furono condotti nei fossi del castello e fucilati subito alla presenza del conte dell'Aquila fratello del re. Furono assassinati circa dugento tra vecchi, donne e fanciulli. Parecchi morirono nel palazzo Gravina che fu dato alle fiamme. Ivi quattordici persone che si erano nascoste nelle cantine, nei giorni appresso furono trovate cadaveri. Da molte donne esigevano denaro e poi le straziavano e le uccidevano. La moglie di un Ferrari ucciso nel palazzo Gravina, per salvarsi dal fuoco dette ventimila ducati di gioie: e appena avuto il prezzo, gli sgherri la gittarono giù dal balcone. La vedova Benucci dette seimila ducati per salvare l'onor

<sup>1</sup> « In mezzo a tanti fatti di bravura è a rammemorarsi la resistenza disperata di un giovane che dal balcoconcino della sua bottega (giacchè era un parrucchiere) sosteneva contro gli Svizzeri un fuoco accanito: sotto i suoi colpi furono visti cadere due ufficiali e qualche soldato: un gran numero di fucilate si dirigono contro di lui, ma la sua materazza lo salva, mentre ogni colpo che parte dal suo archibuso uccide. Vedendo ciò gli Svizzeri si gettano sulla porta della sua abitazione: a colpi di accetta la sfasciano, irrompono nella stanza ove lo rinvennero parato ad un'ultima lotta: gl'impongono di rendersi e consegnare l'archibuso: no, risponde, l'arma affidata a me dalla Nazione sarà tolta al mio cadavere: dopo breve lotta l'infelice cadeva sotto colpi replicati. » (*Storia del quindici maggio*, scritta da T. C. testimone oculare; Firenze, tipografia del Vulcano, 1848 )

delle figlie; si prese il denaro e si tolse l'onore. Alla figlia del marchese Vasatura, giovinetta di tredici anni, fu trapassato il ventre da cinque baionette, mentre sull'uscio chiedeva pietà. Angelo Santilli fu ucciso nel letto. Era un giovine di 22 anni, nato in Terra di Lavoro, ricco di dottrine politiche. Aveva facile e calda eloquenza e di leggieri trasfondeva negli altri i sentimenti che gli agitavano il cuore. Egli per le vie di Napoli faceva alla plebe la spiegazione del Vangelo e delle libere dottrine insegnate da Cristo: predicava la religione, la libertà, la fratellanza, l'amore. Il despota napoletano lo odiava perchè insegnava agli uomini a conoscere i loro diritti, e con ogni suo discorso diminuiva il numero delle anime schiave. Il 14 maggio predicò per l'ultima volta al popolo che commosso plaudiva e piangeva. Le sue parole in quel giorno erano più del solito malinconiche e commoventi. Tornato a casa, nella notte del 14 al 15 fu preso da febbre ardentissima, e stava in grande travaglio quando la città rintronava dei colpi del cannone e si contaminava tutta di sangue. Due giovani fratelli, la sorella e una fantesca a quell'orribile suono stavano raccolti e spaventati intorno al letto dell'ammalato. Le finestre della stanza erano chiuse, nè da esse era uscito alcun colpo: ma l'infelice era designato ai carnefici. Si cercò la sua casa, si ruppe la porta, si invasero le stanze, si fece fuoco su tutti. L'ammalato giacente nel letto ebbe un colpo al cuore e morì nell'istante. Nello stesso modo furono spenti i fratelli e la sorella dell'infelice. <sup>1</sup>

Non ci è stato possibile di raccogliere i nomi dei tanti valorosi che morirono colle armi alla mano, ma non vogliamo lasciare senza ricordo Luigi La Vista, giovane di nobilissimo ingegno, di cui sentimmo parlare con dolore da molti, come di uomo che prometteva di essere un bello ornamento della sua patria.

Dopo quella carnificina tutta la città rimase immersa in lutto profondo. Solamente la reggia era in festa, e gli sbirri e le meretrici esultavano: il re e la regina asserirono essere stato quello il più bel giorno di loro vita, e andarono nella chiesa del Carmine a render grazie a Dio della vittoria di sangue. In ogni altra parte la città era contaminata di strage, e trista per rovine ed incendi. Le case della via di Toledo non avevano più vetri nè porte, le mura erano solcate dalle palle, la casa Lieto era crollante, il palazzo Cirella devastato, il caffè Buono e il palazzo Gravina distrutti dal fuoco: e i soldati e i Lazzari continuavano furibondi nelle stragi e nelle rapine. Ad istigazione della polizia frotte di meretrici sozzissime andavano per le vie gridando *viva il re*, e unite a sbirri e soldati facevano oscena guerra ai mustacchi e alle barbe dei cittadini. Chiunque fosse riconosciuto per guardia nazionale, per deputato o per liberale, era vituperato con parole e percosse. Lo stesso generale Gabriello Pepe fu svaligiato dagli Svizzeri e condotto al castello ove lo tennero due giorni in prigione in mezzo agli scherni di brutale soldatesca.

Poi la città fu messa in istato d'assedio: la guardia nazionale e l'assemblea furono disciolte, della libertà non rimaneva neppur l'apparenza.

Molti dei deputati che avevano durato intrepidi in faccia al pericolo e non si erano disciolti che per la violenza della forza brutale, dopo aver fatta e firmata una degna protesta, portarono la notizia di questi orrori nelle Calabrie. Tutti i liberali calabresi si commossero al tristissimo annunzio e gridaron vendetta. Si crearono comitati di sicurezza pubblica in Catanzaro e in Cosenza; molta gioventù corse alle armi, e si formò in Filadelfia un campo di ottomila uomini desiderosi

di vendicare i fratelli trucidati per le vie di Napoli dalle truppe borboniche. Il governo mandò contro di essi il generale Nunziantè forte di truppa feroce e di quantità grande d'artiglieria. Al ponte della Grazia al fiume Angitola si venne alle mani, e alcuni dei Calabresi si batterono da eroi, ma sopraffatti dalle artiglierie dovettero ritirarsi e sbandarsi. Fra quelli che ivi caddero martiri della libertà sono ricordati Angelo Morrelli e Giuseppe Mazzei, due uomini tenuti in pregio • ed onore per la generosa indole loro. I soldati borbonici lasciavano la desolazione in ogni luogo: rubavano • e uccidevano anche chi li accoglieva con segni di gioia. I pochi abitanti rimasti a Filadelfia dopochè si erano ritirati gli insorti, per campare dal flagello mandarono una deputazione di sacerdoti alle truppe, invitandole nella città e assicurandole che sarebbero accolte amichevolmente. Le truppe entrarono a' dì 28 di giugno, e l'accoglienza fu quale era stata promessa. Ma ciò non rese migliore la sorte degli abitanti. Furono invase le case; grandi le rapine e i guasti: poi ingiurie, percosse e uccisioni: contaminato l'onore delle donne, straziati i venerandi vegliardi, diciotto cittadini condotti in ostaggio. Otto furono uccisi, fra i quali i due fratelli Federico ed Odoardo Serrao.

Orribili casi avvennero anche al Pizzo, quantunque ivi pure i soldati fossero accolti con ogni guisa di dimostrazioni amorevoli. Alle gentilezze quegli sgherri risposero colla strage e col saccheggio. Fecero fuoco contro le case e contro le persone: atterrarono colle scuri le porte, rapirono, distrussero, spogliarono uomini e donne. Poi ebbri di furore e di vino dettero di piglio nel sangue innocente: molti pacifici cittadini furono feriti, ventidue spenti. La famiglia Musolino pianse due de' suoi cari, Domenico e Saverio padre e figlio. Sa-

verio, sentendo la casa furiosamente assalita, tentò di nascondersi, ma fu scoperto ed ucciso. Domenico stava nelle sue stanze e vide la rapina e lo strazio di tutto ciò che aveva di più caro e prezioso. Quando tutto fu derubato, vennero altri ladroni e chiesero al vecchio altri tesori, minacciandolo di torture e di morte. Egli genuflesso ai loro piedi li scongiurava a salvarlo, e diceva non avere più nulla da dare: quelle belve alle preghiere fecero risposta colle fucilate e lo lasciarono esanime al suolo.

Furono uccisi Giuseppe Panella, Giuseppe Scozzara, Domenico Tragala, Antonio Marchese, Giovacchino Grillo, Salvatore Lemme, Giorgio Sergi, Leonardo Mar-morato, Felice Lombardo, Giuseppe Rondinelli, Giuseppe De Luca. Perirono anche donne e fanciulli: Maria Giuseppa Guzzo figlia di un marinaio fu uccisa in età di 4 anni. Per le ferite ricevute in quel giorno morirono più tardi Maria Rosa Gullia, contadina di anni 36; Anna Cambria di anni 32, moglie di un marinaio. Vittoria Colafato, contadina di anni 66; tutte lasciavano numerosa famiglia.

Queste ed altre scelleratezze commessero in Calabria nel giugno del 1848 i soldati regii guidati dal generale Nunziante, il quale nei suoi proclami diceva esser venuto *a rimetter l'ordine, a frenar l'anarchia, a proteggere le sostanze e le vite dei cittadini.*

Nè qui finirono i lutti e le stragi in quell' anno. Nel settembre la città di Messina patì rovine, incendio e strage. I soldati regii vi fecero opere esecrate così che appena possono trovar credenza tra nazioni civili. La città fu bombardata per otto mesi quasi continui. Ai primi di settembre l' assalirono 24 mila uomini, mentre la Cittadella con 300 bocche da fuoco spargeva ovunque l' incendio e la morte. Filangieri sapeva che

Messina non poteva prendersi senza distruggerla, e messe in opera ogni mezzo di distruzione. Distrutte le case degli ameni contorni e bruciate dentro gli abitatori. Distrutte chiese e palazzi e case di poveri. Impossibile dire in brevi parole l'eroismo mostrato e le sciagure patite dai nostri. « Si videro donne e fanciulle educate al lusso e agli agi, emulare le donne Messinesi del Vespro, e miste al popolo alzar barricate e ripari, ed attraversare le vie armate di fucili e di carabine. » Prove mirabili di intrepidezza fece una Rosa Donato che alla batteria dei Pizzillari, vedendo il nemico alle spalle, messe fuoco al cassone della munizione e uccise parecchi nemici e poi fu dagli altri gettata giù dalle mura a colpi di baionetta. Tutti fecero il loro dovere fino agli estremi, uccisero tremila soldati, e poi poveri e ricchi, uomini e donne si ripararono sui monti lasciando al nemico un mucchio di fumanti rovine. Innumerabile la strage. Uccisi anche i malati, i ciechi, i paralitici negli Ospizii. « Gli Svizzeri e Napoletani non marciavano che preceduti dagli incendi, seguiti dalle rapine, dai saccheggi, dagli assassinamenti, dagli stupri, da tutti gli orrori insomma, de' quali lasciano orribile rimembranza le storie delle invasioni barbariche. Donne violate nelle chiese, ove speravano sicurezza, e poi trucidate, sacerdoti ammazzati sugli altari, fanciulle tagliate a pezzi, vecchi ed infermi sgozzati ne' propri letti, famiglie intere gettate dalle finestre, o arse dentro le proprie case, i Monti di prestito saccheggiati, i vasi sacri involati....<sup>1</sup> » Il martirio di Messina è ritratto nei seguenti versi del nostro amico Francesco Dall' Ongaro :

Madri, spose, fratelli, mariti,  
Colti, oppressi da bronzi tonanti

<sup>1</sup> La Farina, *Rivoluzione Siciliana*, vol. I, pag. 356.

Qui giacciamo fra ruderi — uniti  
Ai vegliardi, ai bambini lattanti.  
Le ferite, gl'incendii, la morte  
Per la patria non parvero acerbi,  
Purchè il sangue versato dal forte,  
Grande, libera, invitta la serbi.  
Ma quel sangue com'olio bollente  
Piova in capo del vil che patteggiava :  
Sperda, incalzi lo sgherro fuggente,  
Arda, strugga la perfida reggia.  
Meglio il sonno feral che ci prende,  
Meglio il lutto del nostro legnaggio  
Che una gioia che vili ci rende,  
Che una pace che mena al servaggio.  
Sotto l'alte macerie sepolti  
Sospiriamo il gran giorno venturo  
Che i fratelli qui sopra raccolti  
Giureranno un terribile giuro.  
Per il sangue dei martiri nostri,  
Per quest'ossa de' cari parenti  
Noi giuriam lo sterminio dei mostri,  
Noi giuriamo esser liberi — o spenti!



## LXXV.

## I MARTIRI DELLA GUERRA DELL'INDIPENDENZA.

Ecco la sacra terra  
 Dove un drappel di prodi  
 Cesse alle austriache frodi  
 E alla regal villa:  
 Un grido arcano e santo  
 Rimbomba di sotterra:  
 « Sangue vogliam, non pietà,  
 Vendetta e non pietà. »  
 Sangue e vendetta avrete,  
 Ombre tradite e care:  
 Dall'Alpe infino al mare  
 Altro desir non v'è:  
 Questa tremenda sele  
 Alla tenzon c'invita:  
 Viva l'Italia unita!  
 Via lo straniero e i re.

FRANCESCO DALL'ONGARO.

Alla notizia della sollevazione di Milano e delle altre città della Lombardia e della Venezia, il 22 marzo tutti i liberali italiani si commossero e chiesero armi per volare in soccorso degli sventurati fratelli. Era un fremito universale. Gridando viva la libertà e l'indipendenza italiana tutti i giovani nostri più generosi movevano al Po, si mettevano alla dura vita dei campi, anelavano alle battaglie. Non mancarono sacerdoti che predicassero a nome di Cristo liberatore dei popoli, che a nome della patria e della religione conducessero alla pugna gli armati.<sup>1</sup> Le madri di cuore italiano si staccarono i figli dal seno perchè avessero pietà dell'Italia e la liberassero.<sup>2</sup> Alcune donne presero anche il fucile e

<sup>1</sup> Nella seconda legione romana vi erano quattordici preti in uniforme semplice con fucile e sacco, eccettuato il cappellano.

<sup>2</sup> Un esule romagnolo appena scoppiò la guerra scrisse alla vecchia madre che torperebbe ad abbracciarla e che quindi andrebbe tosto a combattere l'abborrito Austriaco. La povera madre temette la propria tenerezza e rispose al figliuolo: *Ti ho desiderato tanti anni per rivederti prima di morire: ma se tu venissi adesso, come potrei aver la forza di lasciarti partire? V'è,*

corsero alla battaglia. Giacinta Luchinati di Genova era caporale nella legione universitaria di Roma, e si battè valorosamente a Cornuda, a Treviso, a Vicenza. Giulia Modena portava la bandiera dei volontari della Venezia: a Palmanova per tre volte colle sue generose parole impedì la resa della fortezza, e frequenti volte sfidò arditamente le bombe nemiche correndo per la città a raccogliere i feriti, pei quali fu angelo amorosissimo.

I prodi Piemontesi e i volontari di Genova costrinsero il re Carlo Alberto a passare immediatamente il Ticino per dare la caccia all'Austriaco fuggente colla paura nel cuore. Accorsero i volontarii Toscani e Romani tutti ardenti di spendere la vita per la liberazione dell'Italia dai barbari, e in quattro mesi di guerra dettero splendide prove del loro valore, e molti caddero martiri della nobile causa a difesa della quale dieci anni dopo abbiamo visto levarsi nuovi e più numerosi e più ardenti campioni.

I volontari di Roma, di Bologna, delle Romagne, di Napoli, di Sicilia e della Venezia e gli emigrati venuti di Francia combatterono eroicamente a Treviso, a Cornuda, a Palmanova e sulle nude rocce dell'Osopo e del Cadore. A Palmanova morì martire della fede che nutriva saldissima in cuore il pittore Antonio dall'Ongharo, il quale conquistò la sua spada nella presa dell'arsenale di Venezia, e partì alla prima crociata de' Veneti e pugnò valorosamente a Salmico e a Sottoselva. A Vicenza vi fu lotta fortissima ai 20 maggio ed ai 10 giugno; parecchi dei nostri vi caddero dopo avere per quattro volte respinti i nemici dal monte, dalle mura

*combatti per la patria. Se muori per lei ci rivedremo presto in cielo. Dio mi terrà conto del sacrificio. Un'altra madre, la signora Danzetta di Perugia, mandò i suoi due figli al campo, e quando seppe che uno era morto combattendo a Cornuda, disse: Spero che l'altro non sarà fuggito.*

e dalle trincee. Fra i periti vogliansi per noi ricordare il colonnello Natale del Grande, il maggiore conte Vincenzo Gentiloni di Filottrano nelle Marche, che era stato valoroso ufficiale della legione straniera in Spagna, e fu sopra tutti intrepido a Cornuda e a Treviso: Francesco Legnani, Francesco Marconi, Pirro Missirini, Giovan Battista Marini, Giulio Arlotti, Giovanni Buchi, Geronzo Benni, Francesco Canestri, Luigi Castori, Candido Casini; tutti appartenevano alle legioni romane, e tutti morirono da eroi. A quei fatti molti altri morirono: ma non possiamo qui registrarne i nomi benedetti perchè non ci fu dato raccogliarli.

La Toscana mandò alla guerra circa 6000 uomini, di cui la metà volontari, i quali quando giunsero al Po, lo passarono con profondo sentimento di religione. Appena ebbero messo il piede sui campi lombardi, si atteggiarono a ineffabil sorriso: si irradiavano di nobile gioia al pensiero che era vicino il momento della prova contro l'abborrito Tedesco. Si accamparono sotto Mantova, a Curtatone, a Montanara, a San Silvestro e alle Grazie. Sulle prime vi furono piccoli scontri nei quali i nostri ricacciarono gli Austriaci nella fortezza. Ma ai 29 maggio il nemico uscì forte di più di trentamila uomini con cinquanta pezzi d'artiglieria contro quel pugno di uomini, presso i quali l'ardente amore di libertà supplì dapprima al numero e alle armi. Resistettero cinque ore all'impeto e alla mitraglia tedesca. Alla fine non soccorsi da nessuno, molti morirono e molti più caddero prigionieri,<sup>1</sup> ma e nella morte e nella prigionia si comportarono con eroico coraggio. Tutti fino all'ultimo

<sup>1</sup> I prigionieri, oltre un migliaio, furono condotti in barbare terre alle fortezze di Theresienstadt e Josephstadt, ove stettero finchè non li liberarono le nuove sciagure d'Italia e l'armistizio Salasco. Ma in quelle miserie della prigionia i volontari si comportarono tutti da uomini: mantennero la

- gridarono *viva l'Italia*. Molti di essi e per l'ingegno e per la dottrina erano le speranze più belle della nostra patria infelice. Fra i volontari molti andavano distinti per ingegno e dottrina: vi erano avvocati, medici, pro-

dignità dei liberi, e non smentirono mai la fede per cui avevano impegnate le armi.

I seguenti versi scritti da Giuseppe Montanelli nella prigione di Roveredo contengono i sentimenti di tutti.

Prigionier d'Italia in bando,  
D'Alpe in Alpe errando vo:  
Io ti lascio, e non so quando,  
Patria mia, ti rivedrò.

O rimasti alla difesa  
Del vessillo tricolor,  
Voi coll'ira in campo accesa,  
Io combatto col dolor.

Questa lacrima che brilla  
Sulla guancia al Prigionier  
Nel perdon di Dio sfavilla  
Come il sangue del guerrier.

E' trasfusa arcanamente  
Dove ferve la tenzon  
Scoppierà dal combattente,  
Qual da fitta nube il tuon.

Mi percuoti, mi conquidi,  
O sacrilego crudel;  
Dall'amplesso mi dividi  
De'amiei carj e del mio ciel;

Ponmi in eljma ove al ramingo  
Soffi in volto aura brumal,  
Ponmi in carcere solingo  
Colla pietra per guanciai;

Tu non puoi l'ascoso fondo  
Delle gioie mie vuotar,  
Non dell'arbitro del mondo  
Il decreto cancellar.

Benchè inerme prigioniero,  
Io son vita e gioventù:  
Benchè principe guerriero,  
Un cadavere sei tu.

*Roveredo, 23 luglio 1848.*

fessori, artisti, studenti, che formavano la parte più eletta di tutte le nostre città.<sup>1</sup> Morirono venticinque fiorentini: sei di Pistoia, altri di Livorno, di Pisa di Lucca, di Montepulciano, di Massa, e di ogni parte della Toscana: molti in battaglia, alcuni nella ritirata, e nella prigionia.<sup>2</sup>

Del battaglione universitario Pisano morirono: il capitano Leopoldo Pilla napoletano professore di geologia, il quale ferito di una palla al primo scontro gridò *viva l'indipendenza italiana!* e si lamentò di cader troppo presto e prima di aver potuto dar morte a qualche nemico: Temistocle Sforzi di Livorno studente di scienze naturali, ebbe una palla di cannone nel basso ventre. Riccardo Bernini di Livorno studente di medicina fu colpito da una palla nel petto al di là delle barricate che egli saltò per andare incontro al nemico. Raffaello Zei di Firenze, studente di medicina, giovane di raro ingegno e di molta bontà, ebbe molte ferite, e di esse morì nello spedale di Mantova.<sup>3</sup> Cesare Colombi di Montepulciano studente di legge morì ferito da cinque palle. Raffaello Luti ebbe le gambe fracassate dalla mitraglia, e morì a Goito il giorno appresso. Di Zenone Benini di Firenze e del canonico Roberto Buonfanti di Pistoia, appartenente allo stesso battaglione, non è noto nè come nè quando perissero.

<sup>1</sup> Siamo dolenti di non poter qui registrare i nomi nè dei volontari di Genova, nè di altre città, che caddero da prodi alla guerra dell'indipendenza italiana. Fra gli studenti dell'università di Torino troviamo quattro giovani che caddero e spirarono col nome d'Italia sulle labbra. Si chiamavano Sacheri, Coppa, Longoni e Roggiapane.

<sup>2</sup> Alberto Acconci morì nella prigionia a Theresienstadt. I suoi compagni di sventura tutti mesi lo accompagnarono al sepolcro, il giorno avanti a quello in cui dovevano partire per ritornare in patria. E il dottor Giuseppe Barellai disse sulla tomba di lui pietose e calde parole.

<sup>3</sup> Vedi l'elogio che ne scrisse Cesare Scartabelli. Firenze, tipografia di D. Passigli, 1848.

Del corpo dei Bersaglieri comandati dal capitano Vincenzo Malenchini morirono Luigi Santini, il dottor Fusi, il dottor Sarcoli, Giovanni Bozzano e Giuseppe Amidei. Il Santini fu ferito mentre animosamente combatteva presso il mulino di Curtatone. I compagni incalzati furiosamente dal nemico non poterono soccorrerlo. Egli trovata forza per alzarsi dalla caduta, passeggiava dietro una casa col petto insanguinato aspettando senza lamenti e con disperata rassegnazione la morte. Il Fusi giovane di educazione distinta e di convinzioni profonde, morì per una palla di cannone nel momento che stava piegato per evitare lo scoppio di una bomba vicina. Il Sarcoli il 29 era distaccato con dieci uomini ad un posto avanzato. Quando i nemici sopravvennero e col numero soverchiarono i nostri, egli non si volle ritirare. Proseguì con la baionetta spianata contro i Tedeschi e fu trucidato. Bozzano uomo di cuore veramente italiano e commendabilissimo per bontà di costumi mentre combatteva animosamente alla trincera, cadde colpito da una palla di moschetto nella fronte e morì. L'Amidei era giovane ardito e magnanimo. Ebbe fracassato il braccio dalla mitraglia, e morì poscia allo spedale di Castiglione.

I nomi dei valorosi che confermarono la fede col sangue morendo alla battaglia del 29 maggio o nella prigionia in conseguenza delle ferite, o per altro accidente, sono i seguenti, e si registrano per causa di venerazione e per ricordare ai nuovi campioni il sangue che aspetta le loro vendette. — Acconci Alberto, Agostini Giovanni, Amidei Giuseppe, Arrighini, Baldi Angiolo, Bardi Lodovico, Barlei Francesco, Barzacchini Francesco, Barzellotti Luigi, Bechelli Alberto, Becheroni Achille, Benini Zenone, Benozzi, Berlinghieri, Bernardini Virginio, Bernini Riccardo, Bertuccelli Giorgio,

Biagiotti Giovacchino, Bianchi Gaetano, Bianchini Romualdo, Boccardi Metello, Bonuccelli Raffaello, Bozzano Giovanni, Brilli Lorenzo, Buonfanti Roberto, Calosi Leopoldo, Camagrani Ferdinando, Cartoni, Caselli Paolo, Catani Eugenio, Cateni Cesare, Ceccherini Alessandro, Chiavacci Armando, Ciaccheri, Ciacchi, Cialdi Giuseppe, Ciani Ferdinando, Cinganelli Michele, Colombi Cesare, Comasoni Ferdinando, Diddi Tito, Fedeli Leopoldo, Fondi Ferdinando, Foresti Pio, Formichini, Francia Giuseppe, Franci Giovacchino, Franchini Giuseppe, Freccia Clearco, Fusi Giuseppe, Giacomelli Giovanni, Ginnasi Giuseppe, Grossi Angiolo, Guidi Francesco, Lazzeretti Enrico, Lotti Francesco, Lucchesi Ermenegildo, Luti Raffaello, Mancianti Mariano, Marchetti Tommaso, Marcucci Niccola, Marendi Niccola, Marruzzi Niccola, Martini Angiolo, Martinelli Luigi, Masetti, Masi di Montere ggioni, Masini Luigi, Mazzei Alfonso, Mazzoni Angiolo, Menabuoni Roberto, Michelletti Pietro, Molinelli Luigi, Molli Liberato, Monaldi Milziade, Nardini Giuseppe, Nerli Ballati Giuseppe, Newton Alfredo, Nusiglia Lorenzo, Paolo detto Giuseppe, Parra Pietro, Pavolini Domenico, Pelagatti Lorenzo, Relleggrini Francesco, Piantini Giacomo, Picchi Tito, Piccollini Francesco, Pieri Giuseppe, Pierolini Domenico, Pierotti Luigi, Pietrini Pietro, Pifferi Pietro, Pilla Leopoldo, Pizzetti Ottavio, Rafanelli Ferdinando, Renard Ulisse, Righini Angiolo, Rivi Stefano, Rossi Alessandro, Rossini, Sacchi Paolo, Salvarelli Domenico, Sambuchi Angiolo, Sandrini Giulio, Santini Luigi, Santini Federico, Sarcoli Pietro, Savelli Gaetano, Scatarsi Luigi, Scelli Pietro, Sforzi Aristide, Sforzi Temistocle, Simoncini Pietro, Solimeno Giuseppe, Taruffi Cesare, Tassi Cosimo, Tomagioni Lorenzo, Toti Torquato, Vibriani Leone, Vincenti Carlo

Vincenti Marco, Zei Raffaello, Zellini Raffaello, Zocchi Gaetano.

I nomi da noi conosciuti sommano a 494 di cui solamente 70 appartengono alla truppa assoldata e sono i seguenti: Angeletti Domenico, Balbiani Eugenio, Balliotti Pietro, Benedetti Michele, Biagini Pietro, Bianchi Luigi, Borelli Pietro, Bossi Samuele, Brunetti, Bruscatini Ferdinando, Camiciottoli Lorenzo, Caprilli Silvestro, Cartoni, Ciarpallini Ellero, Ciocchi Pietro, Clementi Giambattista, Colzi Riccardo, Comparini, Comparoni, De Gambron Emanuele, Donini Pado, Fabbri Carlo, Foresti, Franci Giovacchino, Fratini Andrea, Gasperini Cesare, Gattai Onorato, Gavazzi Pierfrancesco, Ghelardoni Jacopo, Giannini Antonio, Giuntini Oreste, Grassolini Eugenio, Gualtierolfi, Guangieri Salvatore, Guerri Lorenzo, Ilari Luigi, Innocenti, Landucci Ferdinando, Lenzi Giuseppe, Livi Giovacchino, Lorenzoni Costantino, Lucchesi Giovanni, Lupi Costantino, Lupichini Rinaldo, Luppichini, Maffei Antonio, Mancini Antonio, Marchi Luigi, Mattioli Tito, Nosi Giovanni, Pananti Claudio, Pelagatti Cristoforo, Pellegrini Francesco, Pellegrini Costantino, Petronici Alessandro, Piccinini Pietro, Poggese Ranieri, Pompei Giovannantonio, Raspi Ottavio, Rimbotti Giuseppe, Sandrini Giulio, Scoti Cesare, Tellini Raffaello, Tognocchi Giuseppe, Tonnacchera Andrea, Trani, Vigiani Giovanni, Viti Angelo, Zannoni Antonio.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Vedi *Rendiconto generale del servizio dell'armata toscana spedita in Lombardia per la guerra dell'Indipendenza*, compilato dal Prof. Ferdinando Zannetti chirurgo in capo della detta armata. Firenze, tip. Italiana, 1850. È un libro pieno dell'amore di patria, e della dottrina che fanno dello Zannetti uno dei più onorandi cittadini, e dei più valenti scienziati d'Italia. Egli nota tutti i dolori che soffrirono i nostri sui campi, e ci dice le cure da lui usate ad alleviarli. Non ha piena la lista dei morti, ma assai particolari registra su quelli che gli fu dato raccogliere. Più ricco è il catalogo dato dal libro anonimo intitolato: *Memorie dei Toscani alla guerra*



I combattenti di Montanara e di Curtatone salvarono l'onore toscano e mostrarono che la gioventù nostra sapeva tenersi sui campi di guerra, quantunque tre secoli di servitù cospirassero a snervare e ammolire il nostro paese. Sotto Mantova il terreno si bagnò del sangue dei figli di ogni nostra città e di ogni nostro villaggio. Quindi a quella gloriosa sventura si commosse tutta Toscana: e ai valorosi che intrepidamente morirono si fecero in ogni luogo esequie solenni, e si decretarono onori di epigrafi e di monumenti. A Firenze i nomi dei 25 cittadini caduti in battaglia per la indipendenza d'Italia furono scritti in tavole di bronzo e posti nel Panteon di S. Croce. A Pisa i nomi degli otto concittadini morti per la medesima causa furono scritti in una lapide posta nel Camposanto famoso. A Pistoia i sei martiri di Curtatone furono consacrati nella facciata del palazzo municipale. Ai tre di Massamarittima Pasquale Romanelli scolpì un monumento. Una lapide ricorda quelli di Poggibonsi.

Ma poco appresso la feroce reazione, che i vivi imprigionava o cacciava in esilio, mosse guerra anche ai morti. La gentile Firenze vide un fatto crudele, inaudito. Ai 29 di maggio del 1851 quando i cittadini empivano la Chiesa di S. Croce per pregare alla memoria dei morti per la salute d'Italia, una turba di sgherri uscita dai sotterranei dove era stata nascosta di buon mattino, invase la casa di Dio, fece fuoco sugli inermi preganti, contaminò il luogo sacro e produsse un tumulto pieno di spavento e di pericolo. Poscia furono bandite le tavole mortuarie, che per opera di generosi cittadini passarono, in copia, nel palazzo municipale a Torino, perchè non cessasse il culto pubblico

del 1848; Firenze, tipografia Nazionale Italiana, 1852; ma non siamo sicuri della piena esattezza di questo catalogo.

a quei venerati nomi. Anche a Pistoia la pietra dei martiri fu tolta dal luogo suo. Da questa proscrizione di morti scamparono solo quelli del camposanto di Pisa e quelli di Poggibonsi, e non esitiamo a credere che fosse per oblio di coloro che perseguitavano gli altri.

E le cose durarono così finchè le mutazioni prodotte dal 27 aprile del 1859 non fecero cessare l'esilio dei morti. A Pistoia alle ore quattro pomeridiane del medesimo giorno, appena si seppe del rivolgimento accaduto a Firenze, il popolo accorso in folla sulla piazza del duomo chiese che la pietra funebre fosse restituita al suo luogo di onore, e vi fu rimessa in breve ora. A Firenze un decreto del Governo provvisorio il giorno appresso ordinava la restituzione delle tavole mortuarie in S. Croce, e una solenne commemorazione funebre da celebrarsi ogni anno.<sup>1</sup>

1

« Il Governo Provvisorio Toscano.

Al Tempio nel quale si adunano tante glorie italiane, una sola gloria e la maggiore mancava, la gloria del sangue versato per la Patria.

Nel 1848 quando fu per la prima volta concesso agli Italiani di morire per l'Italia, i nomi dei morti nella Guerra combattuta per l'Indipendenza d'Italia, incisi sopra tavole di bronzo, furono esposti in Santa Croce.

E poi, quando il dominio straniero non contento di averci ogni cosa rapita, volle anche rapirci le memorie e gli affetti, quelle Tavole furono tolte alla pubblica venerazione, e nascoste in una Fortezza, per esservi custodite da soldati Austriaci, che allora la occupavano.

Il Governo Provvisorio Toscano volendo e dovendo dare una pronta riparazione al sentimento nazionale oltraggiato, tra i primi suoi atti emana le seguenti disposizioni:

**Art. 1.** Le Tavole di Bronzo, nelle quali si leggono i nomi dei morti per la Patria nella Guerra dell'Indipendenza combattuta nel 1848, saranno immediatamente riposte al luogo che prima occupavano nella Chiesa di Santa Croce;

**Art. 2.** Una solenne Commemorazione funebre sarà celebrata ogni anno, a spese pubbliche, nella Chiesa di Santa Croce il giorno 29 Maggio, anniversario della battaglia di Curtatone e Montanara.

Dato in Firenze li ventotto Aprile milleottocentocinquantanove.

Cav. UBALDINO PERUZZI.

Avv. VINCENZO MALENCHINI.

Magg. ALESSANDRO DANZINI.

E in conseguenza di ciò nella chiesa illustre pei sepolcri di Dante, di Michelangiolo, del Machiavelli e del Galileo, e che aspetta ancora una pietra che ricordi il Ferruccio, nell' anniversario dei 29 maggio vi fu festa funebre e il popolo accorso in folla rese solenni onori di preci e lacrime ai prodi morti per l' Italia. La chiesa era adorna come si addiceva alla santa commemorazione. Nel mezzo era il catafalco a tre ripiani coperto di nero, tranne la parte superiore in cui eran dipinti dal Sanesi i fatti di Curtatone e di Montanara. Al disopra, l' urna con immensa ghirlanda tricolore. Nel primo imbasamento quattro grandi candelabri, e in terra quattro gruppi di fucili corrispondenti agli angoli: poi tamburi, palle e pistole da tutti i lati, e due cannoni dalla parte riguardante l' ingresso. Nel secondo ripiano altri quattro candelabri, e nelle quattro colonne coperte di nero, cartelli con iscrizioni, intrecciati di bandiere e coronati di alloro. Bandiere anche ai trofei dei fucili e ai candelabri. Fra il catafalco e l' altar maggiore era la statua d' Italia del Cambi, a mani alzate, con due corone nell' atto di offrirle a Dio. Alto tra la statua e il tumulo una bandiera pendente, a stendardo, nera, con iscrizioni bianche. Le due tavole di bronzo coi nomi dei morti erano piene di corone d' alloro, di bandiere e trofei. Bandiere ad ogni arco e a ogni capitello della navata principale. Le iscrizioni composte da Luigi Muzzi ricordavano eloquentemente la storia dei prodi caduti a difesa d' Italia e la venerazione che loro si deve.

La festa riuscì splendidissima come conveniva alla santità dell' idea e degli affetti cui era dedicata. Belle le armonie musicali dirette dai nostri più valorosi maestri: eloquenti, pie e generose le parole dette dal canonico Novelli. Tutti gli astanti ne rimasero profonda-

mente commossi, e da questa mesta cerimonia trassero eccitamento e forza alle nuove battaglie che allora preparavansi contro quel medesimo nemico di cui furon vittima i morti del 29 maggio.<sup>1</sup>

Non havvi una tra le nostre città che non lasciasse alcuno de' suoi sulla terra lombarda. E tu, o eroica Bologna, che tanti de' tuoi prodi figli avevi mandato a pugnare contro i barbari, mostrasti quanto sia potente il braccio del popolo, allorchè il ladrone croato minacciò le tue mura. Nuovi martiri allora dettero la vita alla patria: ma tu vendicasti gli antichi e salvasti

<sup>1</sup> In quella occasione si pubblicarono in buon numero orazioni, epigrafi, versi, libretti di ogni maniera, i quali se tutti non splendono di pregi letterari, tutti sono ispirati da nobili sensi, e tutti rendono testimonianza al nostro diritto e alla santità della guerra mossa per riconquistare l'indipendenza d'Italia, e per liberare questa infelice nazione dalle crudeltà e dalle rapine della barbarie tedesca.

Nè questa dimostrazione restringevasi alla città di Firenze. In quel giorno Toscana tutta fu unita in quel medesimo voto. I militi andati ai confini per muovere sui campi lombardi, pregarono ivi requie alle vittime del furore austriaco. Ogni città ripeté quelle esequie le quali riuscirono splendide a Pisa, a Lucca, a Livorno, a Siena, a Volterra, ad Arezzo, a Prato, a Pistoia, a Massa Marittima, a Montepulciano, a Chiusi, a Cortona, a Colle, a Grosseto, a Orbetello, a San Sepolcro, a Pienza. Lo stesso accadde in ogni terra o villaggio: a Pietrasanta, a Torrita, a Casciana, a Montecatini di Val di Nievole, a Buggiano, a Castelfranco di sotto, a Empoli, a Fucecchio, a Lari, a Peccioli, a Pomarance, a Ponsacco, a Rosignano, a Campiglia, a Monteione, a Scansano, all'Elba, a S. M. a Monte, a Porto S. Stefano, a Castelnuovo di Val di Cecina, a San Casciano di Val di Pesa, a Lucignano di Val di Chiana, a Castiglion Fiorentino, a Monte San Savino, a Marciano, a Manciano, a Sorano, a S. Quirico, a Asciano, a Londa, a Montanico, a Poppi, a Bibbiena, a Pieve S. Stefano, a Anghiari, a Monterchi, a Santa Sofia, a Galeata, a Marradi, a Borgo San Lorenzo, a Scarperia, a Rapolano, a Montevarchi, a Levane, Terranuova ec. ec.

In ogni luogo l'idea nazionale fu festeggiata con religione e con affetto concorde: dappertutto le epigrafi, i canti, e le parole degli oratori e la folla accorsa alla pia cerimonia rendevano testimonianza del desiderio ardente che siano cacciati i feroci dominatori stranieri, e che l'Italia torni ad esser nazione grande e signora di sè.

Con pari solennità la pia cerimonia fu celebrata anche in quest'anno 1860 a Firenze, e in tutta la Toscana.

l' onore italiano cacciando in vergognosa fuga le orde tedesche.

A' dì 2 agosto 1848 il maresciallo Welden comandante il corpo di riserva dell' armata austriaca, passato il Po con ottomila uomini, minacciava d' invasione gli Stati Romani. Appena ne giunse notizia a Bologna, la città si commosse, e gridatosi all' armi, tutto il popolo corse ardito e lieto a offrire il braccio e la vita alla patria. Solamente i governanti si mostrarono codardi, e fecero prova di arrestare quell' impeto generoso del popolo. Intanto i Tedeschi si avanzavano, e il dì 7 giunsero sotto Bologna e ne occuparon tre porte. Il popolo fremè a quella vista, e il suo fremito divenne maggiore quando fu domandata una contribuzione forzata e sei cittadini in ostaggio. Allora tutte le campane ad un tratto sonarono a stormo: furono disselciate le strade, e le barricate dappertutto sorgevano belle e tremende. Era un sublime spettacolo in cui l' ardire dei cittadini appariva grande quanto la rabbia nemica. Da ogni parte rimbombava il cannone, fischia la mitraglia, scoppiavano le bombe. Si videro anche donne e fanciulli accorrere ardenti alla mischia. Chi non era armato per le vie, stava nelle case colle donne e coi vecchi per gettare sul nemico tegole, sassi, tavole e ogni sorta di masserizie domestiche che potessero offendere.

Dalla porta a San Felice i Tedeschi mandavano grandine più spesso di palle. Ivi si vide un esempio di coraggio più singolare che raro. Un Paolo Melci non curando il fulminare dei cannoni si cacciò avanti, e con uno sforzo portentoso riuscì a chiuder la porta. Il nemico dopo aver tentato da varie parti l' entrata, riuscì ad avanzarsi per Porta Lamme, ma fu sbaragliato con strage dai popolani di quella contrada. Finalmente potè entrare dalla Porta Galliera, e colle artiglierie si afforzò

alla Montagnola. Di là cominciò un fulminare terribile di mitraglia e di bombe. I nostri accorrevano animosi da tutte le parti e affrontavano la tempesta con disperato ardimento. Si distinsero soprattutto i civili, i popolani, i carabinieri e i finanzieri i quali non curando la morte giunsero a prendere il nemico alle spalle. Il baldanzoso Tedesco allora non ebbe scampo che nella fuga, e fuggì a precipizio dopo aver perduto cinquecento dei suoi. Per via sfogarono la rabbia feroce colle rapine, cogli incendi, cogli stupri e coll'uccisione di qualunque infelice si parasse loro davanti per le campagne. Tagliarono a pezzi i fanciulli e ne lasciarono sparse le membra lungo la strada. Fuori di Porta Galliera dopo avere rubata la casa del macellaro Bettini, scannarono un vecchio di oltre sessant'anni, violarono ed uccisero una giovane donna. Un vecchio infermo che chiedeva loro per misericordia la vita, ebbe gli occhi e il petto trapassati dalle baionette. Un Giuseppe Villani vide coi propri occhi vituperare, poi tagliare a pezzi la propria moglie, la fantesca e il figlio Cammillo, giovinetto di 9 anni; poi fu ucciso egli stesso. Una madre stringendosi al seno il figlio piangente chiedeva la vita: la disonorarono e le uccisero il figlio; ella morì di dolore. A una Rosa Monari apersero il ventre e strapparono le viscere. Ad una casa di contadini presso Arcoreggio appiccarono il fuoco e vi arsero sette individui, fra i quali un fanciullo e due donne.

Fra i nomi dei morti nella battaglia o caduti vittima del nemico fuggente abbiamo potuto raccogliere i seguenti: Biagi Luigi, impiegato; Baldanzi Camillo, impiegato; Garagnani Pietro, scultore; Trippa Antonio, pizzicagnolo; Buffagni Costanzo, mercante; Ferri Giovanni, falegname; Pezzoli Giovanni, pentolaio; Turzi Antonio, canapino; Cuppini Lodovico, facchino; Min-

gozzi Giuseppe, contadino ; Merotti Marcellino, giornaliero ; Suppini Angelo, canapino ; Bondi Angelo, bracciante ; Gentili Domenico, giornaliero ; Rossetti Savino, Romagnoli Guido, Cicognani Attilio, finanzieri ; Caporaletti Vincenzo, carabiniere ; Bettini Pietro e Luigi padre e figlio, macellari ; Feliciani Fortunato, bracciante ; Forlai Pietro, fruttaiolo ; Nobili Paolo, stalliere ; Cattenacci Luigi, carrettiere ; Mazzoli Luigi, giornaliero ; Cuppini Cesare, scarpellino ; Villani Giuseppe, sensale, e sua moglie, Monari Rosa moglie di un macellaro ; Vignali Maria e Rosa madre e figlia, contadine ; Belluzzi Luigi, canapino ; Gabbi Ermenegildo, ballerino ; Ginelli Luigi, carrettiere ; Varchi Niccola, calzolaio ; Bernardi Osanna, servente ; Buratti Filippo, bracciante ; Cantelli Antonio, contadino ; Fanelli Giuseppe, contadino ; Fanelli Carlo, contadino ; Gasperi Ottavio, operaio ; Grossi Giuseppe, contadino ; Mandelli Teresa moglie del sensale Giuseppe Villani, Matteucci Raffaele, canapino ; Monari Camillo, fanciullo ; Monti Francesco, garzone ; Ortelli Sabbatino, fabbro ; Minghetti Leandro, e Giusti Giuseppe, calzalai.

Erano tutti gente del popolo : di questo popolo che vive nella fatica e nella miseria per dare agi e delizie agli aristocratici e ai ricchi, i quali spesso lo ricompensano coll' oppressione e colla calunnia.

Fra quelli che morirono fortemente pugnando vuolsi fare particolare ricordo di Costanzo Buffagni, di cui tutti i buoni patriotti piansero amaramente la perdita. Era nato a Sassuolo su quel di Modena da onesti parenti. Il padre lo indirizzò alla mercatura, ed egli vi attese con gran diligenza : ma le faccende del comprare e del vendere non gli spensero le nobili virtù del cuore. La pietà della patria oppressa gli rimase fissa nell' anima, e lo eccitò a sacrifici d' ogni maniera. Nel 1831

aveva circa 22 anni quando **Ciro Menotti** lo chiamò presso di sè per cooperare alla salute d'Italia: ed egli si adoprò con tutta la forza dell'energica anima sua. La sera dei 3 febbraio era nella casa di **Ciro**, e si distinse per animo intrepido fra quei prodi giovani che pugnarono lungamente contro gli sgherri del Duca. Poscia aiutò la rivoluzione quanto potè, e rovinata quella, andò a Bologna e ad Ancona: preso cogli altri sull'Adriatico stette prigioniero a Venezia e di là fu trasportato in Francia, ove sentì quanto è amaro l'esilio. In appresso venne in Toscana: d'onde presto cacciato, si ridusse a Bologna, e ottenuto di rimanervi, ricominciò a lavorare per la libertà e raccolse intorno a sè tutti i migliori.

Egli aveva amantissima anima: non poteva odiare nessuno, ed era portato naturalmente al perdono. Tempi tristi egli vide, come noi tutti vedemmo: vide uomini che traviavano dal retto sentiero e che si lasciavano illudere dai despoti. E di costoro era solito a dire: *Non li trattiamo come uomini perduti, guardiamoli solamente come infelici, e prendiamoci cura di quei poveri ciechi dando loro forti lezioni di buoni esempi.* Amando molto, si faceva amare facilmente. Dagli splendidissimi occhi gli sfavillava l'anima ardente di carità del suo prosimo, di carità della patria e di carità per tutti quelli che soffrono.

Quando cominciò il risorgimento italiano e la santa guerra contro l'austriaco ladrone, il **Buffagni** non si dava mai posa. Era dovunque occorresse eccitare lo spirito pubblico, fare appello al valore italiano. Poi al sopravvenire delle nuove sciagure raddoppiò d'energia per cercare il riparo: e allorchè vide il soldato austriaco insultare a Bologna, fu ardentissimo ad eccitare il popolo alla vendetta e corse fra i primi alla pugna. Nel forte della mischia mentre coll'esempio e colle pa-



role faceva cuore ai compagni, fu colto da una palla nel ventre e cadde morente. Il forte uomo allora alzando gli occhi sereni al cielo gridò: *Viva l'Italia*, e morì.<sup>1</sup> Felice lui che potè dare il sangue alla patria che

<sup>1</sup> Alla onorata memoria di Costanzo Buffagni dirigeva questi versi Domenico Gazzadi compatriotta di lui:

1.

E tu nome onorato  
Avrai coi generosi  
Che fer testa alle barbare coorti!  
L'Austriaco spietato  
Con detti ingiuriosi  
Minacciando veniva incendi e morti.  
Non tollero Bologna  
Una tanta vergogna:  
E di chi disse: *Io comandar qui voglio*,  
Punir giurava il temerario orgoglio.

2.

La scintilla, che il grande  
Suscitò incendio, e desto  
Ebbe un popolo intier, da te fu accesa.  
Ad opere ammirande  
Così mostrossi ei presto,  
E consumò la segnalata impresa  
Dunque esulta che lode  
T'acquistasti di prode  
Fra le vittime illustri: e a te già dona  
D'eterno alloro Italia una corona.

3.

Spinto da patrio amore,  
*Viva Italia* gridando,  
Primo tu fosti ad ingaggiar battaglia  
Con eroico valore:  
Poi, caso miserando!  
Ti fulminò l'ignifera mitraglia.  
Strazfatto ed estinto  
Cadesti, ma non vinto.  
E comune ebber teco altri lo scempio:  
E un trofeo poi fruttava il vostro esempio.

aveva tanto amata: felici tutti quelli che morendo vollero al cielo, ove non è tirannide nè di preti nè di Austriaci.

4.

Al cader dei trafitti  
Tra le felsinee mura  
Di vendetta tremendo alzossi un grido.  
Farle a turpi delitti,  
Onde freme natura,  
Volean teatro; d'animosi nido,  
*Fuora i barbari, fuora,*  
Gridò Bologna; e allora  
Memore tutta del valore antico  
Precipitava sul crudel nemico.

5.

Emula di Milano  
Fargli osò guerra, e anch'essa  
Mertò l'onor di trionfal giornata.  
Il furor tornò vano  
Che la voleva oppressa  
E di ferree ritorte incatenata  
Dove sperò la gloria  
Di facile vittoria  
Arduo invece provato ebbe certame,  
Un gran macello, ed una fuga infame.

6.

Godi, o spirito egregio!  
Ai magnanimi obbietto  
Più d'invidia sarai che non di pianto.  
Se degli stemmi il fregio,  
Costanzo, è a te disdetto  
A' fastosi patrizi unico vanto,  
Sul tuo sepolcro questa  
Epigrafe modesta,  
Vanto più bello, noi vedrem scolpita:  
*Amò l'Italia e diè per lei la vita.*

## LXXVI.

**ALESSANDRO FERRIO.**

Mentre tutta Lombardia ritornata in schiavitù piangeva sotto la verga del feroce Croato, e ogni città aveva il tristo spettacolo di fucilazioni, di rapine e di stupri, la sola Venezia resisteva magnanimamente e nelle forti lagune conservava intera la sua libertà. Tutti gl' Italiani di cuore più libero si recarono nella cittadella d' Italia, e per la salute di lei combattevano. Vi erano Lombardi, vi erano Bolognesi, vi erano Romani e Napoletani. Il cannone nelle libere lagune non tacque mai. Non contenti a difendersi, quei valorosi tentarono anche di ricominciare da sè soli la guerra contro l' Austriaco. Ai 27 di ottobre del 1848 il general Pepe lanciò 1500 difensori di Venezia contro più di duemila Austriaci stanziati in Mestre e in Fusina e fatti forti da barricate e da molta artiglieria. Quantunque il terreno fosse reso malagevole dalle acque della laguna, quei prodi si spinsero innanzi arditamente, e per opera loro il nemico fu cacciato dai luoghi che presidiava, con perdita di 300 fra morti e feriti, di 600 prigionieri, di sei bocche da fuoco, di molti cavalli, ed attrezzi da guerra. Quella fu una giornata gloriosa alle armi italiane. I volontari lombardi furono i primi ad affrontare i cannoni nemici, e mostrarono valore stupendo. I volontari bolognesi e napoletani sembravano in quel giorno vecchi soldati.

I Croati dalle case di Mestre facevano una resistenza bestiale. Ma il capitano Sirtori, il maggiore Rosaroll, e il capitano Cattabene, arditi sino alla teme-

rità, con un pugno di strenui Lombardi, li cacciarono da tutte le case e misero la città in mano dei nostri.

La vittoria però non fu senza sangue: molti dei nostri prodi vi lasciarono la vita <sup>1</sup> e fra questi cadde martire il Maggiore Alessandro Poerio di Napoli del quale vuolsi fare particolar menzione.

Era figlio di quel Giuseppe Poerio che abbiamo già ricordato come martire della libertà napoletana nel 1799, e nel 1821. Alessandro fino da giovanetto seguì le orme onorate del padre, e nel 1824 all'età di 18 anni, andò come volontario alla guerra, e sotto gli ordini del generale Guglielmo Pepe combattè a Rieti contro i Tedeschi. Dopo le sciagure dell'armi napoletane e l'invasione austriaca seguì il padre in esilio e fu in Germania, in Francia, in Toscana ove attese con alacrità somma a ogni maniera di belli studi, e divenne dottissimo. Seppe molto di greco e latino, parlò il greco moderno, lo spagnuolo, il portoghese, il tedesco, l'inglese, il francese, il polacco: la lingua materna coltivò con amore grandissimo, e la scrisse con eleganza squisita. Penetrò nei segreti della filosofia e raccolse ricco tesoro di scienza storica. Alla molta dottrina congiunse splendida fantasia, e compose nobilissimi versi.

La libertà della patria stava in cima a tutti i suoi affetti: e del pensiero di essa erano informati tutti i

<sup>1</sup> Morirono del *Corpo dei Volontari Lombardi*, Giovanni Zerboni, Agostino Villa, Tommaso Grammatica, Domenico Clivio, Angelo Rainaldi, Girolamo Canziani, Andrea Ruffati, Tommaso Camisasca, Giuseppe Macchi. Del *Corpo Italia libera* morirono Antonio Olivi, Francesco Borioli, Giuseppe Prampolini e Zambon. Dei *Cacciatori dell'Alto Reno* Pietro Cassoli. Dei *Gendarmi* Luigi Rigotti, Antonio Lombardi. Degli *Artiglieri* Costantino Misiewicz, Isidoro Dembowski.

I feriti dei nostri in quel fatto furono un centinaio: 44 del *Corpo Lombardo*, 23 del *Corpo Italia libera*, 13 dei *Cacciatori dell'Alto Reno*, 5 della *Legione Bolognese*, 10 della *Gendarmeria*, 4 degli *Artiglieri*, 1 degli *Zappatori veneti*.

suoi studi. I suoi versi parlano sempre di questo fervido amore, ed ei li compose non per desiderio di gloria propria, ma per vantaggio e onore d'Italia.

E non solamente parlava di libertà negli scritti: ei voleva dare alla libertà anche l'opera del suo braccio. Nel 1834 sentite da Parigi le nuove della rivoluzione di Modena e di Bologna, corse col General Pepe a Marsilia per recarsi di là in soccorso dei sollevati, e fu cogli altri per opera della polizia francese impedito dal generoso disegno.

Più tardi potè ritornare a Napoli, e trovò la sua patria vittima delle infamie di Delcarretto e degli altri scellerati che fatti forti dal dispotismo incrudelivano contro i migliori e li gettavano alle galere e al patibolo. Egli si adoperò quanto poteva a combattere gli oppressori: in faccia a qualunque pericolo rese testimonianza alla verità, e non si sbigottì mai. Agli ultimi del 1847, quando suo fratello Carlo era in carcere, quando ogni pensiero di libertà era perseguitato con le torture, egli scrisse in Napoli liberi versi e volle che fossero col suo nome stampati in Firenze.

Data la trista costituzione di Napoli dal tristissimo re Ferdinando, ad Alessandro fu offerto l'ufficio di Ambasciatore a Roma o in Toscana: ed ei lo ricusò. Quando poi i Napoletani guidati dal Generale Guglielmo Pepe partivano per la guerra dell'indipendenza nei campi della Venezia, egli corse alla guerra santa volontario soldato. Al passaggio del Po vide il brutto spettacolo dei soldati che ai cenni del re di Napoli tornavano indietro e lasciavano gl'Italiani in preda ai Croati. Egli continuò il suo viaggio e si chiuse in Venezia per versare il suo sangue alla difesa di essa.

Aveva 46 anni: era di tempra debole, infermiocio, vecchio delle membra innanzi tempo. Pure osò pe-

rigliarsi ne' campi di guerra. Era sostenuto dall'amore della patria, e confidava nella giustizia di una causa che gli era sacra, che non credeva potesse fallire e che non fallirà.

A' dì 27 ottobre mentre si affollavano i Tedeschi a Mestre e a Fusina, Alessandro Poerio comparve fra primi alla battaglia. Era accanto al general Pepe, combatteva da prode contro i Croati e si avanzava dove era più ardente la zuffa per insegnare coll'esempio che deve saper morire chi vuol viver libero. I nemici già cominciavano a volgersi in fuga quando una palla di moschetto lo ferì in una gamba. Egli continuò ad avanzare, e un'altra palla lo ferì nel ginocchio diritto. Allora cadde, e cadendo gridò *viva Italia*. Dopo fu trasportato a Venezia dai vittoriosi compagni. Là gli fecero l'amputazione della coscia destra, e ne sopportò il dolore con forza mirabile. I suoi amici che si trovarono presenti narrano che in mezzo agli spasimi, intrepido parlava della sua patria con quel forte affetto col quale gli eroi di Plutarco avrebbero parlato di Atene e di Sparta.

Morì ai 3 novembre con la serenità di un filosofo e di un eroe: morì beato di veder trionfante il vessillo italiano. Il giorno appresso fu onorato di esequie solenni, alle quali intervennero i governanti, gli ufficiali e gran folla di popolo. Il dolore era dipinto su tutti i volti. E certo la morte di quest'uomo singolare, mentre onora grandemente la causa per cui combattè, è da riputarsi una grande sventura italiana. Per noi è più gran danno la morte di Alessandro Poerio che per l'Austriaco la morte di ventimila Croati. Egli era uno dei più nobili intelletti italiani, uno degli uomini che più onoravano la patria nostra. Il suo cuore era informato a tutto ciò che vi ha di più virtuoso e gentile. La sua anima

amava ogni grande e nobile cosa: non conosceva altri nemici che gli oppressori dei popoli. Alla molta dottrina e alla forte costanza congiunse rara modestia e bontà.

Possa il suo purissimo sangue sparso per la libertà muovere Dio a pietà di questa misera Italia straziata disonestamente dal furore dei barbari!

Sulla sacra tomba del martire illustre così cantava Emanuele Celesia:

Nacque libero e l'esiglio  
 Gli diè penne a voli arcani —  
 Visse libero — era figlio  
 Della terra dei vulcani. —  
 Corse libero alla meta...  
 Or sull'arpa del poeta  
 Posa il brando del guerrier.  
 Cadde in guerra! Un mesto addio  
 Volse a Italia e dièssi a morte...  
 Era il popolo, era Dio  
 De' suoi fremiti il più forte;  
 Pari all'Angelo di guerra  
 Scosse i troni della terra  
 Con il fulmine del Ver.  
 Quando il Popolo lombardo  
 Cacciò il fetido Croato,  
 Lasciò i cantici del bardo  
 Pel moschetto del soldato:  
 Misto al veneti leoni  
 Sopra i barbari Teutoni  
 Come turbine piombò.  
 O del flutto a cui se' amica  
 Città avvezza al foschi balli,  
 Tu cui l'Adria ognor nutrica  
 D'alghie il letto e di coralli,  
 Tu che sola avveri il patto  
 Dell'italico riscatto  
 Che falsossi in riva al Po;  
 Segui e vinci! Il tuo fiore  
 Mandi un ruggio e scuota i prodi,  
 E ne tremi il vil ladrone

Che t' avvinse in turpi nodi;  
Sai che fosti altrui già druda....  
Non t' inveschi un nuovo Giuda,  
Sii la sposa ognor del mar.  
**Trema, oh! trema il regio amplesso,**  
Bella vergine dell' acque;  
E del Martire che oppresso  
Ma non vinto in te si giacque  
Sovra l' ossa inespīate,  
Sacro al cuore e sacro al vato  
Alza un tumulo e un altar.

*Genova, 26 gennaio 1849.*

---



## LXXVII.

**ALTRE VITTIME DELLA RABBIA TEDESCA.**

Nuovi tormenti e nuovi tormentati  
 Mi veggio intorno, come ch'io mi mova,  
 E come ch'io mi volga, e ch'io mi guati.  
 DANTE, *Inferno*, Canto VI.

Gl' Italiani levatisi concordi alle grida dolorose che risonavano nello pianure della Lombardia e della Venezia, accorsero animosi a dar soccorso ai fratelli gementi sotto la verga del feroce Croato. Su quella terra infelice fu versato il sangue dei figli di ogni provincia d'Italia. Ognuna delle italiane città dette martiri alla santa causa della giustizia. Per cacciar d'Italia il ladrone austriaco, tutti spendemmo sangue e denaro e patimmo stenti e prigione. E dopo tanti sacrifici tutti speravamo che la finale vittoria fosse vicina a sorriderci, alloraquando una novella tristissima corse con la rapidità del fulmine da un capo all'altro d'Italia. L'esercito piemontese che erasi spinto fin sotto Verona, ad un tratto fu ricacciato oltre il Mincio, si volse in precipitosa fuga, si ridusse sotto Milano, e poi l'abbandonò al furore dei barbari. Il tradimento rese impotente un esercito di prodi: e tutto finì col tristo armistizio *Salasco*.

Radetzky ai primi di agosto tornò colle sue furibonde masnade nei luoghi che quattro mesi prima aveva dovuto lasciare fuggendo. Tornò colla rabbia feroce del barbaro, tornò spirante furore di sangue e di estermio. Le terre per cui passava vedevano incendi e saccheggi: orribili fiamme splendenti nella notte da lungi annunziavano rovine e morti: le genti fuggivano spaventate. Attila soprannominato *flagello di Dio* non dava ai popoli terrore più grande.

A' dì 6 agosto il Radetzky rientrava in Milano, mentre turba immensa di cittadini ne usciva per andare alle amarezze dell' esilio. Tutta la strada da Milano a Novara e ai confini di Svizzera era coperta di esuli. Partivano famiglie intere, vecchi, donne, fanciulli. Un terzo della popolazione emigrò da Milano, e la città rimase nel silenzio e nello squallore, e pareva un sepolcro. Chi vi rimase era atterrito: molti perdettero il senno pel dolore che produsse loro la vista dei barbari che tornavano trionfanti. Nei primi giorni ottanta persone furono condotte allo spedale dei dementi.

Il vincitore non rispettò nulla: spogliò gli stabilimenti pubblici e le case private: le chiese furono convertite in caserme: i più splendidi palazzi divennero stalla ai Croati; poi la legge stataria in ogni città, i saccheggi organizzati, i rubamenti, le imposte di guerra. Apparisce da documenti ufficiali che la sola Lombardia ne' sei mesi che succedettero all' armistizio fu gravata da imposte straordinarie per la somma di quaranta milioni di lire. Poi le esecuzioni sommarie senza distinzione di sesso o di condizioni di persone, senza riguardo alle circostanze attenuanti, e sotto i più lievi pretesti. Le vittime caddero a centinaia. Chi avesse un' arme qualunque era subito fucilato come ribelle, come perturbatore dell' *ordine*. Sovente gli sgherri di Radetzky s'introducevano per le case e per le osterie e vi nascondevano armi, e quindi denunziavano quelle armi, e la commissione militare condannava alla fucilazione i padroni. Si videro orrori inauditi nella storia degli Unni e dei Vandali. A Milano furono fucilati due preti, un Giuseppe Bertolaia, un Domenico Pedroni, un Antonio De Marchi, un Giuseppe Maestrazzi ed altri moltissimi. Il Pedroni fu fucilato ai 13 ottobre come tentatore di ribellione. Era un pover uomo cui le sciagure della

patria avevano fatto dare la volta al cervello. Una mattina uscì fuori con un fucile e si messe a passeggiare e a fare gli esercizi nel corso di Porta Orientale. Fu preso e condotto alla morte. Si usarono tutti i modi per sorprendere i cittadini e trarli al patibolo. La sera del 20 ottobre uno sbirro vestito da ussero entrò nell'albergo delle *Due Spade* e mettendosi a bere cominciò a discorrere con tre persone che ivi sedevano ad un tavolino. Erano Giovanni Lodovico Rossi mercante, Pietro Vigo sensale e Pietro Bordoni vetraio piemontese: tutti e tre persone probe e tranquille. Il finto ussero passando d'uno in altro ragionamento finì col fare a quei tre la confidenza che avrebbe volentieri disertato dalla milizia se avesse trovato chi gli desse un vestito da cittadino. I tre caddero nell'insidia e promisero al traditore di procurargli il vestito. Dopo scomparve il finto ussero, e i tre uscirono dall'osteria riducendosi a casa. Nella notte le loro case furono cinte da numero grande di armati: due furono colti nel letto e trascinati al Castello. Il Rossi ebbe tempo a fuggire, ma poi cedè allo stolto consiglio di consegnarsi spontaneamente. La moglie di lui desolata andò subito dal governatore Wimpfen, il quale la insultò con un equivoco atroce dicendole che il suo marito non starebbe in prigione più di tre giorni. Il dì 23 ottobre, quando furono passati tre giorni, essa si diresse al Castello per riabbracciare il marito. Per la via avendo incontrata molta gente, si fece a domandare che fosse. Uno le rispose: « Hanno fucilato il povero Rossi. » Essa cadde convulsa ed esanime: fu trasportata a casa dai pietosi che erano presenti al miserabile caso: più tardi rinvenne, ma fuori di sè dal dolore si gettò da una finestra. Il Rossi era andato alla morte con passo fermo, ma in quel terribile momento fu presago di quanto doveva succedere e pian-

gendo esclamava: *Ah miei poveri figli orfani del padre e fors'anche della madre!* Egli morì il primo. Vigo giunse il secondo: fu fatto inginocchiare, svenne, cadde colla faccia sulla terra, e in quella positura fu ucciso a modo di una bestia. Il Bordoni per l'ultimo, e poco appresso morì anche la moglie di lui.

Non vi era giorno in cui la città non avesse a piangere sulla sorte di qualche cittadino arrestato e condotto a strazio al Castello. Ivi alcuni erano uccisi dai Croati e seppelliti nella fossa. Altri morivano di fame, di freddo, di angoscia. Due giovani e belle donne del popolo per avere risposto con nobile sdegno alle oscene parole di un ufficiale furono trascinate al Castello, tormentate, vituperate e uccise.

Dappertutto stupri, sangue, incendi, rapine e fatti mostruosi per nefanda barbarie. A Luino cinque ragazze furono portate via dai Tedeschi e straziate. Atrocissimi spettacoli contristarono le campagne e le città. Qui vedevasi un pover uomo appeso ad un albero: gli erano stati cavati gli occhi, strappati i peli della barba, offese le parti che uom cela. Là una donna violata sulla pubblica via: altrove altre, vituperate e tormentate ferocissimamente. A taluna fu messo il fuoco nella parte che aveva patito il vitupero. Dopo l'insurrezione di Vallintelvi il parroco di Gera fu barbaramente percosso, e poco mancò che la soldatesca non isfogasse su di lui le sue voglie brutali: saziarono la turpe libidine sulla servente, e la lasciarono semiviva. La moglie di un oste fu derubata e gettata nel lago di Como. Nell'Albonico fu violata una donna e costretto il marito ad assistere al suo vitupero. A Padova un Ferrari colto in sua casa un ufficiale austriaco nell'atto che tentava di violentargli la cognata, si avventò su quel mostro e lo ferì. L'ufficiale poco dopo guarì dalla ferita e il Ferrari

fu fucilato. Nella stessa città di Padova fu tormentato l'avvocato Giuseppe Medoro. Era uomo di svegliato ingegno, di spirito arguto. Amava la patria ardentemente, e quando la vide tornata in servitù non seppe frenare i lamenti. Quindi fu arrestato e trattato barbaramente. Lo vestirono da Croato, lo allontanarono dalla famiglia, lo misero nella fortezza di Palmanova.

A Pavia fu ucciso un Giovanni Morosi, ad Abbiategrosso un tale Dall' Uomo, a Brescia Attilio Nobile Pulesella cappellano del santuario delle Grazie; a Monza un Berretta per aver nascoste armi morì sotto il bastone tedesco, e furono fucilate due persone padre e figlio. A Como fu fucilato un Antonio Crossieri di Argegno perchè aveva una pistola: un altro perchè al *chi vive* della sentinella rispose con voce poco sonora. Il prete di Bugiallo fu battuto e minacciato per più giorni di morte perchè conservava un cartoccio di polvere. Nella provincia furono profanate le chiese e le immagini più venerate, e perfino Cristo in sacramento. Se un parroco li supplicava a esser meno barbari, lo legavano, lo percuotevano. E dopo tutto, l'arcivescovo di Milano, quello stesso che nel marzo del 1848 aveva benedetto alla rivoluzione ed ai giovani del seminario che andavano a combattere contro i barbari, nel febbraio del 1849 non vergognò di insultare i preti che tanto soffrivano per la buona causa: non vergognò di maledire ciò che prima aveva benedetto. Egli per adulare il vincitore, per farsi amico il Radetzky, ordinò a tutti i preti di fare spirituali esercizi per *purgarsi dalle sozzure contratte nel tempo della rivoluzione*.

A Vicenza fu fucilato un Trentin, a Bergamo un Motta e un Todeschini. Fra tutti i casi di morte fu oltremodo compassionevole quello avvenuto a San Donà di Piave, che noi racconteremo colle parole di una let-

tera scritta da persona che fu testimone oculare. — Scrivo un fatto luttuoso, fremente l'anima di orrore e di pietà. Le iene del deserto sono meno degli Austriaci crudeli. Certo Cimetta di Portogruaro, per avergli, dicono, trovato a casa uno schioppo a due canne, uno stile ed alquanta munizione, fu condannato alla fucilazione. Così vuole il giudizio statario. I primari cittadini di questo paese pregarono invano. Il figlio di Radetzky, degna creatura del nuovo Caligola, non piegò l'animo neppure a concedergli un dodici ore per vedere la sua famiglia e comporre alla meglio le domestiche cose. Ora conviene apparecchiare il cuore alla pietà. Il Cimetta colla sua serena imperturbabilità fu la disperazione de' suoi carnefici. Pronunziata la sentenza, si volle eseguita, come dissi, senza frappar tempo in mezzo. *Non monta*, esclamò il paziente; *nè monta che mi sciogliate i ferri. Un Italiano disprezza i dolori, ed io morirò tale.* Poi gettando ai circostanti il suo berretto disse: *Prendete e fatene reliquie; imitandomi nell'amore al luogo nativo.* Veniva tradotto al supplizio tra grande apparato di forza: erano duecento, armati fino alla gola. Sereno egli, pallidi come la morte gli sgherri: parevano la vittima essi, ed egli il loro accusatore. In quel cerchio di baionette, a fianco dell'infelice procedeva il sacerdote, confortandolo al passo supremo. Stringeva il Cimetta nelle mani un crocifisso, e il veniva contemplando e baciando. Poi a gran voce: *Cristiani fratelli, Gesù morì, morì per gli uomini: per gli Italiani, cioè per averne salvati molti, muoio anch'io.* Ed agli sgherri: *Soffrano alquanto, signori: io prego i miei di dire un'Avemaria perchè il giusto Dio fulmini gli Austriaci, perchè liberi l'Italia.* Tre volte ristette il triste corteo, incerti quei mostri del luogo ove si dovesse immolare la vittima. E questi impavido sempre. Finalmente all'argine della

Piave, a fianco la casa della vedova Guarinoni, il nostro eroe bendandosi da sè gli occhi, passò. Era in sulla bassa ora, e dove cadde, ivi la notte vegliarono le scolte. Allo spuntar del giorno, presente assai popolo che struggevasi in pianto, venne tradotto al cimitero e seppellito. Ora nella mia amaritudine non so sciamare altro che questo: nuovo sangue, nuovo seme di libertà! —

Questi casi furono senza numero. La Lombardia e la Venezia trascinarono vita miseramente affannosa al tristissimo e continuo spettacolo delle fucilazioni, degli stupri, delle rapine. E la povera Venezia geme ancora sotto il flagello dei barbari. Nelle Gazzette ufficiali di Milano e di Venezia si può veder registrata la lunga serie dei decreti di spoliazione e di morte.

---

## CONCLUSIONE.

Lunga storia di patrie sciagure abbiamo narrato: ma qui non sta tutto il martirologio italiano, perchè nè tutti i dolori degli oppressi, nè tutti i delitti degli oppressori potemmo raccogliere in questo volume. Nè la lunga serie dei martiri si chiuse nel 1848. Nei dodici anni trascorsi dappoi, il flagello della tirannide durò senza tregua, e l'opera del carnefice continuò instancabile sopra più di 20 milioni di uomini. Il Papa dopo aver benedetto ai Croati, dopo aver meditato a Gaeta sacerdotali vendette, tornò a Roma brutto del nostro sangue, benedisse i nostri uccisori, imprecò ai nostri caduti, uccise, imprigionò, esiliò a migliaia i campati alle palle e alle bombe austriache e francesi. Gli Austriaci empirono di nuove stragi e di nuovi terrori Lombardia e Venezia e Romagna e Toscana, e dappertutto imprigionarono, flagellarono, fucilarono. Delle nuove crudeltà del Borbone di Napoli, e delle migliaia delle sue vittime è pieno il mondo. Tutto ciò darà materia a un altro volume di questa dolente storia per cui abbiamo raccolto moltissimi documenti: e quando ne sia dato qualche mese di quiete, compiremo il lavoro, e renderemo un tributo di commiserazione e di lode alla memoria degli Italiani di ogni provincia caduti gloriosamente sotto le mura di Roma a difesa della Repubblica; ai miseri che finirono sui patiboli borbonici, papali e austriaci; ai trucidati a Perugia; a quelli che morirono nei dolori e nelle miserie dell'esilio, a quelli che languirono nelle galere di Napoli, nelle prigioni di



Roma, di Civitacastellana, di Ancona, di Venezia e di Mantova; ai prodi che pugnando perirono per le vie di Milano; ai prodi che caddero e vinsero gli Austriaci nella guerra dell'anno trascorso; e ai valorosi che combattono ora e resistono e muoiono per la libertà italiana in Sicilia.

La conclusione e la morale di questa storia di oppressioni, di patimenti e di sangue è che noi abbiamo ogni dì titoli nuovi e più grandi a quella libertà che comprammo con tanti dolori. Tanto sangue sparso a sostegno del più nobile e santo affetto che Dio ponesse nel cuore dell'uomo, non può tornare inutile. Chi lo pensa e lo dice, pensa e dice orribile bestemmia contro la giustizia di Dio, contro la religione della patria. Noi vinceremo anche l'ultima prova: il sangue purissimo delle migliaia dei nostri fratelli che resero testimonianza alla verità, ci assicura della vittoria. Essi non si lasciarono affrangere dalle sventure, non si sgomentarono per le calunnie: furono operosi e intrepidi per tutta la vita, e intrepidamente morirono. La morte loro accese nei superstiti più vivo l'amore della libertà: noi lo ereditammo da essi, e speriamo di vedere ciò che essi non videro, il vangelo della libertà divenuto patto sociale di tutta l'umana famiglia.

*Maggio, 1860.*





## APPENDICE.

### RICORDI DI FELICE FORESTI

SUI CARBONARI, SUI PROCESSI DEL VENETO NEL 1821,  
E SULLE VITTIME DELLO SPIELBERGO. <sup>1</sup>

Non conclude che poco il sapere donde e quando ebbe origine la *Carboneria*. Questa *Società* ha inteso anch'essa ad involgersi e ad abbellirsi con un'origine misteriosa, simbolica ed antica. Chi è vago di saperne qualcosa, consulti il Libro (e forse ne esistono altri di tal fatta) pubblicato in Londra nel 1824 da John Murray (*Albemale-Street*) col titolo: *Memoirs of the Secret Societies of the South of Italy, particularly the Carbonari* (Traduzione dall'italiano MS.). Vi si parla di *inizio, riti, scopo*, ec.

Certo è che la Società venne dal Regno di Napoli. I Franchi Muratori ebbero la principal parte nella fondazione; e dal tutto o complesso si può argomentare che la *Carboneria* non era che la *Massoneria* riformata. Lo scopo *politico* che assumeva nel 1820 era il necessario risultamento della storia politica del tempo, delle vicende in corso, dell'opinione che ne sorgeva nella massa, e de' bisogni civili, politici ed anche morali della popolazione.

I convegni segreti de' Franchi Muratori erano formati da cittadini di due generazioni. Gli *adulti* avevano conosciuti e confrontati i *sistemi* governativi, l'organizzazione sociale del tempo che precedeva il 1796, e di quel posteriore che si avverò

<sup>1</sup> Questi *Ricordi* scritti dal Foresti nel 1847 a richiesta di Giuseppe Ricciardi, ci furono gentilmente comunicati con altri documenti dallo stesso Ricciardi. È in nostra mano l'originale, e secondo esso li pubblichiamo.

duranti le Repubbliche italiane fondate dai vincitori Francesi, ed indi dal Consolato e dall'Impero di Napoleone.

I giovani avevano fatto egualmente esperienza e conseguente confronto de' giorni del regime napoleonico con quelli (cred' io più infausti) de' governi italiani ripristinati dal dispolitico Congresso di Vienna.

Si l'una che l'altra di queste due generazioni; in presenza, avevano veduto in atto, legislazione, istruzione pubblica e privata, emerse dal nuovo stato di cose recato dalla Rivoluzione francese. Tutto erasi messo in progresso: tutto liberalizzato: perfino il dispotismo militare. Province italiane unite sotto uno stesso governo: spirito marziale diffuso: parentado esteso in più larga sfera da territorio a territorio: reciproco cambio d'impiegati dal Veneto per esempio nello Stato papale: dalla Lombardia in quello o questo ec., affezioni, contatto, peregrinazione, tutto tutto in movimento. Spariva quindi il municipalismo, e vi si sostituisceva il nazionalismo. — Il Clero impotente, ridotto al silenzio: eguaglianza perfetta al cospetto delle leggi: affievolimento di culto per le caste e poi troni; ecco il caos da cui emergevano gli elementi che formavano lo spirito, l'opinione del popolo italiano, e quindi di que' soggetti che avean parte alle segrete assemblee. Quando gli uomini sono uniti in gran numero, risulta dalla loro discussione un giudizio sicuro sui bisogni e diritti delle masse. Ai Franchi Muratori divenuti Carbonari, si presentavano pertanto spontanee le idee di unità, per formare una nazione forte, che avesse storia propria, quindi esistenza propria: quindi indipendenza e libertà d'azione.

Io entrava nella Carboneria nel 1817 (non nel 1815, come dice Maroncelli nelle sue Addizioni). Mi vi aggregai a Ferrara: Solera mi iniziava. I principii professati erano quelli ammessi unanimemente, di unità, libertà, indipendenza. Discrepanza sulla forma organica del governo: monarchia temperata molti: democrazia moltissimi. Io era con questi ultimi.

Nello stesso giorno io fui ammesso a tutti i gradi, quanti erano, della Carboneria. La ragione ne era: che i Carbonari assai numerosi, alla destra del Po, sentivano e capivano bene il gran vantaggio che sarebbe venuto alla causa italiana, dal

recare alla sinistra del Po, negli *Stati austriaci*, l'organizzazione e le idee della Carboneria. Mi si credè capace di far questo azzardoso passo: si calcolò sul mio cieco giovanile entusiasmo, per la libertà italiana, e sulla *facilità* di adoprare i mezzi e le risorse tutte per questo gran passo stesso. Imperocchè io era Giudice (Pretore) in un Distretto che avea da trenta miglia di giurisdizione sulla linea del Po fronteggiante con la linea ferrarese pontificia, dove i Carbonari formicolavano.

Promisi, ed opraï con zelo, ma forse un po' troppo incautamente. In sul finire del 1818 io aveva organizzato un *Centro carbonico* a Rovigo, *Vendite* subalterne a *Crespino*, alla *Polesella* ed alla *Fratta*, e messi insieme gli elementi personali per altri *Cento* nelle Provincie austriache di *Padova* e del *Dogado*.

La Carboneria allora reclutava principalmente nelle classi agiate ed educate. La massa detta volgare, operosa, era lasciata in silenzio; e neppure illuminata con istruzione verbale o scritta. Grande fallo!

Quindi è che i *Carbonari* avevano ne' loro ranghi molti *nobili, moltissimi* del ceto medio (cittadini), cioè *Medici, Legali, Preti, Ingegneri e Proprietari: Mercadanti e Preti* formavano la *minorità*. In mezzo ad essi *belle e nobili e feraci* menti. Fra gli *uffiziali e bassi uffiziali* della dispersa armata di Napoleone vi erano *migliaia* di Carbonari: non è esagerazione. Io ho assistito ad alcune *Vendite generali* in Ferrara, e posso dire che la massima parte era di *vecchi soldati graduati*. Ed i più, zelanti, pronti ed audaci.

Fra i principali *Capi* a Ferrara figuravano due uomini di grande ingegno, e che godevano della confidenza generale: ma due grandi scellerati, traditori, apostati. Bisogna segnalarlo nella Storia. Il *Conte Avvocato Tommasi*, ed il *Conte Avvocato Taveggi*, vanno in tutto e per tutto del pari con l'*Avvocato Solera*, di cui, come degli altri due, si parlerà più oltre.

La *Vendita Centrale* di Ferrara agiva di concerto con quella del *Polesine*. *Bologna* le dominava tutte; cioè, quelle di *Modena, Ferrara, Romagna, Polesine*. Ad *Ancona* eravi altra

vendita centrale, a cui facevano capo le vendite delle *Marche*. La corrispondenza era attiva quanto mai fra esse.

I Conti *Raspi*, *Masi*, Marchesi *Canonici* e *Bevilacqua* erano nel Comitato dirigente di Ferrara.

Grande difetto nella Carboneria era quello di manifestare lo scopo politico al secondo grado (Maestro); e non altro minor difetto, quello di tenere quelle *assemblee*, che esponevano alla vista degl'incipienti (adepti), i capi, i veri cospiratori. E poi spiaceva quel numero esteso e complicato di *riti*, *cerimonie* ec.

Si pensò alla riforma; ed avvenne nel 1818 stesso. Apparve col nome di *Guelfismo*. I maggiori, i più influenti, i veri maneggiatori, si separarono dalle *Combriccole Carboniche*, in quanto a contatto personale; ma sussistevano simultaneamente strette in *spirito*. I *Cavalieri Guelfi* erano la parte *mentale*; la *Carboneria* la parte *materiale*. Perciò *quelli* davano impulso, direzione, norma a *questa*. I Guelfi non avevano assemblee generali, non riti, non formalità. Movevano le vere molle della rivoluzione. La loro cauta condotta e l'ingegnosa forma con cui erano costituiti, produsse un buon effetto durante i processi, almeno in quelli di Venezia. La Commissione austriaca non poté mai impadronirsi della *Costituzione guelfa*, nè stabilire neppure *una delle identità personali* dei molti *Cavalieri guelfi*. Il Governo era arrabbiato: a me si fecero invano mille promesse onde ne dessi qualche lume. Così la gran parte dei *Cavalieri guelfi* rimase invulnerata, e godè la sua tranquillità piena in mezzo alle persecuzioni che infuriavano contro la Carboneria. A *Bologna* era il *Centro guelfo*. Il *Principe Ercolani* (che sposò una figlia di Luciano) ne teneva la principale direzione.

I *Guelfi* erano quelli che corrispondevano cogli *Adelfi* del *Piemonte* e degli Stati di *Parma*, e coi *Federali* della *Lombardia*. — Varie denominazioni, ma unico e concorde scopo. Dio sa come poi avvenne, che le *mosse rivoluzionarie* furono discordi in *tempo* e *vedute*? — Io era in prigione all'epoca di quegli avvenimenti.

Come poi si scopri l'esistenza della Carboneria negli Stati austriaci?

4. I processati e condannati delle Marche, quelli della Sentenza *Pacca* ne diedero il primo cenno ne' loro esami; ma non nominarono, perchè nol sapevano, *le persone*.<sup>1</sup>

2. Il governo austriaco dietro que' *cenni generali* mise in moto il solito suo mezzo potente, quello delle *spie*. Spie notissime dipoi, perchè come tali risultati in processo, furono; certo avvocato *Muzzolani* professore di diritto civile a Ferrara; certo *Brambilla* lombardo sfrontatissimo, perduto briecone che quasi sempre stanziava a Venezia; *Porro* lombardo già Prefetto di Padova sotto Napoleone; e certo *Carlo Greppi* di Polesella, carbonaro fatto da me, corrotto e guadagnato dal governo di Venezia. Costui tradì me, tradì tutti quelli del Polesine, e parte di quelli di Ferrara. I Commissari Distrettuali di Cre-spino (*Zen*, veneto), di Polesella (*Piquet* genovese) ed il Commissario in Capo di Polizia di Rovigo (*Malavasi* mantovano), condussero principalmente la mena segreta della scoperta.

Fatto sta che nel novembre 1818 i primi arrestati nel Polesine furono, il *Generale Divisionario* francese *D'Arnaud*, sua moglie, un loro figlio di 14 anni circa, il capitano *Monti*, *Antonio Villa*, prete *Marco Fortini* ed il *Caffettiere di Fratta*, avvocato *Passerini*, conte *Camerata di Ancona*, e nobile *Dolfin* di Venezia. Una digressione sopra questo arresto. Il generale *D'Arnaud* era marito dell' *Elena Monti* bellissima donna della Fratta, di civile casato. Ella aveva persuaso l'innamoratissimo marito di fissare sua stanza là in quel bel villaggio, della Fratta, per ivi finire i loro giorni. Elena era donna di energia e di carattere intrigante. Venne di Francia con l'incarico di far *proseliti* alla Società segreta francese, detta la *Spilla nera* (*épinglé-noire*) il cui intento (pare) era di mettere il figlio di Napoleone sul trono di Francia. Molti fra i Carbonari aderirono alle insinuazioni di quella donna. Io mi vi ricusai, e feci rimprovero a *Villa* e ad altri perchè coll' *affigliarsi* a quella Società

<sup>1</sup> Sentenza 8 Ottobre 1818.

#### Condannati

Giacomo Papia di Roma, Conte Cesare Galle di Osimo, Luigi Carletti di Macerata, Francesco Riva di Forlì, Vincenzo Fattiboni di Cesena, Pietro Castellani di Macerata, Antonio Cottoloni di Macerata, Pietro Sampaolosi di Ancona.

avevano violato un patto giurato dei Carbonari di *non appartenere ad altre società segrete*. — Madama Monti d'Arnaud convitò a casa sua le *persone* di sopra menzionate, pel giorno di *San Martino* del 1818. La Polizia di Venezia era già in sospetto di qualche segreto maneggio per parte della Monti e de' suoi più noti aderenti. Ne vegliava dunque qualsiasi piccolo movimento. Al pranzo di *San Martino* i convitati nel giolito de' *bicchieri* fecero brindisi al buon successo di futuri avvenimenti politici, alla causa del figlio di Napoleone, a quella dell'Italia ec. ec. La Polizia vedeva ed udiva tutto col mezzo di un nipote di essa signora (Monti di cognome), giovine che era stipendiato come *spione* nella casa medesima della zia. Quindi due giorni dopo quel fatale pranzo, la Signora ed i commensali tutti furono arrestati, e messi nelle prigioni di Venezia, in luoghi separati, e trattati col massimo rigore. Come si conducessero negli esami non lo so. Dopo parecchi mesi furono posti in libertà, ed i coniugi *D'Arnaud* ebbero il *bando perpetuo* dagli Stati austriaci; la *Signora* merì nel suo ritorno in Francia. *Passerini* e *Camerata* erano sicuramente *Carbonari*; m'è ignoto se lo fossero gli altri. Ma *Villa* ed il prete *Fortini* erano stati fatti *Carbonari* da me stesso. *Villa* pauroso, vigliacco, confessò tutto: ammise l'esistenza organizzata della Carboneria nel *Polesine*, e suoi rapporti con quella di Ferrara; e dichiarò che io ne era stato il *fondatore*, come ne era il *Capo* dirigente.

Oh quanto e quanto male non arrecò ai poveri imprigionati questo *Antonio Villa*!... 1. Sacrificò l'innocente *Fortini*. Era un prete di buon cuore, di corta mente e di timidissima debole tempera. Apparteneva è vero alla Vendita subalterna di Fratta, di cui era capo *Villa*, ma non era che semplice *Apprendente*, e quindi ignaro di tutto. Venne un dì a *Villa* il destro di far paura a questo semplice prete, ed ordinò quindi ai membri della sua vendita di convenire di notte a casa sua. Vi erano infatti *armati* del pugnale carbonico e coperti del cappuccio. *Fortini* vi andò del pari: ma giunto nell'anticamera, fu tolto in mezzo da due *Carbonari* che gli tenevano il pugnale levato sul petto.

Quest' inatteso ricevimento mise il terrore nell' animo del Prete. Introdotto nel mezzo del convegno vidde visi coperti e



mani armate. Tremava (me lo raccontava Oroboni presente alla scena). Villa del pari incappucciato sorse: lo rampognò severamente: gli disse che stavasi per renderlo vittima della vendetta inesorabile dei Carbonari perchè *avea tradito il segreto della Società*. Fortini, innocente, negava, protestava della sua innocenza ec. Allfine Villà diceva: « Ti crediamo, per questa volta, innocente; ma bisogna dare un'arra per la tua fedeltà e costanza futura. — Cosa volete? » rispondeva il Prete. « Sottoscrivi questa carta. » Si legge la carta e diceva: *Io M. Fortini come prova della mia costanza e fedeltà alle dottrine e mire della Carboneria dichiaro qui alla presenza de' miei cugini carbonari, di abiurare per sempre alla Religione cattolica romana al di cui clero io appartengo*. Inorridì Fortini: smaniava, negava di segnare quella dichiarazione: ma Villa ed alcuni altri degli attori di quella riprovevole farsa gl'intronavano all'orecchio: *morte, ammazza ec.* — Fortini fu vinto, pianse, e segnò il suo nome.

Chi 'l crederebbe? Villa ne' suoi primi interrogatorii accusò l'amico di avere *infamemente abiurato alla religione ec.*, lo accusò di apostasia, di immoralità ec. Non valse l'aver chiarito dipoi nel regolare Processo, che il poveretto fu forzato (e lo dicevano tutti gli astanti carbonari di quella sera). Il governo austriaco voleva valersi di questo fatto (arbitrario in Villa) per provere al mondo, che veramente la *Carboneria era una sentina di empietà, di vituperio e di nefande azioni* (come lo insinuavano alcune scomuniche papali, precedenti il nostro arresto). E così condannò il povero Prete alla morte, commutata indi in 45 anni di carcere duro e lo sottopose ad una dura, crudele, vergognosa deposizione dal ministero sacerdotale, che, sotto il pretesto di quell'*orribile crimine di apostasia*, fu eseguita con tutte le cerimonie ecclesiastiche dal Patriarca di Venezia (un austriaco).

E che Fortini fosse cotanto sacrificato per quella pretesa dichiarazione d'*apostasia* (cosa privata, fatta senza serietà, convinzione, formalità pubblica, non sostenuta da condotta posteriore) si è: che Fortini era semplice *apprendente* nella Carboneria; e gli *apprendenti* furono solamente condannati a pochi mesi di reclusione. — Salvotti diceva a me: *io non avrei*

*condannato quel povero Prete neppure a 42 mesi di carcere.* — L'iniquità era sentita: l'Imperatore mandò *Fortini* libero in *Dalmazia* dopo 7 anni di *Spielberg*: colà fu riammesso al sacerdozio, sotto la guida e sorveglianza dell'infamissimo vescovo *Paulovitz*, di cui parla estesamente *Andryane*.

2. *Villa* sacrificò il bravo e franco ed energico *Oroboni*. Dopo che si pubblicarono le sentenze contro i Carbonari delle Marche, noi del *Polesine* ci mettemmo in guardia. Ordinai a *Villa* di abbruciare le *carte carboniche* (erano *Statuti*, *cerimoniali* e *Vocabolarj* per la *segreta corrispondenza*). *Villa* ne abbruciò una parte; ma diede l'altra al fidato *Oroboni* perchè la tenesse nascosta quanto più mai si poteva. *Oroboni* mise quelle carte dentro una sepoltura di marmo de' suoi antenati, la quale esisteva nella cappella privata dei conti *Oroboni*. Chi potea mai indovinare l'esistenza colà di quelle carte? Ma l'incauto *Oroboni* lo confidò a *Villa*, e quest'anima vile lo tradì. La Polizia cercava sopra tutto di aver nelle mani le *carte* della temuta e perseguitata Società: la prova sarebbe stata legale contro i suoi membri. — *Villa* comprese il valore di un tradimento. Ne' suoi interrogatorii indicò con precisione il luogo dov'erano sepolte le *carte*. Quando fu decretato l'arresto di *Oroboni*, il Commissario di Polizia (*Lancetti*) che lo eseguiva, era consapevole già del nascondiglio: ma si voleva mettere alla prova il carattere e le intenzioni e la convinzione patriottica di *Oroboni*. Quindi gli si disse: « Avete carte? — » no. — Voi ne avete, e la Polizia lo sa. — Io non ne ho. — » Sì; e no, per molta pezza. *Lancetti* alfine disse: « Se non » date subito le carte che avete nascoste, io faccio eseguire » l'ordine espresso del governo di *gettare in ruine il palazzo* » *di vostro padre*. — *Fatelo* — » rispondeva *Oroboni*.

A questo punto, il bravo giovine è accerchiato da soldati, si trascina ne' sotterranei della cappella, si apre la tomba: si levano le carte: e, « le vedete » gli si disse: le vedete? ma voi » pagherete cara la vostra ostinatezza. » E la pagò ben cara. Era egli un semplice *apprendente*, nulladimeno fu condannato alla morte, commutata a 45 anni di ferri.

Un'osservazione. L'art. 52 del codice austriaco condanna alla pena capitale i rei d'*alto tradimento*. Ora i processi contro

i Carbonari avevano dimostrato che i *Carbonari apprendenti* non erano consapevoli dello *scopo politico* della *Società*: che quindi in essi non v'era il *dolo* dell'*alto tradimento*. Fu fissato dai Tribunali dunque, che gli *Apprendenti* erano semplicemente *colpevoli* di trasgressione politica, e così vedesi dalla Sentenza che questi *Apprendenti* sono condannati a *pochi mesi* di arresto.

Ora perchè dunque gli *Apprendenti Fortini* ed *Oroboni* sono condannati alla pena capitale?

Per circostanze accessorie, estranee al fatto dell'*alto* tradimento: più: per isfogo d'ira, per servire a certe vedute di interesse politico. *Fortini* era condannato per provare le *volute, malvage, empie massime* della *Società* (che era meramente politica). — *Oroboni* per panirlo di una *nobile, fedele fermezza e rettitudine*.

3. *Villa* dava *perfidamente* l'ultimo colpo alla *Società* processata e perseguitata; ed ecco come:

Bisogna ch'io sia un po' lunghetto. Dopo l'arresto del generale D'Arnaud e compagni, io (e tutti) distruggemmo le *carte* della *Società*, ed io particolarmente ne avea delle importanti. — Ma io avea lasciata esistere l'*importantissima* per dimenticanza. Nell'inverno del 1847 al 1848 si tenne un segreto numeroso convegno in casa Ercolani a Bologna. Le vendite principali delle Province vi aveano mandato un *Deputato*. Io, ammalato, non potei intervenirevi. A quel convegno si combinò, estese e segnò una carta costituzionale, detta *Costituzione latina*. Questa Costituzione era in sostanza il *vero piano* per effettuare una *rivolta armata*. Tutto era chiaramente espresso in sé: e più articoli ne' quali era anche spiegato, come doveasi amministrare il paese durante la rivolta. — Grave, pericoloso documento. Il conte Tommasi già nominato mi mandò parecchie copie di esso, onde vi apponessi la mia firma col *nome romano* assunto: così voleva la Costituzione latina. Vi scrissi sotto, *Sallustio* che era il nome da me preso. — Una di quelle copie rimase presso di me. Ma indi pensando meglio, ritenni prudente di raccomandarne la gelosa custodia al dottor *Vincenzo Carravieri*, giovine guardingo, di maturo giudizio, e di provata fedeltà. Ed esso poi tormentato dal sospetto

che quel *documento* potesse, quando che fosse, essere scoperto e trovato in casa sua, ne fece depositaria (col mio consenso) una bravissima signora di Crespino, nostra comune amica (Elisabetta Ragazzi Tosi). Ella abitava in un vasto antico palazzo della casa principesca de' Pio di Savoia; e colà in un angolo remoto quasi irreperibile, lo ficcò in un congegnato foro del muro, che era coperto da un arazzo. Col documento in discorso eranvi anche lo *stilo* carbonico, le *decorazioni*, e gli *Statuti* della Società, cose appartenenti al Carravieri. La *Bettina* depositaria non poté tener segreta la cosa ad una sua sorella *Rosa* moglie di Benvenuto Tisi, uno dei compromessati Carbonari. Il marito lo seppe da essa: cosicchè l'esistenza di quegli *oggetti celati* in quel nascondiglio era nota a me, a Carravieri, alle due sorelle Ragazzi ed a Benvenuto Tisi. Quando (come dissi in altro luogo) io ordinai a tutti i Carbonari del Polesine di distruggere o nascondere le carte carboniche, mi passò di mente quella fatale *Costituzione latina*; e Carravieri credendo che fosse mia intenzione di conservarli, e veggendo d'altronde la quasi impossibilità di rinvenirla in quelli che non erano consapevoli del nascondiglio, la lasciò colà senza farne motto alla ricettatrice fidata. Strana combinazione! Questa giovine signora moriva di parto pochi giorni prima del nostro arresto, e portava con sè il segreto alla tomba.

Avveniva il nostro arresto ai 7 di gennaio 1819 (insomma il giorno dopo l'Epifania). Carravieri non fu arrestato che 3 o 4 mesi più tardi dietro indizi dati dal debole o perfido Villa. Io era soletto in una delle prigioni di San Marco, sotto i piombi, guardato a vista, trattato con tutta la possibile durezza. Allora in quel silenzio mi sovveniva di quel documento: « Oh Dio! diceva io, se lo trovano! siamo tutti perduti. Come » poter negare lo *scopo criminoso* della Carboneria con quel » documento nelle mani del Tribunale? » Ma poi mi confortava e tranquillizzava col riflettere che forse Carravieri non sarebbe arrestato: che anche essendolo, egli era di tale tempera morale da non tradire il segreto, tanto più, come diceva, che la *sola persona* che potea rivelarlo era *morta*. Io non sapeva allora che erano compartecipi del segreto i coniugi Tisi.

Trascorsero 40 giorni prima ch'io fossi esaminato dalla Polizia. L'esaminatore era certo Commissario *Lancetti* veneziano, uomo di acuta mente, ma assai burbanzoso: era quel desso che mi aveva arrestato. Gli esami durarono cinque giorni continui fino a notte protratta: minacce, contumelie, scherni e poi lusinghe e carezze, e perfino promessa d'impunità. Io era duro duro nel dire: la *Carboneria* del *Polesine*, non organizzata, non in relazione con altre sezioni italiane di quella Società: quindi non scopo politico: il divisamento preliminare nel proporla, essere: di promuovere un liberalismo filosofico, un mutuo adiutorio, un sodalizio fraterno: non vista cospiratoria, perchè mancanza di piani (volontà espressa), di cassa, (mezzi efficienti), di arma, ed altri preparativi. Insomma una società sbazzata e poi estinta. Era questo il piano di difesa ch'io aveva meditato in prigione. E credeva potesse avere successo in mio pro ed in quello de' miei conquistati captivi o contumaci; giacchè io sapeva che il vero maneggio segreto rivoluzionario non era che noto a *Solera*, a *Munari* ed a me. Gli altri tutti o non sapeano nulla, od avevano delle vaghe e generali nozioni, che non avrebbero mai potuto provare con fatti o documenti. La *Costituzione latina* era nascosta. *Solera* non era allora imprigionato; e non lo erano i due ferraresi marchese *Canonici* e *Delfini* che lo furono un anno e più dopo per tradimento di *Tommasi*. Mi fidava di *Munari* e mi sbagliava moltissimo. *Munari* avea già detto o confessato alla Polizia ne' suoi primi interrogatorj: e parlerò poi di questo in altro luogo. Tutte le probabilità intanto mi parevano propizie al mio piano di difesa. E, come dissi, andai avanti così. Bisogna sempre ricordarsi che io era soletto e senza la minima diretta ed indiretta informazione degli altri conceptivi, e del modo con cui si erano condotti ne' loro esami dinnanzi alla Polizia.

Nel maggio fui traslocato all'Isola di San Michele dove erano racchiusi quasi tutti gli altri processandi. *Oroboni* ed *Antonio Poli* erano in una stanza alla mia dritta, alla sinistra vi era *Carlo Cavriani*. Con grida e col battere al muro mi misi in corrispondenza coi due primi.

(Ora vado innanzi col racconto del processo, finchè ar-

riverò al punto di mettere in scena quella *Costituzione latina* la cui apparizione fu tanto funesta).

*Poli* ed *Oroboli*, giovani impareggiabili, ruppero (con non so quale arnese di ferro) il muro che ci separava: il muro era fatto con un'incannucciata intonacata di gesso massiccio: facile dunque a rompersi. In tal modo i bravi compagni mi fornirono carta, calamaio e penne. Tenevamo coperto il foro fatto co' nostri forzieri che ci permisero di tenere in stanza. Aprimmo una continua corrispondenza scritta; e siccome eglino avevano fatto lo stesso lavoro nel muro dell'altra camera ove erano *Zerbini*, *Villa* e *Tisi*, così potei ben presto sapere come stavano le cose in rispetto agli interrogatorj che essi avevano avuti dalla Polizia. Dura, trista scoperta! — Avevano confessato l'*esistenza della Società*, e lo *scopo rivoluzionario*, ma non avevano saputo come convalidare la realtà di quello *scopo*, e dettagliare *fatti*, *convegni* o *discorsi* che concludentemente portassero alla prova di *tale scopo*. Nulladimeno il *passo* fatto era imprudente e forse pericoloso nelle conseguenze. Di *Munari* non aveva ancor saputo nulla; ma conobbi che *Carra-vieri* era pur troppo stato arrestato. Egli era in altra parte del monastero, e per allora m'era impossibile di comunicare con esso lui. Sperava nel suo coraggio, nella sua sagacia e nella sua fedeltà quanto al segreto della *Costituzione latina*.

Ruminava intanto in mente il come rimediare ai marroni fatti dai deboli ed inesperti miei compagni. Per togliere il carattere del *crimine* alla Società, era assolutamente d'uopo di eliminare uno *scopo* rivoluzionario o politico; e questo *scopo* (come diceva) era stato ammesso pressoché da tutti. Mi sovvenne che per disposizione del Codice criminale austriaco i fatti e le circostanze deposte negli atti della Polizia non formano *prova legale* contro i processati e deponenti e confessi; se non sieno *confermati* negli atti de' Tribunali competenti e chiamati a dare il giudizio sui delitti incolpati. Bella cosa, diceva io, se potessi indurre tutti i miei compagni a *ritrattare* o *modificare* astutamente la confessione dello *scopo*! — quando un dì o l'altro saremo sottoposti a regolare processo! Ma per far questo con efficacia bisognerebbe essere *tutti tutti* d'accordo; e per ottenere questo salutare *accordo* farebbe mestieri

d' intendersela; e come intendersela, così disgiunti e guardati come siamo da tanta soldatesca? — Non vi sarebb' altro che sedurre, corrompere, vincere uno de' nostri secondini (carcerieri subalterni). Ve ne erano sette di costoro: in pieno buona gente, e quasi tutti antichi soldati dell'armata d'Italia e quindi proclivi a noi anzichè no. Io era servito da un certo *Marangoni* veronese già sergente d'artiglieria nella marina del Regno d'Italia: uomo cordialissimo, gran chiacchierone, e molto imbevuto de' principii repubblicani attinti nell'armata cisalpina di cui aveva fatto parte. Costui mi provava affezione e stima in parole ed in fatti. Mi valse di questa sua benevola disposizione, e con *tre zecchini veneti* lo indussi 1° a comprarmi un Codice Criminale austriaco; 2° a portare una mia lettera alla posta, indiritta alla marchesa *Ginevra Canonici* (sorella del condannato), a cui dava notizia dello stato delle cose relative alla nostra prigionia, e pregavala ad informarne suo fratello, e *Solera*; 3° a recare un mio bigliettino al coinquisito *Mumari* insinuandogli di ritrattare tutto quanto di pernicioso avea deposto. *Marangoni* fece tutto: egli era vinto. Fatto questo primo passo, si prestò a tutti gli altri: cioè cominciò ad incombere ad un diuturno, continuato, fedele corso di corrispondenza fra me, e tutti gli altri arrestati di San Michele: ebbi le loro risposte, che contenevano una decisa promessa di conformarsi in tutto e per tutto alle mie direzioni in quanto alla inculcata ritrattazione dello *scopo rivoluzionario* confessato alla Polizia. (Io poteva disporre di 24 zecchini veneti che providamente mi era nascosti in un bavero di un mio soprabito, quando fui arrestato). Alla caduta salutare di *Marangoni*, tennero dietro le altre di tutti i *secondini*, meno d'uno; e questa buona gente si identificò tanto nel nostro interesse e nelle nostre vedute, che chiesero come favore e segno di *confidenza* di essere *iniziati* nella *Carboneria*: cosa da me ricusata. Ma erano nostri nostrissimi. Così le prigioni di San Michele erano divenute piuttosto un collegio. Rimaneva ostile e vegliante su di noi il *presidio interno* del Monastero: l'*esterno* era composto di soldatesca tedesca di linea: l'interno di *soldatesca municipale italiana*. Ma anche questo ostacolo fu vinto. In certa occasione, il personale di questo pre-

*sidio interno* fu interamente cangiato. Un *Fantoni* vicentino lo comandava : bravo antico sergente maggiore d'artiglieria nelle armate di Napoleone. Odiava cordialmente i Tedeschi e quindi amava noi; ed a noi ed al nostro bene consacrò tutte le sue cure. Col suo mezzo io spedii fuori molte lettere (e tutte recapitate fedelmente) ai più influenti *Carbonari* e *Guelfi*, onde stessero in guardia e sapessero come vantaggiosamente condursi in caso del loro arresto. Lo stesso *Villa* vinto dall'esempio di tutti gli altri *promise* di voler *ritrattare* le sue *deposizioni* fatte alla Polizia. Così eravamo tutti d'accordo:

« Che in caso di processo regolare si sarebbe detto, che »  
 » quando avvenne l'*arresto*, la *Carboneria* non era organiz- »  
 » zata regolarmente (semplice progetto). Che non si era mai »  
 » parlato di *scopo politico*, e che quelli che lo avevano am- »  
 » messo nei loro esami alla *Polizia*, lo avevano fatto e per »  
 » *insistente* e quasi *violenta* insinuazione del Commissario in- »  
 »quirente ed in semplice *via congetturale*. »

In quest' intervallo di tempo giungeva a Venezia l'Imperatore con sua moglie. La sua presenza fece raddoppiare i rigori dell'arresto. Egli si recò un giorno a vedere le rovine lasciate da un uragano terribile nel monastero dove eravamo chiusi. « Poveri giovani » esclamava commosso « hanno corso » un gran pericolo, ne sento pietà. » E se ne partì dalla città ordinando che fosse convocata una *Commissione straordinaria* per giudicarci a seconda della legge.

La Commissione si trovava a Venezia da lì a qualche mese. Contro l'espresso dettato della legge criminale in corso, quel Tribunale era composto di giudici favoriti, tolti da altri Tribunali del Regno Lombardo-Veneto.

Si incominciò il processo regolare là nello stesso monastero di San Michele. I meno gravati, e poi quelli che aveano tutto confessato alla Polizia furono i primi interrogati. Essi ebbero per un poco il coraggio di fare la *convenuta ritrattazione*. Il processante Salvotti erane furioso. Capi subito che quella *condotta uniforme* era l'effetto di un *concerto preventivo*; ed indovinò che io ne era l'*istigatore*. *Solera solo* persistè a dire *tutto tutto*, ed è probabile che fino d'allora si preparasse la via all'*impunità*, ed al favore del sovrano offeso.



Io fui tra gli ultimi chiamato agli esami. Lunghe, accanite discussioni: non declinai un atomo dalle mie prime deposizioni. « Ebbene » disse Salvotti « ella sta troppo bene qui: la » faremo passare ai rigori ed all'isolamento delle carceri criminali. Colà non le verrà fatto di sedurre i compagni a fare » delle ritrattazioni, ed a violare impudentemente il dovere » della sincerità che hanno verso Sua Maestà. Ella è un uomo » ostinato, e pericoloso per gl'interessi e per la verità dell' » inquisizione. » Fui di notte trasportato alle carceri di Venezia: severo acerbissimo trattamento misurava i miei giorni. Mi vennero nuove apprensioni e dubbi sulla *costanza* de' compagni che io lasciava a San Michele. Quante e quante notti insonni e di terrore!

Alle prigioni di Venezia mi si erano date due *spie* nelle stanze laterali: esse non fecero bene il loro mestiere, ed io le conobbi, e le delusi. Ma da esse seppi almeno, — ah! trista cosa! — che tutti que' buoni *secondini*, e il *sergente Fantoni* che ci erano stati così benevoli, ed avevano fatto tanto pel nostro vantaggio, erano stati accusati da uno de' *nostri* e quindi processati, erano stati condannati a *pene temporarie*. Quest'atto di perfidia scoraggiò tutti i processati: abbandonati al loro proprio giudizio, privi del mio consiglio, convinti di *fraudolento procedere* negli esami, caddero e confermarono le *prime confessioni*, gravando me della *colpa* di averli *sedotti*. Nuovo pericolo per me. E questo non era tutto. Vengo ora al filo della *Costituzione latina*.

Duranti gli esami che la Commissione faceva a San Michele, stavano sempre nella camera medesima *Villa, Tisi e Zerbini*. Era discorso fra essi loro del *finale risultato del processo* in seguito delle confessioni unanimità fatte alla Polizia, poi *ritrattate*, indi *confermate*. *Tisi* diceva che non dovea temersi che fosse altrimenti raccolta la *prova legale* dell'*imputato* alto *tradimento*, perchè aggiungeva egli: « La Commissione » non potrà indurre *Foresti* a confessarlo; gli altri non ne » hanno che una vaga congettura: » e poi con certa chisiotica importanza « il solo documento che farebbe prova legale » del *crimine* è nascosto, » e qui in una spensierata buona fede raccontava come e quando era stato occultato quell'im-

portante documento della *Costituzione latina*, e dettagliava la parte che Carravieri e la defunta Tosi avevano avuta in quell'occultamento. — Villa ascolta tutto e poi con qualche specioso innocente pretesto si fa condurre al cospetto della Commissione, e rivela il confidato segreto. Si chiama Carravieri all'esame: non può resistere alle amminicolate circostanze che gli si rinfacciano, e conferma tutto. Salvotti con due altri giudici ed un distaccamento di cavalleria si recano a Crespino: si arresta l'innocente marito della morta Tosi, che pretendevasi complice: si trovano le *carte* nel luogo preciso indicato da Villa, e con esse si ritorna a Venezia.

Ed ecco negli atti del processo la *prova legale dell'alto tradimento*. La Commissione ne esulta. Io erane al buio. Quando una mattina in ora straordinaria, la Commissione mi fa condurre a lei. Vi era sulle labbra dei giudici un insolito maligno ghigno; e io seppi indovinarne il perché. Salvotti riassume i già vietati ed inutili interrogatorii fattimi sull'esistenza del *guelfismo*: poi viene di mano in mano al *convegno* di Bologna dove fu redatto quel fatale foglio: poi lo si indica col vero nome di *Costituzione latina*. Io fingo di non capire l'oggetto di queste varie domande. Salvotti inviperito si leva su: toglie da una cartella quella identica *Costituzione latina*, me la mostra con cipiglio minaccioso, e poi dice: « avrà ella ancora » *la sfrontatezza di negare che la Carboneria di cui ella è* » *uno de' capi, non era una società cospiratrice politicamente?* » *Vorrà negarlo a fronte di questo documento?* — Resto sbalordito; poi mi rimetto, e dico — che io non sapeva quali » *persone fossero rappresentate da quelle firme: che io non* » *era intervenuto alla redazione di quell'atto: (e per non la-* » *sciare la responsabilità al povero Carravieri) proseguiva:* » *che io avea dato quel documento a Carravieri, a cui egli* » *era interamente estraneo, e che era venuto nelle mie mani* » *dalla parte di Tommasi, il quale non me ne avea data spie-* » *gazione veruna. Era balorda la difesa ma io non volea con-* » *fessare. — Mentitore —* sorgeva Salvotti — *mentitore sfac-* » *iatissimo: io non la credeo capace di tanto: ella è il più* » *sviscerato nemico del governo che l'avea onorato della sua* » *confidenza come giudice. — Indegno! vada: ella ha voluto*

» *perdersi, suo danno! intanto ella pensi che con l'appoggio*  
» *di questo solo documento, tutti i tribunali del mondo possono*  
» *giustamente condannarla alla pena capitale.* — E sia così:  
» dissi io: e non zittii più. » Fui ricondotto alla prigione con  
l'inferno nell'anima; e d'allora in poi mi ritenni irreparabilmente *perduto*.

Congetturai tanto e tanto sulla persona che avea operato un tal tradimento: ora mi arrestava in *Tisi*, ora sopra *Carravieri*, e li malediceva in cuor mio. Villa, che, chiusi i processi, era stato messo in una prigione vicina, e col quale conversava giorno e notte, non mi *disse mai verbo* su quel suo perfido trascorso; ed io non gliene facea cenno, perchè realmente non lo potea immaginare consapevole del fatto. Ma poi allo Spielberg, un giorno alla finestra io conversava col bravo Colonello *Moretti*, e gli veniva dicendo come io era stato tradito dagli amici più intimi, illustrando l'asserzione col fatto di quel *documento* che avrebbe dovuto per sempre essere stato sepolto ed ignoto, senza l'opera iniqua o di *Tisi*, o di *Carravieri*: Villa che dall'altra finestra udiva tutta questa conversazione, e che allora si era *dato interamente alla religione*, ci interruppe: e mi disse: *Foresti, ti domando perdono per l'amor di Dio: non incolpare di quel tradimento i due innocenti tuoi amici Tisi e Carravieri; io sono stato il traditore*, e diceva questo *piangendo*. Dio mi *avea accecato*: la *Religione* ti *impone* di perdonarmi, ne *avrà* ricompensa in cielo. E poscia mi fece la descrizione del fatto tal quale io lo riferiva fedelmente poc' anzi.

*Villa* dunque, come io diceva in principio, era stato l'uomo il più funesto nel nostro processo. Egli avea tradito *Fortini*, tradito *Oroboni*, tradito *me*, e sacrificato tutti. Lo stesso *Carravieri* fu arrestato dietro deposizione congetturale di Villa: egli moriva allo Spielberg di malattia di polmone, nel momento stesso che arrivava da Vienna il decreto della sua liberazione, come premio de' suoi tradimenti e della sua malvagità. *Andryane* ha detto tutto, e non importa che io vada oltre.

I processi e le sentenze passarono all'*appello*, e poi al *Supremo revisorio* di *Verona*, indi, *sottomesse* alla sovrana

autorità dell'Imperatore. E ne venne: Che nel novembre (il giorno dopo San Martino) del 1821, io fui di notte tolto dalle carceri dei Piombi, dove era in compagnia di *Cesare Armari* (Pellico ne parla al cap. 47 delle *Mie Prigioni*), e scortato dal custode delle carceri criminali e due guardie ad una delle prigioni orribili dell'*ex Inquisizione*. Non mi si volle neppure permettere di prendere il mio cappello, e di salutare il mio compagno. Già da qualche tempo correva voce che presto giugnerebbono a Venezia le supreme risoluzioni dell'Imperatore sul nostro destino; ed io le attendeva severe, esiziali.

Per la qual cosa io avea vagheggiato sempre l'idea del suicidio. Maroncelli non racconta bene la cosa nelle sue *Addizioni*. Il fatto era questo. Fino da quando io era a San Michele avea involato dalla cucina del Capo carceriere *Gardani*, un temperino, e me lo era nascosto in un bavero di un mio soprabito. Io lo custodiva con gelosa cura: ne' miei terrori occasionali, lo risguardava come il mio liberatore; e quindi il possederlo era un vero bene per me.

Mi si mise dunque dentro una di quelle orrende prigioni, la cui sola vista è capace di abbattere l'anima la più vigorosa. Una cameretta bassa, con le muraglie di marmo da cui sgocciola e trasuda l'umidità de' secoli. Una luce fioca che viene da uno stretto corridore, ed entra per un fenestrone munito di tre giri di grosse barre di ferro. Una porticella di ferro bassa bassa, per cui fa mestieri chinarsi giù per passarla. In questa stanzetta vi era un letticciuolo da un canto, un tavolino rozzo, ed una mastella vecchia fetente. Da molto tempo non vi era stata colà un'anima vivente. Il custode mi precedeva con un lumicino. Entrato che fui, dissi: *Pianta, parlate chiaro: qui mettono i condannati alla morte? Oh cosa tu mai ella ad immaginarsi?* rispose egli: *Sì tranquillizzati: posso dirle solamente che è arrivato un alto personaggio da Vienna, e col quale ella parlerà domattina di buon'ora. Le abbisogna qualche cosa? Portatemi un lume, una bottiglia di buon vino di Conegliano ed un libro.* E mi portò tutto subito subito. Il libro era un volumetto di *Buffon*.

Presi alcuni sorsi di vino, aprii il libro, ma invano: la mente era tutta assorta a spiegare l'oggetto di quella scena

straordinaria ed inattesa. D'idea in idea, arrivai alla convinzione, che quello era un atto preparatorio per la lettura solenne della sentenza, e che attese tutte le circostanze che mi gravavano: la mia qualità di pubblico impiegato: la mia risoluta ostinazione nel non voler confessare nulla nulla che concernesse l'oggetto politico della società: la severa natura dell'Imperatore: la creduta necessità di dare un pubblico efficace esempio, tutto mi induceva nella convinzione, che io era condannato alla pena capitale. A questo ragionamento teneva dietro l'idea antica e tanto ruminata in mente del suicidio. E bisogna eseguirlo, e subito, io diceva fra me. Imperocchè se anche non fossi condannato alla morte, non potrei sfuggire l'esposizione al pubblico, ed i ferri, chi sa per quanto? Mi occorrevo poi al pensiero gli amati della mia famiglia, e la mia fidanzata: e qui ammutiva, sospirava, e mi sentiva cader delle lagrime. E credeva intanto di incoraggiarmi all'estremo atto, bevendo di quel vino generoso. Vuotai la bottiglia; ma l'idea del suicidio ingigantiva di più: caro vino! Era trascorsa la mezza notte. Levo dal bavero del mio soprabito il temperino, lo guardo, parmi aguzzo abbastanza. Mi metto in camicia: mi stendo supino sul letto: mi sbottono la camicia, alzo la mano ed infitto con un forte colpo la lamina del temperino appunto alla forcilla del petto (ne ho ancora la cicatrice). Sgorga il sangue, sento un lieve dolore, cui succede una respirazione affannosa: credo di morire e ne godo. Ma nel levare via il temperino, m'avveggo che la lamina ne è rotta alla metà: la metà mancante era rimasta infissa nel petto ferito. Getto a terra questo frantume d'arma, e mi copro il volto col lenzuolo, aspettando con serena calma l'ultimo respiro. Ahimè che il sangue sgorga, ma non si manifestano sintomi di morte. Allora argomento che la ferita non fosse stata abbastanza profonda; e nel delirante orgasmo di voler pur la morte, mi levo, prendo la bottiglia di cristallo dov'era stato il vino, la rompo in frantumi, ed incomincio ad ingoiarli voracemente l'uno dopo l'altro, con la certezza che taluno de' più acuminati mi avrebbe leso gl'intestini, e così sarei morto. E temendo che l'effetto desiderato non avvenisse per qualche altra combinazione come quella del temperino, m'incomincio a scarnificare

alle arterie delle braccia. La violenta successione di questi atti, la tensione nel sistema nervoso della testa, il sangue che sempre scorre fuori dalle ferite, mi spossano che non posso quasi più nè muovermi, nè pensare. Per arrestare il sangue, mi metto sul petto un fazzoletto, e vi ripiego a più doppi il lenzuolo..... e non ne so di più.... chi 'l crederebbe? m' addormentai.

All' alba una mano mi scuote fortemente, ed una voce mi eccita ad alzarmi subito subito. Apro gli occhi, e veggio il carceriere Pianta con un lanternino in mano. Ei non s' avvede nè delle mie ferite, nè dei frantumi della bottiglia, tanto poca era la luce. Eccomi bello e vestito, gli dico, mettendomi su in fretta il soprabito. Egli poi dice: Signore, mi dispiace, ma io debbo metterle le manette: E perchè? Tali sono gli ordini. Mette a terra il lanternino, mi immanetta: e lo segno lungo lungo quel tortuoso scuro corridore. All' estremità interna del *ponte dei sospiri*, che mette dal palazzo del Doge alle carceri criminali, vi è la camera del medico fiscale. Stavano all' uscio due sentinelle tedesche col fucile. Aperto l' uscio, scorgo nella camera bene illuminata un Signore di benigno aspetto insignito di parecchie decorazioni che siede ad un tavolino coperto di tappeto con due candelieri sopra. Ad un lato un altro tavolino con un uomo giovine, che ha carta, calamaio e penne, ed una busta. Appena metto il piede sul limitare, che il giovine (il Segretario) manda un grido, e dice « oh Dio! cosa è » stato? Signor Foresti ella è tutto insanguinato; — ed io avea » infatti sangue alle mani, al volto, ai capegli, conseguenza » delle contorsioni e dei movimenti agitati fatti dopo il tentativo suicidio. Il personaggio (il cavaliere Mazzetti tirolese » senatore al supremo Revisorio) si alza di sbalzo, mi si avvicina, grida, carceriere, carceriere, un medico subito subito. » Mettetevi a sedere, indi dice a me benignamente. — Mi siedo. — » E cosa è stato, cosa avete fatto, infelice giovine, voi avete » attentato ai vostri giorni? — Sì, sì, io gridai, ho voluto uccidermi, e mi duole profondamente di non aver conseguito il » mio intento. — Ma perchè? ripigliava Mazzetti. — Per sottrarmi alla crudeltà, alla ferocia, alla tirannia del vostro Imperatore che mi fa languire da due anni in prigione, onde io

» vada poi a finire sul patibolo. Ma spero che nè egli, nè voi, nè gli altri suoi sgherri avrete questa barbara soddisfazione. Sono risoluto di distruggermi. — E qui io aggiungeva tante altre cose che chiarivano la mia costanza ne' miei principii politici, la giustizia di essi, il dispotismo del conquistatore, l'amor di patria ec.; e tale era la foga delle idee e delle parole che le rappresentavano, che io suppongo che il Senatore mi ritenesse fuori di senno, perchè tutto era espresso con molto disordine.

» Mi lasciò dire e dire, e poi (davvero si comportò umanamente) cominciava presso a poco così. — Come? voi volete distruggervi, nel momento che Sua Maestà col mezzo mio vi presenta la mano del perdono e della mercè? Voi volete distruggervi in onta del sentimento naturale della propria conservazione, e della voce della religione che dichiara peccato il suicidio? Volete distruggervi nel fiore dell'età, accelerare la morte di vostro padre, addolorare la vostra famiglia; e impedire alle combinazioni del tempo e della vita un miglioramento nella vostra sorte? Perché poi alfin fine, il vostro delitto è l'effetto di un mal inteso patriottismo, e una colpa meramente politica; e la vostra condanna, se anche ne doveste soffrire una, non vi degrada, non vi infama nell'opinione pubblica: e le vicende del mondo potrebbero anzi farvene gloria e merito — e così diceva altre cose consimili dedotte ora dal dovere morale, ora dal dovere religioso, ed ora dai suggerimenti dell'esperienza e della saggezza umana. Ed io mi calmava a poco a poco, e mi si insinuava nell'animo un rincrescimento di quell'attentato, e mi vergognava anticipatamente di tutti quegli odiosi commenti che la gente si permette sulla condotta di un tale agente (suicida).

Il medico fiscale (Dosmo) frattanto entrava nella camera. Esaminò le ferite: quella del petto grave ma non pericolosa: lievi quelle alle braccia, e di dubbiosa conseguenza il cristallo che io avea inghiottito. Finchè non ne fosse estratto fino l'ultimo atomo, esservi sempre da temere lesione ai visceri. Fui ricondotto al carcere: si proibì di darmi forchette, coltelli e vetri, e due guardie dovevano giorno e notte stare

in mia compagnia. È impossibile di immaginarsi uno stato più penoso ed agitato del mio, con que' due testimonii continui. I farmaci apprestati ebbero buon effetto. Col mezzo di polentine e di olio di lino, mi si tolsero dal ventre i pezzi di cristallo, i quali il medico estraeva con una bacchetta da miei escrementi (sporca cosa!): con un certo corrosivo si costrinse la lamina ad uscire: si cominciò a rimarginare la ferita al petto che mi cagionò atrocissimi dolori durante lo stato d'infiammazione; e così dopo parecchi giorni fu dichiarato che io era interamente fuori di pericolo.

Cominciò la tortura morale, che era il precipuo oggetto della missione di Mazzetti. Al primo interrogatorio, mi leggeva un autografo di Sua Maestà indiritto al Presidente del Supremo Revisorio, a cui diceva: *che commutava per grazia la pena capitale proferita contro Villa, Fortini, Oroboni, Bacchiaga, Canonici, Monti, Delfini, Rinaldi, Cecchetti*, in quindici o vent'anni di ferri; ma ordinava l'esecuzione della *pena capitale* in conformità di legge, contro *Foresti, Munari e Solera*: purchè, *non avessero delle importanti rivelazioni da fare sul soggetto dell'alto tradimento per cui erano stati condannati; nel qual caso la morte si commutava anche per essi a vent'anni di carcere duro.*

« Dipende solamente da Voi, come udite, signor Foresti, »  
 » a salvare la vita: dovete essere franco e sincero: mostrare »  
 » il vostro pentimento, e se farete così, io vi impegno la mia »  
 » parola d'onore, che i *vent'anni* saranno ridotti anche a soli »  
 » *dieci, otto*, ed anche *sei*. Così diceva Mazzetti.

» Ma io non ho nulla nulla da dire, rispondeva io, non »  
 » posso che ripetere quello che ho già deposto in processo.

» Voi, signor Foresti, vi siete mostrato ostinato, avete »  
 » fatt'uso di molte reticenze, ed avevate perfino persuaso ai »  
 » vostri compagni di ritrattare le loro prime confessioni. Ella »  
 » è questa una prova evidente della vostra intenzione di oc- »  
 » cultare al governo di Sua Maestà tutto ciò che può interes- »  
 » sare la sua politica esistenza in Italia.

» Io ripeto che non ho nulla da dire; e rimarrà a V. E. »  
 » l'eseguimento del tristo dovere di far mettere ad effetto la »  
 » sentenza capitale. »



Ebbene: io cercherò di aiutarvi la memoria; ripigliava il Senatore; e qui veniva fuori con molti nomi, il *Principe di Calabria*, il *Cardinale Consalvi*, il *Principe di Carignano*, *Santa Rosa* ec. E poi passava ad incidenti e fatti a me ignoti. La politica della *Russia* ed *Inghilterra* ec.

Questi esami, che non condussero ad alcun risultato, durarono parecchi giorni; e così si fece con *Solera* e *Munari*, i quali erano chiusi in altre prigioni a grande distanza da me. Me lo dissero eglino stessi, dopo che ci rivedemmo.

Fummo in seguito traslocati tutti e tre al monastero di San Michele, ove duravano contro di me i rigori di sorveglianza.

Vi giungeva appunto nel giorno che moriva il Professore *Ressi*, e venivano liberati dalla prigionia, il distinto filosofo e legista *Romagnosi*, ed il conte Giovanni *Arriobene*.<sup>1</sup>

All'antivigilia di Natale eravamo chiamati tutti nella Sala della Commissione per udire le *Sentenze*.<sup>2</sup>

Alla vigilia di Natale eravamo condotti incatenati a fare spettacolo pubblico. Era verso mezzogiorno: sereno e lucido. Un alto e vasto palco nella piazzetta di San Marco. La piazza, gli edifizî magnifici che la circondano stipati di popolo d'ogni rango ed età e sesso. Il Vicerè assisteva alla rappresentazione dal gran balcone del palazzo imperiale. Tutta la guarnigione sotto le armi: quattro pezzi carichi: gli artiglieri con la miccia, a poca distanza dal palco: una cannoniera armata alla rada fra le due colonne. Un giudice dalla galleria del palazzo dogale leggeva la sentenza ad alta voce. Da tutti ricevevmo segni di pietà e di simpatia, perfino dal generale maggiore Chatler che comandava la Piazza. Normorio sordo alla parola morte: alto e giallivo a quello della grazia: bella grazia!

<sup>1</sup> Sui casi di lui vedi le *Memorie di un esule* nella *Rivista Contemporanea*, aprile, maggio 1860, pag. 1-50.

<sup>2</sup> Un fatto dà risalto al bel carattere di *Orobani*. Salvotti si diceva che per favore speciale del *Vice-Re* ci era permesso di tener coperta la testa e gli occhi col cappello durante la nostra esposizione al pubblico. *Orobani* si era levato il cappello. Uno de' secondini gli diceva: Signor Conte, si copra la testa e gli occhi. No, rispondeva esso, voglio star qui scoperto: non mi vergogno di essere in questo luogo: vi sono per una bella e santa causa: voglio che tutti mi veggano bene.

Nel ritornare in gondola a San Michele, sventolamento di fazzoletti bianchi, dimenamento di mani, gesti di incoraggiamento dalle signore particolarmente. In quella stessa sera delle anime buone ci diedero una serenata dalla laguna che intornia il monastero. Espressione indubbia del sentimento del popolo: pietà e favore per noi: odio pel governo che credeva di aver riportato quel giorno un grande trionfo. Sbagliò in politica: fu maladetto da tutti, almeno dalla generalità.

### OSSERVAZIONE.

Avvi nulla di più barbaramente raffinato e divisato, che il martorio cui l'Austria sottometteva tre creature (Solera, Munari, Foresti), tenendole per quaranta giorni, sul passo estremo fra la *vita* e la *morte*?

E perchè?

Perchè (le idee del tempo avendo abolita la tortura) si voleva torturare ferocemente la sensibilità di questi tre uomini, onde deponessero ciò che si supponeva essere a loro cognizione.

Ma era certo poi che ne sapevano?

E se ne sapevano, dov'era la legge che autorizzasse siffatta crudele indiretta tortura?

Ed il tentativo solo di quella tortura di nuovo conio non potea ella trascinare ad atti di disperazione le vittime?

Non potea alterare lo stato della loro salute, e recar loro gran danno?

Ed il governo austriaco è generoso e saggio?

Munari infatti sotto quella tortura provava un rallentamento alla vescica, ed un'affluenza di sangue, che per più giorni gli uscì mescolato all'orina.

Solera si era fatto preparare un altare nella stanza e si disponeva alla morte. Ma era simulazione. Allora egli era già venduto al governo: lo vedremo in seguito.

Foresti, da quella stessa insolita antilegale procedura adottata in tale contingenza, arguiva (e fu gran bene per lui), che la sentenza capitale non sarebbesi eseguita. Ma la terribile incertezza durò quaranta giorni.

## CONDOTTE NOTEVOLI

## DI ALCUNI DE' CONDANNATI E PRINCIPALI CARBONARI.

In processo la più gran parte si mostrò debole: età ed inesperienza ne furono forse le principali cause. *Mal talento* in pochi. Imperocchè (bisogna ben averlo presente) durante i maneggi segreti della Carboneria (1817-1818), *nessuno, nessuno* de' processati e de' molti carbonari del Ferrarese, della Romagna e del Veneto tradirono il segreto. E tutti lo conoscevano bene. Per un briccone, era tempo di farsi una ragguardevole fortuna; potea svelare i preparativi delle scoppiate rivoluzioni di Napoli e Piemonte. Qualsiasi *apprendente* sapeva tali cose. Eppure il briccone non vi fu. Avvennero le rivoluzioni.

O grande *convinsione* di puro patriottismo, o grande *retitudine* di carattere morale, era certo nella massa di que' giovani di *quel tempo*.

*Tradirono poscia:*

1. *Carlo Greppi* di Polesella. Io l'avea fatto carbonaro; ma era semplice apprendente, e ne sapeva quindi ben poco della Società. Quest' uomo infamissimo si vendè al governo austriaco che lo avea tanto perseguitato, *per avere la formitura delle proviande dei distaccamenti austriaci che passavano per la Polesella* luogo di *tappa militare*. Ebbe la sfrontatezza (novello Giuda) di tenermi a bada in casa mia ed all' uffizio pretoriale, finchè giunse il Commissario *Lancetti* con la forza, e mi arrestarono. Benchè molti dei processati lo incolpassero di partecipazione nella Carboneria, pure ei non fu arrestato. Godè sempre della sua perfidamente comprata impunità. *Salvotti* me lo confermava nelle nostre conversazioni.

2. *Antonio Villa* di Fratta, tradi, ed in questo carte se ne sono già date le prove. Voleva egli solamente salvaro le *apparenze*: sentiva troppo il peso dell' *infamia* che perseguita l' *impunitista*; non era del tutto demoralizzato. Dovea rimanere in prigione solamente *un quinquennio*: uscirsene con Solera: i quali erano condannati entrambi a vent'anni di carcere duro.

spingeva la sua implacabile ferocia verso di noi, fu mestieri di ricordarsi che durante il tempo che ci era concesso per deliberare sulla *proposta alternativa*, non si volle mai diminuire di un *atomo* il consueto rigore. Eppure fino dal primo momento della fattaci proposta, avevamo tutti fatto conoscere che preferivamo la deportazione in America.

Accettata definitivamente la deportazione in America, fummo condotti alle carceri politiche della città di Brünn, e colà fummo trattati bene. Avevamo una *sala* di comune convegno, leggevamo *gazzette* e *libri* a nostro piacere. Pranzi continui, e giulive conversazioni fra noi. Arrivavano intanto colà un fratello di *Confalonieri*, una sorella di *Borsieri*, ed un fratello di *Castiglia*. Rimanemmo in quelle carceri vestiti alla borghese dal novembre ai *primi di marzo* 1836. In vetture con soldatesca di scorta fummo condotti al castello di Gradisca, luogo ameno e sanissimo, e che contribuì molto a rimetterci le forze quasi esauste dalla lunga prigionia. Nelle città tutte dove passavamo eravamo ricevuti con festevole accoglienza dal popolo: ad Udine eravamo sì pressati da una folla festeggiante, che il Commissario che ci accompagnava si mise in apprensione di qualche sedizione popolare; e domandò l'aiuto di una compagnia di linea per dissipare la folla.

Stammo a Gradisca fino ai primi di agosto. Il trattamento fu sempre eccellente. Sortivamo dal castello ogni giorno a fare lunghe passeggiate ne' dintorni, ed accompagnati dal Commissario, e da una sola guardia disarmata. Abbiamo fatto delle corse in carrozza od a cavallo fino a Monfalcone, a Gorizia, ed altri luoghi. Ci fu permesso di prendere i bagni di mare. Avemmo conviti e conversazioni serali. Visite liberissime dai cittadini e cittadine di Gradisca. I nostri parenti vennero a vederci, e stettero con noi parecchi giorni; e così ce la passammo, rinvigorendo sempre più le nostre forze, finchè di notte a piccole partite fummo condotti a Trieste, dove ci imbarcammo ai primi di agosto 1836 nel vascello l' *Ussero* comandato da un dalmata. A Gradisca fummo raggiunti da quelli che erano stati condannati a gravi pene a Milano di recente, cioè: avvocato *Bargnani* di Brescia, dottor *Luigi Tinelli* di Milano, e *Bonzoni* di Cremona. Aveano avuta parte alla Giovine

Italia; e *Benzoni* si era battuto nella spedizione *Mazzini* di Savoia. — *Pallavicino* intanto era da *Gradisca* stato trasferito a *Praga*, e *Manfredini*, l'ex Direttore della Posta di Mantova, era là a *Gradisca* e vi rimase, nè so cosa poi avvenisse di lui.

Nel brick *Ussero* erano imbarcati *Foresti*, *Castillia*, *Borsieri*, *Argenti*, *Albinola*, *Tinelli*, *Bargnani*, *Benzoni*, *Confalonieri* venne dipoi in un vascello mercantile, perchè era gravemente infermo al tempo della nostra partenza. Stemma in mare quasi tre mesi, perchè approdammo a Nuova-York il 20 ottobre 1836. Durante il tragitto avemmo il pranzo dato agli uffiziali. Il vascello era presidiato da un distaccamento di guardie di polizia, ed erano montati parecchi cannoni. Non potemmo mai sbarcare neppure a Gibilterra dove ci arrestammo 8 giorni. A Nuova-Yorck fummo ricevuti dal Console generale austriaco. Gl' Italiani ivi residenti ci trattarono con uno splendidissimo pranzo otto giorni dopo il nostro arrivo; e le *Gazzette* tutte parlarono di noi continuamente per due o tre mesi, raccomandandoci alla stima e simpatia del pubblico. Invettive acerbissime contro la durezza del governo austriaco.

FINE.

Digitized by Google

## INDICE ALFABETICO.

*NB.* I nomi dei morti sul patibolo, in carcere, in battaglia, in esilio ec., sono contrassegnati da un \*. Gli altri senza alcun segno sono quelli di coloro che patirono galera, ergastolo, carcere, esilio o altre persecuzioni. — Il numero indica la pagina.

### A

Abbamonti Giuseppe, cav., 121.  
 Acamfora Angelo, orfice, 167.  
 \* Acconci Alberto, 575, 576.  
 Acconciagio, 124.  
 Aceto (D') Giovanni, 356.  
 Adami Luigi, 373, 382.  
 \* Adorno Carmelo, 469.  
 \* Adorno Mario, avvocato, 469.  
 Agati Francesco, 145.  
 \* Agelli Luigi, 343.  
 \* Agnese (D') Ercole, presidente del direttorio, 119.  
 Agosti Carlo, caporale, 423.  
 \* Agostini Giovanni, 576.  
 Aguzzoli Antonio, 408.  
 \* Aimino Vincenzo, capitano, 175, 186.  
 Aimino Vittorio, capitano, 175.  
 \* Albanese Giuseppe, 119.  
 Albano Michele, ufficiale, 154.  
 Albano, ingegnere, 191.  
 Albarella Giuseppe, 121.  
 Albera, studente, 176.  
 Alherici, 290.  
 \* Alberini Bernardo, 120.  
 \* Alberti Giuseppe, 552.  
 \* Albertini, 635, 637.  
 Albinola, 636, 639.  
 Alda, tenente colonnello, 177.  
 Alessandrini Carlo, 514.  
 Alfano Raffaele, 167.  
 Allegra Carmine, sacerdote, 559.  
 \* Alemanni Benedetto, sottotenente, 175.  
 Alleva Giuseppe, ufficiale, 154.  
 Alpruni, prof., 131.  
 Amadei Luigi, 514.  
 \* Amari Ferdinando, 165.  
 Amato Francesco, sarto, 165.  
 \* Amidei Giuseppe, 576.  
 \* Andreassi Colombo, ufficiale, 75.

VARRUCCI. — *I martiri.*

\* Andreoli Giuseppe, sacerdote, 282-8, 379.  
 \* Andrietti, capitano, 186.  
 Andryane Alessandro Filippo, 264, 265, 636.  
 Anelli Giovanni, 165.  
 Anelli Giuseppe, 165.  
 \* Anfossi Augusto, 526-9, 555.  
 \* Angeletti Domenico, milite, 578.  
 Angeletti Niccola Antonio, ufficiale, 146-9.  
 Angelini Angelo, 517.  
 Angelini Antonio, 408.  
 Angeloni Luigi, 191, 192, 356-62.  
 \* Angelotti Francesco, 465.  
 \* Anghinoni, studente, 521.  
 Angotti Antonio, 165.  
 \* Annovazzi Felice, 552.  
 Analdi Guglielmo, cav., colonnello, 171, 174.  
 Ansaloni Gaetano, 408.  
 Ansaloni Giuseppe, 408.  
 Ansaloni Pietro, 408.  
 \* Antico Emidio, 470.  
 Antinossi Francesco, 471.  
 Antinossi Innocenzo, 471.  
 Antonelli Pietro, tenente, 175.  
 Apicella Pasquale, proprietario, 297.  
 Apicella Gallotti Serafino, 296.  
 Apostoli Francesco, 132, 134.  
 \* Appiani Giovanni, ingegnere, 171, 174, 184.  
 Aprile, ufficiale, 67-8, 149.  
 Araldi Angelo, 388.  
 Araldi Gaetano, 389.  
 Araldi Luigi, 389.  
 Arbaudi Stefano, sottotenente, 175.  
 Arconati Giuseppe, marchese, 191, 264, 265.  
 Arcovito, generale, 150, 157.  
 \* Arcucci Giovanni, medico, 120.

- Arduino Niccola, tenente, 438.  
 Arese Francesco, barone, 264, 265, 636.  
 Argenti, 636, 639.  
 \*Argento, 469.  
 \*Arlotti Giulio, 573.  
 Armandi, generale, 349.  
 Armano Carlo, conte, luogotenente, 174.  
 Armari Cesare, 622, 632.  
 \*Armuzzi Giuseppe, 333.  
 \*Aro, avvocato, 169.  
 \*Arolasi, maggiore, 186.  
 \*Arrighini, 576.  
 Arrivabene Ferdinando, 134.  
 Arrivabene Giovanni, conte, 191, 264, 265, 627.  
 Artioli Giuseppe, 383.  
 \*Assanti Vincenzo, 120.  
 \*Assisa Pasquale, ufficiale, 75.  
 Assolari, studente, 176.  
 \*Astore Francesco, giudice di pace, 120.  
 Attinelli Giuseppe, alate, 165.  
 Auria (D') Carlo, 167.  
 Auria (D') Serafino, tenente, 157.  
 \*Avella Antonio, 120.  
 Avezana Giuseppe, sottotenente, 175.  
 \*Azari Antonio, 169.  
 Azario, avvocato, 429.
- BB**
- Bacchi Rinaldo, 383.  
 \*Bacchiaga Giovanni, 230, 231, 250-51, 626, 630, 631, 632, 636, 637.  
 Bacciolani Lottario, 407.  
 \*Baccioletti Francesco, 343.  
 \*Badarò medico, 190.  
 \*Baffa Pasquale, grecista, 112-4.  
 — (moglie), 113.  
 Baggi, curato, 134.  
 Baggiolini Cristoforo, cherico, 176.  
 \*Bagni Domenicantonio, 120.  
 \*Bagni Francesco, medico e prof., 120.  
 Baguzzi, studente, 176.  
 \*Bai Maria, 552.  
 Balbi Gerardo, proprietario, 297.  
 \*Balbiani Eugenio, milite, 578.  
 Balboni Carlo, 312.  
 \*Baldani Cammillo, impiegato, 584.  
 \*Baldi Angiolo, 576.  
 Baldi Gaetano, ex-ufficiale, 314.  
 Baldoni Andrea, 314.  
 Balestra, chirurgo, 419.  
 \*Baliotti Pietro, milite, 578.  
 Balladore Luigi, banchiere, 475.  
 \*Ballotta Vincenzo, 466.  
 Balsamo Domenico, sarto, 165.  
 \*Balucchieri Paolo, 466.  
 Bandi Giuseppe, 517.  
 \*Bandiera Attilio, 472-91, 508, 509, 425.  
 \*Bandiera Emilio, 472-91, 508, 509, 425.  
 \*Bandirali Giuseppe, 553.  
 Baraldi Paolo, 387.  
 \*Barandier Carlo, sottotenente, 174, 186.  
 Barasa Andrea, 516.  
 \*Barbagallo Pittà Salvatore, 467.  
 Barbareux Federigo, medico, 175.  
 Barberio Cristoforo, negoziante, 297.  
 Barberis Antonio e Giuseppe, 174, 175, 480, 428.  
 Barbetti Alessandro, 407.  
 Barbetti Luigi, 408.  
 Barbi Bernardo, 387.  
 Barbieri Antonio, 388.  
 Barbieri Biagio, 290, 382.  
 \*Bardelli Desolina, 552.  
 \*Bardi Lodovico, 576.  
 Bargnani Alessandro, avvocato, 474, 638, 639.  
 \*Bari Francesco, 553.  
 \*Bariola Rosa, 552.  
 \*Barlei Francesco, 576.  
 Barletti, prof., 131.  
 Barocelli Giovanni, 516.  
 Baroni (De) Cappa Giuseppe, 471.  
 Baroni Luigi, cav., capitano, 171, 174, 203.  
 Bartolo Ignazio, 165.  
 \*Barzacchini Francesco, 576.  
 \*Barzanò Tommaso, ragioniere, 552, 555.  
 \*Barzellotti Luigi, 576.  
 Baschieri Antonio, dottore, 386, 395, 408.  
 Basile Niccola, eremita, 560.  
 Basilich, 135.  
 Bassi, capitano, 632.  
 \*Bassi Domenico, 343.  
 Bastasini, 636.  
 Basti Niccola, 356.  
 Battaglia Alfonso, 434.  
 \*Battioli Giuseppe, 552.  
 \*Battistessa Pasquale, gentiluomo, 55.  
 Beccanulli Francesco, 387.  
 \*Bechelli Alberto, 576.  
 \*Becheroni Achille, 576.  
 Bellerio, studente, 176.  
 \*Bellini Sante, 333.  
 \*Bello Michele, 561.  
 Belloli Cristoforo, chirurgo, 290, 291.  
 Belloli Rinaldo, dottore, 383.  
 \*Belloni Giuseppe, frate, 108.  
 \*Belloni Giuseppe, 551.



- \* Belloni Maria (il figlio di), 551.
- \* Bellotti Giuseppa, 552.
- Belluzzi, ufficiale, 347.
- \* Belluzzi Luigi, canapino, 585.
- Belponer Giuseppe, 144.
- Beltrami, studente, 521.
- \* Beltrami Giovanni, 552.
- Beltrandi Vittorio, alfiere, 175.
- Benatti Gaetano, 382.
- Bendai Paolo, 632, 639.
- Bendandi Paolo, 314.
- \* Benedetti Michele, milite, 578.
- \* Benedetti Pacifico, 333.
- Benedetto (di) Filippo, contadino, 297.
- \* Benelli Ippolito, avv., 353-4.
- \* Benini Zenone, 575, 576.
- \* Benni Gerardo, 573.
- \* Benozzi, 576.
- Bentivenga Rosa, 296.
- \* Bentivoglio Gaetano, 343.
- Benucci (vedova e figlie), 564-5.
- \* Benzi Bernardo, 552.
- Benzi Luigi, 383.
- Benzoni Cesare, 473, 638, 639.
- Beolchi Carlo, avv., 176, 183.
- Berardelli Antonio, 165.
- Berchet Giovanni, poeta, 205.
- Berchet, maggiore, 191.
- \* Beretta, 599.
- \* Beretta Alessandro, 552.
- Berghini, avv., 428.
- Bergonsi Gaetano, 388.
- \* Berlinghieri, 576.
- \* Bernaco Gennaro, 553.
- \* Bernardi Osanna, servente, 585.
- \* Bernardini Virginio, 576.
- Bernascone Carlo, 471.
- \* Bernasconi Innocenzo, 552.
- \* Bernasconi, falegname, 552.
- \* Bernes, capitano, 182.
- \* Bernini Riccardo, studente, 575, 576.
- \* Berruti Secondo, 169.
- Berrutti Luigi, foriera, 428.
- Bersani Giuseppe, 419.
- Berselli Antonio, 383.
- Berselli Gaetano, 383.
- Bertacchi Francesco, 517.
- Bertani Giuseppe, 388.
- Bertarione Giov. Domenico, avv., 175.
- Bertelli Giuseppe, 382.
- Bertelli Pietro, 387.
- \* Berteux, ufficiale, 163.
- \* Berti Francesco, 504, 506.
- \* Bertoglio Giosuè, 552.
- \* Bertoglio Giuseppe, 552.
- \* Bertolaia Giuseppe, 596.
- \* Bertolini, avv., 191.
- \* Bertolio Giacomo, 552.
- \* Bertolotti Luigi, 553.
- \* Bertucelli Giorgio, 576.
- \* Bevesti Giuseppe, 553.
- \* Besozzi Francesco, 553.
- \* Bessuti, 418.
- \* Bettini Pietro e Luigi, macellari, 584, 585.
- Bessi Giovanni, 517.
- \* Biagi Luigi, impiegato, 584.
- \* Biagini Pietro, milite, 578.
- \* Biagioli Giacomo, 516.
- \* Biagiotti Giovacchino, 577.
- \* Bianchesti, 169.
- \* Bianchi Angelo, 552.
- \* Bianchi Gaetano, 577.
- \* Bianchi Luigi, milite, 578.
- Bianchi Tommaso, prete, 474.
- \* Bianchini Romualdo, 577.
- \* Bianciardi Alessandro, 552.
- \* Bianco Carlo, conte, luogotenente, 171, 174, 177, 210-2.
- Bianco Pietro, cancelliere, 297.
- Biancoli Oreste, 512, 513, 514.
- Bianconi, prof., 134.
- \* Bifrare, 166.
- \* Biglia Giuseppe, sergente, 420, 423, 425.
- Biguardi Giacomo, 572.
- Bigoni, 134.
- Bisatti, 134.
- \* Bisceglia Domenico, 15, 20, 119.
- Bisi Giovanni, 382.
- Bizzarri Dionigio, 387.
- Bizzarri Mariano, 471.
- Bizzocchi Luigi, 382, 383.
- Blanco Antonio, ex-colonnello, 297.
- Blanco Enrico, ex-capitano, 297.
- Bocabadati, 389.
- \* Boccardi Metello, 577.
- Boccolari Antonio, 408.
- \* Boffa, abate, 169.
- Bolognini Francesco, 290.
- \* Bombaglio Carlo, 553.
- Bompani Francesco, 408.
- \* Bona, 135, 136.
- \* Bona Angelo, 553.
- Bonati Teodoro, prof., 131.
- Bonaventura Salvatore, 1447.
- \* Bondi Angelo, bracciante, 585.
- \* Bonella Felice, 553.
- Boneschi, studente, 176.
- Bonetti Antonio, 514.
- Bonetti Federico, 382.
- \* Boni Domenico, 290.
- \* Bonino Paolo, 169.
- Donito Andrea, gendarme, 297.

- \* Bono Fedele, 474.
- \* Bontempelli Giov. Battista, 553.
- \* Bonuccelli Raffaello, 577.
- \* Bordesio, 192.
- \* Bordoni Pietro, vetraio, 597-8.
- (sua moglie), 598.
- \* Borel Giuseppe, francese, 429.
- \* Borella Giuseppe, 553.
- \* Borelli, deputato, 150, 157.
- \* Borelli Giuseppe, medico, 290, 412.
- \* Borelli Pietro, milite, 578.
- \* Borelli Vincenzo, 288, 376, 379, 381-7.
- \* Borgazzi Girolamo, 531-3, 547, 555.
- \* Borghi, ufficiale, 347.
- \* Borghi Giuseppe, 401.
- \* Borioli Francesco, 590.
- \* Borra Lazzaro, tenente, 175.
- \* Borruto Gaetano, 560.
- \* Borsieri Pietro, 260-1, 264, 265, 636, 639.
- \* Bortone Michele, 294.
- \* Boschetti Petronio, 514.
- \* Boselli Antonio, 534-6, 555.
- \* Bosi Prospero, 289, 382.
- \* Bosio, 135.
- \* Bosio Marco Filippo, tenente, 175.
- \* Bosio Domenico, 552.
- \* Bossi Benigno, marchese, 264, 265.
- \* Bossi Giacinto, 132.
- \* Bossi Samuele, milite, 578.
- \* Bosso, ingegnere, 191.
- \* Bossoli Luigi, 382.
- \* Botta, avvocato, 169.
- \* Boyer, medico, 168.
- \* Bozzali Antonio, 387.
- \* Bozzano Giovanni, 576, 577.
- \* Bozzanti Luigi, ufficiale, 75.
- \* Bracale, 465.
- \* Brancolini Domenico, 388.
- \* Brandizzi Bernardo, 470.
- \* Bregoli, ufficiale, 146, 147.
- \* Brenzia, 553.
- \* Brescia, maggiore, 177, 181.
- \* Bressanini Rinaldo, 474.
- \* Brevini Carlo, 382.
- \* Brevini Giuseppe, 372, 382.
- \* Brigandi Giuseppe, prete, 144.
- \* Brigida (i fratelli), 25.
- \* Brilli Lorenzo, 577.
- \* Brini Cesare, 514.
- \* Brofferio Angelo, 419, 429.
- \* Broggi Carlo, 545-8, 555.
- \* Brunetti, milite, 578.
- \* Brunetti Roberto, 553.
- \* Brunetti Vittore, alfiere, 175.
- \* Bruscatinì Ferdinando, milite, 578.
- \* Buchi Giovanni, 573.

- \* Bufano Giuseppe, 295.
- \* Buffagni Costanzo, mercante, 372, 382, 408, 584, 585-8.
- \* Buffagni Giuseppe, 382.
- \* Buonarroti Filippo, 360, 361, 436-49.
- \* Buonsanti Roberto, canonico, 574, 577.
- \* Buonsiglioli Pietro, 514.
- \* Buono Giuseppe, 167.
- \* Buonocore Francesco, ufficiale, 75.
- \* Buonsignori Paolo, caoco, 552.
- \* Buontempelli Gaetano, 552.
- \* Buratti Filippo, bracciante, 585.
- \* Bussi, tenente, 182.
- \* Bussi Carlo, 474.
- \* Bussolari Geminiano, 553.
- \* Buttafuoco (fratelli), 134.
- \* Buzzi Francesco, cav., sottotenente, 175.
- \* Buzzi Giov. Battista, cav., capitano, 175.

## C

- \* Cacace Giuseppe, 120.
- \* Caccia Giacomo, impiegato, 552, 555.
- \* Caeciani Pietro, 514.
- \* Caglia Antonio, 299.
- \* Cagnoli Ilarione, milite, tenente, 175.
- \* Cagnoni Francesco, 553.
- \* Cagnoni Teresa, 552.
- \* Cairi Giuseppe, 553.
- \* Calabria Domenico, 297.
- \* Calabrò Bonaventura, sacerdote, 164, 165.
- \* Caldara, capitano, 124.
- \* Calderara Gabriele, 553.
- \* Caleffi Angelo, 382.
- \* Calini Amanzio, 553.
- \* Calisi Aniello, 120.
- \* Calore Gregorio, 471.
- \* Calori Filippo, 470.
- \* Calosi Leopoldo, 577.
- \* Calvello (Da) Luigi, frate, 143.
- \* Calvetti Goffredo, capitano, 174, 191.
- \* Calvetti Tommaso, capitano, 175.
- \* Camagrani Ferdinando, 577.
- \* Cambiagio, studente, 176.
- \* Cambria Anna, 568.
- \* Camerani Paolo, 517.
- \* Camerata, conte, 609, 610.
- \* Camiciottoli Lorenzo, milite, 578.
- \* Camisasca Tommaso, 590.
- \* Cammarano Alessandro, possidente, 295.
- \* Cammarano Francesco, 297.
- \* Cammarano Giuseppe, sacerdote, 297.
- \* Cammarano Michelangelo, 297.
- \* Cammarano Niccola, possidente, 295.
- \* Cammarota Giuseppe, ufficiale, 73.

- Camodeca Giuseppe, 471.  
 Campanile Francesco, tenente, 154.  
 \* Campati, studente, 553, 555.  
 Campi Giuseppe, 287, 353, 396, 411, 417, 418.  
 Campi Lodovico, 388.  
 Camporesi Giacomo, 517.  
 Canale Giov. Battista, 428.  
 \* Canali Giuseppe, 343.  
 \* Candia Giuseppe, 165.  
 \* Candiani Maria, 552.  
 Candiani Niccola, 388.  
 \* Canestri Francesco, 573.  
 Canfora Prisco, medico, 297.  
 Canonniere Giuseppe, 290, 327-8, 356, 381, 386, 447.  
 Canonici Giov. Battista, marchese, 230, 231, 332, 263, 608, 615, 626, 631, 632.  
 \* Cantaluppi Maria, 552.  
 \* Cantelli Antonio, contadino, 585.  
 Cantelli Luigi, 407.  
 Canterzani, prof., 132.  
 \* Cantino Antonio, 169.  
 Canudo Atlante, ufficiale, 154.  
 Canuti Filippo, 356.  
 Canzano Ferdinando, 144.  
 Canzano (duca di), 15, 20.  
 \* Canziani Angelo, 590.  
 \* Capella, 553.  
 Capitani Francesco, 471.  
 \* Capobianco, 139.  
 \* Caponetti Antonio, 470.  
 \* Caporaletti Vincenzo, carabiniere, 585.  
 \* Capozzoli Domenico, Patrizio e Donato (fratelli), 298-302.  
 Cappellani Federigo, 514.  
 Cappelli, dottore, 369.  
 Cappelletta Domenico, 166.  
 Cappi Andrea, 383.  
 Cappi Carlo, 517.  
 Cappuccio Giuseppe, abate, 157.  
 Caprara Carlo, conte, 132.  
 Caprara Gaetano, prete, 230, 231.  
 \* Caprilli Silvestro, milite, 578.  
 Caputo Gaetano, 165.  
 \* Caputo Sereno, amministratore dipartimentale, 120.  
 \* Carabba Giuseppe, 166.  
 \* Caracciolo Francesco, patrizio e ammiraglio, 56-60.  
 Caracciolo, 15, 20.  
 Caraffa, monaco, 50, 108.  
 \* Caraffa (conte di Ruvo) Ettore, 15, 20, 66-70, 116.  
 Carani Filippo, 382.  
 Carascosa Michele, generale, 143, 157.  
 \* Carati Paolo, 553.  
 Carbone Giacomo, 144.  
 \* Cardani Giuseppe, 553.  
 \* Cardella Girolamo, 466.  
 Cardini Giov. Battista, 408.  
 Cardone, barone, 560.  
 Carini, studente, 176.  
 Carletti Luigi, ex-militare, 307-8.  
 \* Carlo Cesare, impiegato, 295.  
 \* Carlomagno Niccolo, commissario della Repubblica, 119.  
 \* Carnaccini Giovanni, 343.  
 \* Carnassale Baldassarre, 470.  
 Caronzi Francesco, 290.  
 \* Carozza Giovanni, 561.  
 Carpi Aniceto, 382.  
 \* Carpi Evandro, pittore, 290, 291.  
 Carpi Francesco, 407.  
 Carrandini Romualdo, domestico, 314.  
 Carravieri Vincenzo, dottore, 230, 231, 613, 614, 616, 620, 621.  
 Carriello Antonio, contadino, 297.  
 \* Carriello Niccola, contadino, 295.  
 \* Carta Pietro, medico, 175, 190.  
 \* Cartoni, 577, 578.  
 \* Casacalenda (Di) Gennaro, 26.  
 \* Casadio Francesco, 516.  
 \* Casali Francesco, 372, 382, 409-11.  
 \* Casati Appollonia, 552.  
 \* Casati Michele, 553.  
 \* Caselli Paolo, 577.  
 \* Casini Candido, 573.  
 Casolani Giovanni, 514.  
 Cassano (duchessa di), 62, 122.  
 Cassano Luigi, alfiere, 175, 182.  
 Cassoli Luigi, 407.  
 \* Cassoli Pietro, 590.  
 \* Castagliola Michele, 120.  
 Castellani Pietro, legale, 307-8.  
 Castellari Giuseppe, 514.  
 \* Castelli Angelo, 553.  
 \* Castelli Ferdinando, 553.  
 Castelli Giuseppe, 372, 382, 407.  
 Castiglioni, studente, 176.  
 \* Castiglioni Dionigi, 553.  
 \* Castiglioni Silvestro, ex-ufficiale, 372, 382, 393-6, 407, 408, 416-7.  
 — Bossoli Enrichetta (moglie), 390-6, 416.  
 Castiglioni Vincenzo, prete, 389.  
 Castilia Carlo, 264, 265.  
 Castilia Gaetano, 255, 256, 259-60, 264, 265, 636, 639.  
 \* Castori Luigi, 573.  
 Catalano Niccola, 144.  
 Catalano Elisabetta, ricamatrice, 167.  
 \* Catani Eugenio, 577.

- \* Catani Cesare, 577.
- Caterina Giuseppe, pizzicagnolo, 395.
- Cattaneo, marchese, 423.
- \* Cattaneo Cammilla, 552.
- Cattaneo Carlo, 474.
- \* Cattenacci Luigi, carrettiere, 585.
- \* Caudullo, negoziante, 467.
- Cavallara, prete, 429.
- Cavallieri Andrea, 474.
- Cavallini, studente, 176.
- Cavallo, frate e prof., 108.
- Cavandoli Giov. Battista, 290.
- Cavani Pietro, 372, 382.
- Cavani Michele, 382.
- Cavazza Giov. Battista, 408.
- \* Cavedoni, colonnello, 365-6.
- \* Cavicchi, 418.
- Cavicchioni Vincenzo, 389.
- Cavioli Giovanni, 407.
- Cavriani Carlo, 230, 231, 615.
- \* Cazamini Andrea, ingegnere, 553, 555.
- \* Casaniga Andrea, 538.
- \* Ceccherini Alessandro, 577.
- Cecchetti Francesco, 230, 231, 626.
- Celentani Gennaro, colonnello, 161, 153, 154, 161.
- Celentano Vincenzo, proprietario, 297.
- \* Centoloni Luigi, 343.
- Cepolli Paolo, 387.
- \* Ceppi Cesare, cav., capitano, 174, 177, 179.
- Ceretti Giuseppe, 389.
- Ceretti Luigi, 389.
- Cerina, sergente, 428.
- \* Cesareo Salvatore, 144.
- Cesari Carlo, dottore, 883.
- Cesari Luigi, 388.
- Cesarini, 182.
- Ceschi Giuseppe, 406.
- Ceszi, studente, 176.
- Cherchi, chirurgo, 135.
- Cherubini, studente, 176.
- \* Chiambretti Giuseppe, 553.
- \* Chiambretti Rosa, 553.
- \* Chiapponi Luigi, studente, 553, 555.
- Chiari Carlo, 514.
- Chiari Pietro, 388.
- \* Chiavacci Armando, 577.
- Chichierchia Carlo, 166.
- \* Chiomba Francesco, 169.
- \* Ciaccheri, 577.
- \* Ciacchi, 577.
- \* Ciaja Ignazio, 15, 20, 93, 98-9.
- \* Cialdi Giuseppe, 577.
- Cialdini Francesco, 408.
- Cialdini Giuseppe, 407.
- Ciampella Vittorio, 471.
- \* Ciani Ferdinando, 577.
- \* Ciarpallini Ellero, milite, 578.
- \* Ciccarelli Gaetano, 470.
- \* Ciccone Michelangiolo, frate, 108.
- Ciccopieri Gregorio, 121.
- \* Cicognani Attilio, finanziere, 585.
- Cigola, 636.
- \* Cimetta, 600-1.
- \* Cinganelli Michele, 577.
- \* Ciochi Pietro, milite, 578.
- \* Cirillo Carmine, contadino, 295.
- \* Cirillo Domenico, medico, 88-93, 95, 97, 98, 120.
- \* Cirillo Matteo, 294.
- \* Clementi G.-B., milite, 578.
- \* Clivio Domenico, 590.
- \* Clovis Antonio, 169.
- \* Cobitto Giuseppe e suo cognato Domenico, ufficiali, 75.
- \* Cobucci Niccola, proprietario, 295.
- Cocciolone Giovanni, 470.
- Coddè, 132, 133.
- Cosino Giuseppe, 144.
- \* Colace Onofrio, ex-consigliere, 120.
- \* Colafato Vittoria, 568.
- Colao Gaetano, 144.
- Colderoli, studente, 176.
- Collamarini Domenico, 230, 231.
- Collegiato, avv., 174.
- Collegno Giacinto, conte, maggiore, 170, 171, 174, 185-6, 191, 206-8.
- \* Colletta Pietro, generale, 150, 157, 158-9.
- Colli Giovanni, 165.
- Colnaghi, pretore, 134.
- \* Colombani Giovanni, 343.
- \* Colombi Cesare, studente, 575, 577.
- \* Colombo Clelia, 552.
- \* Colombo Paolo, 553.
- Colonna, generale, 150.
- Colonna, principe, 15, 20.
- \* Colonna Giuliano, ufficiale, 75.
- Colonnese Vincenzo, contadino, 297.
- \* Colzi Riccardo, milite, 578.
- Comandini, ufficiale, 347.
- \* Comasoni Ferdinando, 577.
- \* Comelli Francesco, 553.
- Comellini Raffaele, 514.
- \* Comi, speciale, 553.
- Comi Paolo, 387.
- Comolli Giov. Battista, 264, 265.
- \* Comparini, milite, 578.
- \* Comparoni, milite, 578.
- Condurso Santo, 145.
- \* Confalonieri Carlo, 553.
- \* Confalonieri Federigo, conte, 214-8, 233, 256, 257, 264, 265, 636, 639.

- \* Confalonieri Giuseppe, 553.
- \* Confalonieri Teresa, 267-72.
- \* Conforti Francesco, prete e prof., 100-4.
- \* Consoni Giovanni, 553.
- Constabili Containi, conte, 131.
- Conti Domenico, 514.
- Conti Francesco, 289.
- Conti Nicola, muratore, 314.
- Conti Pietro, 144.
- Conti Pietro Mario, 310.
- Conti Sante, 289.
- \* Contini Leopoldo, 357.
- \* Coppa, studente, 575.
- \* Coppola Antonio, 120.
- \* Corbella Francesco, 553.
- Corbetta Francesco, parroco, 549.
- \* Corigliano Niccolò, 471.
- Corleto Giovanni, marchese, 121.
- Cornaglia, 182.
- \* Corona (i due fratelli), 22.
- \* Coronese Carlo, ingegnere, 553, 555.
- \* Corrado, capitano, 143.
- \* Correnti, 469.
- Corso Vincenzo, sarto, 165.
- \* Coscarella Francesco, 471.
- Costa, generale, 150.
- \* Costa Antonio, possidente, 553, 555.
- \* Costa Armando, sergente, 420, 425.
- Costa Emanuele, ex-monaco, 297.
- Costa Gaetano e Luigi, 514.
- Costa Giovanni, 389.
- Costa Gregorio, maestro, 297.
- Costa Luigi, 389.
- Costantini, 347.
- \* Costari Giuseppe, abate, 43.
- Cotoloni Antonio, impiegato, 307-8.
- Cravetta Giuseppe, cav., tenente, 175.
- Cremaeschi Angelo, 309.
- Crespi, cappuccino, 134.
- \* Crespi Antonio, 553.
- Crisuolo Gaetano, proprietario, 297.
- Cristaino Gherardo, sacerdote, 295.
- Crivelli Giuseppe, medico, 175, 177.
- \* Crossieri Antonio, 599.
- Cucca Mistrò Nicolao, sottotenente, 175.
- Cucchi Giulio, tenente, 174.
- Cuoco Vincenzo, 122.
- \* Cuppini Cesare, scarpellino, 555.
- \* Cuppini Lodovico, facchino, 584.
- \* Curioni Giovanni, 309.
- \* Curto Greco, 469.
- cini, 293, 295.
- \* Dagnini Arcangelo, 295.
- Dalai Giuseppe, 387.
- Dall'Uomo, 599.
- Dall'Uomo, 599.
- Dal Pozzo Emanuele, principe della Cistera, 174, 191.
- \* Damato, capitano, 182.
- Dameri, 177.
- Damiani Gabriele, 167.
- \* D'Angelo Francesco, 470.
- \* D'Angelo Giuseppe, 470.
- \* Dania Andrea, 184.
- Danzetta, signora, 572.
- \* D'Ascoli Luigi, 464.
- Datta Carlo, chierico, 175.
- De Ambrogio Gioacchino, sacerdote, 174.
- Debbiani Angelo, 382.
- De Benedictis Michele, 167.
- De Biasi Francesco Paolo, avvocato, 17, 18.
- De Capitani, studente, 178.
- De Caro Giuseppe, proprietario, 297.
- \* De Ceppi Carlo, impiegato, 553, 555.
- \* De Cesaris Ambrogio, 470.
- De Conciliis Lorenzo, colonnello, 141, 151, 157.
- De Cusatis Benvenuto, proprietario, 297.
- \* De Deo Emanuele, gentiluomo, 13, 14, 83.
- \* De Dominicis Teodosio, avvocato, 293, 295.
- \* De Filippis Vincenzo, ministro, 119.
- \* De Gamberon Emanuele, milite, 578.
- \* De Giovanni Giuseppe, 553.
- \* De Gubernatis Alessandro, sergente, 420, 425.
- \* De Iesse Giacinto, 165.
- De Julii, ufficiale, 347.
- De Julis Crescenzo, 167.
- \* De Laurentiis Pierantonio, 166.
- Delfico Melchiorre, 122.
- Delfini Antonio, 407.
- Delfini Giuseppe, 230, 231, 232, 615, 626.
- \* Del Grande Natale, colonnello, 573.
- Del Grande Raffaello, 470.
- De Lieto Casimiro, 560.
- Della Casa Federigo, 382.
- Della Valle Mauro, 517.
- \* Delmati Gaetano, 553.
- \* De Luca Antonio, 120.
- \* De Luca Antonio, canonico, 293, 294, 295, 299.
- De Luca Benvenuto, proprietario, 297.
- \* De Luca Domenico Antonio, 295.

**D**

- \* Dacanale Giuseppe, 169.
- \* De Cella Carlo, guardiano dei cappuc-

De Luca Domenico, arciprete, 297.  
 De Luca Gaetano, 297.  
 \* De Luca Giovanni, sacerdote, 294.  
 \* De Luca Giuseppe, 568.  
 De Luca Leonardo, contadino, 295.  
 Del Vecchio Pasquale, gendarme, 297.  
 Demarchi, 191.  
 \* De Marchi Antonio, 596.  
 De Marchi Federigo, 517.  
 \* De Marco Gaetano, ufficiale, 75.  
 \* De Marco Giuseppe, contadino, 297.  
 \* De Martino Benedetto, 553.  
 \* De Martino Felice, possidente, 295.  
 De Mattia Diego, pittore, 295.  
 \* De Mattia Domenico, 294.  
 \* De Mattia Emilio, proprietario, 295.  
 De Mattia (la zia dei fratelli), 296.  
 Demboski Matilde, 272-3.  
 \* Dembowski Isidoro, 590.  
 \* De Meester Giacomo Filippo, generale, 191, 264, 265, 266.  
 \* De Meo, 120.  
 Deniaio Vincenzo, capitano, 175.  
 \* De Pascale Luigi, 165.  
 Derege Francesco, cav., sottotenente, 175.  
 \* De Ricci Alessandro, 294.  
 De Robertis Michele, sacerdote, 297.  
 Derolandi Secondo, sottotenente, 174.  
 \* De Ruocco Filippo, contadino, 294.  
 \* De Siervo Domenico, medico, 294.  
 De Simone Francesco, 165.  
 \* De Simone Giambattista, ufficiale, 75.  
 Destefania Giuseppe, sergente, 175.  
 Deversi Gaspero, chirurgo maggiore, 175.  
 \* Di Chiara Nolar Gaetano, 165.  
 \* Diddi Tito, 577.  
 Di Donato Emanuele, medico, 297.  
 Di Francesco Giuseppe, 470, 471.  
 Di Gennaro, 15, 20.  
 \* Di Gennaro Leopoldo, ufficiale, 120.  
 Di Girolamo Cammillo, 471.  
 Di Girolamo Raffaello, 471.  
 Diotalanti Francesco Antonio, sacerdote, 293, 295.  
 Di Paolo di Pompeo Domenico, 471.  
 Dolce Federico, ufficiale, 154.  
 Dolfin, 609.  
 Donato Antonino, 144.  
 \* Donato Rosa, 569.  
 Dondarini Ferdinando, 514.  
 \* Donini Paolo, milite, 578.  
 \* Doria Raffaele, 119.  
 \* Dosio, capitano, 186.  
 Dossena Giovanni, avv., 171, 174.  
 Dotti Francesco, 514.

Dragonetti Luigi, marchese, 471.  
 Dranzi Giovanni, 474.  
 \* Dubini Cesare, 553.  
 \* Duboin, capitano, 190.  
 Ducco Lodovico, 263.  
 Dulcini Angelo, 517.  
 Durando (fratelli), 449.  
 Durando, avvocato, 449.

## E

Enrici, sergente, 428.  
 \* Enrico Giov. Battista, capitano, 175, 190.  
 Errante Vincenzo, 165.  
 Escobedo Vincenzo, 167.  
 Esperti Filippo, ufficiale, 154.  
 Esperti Raffaele, ufficiale, 154.  
 Esposito Giovanni, 166.  
 \* Esposito Raffaele, cappellaio, 166.

## F

\* Fabbri Carlo, milite, 578.  
 Fabbri Odoardo, conte, 343.  
 Fabbro, 135.  
 Fabiani, 41.  
 Fabio (Di) Giuseppe, 470.  
 \* Fabrizio Carlo, 372, 382, 408, 418.  
 Fabrizio Luigi, 372, 382, 408.  
 Fabrizio Niccolò, dottore, 382, 408, 418, 481.  
 Fabrizio Paolo, 408.  
 \* Faggiani Pietro, 169.  
 \* Faggiani Tommaso, 169.  
 \* Falcinatori Vincenzo, 333.  
 Falconi Luigi, 470.  
 \* Fanelli Carlo, contadino, 585.  
 \* Fanelli Giuseppe, contadino, 585.  
 Fangarezzi Francesco, 382.  
 Fanti Gaetano, 372, 382, 408.  
 Fanti Manfredo, 372, 382, 407.  
 \* Faraò Giuseppe, medico, 297.  
 \* Farini Anton Domenico, 309-10, 323.  
 Farioli Giacomo, 290.  
 Farioli Giov. Battista, 289, 290.  
 \* Fasanolotti Giuseppe, 553.  
 \* Fasulo Alessio, 144.  
 Fasulo Giuseppe, 122.  
 \* Fasulo Niccolò, 119.  
 Fasulo (donna), 62.  
 Fatigati Raffaele, sacerdote, 297.  
 Fatigati Rocco, contadino, 297.  
 Fattiboni Vincenzo, ingegnere, 307-S.  
 Fattori Carlo, 383, 290.

Fattori Giuseppe, 383, 390.  
 Favaro Giuseppe, 560.  
 \* Fasio, tenente, 180.  
 Febbini Pietro, avv., 175, 191.  
 Fedeli Biagio, carabiniere, 320.  
 \* Fedeli Leopoldo, 577.  
 \* Fedeli Vincenzo, 333.  
 \* Fedeli Vito, 327-8, 333.  
 \* Federici Francesco, generale, 73, 74, 75-6.  
 Felber (De) Alberico, 364, 365.  
 \* Felice (fratelli), 169.  
 \* Feliciani Fortunato, bracciante, 584.  
 \* Felicietti, 553.  
 Fenaroli, conte, 132, 133.  
 \* Feola Francesco, 120.  
 Ferragni, studente, 176.  
 Ferraguti Luigi, 335.  
 \* Ferraiolo Antonio, 166.  
 Ferrandi, medico, 135.  
 Ferrara Angelantonio, 471.  
 Ferrara Carlo, ufficiale, 154.  
 \* Ferrara Giuseppe Antonio, parroco, 165.  
 \* Ferrara Mariano, 144.  
 \* Ferraresi Giov. Battista, 417.  
 \* Ferrari, 598.  
 \* Ferrari (la moglie di), 564.  
 \* Ferrari Domenico, dottore, 407.  
 Ferrari Domenico, sergente, 420, 425.  
 Ferrari Emilio, 407.  
 Ferrari Francesco, 407.  
 Ferrari Giacomo, 408.  
 Ferrari Giuseppe Eugenio, 407.  
 Ferrari Leonardo, 553.  
 Ferrari Lorenzo, 373, 382.  
 Ferrari Paolo, 514.  
 Ferrari Pasquale, 382.  
 Ferrari Pietro, 383.  
 Ferrari Castelvetro Carlo, 408.  
 Ferrari Lelli Lanfranco, 383.  
 Ferrarini Antonio, 369.  
 Ferrarini Gaetano, 383, 387, 388.  
 Ferrario Leopoldo, 553.  
 \* Ferrantto Bernardino, 470.  
 Ferrantto Emidio, 471.  
 Ferreri, 169.  
 \* Ferrero Vittorio, capitano, 174, 180.  
 \* Ferri Giovanni, falegname, 584.  
 \* Fiandri Luigi, 387.  
 Fiano Niccola, ufficiale, 118.  
 \* Filghera Giuseppe, 553.  
 \* Filippi (De) Giuseppe, 471.  
 \* Filippini Giuseppe, 553.  
 \* Filomarino Clemente, 24.  
 \* Fiorentino Andrea, 120.  
 \* Fiorentino Niccolò, letterato, 114-5.  
 \* Fiore Alessandro, 333.

\* Folcia Mauro, 563.  
 \* Fondi Ferdinando, 577.  
 \* Fonseca Pimentel Eleonora, 62-4.  
 Fontana, prof., 131.  
 Fontana Gregorio, frate, filosofo e matematico, 132.  
 Fontana, studente, 176.  
 Fontana-Rava Pietro, notaio, 175.  
 \* Foresti, milite, 578.  
 Foresti Carlo, 474.  
 Foresti Felice, pretore, 329, 330, 331, 332, 350, 351, 352-4, 605-39.  
 \* Foresti Pio, 577.  
 Forge, vescovo, 15, 20.  
 \* Forlai Pietro, fruttaiolo, 585.  
 \* Formichini, 577.  
 Fortini Marco, prete, 226, 230, 231, 235, 609, 610, 611, 612, 342-47, 613, 621, 626, 632, 636.  
 Fortis, fabbricante, 551.  
 \* Forzano Antonio, capitano, 186.  
 \* Fossati Giuseppe, cavallerizzo, 553, 555.  
 \* Fossati Giuseppe, ostiere, 550.  
 \* — Carolina (moglie), 550, 552.  
 Francalunga Giuseppe, 389.  
 Franceschelli Battista, 311.  
 Franceschini Carlo, dottore, 289.  
 Francesco Alessio, 165.  
 Franchini Cammillo, 408.  
 Franchini Gaetano, 408.  
 \* Franchini Gaspare, cornetta, 174, 189.  
 Franchini Giac., 352.  
 Franchini Giuseppe, modenese, 382.  
 \* Franchini Giuseppe, toscano, 577.  
 \* Franci Giovacchino, 577.  
 \* Francia Giuseppe, 577.  
 Francioli Giovanni, 471.  
 Francione Tommaso, ufficiale, 154.  
 \* Francisco Cammillo, 553.  
 \* Francescoli, tenente, 182.  
 \* Franzese Giuseppe, 471.  
 \* Franzese Scanderbeg, 471.  
 \* Franzetti Giuseppe, 553.  
 Franzini Carlo, avv., 175.  
 \* Fratini Andrea, milite, 578.  
 \* Freccia Clearco, 577.  
 Friggeri Giovanni, 388.  
 Frignani Angelo, 319-24, 356.  
 \* Frontini Angelo, 553.  
 \* Fucini Vincenzo, 144.  
 Fusco Niccolò, 167.  
 \* Fusi Giuseppe, dottore, 576, 577.



\* Galbi Ermenegildo, ballerino, 585.  
 Gabici Pietro, 517.

- Gabrielli Luigi, 514.  
 \* Gaddi, studente, 176, 179.  
 \* Gai Cammilla, 553.  
 \* Gai Gaetano, 553.  
 Galante Raffaele, 166.  
 Galassi Giuseppe, 144.  
 \* Galiani Vincenzo, gentiluomo, 13, 14, 83.  
 \* Galimberti Felice, 553.  
 \* Gallesani Giovanni, 553.  
 Galli Antonio, 382.  
 \* Galli N., 553.  
 Gallina Vincenzo, 311.  
 Gallini, capitano, 177.  
 Gallo Cesare, conte, 307-8.  
 Gallo Matteo, cocchiere, 167.  
 \* Galloni Teresa, 552.  
 Gallotti Antonio, ufficiale, 293, 299-300.  
 \* Galluppi, capitano, 471.  
 Galvani Domenico, 234.  
 Gambardella Giovanni, 166.  
 \* Gambaroni Giuseppe, 551.  
 Gamberini Antonio, 514.  
 Gambi Eugenio, 516.  
 Gambini Enrico, 191.  
 \* Gambini Luigi, capitano, 175, 192.  
 Gamurri Giovanni, 388.  
 Gannotto Gabriele, proprietario, 297.  
 \* Garagnani Pietro, scultore, 584.  
 Garda Pietro, 175, 191, 203.  
 Gardenghi Giuseppe, 514.  
 \* Garelli Giacomo, capitano aiutante maggiore, 173.  
 Garibaldi Giuseppe, 429-30.  
 Garrone Andrea, capitano, 174.  
 Garso Giovanni, proprietario, 297.  
 Gasparini Carlo, 401-2.  
 \* Gasperi Ottavio, operaio, 585.  
 \* Gasperini Cesare, milite, 578.  
 Gaston Antonio, maggiore, 151, 154.  
 Gastone, dottore, 191.  
 Gatta (La) Antonio, falegname, 295.  
 \* Gattai Onorato, milite, 578.  
 Gatti Francesco, napoletano, 471.  
 Gatti Francesco, milanese, 553.  
 Gatti Gaetano, 470.  
 Gavazzi Pierfrancesco, milite, 578.  
 Gavioli Emilio, dottore, 367.  
 \* Gavotti Antonio, maestro d'armi, 420, 423, 425.  
 Gazzadi Domenico, prof., 291, 408, 415.  
 Gazzadi Giuseppe, 408.  
 Gelati Alessandro, 388.  
 Gelati Luigi, 387.  
 Generali Luigi, 408.  
 Gennarelli Vincenzo, ufficiale, 154.  
 Genovesi Federigo, 560.  
 \* Gentili Domenico, giornalista, 585.  
 Gentilini Enrico, 428.  
 \* Gentiloni Vincenzo, maggiore, 573.  
 \* Genzano, giovinetto, 120.  
 Gerardi Simone, sacerdote, 559.  
 Germani, studente, 176.  
 Gervino Giuseppe, chirurgo, 175.  
 \* Gherardini Jacopo, milite, 578.  
 Gherardi Giuseppe, 353, 356.  
 Gherzi, capitano, 182.  
 Ghiliossi Gaspare, tenente, 175, 182.  
 Ghinzone, caporale, 177.  
 Ghirlaonda Tereazio, arte, 314.  
 Giacomuzzi Antonio, 372, 382.  
 \* Giacomelli Giovanni, 577.  
 \* Giampriani Michele, ufficiale, 74.  
 Giannelli Giuseppe, 407.  
 \* Giannini Antonio, milite, 578.  
 Giannone Pietro, 356, 360, 370, 403.  
 \* Giannotti Francesco, 553.  
 \* Giansante Tommaso, possidente, 295.  
 Giansanti Ciriaco, 517.  
 Giberti Sigismondo, 372, 382.  
 Gibone Ruggiero, proprietario, 297.  
 Gigliante Pasquale, contadino, 297.  
 \* Gilardi Giuseppe, 553.  
 Giliberti Giacomo, 388.  
 Gilioli Domenico, 382.  
 Gillio Pietro, avvocato, 175.  
 \* Ginelli Luigi, carrettiere, 535.  
 \* Giunasi Giuseppe, 577.  
 Gioberti Vincenzo, 191, 429.  
 Gioia Melchiorre, 261.  
 Giolitti Luigi, alfiere, 175.  
 Giordani Valentino, 514.  
 Giordano, sergente, 428.  
 \* Giovannazzo Raffaele, 166.  
 \* Girelli Matteo, 343.  
 Gironda Luigi, ufficiale, 154.  
 Giudice (Del) Niccola, contadino, 297.  
 Giudici Cesare, 407.  
 \* Giuffrè Billa Raffaele, 561.  
 Giugni Bernardo, 382.  
 Giugni Luigi, 514.  
 Giuliano Francesco, proprietario, 297.  
 \* Giuntini Oreste, milite, 578.  
 \* Giusti Giuseppe, calzajo, 585.  
 \* Gnocchi Ferdinando, 343.  
 \* Gnocchi Leopoldo, 550.  
 — Luisa (moglie), 550-1.  
 Gnoli Giovanni, 388.  
 Gobbetti Lorenzo Vincenzo, 230, 231, 631.  
 Godano Vincenzo, 166.  
 Godetti Giovanni, medico, 175.



Golfieri Gaetano, 382.  
 Golfieri Luigi, 401.  
 Golfieri Vincenzo, 514.  
 Golinelli Benedetto, 388.  
 \* Goveano, giovinetto, 168.  
 \* Govoni Giuseppe, 514.  
 Gosi Geminiano, 407.  
 Gramigna Francesco, 388.  
 \* Grammatica Niccolò, 333.  
 \* Grammatica Tommaso, 590.  
 \* Graulais (La) Luigi, ufficiale di marina, 119.  
 \* Granata, 120.  
 \* Grandi Francesco, 553.  
 \* Grandi (De') Raffaele, 469.  
 Grano Gaetano, 560.  
 \* Grassi Antonio, possidente, 553, 555.  
 \* Grassolini Eugenio, milite, 578.  
 Graziani Gaetano, capitano, 457.  
 \* Greco Gennaro, possidente, 295.  
 Griffini, studente, 176.  
 Grillenzoni Giovanni, conte, 289.  
 \* Grillo Giovacchino, 568.  
 \* Grillo Giovanni, 559.  
 Grimaldi Domenico, letterato, 122.  
 \* Grimaldi Francesco, generale, 72, 74, 78-9.  
 Grimaldi Giov. Battista, 167, 191.  
 Grindati Domenico, 230, 231.  
 \* Grolli Filippo, avv., 169.  
 Groppello Condisalvo, conte, sottotenente, 175.  
 Groppetti Giuseppe, prete, 549.  
 \* Grossi Angiolo, 577.  
 \* Grossi Giuseppe, contadino, 585.  
 \* Grugni Teresa, 552.  
 Grutther Pietro Mattia, 121.  
 \* Gualtierolfi, milite, 578.  
 \* Gualzetti Antonio, poeta, 145.  
 \* Guangieri Salvatore, milite, 578.  
 Guarano Marino, abate e prof., 108.  
 \* Guardati Francesco, ufficiale, 75.  
 Guarini Antonio, ostiere, 167.  
 \* Guarnieri, capitano, 182.  
 \* Guaschi, sottotenente, 182.  
 Guendati Filippo, 474.  
 \* Guerri Lorenzo, milite, 578.  
 Guerrini, studente, 176, 177.  
 Guersoni Giuseppe, 408.  
 Guetti Fiore, 471.  
 Guicciardi Giacomo, 401-2.  
 Guida Francesco Saverio, 297.  
 \* Guida Giuseppe Antonio, contadino, 296.  
 Guida Tommaso, contadino, 297.  
 Guidelli Angelo, 408.  
 Guidelli Francesco, 407.

Guidetti Gaetano, 388.  
 Guidi Filippo, prof., 51.  
 \* Guidi Francesco, 577.  
 Guidotti Emilio, 407.  
 Guillet Giuseppe, generale, 428.  
 \* Gulli, 467.  
 \* Gullia, Maria Rosa, 568.  
 Guvi Michele, 407.  
 \* Guy Giuseppe, 530-1.  
 \* Guzzo Maria Giuseppa, 568.

## HH

\* Hiling Giovanni, 553.

## I

Idone Gaetano, 560.  
 \* Ilari Luigi, milite, 578.  
 Imbriaco Tommaso, contadino, 297.  
 Impala Francesco, sacerdote, 559.  
 Infante Andrea, 167.  
 \* Ingrassia Vincenzo, sacerdote, 164, 165.  
 \* Innocenti, milite, 578.  
 \* Innocenti Domenico, 383.  
 \* Ippoliti, 192.  
 Ischia Vincenzio, ufficiale, 75.  
 Ischietino Cammillo, 470.  
 Iunacciotti Pietro, 382.

## J

Jerocades Antonio, prete prof., 108-9.  
 \* Jossa Raffaele, ufficiale, 75.  
 \* Junod, 169.

## KK

Krimi Giovanni, sacerdote, 560.

## L

Labar Filippo, 474.  
 Laderchi Giacomo, conte, 311.  
 Laghezza Giuseppe, 121.  
 \* Lagi Maria, 343.  
 \* La Manna Girolamo, 165.  
 Lamberti Carl' Angelo, 290.  
 Lamberti Carlo, 474.  
 Lamberti Giacomo, conte, 388.  
 \* Lamberti Giuseppe, 212-3, 418.  
 Lamberti Luigi, grecista, 132.

- Lambertini Giovanni, 514.  
 Lambertini Pietro, 514.  
 \* Lambruschini Filippo, 553.  
 Lamotta Giovanni, 560.  
 \* Landi Raffaele, 514.  
 \* Landolina Giovacchino, barone, 165.  
 \* Landucci Ferdinando, ufficiale, 578.  
 Landolfo Prospero, barone, 297.  
 \* Laneri Giovambattista, luogotenente, 173.  
 \* Lanza Concetto, 469.  
 \* Larghesi Appollonia, 552.  
 Latis Israele, ufficiale, 290, 291.  
 — (moglie), 291.  
 \* Lattuada Carlo, 553.  
 Laudamo Letterio, 144.  
 Lauro Andrea, legale, 297.  
 La Vega Ferdinando, ufficiale, 154.  
 Lavesari, sottotenente, 177.  
 \* La Villa Benedetto, orfice, 17.  
 \* La Villa Giuseppe, prete, 164, 165.  
 \* La Vista Luigi, 565.  
 Lazana Tranquillino, tenente, 175.  
 \* Lazzarini, prete, 550, 555.  
 Lazzaro Alessio, 471.  
 Lazzaro Gaetano, 471.  
 \* Lazzeretti Enrico, 577.  
 \* Legnani Francesco, 573.  
 Lelli Giovanni, 514.  
 \* Lemme Salvatore, 568.  
 Lenta Antonio, dottore, 230, 231.  
 Lentini Rocco, 122.  
 \* Lenzi Giuseppe, milite, 578.  
 Leonelli Felice, 382.  
 Leoni Francesco, 408.  
 Leoni Giacomo, 314.  
 Leoni Giov. Battista, 408.  
 Leoni Giuseppe, 408.  
 Leopardi Pietro, 465.  
 \* Léotaud, 169.  
 \* Lerro Angelo, proprietario, 295.  
 Levesque Pietro, 290.  
 \* Lions, 169.  
 Lisciotti Vincenzo, 167.  
 Lisio (di) Guglielmo, conte, capitano, 170, 171, 174, 184.  
 \* Livi Giovacchino, milite, 578.  
 \* Locarna Giov. Battista, 553.  
 \* Locatelli Luisa, 552.  
 \* Locatelli Stefano, 553.  
 \* Lolli Domenico, ufficiale, 354.  
 Lolli Flaminio, dottore, 283, 284, 290, 366-7, 407.  
 \* Lolli Ippolito, chimico, 284, 290, 366-8.  
 Lollini Giuseppe, 389.  
 \* Lomazzi Luigi, 553.  
 \* Lombardi Antonio, 590.  
 Lombardi Girolamo, 230, 231, 631.  
 \* Lombardi Giuseppe, 333.  
 \* Lombardo Felice, 568.  
 Lomonaco Francesco, 122.  
 Longo Francesco Saverio, incisore, 297.  
 \* Longoni, studente, 575.  
 Longoni Giov. Antonio, 408.  
 \* Longoni Pietro, 553.  
 \* Lorenzoni Costantino, milite, 578.  
 Loschi Luigi, 382.  
 Lossetti, studente, 176, 177.  
 \* Lotti Francesco, 577.  
 \* Lo Verde Giuseppe, 165.  
 \* Lubrano, capitano, 182.  
 \* Lubrano Niccola, parroco, 108.  
 \* Lucchesi Ermenegildo, 575.  
 \* Lucchesi Giovanni, milite, 578.  
 Lucchi Carlo, 407.  
 Luciani Niccola, 167.  
 Lugli Antonio, 407.  
 Luini, fratelli, 132.  
 \* Luogoteta Giuseppe, letterato, 119.  
 \* Lupatelli Domenico, 504, 506.  
 \* Lupi Costantino, milite, 578.  
 \* Lupichini Rinaldo, milite, 578.  
 \* Lupo, gioielliere, 428.  
 \* Lupo Vincenzo, commissario del governo, 120.  
 Luppi Geminiano, dottore, 382, 395, 408.  
 \* Luppichini, milite, 578.  
 \* Luti Raffaello, 575, 577.  
 \* Luzzi Fortunato, avv., 171, 174, 191.

### NI

- \* Macario, 169.  
 Macdonald Giuseppe, ufficiale, 154.  
 \* Macchi Giuseppe, 590.  
 Macchioni Domenico, 383.  
 \* Maestrazzi Giuseppe, 596.  
 \* Maffei Antonio, milite, 578.  
 \* Maffei Melchiorre, ufficiale, 75.  
 Magelli Paolo, 407.  
 Magliano Niccola, 119.  
 Magliola Francesco, chericò, 175.  
 Magnante Francesco, 471.  
 \* Magni Carlo, 553.  
 \* Magni Giovanni, 553.  
 \* Magnini Giuseppe, 553.  
 Magotti Angelo, 383.  
 Maietta Crescenzo, 167.  
 Mainenti Michelangelo, proprietario, 297.  
 \* Maja Francesco, 343.

- Majerolini, pretore, 134.  
 Majone Ercole, studente, 175.  
 Malagodi Pietro, 387.  
 Malagoli Andrea, 289.  
 Malagoli Francesco, 382.  
 Malagoli Giacomo, 387.  
 Malagoli Giannandrea, 290.  
 Malagoli Omobono, 388.  
 Malagoli Vincenzo, 388.  
 Malaguzzi Orazio, 407.  
 Malatesti Pietro, 408.  
 Malavasi Anselmo, 387.  
 Malavasi Gaetano, 407.  
 Malavasi Luciano, 408.  
 Malfatti, prof., 131.  
 Malistani Saverio, tenente, 297.  
 \* Malinverni Giuseppe, avvocato, 171, 190, 191.  
 \* Malnati Domenico, 553.  
 Malvolti Francesco, ufficiale, 407.  
 Mamiani Terenzio, 351, 356.  
 \* Mancianti Mariano, 577.  
 \* Mancini Antonio, 578.  
 Mancini Gregorio, avv., 120.  
 Manco Luigi, 230, 231, 631.  
 Manco Natale, 230, 231.  
 \* Mandelli Teresa, 584, 585.  
 \* Mandricchia Paolo, 470.  
 Manessi, 507.  
 \* Manfredi Angelo, 553.  
 Manfredini, 636, 639.  
 Manfredini Giuseppe, 382.  
 \* Maniscalco Giuseppe, 466.  
 Manna Paolo, 369.  
 Manni Geminiano, 408.  
 Mantelli Cristoforo, cherico, 175.  
 \* Manthonè Gabriello, ministro, 71-4.  
 \* Mantovani Costantino, avvocato, 264, 265, 266.  
 Mantovani Giuseppe, prete, 230, 231.  
 Mantovani Paolo, 388.  
 Mantovani Vincenzo, 387.  
 Manzelli Luigi, ingegnere, 297.  
 Manzini Camillo, 408.  
 Manzini Camillo Lodovico, 290.  
 Manzini Giuseppe, 408.  
 Manzini Niccolò, ex-caporale, 372, 382, 408.  
 Manzotti Giovanni, 290.  
 \* Maranesi Francesco, ufficiale, 289, 290, 383, 413-4.  
 \* Maranzana Giovanni Antonio, 169.  
 \* Marchese Antonio, 568.  
 \* Marchesi Camillo, 553.  
 Marchesi Gaetano, 514.  
 Marchetti, avv., 299.  
 Marchetti Pellegrino, 389.  
 \* Marchetti Tommaso, 577.  
 Marchi Antonio, 387.  
 \* Marchi Luigi, milite, 578.  
 Marciano Emanuele, ufficiale, 154.  
 Marco (Di) Carmine, 471.  
 \* Marco (Di) Domenico, 466.  
 Marco (Di) Michele, 144.  
 Marco (Di) Salvatore, 165.  
 \* Marconi Francesco, 573.  
 \* Marcucci Niccolò, 577.  
 \* Mareodi Niccolò, 377.  
 Mari Girolamo, 559.  
 \* Mari Giuseppa, 553.  
 Mari Vincenzo, 559.  
 Maria (De) Giulio, 514.  
 Mariani Paolo, 507.  
 Mariti Casimiro, 471.  
 Mariti Luigi, 471.  
 \* Marinetto, 169.  
 Marini Emidio, 471.  
 \* Marini Filippo, marchese di Gensano, ufficiale, 75.  
 \* Marini Giov. Battista, 573.  
 \* Marini Giovanni, sergente, 420, 425.  
 Mariotti Ignazio, 514.  
 Marisaldi Giuseppe, 514.  
 \* Marmorato Leonardo, 568.  
 Marocchetti Giov. Battista, avv., 174.  
 Marocco, 134.  
 Marogna, 136.  
 \* Maroncelli Piero, 277-9, 356, 395, 636.  
 \* Marovaldi Clemente, capitano, 175, 180.  
 \* Marruzzi Niccolò, 577.  
 Marsigli Consalvo, 471.  
 Martelli Desiderio, 356.  
 \* Martignani Francesco, 553.  
 \* Martignani Pasquale, 553.  
 \* Martinelli Domenico, ex-militare, 372, 382, 408, 416.  
 \* Martinelli Luigi, 577.  
 Martinelli Giuseppe, 264, 265.  
 \* Martinelli Paolo, 382, 408, 418.  
 \* Martinelli Vincenzo, prof., 415.  
 Martinengo, 636.  
 \* Martinengo, 169.  
 \* Martinez Salvatore, 165.  
 Martini Angiolo, 577.  
 \* Martini Manzo Giovanni, 169.  
 Martuscelli Sabatino, 470.  
 Marzachi Luigi, 145.  
 Marzocchi Luigi, 514.  
 \* Mascagni, 553.  
 Mascagni Natale, 407.  
 Mascheroni, studente e sottotenente, 176, 177.  
 \* Masci Eusanio, 471.

- Masci Giovanni, 471.  
 Maselli, 389.  
 • Masetti, 577.  
 Masetti Cesare, 514.  
 • Masi, 577.  
 • Masini Luigi, 577.  
 Massa Bartolommeo, 383.  
 Massa Carlo Giuseppe, ripetitore di legge, 175.  
 Massa Ferdinando, 165.  
 • Massa Orenio, generale, 72, 74, 76, 77.  
 • Mastrangelo Felice, ufficiale, 75.  
 Mastroianni Giovanni, 144.  
 Mastrovacchio Francesco, 470.  
 Mastrovacchio Gaetano, 470.  
 Mastrovacchio Lorenzo, 470.  
 • Matera Pasquale, generale, 74, 77.  
 Materozzi Eliseo, 514.  
 • Mattei Gregorio, letterato, 115.  
 • Matteucci Raffaele, canapino, 585.  
 Mattioli, fabbricatore d'armi, 363.  
 Mattioli Giacomo, 407.  
 Mattioli Giuseppe, 407.  
 Mattioli Pellegrino, 383.  
 • Mattioli Tito, milite, 578.  
 • Mattoni Giovanni, 343.  
 Mauni Angelo, 382.  
 • Mauri Carlo, ex marchese di Polvica, ufficiale, 74.  
 • Mauri Giov. Battista, 553.  
 Mauris Pietro, sottotenente, 175.  
 Mauro Giuseppe, 465.  
 Mazza Geremia, 465.  
 • Mazzara Giov. Battista, contadino, 295.  
 • Mazzarelli Angelo, ufficiale, 294.  
 • Mazzei Alfonso, 577.  
 • Mazzei Giuseppe, 567.  
 • Mazzi Giuseppe, 553.  
 Mazzini Giuseppe, 355, 356, 419, 420, 428, 429, 478, 481, 493, 496, 508, 509.  
 • Mazzola Andrea, 553.  
 • Mazzola Niccolò, 120.  
 • Mazzoli Luigi, giornaliero, 585.  
 Mazzoli Tommaso, 507.  
 • Mazzoni Angiolo, 577.  
 Mazzoni Giuseppe, 514.  
 Mazzoni Luigi, 514.  
 • Mazzoni Pietro, 561.  
 Mazzotti Paolo, 264, 265.  
 Meani Eugenio, 474.  
 • Meccio Salvatore, 165.  
 Medaglia Felice, 388.  
 Medoro Giuseppe, avv., 599.  
 Melci Paolo, 583.  
 Mele Carmela, ricamatrice, 167.  
 Melli Francesco, 382.  
 Melodia Niccolò, 165.  
 • Menabboni Roberto, 577.  
 • Menardi Giuseppe, sergente, 420, 423.  
 • Menichetti Luigi, 333.  
 • Menichini Francesco Savaris, sergente, 166.  
 Menichini Luigi, prete, 141, 157, 494.  
 Menotti Celeste, 408.  
 • Menotti Ciro, 288, 369-80, 385-7, 413, 416.  
 Menotti Gaudenzio, 388.  
 Menotti Giuseppe, 388.  
 Menotti Remigio, 388.  
 Menotti Virginia, 377-9, 386, 415.  
 Mento Francesco, adornista, 165.  
 • Mercantini Domenico, 553.  
 Mercurio Como, possidente, 297.  
 • Merli, sottotenente, 418.  
 Merlo Antonio, 166.  
 • Merlone Giuseppe, 169.  
 • Merotti Marcellino, giornaliere, 585.  
 Miceli, 469.  
 • Miceli Domenico, 560.  
 Miceli Luigi, 559.  
 • Micheletti Pietro, 577.  
 • Migliaccio, 469.  
 • Migliavacca Francesco, 553.  
 • Migliavacca Isidoro, 553.  
 • Miglio Enrico, 553.  
 • Miglio Francesco, sergente, 420, 422-3, 425.  
 Miglio Giacinto, 474.  
 • Migliorati Antonio, negoziante, 295, 295.  
 Miletì Pietro, 500.  
 • Miller Giuseppe, 505, 507.  
 Milo Giovanni, 166.  
 Miloro Antonio, 559.  
 • Minelli Pietro, sagrestano, 164, 165.  
 Minelli Raffaele, 514.  
 Minetti Gaetano, 553.  
 • Minghetti Giuseppe, 514.  
 • Minghetti Leandro, calzolaio, 585.  
 • Mingozzi Giuseppe, contadino, 585.  
 • Miraldo Vincenzo, contadino, 297.  
 • Mirri Pietro, maggiore, 352-3.  
 • Misarisi Celestino, suggeritore, 553, 555.  
 Miserocchi Domenico, 517.  
 Miserocchi Felice, 516.  
 • Misiewicz Constantino, 590.  
 • Misley Enrico, dottore, 371.  
 • Misurini Pirro, 578.  
 Moda Eugenio, sottotenente, 175.  
 Moglia Lodovico, tenente, 175.  
 • Mognoni Cesare, 553.  
 • Mognoni N., 553.

- Moja, 428.  
Mola, studente, 176.  
\* Molinelli Luigi, 577.  
Moll Maria, 552.  
\* Molli Liberato, 577.  
\* Moltini Amadeo, 553.  
\* Monaco Francesco, 165.  
\* Monaldi Milziade, 577.  
\* Monari Cammillo, fanciullo, 555.  
\* Monari Lodovico, 514.  
\* Monari Rosa, moglie di un macellaro, 584, 585.  
Mondella Giuseppe, 144.  
Monetti Giuseppe, 514.  
Montallegri Luigi, dottore, 312.  
\* Montalegri Sebastiano, ufficiale, 317, 354.  
Montanari Andrea, 407.  
Montanari Antonio, 517.  
Montanari Antonio, 387.  
Montanari Francesco, 290, 382.  
\* Montanari Gaetano, 316.  
Montanari Giuseppe, 408.  
Montanari Vincenzo, 517.  
Montanelli, studente, 176.  
Montanelli Giuseppe, 574.  
Montano Antonio, 167.  
Monteggia Luigi, 178, 180, 181.  
\* Montemajor Raffaele, ufficiale di marina, 75.  
Montesi, ufficiale, 347.  
Montesi Sante, ufficiale, 312.  
Monti Elena, 609, 610.  
Monti Federico, 230.  
\* Monti Francesco, garzone, 585.  
Monti Giacomo, 230, 231.  
Monti Giovanni, 230, 231, 626.  
\* Monti Luigi, 553.  
Monticelli Luigi, tenente, 175.  
Monticelli Teodoro, abate, 15, 20.  
\* Moraia Paolo, 553.  
Morana Calogero, 165.  
Morandi Antonio, 364, 365, 410.  
Morandi Francesco, 290, 383.  
Morano Giovanni Antonio, 408.  
Morasca Giovanni, sergente, 428.  
Moreali Gaetano, 408.  
\* Moreali Lodovico, avv., 290, 367, 369.  
Moregola Francesco, 230, 231, 631.  
Morelli Claudio, 514.  
\* Morelli Michele, sottotenente, 141, 151-3, 161.  
\* Morello Angelo, 567.  
Moretti Andrea, 388.  
Moretti Luigi di Mantova, 264, 265.  
\* Moretti Luigi, colonnello, 237-41, 621, 635.  
\* Morgera Gaetano, 120.  
\* Morglies, 120.  
\* Morici Domenico, 464.  
\* Moro Domenico, 492-5, 505, 506.  
\* Morosi Giovanni, 599.  
Morozzo Carlo Vittorio, conte, colonnello, 174.  
Morselli Federico, 407.  
Moruzzi Eugenio, 517.  
Moscardini Eugenio, 388.  
Moscati Pietro, presid. del Direttorio, 131, 132, 133.  
Moscheni Alessandro, 474.  
Mosciaro Emanuele, 471.  
Moscone Cammillo, 471.  
\* Motta, 599.  
\* Motta Angelo, 553.  
\* Motti Maria, 552.  
Mozzetti Antonio, 470.  
Mucchi Agostino, 408.  
Muller Giovanni, 407.  
Munari Costantino, 230, 231, 232, 248-50, 615, 616, 617, 626, 627, 628, 631, 632, 635, 636, 637.  
Muraca Carmine, 165.  
Muratore Antonio, 165.  
Muratori Domenico, 560.  
Muratori Pasquale, 477, 512, 513, 514.  
Muratori Saverio, 477, 512.  
Murena Teodoro, 167.  
\* Musacchio Michele, 471.  
\* Musatti Angelo, 553.  
\* Muscari Carlo, ufficiale, 74.  
\* Muschietti Pietro, banchiere, 175, 190.  
\* Muselli Giuseppe, 553.  
\* Musolino Domenico, 567-8.  
Musolino Pasquale, 145.  
\* Musolino Saverio, 567-8.  
Muzzioli Giovanni, 388.  
Muzzioli Giovacchino, 388.
- N**
- Nanni Giovanni, 471.  
Nanni Luigi, 507.  
Nannini Onofrio, 514.  
Napoli Signorelli Pietro, letterato, 122.  
Nappo Antonio, capitano, 154.  
\* Nardi Anacarsi, avv., 408, 505, 506, 507.  
\* Nardi Biagio, 407, 408.  
\* Nardi Luigi, 553.  
\* Nardini Giuseppe, 577.  
Nardini Leonardo, giornalista, 388.  
\* Nardini Luigi, 412.  
\* Natali, vescovo di Vico, 107.

- Natali Natale, 514.  
 \* Natali Natale, 333.  
 \* Natuzzi Giuseppe, 144.  
 Negri Antonio, 528.  
 Negri Gius. Maria, sottotenente, 175.  
 Neri Gaetano, 388.  
 \* Neri Niccolò, letterato, 115.  
 Neri Pietro, 383.  
 \* Nerli Ballati Giuseppe, 577.  
 Nesci Andrea, 559.  
 \* Newton Alfredo, 577.  
 \* Niccolini Cammillo, 553.  
 \* Nicoletti Pietro, 120.  
 \* Nicotra, 467.  
 Nisi Saverio, orologiaio, 297.  
 Nizzoli Antonio, 290.  
 Nizzoli Pietro, 382.  
 \* Nobili Leopoldo, fisico, 409.  
 \* Nobili Paolo, stalliere, 585.  
 \* Nobili Pellegrino, avv., 408-9.  
 \* Nocetti, prof. di botanica, 131, 134, 136.  
 Noli, 428.  
 \* Nosi Giovanni, milite, 578.  
 Novelli, ufficiale, 347.  
 \* Nusiglia, Lorenzo, 577.
- 
- \* Olivi Antonio, 590.  
 \* Olivieri Alessandro, colonnello, 350-2.  
 \* Ollini Giov. Paolo, generale, 113, 140, 177, 351, 431-5.  
 \* Ongaro (dall') Antonio, pittore, 572.  
 Oraziotto Giovanni, 314.  
 \* Oreglia Francesco, matematico, 175, 190.  
 \* Oria Marietta, 552.  
 \* Oricchio Bonifazio, 294.  
 Orioli Achille, 517.  
 \* Orlandi Defendente, 554.  
 Ornato, 191, 206.  
 \* Oroboni Fortunato, conte, 224-8, 230, 246, 247, 612, 613, 615, 616, 621, 626, 627, 632, 635.  
 \* Orrigoni Angelo, 553.  
 Orsaia Francesco, contadino, 297.  
 Orselli, conte, 311.  
 Orsini, 429.  
 \* Ortelli Sabbatino, fabbro, 585.  
 \* Ortolani Angelo, 316.  
 Osella Giuseppe, alfiere, 175.  
 Osmani Carlo, 507.  
 \* Ottolini Cesare, 554.

## P

- Pacifico Francesco, 166.  
 \* Pacifico Niccolò, botanico, 120.  
 Paccapeli Carlo, 516.  
 \* Pacchiarotti Giuseppe, cav., capitano, 174, 177, 179, 181, 182-3.  
 Pacchioni Giuseppe, 507.  
 \* Paccioni Rocco Antonio, 333.  
 Padovani Antonio, 383.  
 \* Paganelli Antonio, 343.  
 \* Paganetti Gerolamo, 554.  
 \* Pagano Domenico, ufficiale, 75.  
 \* Pagano Francesco Mario, avv., 15, 20, 80-7, 93, 98, 101.  
 \* Paiairino Giovanni, 554.  
 Palafinet, tenente, 177.  
 Palardi Angelo, 474.  
 Palazzi Gaetano, 383.  
 Palesse Romualdo, 470.  
 Palla Luigi, 383.  
 Pallavicino Giorgio, marchese, 255-9, 264, 265, 639.  
 \* Palma Alerino, conte, avv., 174, 187-9.  
 Palma Isidoro, cav., capitano, 171, 174, 203.  
 Palmieri Angela, ricamatrice, 167.  
 \* Palmieri Pietro, 333.  
 \* Palomba Giovanni Leonardo, 119.  
 \* Palomba Niccola, commissario della Repubblica, 119.  
 Paltrinieri Antonio, 408.  
 Palumbo Angelo Maria, 471.  
 \* Palumbo Bernardo, sergente, 17.  
 \* Pampari Antonio, avv., 290, 291.  
 \* Pananti Claudio, milite, 578.  
 Panbianchi Michele, 516.  
 Panciera, 135.  
 \* Pandolfi Angelo Raffaele, possidente, 295.  
 \* Panella Giuseppe, 568.  
 Panizzi Lorenzo, 191, 408.  
 Pannuini Luigi, medico, 297.  
 Pansa Pietro, brigadiere, 174.  
 Paoletta Bartolommeo, capitano, 157.  
 Paoletti Angiolo, capitano, 297.  
 \* Paolo detto Giuseppe, 577.  
 Papis Giacomo, negoziante, 307-8.  
 Pappalardo Francesco, 468.  
 Paradisi Giovanni, 131.  
 \* Paregini Rosa, 552.  
 \* Pariani Marianna, 552.  
 Paris Fiore, 470.  
 Parisi Luigi, 290.  
 Parlati Antonio, medico, 297.  
 Parma Posidonio, 366-7.

- Parnanzone Antonio, 470.  
 \* Parodi, 169.  
 \* Paroletti Angelo, 169.  
 Paroli Ercole, 383.  
 \* Parra Pietro, 577.  
 Partenopeo, sottotenente, 182.  
 Pascucci Raffaele, vetraio, 314.  
 \* Pasini Giuseppe, 333.  
 \* Pasio Giuseppe, 169.  
 Pasotti, ufficiale, 347.  
 Pasqua Antonio, 471.  
 Pasquale Gaetano, 167.  
 \* Pasquè Pasquale, 554.  
 Passarelli Filippo, contadino, 297.  
 Passerini Giuseppe, 408.  
 Passerini, 609, 610.  
 Pastena Giuseppe, 166.  
 Pastoni, marchesa, 358.  
 \* Patamia Benedetto, 166.  
 Paterlini Lodovico, 516.  
 Patti Natale, 144.  
 Pautasso Giovanni, foriere, 428.  
 Pavia Giuseppe, tenente, 174.  
 \* Pavolini Domenico, 577.  
 \* Pazzo (il) Michele, capo di brigata, 74.  
 \* Pecchio Giuseppe, conte, 191, 192, 260, 264.  
 Pecci Gabriele, stampatore, 167.  
 \* Pecorara, ufficiale, 184.  
 \* Pecoroni Antonia, 552.  
 \* Pedotti Giuseppe, 554.  
 Pedrinelli, generale, 150, 157.  
 \* Pedroni Domenico, 596-7.  
 \* Pelagatti Cristoforo, milite, 578.  
 \* Pelagatti Lorenzo, 577.  
 \* Pellati, tenente, 190.  
 Pellegrini Angiolo, 471.  
 \* Pellegrini Costantino, milite, 578.  
 \* Pellegrini Francesco, 577, 578.  
 Pellegrini Giuseppe, 383.  
 Pellegrino Giacomo, 144.  
 Pellegrino Giuseppe, 144.  
 Pellicano, canonico, 560.  
 Pellico Silvio, 233, 274-7, 635, 636.  
 \* Peluso Angelo, frate, 464.  
 Pennacchini Vincenzo, domestico, 314.  
 Pennasilico Ferdinando, ufficiale, 154.  
 Pennelli Antonio, 470.  
 Pensabene, 467.  
 Pepe Cammillo, 167.  
 Pepe Gabriello, colonnello, 150, 157, 160, 566.  
 \* Pepe Guglielmo, generale, 50, 122, 143, 149, 151, 157, 160-3, 191, 292, 589, 591-2.  
 Pepe Raffaele, 144.  
 Pepoli Carlo, 191, 351, 356, 396.  
 Pera Teresa, ricamatrice, 166.  
 Perella Emidio, 470.  
 Perelli Eorico, 471.  
 \* Perelli Giacomo, 554.  
 \* Perelli Rocco Giacomo, 554.  
 Peretti Luigi, 290, 382, 395.  
 \* Perna Antonio, 120.  
 \* Pero Antonio, 169.  
 \* Perotti Angelo, 554.  
 \* Perotti Giov. Antonio, 554.  
 Perron Antonio, tenente, 175.  
 Perrone Ettore, 174.  
 Perrone Salvatore, 145.  
 Pescantini Federigo, 356.  
 Pesce Pasquale, ufficiale, 154.  
 \* Petolini, commesso, 555.  
 Petrarca, 465.  
 \* Petrarca Adamo, dottore, 333.  
 \* Petronici Alessandro, milite, 578.  
 Petrucci Gaetano, 356.  
 Pezzini Cristoforo, 407.  
 \* Pezzoli Giovanni, pentolaio, 584.  
 Pianavia, ufficiale, 423.  
 \* Piantini Giacomo, 577.  
 Piardi Giov. Battista, 474.  
 \* Piatti Antonio, fabbro, 551.  
 \* Piatti Antonio, 120.  
 Piatti Giov. Battista, 167.  
 \* Piatti Giovanna (il figlio è fratello di), 551.  
 \* Piatti Girolamo, 554.  
 Piazzoli Pietro, 507.  
 Picaglia Angelo, 407.  
 Picaglia Giuseppe, 408.  
 \* Piccaluga Pietro, 554.  
 \* Picchi Tito, 577.  
 \* Piccinini Pietro, milite, 578.  
 Piccioli Ermenegildo, ufficiale, 154.  
 Piccioni Girolamo, capitano, 175.  
 Piccioni Luigi, capitano, 175.  
 Piccolellis, deputato, 150.  
 Picilli Giuseppe, prete, 325-6.  
 Picozzi, studente, 176, 177.  
 \* Picozzi Alessandro, 554.  
 \* Picozzi Giuseppe, 554.  
 \* Pierallini Francesco, 577.  
 \* Pieri Giuseppe, 577.  
 \* Pierleoni, maggiore, 182.  
 \* Pierolini Domenico, 577.  
 \* Pierotti Luigi, 577.  
 Pietramellara Pietro, 512, 513, 514.  
 \* Pietrini Pietro, 577.  
 \* Pifferrì Pietro, 577.  
 \* Pigliaceli Giorgio, avv. e ministro, 119.  
 Pignatelli Diego, duca, 121.  
 \* Pignatelli Ferdinando, principe di Strongoli, ufficiale, 75.

- \* Pignatelli Mario, ufficiale, 75.
  - \* Pignatelli Vincenzo, 122.
  - \* Pilla Leopoldo, prof., 575, 577.
  - \* Pinedo Giovanni, ufficiale, 154.
  - \* Pini Francesco, 387.
  - \* Pinnetta Giacinto, 467.
  - \* Pinotti Giovanni, 382.
  - \* Pio Ercole, conte, 399-400.
  - \* Piorni, ufficiale, 418.
  - \* Piraino Domenico, 560.
  - \* Pirondi Carlo, 388.
  - \* Pirondi Prospero, medico, 359.
  - \* Piruzzi Giuseppe, 554.
  - \* Pisa Vincenzo, colonnello, 151, 157, 177, 191.
  - \* Pisani Dossi Carlo, cav., 264, 265.
  - \* Pisano Camillo, 144.
  - \* Pisticci, frate, 109-11.
  - \* Pitaggio Antonio, 166.
  - \* Pitone Matteo, 470.
  - \* Piva Domenico, 401-2, 410.
  - \* Piva Giuseppe, 407.
  - \* Pivetti Francesco, 388.
  - \* Pivetti Giovanni, 388.
  - \* Pivetti Luigi, 388.
  - \* Pivetti Possidonio, 388.
  - \* Pizzetti Ottavio, 577.
  - \* Plebano, tenente, 177.
  - \* Plutino Agostino, 560-1.
  - \* Plutino Antonio, 560-1.
  - \* Poerio, maggiore, 143.
  - \* Poerio Alessandro, poeta, 590-4.
  - \* Poerio Carlo, 591.
  - \* Poerio Giuseppe, avv., 121, 150, 157-8, 191, 590.
  - \* Poggese Ranieri, milite, 578.
  - \* Poggolini, studente, 176, 180.
  - \* Poio Scapinelli Ercole, prete, 389.
  - \* Polacchini Domenico, 408.
  - \* Poletti Carlo, 554.
  - \* Poletti Giuseppe, 538.
  - \* Polfranceschi, 136.
  - \* Poli Antonio, 230, 231, 615, 616.
  - \* Poli Carlo, 230, 231, 631.
  - \* Poli Jacopo, 474.
  - \* Poli Vincenzo, ex-direttore di polizia, 407.
  - \* Pollone Giuseppe, avv., 175.
  - \* Pomè Antonio, 554.
  - \* Pompei Giovannantonio, milite, 578.
  - \* Ponsa (il figlio del castellano di), 120.
  - \* Ponzone Gaetano, 364-5, 382.
  - \* Popoli (duchessa di), 62, 122.
  - \* Porcero Michele, 167.
  - \* Porretti Giov. Antonio, 554.
  - \* Porro Carlo, 541-4.
  - \* Porro Luigi, 554.
  - \* Porro, conte, 191, 205, 260.
  - \* Porta Vincenzo, matematico, 121.
  - \* Portolesi Giovanni, 343.
  - \* Pozzi Giovanni, 554.
  - \* Pozzuoli Giulio, 407.
  - \* Pracanica Antonio, 559.
  - \* Prada Maurizio, 554.
  - \* Prampolini Giuseppe, 590.
  - \* Prandi, prof., 131, 191.
  - \* Prandi Fortunato, 175.
  - \* Prandi Paolo, 388.
  - \* Priero, 191.
  - \* Pristipino Gregorio, capitano, 151, 154.
  - \* Prosperini Luigi, 471.
  - \* Proto (signora), 62.
  - \* Pulesella Attilio, cappellano, 599.
- Q**
- \* Quadrio, studente, 176.
  - \* Quattrocchi Filippo, 466.
- R**
- \* Rabbi Adamo, 514.
  - \* Rabbi Giuseppe, 514.
  - \* Raboni Giuseppe, 333.
  - \* Radice Evasio, capitano e prof., 171, 191, 193.
  - \* Radice Natale, 554.
  - \* Rafanelli Ferdinando, 577.
  - \* Raffaele Pietro, capitano, 175.
  - \* Ragazzi Antonio, 387.
  - \* Ragazzi Giovanni, 284, 290, 366.
  - \* Ragusa Antonio, 144.
  - \* Rainaldi Angelo, 590.
  - \* Rainoldi Gaetano, 554.
  - \* Rainoldi Pietro, 554.
  - \* Raisini, dottore, 377-8.
  - \* Raja Domenico, 165.
  - \* Rambelli Gaetano, 316-7.
  - \* Ramondini Gaetano, 466.
  - \* Rampalli Pellegrino, avv., 389, 399.
  - \* Rangone Francesco, 408.
  - \* Rao Antonio, 471.
  - \* Rappoli Ignazio, ufficiale, 154.
  - \* Raschio Giuseppe, 169.
  - \* Raspi Gaspare, 169.
  - \* Raspi Ottavio, milite, 578.
  - \* Ratazzi Urbano, medico, 171, 174, 184.
  - \* Ratti Apollonia, 552.
  - \* Ratto Giovanni, 169.
  - \* Rava Gaetano, 517.
  - \* Ravina Amedeo, avv., 175, 191, 193.
  - \* Ravina, G. 356.



- Re Giovanni, negoziante, 423-4.  
 \* Rebigiani Achille, parroco, 338.  
 \* Rebolini Ferdinando, 554.  
 Rebucci Costante, 407.  
 Rebucci Niccola, 408.  
 \* Reggiani Angelo, suonatore di tromba, 332.  
 Reggiani Giuseppe, 514.  
 Reggiani Odoardo, 514.  
 \* Reggianini Giulio, 408, 412.  
 \* Reggianini Giuseppe, maggiore, 408, 413.  
 Reggianini Eleonora, 413.  
 Regis Luigi, Michele e Pietro, 174, 175, 182.  
 Reina Francesco, avv., 132.  
 Reina Giuseppe, 165.  
 \* Renard Ulisse, 577.  
 Rende Raffaele, 165.  
 \* Renzis (de) Leopoldo, 119.  
 Ressi Adeodato, prof., 262, 627.  
 Restuccia Paolo, 559.  
 Resia Alfredo, ufficiale, 263.  
 Rezzati Filinto, 407.  
 \* Riario (i due), 15, 20.  
 \* Riario, giovinetto, 120.  
 \* Riario Giuseppe, ufficiale, 75.  
 Ribigliolo Pietro, 174.  
 \* Ricci, studente, 521.  
 \* Ricci Giuseppe, cavaliere, 400-5.  
 Ricci Luigi, 514.  
 Ricci Luigi, 383.  
 \* Ricciardi Niccola, ufficiale, 75, 149.  
 \* Riccio Davide, proprietario, 294.  
 Riccioli Pietro, 407.  
 \* Ricciotti Giacomo, 333.  
 \* Ricciotti Niccola, 481, 482, 496-503, 505, 506.  
 \* Ricotti Antonio, 554.  
 Ridolfi Battista, 471.  
 Ridolfi Corangelico, 471.  
 \* Rigamonti Annibale, 554.  
 Rigatini Matteo, 514.  
 \* Rigazzi Giuseppe, sergente, 420, 425.  
 Righetti, 134.  
 Righi Alfonso, 388.  
 Righini, tenente, 182.  
 \* Righini Angiolo, 577.  
 \* Rigo, 554.  
 \* Rigotti Luigi, 590.  
 Rigozzi, 134.  
 \* Rimbotti Giuseppe, milita, 578.  
 Rinaldi Celeste, 388.  
 Rinaldi Pietro, 230, 231, 626, 631.  
 Riola Vincenzo, legale, 293, 297.  
 Rispoli Gaetano, prete, 469.  
 \* Rittatore Damiano, tenente, 175, 186-7.  
 Riva Antonio, 408.  
 Riva Francesco, ex-gendarme, 307-8.  
 Rivasi Ercole, 387.  
 \* Rivella Domenico, 169.  
 \* Rivi Stefano, 577.  
 Rizzi Ignazio, 372, 382, 407.  
 Rizzardi Giuseppe, 264, 265.  
 \* Rizzo Ignazio, 466.  
 Rocca Costante, 407.  
 \* Rocca Jacopo, 504, 505, 506.  
 \* Roccavilla, avv., 169.  
 \* Roccavilla, maggiore, 177, 186.  
 Rocchi, studente, 176.  
 \* Rocco Giacomo, 554.  
 \* Roggiapane, studente, 575.  
 \* Rolando, capitano, 189.  
 Rolla Leone, 174.  
 Romagnoli Bartolommeo, 315.  
 \* Romagnoli Guido, finanziere, 585.  
 Romagnosi G. D., 261, 262, 627.  
 Romani, capitano, 177.  
 \* Romanino, 554.  
 Romano Ciriaelo, ufficiale, 154.  
 \* Romano Giuseppe, 465.  
 Romeo Giovanni Andrea, 560.  
 \* Romeo Giovan Domenico, 560.  
 Romeo Pietro, 560.  
 Romeo Stefano, 560.  
 \* Roncalli Francesco, 554.  
 Roncati Giuseppe, 388.  
 \* Rondinelli Giuseppe, 568.  
 Ronna, studente, 176, 177.  
 \* Ronzoni Giovanni, 554.  
 \* Ronzoni Giuseppe, 554.  
 \* Ronzoni Maria, 552.  
 \* Rosa Cesare, ufficiale, 414-5.  
 Rosa Gabriello, 474.  
 Rosario Domenico, 165.  
 \* Roselli Clino, letterato, 115.  
 \* Rossaroli Cesare, 145, 465, 589.  
 \* Rossaroli Giuseppe, generale, 143-5.  
 \* Rossetti, 192.  
 Rossetti Gabriello, 191, 370.  
 Rossetti Giovanni, 387.  
 \* Rossetti Savino, finanziere, 585.  
 Rossi, studente, 176.  
 \* Rossi Alessandro, 577.  
 Rossi Benvenuto, medico, 297.  
 Rossi Celestino, ufficiale del genio, 175.  
 Rossi Domenico, avv., 175.  
 Rossi Fortunato, 290.  
 \* Rossi Gaetano, ufficiale, 75.  
 \* Rossi Giov. Lodovico, mercante, 597-8.  
 — (sua moglie), 597.  
 Rossi Giovenale, medico, 297.  
 Rossi Ignazio, luogotenente, 174.  
 Rossi Luigi, 514.

- \* Rossi Luigi, poeta, 115.
- \* Rossi Niccola Maria, 120.
- \* Rossini, 577.
- Rota Gaetano, 408.
- \* Rotondo Prosdocimo, avv., 119.
- Rovatti Giuseppe, 383.
- Rovelli Giuseppe, 554.
- Rovere (fratelli), 429.
- Rovereto, marchese, 428.
- \* Rovida Pietro, 554.
- Rubeis Agostino, 471.
- \* Ruffati Andrea, 590.
- Ruffini Agostino, 420, 428.
- Ruffini Giovanni, 420, 428.
- Ruffini Giov. Battista, 372, 382, 407.
- \* Ruffini Jacopo, medico, 420, 425, 427-8.
- Ruffini Loreto, 470.
- Ruffini Luigi, 470.
- Ruffo, generale, 150.
- \* Ruffo Gaetano, avv., 561.
- \* Ruggero, capitano, 182.
- \* Ruggi Antonio, 120.
- \* Ruggi Ferdinando, 120.
- \* Ruggiero Eleuterio, ufficiale, 75.
- Ruggiero Niccola, ufficiale, 154.
- Ruini Giovanni, 382.
- Busca Giovanni, 547.
- \* Ruschi, colonnello, 354.
- Russo Giovanni, colonnello, 157.
- \* Russo Vincenzo, avv., 93, 94-8.
- Ruther Francesco, 408.
- Ruvo (le signore di), 62.

## S

- Sabatini, dottore, 386.
- \* Sabatini Domenico, 333.
- Saccà Francesco, 559.
- Sacchi Antonio, 290.
- \* Sacchi Antonio, 554.
- Sacchi Francesco, 387.
- \* Sacchi Paolo, 577.
- \* Sacheri, studente, 575.
- Saetti Andrea, 383.
- \* Saglia Domenico, contadino, 333.
- Saija Giuseppe, 144.
- Saitto Domenico, 144.
- \* Sala Caterina, 552.
- Saladini Vincenzo, 230, 231.
- \* Saldarini, 554.
- Salerno Leopoldo, 167.
- Salesio Gerardi Francesco, 165.
- Salfi Francesco, 352, 356.
- \* Salfi Francesco, 471.
- Salimbeni Valerio, conte, 389.
- Salmaggi Bernardino, 470.
- Salmaggi Carlo, 470.
- Saltini Giacomo, detto l' Ebreo, 383.
- Saluggia Tommaso, tenente colonnello, 175.
- \* Salvarelli Domenico, 577.
- \* Salvatori Domenico, 561.
- Samaritani Saverio, 516.
- \* Sambuchi Angiolo, 577.
- Sampaolesi Pio, notaro, 307-8.
- \* Sandrini Giulio, 577, 578.
- \* Sanfelice Luisa, 125-7.
- Sanfermo, studente, 521.
- Sanguineti Benedetto, 290.
- Sanguineti Bonajuto, 369.
- Sanguineti Giuseppe, 382.
- San Marzano (Di) Carlo, colonnello, 170, 171, 174, 191.
- Sanmichele, 203.
- \* Sansevero (vescovo di), 107.
- Sant' Antonio Salvatore, 559.
- Santi, ufficiale, 347.
- \* Santilli Angelo, e fratelli e sorella, 565.
- \* Santini Federico, 577.
- \* Santini Luigi, 576, 577.
- \* Santarosa Santorre, conte, maggiore, 170, 171, 172, 174, 185, 191, 194, 209.
- Santoro Giuseppe, 144.
- \* Sanvitori Giuseppe, 554.
- Saraud Giuseppe, 174.
- \* Sarcoli Pietro, dottore, 576, 577.
- \* Sardella Antonio, 120.
- \* Sarno, vescovo, 107.
- Sarno Raffaele, 166.
- \* Saronico Gilardo, 554.
- Sarti Giovanni, 514.
- \* Sarzana Salvatore, 466.
- \* Saturnino, tenente, 190.
- Saturno Biagio, contadino, 295.
- \* Savelli Gaetano, 577.
- Savelli Tito, 506.
- Savigni Giuseppe, 382.
- Savini Giovanni, 517.
- Savino Andrea, ricevitore, 297.
- Savorelli Luigi, 517.
- \* Savoja Giovanni, 343.
- Scarampi Raffaello, 144.
- \* Scarlata Giuseppe, 469.
- \* Scarognino, 169.
- \* Scarpinato Francesco, 466.
- Scarsella Giovanni, tenente, 175.
- Scatarsi Luigi, 577.
- \* Scategna, avvocato, 25.
- \* Scavarda, tenente, 186.
- \* Scelli Pietro, 577.
- \* Schiano Onofrio, 120.

\* Schiano Salvatore, 120.  
 \* Schierano, tenente, 134.  
 \* Schipani Giuseppe, generale, 51, 54.  
 \* Scialoia Antonio, 120.  
 Sciarillo Marcantonio, 167.  
 Sclaronne Michele, 15, 20.  
 \* Scinto, 467.  
 \* Scipione Raffaele, 470.  
 \* Sciva Giuseppe, 559.  
 Scorzoni Paolo, 514.  
 \* Scotti Cesare, milite, 578.  
 Scotti, chirurgo, 428.  
 \* Scotti Marcello, prete, 104-5.  
 \* Scotti Marianna, 552.  
 Scovazzi, avvocato, 428.  
 \* Scozzara Giuseppe, 568.  
 \* Segale Carlo, 554.  
 Seghiceili Cesare, 389, 408.  
 \* Seidita Natale, 165.  
 Semmola Niccola, farmacista, 297.  
 \* Sercognani, generale, 333, 345-50.  
 Serafini Ferdinando, 334.  
 Serenari Angiolo, 514.  
 Sergente Pietrantonio, chirurgo, 297.  
 \* Sergi Giorgio, 568.  
 \* Serimoli Pietro, studente, 554, 555.  
 \* Serio Luigi, avvocato, 43.  
 \* Serra, giovanetto, 120.  
 Serra di Cassano, duca, 15, 20.  
 \* Serra dei duchi di Cassano Gennaro,  
 generale, 72, 74, 76.  
 Serra, signora, 62.  
 \* Serrao Federico, 567.  
 \* Serrao Giovanni' Andrea, vescovo, 30,  
 32, 107.  
 \* Serrao Odoardo, 567.  
 Serretta Carlo, 165.  
 \* Sessa Giuseppe, sarto, 165.  
 Severi Giuseppe, sacerdote, 309.  
 Severi Mario, sacerdote, 309.  
 Severoli, generale, 345.  
 \* Sforzi Aristide, 577.  
 \* Sforzi Temistocle, studente, 575, 577.  
 \* Sgroi, 467.  
 Siciliani Domenico, 167.  
 Sidoli Giovanni, 289.  
 Silvani, 351.  
 \* Silvati Giuseppe, sottotenente, 141,  
 151-3, 161.  
 \* Silvestri Luigi, 554.  
 \* Simo Giorgio, 333.  
 Simoncini Pietro, 577.  
 Simonetti Francesco, 407.  
 \* Simonda, medico, 184.  
 \* Simonda Carlo, sottotenente, 175, 190.  
 \* Simondi Michele, 174, 182.  
 Sofia, barone, 560.

Soler Gabriello, 144.  
 Solera Antonio, avvocato, 219, 223,  
 229, 230, 231, 234, 234, 606, 607,  
 615, 617, 618, 626, 627, 628, 630,  
 636.  
 \* Solimeno Giuseppe, 577.  
 \* Sollecito (due fratelli), 469.  
 Somenzari, 134.  
 \* Soriano Giuseppe, cavaliere, 30.  
 \* Spaccone, 120.  
 \* Spada, donna, 343.  
 \* Spanò, generale, 54.  
 Sparano Raffaele, legale, 297.  
 Speranza Domenico, contadino, 297.  
 Speranza Giovanni, 297.  
 Sperandio Biagio, 471.  
 Spessani Felice, 408.  
 Spinaci Giovanni, calzolaio, 314.  
 Spirito (Di) Tommaso, contadino, 297  
 Sposato Gaspare, 165.  
 Squarsini Teodoro, 514.  
 \* Stagnataro Vincenzo, 469.  
 Staiti Niccola, maggiore, 151, 154.  
 Stara Eugenio Stefano, 429.  
 Stecchini, 135.  
 Stefani (De) Leonardo, 517.  
 Stella, librajo, 358.  
 \* Stelzi Luigi, ingegnere, 537-9, 555.  
 Sternieri Giuseppe, 388.  
 Storchì Giuseppe, 382.  
 Strada Pietro, 473.  
 \* Succi Gaspare, 120.  
 Summa Carlo, 165.  
 Summa Giuseppe, 165.  
 \* Supini Angelo, canapino, 585.  
 \* Syes Pasquale, proconsole francese, 120.

**T**

Tabacchi Alberto, 408.  
 Tabacchi Giovanni, 389.  
 \* Tabboni Luigi, ufficiale, 411-2.  
 Tacchino Antonio, capitano, 174.  
 Tadini Francesco, medico, 174, 191.  
 Talamo Bernardo, 144.  
 Tamagnini Ercole, 382, 388.  
 Tamaronzi, 134.  
 Tambasco Alessandrina, 296.  
 Tambasco Michelina, 296.  
 Tambasco Niccolina, 296.  
 \* Tambasco Vito Giuseppe, proprieta-  
 rio, 295.  
 \* Tamburelli Giuseppe, caporale, 420,  
 425.  
 Tamburini Carlo, 407.  
 \* Tamburini Luigi, 554.

- Tampellini Antonio, 408.  
 Tampellini Gaetano, 408.  
 Tampellini Giulio Cesare, 407.  
 Tanara Sebastiano, 512.  
 Tarditti Filippo, 554.  
 Tarella Pietro, co'onnello, 184.  
 Tarifelli Leonardo, 517.  
 Taruffi Cesare, 577.  
 Tassi Cosimo, 577.  
 Tavani Ercole, 408.  
 Tavazzani, 554.  
 Tellini Raffaello, milite, 578.  
 Tenaglia Giulio, orefice, 17.  
 Tenca Giovan Battista, 554.  
 Tenivelli Carlo, scrittore di storie, 168.  
 Teresi Michele, 165.  
 Terrachini Pier Giacinto, 408.  
 Tesei Francesco, 507.  
 Testa Giovan Battista, 169.  
 Testa Giovan Battista, avvocato, 175, 191.  
 Testa Giuseppe, sarto, 165.  
 Testi Rangoni Rosa, contessa, 388.  
 Thappaz, luogotenente, 428.  
 Ticozzi, 133.  
 Tinelli Luigi, 475, 638, 639.  
 Tiranti, 177.  
 Tirelli Baldassarre, 408.  
 Tirelli Carlo, 408.  
 Tirelli Giuseppe, 408.  
 Tisi Bravenuto, 230, 231, 614, 616, 619, 621.  
 Titomanlio Biagio, 167.  
 Tobia Antonio, 470.  
 Tocco Antonio, ufficiale, 75.  
 Todeschini, 599.  
 Tognocchi Giuseppe, milite, 578.  
 Tola Effisio, luogotenente, 420, 425-6.  
 Tolosano, tenente, 192.  
 Tomagioni Lorenzo, 577.  
 Tomasetti Luigi, 333.  
 Tommaselli Giuseppe, 408.  
 Tonnacchera Andrea, milite, 578.  
 Tondini Giovan Battista, 478.  
 Tonelli Andrea, 263, 264, 265, 636.  
 Toni Giuseppe, 387.  
 Toppetta Giuseppe, 470.  
 Torchia Nicola, 144.  
 Tordo Giuseppe, 450-61.  
 Torella, principe, 121.  
 Tornaghi Enea, 554.  
 Toro Antonino, 144.  
 Torrana Giacomo, proprietario, 297.  
 Torre (Dalla) Magni Marco, 517.  
 Torre (duca della), 24.  
 Torres Celestino, proprietario, 297.  
 Torres Giuseppe, maestro di lingua  
 francese, 297.  
 Torregrossa Girolamo, dottore, 165.  
 Torri, 514.  
 Tortora Pietro, legale, 297.  
 Tosatti Vittorio, 388.  
 Toscano Antonio, prete, 39, 41.  
 Toschi Giuseppe Maria, ingegnere, 389, 399.  
 Toselli, negoziante, 429.  
 Tosi, 620.  
 Toso Fortunato, tenente, 174.  
 Tosso, capitano, 177.  
 Toti Torquato, 577.  
 Tragala Domenico, 568.  
 Tramaglia Antonio, ufficiale, 75.  
 Trani, milite, 578.  
 Trapani Vincenzo, 165.  
 Travia Francesco, 561.  
 Travia Pietro, 561.  
 Travia Raffaele, 561.  
 Trecchi Sigismondo, barone, 261, 263.  
 Trenti Giuseppe, 514.  
 Trentin, 599.  
 Trincherò Giuseppe, 169.  
 Trippa Antonio, pizzicagnolo, 584.  
 Trippoti, 465.  
 Trivaldi Carlo, 554.  
 Trivulzio Giorgio, 528.  
 Troisi Vincenzo, prelato, 107-8.  
 Trombetta, studente, 176.  
 Trompeo Carlo Cammillo, avv., 175.  
 Trompeo Gioacchino, avv. fiscale, 174.  
 Trona Luigi, sottotenente, 175.  
 Trucillo Alfonso, 297.  
 Tubi Francesco, sacerdote, 175.  
 Tupputi Ottavio, tenente colonnello, 151, 154, 161.  
 Turinetti Demetrio, marchese, 174.  
 Turri Gaetano, 512.  
 Turzi Antonio, canapino, 584.  
 Turzi Pietro, 514.
- U**
- Uccellini Primo, 315.  
 Ugolini Giuseppe, 343.  
 Ugoni Filippo, 264, 385.  
 Umiltà Pietro, medico, 259.  
 Urbini Fortunato, 220.  
 Urso (D') Pasquale, contadino, 297.  
 Usiglio Angelo, 372, 382, 407.  
 Usman Caterina, 552.
- V**
- Vaccarezza, sottotenente, 42.  
 Vaccaro (fratelli), 38.

- Vaccolini Giovanni, 517.
- Vailati, sottotenente, 182.
- Valentini Alessandro, 554.
- Valentino Giuseppe, 169.
- Valiante, colonnello, 143.
- Valiante Carmine, contadino, 297.
- Valiante Filippo, contadino, 297.
- Valiante Giovanni, contadino, 297.
- Valiante Paolo, contadino, 297.
- Valle Pietro, 169.
- Valloresi Matteo, 343.
- Valtolina Giovan Battista, 554.
- Vandelli Giuseppe, 408.
- Vandelli Raimondo, 382.
- Vanni Cristiano, avv., 175.
- Varanese Giovanni, ufficiale, 75.
- Varchi Niccolò, calzolaio, 585.
- Varriale Genaro, 166.
- Vasatura, fanciullina, 665.
- Vaschetti, sottotenente, 177.
- Vasco, conte, 169.
- Vassura Paolo, 517.
- Vatilla Giuseppe, 120.
- Vecchi Felice, 382.
- Vecchi Giuseppe, capitano, 383.
- Vecchia Giuseppe, 333.
- Velasco, 117-8.
- Velati Pietro, 554.
- Vellani Giovanni, 407.
- Venegoni Giuditta, 552.
- Venerucci Giovanni, 504, 505, 503
- Veniti, capitano, 143.
- Ventura Gaetano, 514.
- Venturi Longanesi, Agostino, 333.
- Veratti Francesco, 407.
- Verdoliva Francesco, vetturino, 297.
- Verdoliva Vincenzo, vetturino, 297.
- Verducci Rocco, 561.
- Verga Francesco, 554.
- Vernetta, sergente, 428.
- Veronesi Giuseppe, 515.
- Veroni Giuseppe, 382.
- Verri Angelo, 514.
- Versari Francesco, 516.
- Vessicelli Giovan Battista, 167.
- Viani Federico, 407.
- Vibriani Leone, 577.
- Vicari Augusto, 517.
- Vicerè, capitano, 177.
- Vicini, presidente del Governo Provvisorio di Bologna, 351.
- Vigiani Giovanni, milite, 578.
- Viglino Giorgio, capitano, 175.
- Vigna Tommaso, tenente, 175, 182
- Vignali Maria, contadina, 555.
- Vignali Rosa, contadina, 585.
- Vignuzzi Sebastiano, 333.
- Vigo Agnese, 552.
- Vigo Pietro, sensale, 597-8.
- Villa, studente, 176.
- Villa Agostino, 590.
- Villa Antonio, 229, 236, 241, 246, 247, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 616, 619, 620, 621, 626, 629, 635.
- Villa Giacomo, 554.
- Villaci Pietro, 471.
- Villani Cammillo, fanciullo, 584.
- Villani Gaetano, ufficiale, 154.
- Villani Giuseppe, sensale, 584, 585.
- Vincenti Carlo, 577.
- Vincenti Lorenzo, 401.
- Vincenti Marco, 578.
- Viora Luigi, foriere, 428.
- Viotti Antonio, sergente, 297.
- Visconti d'Aragona Alessandro, 264, 265.
- Vismara, 132.
- Vismara Felice, 554.
- Vismara Giuseppe, 264.
- Vita (De) Francesco, proprietario, 297.
- Vitali Giovan Battista, 466.
- Vitali Giuseppe, 407.
- Vitali Paolo, 382.
- Vitaliani Niccolò, meccanico, 119.
- Vitaliano Vincenzo, gentiluomo, 13, 14, 83.
- Viti Angelo, milite, 578.
- Viviani Luigi Antonio, dottore, 230, 231, 631.
- Vochieri Andrea, avv., 420, 425-7.
- Volonteri Angelo, 425, 429.
- Volonteri Giovanni, 554.
- Volpi Sante, 382.
- Volta, 135.
- Wirtz, generale svizzero, 43.

**Z**

- Zabadini Giulio, 554.
- Zalberoni Pietro, 517.
- Zagari Domenico, 144.
- Zagari Vincenzo, 144.
- Zambecari Livio, 512, 513, 514.
- Zambelli Giovanni, 474.
- Zambon, 590.
- Zamboni Mauro, 311.
- Zanaboni Ettore, possidente, 554, 555.
- Zanardi, 514.
- Zanetti Francesco, 554.
- Zhuì Valentino e Angelo, 514.
- Zanibelli Pietro, 290.
- Zaniboni Massimiliano, 514.
- Zannoni Antonio, milite, 578.

- Zannoni Domenico, 343.
- Zanoli Gioacchino, 364.
- Zanoli Luigi, 316.
- Zanolini Antonio, 356.
- Zapponi, 136.
- Zaretti Angelo, capitano, 169.
- Zavaresi Clemente, 387.
- Zavateri, 554.
- Zecca, tenente, 177.
- Zei Raffaello, studente, 575, 578.
- Zellini Raffaello, 578.
- Zeneroli Ermenegildo, 407.
- Zerbini Vincenzo, 230, 231, 616, 619.
- Zerboni Giovanni, 590.
- Zinanni Giuseppe, 388.
- Zini Niccola, dottore, 382.
- Zoboli Giuseppe, 382.
- Zoboli Lorenzo, 383.
- Zocchi Gaetano, 578.
- Zoccoli Pietro, 364.
- Zola, studente, 176.
- Zona Domenico, 230, 231.
- Zopis Maria, 552.
- Zuboli Onofrio Luigi, 311.
- Zucchi, generale, 351, 385.
- Zucchi Carlo, 290.
- Zucchi Modesto, 389.
- Zuccoli Ippolito, avv., 290, 291, 383, 407.

# **INDICE.**



Avvertenza dell' Editore. . . . .	Pag. 1
A Pietro Giannone. . . . .	3
Introduzione. . . . .	5

I. Emanuele De Deo, Vincenzo Vitalliano, Vincenzo Gallani. . . . .	9
II. Vittime Napoletane e Siciliane del 1795. . . . .	15
III. I fratelli Corona e i fratelli Filomarino, ed altre vittime. . . . .	21
IV. Il vescovo Giovanni Andrea Serao. . . . .	27
V. I Martiri di Picerno, di Altamura e di Venafro. . . . .	34
VI. I centocinquanta Eroi di Vigliena. . . . .	39
VII. Altre vittime della guerra civile. . . . .	42
VIII. Giuseppe Schipani, Agamennone Spanò e Pasquale Battistessa. . . . .	49
IX. Francesco Caracciolo. . . . .	56
X. Eleonora Fonseca Pimentel. . . . .	61
XI. Ettore Caraffa conte di Ruvo. . . . .	66
XII. Gabbriello Manthonè, Francesco Federici, Gennaro Serra, Oronzio Massa, Pasquale Matera, Francesco Grimaldi e gli altri Uffiziali. . . . .	71
XIII. Mario Pagano. . . . .	80
XIV. Domenico Cirillo. . . . .	88
XV. Vincenzo Russo e Ignazio Ciaja. . . . .	94
XVI. Francesco Conforti e Marcello Scotti. . . . .	100
XVII. Vescovi, Preti e Frati martiri della Repubblica. . . . .	106
XVIII. Pasquale Bassa, Niccolò Fiorentino e altri uomini di lettere. . . . .	112
XIX. Molti altri Martiri della Repubblica Partenopea. . . . .	116
XX. Luisa Sanfelice. . . . .	123
XXI. I Martiri della Repubblica Cisalpina. . . . .	128

XXII. I Martiri del Carbonarismo. . . . .	Pag. 137
XXIII. Niccola Antonio Angeletti. . . . .	146
XXIV. Michele Morelli e Giuseppe Silvati. . . . .	150
XXV. I Prigionieri e gli Esuli. . . . .	154
XXVI. Altre vittime del dispotismo borbonico. . . . .	164
XXVII. I Piemontesi. . . . .	168
XXVIII. Gli Esuli italiani in Ispagna ed altrove. . . . .	176
XXIX. Santorre Santarosa. . . . .	194
XXX. Carlo Bianco. . . . .	210
XXXI. Federigo Confalonieri. . . . .	214
» Antonio Solera. . . . .	219
» Antonio Fortunato Oroboni. . . . .	224
XXXII. Antonio Villa. . . . .	229
XXXIII. Luigi Moretti. . . . .	237
XXXIV. Marco Fortini. . . . .	242
XXXV. Costantino Munari, Giovanui Bacchlega e Felice Foresti. . . . .	248
XXXVI. Gaetano Castilla, Giorgio Pallavicino, Pietro Borsieri, ed altre vittime dell' Austria. . . . .	255
XXXVII. Teresa Confalonieri e Matilde Demboski. . . . .	267
XXXVIII. Silvio Pellico, Piero Maroncelli, e Alessandro Andryane. . . . .	274
XXXIX. Giuseppe Andreoli e Compagni. . . . .	281
XL. I Martiri del Cilento. . . . .	292
XLI. I fratelli Capozzoli. . . . .	298
XLII. Vittime del dispotismo papale. . . . .	303
XLIII. I Ravignani. . . . .	314
XLIV. Angelo Frignani. . . . .	319
XLV. I Carbonari di Roma e Vero Fedeli. . . . .	325
XLVI. I Martiri del 1831. . . . .	329
XLVII. Vittime di Cesena e di Forlì. . . . .	337
XLVIII. Sercognani, Olivieri, Mirri, Benelli, Ruschi, Montalegri, Lolli. . . . .	345
XLIX. Luigi Angeloni. . . . .	355
L. Nuove Vittime del Duca di Modena. . . . .	363
LI. Ciro Menotti. . . . .	369
LII. Vincenzo Borelli e altre Vittime. . . . .	381
LIII. Enrichetta Castiglioni. . . . .	390
LIV. Giuseppe Ricci. . . . .	397
LV. Nuove condanne del duca di Modena. I morti in esilio. . . . .	406



LVI. I Martiri della Giovine Italia negli anni 1833 e 1834 in Piemonte. . . . .	Pag. 419
LVII. Giovanpaolo Olini. . . . .	431
LVIII. Filippo Buonarroti. . . . .	436
LIX. Giuseppe Tordo. . . . .	450
LX. I Napoletani e i Siciliani. . . . .	462
LXI. Attilio ed Emilio Bandiera. . . . .	472
LXII. Domenico Moro. . . . .	492
LXIII. Niccola Ricciotti. . . . .	496
LXIV. Gli altri Compagni di martirio dei fratelli Bandiera. . . . .	504
LXV. Vittime del dispotismo papale negli anni 1843-44-45. . . . .	511
LXVI. Vittime della rivoluzione lombarda. . . . .	520
LXVII. Augusto Anfosì. . . . .	526
LXVIII. Giuseppe Guy e Girolamo Borgazzi. . . . .	530
LXIX. Antonio Boselli. . . . .	534
LXX. Luigi Stelzi. . . . .	537
LXXI. Carlo Porro. . . . .	541
LXXII. Carlo Broggi. . . . .	545
LXXIII. Altri Martiri della rivoluzione lombarda. . . . .	549
LXXIV. Vittime del re di Napoli negli anni 1847 e 1848. . . . .	559
LXXV. I Martiri della guerra dell'Indipendenza. . . . .	571
LXXVI. Alessandro Poerio. . . . .	589
LXXVII. Altre Vittime della rabbia tedesca. . . . .	595
Conclusioni. . . . .	602
Appendice. — Ricordi di Felice Foresti sui Carbonari, sui Processi del Veneto nel 1821, e sulle Vittime dello Spie- bergo. . . . .	605
Indice Alfabetico. . . . .	641

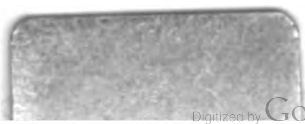


# Errata-Corrige.

Pag.	lin.		
47	33	la Villa	La Villa
54	16	tribunale	tribunale
83	1	Vitaliani	Vitaliano
100	25	Che predica	Chi predica
135	14	Panciera	Panciera
169	33	Léotand	Léotaud
176	2	Maravaldi	Marovaldi
"	5	Cassona	Cassano
297	31	Carriello	Carriello
"	34	di Donato	Di Donato
314	52	Bendaudi	Bendandi
333	87	Bagnorca	Bagnorea
372	32	Giacomazzi	Giacomozzi
"	"	Adami	Adami
382	(n° 67)	Jamanini	Tamagnini
407	3	alla <i>Giovine Italia</i>	colla <i>Giovine Italia</i>
408	19	Sighicelli	Seghicelli
419	37	Meux	Mens
428	24	Berghin	Berghini
467	29	All' avvicinare nel nemico	All' avvicinare del nemico
470	7	d' Angelo	D' Angelo
"	25	di Francesco	Di Francesco
552	18	Bolotti	Bellotti
553	9	Ciambrauni	Chiambragni
"	26	Molten	Moltini
"	30	Musetti	Muselli
554	2	Pasque Pasquale, Pome Antonio	Pasque Pasquale, Pome Antonio
"	12	Perimoli	Serimoli
578	11	Donini Pado	Donini Paolo











Ital 500.548.3

I martiri della libert  italiana d

Widener Library

006814088



3 2044 082 215 104